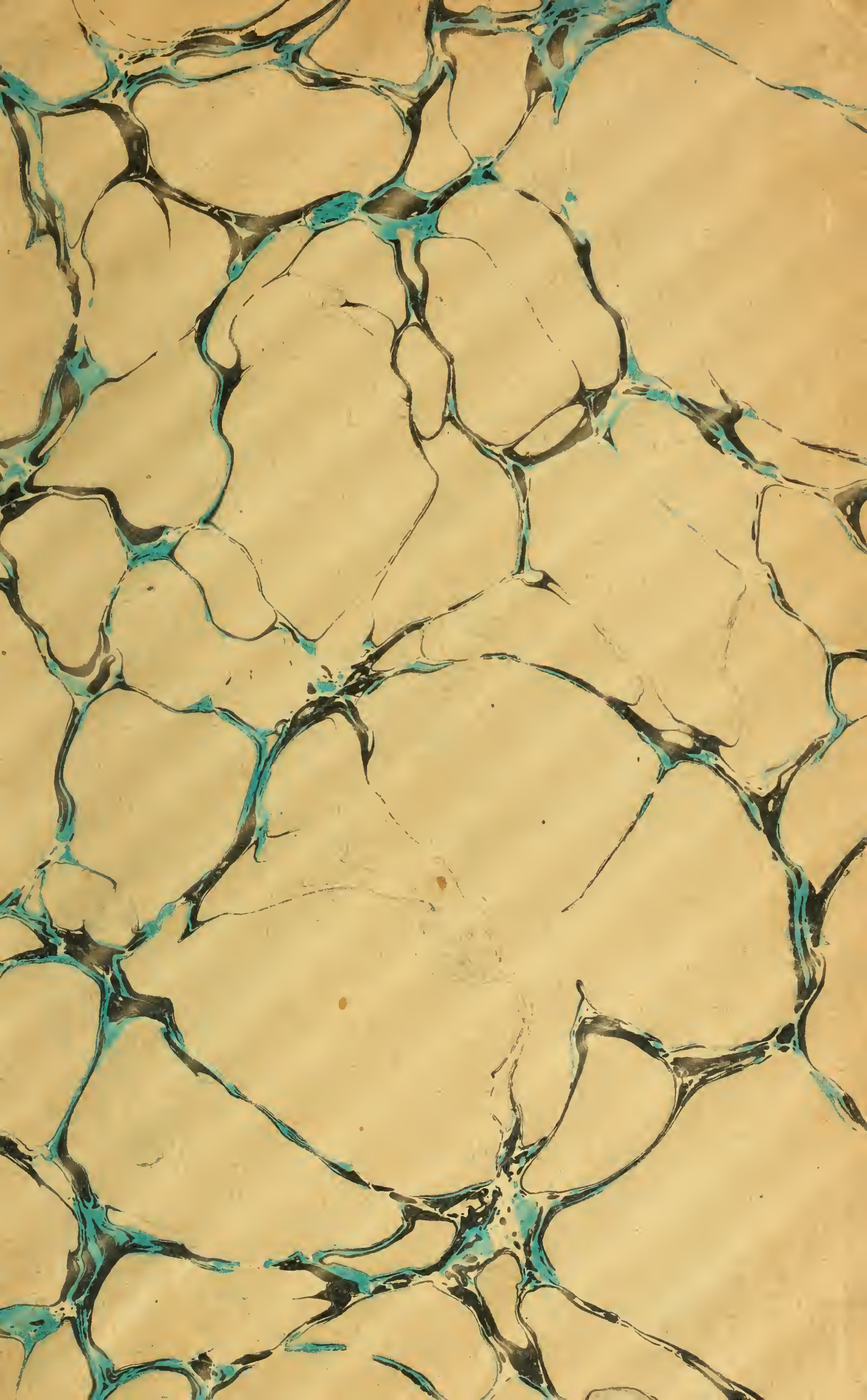




LES ORATEURS SACRÉS CONTEMPORAINS

MARSEILLE

IMPRIMERIE SAINT-THOMAS D'AQUIN

J. MINGARDON, DIRECTEUR

LES

ORATEURS SACRÉS CONTEMPORAINS

CHOIX

DE CONFÉRENCES, SERMONS, HOMÉLIES,
PANÉGYRIQUES, INSTRUCTIONS,
RETRAITES, DISCOURS DE CIRCONSTANCE, ETC

PRONONCÉS

Par les plus remarquables Orateurs de notre époque,
tant du Clergé régulier que du Clergé séculier

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE

MONSEIGNEUR RICARD

Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Ancien-Professeur de théologie dogmatique aux Facultés d'Aix et de Marseille

TOME CINQUIÈME





MARSEILLE
IMPRIMERIE & LIBRAIRIE SAINT-THOMAS D'AQUIN
J. MINGARDON, DIRECTEUR
11, PLACE SÉBASTOPOL, 11
1886

—

LES

ORATEURS SACRÉS

CONTEMPORAINS

AVENT[1]

PREMIÈRE SEMAINE DE L'AVENT

I

DU DOUBLE AVÈNEMENT DE JÉSUS

I. — Jésus est venu dans le temps, pour nous sauver; Jésus après le temps doit venir, pour nous juger. « Si nous ne savons pas reconnaître le temps de sa visite d'amour dans l'Incarnation, *eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ* [2], » comme nous devrions redouter le moment de sa dernière visite de justice sur la terre !

Je veux m'approcher de vous, mon Sauveur, avec vos disciples, non pour vous demander: « Maître, quand est-ce qu'arriveront ces choses, et quel est le signe qui les annoncera [3]? » mais, pour vous dire: « Mon Sauveur, faites-moi comprendre de quelle manière votre premier avènement annonce le dernier, et comment votre dernier avènement complète le premier. »

II. — Il viendra, disaient les patriarches; il vient, disaient les prophètes; il va venir, disaient les signes et les figures; il est venu, nous dit l'Évangile, dans la plénitude des temps. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Heureuses les âmes qui attendaient en soupirant et poussaient vers le ciel leurs espérances et leurs prières ! « *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum: aperiatur terra, et germinet Salvatorem: et justitia oriatur simul: ego Dominus creavi eum* [4]: Cieux, ouvrez-vous pour faire descendre votre rosée d'en haut, et que les

1. Par M. le chanoine Sagette, curé de la Madeleine, à Bergerac.
2. Luc., XIX, 44. — 3. *Id.*, XXI, 7. — 4. Is., XLV, 8.

nuées répandent leur pluie, afin que la terre s'entr'ouvre, et de son sein germe son Sauveur, et que la justice se lève avec lui! » Heureuses les âmes pleines d'attente et de foi comme le saint vieillard et la sainte veuve du temple! *Expectans consolationem Israel*[1].

Jésus est venu pour elles, pour les combler, pour les illuminer et les purifier, pour les sanctifier et les sauver; il vient chaque jour par sa grâce, par ses sacrements, par sa parole. Et il envoie sa parole par son Église: *Parate viam Domini*[2]: Préparez la voie du Seigneur, cette voie royale de sa très douce humanité qui va jusqu'au milieu de votre cœur. Renversez ces murs obstinés, ces portes orgueilleuses; abattez ces hauteurs; aplanissez ces aspérités; relevez ces abattements et ces faiblesses; faites pénitence: car le règne de Dieu approche en vous. Il envoie son ange, le précurseur de sa venue et de sa présence, les prêtres, les prédicateurs et les apôtres, disant: » Sachons que c'est l'heure, maintenant, de nous lever du sommeil, car notre salut est plus proche que nous ne l'avons cru. La nuit est passée, et le jour approche. Rejetons donc les œuvres des ténèbres, et revêtons les armes de la lumière. Marchons honnêtement comme au grand jour, car le divin Orient se lève. Ne nous souillons pas dans les longs repas et les ivresses, dans les mollesses et les impudicités, dans les disputes et les jalousies, mais revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ: *Sed induimini Dominum Jesum Christum*[3]. »

Il est donc venu: les âmes de bonne volonté l'ont reçu, le reçoivent chaque jour, car il multiplie sa venue avec son amour; et chaque jour il vient, plein de mansuétude et de bonté. Mais, s'il est venu sur la parole de ses prophètes et sur la promesse de ses serviteurs, s'il vient sur la prière de ses fidèles et sur le commandement de ses prêtres, combien plus sûrement et plus infailliblement pouvons-nous dire : sur la parole, sur la promesse et sur la menace de sa justice: « Alors on verra le Fils de l'homme venant dans les nuées du ciel, avec une grande puissance et majesté. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas! »

Solennelle affirmation et redoutable menace! Je le crois, mon Sauveur, je le crois en tremblant : vous viendrez, puisque vous êtes venu ; vous viendrez comme juge, puisque vous êtes venu comme Sauveur. Oh! malheur à moi, si je ne savais, si je ne voulais vous recevoir, lorsque vous venez à moi dans l'humilité de votre chair et dans la douceur de votre humanité! *Rex tuus venit tibi mansuetus*[4]. Si je ne prépare mon esprit par

1. Luc., II, 25. — 2. Matth., III, 3. — 3. Rom., XIII, 11-14. — 4. Matth., XXI, 5.

la foi, mon cœur, par la pénitence, mon corps, par la modestie et la mortification : l'abus de vos grâces, et le mépris de votre visite, et l'oubli, je ne veux pas dire l'incrédulité, pour vos paroles, appelleront sur moi les épouvantes du dernier jour, et les foudres de votre dernier avènement.

Mais, mon Seigneur, je crois d'un esprit soumis, d'un cœur pénétré : je crois à votre parole, et je veux de tous mes efforts préparer la voie qui doit vous conduire à mon cœur, pour n'avoir pas à redouter la voie qui doit me conduire à votre tribunal. « J'ai élevé mon âme vers vous, mon Dieu : j'ai confiance en vous ; je n'aurai point à rougir de ma confiance, et mes ennemis n'en feront pas de dérision, car tous ceux qui vous attendent ne seront pas confondus : *Ad te, Domine, levavi animam meam: etenim universi qui sustinent te, non confundentur*[1]. »

III. — Jésus est venu : Jésus viendra. Jésus est venu dans l'infirmité d'une chair passible et mortelle ; il viendra dans la gloire de sa chair ressuscitée et dans la majesté de sa puissance souveraine.

A son premier avènement, nous ne l'avons pas vu, nous ne l'avons pas reconnu comme Dieu : *Non est species ei, neque decor ; et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum*[2]. Ni la beauté, ni la gloire du Fils unique de Dieu, ni la splendeur incréée de la vivante image du Père, ni l'accablante puissance de l'éternelle Sagesse se jouant en merveilles de création et d'ordre, de providence et de fécondité, dans l'immense univers, ni l'éclat harmonieux du Verbe qui remplit les cieux des cieux et fait tressaillir l'éternité : nous n'avons rien vu de cela. Mais un petit enfant aimable et doux, une petite créature d'un jour, délicate, frêle, chétive, pleurante et vagissante ; plus tard, cet adolescent appliquant ses mains à de rudes travaux ; plus tard encore, un homme expirant sur une croix : voilà notre Maître, notre Roi, notre Dieu.

Le Père éternel, cependant, comme pour mieux l'engager à descendre et lui persuader l'Incarnation, avait promis à son Fils toutes les nations pour héritage, les adorations de la terre et du ciel. Le psaume lui faisait entendre ce chant prophétique : « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils ; je t'ai engendré aujourd'hui : demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage, et pour ta possession, les limites de la terre. Tu gouverneras les peuples avec une verge de fer, et tu les briseras comme un vase de potier : *Dominus dixit ad me : Filius meus es tu, ego hodie genui te. Postula a me, et dabo tibi gentes*

1. Ps. XXIV, 1-3. — 2. Is., LIII, 2.

hæreditatem tuam, et possessionem tuam terminos terræ. Reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos[1]. »

Il est bon que la personne royale s'environne de majesté, déploie sa puissance au grand jour et frappe de grands coups sur les coupables, pour se faire mieux reconnaître et respecter. Nous sommes ainsi faits : nous nous familiarisons avec la bonté ; la condescendance nous enhardit jusqu'à l'irrévérence, jusqu'au mépris.

Il me semble, mon Sauveur, qu'en votre premier avènement, vous avez fait trop bon marché de vos droits de Dieu, vous avez trop ravalé votre personne et trop dérobé votre majesté. Aussi, voyez que d'incrédules qui vous nient, que de savants qui vous discutent, que d'impies qui vous méprisent, que de pécheurs qui vous offensent, que de fidèles, même, qui vous traitent sans respect !

Il faut bien, un jour, que vous paraissiez en Dieu, sur le théâtre même de vos ignominies : il faut que cette humanité sainte, que vous avez prise si faible et si misérable, que vous avez clouée à la croix, si douloureuse et si méprisée, il faut que vous la montriez à la terre, avec tous les rayons de sa gloire et tout l'éclat de sa puissance. Il faut que la terre tremble et s'enfuie devant elle, que le soleil se voile la face, que la lune rougisse, que les astres éperdus se troublent, que les peuples gémissent, que les hommes sèchent de terreur, et que les pécheurs obstinés, les impies, les incrédules vous reconnaissent du moins, et vous confessent par leur épouvante. « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés ; et qu'ils fuient devant sa face, ceux qui le haïssent. Comme se dissipe la fumée, qu'ils se dissipent ; comme s'écoule la cire devant le feu, ainsi périssent les pécheurs devant la face de Dieu ! *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus : et fugiant qui oderunt eum, a facie ejus. Sicut deficit fumus deficiant : sicut fluit cera a facie ignis, sic pereant peccatores a facie Dei*[2]. »

Voilà, mon Sauveur, ce que vos serviteurs attendent ; voilà ce que réclament vos saints. Il faut faire violence à votre humilité, pour paraître en Roi glorieux ; il faut surmonter votre douceur, pour laisser éclater votre justice : « *Et tunc videbunt Filium hominis venientem in nube, cum potestate magna, et majestate*[3] : Alors on verra le Fils de l'homme venant dans les nuées avec grande puissance et majesté. »

Fils de l'homme, vous voulez garder ce titre et ce caractère ; Fils de l'homme, mon frère, participant de ma nature et portant un cœur comme le mien, quoique divinité ; Fils de l'homme,

1. Ps. II, 7-9. — 2. Ps. LXVII, 2-3. — 3. Luc., XXI, 27.

vous ne voulez pas perdre votre race et condamner tous vos frères. Vous me donnez espoir, mon Sauveur, même en ce terrible avènement. Si l'appareil qui vous précède et vous accompagne, m'épouvante, je regarde à votre visage, je regarde à vos mains et à vos pieds, je regarde à votre cœur, et je retrouve mon Sauveur Jésus-Christ : *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jèsum Christum*[1].

II

DES DIFFÉRENCES ENTRE LES DEUX AVÈNEMENTS DE JÉSUS

I. — Jésus est venu ; Jésus viendra. Le même Jésus que nous avons vu de nos yeux et touché de nos mains, conversant avec les hommes, le même Jésus viendra, la même personne divine, le même Verbe incarné dans la même chair, la même double nature résumée en la même personne du Fils de Dieu. Mais, quelle différence entre le second avènement et le premier ! entre l'avènement de grâce, de douceur et d'humilité, et l'avènement de justice, de puissance et de majesté !

II. — Le premier avènement de Jésus fut promis comme la souveraine réparation du péché, comme l'ineffable consolation du malheur de nos premiers parents et de leur race, comme la rédemption de leur misère. Il fut annoncé par des générations de prophètes et figuré par une suite de signes qui, tous, appelaient la confiance et inspiraient l'amour : « *Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester. Loquimini ad cor*[2]... Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple : c'est à votre cœur, que Dieu veut parler. »

On aurait dit que Dieu n'était préoccupé que d'une seule chose : de rassurer le genre humain, d'apprivoiser l'homme avec sa divinité. Ce ne sont que des paroles de confiance et d'encouragement ; ce ne sont que des images douces et gracieuses ; c'est une rosée qui descend sur une blanche toison de brebis ; c'est une tiède ondée qui tombe sur les gazons altérés ; c'est une échelle d'or qui, du ciel, touche à la terre ; c'est une flamme bénigne qui n'offense pas même le vert feuillage du buisson ; c'est une fleur nouvelle qui sort de la ligne du vieux tronc royal ; c'est une vierge, une douce vierge

1. Philip., III, 20. — 2. Is., XL, 1-2.

de quinze ans qui nous donne le fruit miraculeux de son sein immaculé; c'est un enfant, un tout petit enfant, emmaillotté de langes et couché dans une crèche.....

Ne crains rien, pauvre nature humaine effrayée, et qui portes encore, dans ton oreille et dans ton cœur, le retentissement effroyable de la parole : « *Adam, où es-tu*[1]... ? » Vois, ton Dieu est sans paroles : c'est un Verbe enfant; ton Dieu est sans menaces : il n'a que des vagissements et des pleurs; il ne vient pas pour te juger : quel tribunal, qu'une crèche! Quel appareil, que des langes! Il vient pour te pardonner et te sauver, non pour te condamner et te perdre. Le Dieu qui venait pour tous, qui devait à tous adresser l'attrayante parole, « *Venite ad me omnes*[2]..... Venez à moi tous..... » ce Dieu ne pouvait se dissimuler, se dérober, se rapetisser, s'humilier et s'anéantir davantage. De sa créature il prend les plus débiles et les plus faibles commencements; de la terre il prend le lieu le plus obscur et le plus méprisable; du temps il prend l'heure la plus sombre et la plus silencieuse; du travail il prend le plus rude et le plus grossier; pour mère, la jeune fille la plus timide et la plus ignorée; pour nourricier, l'artisan le plus humble et le plus inconnu. Il doit cependant réaliser toutes les figures, accomplir toutes les prophéties, remplir toutes les attentes et dépasser toutes les espérances. Mais, comme il le fait humblement! Comme il dispose toutes choses, les événements et les hommes, les temps et les créatures, afin que nulle attention ne se fixe sur lui, et que nul éclat ne le trahisse! Comme il survient au milieu du mouvement de tout l'Empire romain, afin de se glisser dans le monde, sans être aperçu, afin de prendre possession du temps et de la créature, comme par surprise!

Oh! vraiment, mon Sauveur, vous êtes un Dieu caché par bonté, par condescendance, par amour! *Vere tu es Deus absconditus*[3].

III. — Bien autre sera son dernier avènement. Il n'a pas confié à des prophètes le soin de l'annoncer et de le décrire par des traits anticipés : il veut être lui-même le prophète de ce grand événement, comme pour en mieux préciser les traits et les circonstances. Les signes qui le doivent annoncer sont des signes effrayants. Loin de prendre dans la nature le couvert aimable et gracieux de ces créatures qui réjouissent les yeux et charment l'imagination, il montre, dans les cieux déchirés, la perturbation et l'épouvante des mondes qui s'entre-choquent et des astres qui s'éteignent. C'est l'effroi, le deuil, la ruine et

1. Gen., III, 9. — 2. Matth., XI, 28. — 3. Is., XLV, 15.

la destruction, qui le précèdent et l'annoncent; c'est la mer qui déborde sur la terre la fureur de ses flots; c'est la terre éperdue, et qui chancelle comme un homme ivre; ce sont des pestes, des famines, des guerres effroyables.

Et les hommes, bien loin de l'attendre et de l'appeler; bien loin de pousser vers lui leurs soupirs d'impatience et leurs brûlants désirs; bien loin de chanter, tournés vers l'Orient: *Rorate, cœli, desuper.....* les hommes se troublent, sèchent de frayeur, poussent des gémissements et s'écrient: « Montagnes, tombez sur nous; collines, ouvrez-vous pour nous cacher devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et pour nous dérober à la colère de l'Agneau: *Et dicunt montibus et petris: Cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum, et ab ira Agni*[1]. »

Et vous, mon Sauveur, en quel extérieur, avec quels sentiments apparaîtrez-vous sur la terre? Vous viendrez en appareil de triomphateur et comme ce guerrier qui sort vainqueur du champ de bataille.

— « Il vient tout couvert des souillures du carnage, tout fier de sa victoire, pour recevoir les applaudissements et les couronnes. Quel est celui-là qui vient des champs d'Édom, les vêtements éclatants de la pourpre de Bosra? Il est beau dans sa robe de triomphe, marchant dans l'appareil de la force. — C'est moi qui porte la justice et qui combats pour sauver. — Pourquoi donc est rouge votre vêtement, et votre tunique, empourprée comme la tunique de ceux qui foulent le raisin dans le pressoir? — Seul, j'ai foulé le pressoir du peuple, et de toutes les nations il n'est aucun homme avec moi. Je les ai foulés dans ma fureur, et je les ai piétinés dans ma colère; et leur sang a rejailli sur mes vêtements et les a mouillés de leur souillure: *Torcular calcavi solus et de gentibus non est vir mecum: calcavi eos in furore meo, et conculcavi eos in ira mea: et aspersus est sanguis eorum super vestimenta mea, et omnia indumenta mea inquinavi*[2]. »

Voilà votre appareil, mon Sauveur, et voici vos sentiments: « Le jour de la vengeance est dans mon cœur; l'année éternelle de ma délivrance est arrivée: *Dies ultionis in corde meo, annus redemptionis meæ venit*[3]. » Le jour de la vengeance est dans votre cœur; ce ne sont plus des pensées de paix et de miséricorde. Vous apparaîtrez terrible, inexorable; non plus comme Sauveur, mais comme Juge; moins encore comme Juge, que comme vengeur de la justice outragée, de la miséricorde méprisée, de l'amour méconnu. L'année de votre rédemption sera venue; vous viendrez pour vous racheter de cette longue

1. Luc., XXIII, 30; Apoc., VI, 16. — 2. Is., LXIII, 1-3. — 3. Is., LXXIII, 4.

soumission et comme de cet indigne asservissement aux volontés de l'homme, hélas ! et trop souvent à ses iniquités, à ses hypocrisies, à ses sacrilèges. Vous, le Rédempteur des asservis et des opprimés, vous viendrez pour vous racheter enfin de tous les outrages et de toutes les impiétés.

Circumspexi, et non erat auxiliator: quæsivi, et non fuit qui adjuvaret: et salvavit mihi brachium meum, et indignatio mea ipsa auxiliata est mihi[1]. Vous n'aviez plus de défense parmi les hommes, plus d'auxiliaire; tous les pouvoirs, apostats, indifférents ou persécuteurs: votre Église, insultée, calomniée, opprimée; votre sacerdoce, asservi, humilié, déshonoré; votre nom, aboli, effacé des institutions, des lois et des mœurs; l'esprit, le talent, le génie même, tournés contre vous; les peuples et les gouvernements, liés pour vous chasser de la conscience et de la famille, de l'école et de la société, pour vous exiler de la terre et vous confiner dans le ciel.

C'est alors que votre bras déploiera sa puissance et que votre indignation éclatera : car enfin vous ne pourrez, vous ne devrez pas plus longtemps exposer au mépris le nom de votre Père et votre nom d'Homme-Dieu: « *Et conculcavi populos in furore meo, et inebriavi eos in indignatione mea, et detraxi in terram virtutem eorum*[2]. Et vous foulerez les peuples, dans votre fureur; et vous les enivrerez de terreur, dans votre indignation; et vous abattrez leur orgueil dans la poussière. »

Seigneur, mon Dieu, qui pourra se dérober, fuir et se cacher? Qui pourra vous aborder, vous supplier et vous fléchir? O mon Sauveur, sauvez-moi de ce jour redoutable ! « Roi d'effrayante majesté, qui, lorsque vous sauvez, sauvez gratuitement, sauvez-moi, source de miséricorde et fontaine de pitié !

Rex tremendæ majestatis,
Qui salvandos salvas gratis,
Salva me, fons pietatis[3] ! »

1 Is., LXIII, 5. — 2. Is., LXIII, 6. — 3. Missa pro defunctis, seq.

III

DES SIGNES DANS LE CIEL

QUI PRÉCÉDERONT LE SECOND AVÈNEMENT DE JÉSUS

I. — « Il y aura des signes dans le soleil, et dans la lune, et dans les étoiles..... car les vertus des cieux seront ébranlées. » Le ciel s'est ému de la mort de son Créateur et de son Dieu ; un trouble plus profond encore le saisira au jour de son dernier avènement et de son triomphe. Au jour du Calvaire, le ciel en deuil accusait l'impiété des hommes et le déicide des Juifs. Ses perturbations, plus profondes au dernier jour, accuseront l'impiété des peuples et l'apostasie des hommes : les astres retireront leur lumière ; les vertus des cieux seront troublées dans leur office et leur harmonie.

II. — Des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles... *Sol obscurabitur*[1] : Le soleil sera obscurci, sa lumière se changera en ténèbres ; tout sera glorieux, disent les Pères[2] : l'avènement de Jésus, tant sera lumineuse cette chair ressuscitée que le Verbe incarné transportera dans les nuées du ciel, avec grande puissance et majesté ; l'astre radieux qui éclaire le paradis, « car la lampe du ciel est l'Agneau : *Lucerna ejus est Agnus* [3], » fera pâlir l'astre qui nous mesure le temps et les jours, qui nous verse la lumière, la chaleur et la vie. Jésus apparaîtra comme la vraie lumière que les hommes n'ont pas voulu voir, comme la véritable vie qu'ils n'ont pas voulu recevoir. Mais cette lumière les éblouira, les transpercera de ses flèches d'or, révèlera leurs turpitudes et leurs hypocrisies ; mais cette vie les submergera, les roulera dans ses flots irrités et vengeurs.

Sans doute, aussi, pour témoigner de la présence de leur Créateur et de leur Rédempteur, pour protester contre l'impiété presque générale des hommes, pour appeler sur ces révoltés la justice divine, les astres du firmament, tant de fois témoins des abominations de la terre et que l'homme asservissait à son péché, les astres s'étonneront et se précipiteront au-devant de leur Maître. — « Devant sa face, la terre a tremblé ; les cieux ont chancelé ; le soleil et la lune se sont couverts de ténèbres ; les étoiles ont retiré leur splendeur ; et le Seigneur a fait entendre sa voix devant la face de son armée, car ses bataillons sont innombrables, forts et accomplissant sa parole. Grand

1. Matth., XXIV, 29. — 2. S. Hilar., S. Hieron., S. Chrys. — 3. Apoc., XXI, 23.

est le jour du Seigneur, et bien terrible : qui donc pourra le soutenir? *Magnus enim dies Domini, et terribilis valde : et quis sustinebit eum*[1] *?* » « Et la lune ne donnera plus sa lumière : *Et luna non dabit lumen suum*[2] *;* » le soleil voilé de ténèbres dans les cieux, la lune, à son tour, s'éteindra comme une lampe sans huile, puisqu'elle ne brille que du reflet du grand astre. Cette dépendance et cette harmonie, loi divine du Créateur, s'accuseront, même dans cette perturbation de la nature.

Les hommes reconnaîtront alors, mais trop tard, que ces lois du monde qu'ils étudiaient, que ces relations des astres, si harmonieuses et si délicates dans leur immense carrière, n'étaient pas des lois immuables, des relations fatales, et qui se pouvaient passer d'un moteur éternel et d'un modérateur intelligent. Leur science impie recevra de foudroyants démentis. En personne, le Créateur et Maître apparaîtra dans ses œuvres et confondra les intelligences perverties. « *Et stellæ cadent de cœlo*[3] *:* Et les étoiles tomberont du ciel. » — Les airs seront sillonnés de météores sanglants et désordonnés ; les comètes échevelées promèneront sur notre horizon leurs menaces et leurs projections vagabondes. Les grandes étoiles s'éteindront comme des lumières dans une maison de deuil, comme des flambeaux que le vent de la mort souffle autour d'un tombeau fermé.

« Dans une maison, dit un pieux commentateur, lorsque le père meurt, toute la famille est troublée, pleure et gémit, déchire ses vêtements et se couvre d'habits noirs. Ainsi le genre humain, pour lequel toute chose avait été créée, étant à son dernier moment, le monde entier est contristé ; tous les ministères du ciel pleurent et se dépouillent de leur éclat, pour vêtements de deuil, se couvrent de ténèbres. Ainsi le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus de lumière : *Patrefamilias moriente, tota domus ejus turbatur, omnis familia plangit, et concisis tunicis suis, nigris se operiunt vestimentis : sic et humano genere, propter quod omnia fuerunt creata, circa exitum constituto, totus contristatur mundus, universa cœli ministeria lugent, et, candore deposito, pro vestibus luctuosis tenebris vestiuntur. Nam sol obscurabitur, et luna non dabit lumen*[4]. »

III. — « En effet, les Vertus des cieux seront ébranlées : *Nam Virtutes cœlorum movebuntur*[5]. » Faut-il entendre par ces Vertus le septième ordre de la milice angélique, ces Vertus ou puissances qui soutiennent le poids du monde et dirigent le cours des astres? Voyant le monde ainsi troublé, les globes

1. Joel, II, 10-11. — 2. Matth., XXIV, 29. — 3. *Ibid.*
4. Auctor *Imperfect.*; vide Cornelius a Lapide : *In Matth.*, XXIV. — 5. Marc., XIII, 25.

qu'ils meuvent, indociles à leur action, s'enfuir épouvantés, comme un troupeau qui s'effare, dans les profondeurs de l'espace, ces anges seront étonnés, émus, troublés : *Movebuntur.*

Auront-ils d'avance, et par révélation, connaissance de ce jour suprême? Jésus nous avertit que « personne, pas même les anges du ciel, ne connaît ni ce jour, ni cette heure : *De die autem illa et hora nemo scit, neque angeli cœlorum*[1]. » Le trouble des cieux les surprendra. Devant cette manifestation subite de la puissance de leur Roi Jésus, ils craindront de voir rentrer dans le néant les astres qu'ils guidaient dans l'espace, sur lesquels ils veillaient avec amour, puisqu'ils sont des œuvres de leur Maître et des créatures de leur Dieu.

Toutefois, en un moment, par un rayon de lumière ou par un éclat de foudre parti du trône de Jésus, ils seront bientôt initiés aux desseins de leur Roi ; et les puissances angéliques mettront elles-mêmes le trouble et la confusion dans leur domaine. Elles pousseront avec une force inéluctable le monde loin de leur orbite ; elles brouilleront tout l'ordre du ciel ; et les astres effarés se croiseront, se poursuivront, se heurteront avec un fracas épouvantable, dans une nuit livide, déchirée d'éclairs et de météores. « Ainsi les colonnes du ciel trembleront et seront ébranlées au signe de sa tête : *Columnæ cœli contremiscunt, et pavent ad nutum ejus*[2]. » « Ainsi toute la milice des cieux sera frappée de stupeur, et les cieux se replieront comme un livre, et toute leur milice s'effeuillera comme tombe la feuille de la vigne ou du figuier, au premier souffle glacé de l'hiver : *Et tabescet omnis militia cœlorum, et complicabuntur sicut liber cœli : et omnis militia eorum defluet, sicut defluit folium de vinea et de ficu*[3]. »

O mon Sauveur ! quel éclat dans votre majesté, et quelle terreur dans votre justice ! Quoi ! ces anges puissants, ces puissances spirituelles qui portent les pôles du monde, elles se troubleront et jetteront l'épouvante dans l'armée des cieux ! Quoi ! ce bel ordre et cette profonde harmonie qui racontent la gloire de Dieu : d'un geste, d'un regard, vous troublerez, vous confondrez tout ; et, passant à travers cette épouvante, armé de votre puissance et couronné de votre majesté, vous descendrez ! Oh ! qui pourra subsister devant vous ? Si les anges eux-mêmes s'enfuient éperdus, nous, pauvres pécheurs, où nous cacherons-nous ? Si les Vertus des cieux sont troublées, que feront de faibles âmes dans une chair de péché ?

Jésus, souvenez-vous que vous êtes Sauveur : « montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et donnez-nous votre salut : *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam : et salutare tuum da nobis*[4]. »

1. Matth., XXIV, 36. — 2. Job, XXVI, 11. — 3. Is., XXIV, 4. — 4. Ps. LXXXIV, 8.

IV

DE LA TERREUR DES HOMMES

AU SECOND AVÈNEMENT DE JÉSUS

I. — Si les cieux troublés doivent se confondre au dernier jour, devant la majesté terrible de Jésus, que dire de la terre, de la terre coupable, tout imbibée du précieux sang, toute chaude encore de ce sang répandu pour elle et si misérablement profané; la terre, domaine de la grâce et de la miséricorde, où coulaient les sacrements, où retentissait la parole de l'Évangile, où le Dieu du tabernacle « tendait nuit et jour ses bras à un peuple incrédule, contredisant et obstiné? *Tota die expandi manus meas ad populum non credentem, et contradicentem*[1]. » Comme les peuples révoltés, comme les hommes impies devront être frappés d'épouvante!

II. — « *Et plangent omnes tribus terræ*[2]: Toutes les tribus de la terre pousseront des gémissements. » Les peuples, par groupes d'origine, de patrie et d'intérêts, les peuples, sociétés constituées, formant un corps moral, que le sang de la croix et la lumière de l'Évangile avaient introduits dans la liberté, l'ordre et la civilisation, les peuples qui avaient rejeté tous les biens de la Rédemption et tous les enseignements de l'Église, pour revenir à la servitude honteuse du césarisme païen, les peuples apostats seront frappés d'épouvante.

— « Et je vis, lorsqu'on eut ouvert le sixième sceau: et voilà qu'il se fit un grand tremblement de terre; et le soleil devint noir comme un sac de poil de chèvre, et toute la lune devint comme du sang; et les étoiles tombèrent du ciel sur la terre, comme le figuier répand ses fruits lorsqu'il est secoué par un grand vent. Et le ciel se retira comme un volume que l'on roule, et les montagnes et les îles changèrent de place. Et les rois de la terre, et les princes, et les tribuns, et les riches, et les forts, et l'esclave, et l'homme libre, se cachèrent dans les cavernes et dans les pierres des montagnes. Et ils dirent aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous, et cachez-nous devant la face de celui qui est sur le trône et devant la colère de l'Agneau. Car il est venu, le grand jour de leur colère, et qui pourra se tenir devant eux[3]? »

1. Rom., X, 21. — 2. Matth., XXIV, 30. — 3. Apoc., VI, 12-17.

Ainsi les nations baptisées, civilisées, ennoblies par l'Église, seront retournées au paganisme; la domination des forts et des habiles aura remplacé la liberté des petits et la solidarité des faibles sous la protection d'un pouvoir chrétien. La guerre et la cupidité auront ramené l'esclavage; le culte public de la chair et les immondes solennités du plaisir auront remplacé le culte de l'Eucharistie, les saintes joies du dimanche et des fêtes chrétiennes. « Ils auront incendié vos sanctuaires, Seigneur Jésus, et, sur la terre, souillé le tabernacle de votre nom. Ils ont dit dans leur cœur, cette bande impie conjurée contre vous: Faisons cesser tous les jours de fête de Dieu sur la terre: *Incenderunt igni sanctuarium tuum: in terra polluerunt tabernaculum tuum nominis tui. Dixerunt in corde suo cognatio eorum simul: Quiescere faciamus omnes dies festos Dei a terra*[1]. »

Lorsque l'apostasie générale aura effacé du cœur et du front de tous les peuples le caractère chrétien; lorsqu'ils porteront tous le caractère de la bête écrit dans leur main droite ou sur leur front[2]: c'est alors que la fin viendra. Et les rois, et les princes, et les tribuns, et les riches, et les forts; tous les grands et tous les puissants, toute cette hiérarchie païenne, élevée par le droit de la force et régnant par la violence, sera dans l'épouvante: « *Et omnis servus et liber*[3]. L'esclave et le libre..... » L'esclavage sera revenu sur la terre scinder en deux moitiés ennemies la grande famille humaine: l'esclavage, mortelle injure au sang de Jésus-Christ qui nous a tous rachetés; triomphe brutal de la bête humaine sur le sang des martyrs et l'apostolat de l'Église, qui annonçait partout l'amour et la liberté!

Ils diront tous aux montagnes et aux rochers: Tombez sur nous et dérobez-nous à la face de celui qui est assis sur le trône. Ils le reconnaîtront alors, sur son trône incontesté, dans son irrésistible puissance, celui dont ils n'avaient pas voulu pour Roi: « *Nolumus hunc regnare super nos*[4]. *Non habemus Regem, nisi Cæsarem*[5]. Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. Nous n'avons pas d'autre roi que César..... » César, un Tibère, un Néron, au lieu de Jésus, le doux Roi des peuples et des hommes, couronné par la miséricorde et par l'amour! Ils le reconnaîtront et le subiront comme dominateur, après l'avoir rejeté comme Sauveur.

Oh! qu'ils méritent bien, les peuples révoltés contre le Christ et la royauté, poussés comme des troupeaux sous le joug de la force et plongés dans le culte de la chair, qu'ils méritent bien, ô mon Dieu, de se précipiter affolés sous les coups de votre justice!

1. Ps. LXXIII, 7, 8. — 2. Apoc., XIII, 16. — 3. *Id.*, VI, 15.
4. Luc., XIX, 14. — 5. Joan., XIX, 15.

« Pourquoi les nations ont-elles renié, et pourquoi les peuples ont-ils médité de vains projets? Les rois de la terre se sont ligués, et les princes se sont réunis contre le Seigneur et contre son Christ. Brisons leurs liens, ont-ils dit, et rejetons leur joug loin de nous. Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, et le Seigneur les moquera. Alors il leur parlera dans sa colère, et il les épouvantera dans sa fureur.

« Pour moi, dit Jésus, à la face du ciel et de la terre, je suis par lui constitué Roi sur la montagne de Sion, pour prêcher son commandement. Le Seigneur m'a dit: Tu es mon Fils; je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour possession, les bornes de la terre. Et tu les gouverneras avec une verge de fer, et tu les briseras comme un vase de potier. Et maintenant, rois, comprenez; instruisez-vous, juges de la terre. Servez le Seigneur dans la crainte, et louez son nom avec tremblement... Lorsque bientôt s'enflammera sa colère, heureux tous ceux qui mettent en lui leur confiance! *Cum exarserit in brevi ira ejus, beati omnes qui confidunt in eo*[1]. »

III. — Les tribus de la terre seront épouvantées. « C'est à juste titre, observe S. Jérôme, que le texte sacré dit: les tribus de la terre. Ils gémiront, en effet, ceux qui n'ont pas droit de cité dans le ciel, mais sont inscrits sur la terre: *Recte autem dicit: Tribus terræ hi enim plangent qui municipatum non habent in cœlis, sed scripti sunt in terra*[2]. Peuples, tribus, nations, révoltés contre la souveraineté de Jésus, seront punis, seront brisés, courberont la tête en frémissant sous le pied vainqueur du Roi éternel des siècles.

Mais que dire des hommes, créatures indociles, consciences soulevées, chrétiens incrédules et pervertis? « *Arescentibus hominibus præ timore et expectatione, quæ supervenient universo orbi*[3]: Les hommes sècheront de crainte, dans l'attente de ce qui arrivera à tout l'univers. » Aux premières commotions du monde, au premier éclat encore lointain de la majesté de l'Homme-Dieu qui déchire le ciel pour descendre, ils comprendront l'énormité de leur crime; ils comprendront les rigueurs nécessaires de la justice; ils trembleront devant cette lumière implacable qui va révéler leurs iniquités, devant cette vérité qui va les accuser d'obstination dans le mal, devant cette autorité qui doit reprendre et maintenir ses droits par la force, puisqu'ils ne l'ont pas voulu reconnaître dans sa bonté!

Où sont-ils, ces chrétiens indifférents pour les droits de leur Créateur et pour les destinées de leur âme, tout entiers plongés

1. Ps. II, 1-11, 13. — 2. S. Hieron., *In Matth.*, XXXIV, 30. — 3. Luc., XXI, 26.

dans les sens, et leurs sens, plongés dans la créature? Où sont-ils, ces hommes d'affaires et d'intérêt, qui bornent leurs désirs et leurs espérances à grossir leurs revenus, étendre les limites de leurs champs et renferment leur âme dans leur coffre-fort? Où sont-ils, ces hommes de plaisir et de vanité qui se disaient : « Notre temps est le passage du nombre ; il n'y a plus de retour après notre fin; après la mort, personne ne revient. Venez donc, et jouissez des biens présents : usons de la créature, hâtons-nous, tant qu'elle est dans la jeunesse. Remplissons-nous de vin précieux et de parfums; et que la fleur du temps ne nous échappe pas. Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne se fanent; qu'il n'y ait point de prairies que ne foulent nos danses lascives. Qu'aucun de nous ne se dérobe à nos voluptés ; laissons partout des signes de notre joie : car c'est là notre partage et notre sort [1].....? » Où sont-ils, ces raffinés et ces voluptueux qui niaient l'âme, en avilissant leur corps?

— « Dans ce jour, dit le Seigneur Dieu, le soleil se couchera dans son midi, et je couvrirai la terre de ténèbres en plein jour. Et je changerai vos fêtes en deuil, et tous vos cantiques, en gémissements. Et je mettrai sur le dos de chacun de vous un sac, au lieu d'un vêtement somptueux ; et chaque tête sera dénudée de ses cheveux. Et je mettrai ce jour comme le deuil d'un fils unique : et ses derniers moments seront pleins d'amertume : *Et convertam festivitates vestras in luctum, et omnia cantica vestra in planctum : et inducam super omne dorsum vestrum saccum, et super omne caput calvitium : et ponam eam quasi luctum unigeniti, et novissima ejus quasi diem amarum* [2]. »

Mais, où sont-ils surtout, ces savants, ces lettrés, ces illustres : trop savants pour reconnaître le Dieu des sciences ; trop lettrés pour adorer le Verbe fait chair ; trop illustres pour servir le Roi de gloire ? Où sont-ils, ces superbes qui ne voulaient rien au-dessus de leur raison, qui prétendaient enfermer l'être de Dieu dans le champ de leurs observations et le reléguer hors du monde, hors de la science, parce qu'il ne se laissait pas saisir comme un fait et démontrer comme un problème? Où sont-ils, ces douteurs, ces oseurs, ces critiques, ces sophistes, qui discutaient l'Évangile, le Christ, l'Église, la révélation, la parole de Dieu, le miracle, Dieu lui-même; ces démolisseurs du surnaturel, ces railleurs d'enfer, ces docteurs de sophismes et de blasphèmes? Où sont-ils? *Dixi : Ubinam sunt* [3] ?

« Ils s'enfuient, ils se cachent éperdus, et disant aux monta-

1. Sap., II, 5-9. — 2. Amos, VIII, 9-10. — 3. Deuter., XXXII, 26.

gnes : Tombez sur nous, et cachez-nous devant la face de celui qui est assis sur le trône, et devant la colère de l'Agneau : *Absconderunt se in speluncis, et in petris montium. Et dicunt montibus, et petris : Cadite super nos, et abscondite nos a facie sedentis super thronum, et ab ira Agni : quoniam venit dies magnus iræ ipsorum : et quis poterit stare*[1] ? Car voici le grand jour de leur colère : et qui pourra rester debout devant eux ? »

Oh ! plutôt reconnaissez votre Maître, obéissez à votre Créateur, adorez votre Dieu, bénissez votre Sauveur. Il en est temps encore. « Cherchez le Seigneur pendant que vous pouvez le trouver ; invoquez-le tandis qu'il est près de vous par sa miséricorde : *Quærite Dominum, dum inveniri potest : invocate eum, dum prope est*[2]. » « Que l'impie abandonne sa voie, et l'homme pervers, ses pensées, et qu'il revienne au Seigneur : et il aura pitié de lui. Qu'il invoque notre Dieu, car il multiplie à l'infini son pardon et sa miséricorde : *Derelinquat impius viam suam, et vir iniquus cogitationes suas, et revertatur ad Dominum, et miserebitur ejus, et ad Deum nostrum : quoniam multus est ad ignoscendum*[3]. »

V

COMMENT LE SIGNE DU FILS DE L'HOMME

APPARAITRA DANS LE CIEL

I. — « Alors apparaîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel. » Le signe du Fils de l'homme, c'est-à-dire du Verbe incarné, c'est la Croix. Voilà le signe de son Incarnation, de sa Passion et de sa mort, le signe de sa Résurrection et de sa gloire, le signe de son sacrifice et de son amour. C'est le drapeau de ses victoires : autrefois, scandale pour les infidèles et les impies, mais, en ce jour, leur condamnation et leur tourment. « *Hoc signum Crucis erit in cœlo, quum Dominus ad judicandum venerit*[4] : Le signe de la Croix sera dans le ciel, lorsque le Seigneur viendra pour juger. » Il y sera pour la confusion des pécheurs ; il y sera comme signe de puissance méprisée, comme signe de bonté méconnue.

II. — Après S. Anselme, quelques auteurs pensent que la Croix qui paraîtra dans le ciel, à l'avènement du Fils de l'homme, ne sera qu'un signe et qu'une image glorieuse de la

1. Apoc., VI, 15-17. — 2. Is., LV, 6. — 3. Is., LV, 7. — 4. Offic. Invent. Sanctæ Crucis.

vraie Croix, de la Croix matérielle du Calvaire ; mais nous aimons mieux croire, avec S. Jean Chrysostôme[1], que le signe de la puissance de Jésus, arboré dans son dernier triomphe, sera la vraie Croix, le bois tout entier de la Croix qui fut teint du sang de Jésus et porta le corps du divin supplicié.

Sans doute, les anges auront partout ramassé, de leurs reliquaires et de leurs châsses, toutes les parcelles, tous les fragments de l'arbre auguste de la rédemption ; ils l'auront bientôt reconstitué dans son intégrité première, et ils le porteront, avec des respects infinis, devant la face du Juge des vivants et des morts.

— Il s'est humilié lui-même ; il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom : « en sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, les habitants du ciel, de la terre et de l'enfer : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium, et infernorum;* et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père : *Et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris*[2]. » Voilà le moment où tout genou doit fléchir ; tout front, se courber ; toute langue, confesser ; toute créature, reconnaître la divinité du Fils de l'homme et l'éternelle royauté de Jésus.

Il paraît : « et de sa bouche sort un glaive aux deux tranchants aiguisés, sa parole de commandement et d'extermination contre les impies ; et il a, sur son vêtement et sur sa cuisse, écrit son titre auguste et terrible : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Il porte ce titre rayonnant dans son humanité, comme sculpté dans les glorieuses cicatrices de la chair ressuscitée : *Et de ore ejus procedit gladius ex utraque parte acutus ; ut in ipso percutiat gentes. Et ipse reget eas in virga ferrea : et ipse calcat torcular vini furoris iræ Dei omnipotentis. Et habet in vestimento et in femore suo scriptum : Rex regum, et Dominus dominantium*[3]. » *In femore humanitatis habet nomen omnibus notum, scilicet quod qua homo sit « Rex regum, et Dominus dominantium*[4]. Il a conquis par sa Croix le principat des peuples et la domination des âmes ; par sa Croix il a combattu, il a vaincu Satan, le prince de ce monde, et l'a jeté dehors. « *Ecce Crucem Domini, fugite, partes adversæ, vicit leo de tribu Juda, radix Jesse*[5] : Voici la Croix du Seigneur. Fuyez, partis ennemis : il a vaincu le lion de Juda, le rejeton de David. » « *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat :* Le Christ a vaincu, le Christ règne, le Christ commande. »

1. *Hom. de Cruce et latro;* vide Corn. a Lap., *In Matth.*, XXIV.— 2. Philip., II, 8-11.
3. Apoc., XIX, 15-16. — 4. Corn. a Lap., *In Apoc.*, 15-16. — 5. Offic. Exalt. Sanctæ Crucis.

Ce cri de vaillance et de foi de nos pieux ancêtres, les anges le jettent dans le ciel et le font retentir comme un tonnerre, aux quatre coins de l'univers. Levez les yeux, et voyez: le voilà dans sa fulgurante réalité, ce signe que vous avez méprisé; le voilà dans sa gloire, ce signe que vous avez insulté; le voilà, ce signe éclatant de la puissance de celui que vous avez contesté, que vous avez rejeté, que vous avez nié! Voilà le signe incontestable de sa victoire sur le démon, votre chef et votre père: *Vos ex patre diabolo estis*[1]. C'était le signe de la rédemption, dont vous n'aviez pas voulu; c'est le signe de votre défaite et de votre perte éternelle; c'est le signe de la royauté suprême dont Dieu le Père investit son Fils après sa Passion et sa mort, digne fruit de ses peines et digne récompense de ses travaux; enfin, c'est le signe de la suprême judicature qu'il vient exercer sur tous les hommes.

« Considère, dit ici S. Augustin[2], quelle est la vertu de ce signe de la Croix. Le soleil sera obscurci, la lune ne donnera plus sa lumière, mais la Croix brillera et éclipsera tous les luminaires du ciel. Seule elle rayonnera, lorsque seront tombés et dispersés les astres du ciel, afin que tu apprennes que la Croix est plus lumineuse que la lune, plus brillante que le soleil, dont elle vaincra la splendeur, illuminée qu'elle sera d'un rayon de la lumière divine. De même, en effet, qu'un roi entrant dans une cité est précédé de son armée, portant sur ses épaules les drapeaux et les enseignes royales, de même que l'appareil des armes retentissantes annonce l'entrée du roi: ainsi le Seigneur, descendant des cieux, sera précédé de l'armée des anges qui porteront, sur leurs épaules sublimes, le signe, c'est-à-dire l'étendard triomphal qui annoncera aux hommes l'entrée divine du céleste Roi: *Ita Domino descendente de cœlo præcedet exercitus angelorum, qui signum illud, id est triumphale vexillum sublimibus humeris proferent, divinum Regis cœlestis ingressum terrestrium mentibus annuntiabunt.* »

III. — « Avec la Croix, disent de pieux commentateurs, apparaîtront au dernier jour la colonne et les fouets de la flagellation, la couronne d'épines et les clous, l'éponge et la lance, tous les instruments de la Passion, tous les signes multipliés, tous les gages adorables de l'amour le plus prodigue et le plus tendre: *Veniente Domino ad judicium, signum Crucis et alia passionis indicia demonstrabuntur*[3]. »

Mais la Croix seule suffirait sans souvenir, pour les montrer, tous les instruments de cette longue et adorable Passion; la Croix suffirait à résumer, avec la puissance de Jésus, son

1. Joan., VIII, 44. — 2. *Serm.* CXXX, *De temp.* — 3. S. Thom., *Opusc.*, II, 244.

amour incompréhensible. La Croix, c'est l'agonie la plus cruelle, la plus longue, la plus abandonnée qui fut jamais: agonie voulue, prévue, désirée, disposée dans tous ses détails, savourée, goutte à goutte et jusqu'à la lie, avec une volupté de souffrir que peut seul ressentir le cœur d'un Dieu fait homme par amour. La Croix, c'est la souffrance la plus aigüe et la plus lente, la plus pénétrante et la plus vive; c'est la torture la plus atroce qu'ait pu inventer la barbarie de l'homme conseillé par la haine de l'enfer: souffrance de choix, torture de volonté, dont le sublime patient ne voulait rien perdre, rien diminuer, rien précipiter. La Croix, c'est l'amour le plus expressif, le plus dévoué, le plus incompréhensible, l'amour divin dans un cœur d'Homme-Dieu, dans un cœur plus vaste que le ciel, plus délicat qu'une vierge, plus tendre qu'une mère. *Oblatus est quia ipse voluit*[1]. *Ego pono animam meam..... Nemo tollit eam a me, sed ego pono eam a meipso*[2].

Comment les hommes ont-ils correspondu à cet amour et sympathisé avec les douleurs, mêlé leur larmes au sang de cette agonie et de cette mort? Comment ont-ils aimé cet ami si bon, ce Père si doux, cette mère si tendre, ce Sauveur si dévoué, ce Rédempteur si généreux?.....

« Ah! sans doute, et à bon droit, ils gémiront et se lamenteront, en voyant la Croix accusatrice: et, dans cette accusation muette et foudroyante, ils connaîtront leur péché. Trop tard et en vain ils avoueront leur aveuglement: *Tunc plangent omnes tribus terræ, videntes accusatorem suum, id est, ipsam Crucem, et in ipsa arguente, cognoscent peccatum suum sero et frustra fatebuntur impiam cæcitatem*[3]. »

« Sans doute, ils gémiront et se lamenteront, ajoute une autre grande âme, car, en voyant la Croix, ils considèreront que par la mort de Jésus ils n'ont rien gagné, et qu'ils ont crucifié celui qu'il fallait adorer: *Visa enim Cruce, considerabunt quod mortuo eo nihil profecerunt, et quoniam crucifixerunt eum quem adorari oportebat*[4]. »

Juifs déicides, pécheurs obstinés, renouvelant si souvent la Passion et la mort de Jésus, sacrilèges profanateurs, vils hypocrites, libertins effrontés, impies révoltés, incrédules et beaux esprits méprisant. tous, oui, tous seront encore plus épouvantés d'avoir méconnu, raillé, méprisé, foulé aux pieds l'amour divin, le doux, pieux, tendre et miséricordieux cœur de Jésus. Oh! oui, voilà la menace, voilà la terreur et l'épouvante, voilà la condamnation, voilà le remords, voilà

1. Is., LIII, 7. — 2. Joan., X, 17-18. — 3. S. Aug., *Serm.* CXXX. *De temp.*
4. S. Chrysost., *Hom.* LXXVII.

l'enfer, plus terrible que l'enfer de flammes éternelles, et que le ver immortel qui corrode la conscience coupable.

« La Croix leur dira : Pour vous je me suis fait homme; pour vous j'ai vécu, j'ai parlé, j'ai prié, j'ai pleuré, j'ai souffert; pour vous j'ai été livré, lié, moqué, flagellé, crucifié : où est le fruit de tous ces travaux que j'ai supportés pour vous? Où est le résultat de toutes ces injures que j'ai souffertes pour vous? Voilà le prix de mon sang que j'ai donné pour la rédemption de vos âmes : où est le service que vous me devez pour prix de mon sang? Je vous ai aimés plus que ma gloire, puisque, étant Dieu, je n'ai paru qu'un homme : et vous m'avez ravalé au-dessous de n'importe lequel de vos objets, car vous avez mieux aimé la plus vile chose de la terre, que ma justice et ma foi [1]. »

O mon Sauveur, pour éviter ces reproches, plus foudroyants, dans leur tendresse attristée, que la suprême sentence de domination, « faites-moi la grâce de mettre toute ma gloire et tout mon amour, tout mon esprit et tout mon cœur, toute mon âme contristée, tout mon corps mortifié, dans votre Croix, ô mon Sauveur Jésus-Christ par qui le monde me soit crucifié et je sois crucifié au monde : *Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi : per quem mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [2]. »

VI

DE LA PUISSANCE ET DE LA MAJESTÉ DE JÉSUS

AU DERNIER JOUR

I. — « Et alors ils verront le Fils de l'homme venant dans une grande nuée, avec grande puissance et majesté : *Et tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna, et majestate* [3]. » C'est le Fils de l'homme, qui viendra dans cet appareil ; c'est la sainteté humaine de Jésus, qui descendra du ciel pour se faire reconnaître, obéir, adorer, sur la terre, avant qu'elle ne soit dissoute par le feu vengeur, dans un éclatant et suprême triomphe. A sa puissance seront soumis les anges et les démons, les justes et les pécheurs; devant sa majesté trembleront la terre et les cieux.

II. — C'est justice : au premier avènement de Jésus, la chair prise dans le sein de la Vierge immaculée, sous l'action déifique

1. Auctor *Imperfect.*, *Hom.* XLIX. — 2. Gal., VI, 14. — 3. Luc., XXI, 27.

du Saint-Esprit, son humanité créée dans la justice et la vérité, pour être ajoutée à la personne du Verbe ; cette chair très pure, cette humanité très sainte, avaient vécu dans l'abjection, avaient souffert dans le mépris, étaient mortes dans l'abandon. Et pendant toute leur vie mystique dans l'Église, pendant toute leur vie eucharistique à l'autel, cette chair et cette humanité furent dédaignées, profanées, persécutées, avec la même obstination. Au dernier avènement, il faut que cette chair ressuscitée, que cette humanité glorieuse. apparaissent sur l'ancien théâtre de leurs ignominies, pour prendre une éclatante revanche, pour recueillir les hommages collectifs de toutes les générations et, du moins, forcer les adorations des plus obstinés.

« En introduisant de nouveau son Fils unique sur la terre, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent : *Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes angeli Dei*[1] ; » non seulement les anges fidèles, mais les démons eux-mêmes, ces anges pervertis, et tous les hommes. Il faut qu'au nom de Jésus, jeté comme une grande clameur, entre le ciel et la terre, par la trompette des anges, il faut qu'à ce grand nom tombant du ciel comme la foudre..., « *Sicut enim fulgur exit ab Oriente, et paret usque in Occidentem : ita erit et adventus Filii hominis*[2], » il faut que tout genou fléchisse, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Il faut que la puissance dont il fut revêtu au jour de l'Incarnation, en vertu des mérites de sa vie, de sa Passion et de sa mort, cette puissance dont on ne vit qu'un rayon au jour de la résurrection et qui ne s'exerça, dans l'Église, que sous le couvert des signes et des sacrements, il faut que cette puissance se déploie dans tout le domaine des œuvres de Dieu, disposant souverainement de la vie et de la mort des âmes et des corps, du temps et de l'éternité !

A son ordre, tous les morts ressuscitent du tombeau ; en un clin d'œil, au premier cri de l'ange, au premier son de la trompette, toute la surface de la terre et des mers se remue, s'entr'ouvre et vomit les corps innombrables de ceux qui ont vécu. Les corps sont reformés substantiellement les mêmes, avec une puissance de restauration qui dénote la puissance même du Créateur. Tous les morts ressucités, comme un troupeau sous la houlette du pasteur, sont conduits devant le tribunal de Jésus. Ce tribunal souverain et sans appel est dressé, non seulement pour juger tous les hommes, mais pour juger avec eux, avant eux, les anges et les démons; pour promulguer à la face du monde, et confirmer, de son autorité

1. Hebr., I, 6. — 2. Matth., XXIV, 27.

de souverain Juge, la première sentence qu'il a rendue comme Verbe de Dieu. Jésus, Dieu fait homme, répètera sa première sentence qui récompensa les anges fidèles et foudroya les anges révoltés.

Il faudra bien le reconnaître alors pour Dieu, pour Sauveur et pour Juge; il faudra bien reconnaître que sa puissance est divine, absolue, incontestable. Et lorsqu'il prononcera la sentence, cette sentence irrévocable, si douce au cœur des élus : Venez, les bénis de mon Père..... ; si terrible aux oreilles des damnés: Retirez-vous de moi, incrédules.....: il faudra bien reconnaître, adorer, bénir, ou subir cette puissance irrésistible. « Aussitôt, ceux-ci iront au supplice éternel; mais les justes, à la vie éternelle: *Sed ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam*[1]. »

O mon Sauveur, je reconnais, j'adore et je bénis votre puissance. Vous ne l'exercez aujourd'hui que pour sauver, pour guérir et pardonner. Seigneur, je vous reconnais pour mon Maître; je veux vous obéir comme à mon Roi pacifique et bon. Je me soumets à l'action souverainement aimable de votre miséricorde, pour me dérober à l'action souverainement terrible de votre justice. « Car le jugement, de sa nature, ne reçoit point la miséricorde, de même que le temps de la miséricorde ne reçoit point le jugement, selon cette parole du prophète: Je vous chanterai, Seigneur, la miséricorde et le jugement: la miséricorde, au premier avènement; le jugement, au second : *Quia non recipit natura judicii misericordiam, sicut nec tempus misericordiæ judicium, dicant prophetæ; Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine : misericordiam in priori adventu, judicium in secundo*[2]. »

III. — On le verra dans sa puissance, dans toute sa puissance d'Homme-Dieu; on le verra dans sa majesté, dans toute sa majesté de Roi du ciel et de la terre. La majesté, n'est-ce pas cet air de grandeur et d'autorité qui rayonne au front, au visage, à toute la personne de celui qui commande, pour prévenir le respect? N'est-ce pas en même temps cet éclat extérieur dont s'environne l'exercice de sa puissance, pour étonner et préparer les sujets à l'obéissance?

Jésus, Dieu fait homme, Jésus, anéanti dans la forme d'esclave, plus anéanti sous la forme du pain, Jésus sur la terre, dans son Église, parmi les hommes, n'avait aucun éclat, aucun extérieur, aucune majesté. « Il n'a ni figure, ni beauté; et nous l'avons vu: et il n'avait rien pour attirer le regard; et nous l'avons désiré, lui, méprisé, comme le dernier des

1. Matth., XXV, 46. — 2. Auctor *Imperfect.*; vide Cornelius a Lap., *In Matth.*, XXII.

hommes, l'homme des douleurs, ayant la science de l'infirmité: et son visage est comme caché, méprisé, d'où nous ne l'avons pas même considéré : *Non est species ei, neque decor : et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum: despectum et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem: et quasi absconditus vultus ejus et despectus, unde nec reputavimus eum*[1]. »

Il faut une réparation éclatante ; il faut que le miracle d'abjection prenne fin, et que le Fils de Dieu se produise en Dieu, et « que nous voyions sa gloire comme la gloire du Fils unique de Dieu : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre*[2]. » C'était un miracle, en effet, que cette chair très pure, partie intégrante de la personne du Verbe incarné, ne fût pas éblouissante de lumière et d'immortalité. C'était un miracle, que la personne même de Jésus fût tellement cachée au sacrement de l'autel, que le cœur de l'homme ne pouvait percevoir que du pain. Il est temps que le miracle cesse, que tout rentre dans l'ordre, que les grandeurs de l'Incarnation jaillissent au jour. Il est temps que les hommes, les incrédules surtout, les méprisants, les endurcis, les superbes, les contempteurs, baissent les yeux et tremblent devant cette éclatante majesté. Il est temps, enfin, que le corps divin, jouissant d'une vie immortelle, revêtu d'une lumière éblouissante, d'une beauté qui ferait la joie extatique des hommes, si elle ne faisait leur confusion, prenne sa place définitive au milieu du monde vaincu, pour être le soleil radieux de l'éternité.

— « Et je me retournai pour voir la voix qui me parlait ; et, m'étant retourné, je vis sept candélabres d'or, et, au milieu des sept candélabres d'or, une vision semblable au Fils de l'homme, revêtue d'une longue robe, et ceinte d'une ceinture d'or ; la tête et les cheveux étaient blancs comme la laine blanche et la neige, et les yeux étaient comme la flamme du feu, et les pieds étaient semblables à de l'airain en fusion dans une fournaise ardente ; et la voix était comme la voix des grandes eaux[3]. »

Le cortège qui l'accompagne rehausse encore sa majesté : ce sont les anges, les trois hiérarchies disposées en neuf ordres échelonnés en armées innombrables. Ils sont tous représentés avec leur éclat, leur lumière, leur beauté, leur puissance, comme des officiers et des courtisans, qui se parent de leurs enseignes au jour où leur prince se produit à ses peuples en grand appareil. Jésus, à la suite de ce long et splendide cortège qui l'annonce, apparaît porté sur les nuées. Les nuées

1. Is., LIII, 2-3. — 2. Joan., I, 14. — 3. Apoc., I, 12-15.

du ciel ont condensé leur pourpre et leur or, disposé les riches nuances dont le pénètre la lumière, pour faire un trône à leur Roi, pour lui dresser un pavillon mille fois plus éclatant que celui du grand roi d'Assyrie : *Et pendebant ex omni parte tentoria aerii coloris, et carbasini ac hyacinthini, sustenta funibus byssinis, atque purpureis, qui eburneis circulis inserti erant, et columnis marmoreis fulciebantur* [1].

Ajoutons les trompettes qui sonnent par le souffle impétueux des anges, les tonnerres qui mugissent, les éclairs qui sillonnent l'espace, les soubresauts désordonnés de la terre qui tremble, les exaltations de la mer jetée hors de son lit, et tout cet effroi de la nature devant la majesté dévoilée de son Maître et de son Dieu.

— « Le Seigneur a régné : que la terre tressaille, que les îles au loin se réjouissent. Les nuées l'enveloppent d'une ombre menaçante ; la justice et le jugement ont dressé son siège. Un feu dévorant le précèdera et, autour de lui, dévorera les ennemis. Les foudres ont éclaté sur l'univers ; la terre les a vus, et elle a été ébranlée. Les montagnes, comme la cire, ont coulé devant la face du Seigneur ; toute la terre a coulé devant la face du Seigneur. Les cieux ont annoncé sa justice, et tous les peuples ont reçu sa gloire. Qu'ils soient confondus, tous ceux qui adorent les idoles et qui se glorifient dans leurs simulacres !... Mais vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal. Le Seigneur garde l'âme de ses saints ; il les délivrera de la main des pécheurs : *Confundatur omnes qui adorant sculptilia : et qui gloriantur in simulacris suis..... Qui diligitis Dominum, odite malum : custodit Dominus animas sanctorum suorum, de manu peccatoris liberabit eos* [2]. »

VII

COMMENT NOUS DEVONS NOUS TENIR PRETS

AU DERNIER AVÈNEMENT DE JÉSUS

I. — « Or, lorsque toutes ces choses commenceront, levez vos têtes et regardez, car votre rédemption approche. » — Et il leur fit cette comparaison : « Voyez le figuier et les autres arbres : lorsqu'ils commencent à produire leurs fruits, vous savez que l'été est proche. Et vous aussi, lorsque vous verrez

1. Esther, I, 6. — 2. Ps. XCVI, 1-10.

arriver ces choses, sachez que le règne de Dieu est proche. En vérité, je vous dis que cette génération ne passera pas avant que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas. »

Pour nous, chrétiens, le dernier avènement, si terrible et si foudroyant qu'il s'annonce pour nous, serviteurs de Jésus, c'est la rédemption, la délivrance totale et définitive : ce monde est donc pour nous un lieu de servitude; c'est le royaume de Dieu : la terre est donc pour nous un lieu de bannissement et d'exil.

II. — L'apôtre nous a révélé notre véritable condition ici-bas; il nous explique tous ces vagues désirs et ces aspirations qui se remuent en notre cœur et prennent leur essor du côté du ciel. Il les précise et les définit, leur donne une direction certaine, et leur montre le but divin que nous cherchons quelquefois sans le bien connaître.

« Vous n'avez pas reçu l'esprit de servitude une seconde fois, dans la crainte, mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des fils de Dieu, dans lequel nous crions : Père, Père! car c'est l'Esprit lui-même qui rend témoignage à notre esprit, que nous sommes fils de Dieu. Or, si nous sommes fils, nous sommes aussi héritiers : mais héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ. Et si nous souffrons avec lui, c'est afin que nous soyons glorifiés avec lui. Car j'estime que les souffrances de ce monde ne sont pas en comparaison de la gloire future qui se révèlera en nous. En effet, la créature attend avec impatience la révélation des fils de Dieu, car la créature est soumise à la vanité, malgré elle, mais à cause de celui qui l'a soumise dans l'espérance. Mais la créature elle-même sera délivrée de la servitude de la corruption pour la liberté de la gloire des fils de Dieu. En effet, nous savons que toute créature gémit dans les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce moment; et non pas elle seulement, mais nous aussi qui avons les prémices de l'esprit, nous gémissons au dedans de nous, attendant l'adoption définitive des fils de Dieu, la rédemption de notre corps[1]. »

Nous savons maintenant quels sont les vagues désirs et les longues espérances que notre cœur pousse vers le ciel, et dont notre chair elle-même est travaillée en descendant tristement vers la tombe. Nous savons que la créature où nous sommes impliqués, qui nous domine, hélas! et que nous asservissons à la vanité et au péché, nous savons ce qu'elle attend dans ces tristesses, ces mélancolies et ces aspirations indéfinies :

1. Rom., VIII, 15-23.

c'est la rédemption définitive et complète où nous la ferons passer avec nous.

Nous attendons, nous espérons, les yeux et le cœur en haut. Asservis au temps qui nous entraîne, nous aspirons à la stabilité, sur le rivage permanent de l'éternité. Asservis à la créature qui nous chasse et nous trompe, tandis que nous voulons l'asservir à nos passions, nous aspirons au Créateur, perfection absolue, bien suprême, beauté innée, vie éternelle. Asservis à ces besoins grossiers du corps qui nous fatiguent et nous font rougir, nous aspirons à ce vêtement glorieux d'immortalité qui absorbera tout l'ignoble, le grossier et le mortel de notre nature dans la gloire et l'incorruptibilité : *Oportet enim corruptibile hoc induere incorruptionem : et mortale hoc induere immortalitatem* [1].

Tenons-nous donc debout et tournés vers l'Orient, « nos lampes dans nos mains et les reins ceints, comme des serviteurs qui attendent leur maître qui revient des noces, afin que lorsqu'il viendra et qu'il frappera, aussitôt nous ouvrions pour le faire entrer. Bienheureux ces serviteurs que le Seigneur trouvera veillants, quand il viendra ! En vérité je vous dis qu'il relèvera sa robe, en se ceignant, et les fera asseoir à sa table, et les servira de ses royales mains : *Beati servi illi quos cum venerit Dominus, invenerit vigilantes : amen dico vobis, quod præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis* [2]. »

Je vous entrevois et je vous espère, ô mon Sauveur, à ce dernier avènement ; et je vous salue avec les cris de joie et les cantiques d'espérance des patriarches, des prophètes et des apôtres.

Avec Jacob, je vous dis : « J'attendrai votre salut, Seigneur, notre Sauveur, que vous devez envoyer : *Salutare tuum expectabo, Domine* [3]. » Avec Job : « Je soupire tout le jour de ma lutte et de mon combat sur la terre ; j'attends que vienne mon changement définitif : *Cunctis diebus, quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea* [4]. » Avec le Psalmiste, je m'encourage en me relevant vers le ciel : « J'attends, j'attends le Seigneur : *Expectans expectavi Dominum* [5]. » — « Attends le Seigneur, ô chrétien, fils de l'éternité ; agis comme un homme, affermis ton cœur et attends le Seigneur : *Expecta Dominum, viriliter age : et confortetur cor tuum, et sustine Dominum* [6]. » Avec le prophète royal, le prophète divin de l'Incarnation, je raffermis ma foi, je fais tressaillir mes espérances : « C'est lui, notre Dieu, qui vient ; nous l'avons attendu, et il nous sauvera. C'est lui, le Seigneur ; nous l'avons espéré, nous tressaillerons et nous

1. I Cor., XV, 53. — 2. Luc., XII, 35-37. — 3. Gen., XLIX, 18. — 4. Job, XIV, 14.
5. Ps. XXXIX, 1. — 6. Ps. XXVI, 14.

nous réjouirons dans son salut : *Ecce Deus noster iste ; expectavimus eum, et salvabit nos : iste Dominus, sustinuimus eum, exultabimus, et lætabimur in salutari ejus*[1]. » Avec Michée, affermissant mes regards vers les montagnes d'où nous doit venir le salut, je m'écrie : « Pour moi, je regarderai au Seigneur, j'attendrai Dieu, mon Sauveur : *Ego autem ad Dominum aspiciam, expectabo Deum Salvatorem meum*[2]. » Enfin, avec les apôtres de la loi nouvelle, prophètes du dernier avènement, répétons-nous ces vives exhortations : « Vivons, en ce siècle, dans la sobriété, la justice et la piété, attendant la bienheureuse espérance réalisée, et l'avènement de gloire du grand Dieu Jésus-Christ : *Sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc sæculo, expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei*[3]. »

« Puis donc que tout cela doit se dissoudre, nous attendons, selon ses promesses, les nouveaux cieux et la nouvelle terre où habite la justice. C'est pourquoi, mes bien-aimés, dans cette attente, prenez garde de vous conserver purs et sans souillure, afin qu'il vous trouve en paix : *Cum igitur hæc omnia dissolvenda sint....., novos vero cœlos, et novam terram secundum promissa ipsius expectamus, in quibus justitia habitat. Propter quod, charissimi, hæc expectantes, satagite immaculati et inviolati ei inveniri in pace*[4]. »

III. — « N'ayez aucune crainte, petit troupeau, parce que c'est le bon plaisir de votre Père, de vous donner le royaume : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum*[5]. » Jésus nous apporte la rédemption complète, définitive, et désormais immuable. Jésus nous veut introduire au royaume divin, permanent, et désormais inamissable. Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente, mais nous cherchons la cité future, la cité de l'avenir, le royaume éternel dont chaque jour nous demandons l'avènement. Jésus apparaît en vrai Roi, dans son dernier avènement : il en a l'autorité, la majesté, la puissance ; il en porte les insignes ; il en revêt l'appareil et la splendeur.

« Quoi ! disait Pilate, dans cet interrogatoire du Prétoire romain, où Jésus comparaissait en criminel et répondait en souverain... Quoi ! vous êtes donc Roi ? — Vous le dites, répond Jésus. Je suis Roi : et c'est pour cela que je suis venu dans le monde, afin que je rende témoignage à la vérité : *Dixit itaque ei Pilatus : Ego Rex es tu ? Respondit Jesus : Tu dicis quia Rex sum ego. Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati*[6]. »

Mais ce roi n'était, à l'extérieur, qu'un roi de théâtre, dont on

1. Is., XXV, 9. — 2. Mich., VII, 7. — 3. Tit., II, 12-13. — 4. II Petr., III, 11-14.
5. Luc., XII, 32. — 6. Joan., XVIII, 37.

se moquait. Pilate l'envoyait à Hérode, Hérode le renvoyait à Pilate, par les rues de Jérusalem, escorté des huées de la populace et des brutalités des soldats.

Nous aussi, mon Sauveur, nous que vous appelez les fils du royaume, là nous avons su comprendre notre condition et vivre noblement comme des chrétiens; nous, fils de Dieu comme vous, ô notre divin Frère, et vos cohéritiers, nous avons été méprisés du monde, bafoués, insultés, et souvent persécutés, selon la parole de votre apôtre: *Omnes, qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*[1].

Mais, nous le savons aussi, votre royaume n'est pas de ce monde, il ne vient pas de ce monde et ne doit pas s'établir dans ce monde. Il nous faut un domaine plus vaste, des possessions plus assurées, des sujets plus dociles, un trône plus solide. Il nous faut votre royaume du ciel, ô mon Roi, votre trône même, ô mon divin Frère aîné, selon votre parole: « Celui qui aura vaincu, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône: comme moi j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père, sur son trône: *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo: sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus*[2]. »

Mais avant cette intronisation, je dois la désirer, soupirer après elle, vivre, lutter, combattre, souffrir, et prier avec vous dans le lieu d'exil. Je dois cheminer péniblement dans l'humilité de ma condition de banni, de pénitent et d'exilé. Je dois prêter l'oreille aux conseils de l'apôtre: « Mes bien-aimés, je vous supplie, comme des étrangers et des voyageurs, de vous abstenir des désirs charnels qui combattent contre l'âme: *Charissimi, obsecro vos tanquam advenas et peregrinos abstinere vos a carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam*[3]. »

Comme des étrangers et des voyageurs, nous ne devons pas oublier cette condition de notre destinée, qui nous met sur la terre comme en un lieu d'exil et de passage, pour arriver au ciel. *Omnis homo advena est nascendo quoniam compellitur migrare moriendo*[4]. Étrangers et passants, tout ce qui nous environne ici-bas est étranger et passager comme votre vie. Nous allons, nous marchons sans cesse, sans fixer nos pas là où notre cœur ne doit pas se fixer: *Peregrini enim sumus coram te, et advenæ, sicut omnes patres nostri. Dies nostri quasi umbra super terram, et nulla est mora*[5]. *Nec mansurus manes, nec mansurus relinquis*[6]. Nous allons par le chemin le plus direct, par la voie la plus sûre, sans nous embarrasser de bagages inutiles: car « notre vie est toute pèlerinage, » selon l'éner-

1. II Tim., III, 12. — 2. Apoc., III, 21. — 3. I Petr., II, 11. — 4. S. Aug., Quæst. XCI *In Lev.*
5. I Paral., XXIX, 15. — 6. S. Aug., *Serm.* XXXII, *De Verb. Dom.*

gique expression d'un grand docteur : « *Peregrinatio est omne quod vivimus* [1]. »

Et le monde qui nous voit passer, le temps et la créature qui voient que nous nous hâtons, le visage et le cœur tournés vers la patrie d'en haut, peuvent bien nous railler : nous allons où nous sommes attendus. « Nous regardons le paradis comme notre patrie ; c'est là que nous attend le groupe nombreux de ceux qui nous sont chers : nos parents, nos frères, nos enfants, nos amis, foule nombreuse de bienheureux assurés maintenant de leur salut, mais encore inquiets du nôtre ! Oh ! comment ne nous hâterions-nous pas d'aller voir notre patrie et saluer nos parents ? Hâtons-nous donc, et désirons d'être bientôt avec eux et avec Jésus : *Patriam nostram paradisum computamus: magnus nos illic chororum numerus expectat, parentum, fratrum, filiorum... copiosa turba desiderat, jam de sua incolumitate secura, et adhuc de nostra salute sollicita. Quid igitur non properamus ut patriam nostram videre et parentes salutare possimus ? Ad hos properemus, ut cum his cito esse ad Christum venire contingat* [2].

Enfin, méprisant ce monde qui passe et où nous passons, la créature qui gémit sous nos pas et qui voudrait en vain entraver nos espérances vers la patrie, nous soupirons vers le ciel, avec les gémissements et les élans de la colombe : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est* [3]. « Notre âme, brûlant de célestes désirs, unie au Christ par l'amour, passe sur la terre, occupée de célestes méditations; elle foule aux pieds les voluptés du siècle, et nul souci ne la peut distraire de son amour ; elle semble comme une ombre, converse avec les hommes, et toute sa conversation est dans les cieux. La mort présente lui est douce comme la vie ; elle désire être affranchie des liens du corps, pour être avec le Christ que, vivant en la chair, elle a porté dans son temple et établi dans son sanctuaire : *Aviditate cœlesti anima flagrans Christi amori copulatur, cum in terris agens, de cœlestibus jugiter meditatur : calcat sæculi voluptates, nec ulla sæculi cura eam segregat ab amore Christi ; sed ut figura quædam inter homines versari videtur, et tota conversatio ejus in cœlis est. Mors illi præsens tanquam vita ipsa est dulcis : cupit dissolvi et esse cum Christo quem, in carne vivens, intra suum portaverit templum* [4]. »

Mais, pour détacher mon cœur de ce monde qui passe, et pour m'avancer plus rapidement vers la patrie qui m'attend, je dois m'unir à vous, mon Sauveur ; je dois me préparer à vous recevoir, doux petit enfant de la crèche et du tabernacle ; je dois me faire comme vous, tout petit, tout humble et tout

1. S. Aug., *Serm.* I, *De Consor. mort.* — 2. S. Cypr., *Tract. de mortalitate*, XXVI.
3. Ps. CXIX, 5. — 4. S. Basil., *Admon.*

chétif; je dois me mettre au service de tous, d'un cœur tout affectueux et tout dévoué.

Doux Sauveur, qui bientôt allez naître à Bethléem, cher petit enfant de Marie, faites-moi doux, innocent et pur; faites-moi petit, méprisé, méconnu comme vous: puisque comme vous je dois être grand, puissant et glorieux; puisque avec vous je dois vivre et régner dans le ciel! Et laissez-moi finir par cette prière de votre Église: « Voici que l'Agneau nous est envoyé pour payer généreusement nos dettes: tous ensemble, avec larmes, demandons indulgence, afin que, lorsqu'à son second avènement il resplendira, lorsqu'il ceindra le monde d'épouvante, il ne nous punisse pas comme nous le mériterions, mais que, plein de miséricorde, il nous protège et nous sauve!

En Agnus ad nos mittitur
Laxare gratis debitum:
Omnes simul cum lacrymis
Precemur indulgentiam,

Ut cum secundo fulserit
Metuque mundum cinxerit,
Non pro reatu puniat
Sed nos pius tunc protegat[1]. »

Voir d'autres discours sur le même sujet, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, tome I, p. 75; tome IV, pp. 1 et 20.

DEUXIÈME SEMAINE DE L'AVENT

I

JEAN-BAPTISTE ENVOIE SES DISCIPLES A JÉSUS

I. — Jean-Baptiste est dans les fers. Il va bientôt mourir, car il sait ce que peuvent la haine d'une femme impudique et la faiblesse d'un prince dominé par les passions. Avant de donner le témoignage de son sang, il veut donner le témoignage de toute sa vie, de sa mission et de sa doctrine; il veut faire hommage au Seigneur et de son école, et de ses disciples. Au fond de sa prison, il suit de la pensée et du cœur celui qu'il a baptisé, qu'il a révélé, qu'il a prêché. Avant de mourir, il veut employer ses derniers moments à le faire mieux connaître encore; et il lui envoie ses disciples pour lui rendre le dernier témoignage de sa mission, le dernier hommage de son amour.

1. Hymn. ad Laud., in prim. dominic. Advent.

II. — « Or, Jean-Baptiste, ayant entendu, dans sa prison, les œuvres du Christ: *Joannes autem, cum audisset in vinculis opera Christi,* » Jean était dans la prison, d'où il ne devait sortir que par la mort. Il avait dit à Hérode adultère: « *Non licet tibi habere uxorem fratris tui*[1]: Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. » Hérode, effrayé de cette voix sévère, et poussé par son abominable complice, l'enferme dans une prison et bientôt va le livrer au bourreau. Jean-Baptiste, incorruptible témoin de la vérité comme il est intrépide défenseur de la sainteté, Jean-Baptiste est tout occupé de Jésus. Il apprend avec joie le succès de sa prédication et le bruit de ses miracles. « Celui qui a l'épouse, dit-il, est l'époux: mais l'ami de l'époux, qui est debout et qui l'entend, tressaille de joie à la voix de l'époux. Ma joie est donc complète: c'est lui qui doit croître, et moi, diminuer. *Qui habet sponsam, sponsus est: amicus autem sponsi, qui stat, et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est. Illum oportet crescere, me autem minui*[2]. » Et comme il est sur la terre pour l'annoncer, le montrer au monde et lui préparer les voies, avant que de mourir, il veut le montrer encore et le prêcher. Il ne peut le voir maintenant, le désigner du geste et faire entendre sa voix de prophète pour le révéler à la foi des enfants d'Abraham : il lui envoie ses disciples, pour qu'il les instruise lui-même, et pour montrer aux Juifs, que c'est à lui qu'il faut aller.

Quelques interprètes de la parole divine se sont demandé si Jean-Baptiste, envoyant à Jésus deux de ses disciples pour lui demander: « Êtes-vous celui qui doit venir ? » avait besoin d'apprendre quelque chose sur celui qu'il avait attesté, disant : « Voici l'agneau de Dieu, qui porte les péchés du monde ! » celui qu'il avait baptisé, dont il avait vu la divinité même proclamée par la voix du Père descendant des cieux entr'ouverts, et par la colombe figurative du Saint-Esprit planant sur sa tête.

Il faut donc répondre, avec S. Hilaire : Il est certain que Jean, qui, comme précurseur, annonça que Jésus allait venir, comme prophète, le reconnut étant en sa présence, comme confesseur, l'adora lorsqu'il venait à lui, ne pouvait se tromper, avec une science si abondante; et certes, on ne peut croire que la grâce du Saint-Esprit lui manquait dans la prison, à cet apôtre de la vérité, qui était une lumière offerte à ceux qui étaient dans la prison et dans les fers: « *Certum est quod qui venturum præcursor nuntiavit, consistentem ut propheta agnovit, adeuntem ut confessor veneratus est, ejus abundanti scientiæ error*

1. Marc., VI, 18. — 2 Joan., III, 29-30.

non obrepsit ; nec sane credi potest Spiritus Sancti gratiam in carcere posito defuisse, cum apostolus veritatis suæ lumen esset in carcere positis ministraturus[1]. » Il connaît tout le mystère de l'Incarnation qui l'a fait tressaillir dès le sein de sa mère, qui l'a sanctifié dès avant sa naissance, qui l'a nourri au désert, et qui donnait à sa prédication un accent si ferme et si pénétrant. C'est pour l'annoncer, qu'il a été envoyé, pour le préparer, qu'il a donné le baptême de pénitence ; c'est pour le révéler, qu'il a parlé, pour l'avancer dans les âmes, qu'il a vécu, qu'il va mourir. Sa vie pénitente, sa solitude au désert, la véhémence de ses apostrophes et l'incorruptible énergie de ses reproches aux pécheurs, sont un beau témoignage de la sainteté de Jésus, une digne préparation de son royaume sur la terre. Mais, s'il n'ignore rien de ce grand mystère qui lui fut révélé avant que de naître et qu'il adore avant de mourir, ce sont ses disciples, qu'il veut instruire.

« Ainsi, Jean ne cherche pas à instruire son ignorance, mais celle de ses disciples : car, pour leur faire savoir que ce n'était pas un autre que Jésus, qu'il leur avait prêché, il envoie ses disciples pour considérer ses œuvres, afin de comparer l'autorité des paroles de leur maître avec les œuvres de Jésus, et qu'on n'attendît pas un autre Christ, que celui à qui les œuvres rendaient témoignage : *Joannes igitur non suæ sed discipulorum ignorantiæ consulit : ut enim scirent non alium a se prædicatum, ad opera ejus intuenda discipulos suos misit : ut auctoritatem dictis suis illius opera conferrent, nec Christus alius expectaretur quam cui testimonium opera præstitissent*[2]. »

O admirable fidélité de Jean-Baptiste ! Il a consacré toute sa vie à préparer Jésus-Christ dans le monde, à préparer par la pénitence les âmes à Jésus-Christ. Il a été son précurseur, et, par son angélique mission, il l'a montré qui venait. Il a été son prophète, et lorsque Jésus s'est présenté à lui comme pécheur et fils de l'homme, il l'a reconnu comme Agneau de Dieu, victime pour les péchés des hommes. Il a été son confesseur, et s'est prosterné devant lui, au point de n'oser pas dénouer le cordon de sa chaussure. Il veut être son martyr, et l'avouer, le déclarer, le confesser par un dernier et solennel témoignage. Il veut montrer que, s'il n'a vécu que pour Jésus, c'est pour lui qu'il veut mourir. S'il a été le précurseur de sa vie, il veut être le précurseur de sa mort. Si les premiers battements de son cœur ont été sanctifiés par la présence de Jésus, les derniers battements de ce cœur héroïque sont destinés à le manifester et le bénir.

1. S. Hilar., *Com.* XI. — 2. *Ibid.*

O divin Précurseur, c'est bien ainsi que nous devrions être occupés de Jésus : vivre pour lui, penser à lui, mourir en lui et pour lui; donner à son nom, à sa parole, à sa bonté, le témoignage de notre fidélité, de notre reconnaissance et de notre amour! Mais surtout, en ce temps qui nous rappelle l'attente des âmes fidèles et le désir des collines éternelles, dans notre prison de la chair et du temps, nous devrions être sans cesse occupés de lui pour l'attendre et le désirer, pour lever sans cesse vers le ciel nos regards, nos mains et nos cœurs. « Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde, et donnez-nous votre salut : *Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam, et salutare tuum da nobis*[1]. »

III. — Jean-Baptiste rend à Jésus un dernier témoignage de vérité. Sa mort, comme sa vie, déposera de la divinité de Jésus et de la sainteté de sa loi. Jean-Baptiste rend à Jésus un suprême témoignage d'amour. Sa mission est finie : le Précurseur disparaît, puisque voilà le Messie; le flambeau s'éteint, puisque voilà le jour. Il sait, il veut disparaître tout entier. Il ne veut pas même se survivre dans ses disciples, dans l'estime et la vénération de ceux qui le suivaient et l'admiraient. Sublime abnégation de Jean-Baptiste! Les hommes ne savent pas ainsi disparaître et s'effacer, s'ensevelir tout entiers, quand ils ont rempli leur mission. Ils ne savent pas se sacrifier et s'anéantir, pour laisser le champ libre à l'action divine.

Pendant que Jean était avec ses disciples, sans cesse il leur parlait du Christ, c'est-à-dire, il leur recommandait la foi au Christ. Mais, maintenant qu'il était près de mourir, il fait paraître un plus grand zèle d'amour. Il craignait, en effet, de laisser dans ses disciples des semences de schisme et d'erreur, et de les laisser séparés du Christ, à qui, dès le commencement, il s'est efforcé d'attacher tous les siens. Or, s'il leur avait dit : Allez à lui, parce qu'il est meilleur que moi, il ne les eût pas certainement persuadés; mais, attribuant ce propos à la très grande humilité de leur maître, ils seraient demeurés plus attachés à lui. Que fait-il donc? Il attend qu'ils lui disent que le Christ fait des miracles; et il les envoie, pas tous, mais deux seulement, qu'il connaissait sans doute avoir plus d'influence sur les autres, afin qu'on ne pût pas suspecter leur interrogation, afin qu'ils apprissent des faits eux-mêmes la distance qu'il y avait entre lui et Jésus[2].

C'est donc avec une rare prudence, que Jean-Baptiste agit, en même temps qu'avec une humble et pieuse abnégation.

Nous sommes à la seconde année de la prédication de Jésus :

1. Ps. LXXXIV, 8. — 2. S. Chrys., in *Hom.* XXXVII.

sa doctrine et ses miracles le rendaient célèbre dans la Judée et dans la Galilée. Jean veut, avant de mourir, se dépouiller même de ses disciples pour son maître : il les envoie à Jésus pour qu'ils apprennent de lui-même, comme d'un auteur plus sûr, qu'il est le Messie et le Christ, afin qu'après la mort de Jean ils s'attachent à lui. C'est comme un humble et discret testament, où Jean lègue à Jésus ce qu'il a de plus cher, ses disciples, son enseignement, son école. Jean connaissait l'esprit de contention et d'orgueil de ces Galiléens et de ces Juifs ; il en avait déjà souffert [1]. Il pouvait craindre que ses propres disciples, qui avaient semblé mépriser les disciples de Jésus, préférant la personne de leur maître, même après sa mort, ne voulussent pas reconnaître en Jésus la personne du Messie. C'est pourquoi il envoie ses disciples au Maître, afin qu'il les attire à lui, qu'il se les attache et puisse recevoir, de la main de son humble précurseur, ce don suprême et cet hommage dernier, de disciples pour l'écouter, d'esprits pour le croire, et de cœurs pour l'aimer.

Ainsi, Jean, s'étant acquitté de son office et de sa prédication, résigne sa mission entre les mains du Christ; et comme l'aurore finissant se résout en soleil levant, ainsi Jean finit en Jésus-Christ. « Il fut en effet l'étoile matinale, le lucifer du soleil de justice, c'est-à-dire du Christ ; et il est si peu jaloux de la gloire du Christ, qui s'élève pendant qu'il tombe, qu'il se réjouit même de son abaissement, et même qu'il désire tomber et disparaître, pour que le Christ s'élève : car ce n'est pas sa propre gloire, mais celle de Dieu et du Christ, qu'il désire avec ardeur. C'est pourquoi il dit : C'est lui qui doit croître, et moi, diminuer : *Et sicut aurora occumbens desinit in solem orientem, sic Joannes desinit in Christum : fuit enim ipse lucifer solis justitiæ, puta Christi. Quare adeo non invidet Christo gloriam orientem cum suo occasu, ut in eo gavisus sit ; imo occumbere optavit ut Christus oriretur ; non enim ipse suam, sed Dei Christique gloriam ambiebat ; unde ait : Illum oportet crescere, me autem minui* [2]. »

Il avait déjà rendu ce touchant témoignage à Jésus, lorsque ses disciples, inquiets et peut-être indignés, vinrent lui dire : « Maître, celui qui était avec vous au delà du Jourdain, à qui vous avez rendu témoignage, le voilà qui baptise, et tous viennent à lui. » Jean répondit et leur dit : « L'homme ne peut rien recevoir, s'il ne lui a été donné du ciel. Vous-mêmes, vous me rendez témoignage que j'ai dit : Je ne suis pas le Christ, mais je suis envoyé devant lui. Celui qui a l'épouse est l'époux : mais, l'ami de l'époux, qui se tient près de lui et

1. Matth., IX, 14. — 2. Vide Corn. a Lap., *In Matth.*, XI.

qui l'entend, tressaille de joie à la voix de l'époux. C'est donc cette pleine joie, qui m'est donnée. C'est à lui de croître, à moi de diminuer. Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous. Celui qui vient de la terre est de la terre et parle de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous..... Le Père aime le Fils et lui a tout donné en mains. Qui croit au Fils a la vie éternelle. Mais celui qui est incrédule au Fils ne verra pas la vie, et la colère de Dieu demeure sur lui[1]. »

Ce témoignage de foi en la divinité de Jésus, que Jean avait donné devant ses disciples, il le renouvelle en ce moment, il en fait un témoignage d'amour. Il le rend plus persuasif par son humble silence, que par ses paroles. Il se tait, mais il adresse ses disciples à Jésus qui parle, qui va parler par ses miracles, qui seul a le droit de parler de soi-même, puisqu'il est le Verbe incréé, le Verbe incarné. Jean se tait, lorsque Jésus parle; Jean se tait et se recueille avant de mourir. Mais, avant de mourir, il veut tout donner, toute foi, tout amour, à Jésus; il va mourir pour lui rendre un dernier témoignage, le plus éclatant, le plus touchant, le témoignage de son sang. Ami de l'Époux, c'est son dernier titre et sa dernière mission; il tressaille de joie à entendre la voix de l'Époux; il tressaille de joie dans sa prison, « *Cum audisset Joannes in vinculis opera Christi :* » et sa joie est pleine, maintenant que cette voix va se faire entendre par toute la Judée et par tout le monde, éclairer toutes les âmes et réjouir tous les cœurs. Il se retire, il diminue dans la mort, pour laisser croître et s'épanouir dans l'Évangile la personne adorable de Jésus : *Amicus sponsi, qui stat, et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est. Illum oportet crescere, me autem minui.*

II

ÊTES-VOUS CELUI QUI DOIT VENIR

I. — Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre? disent à Jésus les disciples de Jean. Ils le lui disent au nom de leur maître : *Ait illi.* C'est en son nom, que Jean interroge Jésus, car ses disciples n'auraient pas osé proposer ce doute au Maître et lui faire cette question[2] : « Êtes-vous celui qui doit venir, c'est-à-dire, êtes-vous le Messie promis, annoncé, figuré, attendu? » Non, encore une fois, qu'il doutât de celui qui

1. Joan., III, 26-31, 35-36. — 2. Corn. a Lap., *In Matth.*, XI.

l'avait sanctifié, qu'il avait reconnu dès le sein de sa mère, de celui qu'il avait baptisé, révélé, confessé; mais il voulait, avant de mourir, instruire ses disciples qui doutaient encore et les remettre à Jésus : *Non quod de eo dubitaret, sed quod morti vicinus discipulos de eo dubitantes voluerit instrui, et ad Christum traduci*[1].

Avec les sentiments, avec la foi profonde et l'humble témoignage de votre précurseur, ô Jésus, nous savons que celui qui doit venir, c'est vous, et que c'est vous que nous attendons !

II. — « *Tu es qui venturus es ?...* Êtes-vous celui qui devez venir ?... » Voilà, certes, la question importante, capitale, pour le monde. Êtes-vous celui qui doit venir ? — Il avait été promis, il était resté dans le souvenir des peuples et dans le fond de leurs traditions, même défigurées par les plus grossières erreurs du polythéisme ; il était annoncé, prédit ; et sa venue, sa naissance, sa vie, sa mort, sa mission, son règne sur la terre, sont le sujet toujours actuel, l'objet toujours présent des vaticinations des prophètes. — J'établirai, dit le Seigneur, des inimitiés entre toi et la femme, (c'est au serpent qu'il parle,) entre ta postérité et la sienne : elle te brisera la tête [2]. La femme, dans sa postérité ; Marie, dans son Fils ; Jésus, dans sa chair : race et postérité de la femme.

Dès ce moment, Jésus est la préoccupation constante du monde. On ne sait pas encore son nom, mais la promesse divine de son avènement console la race humaine. Elle devient, en se renouvelant d'âge en âge, le trésor sacerdotal, le mystère domestique et l'héritage paternel que les patriarches transmettent à leurs fils dans la personne de l'aîné, lorsqu'ils lui donnent, avec leur bénédiction, l'investiture du sacerdoce, de la prophétie et de la primogéniture royale. — « C'est en ta race, en ton fils, dit le Seigneur à Abraham, que seront bénies toutes les nations de la terre : *Et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ*[3], *semine tuo qui est Christus*[4].

Ce Fils, ce Réparateur, ce Médiateur, cette bénédiction et cette paix, ce Sauveur, ils le voient dans leur race, le découvrent dans les traits chéris de leur aîné, l'abritent sous leur tente, le vénèrent dans le sanctuaire du foyer domestique. Et ces pasteurs, ces chefs de tribus et conducteurs de troupeaux, contemplent au ciel l'armée des astres, cherchant la place de cette étoile qui doit se lever de Jacob, pendant que le sceptre fleurira dans la maison d'Israël : *Orietur stella ex Jacob, et consurget virga de Israel*[5].

1. Corn. a Lap., *In Matth.*, XI. — 2. Gen., III, 15. — 3. Gen., XXII, 18. — 4. Gal., III, 16.
5. Num., XXIV, 17.

Le vieux Jacob mourant, éclairé, dans ce crépuscule de son jour qui finit, de lumières prophétiques, en donnant la bénédiction à son fils Juda, lui annonce « qu'avant que le sceptre lui soit ôté et que sa race ne donne plus de chef à Israël, il viendra celui qui doit être envoyé, celui qui sera l'attente des nations: *Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium*[1]. »

Il dit à Joseph, son fils bien-aimé, que « les bénédictions de son père, affermies par les bénédictions de ses ancêtres, seront sur lui, jusqu'à ce que vienne le désir des collines éternelles: *Benedictiones patris tui confortatæ sunt benedictionibus patrum ejus: donec veniret desiderium collium æternorum*[2].

« Seigneur, disait Moïse, chargé d'une mission de libérateur auprès de son peuple opprimé par l'Égypte, et portant ainsi l'un des traits les plus augustes du Messie, Seigneur, je vous en prie, envoyez celui que vous devez envoyer: *Obsecro, Domine, mitte quem missurus es*[3]. »

Ainsi, tous les patriarches, lorsqu'ils se trouvaient en de graves circonstances, dans des périls et des afflictions, sur le bord de la tombe, et pour transmettre leur héritage, entr'ouvraient leur trésor d'espérances messianiques, et, pour se consoler dans la vie, se ranimer dans la mort, ils demandaient celui qui devait venir, Jésus, le Messie, leur Fils, leur Sauveur, leur gloire et leur cantique: *Exurge, gloria mea, exurge, psalterium et cithara*[4]. *Ita olim alii Patriarchæ, in gravibus causis, semper ad Christum promissum respiciebant, et ad eum suspirabant*[5].

Ainsi, de génération en génération, se transmettait la promesse et l'espérance de celui qui devait venir. Adam le dit à Seth, qui prit la place d'Abel, le premier martyr, dans la descendance divine. Seth le transmit à Énos, qui commença d'invoquer le nom du Seigneur et de mêler au culte public la prophétie du Messie. La promesse et l'espérance, abritées dans l'arche, furent sauvées du déluge, allumèrent le feu du premier autel et brillèrent au ciel, écrites avec les couleurs harmonieuses de l'arc-en-ciel. Après Babel et sa confusion de langues et de vérités, Abraham est appelé aux lieux où doit naître, vivre et mourir le Messie, pour recevoir la promesse, renouvelée en ces lieux prédestinés, et, dans son sang et sa race, le dépôt de cette semence divine qui doit germer et s'épanouir en Jésus. Isaac, qui, dans la fleur de son adolescence, a joué si pieusement la grande scène de l'immolation de Jésus au Calvaire, transmet l'héritage à Jacob, qui le fixe sous la tente et dans

1. Gen., XLIX, 10. — 2. *Ibid.*, 26. — 3. Exod., IV, 13. — 4. Ps. LVI, 9.
5. Corn. a Lap., *In Exod.*, IV.

la tribu de Juda. Booz entrevoit son petit-fils dans les riches campagnes de Bethléem, et Jésus, le vrai froment des élus, lui sourit entre les gerbes pleines de sa moisson, sous les traits d'Obed, le fils aimable de Ruth, porté dans les bras de Noémi. De Jessé, fils d'Obed, sort en David le rameau devenu le sceptre royal, qui se transmet dans Juda pour la gloire d'Israël et la révélation des nations. Il grandit, s'épanouit, porte à son sommet la fleur virginale, et bientôt après, le fruit divin qui doit remplir toutes les promesses, dépasser toutes les attentes, réaliser toutes les figures, combler toutes les prophéties, nourrir de Dieu toutes les âmes et sauver tous les peuples.

Et c'est vous, ô Jésus, que toutes les nations, que toutes les créatures désirent, vous, le principe, l'exemplaire, la fin, le nœud, le lien, le centre, la vie, le salut, la félicité de tout l'univers[1]. C'est vous, qui devez venir; c'est vous, qui êtes venu pour nous chercher et nous sauver: *Venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat*[2].

III. — Jésus devait venir sur la terre: il devait aussi descendre aux enfers. Il nous faut noter, en passant, cette grave interprétation de S. Jérôme et de S. Grégoire.

Jean, près de mourir et de descendre aux lieux inférieurs où les justes de l'Ancien Testament attendent que les cieux leur soient ouverts par leur libérateur, Jean demande à Jésus s'il doit aussi venir dans ces lieux où il est attendu; et si son précurseur sur la terre doit être aussi son précurseur dans les limbes.

Il ne dit pas, selon S. Jérôme: « Êtes-vous celui qui est venu?» mais: « Êtes-vous celui qui devez venir?» Et voici le sens: Mandez-moi, puisque je vais descendre aux enfers, si je dois vous y annoncer comme je vous ai annoncé sur la terre. Ou, s'il ne convient pas au Fils de Dieu de goûter la mort, devez-vous en envoyer un autre pour accomplir ces mystères?

« Non qu'il doute, ajoute S. Grégoire, que Jésus est le Rédempteur du monde: mais, afin de savoir si celui qui par lui-même est venu dans le monde, par lui-même aussi descendra dans les prisons de l'enfer: *Non quia ipsum esse mundi redemptorem dubitat; sed quærit ut sciat si is qui per se in mundum venerat, per se etiam ad inferni claustra descendat*[3]. »

Mais, si Jésus était partout attendu, s'il devait être partout salué comme Rédempteur, être adoré comme Dieu, au ciel, sur la terre et dans les enfers: c'est la terre, surtout, qui

1. Vide Corn. a Lap., *In Agg.*, II. — 2. Luc., XIX, 10. — 3. S. Greg., *Hom.* V, *in Evang.* Vide Corn. a Lap., *In Matth.*, XI, et *Catena aurea, In Matth.*, XI.

l'attendait avec les plus vives impatiences, car la rédemption devait commencer par elle et pour elle. Jésus devait venir sur la terre; il était promis, attendu. Les hommes le cherchent, pendant que les cieux le proclament; les hommes de bonne volonté le trouvent, pendant qu'il se dérobe aux superbes. Jésus devait venir en ce moment, en ces lieux où on le cherchait; il devait naître, dans ce peuple, de cette famille, qui avaient été sacrés par la promesse. Toutes les prophéties venaient aboutir à lui, comme tous les désirs se dirigeaient vers lui. Jésus était attendu, désiré, « l'attente de toutes les nations, le désir des collines éternelles, le désiré de tous les peuples: *Expectatio gentium*[1]; *Desiderium collium æternorum*[2]; *Desideratus cunctis gentibus*[3]. » C'est ainsi que le nomment les patriarches et les prophètes. Il est, selon la parole de S. Paul[4], la somme, la tête, la récapitulation des œuvres de Dieu visibles et invisibles. C'est pourquoi toutes choses se portent vers lui comme à leur centre, et désirent s'unir à lui. Jésus est, de toutes les bénédictions et de toutes les promesses, la dernière et la plus grande, le complément et la fin de toutes.

Dès lors, tous les hommes, disons mieux, toutes les créatures, même sans raison, la terre, la mer, les collines, les montagnes, depuis leur commencement, attendent avidement Jésus comme le Rédempteur des hommes, le restaurateur de tout l'univers. Tous les êtres le désirent, les uns, d'un élan raisonnable et d'un amour surnaturel; les autres, d'un élan, d'un instinct purement naturel, et comme d'un amour inconscient[5].

Oh! si je ne vous attendais pas, mon Sauveur, si je ne vous désirais pas, je serais en dehors de la nature et de la création, en dehors de la grâce et de la rédemption; je serais tout entier plongé dans les ténèbres extérieures, où la volonté perverse, l'orgueil obstiné, ne peuvent plus vous voir. Mais, je vous attends; mais, je vous désire. Je vous attends chaque jour à l'autel; je vous désire chaque jour dans mon cœur; je vous attends au ciel, je vous désire dans la gloire, et je vous dis, avec le vieux Jacob: « J'attendrai votre salut, Seigneur: *Salutare tuum expectabo*, *Domine*[6]. » Avec votre père David: « Seigneur, montrez-moi votre miséricorde, et donnez-moi votre salut: *Ostende nobis*, *Domine*, *misericordiam tuam: et salutare tuum da nobis*[7]. » Avec votre prophète Isaïe: « Cieux, faites couler d'en haut votre rosée, et que les nuées pleuvent le juste; que la terre s'entr'ouvre et de son sein germe le Sauveur! *Rorate*, *cœli*, *desuper*, *et nubes pluant justum: aperiatur terra*, *et germinet Salva-*

1. Gen., XLIX, 10. — 2. *Ibid.*, 26. — 3. Agg., II, 8. — 4. Ephes., I, 10.
5. Vide Corn. a Lap., *In Agg.*, II; *In Gen.*, XLIX. — 6. Gen., XLIX, 18.
7. Ps. LXXXIV, 8.

torem [1]. » Avec l'épouse des Cantiques : « Je me lèverai et je parcourrai la ville ; le long des rues et des places, je chercherai celui que mon âme chérit : *Surgam, et circuibo civitatem : per vicos et plateas quæram quem diligit anima mea* [2]. » Avec Paul, votre grand apôtre : « Je désire d'être délié et d'être avec Jésus : *Desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo* [3]. » Avec Jean, votre bien-aimé : « Venez, Seigneur Jésus, venez : *Veni, Domine Jesu* [4]. » Avec Pierre, qui vous a le plus aimé, je veux pleurer du regret de vous avoir perdu et du désir de vous recouvrer : *Desiderio Domini* [5]. Avec une sainte âme, une âme transportée, je veux vous prier en soupirant :

— « Transpercez, aimable Jésus, les moëlles de mon âme du trait suave de votre dilection ; pénétrez mon cœur de votre charité de flammes, afin que désormais mon âme languisse à vous désirer, tout entière se fonde en amour, tout entière se liquéfie, tout entière passe en vous. Séparez, Seigneur, mon âme de toutes les choses qui sont sous le ciel, afin qu'elle s'applique à vivre pour vous seul, afin que seul vous habitiez en elle, comme son unique possesseur. Descende en moi votre très suave parfum ! Vienne à moi l'ineffable fragrance de votre charité, qui suscite en moi de pures et continuelles concupiscences ! Que je vous aime, puisque le premier vous m'avez aimé ! O large océan de sainte dilection et de douceur ! mon Dieu, venez et donnez-vous à mon âme ; faites que, d'un cœur entier, de plein désir, d'ardente affection, sans cesse j'aspire à vous et très suavement je respire vers vous ; je vous préfère à toute créature ; pour vous je renonce à toute délectation passagère ! O ma véritable et souveraine exultation, ô débordant abîme de divinité, entraînez et immergez-moi en vous ; attirez et appliquez-vous toute l'affection de mon cœur, de sorte qu'elle soit désormais insensible à toutes les autres choses ! O mon bien-aimé, le bien-aimé de mes vœux, accordez-moi que que je vous trouve ; vous ayant trouvé, je vous tienne, et que je m'enlace étroitement à vous, avec les bras de mon esprit ! Je vous désire, vers vous je soupire, ô béatitude éternelle ! Oh ! donnez-vous à moi et unissez-moi intimement à vous, et enivrez-moi tout entier du vin de la divine charité [6] ! »

1. Is., XLV, 8. — 2. Cant., III, 2. — 3. Philip., I, 23. — 4. Apoc., XXII, 20.
5. Corn. a Lap., *In Gen.*, XLIX. — 6. D. Blosius, apud Corn. a Lap., *In Agg.*, II.

III

DE LA RÉPONSE QUE FAIT JÉSUS

AUX DISCIPLES DE JEAN

I. — Et Jésus, répondant, leur dit : Allez rapporter à Jean ce que vous avez entendu et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés... A l'heure même, dit un autre évangéliste, après avoir entendu le message de Jean et avant de répondre ces paroles, à l'heure même, il guérit plusieurs malades d'infirmités, de plaies et d'esprits malins, et il donna la vue à plusieurs aveugles [1].

Jésus veut bien se laisser interroger ; Jésus veut bien répondre aux âmes de bonne volonté. La réponse est péremptoire : ce sont ses œuvres, ce sont ses miracles, qui rendent témoignage de lui... Vraiment, il est Dieu dans son Évangile, puisqu'il opère de tels prodiges : et toute âme de bonne volonté doit le reconnaître et l'adorer comme Dieu.

II. — Jésus a reçu la demande de Jean ; il en a vu l'intention : il en bénit l'humble tendresse ; et, pour lui répondre, il va répandre à pleines mains les prodiges. Rien ne lui coûte pour satisfaire la prière et combler le désir de ses pieux amis.

Jésus, dit ici S. Jean Chrysostôme, connaissant l'intention de Jean, ne répond pas à sa question — Êtes-vous celui qui doit venir ? — « Oui, c'est moi, » parce que cette réponse aurait pu causer quelques difficultés à ceux qui l'auraient entendue. Ils auraient pensé, sinon dit, ce que les Juifs dirent à lui-même : Vous rendez témoignage de vous-même. C'est pour cela, qu'il les instruisit par des miracles, mettant ainsi sa doctrine hors de tout soupçon et la rendant plus manifeste. Car le témoignage qui vient des choses est plus croyable que le témoignage qui vient des paroles.

C'est pourquoi, tout aussitôt, il guérit des aveugles et des boîteux, et beaucoup d'autres infirmes, non pour instruire Jean qui le connaissait, mais pour instruire ceux qui doutaient [2].

Voilà donc le témoignage que Jésus donne de sa mission divine ; voilà les preuves multiples, éclatantes, irréfragables,

1. Luc., VII, 21. — 2. S. Chrys., *Hom.* XXXVII.

de sa dignité de Messie, de sa puissance de Sauveur, de sa qualité de Fils de Dieu. C'est le miracle, l'œuvre par excellence du Créateur et du Maître, qui intervient à son heure, selon sa volonté, parmi ses créatures, pour changer, suspendre, intervertir les lois qui la régissent. C'est le miracle, devant lequel toute âme de bon sens et de bonne volonté s'écrie : « Ceci est l'œuvre du Seigneur, et c'est admirable à nos yeux ! *A Domino factum est istud : et est mirabile in oculis nostris*[1]. »

Encore une fois, telle est la preuve que Jésus donne, et qu'il répète, et qu'il multiplie pour les intelligences droites et les cœurs sincères; *Exortum est in tenebris lumen rectis*[2]. Telle est la preuve, qu'il est bien celui qui doit venir, le Messie, le Sauveur, le Médiateur, et qu'il ne faut pas en attendre un autre : car seul il est envoyé de Dieu, seul il peut sauver son peuple, Israël.

Tel était le divin caractère que donnait Isaïe au Messie promis : « Dieu lui-même viendra, et il vous sauvera. Alors, s'éclaireront les yeux des aveugles et s'ouvriront les oreilles des sourds ; alors, comme le cerf, bondira le boîteux, et sera déliée la langue des muets : parce que les eaux se sont répandues dans le désert, et les torrents, dans la solitude : *Deus ipse veniet et salvabit vos. Tunc aperientur oculi cæcorum, et aures surdorum patebunt. Tunc saliet sicut cervus claudus, et aperta erit lingua mutorum : quia scissæ sunt in deserto aquæ et torrentes in solitudine*[3]. »

Tel fut comme le sacre de royauté divine, qui descendit sur le front de Jésus et qui se déclara, lorsque l'Esprit-Saint qui, dès le premier instant de sa conception au sein de Marie, était avec lui, prit une forme de colombe sur sa tête, et que la voix du Père se fit entendre par les cieux entr'ouverts. « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce que le Seigneur m'a donné son onction de Christ : il m'a envoyé pour annoncer la parole à ceux qui ont le cœur doux, pour guérir les cœurs brisés, pour annoncer aux captifs le pardon, aux prisonniers la liberté[4]. »

« C'est, en effet, par ce signe visible du miracle et par cette voix prodigieuse, qu'extérieurement et devant le peuple, le Christ est déclaré et consacré Docteur, Prophète, Législateur et Rédempteur de l'univers, et envoyé pour évangéliser les pauvres : *Hoc enim signo visibili atque hac voce, quasi exterius, coram populo, Christus declaratus est et consecratus doctor, propheta, legislator et redemptor orbis, atque deputatus ad evangelizandum pauperibus*[5]. »

De tous les envoyés de Dieu dont la mission est prouvée par

1. Ps. CXVII, 23. — 2. Ps. CXI, 4. — 3. Is., XXXV, 4-6. — 4. Is., LXI, 1.
5. Corn. a Lap., *In Is.*, LXI.

le miracle, Jésus est celui qui a fait le plus de miracles et les plus grands miracles. Il les prodigue à pleines mains dans son Évangile, sans effort, presque sans choix et sans mesure, tant ils lui semblent naturels : d'où cette parole de S. Cyrille : « Le Christ a montré qu'il était le Messie par la grandeur et, en même temps, par la multitude des miracles. Ajoutez des miracles de bonté, fait observer un pieux commentateur : *Christus miraculorum magnitudine simul et multitudine ostendit se Messiam esse... adde et beneficentiæ*[1]. »

Triple caractère des miracles de Jésus et qui brille dans l'Évangile : la grandeur, la multitude, la bienfaisance. Moïse, Élie, Élisée, les prophètes, ont fait des miracles, la plupart terribles et foudroyants, pour punir les méchants et pour frapper les peuples. Ainsi Moïse affligea les Égyptiens de dix plaies ou fléaux, qui ravagèrent tout le pays[2]. Mais Jésus n'a de miracles que bienfaisants, pour guérir, sauver, délivrer, ressusciter : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos a diabolo*[3].

C'est pourquoi, mon Sauveur, avec l'épouse des Cantiques, je dirai de vous : « Pendant que ses lèvres sont des lis qui distillent une myrrhe exquise, ses mains, élégantes et gracieuses comme d'or sculpté, sont pleines d'hyacinthes : *Manus ejus tornatiles, aureæ, plenæ hyacinthis*[4]. » Mains délicates, mains d'artiste : *Elegantes et quasi torno politæ, hoc est, delicatæ et molles, quales habent ingeniosi et liberales*[5]. Mains agiles, infatigables pour les œuvres de miséricorde, qui tantôt ressuscitaient les morts, tantôt éclairaient les aveugles, tantôt multipliaient les pains, tantôt changeaient l'eau en vin, tantôt nous donnaient l'Eucharistie. Mains divines et fraternelles, pleines d'hyacinthes, d'azur et de pourpre, aux œuvres profondes et lumineuses, pleines de sagesse et de puissance, d'amour et de bonté. Mains pleines de miracles et de bénédictions, de miracles qui sont des bénédictions et qui célèbrent la gloire de Dieu, qui sont des témoignages d'irrésistible bonté, des signes adorables de doctrine et de vérité, des manifestations touchantes de l'ineffable beauté : *Manus Christi sunt aureæ, quia quidquid exterius operabatur interius in divinitatis pulchritudine disponebatur*[6].

III. — Grandes sont les œuvres du Seigneur, exquises pour manifester toutes ses volontés : *Magna opera Domini : exquisita in omnes voluntates ejus*[7]. Or, si les magnificences du Créateur, dans leur mode naturel, sont, pour tout esprit sain, pour tout cœur droit, pour toute conscience honnête, des preuves

1. Corn. a Lap., *In Matth.*, XI. — 2. Exod., VII. — 3. Act., X, 38. — 4. Cant., V, 14.
5. Corn. a Lap., *In Cant.*, V. — 6. S. Greg., apud Corn. a Lap., *In Cant.*, V. — 7. Ps. CX, 2.

convaincantes et des témoignages irrécusables de l'existence d'un Créateur, tout-puissant, tout sage et tout bon, les magnificences de Jésus, dans leur mode surnaturel, les miracles, sont des preuves et des témoignages non moins irrécusables de sa divinité. Jésus donne ses miracles comme la plus grande preuve et le plus solennel témoignage de sa mission divine. Il guérit, il ressuscite, il pénètre les cœurs, il révèle les consciences avec une autorité personnelle pleinement libre et indépendante.

Comme le Père ressuscite les morts et vivifie, ainsi le Fils vivifie ceux qu'il veut, afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé. Car, de même que le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même [1].

Ainsi Jésus s'affirme Dieu, Fils de Dieu, consubstantiel au Père, engendré avant tous les siècles, et participant de son Père, par la substance même de la vie, qu'il tient du Père et qui est sa vie propre et personnelle. Et Jésus, se disant Dieu, s'affirmant Fils de Dieu et envoyé de Dieu son Père, Jésus donne ses œuvres comme preuve de ses paroles, grand argument de sa divinité.

« Vous avez envoyé à Jean, dit-il aux Juifs entêtés, qui ne veulent pas croire, parce qu'ils ne méritent pas cette grâce ou ne la veulent pas recevoir, et qu'ils aiment mieux se ruer dans l'absurde et se heurter à la contradiction, que de s'humilier devant la vérité : Vous avez envoyé à Jean, et il a rendu témoignage à la vérité... Mais j'ai un témoignage plus grand que Jean : les œuvres que mon Père m'a données à accomplir. Ces œuvres que je fais rendent témoignage de moi, que le Père m'a envoyé : *Vos misistis ad Joannem : et testimonium perhibuit veritati... Ego autem habeo testimonium majus Joanne. Opera enim, quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea, ipsa opera, quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me* [2]. »

« Puis donc, commente S. Cyrille, que Jean ne vous semble pas digne de foi, je vous présente un plus grand témoin, dont la splendeur saisira tellement les yeux de votre esprit, que vous ne puissiez plus rien dire. Car ce n'est point par des paroles, ni par l'autorité de l'homme, que je prouve ma cause : mais par la splendeur et la grâce des miracles, je montre que je suis né de Dieu et Dieu par nature : *Miraculorum splendore et gratia me ex Deo natura et natura Deum ostendo.* » Ces œuvres, ajouterons-nous avec S. Chrysostôme, persuaderaient même les insensés.

1. Joan., V, 21-26. — 2. Joan., V, 33, 36.

La splendeur et la grâce de vos miracles, ô mon Sauveur, la splendeur qui illumine l'esprit, la grâce qui touche le cœur, voilà bien ce qui convainc, ce qui persuade et possède les âmes. La splendeur, il faut ouvrir les yeux pour la voir; la grâce, il faut offrir son cœur pour la sentir. La splendeur et la grâce, voilà les deux éléments dont se composent vos œuvres, le rayon de lumière et le contact de chaleur qui coulent de vous, sortent de votre centre divin et rayonnent de votre cœur, ô céleste envoyé du Père. Voilà pourquoi ceux qui n'ont pas voulu vous reconnaître, vous adorer et vous confesser comme Dieu, ceux qui ne veulent pas vous reconnaître après tant de miracles que vous avez faits dans l'Évangile, et tant de siècles de miracles que vous continuez à faire dans votre Église, ceux-là, par orgueil, se mettent violemment en dehors de la logique et du bon sens, au-dessous de l'homme qui raisonne et de la conscience qui proteste.

Oui, Seigneur, vous êtes Dieu: vos miracles le prouvent, puisque vous les faites pour prouver que vous êtes Dieu. Vous les faites, non pas, comme vos prophètes et vos apôtres, au nom et à l'invocation de Dieu, mais en votre propre nom, par une puissance qui vous est naturelle et personnelle. Vous les faites, vous parlez, vous agissez comme Maître et Seigneur: *Sicut potestatem habens* [1]. Vos miracles sont tellement la preuve de votre divinité, qu'ils ont convaincu les âmes droites, tandis qu'ils ont aveuglé les âmes superbes; ils ont converti le monde et civilisé les peuples, tandis qu'ils ont mis l'enfer en rage, et les impies, en fureur. Il est vrai, vous avez communiqué à vos serviteurs, comme caractère spécial de leur mission divine, le pouvoir de faire des miracles: mais vous vous êtes réservé des miracles singuliers, d'une puissance proprement divine et sans doute incommunicable, comme de naître d'une vierge, de pénétrer les cœurs et de savoir ce qu'il y a dans l'homme, de donner votre vie et de la reprendre, de vous ressusciter vous-même et de monter au ciel; que dirons-nous? D'établir votre Église et de la défendre, de convertir les pécheurs et de sanctifier les âmes, d'envoyer des apôtres et de civiliser les peuples, de susciter des martyrs, des vierges, des pénitents et de faire des saints!... Enfin, mon Sauveur, ce qui nous accable et confond notre esprit, ou plutôt ce qui nous possède et nous ravit de l'évidence à la fois aimable et terrible de votre divinité, c'est, non pas le nombre, cette suite presque infinie de miracles, mais cette puissance, toujours en action, qui rayonne partout en miracles de guérison, de délivrance, de

1. Matth., VII, 29.

santé, de joie, de paix et de grâce; c'est cette puissance, pleine, parfaite, en tout temps, en tout lieu, que rien ne retient, toujours active et toujours accessible à tous ceux qui l'implorent. — « Une vertu sortait de lui et les guérissait tous. Cette puissance absolue et cette vertu perpétuelle sont de vous seul, ô Jésus ! *Virtus de illo exibat, et sanabat omnes*[1]. *Hæc absoluta potentia et perpetua virtus solius est Christi*[2]. » Cette vertu que je reconnais et que j'adore en vous, cette vertu de votre divinité, laissez-la rayonner dans le monde, ô mon Sauveur; faites-la rayonner dans la France ; et du tabernacle où elle réside, de la crèche où elle va descendre, faites couler une grâce abondante et continue de guérison et de délivrance, d'humilité, d'obéissance et de pureté ! Passez encore au milieu de nous en Bienfaiteur et Sauveur, et en tout-puissant Libérateur ! *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos a diabolo*[3].

IV

COMMENT JÉSUS CONTINUE SON TÉMOIGNAGE

DANS L'ÉGLISE

I. — Bénissons notre doux Sauveur d'avoir bien voulu donner cette réponse aux disciples de Jean : elle est écrite dans l'Évangile ; elle fut rapportée au divin Précurseur pour réjouir ses derniers moments et fortifier son âme, comme une grâce de sacrement. Sans doute, elle fut suffisante pour dissiper les doutes des disciples et pour les convaincre de la divinité de Jésus : mais cette réponse est pour nous aussi ; cette réponse est le fondement de notre foi : fondement d'autant plus solide, que c'est l'Église qui le porte et qui l'assure, en nous transmettant l'Évangile qui contient cette réponse, en continuant elle-même cette réponse qui est le grand et perpétuel témoignage de la divinité de son auteur.

Il est donc vrai, mon Sauveur, vous vous démontrez sans cesse dans l'Église, ou l'Église vous démontre à tous les temps et à tous les lieux, en exerçant la puissance du miracle et le miracle de la puissance, pour la conversion des âmes et des peuples.

II. — Jésus, en envoyant ses disciples deux à deux devant lui pour lui préparer la voie dans les lieux et les âmes qu'il

1. Luc., VI, 19. — 2. Corn. a Lap., *In Joan.*, V. — 3. Act., X, 38. Vide Corn. a Lap., *In Joan.*, V. *Summ. theol.*, III pars., quæst. XLIII, art. 4.

devait évangéliser, leur donna le pouvoir de guérir les malades: *Et curate infirmos*[1]. Ils reviennent de leur première course apostolique et se glorifient d'avoir même chassé les démons au nom de leur maître : *Domine, etiam dæmonia subjiciuntur nobis in nomine tuo*[2]. Lorsqu'il envoie ses apôtres prêcher dans le monde l'Évangile à toute créature, il énumère les signes qui doivent suivre leur parole, marquer leur mission, éclater sur ceux qui croiront en lui : « En mon nom, ils chasseront les démons, ils parleront des langues qu'ils ignoraient, ils manieront des serpents, sans être offensés de leur venin ; s'ils prennent un breuvage mortel, il ne leur nuira point ; ils imposeront les mains sur les malades, et ils les guériront[3]. »

Ce pouvoir divin du miracle, que Jésus communique à ses apôtres avec le pouvoir divin d'administrer la grâce, celui-ci plus étonnant encore, puisqu'il agit directement sur les âmes pour les toucher, les transformer et les diviniser, ce pouvoir du miracle, les apôtres l'ont exercé, avec quelle richesse, quelle plénitude et quelle magnificence: l'Évangile nous le dit; les Actes des apôtres le racontent, et l'histoire l'atteste avec son irrécusable autorité.

Des apôtres, il est passé à leurs successeurs : il est dans l'Église avec l'esprit de vérité, de lumière et de sainteté; il accompagne la prédication de l'Évangile dans tous les lieux de la terre et chez tous les peuples du monde; il est l'argument éclatant de la vérité que prêchent les envoyés de Jésus-Christ, de la bonne volonté des âmes, de la simplicité des peuples qui veulent bien se soumettre à l'Évangile.

Le berceau de toute nation convertie et formée par l'Église est porté par les miracles ; la conversion d'une multitude d'âmes est le fruit, le résultat, la récompense du miracle; les annales des peuples chrétiens sont illustrées de miracles; l'histoire de l'Église, depuis dix-huit siècles, est un tissu de miracles irréfutables que la science établit aussi fermement que les croit la dévotion reconnaissante des peuples: miracles, signes et témoignages authentiques qui s'imposent à tout esprit sain, à toute âme qui n'est pas possédée de la haine de la vérité, disons mieux, de la haine du Dieu qu'elle a trahi, qu'elle a vendu.

Le bras de Dieu n'est point raccourci, même de notre temps; le miracle s'opère toujours dans l'Église, même en notre siècle si grossièrement superbe et si misérablement railleur. Oui, le miracle éclate encore de nos jours, non sans doute pour les académiciens et les lettrés, pour ces tristes raisonneurs qui

1. Luc., X, 9. — 2. *Ibid.*, 17. — 3. Marc., XVI, 17, 18.

voudraient mettre leur attache officielle au thaumaturge et poser des conditions au miracle, mais pour avertir le peuple et consoler les âmes. Oh ! notre pauvre France le sait, Marie est venue, l'Immaculée est apparue, pour révéler à ses enfants les alarmes de sa tendresse, susciter des vierges pour nous sauver, attirer les populations pour les purifier dans les larmes et les retremper dans la foi, qui restaure les peuples comme elle sanctifie les âmes.

Mais si, de nos jours, les miracles sont moins fréquents et moins éclatants qu'aux premiers siècles de l'Église, nous devons comprendre, avec S. Grégoire, que le miracle était l'argument le plus court, le plus simple et le plus nécessaire dans la prédication de l'Évangile et l'établissement de l'Église : comme on arrose, dit le grand Docteur, les nouvelles plantations avec des eaux abondantes, qui ne sont plus nécessaires lorsque les plantes ont pris racine et germent vigoureusement dans la terre qui les nourrit.

Nous pouvons dire encore que le miracle est souvent la récompense de la foi simple, le témoignage de la satisfaction du bon Maître pour des dispositions humbles et croyantes. — Hélas ! ces dispositions deviennent de plus en plus rares, au milieu de cette diffusion infernale d'erreurs, de mensonges et de calomnies, dont la presse enténèbre le monde, comme la fumée du puits de l'abîme : *Et aperuit puteum abyssi : et ascendit fumus putei, sicut fumus fornacis magnæ : et obscuratus est sol et aer de fumo putei* [1]. Nous n'avons plus ni la foi, ni l'innocence des enfants, et le miracle ne joue plus avec nous, selon la parole de nos Livres Saints, comme le père qui s'incline et joue avec ses enfants : *Ludens coram eo omni tempore; ludens in orbe terrarum* [2]. *Qui in avibus cœli ludunt* [3].

O Jésus, vous êtes toujours avec votre Église et avec nous : avec elle, votre esprit qui dirige et gouverne, qui dirige nos aspirations et gouverne les conquêtes de votre précieux sang. Vous êtes toujours avec nous, non seulement pour consoler et bénir, mais encore pour opérer et témoigner. S'il est encore des âmes de bonne volonté, qui vous interrogent et vous demandent si c'est vous qui devez venir, ou si elles doivent en attendre un autre, vous faites la même réponse, et pour elles, en elles, vous opérez les mêmes œuvres, vous guérissez, vous éclairez, vous purifiez, vous ressuscitez, vous évangélisez : et votre puissance qui se fait sentir, et votre parole qui se fait entendre, et votre grâce qui s'insinue dans l'âme pour la pénétrer et la changer, la revêtir de lumière, de force et

1. Apoc., IX, 2. — 2. Prov., VIII, 30-31. 3. Bar., III, 17.

d'amour, produisent le miracle, le grand et ineffable miracle de transformation, qui rend témoignage que vous êtes le Messie promis, le Médiateur attendu, le Sauveur donné, la manifestation adorable de la puissance divine, de l'éternelle sagesse et de l'ineffable amour : *Dominus meus, et Deus meus* [1].

III. — Nous avons une parole de notre Maître, qui vient bien en ce sujet : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Celui qui croit en moi, et les œuvres que je fais, il les fera lui-même ; et il en fera de plus grandes : *Amen, amen dico vobis : Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet* [2]. » Et il en donne la raison : Parce que je vais au Père.

Le bon Maître, avant de quitter ses apôtres, leur communique, dans son pouvoir de miracles, son pouvoir de faire des miracles et d'en faire de plus grands encore que ceux qu'il a faits.

Ainsi l'ombre de Pierre guérissait les malades [3], tandis qu'il fallait au moins toucher la frange du vêtement de Jésus, pour être guéri : « *Et majora horum faciet* [4] : Et il en fera de plus grands encore. »

Les apôtres ont-ils réellement fait des miracles plus grands que ceux de Jésus-Christ ? Dans tous les cas, cela ne prouve pas dans les apôtres une puissance plus grande qu'en Jésus-Christ. « Car, en eux, cette puissance était communiquée et comme déterminée à certains faits, tandis qu'en Jésus-Christ, elle était propre et personnelle, immanente et la source même de celle des apôtres : *Hæc enim fecerunt apostoli, non virtute sua, sed Christi ; scilicet hi, auctoritate et potestate a Christo accepta : quare Christus major erat illis, per quos majora hæc operabatur* [5]. »

Mais nous aimons mieux entendre ces paroles, avec Origène et S. Augustin, du grand et perpétuel miracle de l'établissement de l'Église et de la conversion des âmes. Voilà de pauvres gens, ignorants, grossiers, la plupart pêcheurs et bateliers de profession, qui convertissent le monde jusqu'à lui faire adorer un Juif crucifié. Ils établissent, ils défendent, ils perpétuent leur œuvre extravagante contre la science des philosophes, et l'éloquence des rhéteurs, et l'action des politiques, et la violence des empereurs, et la conjuration des rois ; contre les lâchetés même, les défections et les trahisons des faux frères et des apostats. Ils la défendent, la justifient et la font triompher, en souffrant sans résister, en mourant sans se plaindre, en priant avec leurs larmes et leur sang. Voilà le grand miracle, toujours vivant, toujours nouveau,

1. Joan., XX, 28. — 2. Joan., XIV, 12. — 3. Act., V, 15. — 4. Joan., XIV, 12.
5. Corn. a Lap., *In Joan.*, XIV.

toujours actif et fécond, déposant partout et toujours de la divinité de celui qui se fait ainsi croire, obéir, aimer, adorer. « Plus grand est le miracle quand Jésus triomphe en nous, que lorsqu'il triomphe en lui-même : *Plus est enim quod Christus vincat in nobis, quam quod vincat in se*[1]. »

Voilà l'éclatante vérité de cette parole : « *Et majora horum faciet* : Et il en fera de plus grandes. » « Quand le Christ disait ces paroles, commente ici profondément le grand Docteur de la grâce, il glorifiait les faits et les œuvres de ses paroles, car, lorsqu'il dit : — Le Père demeurant en moi, c'est lui qui fait les œuvres, — de quelles œuvres parlait-il, sinon des paroles qu'il parlait ? Et le fruit de ces mêmes paroles était leur foi. Mais, lorsque les disciples évangélisèrent, ils étaient moins nombreux encore que les auditeurs de Jésus ; et les nations même crurent en leur parole. Après que Jésus eut parlé, ne se retira-t-il pas triste, ce riche qui était venu lui demander un conseil de vie éternelle ? Et cependant, ce qu'un seul n'avait pas fait après l'avoir entendu, un grand nombre l'ont fait, lorsqu'il parlait par ses disciples. Voilà donc qu'il a fait de plus grandes choses, étant prêché par ceux qui croyaient, qu'en parlant à ceux qui l'écoutaient : *Ecce majora fecit prædicatus a credentibus, quam locutus audientibus.* Mais, comprenez bien ces paroles : Qui croit en moi, les œuvres que je fais, il les fera lui-même. Je fais d'abord, et ensuite il fera, car je fais qu'il fasse. Quelles œuvres, sinon de faire d'un impie un juste ? Ce que sans doute le Christ opère en lui, mais non sans lui. Or, je dirai que cela est plus grand que de créer le ciel et la terre, car le ciel et la terre passeront, mais le salut et la justification des prédestinés demeureront. Dans les cieux aussi, les anges sont les œuvres du Christ. Est-ce que celui qui coopère avec le Christ à la justification, ne fait pas des œuvres plus grandes que celles-là ? Juge qui pourra s'il est plus grand de créer des justes, que de justifier des pécheurs. Certes, si l'un et l'autre sont d'une égale puissance, ceci est d'une plus grande miséricorde. Mais, il n'y a nulle nécessité d'entendre toutes les œuvres du Christ par ces paroles : Il en fera de plus grandes que celles-là. Sans doute, il parlait des œuvres qu'il faisait en ce moment : or, alors, il faisait des paroles de foi ; et certes, il est moins de prêcher des paroles de justice, ce qu'il a fait sans nous, que de justifier les pécheurs, ce qu'il a fait en nous, de telle sorte que nous le faisions avec lui[2]. »

C'est donc vous, mon Sauveur, qui opérez dans votre Église, qui produisez des merveilles de justification et de grâce, et qui

1. Orig., *Hom.* VII. — 2. S. Aug., *In Joan.*, LXXI-LXXII.

nous faites opérer avec vous : *Ita facit in nobis ut faciamus et nos* [1]. C'est vous, qui touchez, qui changez et sanctifiez les âmes ; c'est vous, qui produisez sans cesse, et dans une multitude infinie d'âmes, ces œuvres de lumière, de force, de pureté, d'obéissance et de charité, plus merveilleuses mille fois que des créations de mondes. Opérez en moi ces mêmes œuvres. Je vous ouvre mon âme, mon esprit et mon cœur, mes sens et tout mon être. Par la grâce de votre nativité, par l'onction de votre crèche, éclairez-moi, pour que je voie mieux votre volonté; séduisez-moi, pour que je marche mieux dans vos voies ; purifiez-moi toujours davantage de mes péchés, pour que je sois moins indigne de vous recevoir ; ouvrez mes oreilles aux douces confidences de votre parole; ressuscitez-moi à ma vie, vie de charité plus abondante ; évangélisez mon indigence, des richesses de votre amour ! et je dirai, en vous bénissant : « Il a bien fait toutes choses : et il a fait entendre les sourds, et il a fait parler les muets : *Bene omnia fecit : et surdos fecit audire, et mutos loqui* [2]. »

V

JÉSUS EST ENVOYÉ POUR ÉVANGÉLISER LES PAUVRES

I. — Jésus, parmi les miracles qui prouvent sa divine mission, donne celui-ci, que les pauvres sont évangélisés. C'est le dernier de ses prodiges, et peut-être plus étonnant que les morts ressuscités.

Dans sa réponse aux disciples de Jean, le Maître classe-t-il, avec ordre et par progression ascendante, les divers miracles qu'il opère, en disant : Les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés...? L'évangélisation des pauvres occuperait ainsi le sommet de la démonstration : miracle de condescendance et d'amour, plus étonnant que les miracles de puissance et de sagesse.

On peut le croire, car le prophète avait annoncé que le Messie devait recevoir l'onction du Saint-Esprit, surtout et d'abord pour évangéliser les pauvres.

Voyons donc Jésus prêchant les pauvres et leur annonçant la bonne nouvelle.

1. S. Aug., *In Joan.*, LXXI-LXXII. — 2. Marc., VII, 37.

II. — Jésus sortait du désert, et il vint à Nazareth, où il avait été nourri; et il entra, selon sa coutume, le jour du sabbat, dans la synagogue; et il se leva pour lire. Et on lui présenta le livre du prophète Isaïe, et, comme il déroula le livre, il trouva l'endroit où il était écrit: L'esprit du Seigneur est sur moi: c'est pourquoi il m'a donné l'onction, il m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir les cœurs brisés, annoncer aux captifs la délivrance, et la vue aux aveugles, rendre la santé aux malades, annoncer l'année de joie du Seigneur et le jour de la vengeance. Et, lorsqu'il eut replié le livre, il le rendit au ministre de la synagogue, et il s'assit: et, dans la synagogue, les yeux de tous étaient fixés sur lui. Or, il commença à leur dire: C'est aujourd'hui, que cette écriture s'est accomplie à vos oreilles[1].

Voilà donc Jésus qui commence sa mission publique par Nazareth, sa patrie; qui ouvre ses lèvres dans l'autorité du prophète Isaïe, et qui se donne avant tout pour l'Évangéliste des pauvres. Il est envoyé surtout pour apporter la bonne nouvelle de la vérité, de la justice et de l'amour, à ces indigents, à ces ignorants, à ces malheureux, que le monde méprisait et opprimait. L'esprit du Seigneur est descendu sur lui; l'onction divine de son sacerdoce s'est révélée spécialement pour cet admirable ministère d'évangélisation des pauvres. Le Christ, l'oint par excellence, avait reçu, dès le premier instant de l'union hypostatique, l'onction de l'Esprit-Saint, qui faisait de lui un homme saint et divin par excellence. Avec cette onction, il avait reçu la plénitude des grâces. Les autres saints reçoivent l'onction de la grâce et des dons du Saint-Esprit: mais le Christ est oint de l'Esprit-Saint lui-même, afin d'être la source très abondante de toutes les grâces qui se devaient répandre sur tous les saints et dans toute l'Église.

Mais, avant d'entreprendre l'œuvre de son évangélisation, recevant le baptême de Jean comme un pénitent public, il reçut d'en haut la déclaration solennelle et le témoignage authentique de sa mission divine; il reçut comme l'onction publique, qui le déclarait Docteur, Prophète, Sauveur et Législateur du monde. « C'est pour cela, qu'il m'a oint pour m'envoyer évangéliser les pauvres: *Propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me*[2]. »

Il a donc reçu l'onction pour ce ministère de miséricorde et de charité. Le texte d'Isaïe porte: « *Ad annuntiandum mansuetis misit me*[3]: Pour annoncer la bonne nouvelle aux humbles et doux. » Mais les Septante et S. Luc traduisent: « les pauvres. »

1. Luc., IV, 16-21. — 2. Luc., IV, 18. Vide Corn. a Lap., *In Luc.*, IV. — 3. Is., LXI, 1.

Oui, ce sont les pauvres, qui ont la plus grande et la première part dans la mission de Jésus. Entendons les pauvres, comme S. Ambroise, les pécheurs et surtout les Gentils, appauvris de grâces et de vertus. Entendons les pauvres, avec S. Jérôme, les pauvres volontaires, dont il est dit : Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux ! Entendons les pauvres, les indigents, comme les apôtres et la foule qui suivait Jésus pour l'entendre, par opposition aux riches et aux puissants, comme les scribes et les pharisiens[1]. N'importe, ce sont les pauvres, que Jésus vient évangéliser, et quiconque voudra une part de son Évangile, de sa doctrine et de sa grâce, devra se dépouiller, s'arracher aux biens de ce monde, s'appauvrir de désirs ou de richesses, pour pouvoir s'enrichir de cette miséricordieuse indigence, qui conduit à la royauté du ciel. C'est pour les pauvres, que Jésus est venu principalement, et même uniquement pour eux, car les autres, ces malades, ces infirmes, ces lépreux, ces muets, ce sont des pauvres aussi, des indigents, qui ont besoin du pardon, de la miséricorde, autant que de la puissance et de l'amour du Sauveur. C'est aux pauvres, que Jésus vient apporter la bonne nouvelle qu'il dédaigne de porter aux riches, s'ils ne se font humbles et repentants comme Zachée, miséricordieux et bons comme Lazare. Ce sont les pauvres, qu'il appelle, dont il s'entoure, qu'il entretient, qu'il instruit, qu'il éclaire, qu'il nourrit, qu'il supporte, qu'il aime, qu'il évangélise. Il ne connaît pas les autres, les riches, les savants, les puissants, les suffisants ; il les ignore, il les dédaigne : son royaume n'est pas pour eux. Mais enfin, s'ils veulent entrer dans son école et se glisser dans son paradis, ils doivent s'abaisser et s'humilier, s'appauvrir et comme s'amincir, et surtout se recommander des pauvres, les vrais puissants et les vrais riches, les privilégiés et les favoris de l'Évangéliste des pauvres. « Est-ce que Dieu n'a pas choisi les pauvres de ce monde, pour en faire les riches de la foi et les héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide, et hæredes regni, quod repromisit Deus diligentibus se*[2] *?* »

Grand miracle ! les pauvres sont évangélisés, le monde est converti par ces pauvres, et le monde apprend l'estime et l'amour, et la pratique de la pauvreté ! Grand miracle, que des instruments si faibles pour des changements si grands, que des ministres si misérables d'un royaume qui doit soumettre toutes les puissances, toutes les splendeurs, toutes les royau

1. Vide Corn. a Lap., *In Is.*, LXI. — 2. Jacob., II, 5.

tés! Miracle des miracles, qu'un Dieu se soit fait homme, qu'un Homme-Dieu se soit fait pauvre pour évangéliser les pauvres! Grande miséricorde du divin fondateur de l'Église! Il savait bien que, s'il choisissait le sénateur, le sénateur dirait: C'est ma dignité, qui a été élue. S'il choisissait le riche, le riche dirait: C'est mon opulence, qui a été choisie. Si le roi, le roi dirait: C'est ma puissance. Si un orateur, l'orateur dirait: C'est mon éloquence. Si un philosophe, il dirait: C'est ma sagesse, qui a été choisie. Que les superbes attendent un peu, dit le Seigneur: ils sont trop enflés. Donnez-moi d'abord ce pêcheur. Viens, toi, pauvre; tu n'as rien, tu ne sais rien, suis-moi: à une si large source, il faut apporter un vase vide. Le pêcheur a abandonné ses filets, il a reçu la grâce, et il est devenu un orateur: on lit maintenant les paroles des pêcheurs, et s'inclinent les têtes des orateurs: *Veni, tu, pauper, nihil habes, nihil nosti, sequere me: tam largo fonti vas inane admovendum est*[1].

III. — « *Pauperes evangelizantur:* Les pauvres sont évangélisés. » Non seulement Jésus ne dédaigne pas de les instruire, de les admettre en son école, d'en faire ses disciples et ses amis: mais encore, c'est pour eux qu'il est venu dans le monde, uniquement pour eux: et quiconque voudra sa part de la doctrine évangélique, de ses promesses, de ses espérances et de ses biens, devra se faire pauvre comme son Maître.

Jésus, le Docteur, l'Évangéliste des pauvres, s'est fait pauvre. Il était riche au sein du Père et dans les splendeurs des saints; il est riche dans le monde, qui lui appartient avec toute sa plénitude comme Créateur et Providence: mais il s'est dépouillé de tout et s'est fait pauvre, indigent, misérable, pour mieux approcher, enseigner et enrichir les pauvres. Il est né dans une étable, d'une mère pauvre; il a reposé dans une crèche; il a vécu pauvre, des aumônes de ses disciples et des largesses de ses amis. Il n'a pas même voulu posséder une pierre pour reposer sa tête; et finalement, il est mort nu sur une croix nue, et son pauvre corps expiré a voulu reposer dans un sépulcre d'emprunt, comme son berceau.

Voilà le Maître des pauvres, leur Prophète, leur Docteur et leur Évangéliste. Comme sa voix devait être écoutée des foules de pauvres, d'ignorants et de misérables, qui le suivaient! Comme sa parole devait être bien reçue, sa doctrine, goûtée, et son exemple, autoriser son Évangile! Écoutez-le: « *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum*[2]: Heureux les pauvres volontaires, parce que le royaume des cieux est à eux! » Heureux les indigents qui ne désirent pas les biens de ce

1. S. Aug., *Serm.* LIV, *De Verb. Dom.* — 2. Matth., V, 3.

monde, qui ne sont pas attachés à la créature, les volontaires de la pauvreté, qui ont tout quitté pour suivre le pauvre Jésus ! Heureux ces pauvres, parce que le royaume des cieux est à eux !

Ce n'est pas une promesse qui leur est faite, ni une récompense qui les attend. C'est une possession dont ils commencent de jouir, même ici-bas, dans la misère et sous les haillons : car le royaume de Dieu est au dedans [1]. C'est donc un bien qui leur est assuré. Le royaume des cieux est à eux : la béatitude éternelle, la plénitude des biens, la souveraineté des honneurs, la royauté divine partagée avec Jésus-Christ.

Voilà ce qu'il leur prêche et ce qu'il leur enseigne. Heureux les pauvres, en effet, s'il leur suffit d'être pauvres, de savoir être pauvres, de vouloir être pauvres, pour posséder tous les biens, tous les biens du ciel, et même par surcroît tous les biens de la terre, comme l'enseigne S. Bernard ! Heureux les pauvres volontaires, parce que le royaume des cieux leur appartient ! — Qu'ils ne croient pas posséder seulement les biens célestes, parce qu'ils les entendent seulement énoncés par la promesse. Ils possèdent aussi les choses de la terre : et certes, comme dit l'Apôtre, ils sont comme n'ayant rien et possédant tout : car ils sont d'autant plus souverainement maîtres, qu'ils sont moins cupides. Et puis, à l'homme fidèle le monde entier est richesse : assurément, le monde tout entier, car les prospérités, comme les adversités, tout lui sert également et coopère à son bien. « Aussi l'avare a faim des choses de la terre, comme un mendiant ; le fidèle les méprise, comme un maître. Celui-là possède et mendie ; celui-ci méprise et possède : *Ergo avarus terrena esurit ut mendicus, fidelis contemnit ut dominus. Ille possidendo mendicat*, *iste contemnendo servat* [2]. »

Les pauvres sont donc les vrais disciples de Jésus. Ces âmes, naturellement détachées des biens sensibles, écoutent mieux la parole évangélique, croient plus facilement aux biens éternels. Il ne sont ni amollis par le luxe, ni corrompus par les plaisirs, ni enflés par le faste, ni endurcis par l'orgueil. Ils sont tout disposés à croire, à espérer, à désirer une compensation à leurs privations et à leurs misères, de la part du Père qui est aux cieux. Ils disent, avec une confiance plus filiale et d'un accent plus tendre : Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive !... *Pauperes electi, superbi neglecti; nec fortis nec altus circa Christi discipulatum aliquem obtinent locum. Christus pauper discipulos divites aspernatur. Pauper mater, pauper filius, inops hospitium, his qui in forma*

1. Luc., XVII, 21. — 2. S. Bern., *Serm.* XXI, *In Cant.*

scholæ hujus in Ecclesia militant, præbuit efficax documentum. Hunc in cunabulis adoravere et parvulum confitentes Deum[1].

Voilà comme les pauvres sont évangélisés. Pour eux, la mission de Jésus; pour eux, sa parole et sa doctrine; pour eux, ses consolations ineffables et ses tendres condescendances; pour eux, ses miracles et ses prodiges; pour eux, sa vie et sa mort, sa crèche et sa croix. — Plus encore: pour eux, le royaume des cieux, l'assurance des biens célestes et la grande part dans la vénération, dans le culte et l'amour de l'Église.

Et si nous ajoutons que Jésus a voulu, non seulement se faire pauvre, mais se mettre dans le pauvre et comme s'incarner en lui, pour l'ennoblir et le diviniser, afin de récompenser lui-même, à la place de son frère le pauvre, tout ce qu'on ferait pour soulager sa misère et consoler son infortune, nous aurons dit à peine quelques-unes des merveilles d'amour que renferme ce grand miracle de l'Évangile.

« Heureux pauvres, pauvres du monde, mais riches de Dieu; indigents du siècle, mais opulents du Christ! *Pauperes sunt mundo, sed divites Deo; egentes sæculo, sed locupletes Christo*[2]. » Soyez bénis! C'est vous qui nous avez donné Jésus, puisqu'il est venu pour vous! Votre indigence nous a enrichis; votre misère nous a comblés. Soyez bénis, aimés, honorés, comme nos amis, nos seigneurs et nos maîtres, comme les vrais rois du royaume céleste! Heureux pauvres, comprenez votre grandeur, respectez votre condition. Soyez pauvres d'esprit, de cœur, de désirs. Soyez vraiment pauvres, c'est-à-dire, soyez vraiment riches de grâce, de promesse, d'Évangile. Soyez maîtres, soyez rois, et dites, d'un cœur abondant et d'une lèvre reconnaissante: « Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice: c'est vous, Seigneur, qui me restituerez au ciel mon héritage éternel! « *Dominus pars hæreditatis meæ, et calicis mei: tu es, qui restitues hæreditatem meam mihi*[3]! »

VI

HEUREUX QUI NE SE SCANDALISERA PAS DE JÉSUS

I.— Et Jésus, après avoir donné les marques irréfragables de sa mission divine, Jésus ajoute: « Heureux qui ne se scandalisera pas de moi! *Et beatus qui non fuerit scandalisatus in me.* » Il vient d'opérer des prodiges; il les a donnés comme l'accomplissement des prophéties en sa personne, et comme

1. S. Cypr., *De nativ. Christi.* — 2. Apud Corn. a Lap., *In Matth.*, V. — 3. Ps. XV, 5.

le multiple témoignage de son caractère de Messie. Il vient de déployer sa puissance divine, mais il prémunit les témoins de ses prodiges contre les infirmités de sa chair et les humiliations de sa nature humaine. Heureux, dit-il, l'esprit simple, le cœur droit; heureuse l'âme docile, instruite par ma parole, convaincue par mes miracles, qui ne se laissera pas troubler par les indigences de ma vie et les indignités de ma mort!

Heureux, pouvons-nous dire, en approchant du berceau de Jésus, heureux qui ne se scandalisera pas des infirmités de sa chair et des pauvretés de son berceau!

II. — C'est une remarque de S. Jean Chrysostôme[1], que cette réflexion de Jésus s'adressait directement aux disciples de Jean. Comme ils se scandalisaient de lui, car il ne ressemblait pas à leur maître, et sa vie, moins austère, moins cachée, était plus exposée, aux jugements du monde, il ne voulut point divulguer et faire connaître leurs doutes et leurs hésitations: mais il s'adressa directement à leur conscience et les prémunit contre le danger de cette tentation.

En effet, les disciples de Jean, comme beaucoup de Juifs grossiers, de pharisiens superbes et de scribes lettrés, ne trouvaient pas la personne de Jésus assez relevée, assez brillante et pompeuse, pour le Messie qu'ils attendaient. Ils voulaient un roi national, un conquérant, un dominateur de peuples, ou du moins un docteur, un maître qui ne se laissât voir, ni approcher de tous, et qui, du moins, ne se compromît pas avec les pauvres gens, avec les publicains et les pécheurs. La vie si commune, la conduite si familière, la conversation si simple de Jésus les confondait. Ils ne comprenaient pas que cette familiarité, cette simplicité, cet accès facile à tous, cette condescendance adorable, étaient le propre caractère de la bonté divine, qui regarde de loin les superbes, mais qui s'incline, repose son regard et son visage sur les humbles. Ainsi, les hommes vains, les esprits orgueilleux, voudraient donner à Dieu, lorsqu'il lui plaît de se révéler, l'air et le visage, le geste et le regard, la parole même et le langage qu'il leur plaît. Mais surtout, ils veulent quelque chose d'éclatant et de majestueux, parce qu'ils ne sauraient consentir à rester dans la foule, à croire, à suivre un Dieu qui ne les distinguerait pas et ne les élèverait pas au-dessus des petits, des ignorants et des simples.

Les disciples de Jean, comme la plupart des Juifs, ne voulaient pas reconnaître le Messie, en la personne de Jésus,

1. In *Hom.* XXXVII.

parce que cette personne n'avait rien d'extraordinaire. Jésus ne venait point du désert, mais d'une boutique de Nazareth. Il ne prêchait point exclusivement au désert, mais il prêchait partout, par les villes et les bourgades, dans les synagogues et par les champs, dans les chemins et sur les bords du lac. Sa vie n'était point austère, et son vêtement, rigide : il vivait communément, et s'asseyait à la table des publicains et des pharisiens; il était vêtu comme un docteur nazaréen. En lui, rien d'étonnant; aucun de ces moyens pour attirer les regards et frapper les foules. « En tout semblable à nous, hormis le péché : c'est ainsi qu'on l'a vu sur la terre, comme un homme ordinaire, conversant avec ses semblables: *In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo*[1]. *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est*[2]. » Voilà Jésus, le doux Messie, Jésus, notre Frère et notre Médiateur, Jésus, le Docteur des foules et l'Évangéliste des pauvres. Mais surtout, voilà Jésus vivant de notre vie humaine, palpitant d'un cœur façonné de chair et de sang comme le nôtre; Jésus parlant, agissant comme nous, « *Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est*[3], » exerçant la puissance de Dieu par l'infirmité de sa chair d'homme, prêchant la parole éternelle par des lèvres mortelles; Jésus souffrant la faim, la soif, le froid, le chaud, la fatigue, tous les besoins du corps, toutes les infirmités d'une chair de péché: *Et ipse circumdatus est infirmitate*[4]. Enfin, pour comble, voilà Jésus crucifié, Jésus expiré comme un misérable, entre deux scélérats. Voilà le scandale de la vaine sagesse et du sot orgueil: *Nos autem prædicamus Christum crucifixum: Judæis quidem scandalum, Gentibus autem stultitiam*[5].

Pour nous, ô mon Sauveur, vous êtes bien le Messie, le Sauveur, le Médiateur : et cet ensemble de puissance et de faiblesse, d'action et d'infirmité, ce mélange de tout ce que j'ai de misérable avec tout ce que mon Dieu a de grand, ce composé du ciel et de la terre, de la vertu de Dieu et de l'imbécillité de l'homme, qui compose votre personne : cela, cet homme, si complètement homme, si tendrement, si sympathiquement homme, c'est mon Sauveur, c'est mon Rédempteur, c'est mon Dieu fait homme, c'est mon frère fait Dieu, c'est mon Jésus.

« Que veut-il dire, en effet : — Heureux celui qui ne se scandalisera pas de moi ! — sinon nous dire ouvertement, et nous marquer l'abjection et l'abaissement de sa mort? Comme s'il nous disait : Je fais, il est vrai, des choses admirables, mais je ne dédaigne pas d'en souffrir d'abjectes : *Quid ergo est dicere: Beatus qui non fuerit scandalisatus in me, nisi aperta voce abjec-*

1. Philip., III, 7. — 2. Bar., III, 38. — 3. Gen., III, 22. — 4. Hebr., V, 2. — 5. I Cor., I, 23.

tionem mortis humilitatemque signare, ac si potenter dicat: Mira quidem facio, sed abjecta perpeti non dedignor[1].»

En effet, l'infirmité du Christ ne nous a pas été moins utile que sa majesté : car, si c'est la puissance de la divinité, qui nous a arrachés au joug du péché, c'est l'infirmité de la chair, qui, par la mort, a brisé les droits de la mort. — D'où cette belle parole de l'Apôtre : Ce qui est infirme en Dieu est plus fort que les hommes. C'est là cette folie par laquelle il lui a plu de sauver le monde, afin de réfuter la sagesse des nations et de confondre les sages, à savoir que, comme il était, en la forme de Dieu, égal à Dieu, il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave ; en étant riche, il s'est fait pauvre pour nous ; de grand, il s'est fait petit ; de haut, il s'est fait bas, infirme, de puissant : il a eu faim, il a eu soif, il s'est fatigué en marchant, et autres choses qu'il a souffertes, par volonté, non par nécessité. Or donc, cette folie de notre Sauveur ne nous a-t-elle pas été la voie de la prudence, la forme de la justice, l'exemple de la sainteté ? C'est pour cela que l'apôtre : Ce qui est folie de Dieu, dit-il, est plus sage que les hommes : la mort ainsi nous a délivrés de la mort ; la vie, de l'erreur; la grâce, du péché[2].

III. — Mais, parmi vos faiblesses, ô mon Sauveur, parmi les infirmités de votre chair, il n'en est pas peut-être qui soit une plus grande preuve pour notre foi, que votre faiblesse d'enfant et votre indigence dans la crèche. Si les disciples de Jean se scandalisaient facilement en votre personne, lorsque, dans la maturité de votre âge, vous agissiez avec tant de puissance et vous parliez avec tant de grâce et de vérité, « *Plenum gratiæ et veritatis*[3], » qu'auraient-ils dit, s'il vous avaient vu tout petit enfant, vagissant et souffrant dans vos langes, vos petits membres liés, vos petites lèvres closes, votre petite personne couchée dans une pauvre crèche, sous le toit délabré d'une pauvre étable? Ils ne pouvaient accorder l'immensité de la toute-puissance avec la réalité d'une chair mortelle, la grandeur d'une personne divine, avec les humbles dehors d'un fils de l'homme. Ils ne pouvaient croire que celui qui conversait si simplement, si familièrement, avec les pauvres et les petits, fût réellement le Verbe substantiel, l'entretien du Père et de l'Esprit, la lumière des anges et la raison du monde. Cette réunion de choses si opposées et d'extrêmes si contraires, en votre personne, leur était un scandale ; et vous leur disiez, pour les prévenir, pour les prémunir, pour les avertir des tentations d'orgueil que suscite votre grand mystère d'amour, l'Incarnation, « *Magnum pietatis sacramentum*[4] » : Heureux qui ne

1. S. Greg., *Hom.* VI, *In Evang.* — 2. S. Bern., *Ad Milit. Templ.*, XI. — 3. Joan., I, 14.
4. Timoth., III, 16.

sera pas scandalisé à cause de moi ! De quelles lumières n'auraient-ils pas dû être éclairés par en haut, de quelles grâces, pénétrés et entraînés, pour venir vous adorer avec les bergers de Bethléem, vous reconnaître et vous bénir comme leur Sauveur !

Beatus qui non fuerit scandalisatus in me: Heureux qui ne se scandalise pas de moi ! C'est une parole du berceau, comme une parole de la croix, une parole de la crèche autant que du sépulcre. C'est un avertissement de l'Enfant-Dieu, comme de l'Homme-Dieu, et non moins nécessaire pour nous, au moment de contempler et d'adorer le grand mystère, dans la crèche et vagissant dans les langes, que lorsque nous aurons à le contempler, déployant sa puissance de miracle dans la Galilée ou resplendissant de gloire sur le Thabor.

Heureux qui ne sera pas scandalisé à cause de moi! dit l'Enfant. Je suis l'Éternel: et je commence d'être. Je suis le Verbe: et je ne parle pas. Je suis le Tout-Puissant, l'Infini: et ma personne est tout entière liée de bandelettes et contenue dans un berceau. Je suis le Fils éternel du Père, consubstantiel avec lui, unique et sans limites comme lui, et je suis le fils d'une vierge, consubstantiel à ma mère, son fils unique, et mortel comme elle. Je n'ai rien fait encore par moi-même pour signaler ma présence dans le monde et pour prouver ma divinité. Je n'ai point encore manifesté le secret des cœurs, ni purifié les consciences repenties. Je n'ai pas encore rendu la vue aux aveugles, consolidé les boîteux, purifié les lépreux, ouvert l'oreille aux sourds, rendu la parole aux muets, ressuscité les morts. Par moi-même, je n'ai pas encore évangélisé les pauvres. J'ai envoyé mes anges pour vous annoncer la grande nouvelle, et il faut venir m'adorer ; il faut entrer dans cette étable, mon palais, approcher de cette crèche, mon berceau, se prosterner à mes pieds qui ne marchent pas encore, et me reconnaître pour Roi, Législateur et Docteur, pour Maître, Médiateur et Sauveur.

Voilà le mystère qu'il faut croire maintenant et toujours, le mystère du Verbe incarné, depuis sa naissance jusqu'à sa mort et au delà: mystère toujours vivant, agissant et puissant dans ces faiblesses et ces indigences, dans ces imbécillités et ces anéantissements ; mystère de puissance et de bonté : « *Et beatus qui non fuerit scandalisatus in me :* Et heureux qui ne scandalisera pas de moi ! »

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui dans l'éternité est le Créateur de toutes choses, dans le temps, naissant d'une mère, s'est fait notre Sauveur. Il nous est né aujourd'hui, dans le temps, par sa volonté, afin de nous conduire à l'éternité du Père.

Dieu s'est fait homme, afin que l'homme fût fait dieu ; afin que l'homme mangeât le pain des anges, le Seigneur des anges aujourd'hui s'est fait homme. Aujourd'hui s'est accomplie cette prophétie, qui dit : Cieux, d'en haut répandez votre rosée, et que les nuées pleuvent le Juste ! Que la terre s'ouvre, et de son sein germe son Sauveur ! Celui qui avait fait est fait, afin que fût retrouvé celui qui s'était perdu. Car c'est ainsi que, dans les Psaumes, l'homme fait cet aveu : Avant de m'humilier, j'ai péché. « L'homme a péché et il est devenu coupable ; l'Homme-Dieu est né afin que le coupable fût délivré. Ainsi l'homme est tombé, mais Dieu est descendu ; l'homme est tombé misérablement : Dieu est descendu miséricordieusement ; l'homme est tombé par orgueil : Dieu est descendu par grâce : *Peccavit homo et factus est reus, natus est Deus ut liberaretur reus. Homo igitur cecidit, sed Deus descendit ; cecidit homo miserabiliter, descendit Deus misericorditer. Cecidit homo per superbiam, descendit Deus cum gratia*[1]. »

Je comprends, ô mon Dieu, que vous soyez descendu si bas, si bas, puisque vous vouliez descendre jusqu'où je suis tombé. Mon berceau fut souillé comme ma chair corrompue, et mon âme, perdue par l'orgueil. Voilà le secret de votre crèche et de votre croix, des humiliations de votre vie et des souffrances de votre chair. Il n'y a plus de scandale pour moi, grâce à votre grâce, grâce à votre Évangile, grâce à votre Eucharistie. Il n'y a plus qu'un mystère, devant lequel ma foi s'incline, un grand mystère d'amour, que mon cœur adore et bénit. « L'homme est tombé misérablement, Dieu est descendu miséricordieusement *Cecidit homo miserabiliter, descendit Deus misericorditer.* »

VII

JÉSUS REND TÉMOIGNAGE A JEAN-BAPTISTE

I. — Or, pendant que les disciples de Jean s'en allaient, Jésus commença à parler de Jean aux foules : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert ? Un roseau agité par le vent ? Mais, qu'êtes-vous allé voir ? Un homme vêtu mollement ? Or, ceux qui sont vêtus mollement sont dans les maisons des rois. Mais, qu'êtes-vous allé voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète : car c'est celui dont il est écrit : Voici que j'envoie mon ange devant ta face, qui préparera ton chemin devant toi.

1. S. Aug., *Serm.* XIII, *De temp.*

Jésus attend que les disciples de Jean aient pris congé de lui, pour rendre témoignage à leur maître. Il ne veut pas le louer en leur présence, pour ne point sembler capter le suffrage et rendre suspect le témoignage de Jean. Ils s'éloignent, et, devant la foule, qui pourrait s'étonner de la démarche de Jean, qui pourrait croire qu'en envoyant ses disciples, il paraît douter de celui qu'il a nommé l'Agneau de Dieu, Jésus rend témoignage de la fermeté de sa foi, de la constance de sa parole, et de l'austère simplicité de sa vie. Il lui applique la grande parole des prophètes, en affirmant qu'il est un ange, et par son ministère de précurseur, et par sa condition de vierge.

II. — La première impression qui vient à l'esprit ou plutôt qui monte au cœur, en entendant Jésus faire un si bel éloge de Jean-Baptiste, d'une manière si délicate, dans des circonstances si solennelles, devant les foules qui venaient au désert pour entendre et contempler le fils d'Élisabeth, c'est l'affection, la vive tendresse et comme l'affectueuse reconnaissance du fils de Marie pour son précurseur.

Il ne se laisse pas vaincre en générosité, le bon Sauveur: « Celui qui m'aura rendu témoignage devant les hommes, nous dit-il, je lui rendrai témoignage devant mon Père : *Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est* [1]. » Et, en attendant la grande et suprême confession du dernier jour, Jésus, devant la foule, confesse et loue celui qui lui a rendu témoignage sur les bords du Jourdain.

La Vérité elle-même (quel honneur pour Jean !) fait connaître son mérite, en louant sa vertu. Le Verbe parle, pour le louer, comme il l'avait approché pour le sanctifier. Le cœur ému, reconnaissant, du divin Maître, (ô bonheur !) en assurant sa récompense, indique la place qu'il doit occuper dans les hommages de la terre et dans les gloires du ciel. Heureux celui que Jésus veut bien avouer pour son disciple, louer comme son ami, récompenser comme son serviteur ! Oh ! comment ne pas reconnaître, aimer, servir un si bon Maître !

Nous ne pouvons en détail méditer et développer toutes les parties de ce magnifique éloge, toutes les excellences de cet admirable témoignage.

Jean n'est pas un roseau qui se courbe et s'incline à tous les vents de la faveur ou de la détraction. Il est fidèle, constant, intrépide dans sa foi, dans sa vie et dans sa mort : *Omnis homo carnalis, vacuus in fide, levis in victu, mollis in pellionibus, arundo est* [2].

1. Matth., X, 32. — 2. Auctor *Imperfect.*

Jean n'est pas un courtisan sensuel : il a dédaigné la faveur des rois; il a fait entendre aux puissants les menaces de la justice divine. Au lieu d'habiter le palais des princes, il est en prison, chargé de chaînes, pour avoir dit aux princes : « *Non licet :* Cela n'est pas permis ! »

« Jean est prophète, plus que prophète, car, non seulement il a annoncé le Christ, mais il l'a montré présent et a marché devant lui : *Joannes autem Christum non futurum prædixit, sed præsentem ostendit : Christus ergo fuit index potius quam propheta*[1]. »

Jean est un ange, l'ange prédit, annoncé, chanté par les prophètes, celui dont il est écrit, au livre du prophète Malachie: Voici que j'envoie mon ange, et il préparera la voie devant ma face, devant mon Christ, qui est ma face, mon image, ma ressemblance[2]. Et aussitôt viendra à son temple le Dominateur que vous cherchez et l'ange du Testament, que vous voulez[3]. Il est l'ange qui précède l'ange du grand conseil, comme Lucifer précède le soleil et semble confondre ses feux et son visage avec la lumière même de l'orient qui se lève.

Il est ange, en effet, non par nature, sans doute, puisqu'il est homme de notre sang et de notre race, « *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Joannes*[4], » mais il est ange par son office, car il est l'envoyé de Dieu pour préparer les hommes à la venue, à la présence, à la parole, à l'action et à la grâce du Christ. Ange, en effet, dès le sein de sa mère, car il n'a pas eu d'enfance. Au sixième mois de son existence, il fut sanctifié dans le sein de sa mère, et aussitôt, parfait de raison, de jugement, de libre arbitre et de volonté. Aussitôt il prophétisa, reconnaissant, adorant, saluant avec des tressaillements le Christ, dont il était le précurseur.

Il fut un ange, car il remplit cet office des anges, d'instruire, d'éclairer, de mouvoir et de diriger leurs inférieurs. Il appela les hommes à la pénitence, il les prépara pour le royaume de Dieu, il les baptisa et les purifia pour les rendre dignes du Christ. « Il convertit au Seigneur Dieu plusieurs des enfants d'Israël, et il marcha devant le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Élie, afin de ramener les cœurs des pères à leurs fils, et les incrédules, à la prudence des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait : *Multos filiorum Israel convertet ad Dominum Deum ipsorum. Et ipse præcedet ante illum in spiritu et virtute Eliæ: ut convertat corda patrum in filios, et incredulos ad prudentiam justorum, parare Domino plebem perfectam*[5]. »

Il fut un ange, enfin, au désert, par sa vie toute céleste ,

1. Corn. a Lap., *In Matth.*, XI. — 2. Vide Corn. a Lap., *In Malach.*, III.
3. Malach., III, 1. — 4. Joan., I, 6. — 5. Luc., I, 16.

ses jeûnes continuels, ses prédications incessantes et, surtout, parce qu'il n'eut d'autre maître que le Saint-Esprit, qui l'éleva, le forma, l'illumina, lui révéla le grand mystère de l'Incarnation, qu'il devait voir de ses yeux, toucher de ses mains, préparer de sa parole, entourer de son amour.

Ange de sagesse et de doctrine, ange de ferveur et de charité : non point un ange ordinaire, mais un chérubin et un séraphin, se tenant en adoration et en louange devant le Saint des saints, au-dessus du propitiatoire qu'il couvrait de ses ailes et illuminait de son témoignage, Jésus-Christ.

« Enfin, Jean fut l'aurore du Christ et de l'Évangile, le lucifer ou porte-lumière, l'arc-en-ciel, la lampe, le paranymphe, l'ami, le précurseur ou l'avant-courrier, la voix, le témoin, le prophète, le terme de la Loi, le médiateur et l'anneau de l'un et de l'autre Testaments : *Denique S. Joannes fuit Christi et Evangelii aurora, lucifer, iris, lucerna, pronubus, amicus, præcursor sive prodromus, vox, testis, propheta, legis limes, utriusque Testamenti mediator et fibula*[1]. »

III. — Ange par ses fonctions et son ministère, Jean-Baptiste fut ange par la sainteté de sa vie et l'inviolable profession de la virginité. « Les vierges seront comme les anges de Dieu : *Erunt sicut angeli Dei*[2]. » Dans une chair corruptible et mortelle, ils porteront le trésor d'une intégrité perpétuelle. Dans un vase d'argile, ils renfermeront le parfum d'une inviolable incorruption : *Virginalis integritas angelica portio est, et in carne corruptibili incorruptionis perpetuæ meditatio*[3]. « La virginité est la vie des anges : *Virginitas est angelorum vita*[4]. »

Les vierges et les anges vivent en dehors, au-dessus des sens et de la matière : les anges, par nature ; les vierges, par vertu. Les anges, essences spirituelles, vivent dans la lumière et se meuvent dans l'amour, sans rapports avec la matière que pour la dominer, la mouvoir et la faire servir à l'accomplissement des volontés de Dieu. Les vierges, esprits incarnés, âmes incorporées, s'élèvent au-dessus de la matière, dominent la chair, domptent ses concupiscences, immolent ses attaches, pour mieux servir et mieux aimer leur Sauveur et leur Dieu. « Il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont comparés aux anges, puisqu'ils sont unis au Seigneur des anges : *Quæ non nubent neque nubentur, erunt sicut angeli Dei. Nemo ergo miretur, si angelis comparentur, quæ angelorum Domino copulantur*[5]. »

C'est la vie des anges, que la vie des vierges : une vie dégagée des sens, toute céleste, calme, pure, planant dans les hauteurs

1. Vide Corn. a Lap., *In Malach.*, III. — 2. Matth., XXII, 30. — 3. S. Aug., Lib. *De Virg.*, XIII. — 4. S. Athan., Lib. *De Virg.* — 5. S. Ambr., Lib. *de Virg.*

et s'épanouissant dans la lumière : *Quæ ascendit per desertum, sicut virgula fumi ex aromatibus myrrhæ, et thuris*[1].

C'est une vie qui se rapproche de Dieu, pour s'unir intimement à lui, brisant les entraves, écartant les voiles, se hâtant vers le bien-aimé, « *Sequar te, quocumque ieris*[2], » s'élevant, s'envolant toujours plus, plus haut encore : « Oh ! qui me donnera les ailes de la colombe, pour me reposer en lui ? *Quis mihi dabit pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam*[3]? » « Et si la vie des anges est plus heureuse, la vie des vierges a plus de force et de vertu : *Differt homo pudicus et angelus, non felicitate, sed virtute. Nam et si illius castitas felicior, hujus tamen fortior esse cognoscitur*[4]. »

Telle fut la vie de Jean-Baptiste, telle fut sa vertu. Il fut ange par la virginité parfaite : l'on peut dire qu'il reçut cette grâce avec la vie, et qu'il puisa cette vertu des anges dans le sein même de Dieu, comme par un miracle, de parents mortifiés par l'âge et la chasteté, comme si tout devait être pur et miraculeux dans son existence. Il est bientôt purifié de la corruption originelle, et sanctifié dès avant sa naissance par les approches et comme les premiers rayonnements du Verbe incarné. Il est saisi, pénétré, pour sa vie tout entière, du parfum d'incorruption émanant du sein très pur de la virginité même, le sein de la très pure et immaculée Vierge Marie.

« Jésus, avant d'entrer dans le monde, se préparait une cour, un chœur, une famille de vierges, afin d'en être environné sur la terre, — *Qui pergis inter lilia, septus choreis virginum*[5], — loué, adoré par les vierges, comme il l'est dans le ciel par les anges, *Statim ut filius Dei ingressus est super terram, novam familiam sibi instituit, ut qui ab angelis adorabatur in cœlo haberet angelos in terra*[6]. »

Les vierges sont les anges de la terre. Jésus, même sous l'anéantissement de la crèche, même dans l'anéantissement du tabernacle, ne peut point se séparer de sa suite royale, les anges. « Ainsi les vierges l'accompagnent partout où il va : *Virgines enim sunt. Hi sequuntur Agnum quocumque ierit*[7]. »

Ce sont les vierges, qui font le culte et qui forment la cour auguste du tabernacle ; les vierges sont autour du berceau de Bethléem : et Jean-Baptiste, pour annoncer Jésus, pour le précéder, le baptiser, pour mettre sa tête sur la tête virginale du Nazaréen, pour l'indiquer, — Voici l'Agneau de Dieu, celui qui ôte les péchés du monde ! — Jean est vierge.

Jean est pur et saint dès avant sa naissance. Jean est le précurseur de la virginité, comme il en sera le martyr. Jean emporte et cache au désert son trésor, et vit avec lui dans

1. Cant., III, 6. — 2. Matth., VIII, 19. — 3. Ps. LIV, 7. — 4. S. Bern., *Epist.* XLII.
5. Hymn. Vesp., in Off. Virg. — 6. S. Hieron., *Ep.* XXII, *Ad Eust.* — 7. Apoc., XIV, 4.

l'austérité, le jeûne, le silence et la prière. Il converse avec les anges comme avec ses égaux. Il converse avec Dieu, qui se laisse approcher par les vierges. Avant de converser avec le Verbe incarné, avant de se tenir humblement devant lui, avant de lui parler et de le servir comme font les anges de Dieu dans le ciel, Jean grandit et fleurit avec lui.

« C'est ainsi que Jean converse sur la terre comme dans le ciel. La nature étant vaincue par la grâce, il menait au désert une existence admirable, tout occupée d'hymnes et de prières : *Joannes ita in terris quasi in cœlis versabatur : natura namque necessitate superata, mirabile quoddam peregit iter, semper in hymnis, semper in orationibus fuit*[1]. »

Enfin, pour dernière ressemblance avec l'ange, Jean-Baptiste garda toujours, amplifia sans cesse et multiplia la grâce qu'il avait reçue ; et sans aucune faute, au moins délibérée, il grandit et s'affermit dans la charité, comme un ange de Dieu confirmé en grâce.

Oh ! vraiment admirable précurseur de mon Jésus, ange de sa face, vierge de l'Incarnation, nous pouvons bien vous saluer avec un grand Docteur : « École de vertus, maître de vie, forme de sainteté, norme de justice, miroir de virginité, honneur de pudicité, exemplaire de chasteté, voie des Pères, pardon des pécheurs, discipline de foi, plus grand que l'homme, égal aux anges, sommaire de la loi, station de l'Évangile, voix des apôtres, silence des prophètes, lampe du monde, précurseur du juge, préparateur du Christ, témoin du Seigneur, intermédiaire de toute la Trinité ! *Joannes appellatur schola virtutum, magister vitæ, sanctitatis forma, norma justitiæ, virginitatis speculum, prudentiæ titulus, castitatis exemplum, Patrum via, peccatorum venia, fidei disciplina, major homine, par angelis, legis summa, Evangelii statio, apostolorum vox, silentium prophetarum, lucerna mundi, præcursor judicis, Christi metator, Domini testis, totius medius Trinitatis*[2]. »

A tous ces titres de gloire et pour tous ces hommages de vénération, ô divin Précurseur, introduisez-nous dans le grand mystère auquel nous nous préparons ; disposez notre esprit à bien croire, notre cœur à bien aimer celui que vous avez annoncé par tant de vertus et préparé par tant de sainteté. Soyez bien pour nous l'ange de Dieu et, par vos mérites, ouvrez, purifiez et sanctifiez notre âme devant celui qui vient, devant la face adorable de l'aimable Enfant de Bethléem. *Ecce ego mitto angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam*[3].

1. S. Chrys., *Hom.* LXXXVIII. — 2. S. Chrysol., *Serm.* CXXVII. — 3. Malach., III, 1.

TROISIÈME SEMAINE DE L'AVENT

I

JEAN-BAPTISTE REND UN TÉMOIGNAGE SOLENNEL A JÉSUS

I. — Les temps sont accomplis. « Dès que la plénitude des temps fut arrivée, Dieu envoya son Fils, né de la femme, né sous la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi, afin que nous reçussions l'adoption des fils de Dieu : *Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant, redimeret, ut filiorum adoptionem reciperemus*[1]. » Les soixante-dix semaines comptées par Daniel sont écoulées ; le sceptre est sorti de Juda ; le prince qui gouverne Israël n'est plus de sa race.

Celui qui doit venir est-il venu? L'attente des nations sera-t-elle trompée?... Jésus doit être reconnu par un témoignage authentique, désintéressé, solennel, un témoignage public et juridique, afin qu'il n'y ait plus de doutes pour les âmes de bonne volonté.

II. — « Or, voici le témoignage de Jean : *Et hoc est testimonium Joannis*[2]. » Jean était un personnage révéré pour son austérité, pour la pureté de sa vie et la sainte liberté de son langage. Les foules accouraient pour le contempler et pour l'entendre ; les soldats eux-mêmes et les pécheresses publiques se pressaient pour entendre sa parole vive et poignante, courbaient le front sous ses véhémentes objurgations et recevaient son baptême de pénitence.

C'est à ce personnage, dont la voix s'élevait dans le désert, criant : « Faites pénitence, car le règne de Dieu approche ! » c'est à lui que sont députés les prêtres et les lévites, des hommes graves et revêtus d'un caractère sacré.

Jean se trouvait à Béthanie, au delà du Jourdain, baptisant les foules qui se pressaient : *Hæc in Bethania facta sunt, trans Jordanem, ubi erat Joannes baptizans*[3]. Ce n'était pas le Béthanie, célèbre par l'hospitalité que Jésus y recevait des deux sœurs Marthe et Marie, et de Lazare, leur frère. C'était le Béthanie

1. Gal., IV, 4, 5. — 2. Joan., I, 19. — 3. *Id.*, I, 28.

sur les bords du Jourdain, où l'on passait pour se rendre en Égypte par le désert. C'était un lieu célèbre et vénéré, par où les Israélites, sous la conduite de Josué, avaient miraculeusement passé le Jourdain, pour entrer dans la terre promise. C'est en ce lieu célèbre, fréquenté, où affluait alors un peuple avide de voir et d'entendre le Précurseur, c'est là qu'arriva l'ambassade des prêtres et des lévites, là qu'elle interrogea solennellement le Baptiste du Jourdain.

C'est en ce lieu, dans ces circonstances, que Jean, dans sa réponse si simple, avec son humilité si solennelle, rendit son témoignage à Jésus.

S. Jean Chrysostôme pense qu'une double haine était le mobile astucieux de l'ambassade des pharisiens. Haine contre Jésus, qui commençait à paraître, à faire éclater en sa personne les traits prophétiques du Messie. Par cette solennelle ambassade, ils pensaient détourner l'attention de la personne de Jésus et la reporter sur Jean, en le couvrant, comme malgré lui, de ce grand titre de Messie, que les prophéties forçaient bien de reconnaître et d'appliquer en quelque personnage extraordinaire. — Haine contre Jean, à cause de l'austérité de sa vie, de sa sainteté, de sa prédication, de ses vives apostrophes contre le pharisaïsme. Ils pensaient le compromettre et lui tendre un piège.

Mais non : les ruses sont éventées, les pièges, évités, les haines, déjouées par l'humilité, la simplicité, la véracité de l'incorruptible témoin. « Et il l'avoua, et il ne le nia point, et il l'avoua : C'est que je ne suis pas le Christ ! *Et confessus est, et non negavit, et confessus est, quia non sum ego Christus !* »

Ainsi, mon Sauveur, vous savez, quand vous le voulez, tout faire tourner à la manifestation de votre puissance, à l'éclat de votre puissance, à l'autorité de votre mission. Vous venez sur la terre, tout humble, tout misérable, tout petit : mais, sous ces dehors et ces apparences, vous savez vous faire reconnaître. Vous laissez échapper des rayons divins, qui vous démontrent, vous affirment, afin que les âmes de bonne volonté trouvent la certitude, la joie et la paix, en vous trouvant, en vous reconnaissant et croyant en vous. De telle sorte aussi, que les esprits coupables et les cœurs impies soient inexcusables de ne pas vous connaître, vous adorer et vous aimer. Oui, mon Sauveur, je vous reconnais, je vous adore et je vous aime, avec votre saint précurseur; et je veux toute ma vie vous rendre un témoignage public de ma foi, de ma reconnaissance et de mon amour ! « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant ! *Tu es Christus, Filius Dei vivi* [1] ».

1. Matth., XVI, 16.

III. — Le témoignage de Jean est un témoignage juridique, autant qu'il est public. Le corps sacerdotal, dans les mains duquel étaient déposés les Livres Saints, était souvent appelé à interpréter la parole de Dieu, à donner le vrai sens du texte sacré, la signification exacte des prophéties. Lorsque les mages sont venus de l'Orient à Jérusalem, demandant : « Où est né le Roi des Juifs ? » ce sont les prêtres et les scribes, qui prennent les livres sacrés, les consultent, et, « d'après un prophète, désignent Bethléem comme le lieu de naissance du Messie, fils de David : *At illi dixerunt : In Bethlehem Judæ : sic enim scriptum est per prophetam*[1]. » Lorsque Jésus veut leur prouver que sa personne réalise les prophéties et se présente environnée de tous les témoignages de la Loi : « Scrutez les Écritures, leur dit-il, puisque vous pensez en elles trouver la vie éternelle : ce sont elles, qui rendent témoignage de moi : *Scrutamini Scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam æternam habere : et illæ sunt, quæ testimonium perhibent de me*[2].

Ce sont donc les prêtres, qui sont les gardiens de la Loi, les interprètes de l'Écriture. C'est par eux, que le témoignage sera rendu, car ils représentent l'autorité légitime sur le texte sacré.

Leur démarche est publique. Leurs questions, adressées à Jean, prouvent déjà que le temps, marqué par les prophètes, est arrivé, que la personne du Messie doit avoir fait son entrée dans le monde. La réponse qu'ils reçoivent de Jean, le personnage vénérable qu'ils soupçonnent être le Messie même, tant il leur paraît saint, cette réponse qu'ils rapportent solennellement à ceux qui les ont envoyés, qu'ils doivent rapporter fidèlement, car combien de témoins les ont entendus ! toutes ces démarches, toutes ces paroles rendent témoignage à Jésus : et le témoignage est d'autant plus autorisé, qu'il vient de personnages publics, revêtus d'une autorité sacrée, et qu'il est constaté par le corps sacerdotal tout entier.

C'est entre ces mains consacrées et comme devant ce tribunal dressé dans Israël, pour constater l'accomplissement des promesses divines et l'avènement du Messie, que Jean dépose son témoignage et montre Jésus à tous ceux qui attendaient sa révélation en Israël.

Telles sont vos voies, ô mon Dieu ! Vous confondez l'iniquité qui se ment à elle-même, lorsque semblent s'élever contre vous des témoins injustes. *Quoniam insurrexerunt in me testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi*[3]. Les démarches qu'elle fait pour échapper à la vérité qui la poursuit de ses révélations

1. Matth., II, 5. — 2. Joan., V, 39. — 3. Ps. XXVI, 12.

importunes; les efforts même, les ruses, les conceptions intéressées qu'elle combine pour livrer cette vérité qui la gêne et la condamne : vous les faites tourner au témoignage même de cette vérité. Plus on veut la dérober et la trahir, plus elle éclate et domine, et les mensonges dont on voudrait l'obscurcir appellent le regard, le respect et l'amour des âmes droites et des cœurs sincères. Et puisqu'il s'agit de la personne même de votre Fils, de cette auguste personne, placée dans le monde comme un signe de contradiction, vous confondez ses ennemis par l'excès même de leur haine. Vous les laissez se perdre en contradictions évidentes, en subtilités misérables. Vous les laissez se trahir en équivoques et en faux-fuyants, où se découvrent les habiletés de leur esprit et les méchancetés de leur cœur. Vous les faites prendre en flagrant délit d'ignorance et de mensonge, afin de retourner en témoignages les entreprises même de la haine, les insultes de l'impiété, les trahisons de l'apostasie. « *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos*[1] *:* De votre ciel où vous habitez, vous vous moquez d'eux et vous les livrez en risée. » La tourbe des impies les accueille avec des applaudissements; on exalte leur œuvre, on admire leur talent; ils deviennent des personnages titrés et décorés de la faveur des gouvernements et des princes. Mais cette génération passe, une autre arrive, et leurs habiletés sont méprisées, leurs talents, jugés, et si leur œuvre n'est pas oubliée, elle devient la risée des vrais savants et se tourne, par son impuissance même, en témoignage pour mon Sauveur Jésus, comme les démons forcés de sortir du corps des possédés et de rendre, en fuyant, témoignage à la divinité de Jésus: *Exibant autem dæmonia a multis, clamantia et dicentia: Quia tu es filius Dei*[2]. *Non prævalebunt*[3] *:* Ils ne prévaudront pas, les ingrats, les méchants, vos ennemis; ils ne prévaudront pas. Je le crois, je le sais, je le vois. « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles : *Jesus Christus heri, et hodie ; ipse et in sæcula*[4]. »

II

SIMPLICITÉ DE LA RÉPONSE DE JEAN-BAPTISTE

I. — Les prêtres et les lévites l'interrogeaient, disant : Qui êtes-vous? Et il avoua, et il ne nia point, et il avoua, disant: Je ne suis pas le Christ. — Et ils l'interrogeaient encore : Quoi

1. Ps. II, 4. — 2. Luc., IV, 41. — 3. Matth., XVI, 18. — 4. Hebr., XIII, 8.

donc! Êtes-vous Élie? — Et il dit: Je ne le suis pas. — Êtes-vous prophète? — Et il répondit: Non.

Ces réponses si simples sont bien l'expression de la vérité. Jean-Baptiste ne manque point à son office de précurseur et de témoin, par la simplicité de ses réponses, il confond la malice et déjoue la ruse des pharisiens.

II. — Pour qu'un témoignage ait du poids, il faut qu'il tombe d'une âme élevée et qu'il soit simplement rendu dans la clarté et la précision.

Jean-Baptiste était connu dans son origine. Il descendait d'une des plus anciennes familles sacerdotales; il était considéré pour la noblesse de sa naissance et l'illustration de sa race; il était vénéré pour sa vie austère et sainte, pour les fonctions de prêcheur et de baptiste, qu'il exerçait sur les bords du Jourdain, pour cette autorité que sa forte parole étendait sur les foules enthousiastes sur ses pas.

On lui députe des prêtres et des lévites de Jérusalem, des personnages revêtus d'un caractère sacré, tirés d'un lieu célèbre et, pour ainsi dire, pris aux côtés mêmes du temple et dans la familiarité du Seigneur.

Leurs questions mêmes indiquent quelle confiance ils ont en la véracité du témoin. « Ainsi ils estimaient Jean tellement digne de foi, qu'ils croyaient en lui lorsqu'il parlerait de lui-même: d'où il est dit qu'ils l'interrogèrent, disant: Qui êtes-vous? *Sic autem fide dignum æstimaverunt esse Joannem, ut ei de seipso dicentem crederent; unde dicitur, ut interrogarent: Tu quis es*[1]*?* »

« Enfin, dit S. Augustin, ils n'auraient pas envoyé cette ambassade, s'ils n'avaient été mus par l'excellence de son autorité, car il osait baptiser. *Non autem mitterent nisi moverentur excellentia auctoritatis ejus, quia ausus est baptizare*[2]. »

Voilà de quelle autorité la personne de Jean est revêtue aux yeux des prêtres et des lévites. Plus ils relevaient, par leur démarche publique, par leurs paroles respectueuses, par leur profonde vénération, la personne qu'ils venaient interroger, plus il rendaient grave, éclatant, irrésistible, le témoignage qu'ils sollicitaient. Et Jean, qui devine leurs pensées, qui sait de quelle conséquence seront ses paroles, et sur la foule qui les attend, et sur les envoyés qui les rapporteront, Jean répond avec une prudence admirable, en même temps avec une simplicité qui doit convaincre les plus incrédules et persuader les plus soupçonneux.

Il répond: Je ne suis pas le Christ: *Non sum ego Christus.* Ils cherchaient le Christ. Le cherchaient-ils d'un cœur droit,

1. S. Chrys., *Hom.* XV, *In Joan.* — 2. S. Aug., *Tract.* IV, *In Joan.*

d'une volonté docile et prête à se soumettre ? On peut en douter, car ils étaient des pharisiens, les plus instruits, les plus orgueilleux, les plus obstinés d'entre les sectes juives.

Jean-Baptiste répond à leurs pensées, plus encore qu'à leurs paroles: Je ne suis pas le Christ! Il va tout à l'heure désigner le grand personnage du Messie, reconnaître sa mission divine et s'humilier devant son incomparable grandeur. Mais, dans ces simples paroles, il repousse les flatteries ou redresse les erreurs des Juifs.

« Je ne suis pas le Christ, je ne suis pas Élie, je ne suis pas prophète. » Point d'ambages, ni de détours; point de ces longues phrases, ni de ces circonlocutions gonflées qui semblent vouloir embarrasser l'esprit de ceux qui écoutent, comme dérober la pensée de celui qui parle. Point même de ces protestations indignées qui viennent plutôt d'un artifice de langage, que de la naïveté d'une âme sincère.

Jean-Baptiste est grand, simple, contenu, maître de lui comme de sa parole ; il répond ce qu'il faut, en peu de mots, clairs, précis ; d'une affirmation réitérée et d'un poids qui décide la conviction. Il est bien le précurseur de celui qui nous dira : « Que votre discours soit : Oui, oui ; non, non ; ce qui est superflu vient du mal : *Sit autem sermo vester, est, est: non, non: quod autem his abundantius est, a malo est*[1]. »

J'admire, ô mon Sauveur, la simplicité de ces paroles et la grandeur de ce témoignage. Ce grave et saint personnage, illustré par le désert et vénéré par la foule, ne se permet point, en parlant de vous, des discours étudiés et des paroles recherchées. Il ne veut point, tout en affirmant la vérité, s'attirer l'admiration des hommes, et détourner sur sa personne une partie de l'attention et des hommages qu'il veut vous ramener tout entiers. Point de préoccupation personnelle ; point de recherche d'amour-propre : un oubli complet de soi.

Même pour faire un témoignage authentique de la vérité, mon Sauveur, je dois être, moi aussi, votre témoin, si je veux être votre serviteur. Faites-moi la grâce que mes paroles soient simples, graves et véridiques, ma vie, mortifiée, pure et sainte: afin que mon témoignage soit agréé de vous, et que, si je vous confesse humblement devant les hommes, vous me confessiez glorieusement devant Dieu : *Omnis ergo qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo, qui in cœlis est*[2].

III. — Écoutons l'explication de S. Jean Chrysostôme :

« Les Juifs avaient comme souffert une humiliation pour Jean-

1. Matth., V, 37. — 2. *Id.*, X, 32.

Baptiste : ils estimaient qu'il était indigne de lui de s'abaisser devant le Christ, à cause des avantages qui faisaient l'illustration de Jean : dont le premier était son origine illustre, (car il était fils d'un prince des prêtres,) ensuite son éducation austère et son mépris des choses humaines. Dans le Christ, on voyait tout le contraire : une humble origine, qu'ils lui reprochaient sans cesse, disant : « N'est-ce pas là le fils d'un ouvrier? *Nonne hic est fabri filius*[1] ? » une vie commune et des vêtements ordinaires. Or donc, comme Jean envoyait au Christ ses auditeurs et ses disciples, ces Juifs, voulant plutôt avoir Jean pour maître, envoient vers lui, croyant, par leurs flatteries, l'amener à confesser qu'il est le Christ, ou, du moins, se laisser adresser des hommages qui n'étaient dûs qu'au Christ. Ils ne lui envoient pas des messagers méprisables, comme au Christ on envoyait des subalternes, des serviteurs et des Hérodiens : *Mittunt ei discipulos suos cum Herodianis*[2] : mais des prêtres et des lévites ; non les premiers venus : mais ceux qui étaient de Jérusalem, c'est-à-dire les plus honorables. Et ils les envoient afin de l'interroger : — Qui êtes-vous? — non comme l'ignorant, mais voulant l'amener à ce que j'ai dit. D'où Jean répond à leurs pensées, et non à leurs paroles. Et il confessa, et il ne nia point, et il confessa : Je ne suis pas le Christ. Et voyez la sagesse de l'évangéliste ! Il dit trois fois comme la même chose, indiquant la vertu de Jean-Baptiste avec la malice et l'astuce des Juifs. Car il est d'un serviteur dévoué, non seulement de ne pas dérober la gloire de son Maître, mais de rejeter celle qu'on voudrait lui donner à son détriment. Les foules, il est vrai, par ignorance, en étaient venues à ce soupçon, de prendre Jean pour le Christ : mais eux, c'était avec mauvaise intention, qu'ils l'interrogeaient, croyant, par leurs flatteries, l'amener à ce qu'ils voudraient. En effet, s'ils ne l'eussent ainsi pensé, lorsqu'il leur répondit : « Je ne suis pas le Christ, » ils eussent dit : Nous ne l'avons pas soupçonné ; ce n'est pas ce que nous sommes venu vous demander. Mais, saisis et découverts dans leur malice, ils passent à d'autres questions. D'où ce qui suit : Et ils lui demandèrent : Quoi donc? Êtes-vous Élie[3] ? »

Nous avons là, deviné par un grand esprit, dévoilé par une parole éloquente et déliée, tout le dessein astucieux des Juifs. En même temps, nous voyons comme la simple réponse de Jean les trahit, les réfute et les confond.

Ainsi, mon Sauveur, la foi simple et naïve fait des réponses, rend des témoignages, qui déconcertent l'astucieuse hypocrisie ou la superbe incrédulité. « On se moque de la simplicité du

1. Matth., XIII, 55; Marc, VI, 3; Joan., VI, 42.
2. Matth., XXII, 16. 3. S. Chrys., *Hom.* XV, *In Joan.*

juste : *Deridetur enim justi simplicitas*[1]. » Mais cette simplicité même, assistée de lumières supérieures et de forces divines, est plus éclairée que la science, plus forte que l'éloquence, plus convaincante que tous les arguments humains. Ainsi, mon Sauveur, vous inspirez, dans la conduite de vos saints, les démarches qui confondent la prudence du siècle, et, sur ses lèvres, des paroles qui le déconcertent et le font rougir. Sous le regard du Père céleste et comme dans vos bras, les enfants ingénus de la grâce et de l'amour semblent ignorer le mal, ne point craindre la malice et ne point soupçonner la mauvaise foi. On dirait, à certains moments, qu'ils vont tomber dans les filets et les embûches de l'impiété : mais, on ne sait par quelle puissance, qui sans doute est la vôtre, qui se cache, mais veille sur eux, ô bon Sauveur, ils passent, s'échappent et rendent témoignage à la vérité. Qui marche dans la simplicité marche avec confiance : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter*[2]. Et elles s'en vont dans leur droite voie, chantant le Psaume : « Béni le Seigneur, qui ne nous a pas donné en proie aux dents des méchants ! Notre âme, comme un passereau, s'est échappée du filet des chasseurs : ce filet a été rompu, et nous avons été délivrés. Notre aide est au nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre : *Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium : laqueus contritus est, et nos liberati sumus. Adjutorium nostrum in nomine Domini, qui fecit cœlum et terram*[3]. On admire, en ces âmes loyales et pures, la simplicité de la colombe et la prudence du serpent.

Divin Enfant de Bethléem, qui nous envoyez au milieu de la malice des hommes, comme des brebis au milieu des loups, donnez-moi, pour échapper aux pièges du monde, cette prudence du serpent, et, mieux encore pour vous rendre témoignage, cette belle simplicité de la colombe ! *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum. Estote ergo prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ*[4].

III

HUMILITÉ DE LA RÉPONSE DE JEAN-BAPTISTE

I. — Dans toutes ses paroles, Jean-Baptiste est aussi humble vis-à-vis de lui-même, qu'il est simple et véridique vis-à-vis du Messie qu'il annonce et précède. — Non, dit-il, je ne suis pas le Christ ; non, je ne suis pas Élie ; non, je ne suis pas prophète.

1. Job, XII, 4. — 2. Prov., X, 9. — 3. Ps. CXXIII, 6-8. — 4. Matth., X, 16.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Faites pénitence. Je précède parmi vous et j'annonce celui qui est avant moi et au-dessus de moi, celui qui est au milieu de vous et que vous ne connaissez pas, celui dont je ne suis pas digne de délier le cordon de la chaussure.

Admirable humilité du saint Précurseur, qui n'a de lui-même que des sentiments rabaissés, pour relever d'autant la dignité du Sauveur.

II. — Jean-Baptiste était l'objet de l'attention générale et de la vénération publique. Les foules accouraient vers lui ; des députations de prêtres et de lévites venaient l'interroger au nom de la synagogue, et comme pour lui donner la main pour l'élever à la dignité de Messie. L'austérité de sa réclusion et de sa vie dans le désert frappait le peuple, facile à émouvoir par les choses extérieures ; la sainteté, la pureté de ses mœurs, l'énergie et le succès de sa prédication : toutes choses qui attirent les regards, soulèvent l'enthousiasme et, bien souvent, hélas ! entraînent l'amour-propre. Ajoutons le baptême qu'il donnait publiquement et solennellement au bord du Jourdain. Tout ce concours inouï de circonstances faisait prendre Jean-Baptiste pour le Messie. Le temps, les prophéties, l'attente des peuples, l'impatience des Juifs, la singularité du personnage, son origine, l'éclat miraculeux de son berceau, le mystère de ses jeunes années, tout concourait à l'élever à cette dignité.

Le baptême, surtout, que donne Jean aux bords prodigieux du Jourdain, ce baptême qui étonne et scandalise presque les pharisiens, ne devait pas peu contribuer à l'exaltation de Jean-Baptiste. Nul prophète avant lui n'avait baptisé, et l'on se rappelait la parole d'Ézéchiel qui donnait le baptême comme le caractère propre de la nouvelle loi de grâce apportée par le Messie. « En ce jour, dit le Seigneur, je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez lavés de toutes vos souillures : *Effundam super vos aquam mundam, et mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris*[1]. »

Mais, en vain : Jean-Baptiste résiste à toutes ces sollicitations, il repousse toutes ces flatteries ; et, tandis qu'il n'avait qu'à se laisser faire pour paraître le grand personnage qu'on attendait, il proteste, il affirme bien haut, en termes clairs, simples, énergiques, qu'il n'est point le Christ, qu'il n'est que son précurseur : *Et confessus est, et non negavit, et confessus est.*

« Il nia pleinement ce qu'il n'était pas, dit excellemment S. Grégoire, mais il ne nia pas ce qu'il était : afin de parler la vérité, pour être membre de celui dont il ne voulait pas usurper

1. Ezech., XXXVI, 25. Vide Corn. a Lap., *In Matth.*, III.

le nom : *Negavit plane quod non erat, sed non negavit quod erat, ut, veritatem loquens, ejus membrum fieret, cujus sibi nomen fallaciter non usurparet*[1]. »

Voilà bien l'humilité, qui est toute la vérité découverte et confessée dans la lumière de Dieu : nier ce que l'on est pas, dire ce que l'on est ; refuser les titres, les louanges, les exagérations, les flatteries qui vous relèvent et vous exaltent ; avouer simplement et naïvement ce que l'on est, la qualité reçue, le caractère donné, la fonction octroyée ; indiquer la source divine d'où découle tout don parfait, pour y rapporter tout honneur et toute louange ; ne point s'émouvoir du jugement des hommes et ne se point arrêter à leurs louanges plus ou moins sincères, qui ne peuvent rien pour augmenter notre valeur réelle, mais qui peuvent beaucoup pour gonfler notre importance, en amusant notre vanité. A chaque pas dans la vie : car, hélas ! nous sommes si disposés à nous oublier nous-mêmes, et notre origine, et notre dépendance, et notre misère ! à chaque pas, il faut se répéter souvent à soi-même, en se remettant en la présence de Dieu : Quelle chose as-tu que tu n'aies reçue ? Ton être, ses qualités, ses forces, ses aptitudes, ses facultés, le jour que tu vois, l'air que tu respires, le pain que tu manges, le vêtement qui te couvre, les moindres biens, les plus petits avantages, les plus fugitives jouissances. Qu'as-tu de bien, de bon, de beau, que tu n'aies reçu du bien infini, du bon essentiel, du beau suprême ? Si donc tu as tout reçu, pourquoi te glorifier comme si tu avais tout de toi-même, imposteur faux et menteur ?... *Omnis homo mendax*[2] !

« Admirons, imitons la vertu de S. Jean-Baptiste, qui pouvait passer pour le Christ, mais qui préféra s'arrêter solidement en lui-même et s'enfoncer dans son néant, afin de ne pas se laisser vainement élever au-dessus de lui-même par l'opinion des hommes : *Joannis humilitas commendatur ; qui cum tantæ virtutis esset, ut Christus credi potuisset, elegit solidi subsistere in se, ne humana opinione raperetur inaniter supra se*[3]. »

III. — Pour moi, je baptise dans l'eau, dit Jean-Baptiste, qui ne décline pas son vrai titre et ne rougit pas de son ministère : mais il en est un au milieu de vous, que vous ne connaissez pas, et qui vous baptisera dans le Saint-Esprit. C'est lui qui viendra après moi et qui a été fait avant moi ; et je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure.

Tel est le résultat de la vraie humilité : rapporter au Maître tout le mérite du serviteur, au Créateur, tout le bien de la créature. Telle est l'humilité de Jean-Baptiste, qui se déclare

1. S. Greg., *Hom.* VII, *In Evang.* — 2. Ps. CXV, 11. — 3. S. Grég., *Hom.* VII, *In Evang.*

indigne de remplir, auprès du Christ, les plus humbles offices, les fonctions les plus humiliantes, qui sont de s'abaisser aux pieds du Maître, de le chausser et de le déchausser. « Comme s'il disait, selon S. Jean Chrysostôme : Il est tellement au-dessus de moi, que je ne suis pas digne d'être placé parmi les derniers de ses serviteurs : car ôter la chaussure, c'est une chose du dernier office : *Quasi dicat : In tantum est ante me, ut ego usque in ultimis ministrorum illius locari indignus sum : calceamentum enim solvere ministerii res est*[1] ; » portant ainsi, ramenant l'honneur dont on veut le grandir, sur la personne du Messie, qu'il désigne et qu'il exalte.

S. Jean-Baptiste révèle, dans le Messie, tout à la fois le Verbe incarné et l'Époux de l'Église. — Cette chaussure, disent ici les saints Pères, entre autres le mystique S. Grégoire, désigne l'humanité du Christ. Qui ne sait que les souliers se font avec la dépouille des animaux morts ? Le Seigneur, venant dans la chair, nous est apparu comme chaussé, lui qui a revêtu sa divinité de la mortalité de notre corruption. « Or, la courroie de la chaussure, c'est le nœud du mystère. Jean ne peut donc délier la courroie de la chaussure du Christ, parce qu'il ne peut lui-même comprendre le mystère de l'Incarnation. Comme s'il disait ouvertement : Qu'y a-t-il d'étonnant, s'il est au-dessus de moi, celui que je considère, il est vrai, comme né après moi, mais dont le mystère de la naissance m'est incompréhensible ? *Corrigia calceamenti est ligatura mysterii. Joannes ergo solvere corrigiam calceamenti ejus non valet, quia incarnationis mysterium nec ipse investigare sufficit*[2]. »

Ainsi l'humilité de Jean-Baptiste nous découvre, en s'inclinant dans le sens mystérieux de ses paroles, « la majesté du Verbe, chaussée, comme dit S. Bernard, de la chaussure de notre humanité : *Calceo humanitatis nostræ calceata fuit Verbi majestas.* »

Mais, ne nous rappelons-nous pas aussi l'antique et naïve coutume des Israélites, pour la cession de leurs droits, et, dans cette figure, ne voyons-nous pas les droits de Jésus, le divin Époux de l'Église ? Lorsque Booz, un des ancêtres du Messie, sollicite de son parent la cession de ses droits sur les biens d'Élimélech et sur la main de Ruth la Moabite, il lui fit quitter sa chaussure pour la lui livrer, en signe public et solennel de cession, à la porte de la ville, devant les anciens d'Israël : *Hic autem erat mos antiquitus in Israel, inter propinquos, ut si quando alter alteri suo juri cedebat, ut esset firma concessio, solvebat homo calceamentum suum, et dabat proximo suo. Hoc erat testimonium cessionis in Israel*[3].

1. S. Chrys., *Hom.* XV, *In Joan.* — 2. S. Greg., *Hom.* VII, *In Evang.* — 3. Ruth., IV, 7.

Jean-Baptiste, se reconnaissant indigne de délier le cordon de la chaussure de Jésus, le reconnaît l'Époux de l'Église, et, se refusant ce beau titre d'époux, ne se donne plus que celui d'ami de l'Époux.

« Qu'est donc le Christ parmi les hommes, sinon l'Époux de la sainte Église ? C'est donc à juste titre que Jean se déclare indigne de dénouer le cordon de sa chaussure. C'est comme s'il disait ouvertement : Je ne puis mettre à nu les pieds du Rédempteur, parce que je ne mérite pas de prendre le nom d'époux : *Quid igitur inter homines Christus, nisi sanctæ Ecclesiæ sponsus apparuit ? Recte ergo Joannes se indignum esse ad solvendam corrigiam ejus calceamenti denuntiat ; ac si aperte dicat : Redemptoris vestigia denudare non valeo , quia sponsi nomen mihi immeritum non accipio*[1]. »

Verbe fait chair, comment oser m'enorgueillir devant vos abaissements ? Mon Dieu fait homme et devenu mon frère, plus vous vous avilissez pour moi, plus je dois reconnaître mon néant et ma misère devant vous, divin Époux de l'Église ma Mère; plus je dois vous renvoyer tout le mérite de mes œuvres et tout l'éclat de mes fonctions. Ce n'est pas à moi, mon Sauveur, ce n'est pas à moi, mais à votre nom, que vous donnerez toute gloire, comme je veux rendre tout honneur, toute louange , toute bénédiction , tout amour : *Non nobis*, *Domine* , *non nobis : sed nomini tuo da gloriam*[2].

IV

JE SUIS LA VOIX DE CELUI QUI CRIE DANS LE DÉSERT

I. — Mais enfin , lui disent-ils, qui êtes-vous, afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés ? Que dites-vous de vous-même ? Il dit : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voix du Seigneur, comme dit le prophète Isaïe. Je suis le serviteur et je précède mon maître, pour l'annoncer et pour préparer les chemins par où il doit passer, les lieux où il doit séjourner. Il est le Verbe : je suis la voix qui le précède et qui l'annonce ; il est le Verbe incarné : je suis le précurseur qui lui prépare les voies et les cœurs.

II. — « Vous savez, dit ici S. Grégoire, avec sa manière simple et profonde d'expliquer le texte sacré, vous savez que le Fils

1. S. Greg., *Ibid.* — 2. Ps. CXIII, 9.

unique est appelé le Verbe du Père. Or, la voix sonne d'abord, afin que le Verbe se puisse entendre : et, par son ministère, le Verbe du Père est entendu des hommes : *Scitis autem quod unigenitus Filius Verbum Patris vocatur : ex ipsa autem nostra locutione cognoscimus quia prius vox sonat ut Verbum possit audiri. Joannes ergo vocem se asserit esse, quia Verbum præcedit ; et, per ejus ministerium, Patris Verbum ab hominibus auditur* [1]. »

Dieu veut parler à l'homme par son Verbe. Il ne veut, il ne peut, dans les conditions de l'humanité sur la terre, il ne veut point l'instruire, en lui ouvrant les profondeurs de son être et comme les secrets terribles de son essence : il veut l'instruire par son Verbe, son Fils, son intelligence, sa raison, son amour. Au premier jour de la création, l'homme, tout nouveau sorti des mains du Créateur et comme tout frais éclos du souffle vivificateur, inspiré des lèvres divines sur cette face prédestinée, l'homme, pour être complet, reçoit le Verbe de Dieu. Le Verbe se fait voix pour retentir à ses oreilles, réveiller, jusqu'aux profondeurs de son âme, les échos et les harmonies, faire vibrer le chœur de ses pensées et sourdre le flot de ses sentiments, mettre en acte ses facultés et ses puissances ; en un mot, l'éclairer de la lumière intellectuelle et l'animer du ressort de la vie morale.

Ainsi le Verbe parle des lèvres de Dieu, s'exprimant en une voix, se revêtant d'une forme, pour entrer en communication extérieure avec la créature, pour converser familièrement avec l'homme, en se promenant sous les beaux ombrages de l'Éden, au souffle embaumé de la brise du soir : *Vocem Domini Dei deambulantis in paradiso ad auram post meridiem* [2]. Le Verbe retentissait comme une musique divine dans le sanctuaire animé qui lui renvoyait, en cantiques de louange et d'amour, ses communications ineffables.

Mais le péché vint briser ce commerce, éteindre la voix du Verbe, et livrer l'esprit de l'homme, privé de ces communications familières, à toutes les voix du mensonge et de l'erreur. Dieu, cependant, ne voulut pas abandonner son œuvre, interrompre à jamais sa conversation avec l'homme. Il tente de nouer des relations et d'établir des rapports familiers avec les patriarches ; il leur parle par les anges et leur fait des signes. Il met sa parole sur les lèvres consacrées des prophètes. Mais cela ne suffisait pas à son cœur : après ces efforts et ces tentatives, après les temps et les générations, il a été vu sur la terre et il a conversé avec les hommes : *Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est* [3]. Il est près de parler,

1. S. Greg., *Hom.* VII, *In Evang.* — 2. Gen., III, 8. — 3. Bar., III, 38.

il va faire entendre son Verbe: non plus son Verbe de menace et de justice, non plus son Verbe éclatant et terrible comme au paradis après la chute, non plus son Verbe tonnant et foudroyant comme au Sinaï, mais son Verbe de douceur et de bonté, son Verbe de tendresse et de condescendance, son Verbe fait chair, son Verbe fait homme pour converser avec l'homme bouche à bouche, comme un ami converse avec son ami: *Ore enim ad os loquor ei*[1]*... facie ad faciem, sicut solet loqui homo ad amicum suum*[2].

Mais le Verbe qui est descendu sur la terre, qui s'est adouci pour se faire entendre, et contracté pour se faire recevoir, ce Verbe est toujours le Verbe de Dieu, cette grande parole qui fait l'entretien, la science, la joie de l'adorable Trinité, cette divine parole qui fait l'harmonie, la gloire et le bonheur du ciel. Or, pour se faire entendre des hommes alanguis, plongés dans les sens, égarés au désert comme des brebis perdues, il faudra que le Verbe soit précédé d'une grande voix qui crie. Voilà pourquoi Jean le précède, Jean l'annonce, Jean fait entendre sa voix dans le désert; Jean remplit la solitude et fait tressaillir les rives du Jourdain de ses cris puissants et de ses éclatantes exhortations, afin que l'attention des hommes se réveille et que leur conscience soit attentive; afin qu'ils prêtent l'oreille et qu'ils ouvrent leur cœur, lorsque le Verbe lui-même en personne viendra pour se faire entendre.

O voix du désert, voix de la pénitence et de l'austérité, voix du recueillement et de la prière, faites-vous entendre, pénétrez au fond des âmes et préparez-les pour attendre et recevoir le Verbe de lumière et d'amour, lorsque, au dernier jour de cette fête de préparation au grand mystère de l'amour, il se tiendra au milieu de nous, en criant de sa voix la plus douce et la plus forte, de cette voix qui ébranle le désert, enflamme les cèdres, remue les consciences, embrase les cœurs: Celui qui a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive! *In novissimo autem die magnæ festivitatis, stabat Jesus, et clamabat, dicens: Si quis sitit, veniat ad me, et bibat*[3].

III. — « *Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester:* Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem, et appelez-la. Puisque sa misère est complète, son iniquité lui est pardonnée. »

Étrange et adorable façon de raisonner et de procéder, pour la miséricorde divine, qui semble attendre le dernier comble de la dégradation et de la ruine pour se déployer, pour agir

1. Num., XII, 8. — 2. Exod., XXXIII, 11. — 3. Joan., VII, 37.

et pardonner, afin de faire surabonder la grâce, là où avait abondé la faute[1] !

« Elle a reçu, de la main du Seigneur, continue le prophète ou le Précurseur, le double de bénédiction ou de punition pour tous ses péchés. C'est la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, faites droits les sentiers de notre Dieu dans la solitude. Toute vallée sera haussée, toute montagne et toute colline sera abaissée, et les chemins tortueux seront droits, et les chemins tortueux seront aplanis; et la gloire du Seigneur se révèlera, et toute chair verra pareillement que la bouche du Seigneur a parlé : *Et revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est*[2]. »

Ainsi parle le Précurseur, ainsi crie au désert la voix qui précède le Verbe et lui prépare les veines des oreilles et des cœurs. Dieu veut se faire annoncer et précéder, le Dieu de chair et d'amour, autant et plus encore que le Dieu de feu consumant et d'ardente jalousie : *Quia Dominus Deus tuus ignis consumens est, Deus æmulator*[3]. Il se fait annoncer, afin de se faire attendre, de se faire chercher et reconnaître. Il se dérobe si mystérieusement, il se déguise si étrangement, il s'anéantit si prodigieusement ! Il veut se faire annoncer, afin qu'on le reçoive dans l'âme par la foi, dans le cœur par l'amour : mais, ce n'est point sans doute afin de se faire recevoir avec plus de pompe et d'éclat. Que lui importent, à ce Dieu fait chair, à ce Verbe petit enfant, à ce doux Emmanuel caressant et débile, enfermé dans le sein d'une Vierge ou couché dans une crèche, que lui importent les quelques misérables hommages que lui peut faire sa créature sur la terre ?

« Voix de celui qui dit: Crie bien haut. Et j'ai dit : Qu'est-ce que je crierai ? Toute chair est foin, et toute sa gloire est comme la fleur des champs : *Vox dicentis: Clama. Et dixi: Quid clamabo? Omnis caro fœnum, et omnis gloria ejus quasi flos agri*[4]. » Et l'herbe s'est desséchée, et la fleur est tombée, parce que l'esprit du Seigneur a soufflé sur elle. Vraiment tout ce peuple est une herbe sechée, et le puissant Seigneur qui fait crier bien haut, par la voix du désert, pour proclamer la vanité de cette chair, de cette herbe jaunissante, de cette fleur tombante, il se fait hair, il se fait fleur : chair d'holocauste, chair d'Eucharistie, fleur des champs, fleur éclose sur le rejeton du vieux tronc coupé, presque épuisé, de Jessé. « Et l'herbe s'est desséchée, et la fleur est tombée, mais le Verbe de Notre-Seigneur demeure éternellement : *Exsiccatum est fœnum, et cecidit flos : Verbum autem Domini nostri manet in æternum*[5].

1. Rom., V, 20. — 2. Is XL., 1-5. — 3. Deut., IV, 24. — 4. Is. XL. 6 — 5. *Ibid.*, 8.

Cette herbe des prairies, cette fleur des champs, elle sera fauchée par la mort, elle se fanera sur la croix, elle sèchera au sépulcre, mais pour remplir le tabernacle et pour être mangée à cette crèche adorable, où l'homme animal devient tout spirituel et divin. Et le Verbe éternellement demeurera dans l'humanité, dans l'Église, sur l'autel, dans les âmes purifiées; et l'herbe reverdie, la fleur ressuscitée, rayonneront, dans les cieux, d'une fraîcheur et d'un éclat immortels. Mais les peuples et les âmes, les peuples séchant dans leur attente, les âmes alanguies et mourantes, et les pécheurs, et tous les misérables auront entendu le Verbe, auront vu sa gloire, auront reçu le salut. Et moins coupables seront encore (ô délicatesses adorables, et précautions infinies de la divine miséricorde!) moins coupables, ceux qui n'auront pas ouvert l'oreille et prêté le cœur à la voix, au son, aux cris perdus dans le désert. Mais toi qui évangéliseras Jérusalem, hausse la voix, ne crains rien; dis aux cités de Juda : Voici votre Dieu! Voici que le Seigneur Dieu viendra dans sa force. Quelle force, ô mon petit Enfant de Bethléem? La force de votre faiblesse et de vos larmes. — Et son bras dominera, son petit bras lié dans les langes, et, plus tard, à peine assez fort pour soutenir sa verge, sa houlette, son sceptre de roseau, pour garder le troupeau de ses âmes et de ses peuples. Voici que la récompense est avec lui, et son ouvrage est devant ses yeux, la rédemption et le salut des âmes. « Comme un pasteur qui paît son troupeau, il rassemblera ses agneaux, avec son bras armé de sa houlette, et il les soulèvera, en les appuyant sur son sein; et il portera lui-même les brebis-mères sur ses épaules : *Sicut pastor gregem suum pascet : in brachio suo congregabit agnos, et in sinu suo levabit, fœtas ipse portabit*[1]. »

V

JÉSUS EST, AU MILIEU DE NOUS, IGNORÉ, MÉCONNU

I. — Il en est un au milieu de vous, et que vous ne connaissez pas : c'est celui qui doit venir après moi, lui qui est avant moi. — Jean-Baptiste annonce ici, dit Origène[2], la principale nature du Christ, dont la puissance est telle, qu'il est invisible par sa divinité, lorsque néanmoins il est présent à toutes choses et répandu par tout l'univers : ce qui est marqué par ces paroles :

1. Is., XL, 11. — 2. *Tract.* VI, *In Joan.*

Il est au milieu de vous, au milieu du monde qu'il a créé, qu'il soutient, nourrit et conserve ; au milieu des hommes, créatures raisonnables, dont il est la vie et la lumière, l'action et l'être.

Oh! comme nous avions besoin de recevoir ce témoignage de Jean, pour connaître en Jésus notre Dieu, reconnaître en lui notre Sauveur! car il est, parmi nous, bien souvent ignoré, bien souvent méconnu.

II. — Rappelons-nous la parole du commencement de l'Évangile selon S. Jean : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise... Il était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans son propre domaine, et les siens ne l'ont pas reçu : *Et tenebræ eam non comprehenderunt... et mundus eum non cognovit... et sui eum non receperunt*[1]. Ténèbres intellectuelles, volontaires, obstinées, amassées par le péché ; monde tout entier placé sous la tyrannique possession du mal[2]; créatures perverties, serviteurs révoltés, enfants ingrats: « le Verbe de Dieu se tient au milieu d'eux, et il l'ignorent: *Medius autem vestrum stetit, quem vos nescitis !* »

Lorsqu'il est dit : « Il se tient au milieu de vous, » il faut l'entendre de nous autres, hommes: car, en tant que nous sommes raisonnables, il est au milieu de nous, comme le principal de notre vie. Notre cœur est placé au milieu de notre corps: il est donc comme le cœur de notre âme et le ressort de notre vie raisonnable.

« Or, ceux qui portent le Verbe au milieu d'eux, ce Verbe, lumière de l'esprit, raison de l'intelligence, vie de l'âme, et qui ne connaissent pas sa nature, ni de quelle source il émane, ni comment il existe en eux, ceux-là, portant le Verbe au milieu d'eux, l'ignorent : *Qui ergo Verbum in medio gerunt, non autem cognoscunt de illius natura, nec de quo fonte manavit, nec quomodo consistit in eis, hi Verbum in medio sui obtinentes ignorant*[3]. »

Voilà pourquoi le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. Il veut, à toute force d'amour et de bonté, que sa créature le reçoive, et il se fait créature; il veut que toute chair le voie, et il se fait chair; il veut que les ténèbres le comprennent, et il dérobe sa gloire, il voile sa lumière; il veut que le monde le connaisse, et il se glisse dans le monde pour le surprendre ; puis il éclate en paroles, en œuvres, en prodiges, en miracles qui forcent le monde à le reconnaître et à l'adorer. Il se fait annoncer, prédire, raconter, désirer, par toutes les voix de la

1. Joan., I, 4-11. — 2. I Joan., V, 19. — 3. Vide Corn. a Lap., *In Joan.*, I.

prophétie, par toutes les espérances des peuples, par tous les symboles de la tradition, par tous les pressentiments des âmes. Et il s'attache à son œuvre, d'un nœud tellement étroit, qu'il ne forme plus qu'une personne avec elle et que toutes les puissances du ciel, de la terre et de l'enfer, seraient impuissantes à le rompre et seulement à le délier. Il se glisse dans le temps et dans la trame de l'histoire, il se mêle aux événements, de telle sorte qu'il fait partie intégrante de ce tissu, qu'il est un anneau nécessaire, un anneau d'or, de ces générations qui se succèdent sur la terre et composent l'humanité; de telle sorte que les monuments de l'histoire, les livres, les récits, tout parle de lui, tout porte sur lui; qu'il soutient tout, explique, éclaire et vivifie tout.

Et cependant, mon Sauveur, que d'hommes vous ignorent Que de peuples n'ont pas encore entendu parler de vous, et sont assis à l'ombre de la mort! Ce n'est point votre faute, Verbe fait chair, Dieu fait homme, Créateur fait créature. Vous êtes descendu au milieu du temps et de l'histoire, après vous être fait annoncer, attendre et désirer par tous les peuples. Vous vous êtes fait connaître, prêcher et démontrer, par la parole et la prophétie, par le signe et le miracle, par le sang et le martyre, par la science et le génie, mieux encore par l'innocence et la vertu. Vous avez envoyé vos apôtres à tous les peuples; vous avez semé la parole évangélique à tous les vents du ciel. Vous avez armé vos envoyés et vos missionnaires de douceur et de courage, de patience et d'intrépidité, de dévoûment et de charité. Mais l'homme ennemi vous a suscité des persécutions, des hérésies, des schismes, des guerres, des obstacles de toute sorte et de toute nature; la force, la ruse, la violence, le mensonge, ont repoussé votre lumière, étouffé votre voix et combattu votre amour. O Jésus, vous êtes Dieu: après tout, vous êtes maître: et, si bon, si doux, si patient que vous soyez, ne vous laissez pas vaincre par l'imbécillité de l'homme et par la malice de Satan; ne laissez pas votre œuvre inachevée. Détruisez les obstacles, abaissez les barrières, rapprochez les peuples, dissipez les erreurs, pacifiez la famille des nations, touchez les âmes; envoyez vos apôtres sur les ailes de l'esprit et sur les chars de feu. Faites-vous connaître, ô mon Sauveur; faites-vous aimer. Cela vous est si facile: vous n'avez qu'à paraître, vous êtes si beau, si grand et si bon! *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede, et regna* [1].

III. — Nous pouvons beaucoup nous-mêmes, sans doute, pour faire connaître Jésus parmi les infidèles; nous pouvons beaucoup

1. Ps. XLIV, 5.

par nos prières, nos associations, nos aumônes; nous pouvons beaucoup et nous le devons faire. Chaque fois que nous disons: Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive! (et combien de fois par jour cette prière filiale ne se trouve-t-elle pas sur nos lèvres?) nous devons nous sentir pressés de faire quelque chose pour glorifier le nom de notre Père, pour étendre son royaume de lumière, de paix et d'amour. Si nous sommes vraiment des enfants du Père qui est au ciel, et les bons frères de Jésus qui est au tabernacle et surtout à la crèche, nous travaillerons de toutes nos forces, par nos désirs du moins et nos prières, sinon par des œuvres de zèle, à porter et fixer l'Évangile aux pays infidèles.

Mais, hélas! Jésus n'est pas seulement ignoré au loin! Combien n'est-il pas méconnu parmi nous! *Medius autem vestrum stetit, quem vos nescitis.* Il est méconnu par ceux qui le devraient connaître de tout leur esprit, aimer de tout leur cœur, servir de toute leur âme: *In propria venit, et sui eum non receperunt.* Il est venu dans son domaine, dans son héritage propre, et les siens, ses sujets, ses concitoyens, ses frères, ne l'ont pas reçu. Cette parole est encore vraie, toujours vraie d'une effrayante vérité. Après plus de dix-huit siècles de séjour au milieu de nous, Jésus n'est pas connu, Jésus n'est pas aimé. Que d'âmes indifférentes, que de cœurs grossiers, que d'esprits préoccupés, passent à côté du divin pèlerin, sans le reconnaître et sans lui donner la moindre attention!

Il est là, cependant, au milieu de nous; il se rencontre dans nos rues, sur nos places publiques, au détour d'un chemin, dans les villes bruyantes, dans les campagnes laborieuses, comme dans les profondes solitudes. Il est là, par sa grâce qui sollicite, dans son tabernacle où il attend et prie, par sa religion qui parle aux sens et réveille les souvenirs, dans son Église qui répète ses enseignements, fait entendre sa parole et répand ses bénédictions.

Il est là: tantôt assis au bord de la fontaine, ou sur le puits de Jacob, fatigué de ses courses et de ses prédications, attendant la Samaritaine qu'il appelle au fond du cœur; tantôt passant à travers les foules et laissant exhaler une vertu qui guérit, faisant un signe qui délivre les âmes et les enchaîne à sa suite; tantôt assis au festin du publicain, pour mieux assurer sa conversion, ou assis à la table du pharisien, pour recevoir les larmes de Madeleine; tantôt faisant signe à Zachée de le suivre dans sa maison; tantôt passant, dans la rue, devant le bureau d'affaires de Lévi, pour dire au publicain: Viens et suis-moi.

Sans doute, il est des âmes qui le reconnaissent, qui l'enten-

dent, qui le suivent, qui quittent tout pour le suivre et le servir... *Spiritus ubi vult spirat: et vocem ejus audis*[1]... mais combien le nombre en est petit! Que d'indifférents, de charnels, d'endurcis! Que de raisonneurs et d'orgueilleux, de superbes et d'incrédules! Que de lâches et de mondains, de dissipés et de voluptueux, parmi les chrétiens !

Et, parmi les âmes fidèles, parmi les assidus de la prière et du tabernacle, parmi nous, mon Sauveur, qui voulons vous aimer, qui voulons vous servir, qui voulons vous être fidèles jusqu'à la mort et dans la vie éternelle, comme on vous connaît peu, comme on vous aime mal, comme on vous sert misérablement! Vous voudriez nous entretenir, et la créature nous préoccupe; vous voudriez nous appeler à l'héroïsme des souffrances, au partage de votre croix, et les passions mal domptées, l'amour-propre mal vaincu, impliquent notre cœur de mille liens et de mille affections qui vous contrarient. Vous voudriez établir avec nous un commerce intime et familier, afin de nous ouvrir votre cœur et de transformer notre âme : nous fuyons, ou nous évitons, ou nous négligeons les sollicitations de la grâce, les offres d'une vocation plus haute, les ouvertures d'un état plus sublime. Vous voudriez être sans cesse avec nous, par l'esprit, par le cœur, attachés à vous, par votre présence goûtée, savourée, embrasée dans la prière, la méditation, l'union au fond du sanctuaire de l'âme, même au milieu des multitudes, des temps, des affaires et de la créature, comme vous êtes avec nous par votre présence de Dieu; comme vous êtes présent tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles, par votre présence *humanisée*, sacramentelle, eucharistique : *Ne putet aliquis alicui esse invisibilem, ad omnes homines venientem vel ad universum orbem, ab eo qui humanatus est et in terra comparuit*[2]. Vous nous dites chaque jour, vous soupirez tendrement à notre cœur: « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes: *Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum*[3]... » et nous ne vous prêtons qu'une oreille distraite, un cœur préoccupé; notre âme dissipée ne sait pas rester à vos pieds, comme Madeleine, pour vous écouter et vous contempler. Nous ne savons pas vous suivre virilement au Calvaire, portant notre croix à votre suite. Nous ne savons pas nous donner à l'œuvre que vous inspirez, au sacrifice que vous désirez. Nous négligeons vos pauvres, vos infirmes, vos ignorants, vos petits enfants, vos églises, vos pontifes affligés, votre vicaire captif et persécuté. Nous abandonnons votre tabernacle et nous renvoyons nos communions. Enfin, mon

1. Joan., III, 8. — 2. Orig., ut supra. — 3. Prov., VIII, 31.

Sauveur, nous ne savons pas vous écouter, nous ne voulons pas vous entendre, nous redoutons de vous suivre, et, pourtant, nous voudrions vous aimer... O Jésus, frappez et parlez; touchez et convertissez; approchez et enflammez! Je veux que vous soyez ma lumière, ma vie, ma joie, mon bonheur, mon Dieu et mon tout! *Deus meus et omnia!*

VI

L'AME CHRÉTIENNE DIT A JÉSUS: QUI ÊTES-VOUS?

I. — Qui êtes-vous? C'est une question qui va bien au temps présent. Nous attendons Jésus; tous les désirs et toutes les espérances se tournent vers lui. D'avance, l'âme chrétienne lui demande: Qui êtes-vous? quel personnage? quelle grandeur? quelle dignité? D'où venez-vous? Pourquoi venez-vous parmi nous? Qui vous envoie? Quelle mission remplissez-vous? Quelles fonctions? Dans quel but? *Domine, quo vadis*[1]?

Tu quis es? Seigneur, qui êtes-vous, avant le temps et la créature? Dans le temps et la créature, qui êtes-vous?

II. — Il nous faut connaître, du moins par quelques-unes de ses qualités, la personne de Jésus, afin de le recevoir comme il doit être reçu. Il a beau se glisser parmi nous en se dérobant et comme passer au milieu de nous incognito, tel qu'un personnage qui décline les honneurs dûs à son rang: sa grandeur se décèle, et quelques rayons de la divinité passent sous son déguisement.

Tu quis es? Qui êtes-vous? Non en apparence et par l'extérieur: vous êtes un homme faible et mortel, soumis à tous les accidents de la vie et de la mort; vous êtes un petit enfant, qui souffre, pleure et gémit. Mais, au fond, dans la réalité substantielle de votre personne, qui êtes-vous? Votre pauvre berceau est entouré de prodiges; la nuit s'éclaire des rayons de votre couche; les anges entr'ouvrent les cieux et chantent sur votre jeune tête. Tous les temps et toutes les générations qui vous précèdent étaient occupés de vous, tendaient vers vous leurs prières et leurs cœurs, leurs regards et leurs espérances. Le monde vous portait dans ses flancs comme un germe, une promesse, une certitude de réconciliation et de paix. Votre naissance, votre apparition dans le temps et la créature, étaient

1. Joan., XIII, 36.

prévues, annoncées d'avance, décrites et chantées. Tous les événements concouraient à réaliser les desseins d'une providence miséricordieuse, et tous les peuples se succédaient pour vous précéder, vous amener et vous reconnaître.

Qui êtes-vous donc, vous si grand et si petit? Si petit dans la crèche, si grand dans le monde?... Et Jésus répond, du fond de son anéantissement, du sein du mystère où il est caché, du sanctuaire virginal de Marie où il repose encore ; il répond comme du sein du buisson mystérieux, de la flamme prodigieuse qui brûlait sans consumer ni flétrir l'intacte verdure de l'arbuste symbolique ; Jésus répond : « *Ego sum qui sum*[1]: Je suis celui qui suis. »

Je suis l'être essentiel, nécessaire, infini. Je suis par moi-même, de toute éternité, subsistant, avec la plénitude de l'être, l'immensité de la substance, l'infinité des perfections. Je suis l'être : en dehors de moi, tout ce qui existe est par moi, tient l'être de moi, un être accidentel, contingent et communiqué, un être imparfait, dépendant de ma volonté, qui ne se continue qu'en lui continuant l'énergie de ma puissance et le regard de ma bonté. Je suis l'être : en dehors de moi, il n'y a que le néant, qui ne saurait borner mon être et qui n'est qu'une manière, pour l'intelligence humaine, de comprendre ou de désigner ce que je ne suis pas. Je suis avant le temps, qui n'a commencé que par vous, créature de ma volonté. Je suis avant la création, qui n'a commencé que par moi. Je suis avant tous les temps et avant toutes les créatures, seul et complet, solitaire et fécond, vivant de ma vie personnelle, de ma joie substantielle et de mon bonheur infini. Je suis dès lors la cause de l'être de toute créature, et sa raison d'être, et sa cause efficiente. Je suis le terme de ses évolutions, la fin de son existence, sa joie et son bonheur. Tout ce qui est, est de moi, par moi, en moi. Toute créature a été faite sur une de mes idées et réalise une de mes conceptions ; elle a été faite pour manifester mes perfections et publier ma gloire. Tout vient de moi, tout doit retourner à moi. Mais, dans cette masse de créatures, dans cette hiérarchie d'ordres, de groupes, de familles d'êtres sortis de mes mains, il est une créature faite avec un amour singulier, où j'ai imprimé un rayon de ma face, où j'aime à me contempler comme dans un miroir : c'est toi, mon fils, que j'ai fait capable de me connaître et de m'aimer, dont le bonheur et la gloire consistent à me servir ; c'est toi, que j'ai créé avec une bienveillance particulière, avec un soin tendre et paternel, avec un amour que tu ne peux comprendre et qui

1. Exod., III, 14.

rend les cieux jaloux ; c'est toi, que j'ai créé pour me faire connaître d'une intelligence raisonnable et pour me faire aimer d'un cœur libre et reconnaissant... toi qui t'es révolté contre moi, ton Maître ; toi qui m'as méprisé, ton Auteur ; toi qui m'as abandonné, ton Père ; toi qui t'es précipité, ruiné, perdu : c'est toi que je viens rechercher sur la terre et que je veux sauver, car je t'ai aimé d'un amour prévenant, généreux, persévérant, miséricordieux, plus que maternel ; toi que j'ai aimé d'un amour éternel : *In perpetua charitate dilexi te : ideo attraxi te, miserans*[1].

III. — Mais, qui êtes-vous, mon Dieu, maintenant que vous voilà, dans le temps et la créature, soumis à toutes les vicissitudes et à tous les accidents ? *Tu quis es ?* Qui êtes-vous ? Votre être divin est-il diminué, borné, dans ces petits membres d'enfant qui vous contiennent, dans le sein d'une Vierge qui vous porte ? Votre être est-il limité, votre puissance, enchaînée ; votre sagesse, obscurcie ; votre sainteté, compromise ? Vous êtes petit, vous êtes faible, vous souffrez. Je vous entends vous plaindre et vagir dans votre pauvre crèche. Je vous vois sucer le lait de votre mère, et vous développer, et grandir, comme les autres enfants d'Adam. Seigneur, qui donc êtes-vous ? *Tu quis es ?*

Et Jésus répond, du sein de sa mère et du fond de la crèche, du milieu des infirmités de la nature humaine dont il s'enveloppe, et des genoux de Marie où il repose : *Ego sum Joseph, frater vester*[2] *:* Je suis Jésus votre frère, issu de la même origine, du même sang et de la même chair. Sans cesser d'être votre Dieu, je suis votre frère. L'incarnation de ma personne n'a rien changé à ma substance éternelle de Dieu, n'a point limité mon être infini, n'a point diminué ma dignité de Fils de Dieu. — Je suis votre Dieu comme toujours, votre Créateur, votre Maître. Ces titres n'ont pas suffi pour me faire aimer. Je me suis fait votre semblable, votre prochain, votre frère. J'ai voulu m'unir tellement à votre nature, que j'en suis désormais inséparable, que je la pénètre de ma vie, que je l'exalte dans ma lumière, que je l'emporte et que je la place dans le séjour inaccessible de ma gloire. Ce nœud est tellement étroit, que l'union se résout en unité personnelle, afin que cette nature humaine, que j'ai créée, que j'ai relevée, que j'ai tant aimée, ne puisse jamais se détacher de moi, m'oublier, me dédaigner. Je l'ai élevée à la dignité divine de ma personne, je lui fais partager ma gloire et mon bonheur, ma vie et mon éternité. Et vous, mes frères, vous, mes os et ma chair, « *Fratres mei*,

1. Jerem., XXX, 3. — 2. Gen., XLV, 4.

vos, os meum et caro mea[1], » là, où je suis, vous viendrez ; là où je règne, vous règnerez ; là où je suis Dieu, vous serez dieux[2]. Votre nature est ma nature : il y a entre nous des affinités, des aspirations, des désirs qui doivent être satisfaits. Je ne puis être complet dans mon nouvel être humain, je ne puis être heureux et pleinement satisfait dans la nature que j'ai prise, que par votre accession à votre personne, et, dans ma personne, à l'indivisible Trinité. Je ne puis me reposer que dans une communion entière, dans une unité indissoluble qui nous relie et nous résume en un, dans les embrassements du Père, du Fils et de l'Esprit : *Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te, ut et ipsi in nobis unum sint :... ut sint consummati in unum*[3]. *Manete in me, et ego in vobis*[4]. Voilà qui je suis : un de vous, faible, souffrant et mortel, votre frère, homme soumis au temps et à la créature, à la souffrance, au travail, à la peine, à la mort : pour que vous deveniez mes frères, dieux affranchis du temps, de la créature, de la souffrance, de la peine et de la mort, pour vous faire régner avec moi, par moi, en moi, dans la vie, dans la lumière, dans l'amour, dans la gloire, dans le bonheur. « *Ego sum Joseph, frater vester :* Je suis Jésus, je suis Joseph votre frère ! »

O mon divin Joseph, ô mon aimable frère, je vous reconnais, je vous bénis et je vous aime ! Je vous reconnais à l'air de votre visage : *Facies enim tua decora*[5]. Je vous reconnais au son inimitable de votre voix : *Vox enim tua dulcis*[6]. Je vous reconnais à votre émotion de tendresse qui gagne mon cœur et le trouble : *Non se poterat ultra cohibere Joseph*[7]. Je vous reconnais à ces embrassements, à ces larmes dont vous me couvrez et qui remuent toute mon âme, en me faisant pleurer dans vos bras : *Cumque amplexatus recidisset in collum Benjamin fratris sui, flevit : illo quoque similiter flente super collum ejus*[8]. Oui, vous êtes mon frère ; comme moi, fils du vieux Jacob, je veux dire de Dieu, notre Père, qui est au ciel ; sorti du sein de Rachel, je veux dire de Marie, votre divine mère. Je vous reconnais et je vous bénis, car vous êtes venu me délivrer, me sauver, me nourrir et me pardonner : et je vous aime, je veux vous aimer d'un amour de sang et de cœur, d'un amour de famille et de dilection, d'un amour de reconnaissance et de charité, d'un amour inviolable et sacré, d'un amour éternel, d'un double amour, comme mon Dieu, comme mon frère. *Et omnis qui diligit eum qui genuit, diligit et eum qui natus est ex eo*[9].

1. II Reg., XIX, 12. — 2. Ps. LXXXI, 6. — 3. Joan., XVII, 21-23. — 4. *Ibid.*, XV, 4.
5. Cant., II, 14. — 6. *Ibid.* — 7. Gen., XLV, 1. — 8. *Ibid.*, 14. — 9. I Joan., V, 1.

VII

JÉSUS DIT A L'AME CHRÉTIENNE: QUI ES-TU?

I. — Retournons sur nous-mêmes notre pensée ; écoutons Jésus qui nous adresse cette question : *Tu quis es?* Et toi, qui es-tu?... A la lumière que projette sur toi le mystère de mon Incarnation, connais-toi toi-même, examine-toi, discute-toi, pèse-toi, compare-toi. Qui es-tu par le fond de ton être? Qui es-tu par les qualités de cet être? Par le fond de ton être, tu es créature ; par l'accident de ton être, tu es pécheur. Créature, comprends-tu que tu dépends de ma puissance? Pécheur, combien tu as besoin de ma miséricorde? Laisse-moi pousser, jusqu'au fond de ta conscience, ces trois mots : *Tu quis es?* Qui es-tu?

II. — Seigneur, si vous êtes celui qui est, je suis celui qui n'est pas. Vous avez dit à une de vos saintes : « Tu seras heureuse si tu connais qui je suis et qui tu es : je suis celui qui suis, tu es celle qui n'est pas : *Beata eris, si novis quis sum ego, quæ tu : ego sum qui sum, tu es quæ non es*[1]. » Je ne suis rien par moi-même ; je n'ai en fonds que le néant. C'est vous, qui m'avez fait, qui m'avez créé à l'heure, au moment, dans la condition que vous avez choisis. Mon âme et mon corps, je les tiens de vous, de la plénitude de votre être, d'un acte de puissance, d'un décret d'amour et de bonté : ils ne sont pas miens, mais vôtres. Je dois les appliquer à vous connaître, à vous aimer, à vous servir, à faire votre volonté. J'existe par vous ; dans un point du temps et de l'espace, ma vie, comme perdue au milieu d'un océan de vie, est bornée à quelques années, à quelques instants ; mon existence, au milieu de centaines de millions d'existences semblables, est gouvernée, dirigée, a commencé, doit finir par le fait d'une providence qui dispose de moi, sans moi, pour moi. Je suis borné par toutes les existences coordonnées autour de moi ; ma force, ma santé, mon action, sont à peine perceptibles dans le tourbillon qui m'entraîne, me submerge, domine mon corps, mais ne peut forcer ma volonté. Je suis petit, je suis faible, je suis un, je suis seul : et vous daignez vous occuper de moi, penser à moi, me conserver, me nourrir, me sauver! Ma petite vie s'écoule et s'use, ma frêle existence se consume à des pensées, à des désirs, à des affections, à des actions aussi futiles, aussi

1. Vide Corn. a Lap., *In Joan.*, I.

vaines, aussi misérables que moi, puisque toute l'activité de mon être est appliquée et se termine à la vie grossière de ce corps qui se corrompt et charge mon âme. Et cette vie tout animale, ô misère ! est pourtant nécessaire pour retenir mon âme, tandis que mon âme est tout entière occupée à soutenir mon corps. Je remplis une fonction, un emploi, un métier ; j'y mets toute mon attention, j'en tire toute ma vanité, j'y attache toute mon espérance, tandis que la mort me menace et me consume de toutes parts : et je sens que la vie s'en va, diminue et tarit. Je souffre, dans mon corps, la faim, la soif, le froid, le chaud, les fatigues, les maladies, des afflictions, des tribulations incessantes : en sorte qu'il est à peine un moment où je n'aie à souffrir, souvent plusieurs maux à la fois. Mais, dans mon âme, je souffre des maux plus grands et plus cruels : anxiétés, scrupules, chagrins, colères, abattements, indignations, ténèbres, incertitudes, erreurs, passions de toutes sortes qui m'agitent, me trompent et me tourmentent.

Et je gémis comme Job, l'homme des douleurs et des épreuves. « L'homme, né de la femme, vivant peu de temps, est rempli de beaucoup de misères. Il est comme une fleur qui s'épanouit et meurt ; il fuit comme l'ombre, et il ne demeure jamais dans le même état : *Homo, natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. Qui quasi flos egreditur et conteritur, et fugit velut umbra, et numquam in eodem statu permanet*[1]. » Et je passe ainsi, suspendu, dans le temps, entre le ciel et l'enfer, par un fil qu'un souffle peut rompre, ou, plutôt, soutenu, porté par votre main miséricordieuse, ô mon Dieu ! Vous seul avez fixé le moment de ma naissance ; vous seul avez mesuré le terme de ma vie ; vous seul savez le moment de ma mort. Hier je suis né, je vis aujourd'hui, je meurs demain : *Hesterni quippe sumus, et ignoramus quoniam sicut umbra dies nostri sunt super terram*[2]. Le moment de ma naissance a commencé l'année de ma mort ; tout ce que j'ai vécu a été dévoré ; tout ce que je vis, est la proie de la mort qui m'environne, me presse et me pousse dans la tombe. Chaque pas que je fais me rapproche de ma fin, voilée d'ombre et de surprise. Chaque souffle de mes lèvres, chaque battement de mon cœur, emportent une parcelle de ma vie, comme ces eaux coulantes, qui battent sans cesse, creusent et emportent le terrain mouvant de leurs rives.

Je suis donc un rien par moi-même ; je suis une créature d'un jour, par votre bonté. Je passe sans cesse ; le temps m'emporte et me détruit : et, dans cette figure du monde qui

1. Job, XIV, 1-2. — 2. Job, VIII, 9.

passe, je suis un trait, un accident, plus mobiles encore et fugitifs dans le présent. Dans l'avenir, je vais à vous, pour rendre compte de cette existence que vous m'avez donnée, de cette âme et de ce corps que vous m'avez prêtés, de cette vie troublée, courte, passagère, que j'aurai vécue. Seigneur, je veux y penser chaque jour et sans cesse. Je veux écouter votre parole, et m'en pénétrer, et l'emporter avec moi dans toutes les vicissitudes de ma vie, afin qu'elle m'avertisse et me conseille: *Tu quis es?* Qui es-tu? Je suis une créature de néant, de passage, de vanité: mais je tends à l'être, à la permanence, à l'éternité, « car, pour que nous soyons heureux, éternels à jamais, imitons l'Éternel, et c'est pour nous la grande et bienheureuse éternité, que l'imitation de l'éternité: *Nam ut beati atque æterni simus in æternum, imitemur æternum: et magna nobis est æternitas, imitatio æternitatis*[1]. »

III. — Seigneur, si j'interroge les plus grands rois, les plus puissants et les plus sages, ceux qui ont fait une plus grande figure dans le monde et qui le remplissent encore du bruit de leur nom, ils me font la même réponse que le dernier des esclaves, s'ils sont sincères et véridiques.

Si je dis à Salomon: Et vous, qui êtes-vous? *Tu quis es?* — il me répond: « Moi aussi, je suis un homme mortel, semblable à tous les autres, et de la race de celui qui le premier a été fait sur la terre. Et, dans le sein de ma mère, j'ai commencé, comme tous les autres, par une origine impure, charnelle et grossière. Moi aussi, en naissant, j'ai respiré l'air commun, et je suis tombé sur la terre, qui m'a reçu comme les autres; et la première voix que j'ai fait entendre a été une voix de larmes. Enveloppé de langes, j'ai été nourri par de grands soins, car personne, même parmi les rois, n'a un autre commencement et une autre naissance. Semblable pour tous est l'entrée dans la vie; semblable pour tous est la sortie: *Nemo enim ex regibus aliud habuit nativitatis initium. Unus ergo introitus est omnibus ad vitam, et similis exitus*[2]. »

Voilà, mon Dieu, ce que sont tous les hommes par nature; voilà ce que je suis. Mais, cette créature que je suis a été gâtée par le péché. La contagion originelle s'est glissée jusqu'au fond de mes entrailles; elle a passé par mon corps, issu d'une source impure, pour souiller mon âme de son contact et pour déposer un sédiment de corruption, qui infecte tout le cours de ma vie. « Car, voilà que j'ai été conçu dans l'iniquité, et c'est dans le péché, que ma mère m'a conçu: *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea*[3]. » Vous

1. S. Greg., *Moral.*, XVIII. — 2. Sap., VII, 1-6. — 3. Ps. L, 7.

m'avez lavé par le baptême, vous m'avez purifié dans votre sang, mon Sauveur : mais, hélas ! depuis cette divine ablution, que de péchés j'ai commis moi-même ! Que de révoltes contre votre loi ! Que d'insultes à votre présence ! Que d'ingratitudes vis-à-vis de votre bonte ! Le premier usage que j'ai fait de ma raison s'est tourné contre vous, mon Créateur et mon Sauveur, mon Bienfaiteur et mon Père. Par malice souvent, j'ai choisi le mal, je l'ai voulu, je l'ai fait : résistant à votre grâce qui me sollicitait à votre bien, éteignant la lumière qui m'en découvrait la beauté, méprisant les avances qui m'en avaient fait goûter déjà les nobles douceurs; par faiblesse, le plus souvent, j'ai cédé à vos ennemis et me suis laissé entraîner à vous désobéir, à vous mépriser, à vous renier. Qui pourrait compter le nombre de mes fautes et peser la gravité de mes péchés ? Et si votre grâce ne m'avait prévenu, préservé bien souvent, si votre main paternelle ne m'avait pas protégé, défendu, si vous n'aviez pas disposé les accidents de la vie, le concours des circonstances et le cours du temps, selon ma faiblesse et pour mon salut, que de crimes n'aurais-je pas commis ! Combien de fois n'aurais-je pas été la victime de la haine de mes ennemis, de la malice de ma nature, de la faiblesse de mon cœur, la proie de la mort et de l'enfer !...

Voilà ce que je suis par moi-même, ô mon Dieu; voilà ce que j'ai fait de mes biens, de vos grâces, de vos prévenances, de votre amour. Voilà ce que je devrais être pour vous : un objet de haine, de mépris et d'horreur... Et je suis confondu de vous voir descendre du ciel pour me chercher, vous abaisser pour me relever, vous livrer pour me sauver, vous faire homme, victime à la croix, Eucharistie à l'autel, pour me rendre juste, me faire saint, me faire dieu.

Oh ! venez, venez, doux Sauveur ! Plus je suis misérable, plus je suis pécheur : plus je vous émeus, et je vous attire. Plus j'ai besoin de vous, et je vous implore, et plus vous vous hâtez en déployant votre puissance, pour satisfaire votre amour. « Mon Dieu, tournez vers moi votre visage, et vous me vivifierez ; et votre peuple se réjouira en vous ! Seigneur, montrez-nous votre miséricorde et donnez-nous votre salut ! *Deus, tu conversus vivificabis nos: et plebs tua lætabitur in te. Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam : et salutare tuum da nobis*[1]. »

1. Ps. LXXXIV, 7, 8.

QUATRIÈME SEMAINE DE L'AVENT

I

DU TEMPS OU COMMENCE LA MISSION DE JEAN-BAPTISTE

I. — Ce n'est pas sans de profonds et mystérieux desseins, que l'Évangile marque exactement le temps où Jean-Baptiste commença d'annoncer le Messie, et décrit par le détail le gouvernement d'Israël. Il fallait montrer que les temps marqués par les prophètes étaient arrivés, et qu'Israël asservi avait besoin d'un Rédempteur et d'un Sauveur. Il fallait indiquer que le Messie, venu dans le temps prédit, devait étendre son œuvre de prédication et de salut, non seulement à la Judée, mais à toute la gentilité réunie sous le sceptre de César. Ainsi, l'Évangile nous réserve et nous révèle d'abondantes lumières, dans les textes qui sembleraient les plus indifférents. Tout est parole de Dieu, tout est lumière et vie, amour et vérité; tout est digne de nos méditations, tout est objet de notre foi.

II. — Il fallait donc marquer que les temps prédits pour la venue du Messie étaient accomplis, et que les prophéties se rencontraient toutes en la personne de Jésus. Or, nulle prophétie plus célèbre, plus précise que celle du vieux Jacob, transmettant à ses fils, avant de mourir, les promesses divines avec ses dernières bénédictions et découvrant, au bord de l'éternité, par une illumination prophétique, celui qui devait naître de sa race pour être la bénédiction et la joie de tous les peuples.

Distribuant à chacun de ses fils, qui passent successivement devant sa couche, ses dernières paroles comme un testament paternel d'amour ou de justice, il leur annonce l'avenir de leur famille et de leur race. Arrive Juda, l'héritier du droit sacré, du droit sacerdotal et royal de primogéniture. Alors, le vieux patriarche s'écrie: « Juda, tes frères te loueront; ta main sera sur le cou de tes ennemis; les fils de ton père te loueront. Juda est un lionceau. Tu es monté, mon fils, pour ravir ta proie; puis, tu t'es reposé, en te couchant comme un lion et comme une lionne. Qui te réveillera? Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le chef de sa race, jusqu'à ce que vienne celui

qui doit être envoyé, et c'est lui qui sera l'attente des nations. Liant son poulain à sa vigne et son anesse au cep, ô mon fils, il lavera sa robe dans le vin, et son manteau dans le sang du raisin. Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents, plus blanches que le lait. » Puis, continuant de distribuer à ses autres enfants leur part de bénédiction, avec la révélation énigmatique de leurs destinées, le vieux prophète s'interrompt et s'écrie : « J'attendrai, Seigneur, votre salut : *Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium... Salutare tuum expectabo, Domine*[1]. »

Voilà, dans son étonnante précision, à deux mille ans de distance, le temps marqué de la venue du Messie. Voilà, dans sa naïve et sublime majesté, le signalement de celui qui sera l'attente des peuples et le désir des nations, les principaux traits de sa physionomie, et son pacifique triomphe, et le sang de sa croix, et le vin de son Eucharistie.

C'est pour cela que le saint Évangile précise bien, à son tour, le temps et le gouvernement, non seulement de la Judée, mais du monde entier, au moment de raconter la mission de Jean-Baptiste, le précurseur, le héraut et le témoin du Messie.

Tibère-César gouverne l'Empire depuis quinze ans, c'est-à-dire tout le monde connu et soumis à cette domination de fer et de boue que le prophète Daniel avait prédite comme le quatrième et dernier des grands empires matériels, précédant et préparant l'Église.

Ponce-Pilate gouverne la Judée. C'est un proconsul des Romains : il n'a ni le titre, ni la qualité de roi, pour que son titre et sa qualité d'étranger soient bien constatés.

Ponce-Pilate gouverne après Archélaüs, fils du premier Hérode, l'infanticide et le persécuteur du Christ, dépouillé par Auguste.

Les deux autres fils de cet Hérode, dont la race venait de l'Idumée, gouvernent leur part de la Galilée, divisée en quatre par Auguste. Hérode Antipas est tétrarque de la Galilée proprement dite. Philippe, son frère, est tétrarque de l'Iturée et de la Trachonite, régions montagneuses et escarpées, au pied du Liban, du côté de la Syrie et au delà du Jourdain. Enfin, un étranger, Lysanias, était tétrarque de l'Abylène, qui confinait au Liban et à Damas.

Ainsi, le temps est accompli : la race de Juda est opprimée ; la race royale déchue s'éteint dans l'obscurité ; l'héritage même du Seigneur, divisé en quatre parts, est gouverné par des

1. Gen., XLIX, 8-18.

étrangers. Oh ! comme Israël, divisé entre tant de princes impies et cruels, infidèles et persécuteurs, comme Israël devait soupirer après son Rédempteur et son Messie ! Comme il devait désirer celui qui fut promis, annoncé, décrit tant de fois, dont le berceau était marqué d'avance, dont le temps était mesuré, dont la naissance était fixée ! Comme il devait soupirer, d'un élan tout patriotique, en même temps que d'une ardeur de paix et de vérité, après celui qui devait rétablir le royaume de Dan jusqu'à Bersabée, relever le trône de David et régner sur le genre humain, délivré par le pacifique conquérant !

Ainsi, Seigneur, vous vous montrez le maître du temps comme de l'éternité. Deux mille ans à l'avance, vous avez marqué votre place dans l'histoire ; et, le temps venu, vous paraissez fidèlement, exactement, par un concours de circonstances et dans un conflit d'événements aussi clairement prédits que providentiellement amenés ; et ces temps que vous avez marqués, ces circonstances que vous avez décrites, ces événements que vous avez conduits et qui vous amènent sur la terre, démontrent que vous êtes le Dieu du ciel et de la terre, le Seigneur que servent ses temps et ses créatures, le Verbe auquel sont adaptés tous les siècles : *Fide intelligimus aptata esse sæcula Verbo Dei*[1].

III. — Écoutons maintenant le savant Origène et le mystique S. Grégoire nous donner une autre signification de ces détails historiques, marqués avec tant de précision dans l'Évangile.

Origène nous dit[2], que, dans les prophéties annoncées seulement aux Juifs, il est fait mention du seul royaume des Juifs : « Vision d'Isaïe, nous dit le prophète, aux jours d'Ozias, de Joatham, d'Achor et d'Ézéchias, rois de Juda. » Mais, dans l'Évangile qui devait être prêché au monde tout entier, il est fait mention du gouvernement de Tibère-César, qui était regardé comme le maître de tout l'univers. Toutefois, si seulement ceux de la gentilité devaient être sauvés, il eût suffi de faire mention de Tibère. Mais, comme il fallait aussi qu'il y eût des croyants parmi les Juifs, c'est pour cela que l'on énumère aussi les royaumes ou les tétrarchies des Juifs.

Le précurseur du Rédempteur, dit à son tour S. Grégoire[3], est marqué au temps où il reçut la parole de prédication, en désignant le prince de la République romaine et les rois de la Judée, « car il venait annoncer celui qui devait racheter quelques-uns de la Judée et plusieurs d'entre les nations : les temps de la prédication sont désignés par les rois des nations

1. Hebr., XI, 3. Vide C[illegible] a Lap., *In Luc.*, III — 2. *Hom.* XXI.
3. *Hom.* XX, *In Evang.*

et les princes des Juifs. Or, comme toute la gentilité devait être réunie en une seule Église, on rappelle qu'un seul présidait à la République romaine: *Quia enim illum prædicare venebat qui ex Judæa quosdam et multos ex gentibus redempturus erat, per reges gentium et principes Judæorum prædica ionis tempora designantur. Quia autem gentilitas colligenda erat, in romana republica unus præfuisse describitur.* » Et le grand Docteur ajoute, afin de révéler tous les mystères qui se cachent sous ces détails historiques: « Comme Jean annonçait celui qui était à la fois Roi et Prêtre, l'Évangéliste S. Luc désigna les commencements de sa prédication, non seulement par le royaume, mais encore par le sacerdoce: d'où il ajoute: Sous les princes des prêtres Anne et Caïphe, les deux pontifes qui marquent le commencement et la fin de la vie publique du Sauveur. *Et quia Joannem illum prædicavit, qui simul rex et sacerdos existeret, Lucas evangelista, prædicationis ejus tempora, non solum per regnum, sed etiam per sacerdotium designavit.* »

Ainsi nous avons le sens de cette description historique et géographique.

Jésus est le Roi des temps et des siècles; il est aussi le Roi des rois et des peuples. Les événements ordinaires sont pour lui des signes, et les personnages, qui paraissent gouverner le monde, sont les libres agents de ses desseins. Ce Messie que Jean annonce; cet homme inconnu parmi les Juifs où il se cache; ce personnage, tant attendu et tant méconnu, que les prophètes font si grand et que son humilité fait si petit, qui doit opérer une si grande révolution dans le monde avec de si faibles moyens, qui doit fonder une œuvre indestructible avec de si chétifs instruments: ce Jésus est annoncé, dévoilé, reconnu, confirmé par les temps, les hommes, les révolutions politiques, les passions humaines, les événements et les prophéties.

Il est donc vrai, mon Sauveur, vous disposez souverainement des siècles et des choses. Vous semblez être amené par un concours fortuit d'événements; c'est vous qui les menez et les conduisez, car vous menez le monde et vous conduisez l'homme à vos fins. Vous semblez être le jouet des combinaisons de la politique et des passions de l'homme: c'est vous qui vous jouez, avec votre puissance et votre sagesse, à travers la trame de l'histoire et les desseins de l'homme, « *Ludens coram eo omni tempore, ludens in orbe terrarum*[1], » tant il est vrai que vous êtes tout à la fois le Fils de Dieu et le fils de l'homme, le Roi des temps et de l'éternité, qui régnez glorieusement dans

1. Prov., VIII, 30, 31.

le ciel, qui gouvernez mystérieusement sur la terre. Divine sagesse, vous atteignez d'une fin à l'autre avec puissance, et vous disposez toutes choses avec suavité. « Vous qui gouvernez Israël, venez; vous qui conduisez Joseph comme une brebis docile; vous qui êtes assis sur les Chérubins, manifestez-vous devant Éphraïm, Benjamin et Manassé, les plus jeunes des enfants de Jacob, les derniers des tribus d'Israël, devant les petits et les pauvres; excitez votre puissance et venez, afin de nous sauver! *Qui regis Israel, intende: qui deducis velut ovem Joseph, qui sedes super Cherubim, manifestare coram Ephraim, Benjamin et Manasse. Excita potentiam tuam, et veni, ut salvos facias nos*[1]. »

II

DE LA VOCATION DE JEAN-BAPTISTE

I. — La parole du Seigneur se fit entendre à Jean, fils de Zacharie, dans le désert. Avant de se faire entendre par lui-même, le Verbe incarné veut se faire entendre par son précurseur, qui est à la fois son héraut. Il se fait précéder, comme les princes, d'un personnage officiel qui lui ouvre les portes, lui prépare l'entrée, impose silence à la foule, afin qu'on puisse recevoir selon sa dignité, écouter avec respect celui qui vient déployer sa puissance et manifester ses volontés.

Mais, tout cet office est sans apparence extérieure: il se passe dans la solitude du désert et dans l'humilité de la pénitence. C'est pour les âmes, et pour les âmes de bonne volonté, que la parole du Seigneur se fait entendre à Jean-Baptiste, et que l'humble Précurseur la proclame fidèlement et généreusement.

II. — Le Fils de Dieu, voulant rassembler son Église, agit d'abord par son humble serviteur; et, pour cela, il est bien dit: La parole du Seigneur se fit entendre sur Jean, « afin que l'Église commençât, non par l'homme, mais par le Verbe: *Ut Ecclesia non ab homine cœperet, sed a Verbo*[2]. »

Le grand Docteur de Milan nous explique le dessein de Dieu dans l'établissement de son royaume sur la terre: c'est un royaume tout spirituel; c'est une œuvre qui n'est appuyée sur aucune force humaine, sur aucun fondement matériel, sur

1. Ps. LXXIX, 1-3. — 2. S. Ambr., *In Luc.*, III.

aucun bras de chair. Elle ne porte que sur la parole, comme qui dirait sur le vide. Ainsi la terre et les cieux se balancent, portés par cette parole puissante qui les a créés, les soutient, les nourrit et les conserve. « Les cieux sont affermis par la parole du Seigneur, et toute leur force vient de l'esprit de sa bouche : car il a dit, et tout est fait ; il a ordonné, et tout est créé : *Verbo Domini cœli firmati sunt : et spiritu oris ejus omnis virtus eorum... quoniam ipse dixit, et facta sunt : ipse mandavit, et creata sunt*[1]. » Le royaume de l'Esprit, le royaume de la parole descendue d'en haut, du Verbe incarné, devait être annoncé, préparé par la parole. Voilà pourquoi la parole du Seigneur se fait entendre à Jean, fils de Zacharie.

Dieu, pour envoyer le précurseur de son Fils, le préparateur de son royaume, ne se sert point d'intermédiaire ; il ne lui envoie point un ange. Désormais, le véritable intermédiaire est le divin Médiateur Jésus-Christ, le messager des volontés divines et l'ange du grand conseil. « Mais le fils de Zacharie ne devait pas non plus venir de lui-même : il devait être envoyé. C'est pourquoi la parole qui se fait entendre sur lui, est un commandement : *Verbum autem Dei sui mandatum esse dicitur, quia non a se venit Zachariæ filius, sed Deo ipso movente*[2]. »

Aussi, le Précurseur ne relève-t-il d'aucune autre autorité que de celle de Dieu. Sans crainte comme sans orgueil, se reconnaissant indigne de la mission que Dieu lui confie, il ne la trahit point, en la laissant contrôler par une puissance humaine ; il ne s'abaisse point devant les docteurs, les prêtres et les scribes de Jérusalem. La parole de Dieu s'est fait entendre sur lui, parlant de la nuée ou dans son cœur ? N'importe : c'est la parole de Dieu. Lorsqu'elle se fait entendre, et surtout au désert, dans une âme pure et recueillie, on ne s'y trompe pas. Jean ne s'y trompait pas plus que le prophète Élie.

« Lorsqu'il fut venu au désert, il demeura dans une caverne ; et voilà que la parole de Dieu se fit entendre à lui : Sors, dit-elle, et tiens-toi sur la montagne devant le Seigneur. Et voici que le Seigneur passe : c'est un souffle impétueux et véhément qui renverse les montagnes et qui brise les rochers devant le Seigneur : le Seigneur n'est pas dans cette tempête. Et après la tempête, un tremblement : le Seigneur n'est pas dans ce tremblement. Et après le tremblement, le feu : le Seigneur n'est pas dans le feu. Et après le feu, le souffle d'une brise légère. Et, lorsque le prophète l'entendit, il couvrit son visage de son manteau, et, étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne ; et alors la voix lui parla... : *Et post ignem sibilus auræ*

1. Ps. XXXII, 6-9. — 2. S. Chrys., *Hom.* X, *In Matth.*

tenuis... Quod cum audisset Elias, aperuit vultum suum pallio, et egressus stetit in ostio speluncæ; et ecce vox ad eum diçens[1]*...* »

Parlez, Seigneur! votre serviteur écoute, dit le Précurseur comme le Prophète, comme disent, comme doivent dire tous ceux que la parole du Seigneur honore de ses communications et charge de ses messages: *Onus verbi Domini*[2]. Parlez, Seigneur, me voilà prêt à porter le poids de votre parole, devant les peuples, devant les rois, malgré les contradictions et les injures, malgré les mépris et les railleries, malgré les chaînes, les prisons et la mort.

Parlez, Seigneur, vous dirai-je avec l'humble bonne volonté de votre précurseur; daignez me révéler vos volontés par l'organe de mes supérieurs, par l'attrait de votre vocation, par le moyen plus ordinaire des inspirations et des colloques de la communion. Parlez, dites ce que vous voulez de moi. « Je me tiens comme un serviteur devant son Maître, les yeux fixés sur les mains qui commandent: *Ecce sicut oculi servorum, in manibus dominorum suorum*[3], » ou, mieux encore, comme un fils devant son père. Me voilà prêt au ministère des âmes, aux fonctions de service, au dévoûment de charité, aux œuvres, aux abjections, aux rebuts, prêt au dépouillement de moi-même, au sacrifice de ma volonté, pour vous obéir et vous servir: *Loquere, Domine, quia audit servus tuus*[4]. *Factum est verbum Domini super Joannem, filium Zachariæ, in deserto.*

III. — Voix du Seigneur sur les eaux; voix du Seigneur dans la puissance; voix du Seigneur dans la magnificence; voix du Seigneur brisant les cèdres; voix du Seigneur faisant jaillir la flamme du feu; voix du Seigneur ébranlant le désert; voix du Seigneur effrayant les cerfs et dévoilant les ténèbres des forêts!... « Alors le Seigneur donnera la force à son peuple; le Seigneur bénira son peuple dans la paix: *Dominus virtutem populo suo dabit: Dominus benedicet populo suo in pace*[5]. »

Jean-Baptiste est la voix du Seigneur: la parole qui s'est fait entendre à lui, sur lui, au dedans de lui, a fait du fils de Zacharie une voix, une voix forte et tonnante, une voix qui crie dans le désert. « Il fut tout voix, dit un pieux commentateur; tout entier, il prêchait la pénitence et la sainteté. Ses yeux, ses mains, son vêtement, sa nourriture, tout ce qui était en lui criait: Faites pénitence, préparez la voie du Seigneur, car le royaume des cieux approche: *Quidquid erat in Joanne vox erat: totus pœnitentiam et sanctitatem prædicabat: oculi, manus, vestis, cibus, quidquid denique in eo erat clamabat: Pœnitentiam agite;*

1. III Reg., XIX, 10-13. — 2. Zach., IX, 1. — 3. Ps. CXXII, 2. — 4. I Reg., III, 10.
5. Ps. XXVIII, 3-11.

parate viam Domini: appropinquavit enim regnum cœlorum[1]. » Toute son existence fut une voix : non pas une voix timide, hésitante, et qui murmure à peine : mais une voix claire, forte, éclatante, qui s'élève dans le silence et qui crie dans le désert : *Vox clamantis in deserto*. L'obéissance et la charité donnaient à cette voix ses infatigables accents et ses intrépides témoignages.

Toute son existence est une voix : avant de naître, il parle ; mort, il parle encore. Avant de naître, il parle dans le sein de sa mère : non d'une parole articulée, sans doute, mais par le tressaillement de sa langue et de tout son corps, tressaillement par lequel il adora et annonça le Christ présent et nouvellement incarné dans le sein de la Bienheureuse Vierge. Il l'annonça à sa mère, qui, remplie du Saint-Esprit, le reconnut. C'est pourquoi elle appela la Bienheureuse Vierge : mère du Seigneur, c'est-à dire mère de Dieu. A sa naissance, avant même de former des paroles, il ouvrit la bouche de son père jusque-là muet, et lui mit sur les lèvres un beau cantique de bénédiction et de louanges prophétiques. Cette voix ne put être enfermée dans la prison et ne put se taire dans les chaînes : car Jean, dans sa prison, parla à ses disciples et les envoya au Christ. En mourant même, il parla, non par sa voix, mais par son sang, rendant témoignage à la chasteté, de même qu'au Christ. C'est pourquoi, même encore, son sang crie, non la vengeance, comme celui d'Abel, mais, comme celui du Christ, la miséricorde et la chasteté.

Enfin, Jean-Baptiste fut la voix de toutes les vertus : — la voix de la pénitence, en disant : Faites pénitence, car le royaume de Dieu approche ; — la voix de la confession, parce qu'il confessa et ne nia point qu'il n'était pas le Christ, mais qu'il était la voix révélatrice du Christ ; — la voix de l'humilité, parce qu'il dit qu'il n'était pas digne de dénouer le cordon des chaussures du Christ ; — la voix de la foi, en disant : Voici l'Agneau de Dieu ; voici celui qui efface le péché du monde ; — la voix du châtiment des pécheurs, en tonnant : Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? — la voix de la justice, disant aux soldats : Ne frappez personne, ne calomniez personne, et contentez-vous de votre solde ; — la voix de la chasteté, disant à Hérode, le roi adultère : Il ne t'est pas permis de l'avoir, c'est-à-dire la femme de ton frère : et c'est pour cette parole qu'il mourut martyr ; — la voix de louange et de glorification, lorsque en naissant il poussa son père Zacharie à chanter : Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple ! Et la Sainte Vierge, par sa mère

1. Corn. a Lap., *In Is.*, XL.

saluant la mère du Seigneur, il l'excita à chanter : Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit s'est réjoui en Dieu mon Sauveur.

Ainsi, mon Sauveur, faites que je sois tout une voix pour vous annoncer, pour vous prêcher, pour vous louer et vous bénir ! Que mes pensées et mes paroles, que mes actions et mes démarches, que mes jours et mes nuits, que tous les soupirs de mon cœur et tous les jours de mon existence, que tout en moi, que tout ici-bas soit une voix qui vous glorifie, afin que toute ma vie dans le ciel soit une voix qui vous chante ! *Vox clamantis in deserto ; — vox exultationis et salutis, in tabernaculis justorum*[1].

III

LA PAROLE DU SEIGNEUR SE FAIT ENTENDRE A JEAN DANS LE DÉSERT

I. — *Factum est verbum Domini super Joannem, filium Zachariæ, in deserto.* C'est au désert, dans la solitude et le silence, au désert, loin des hommes et de leurs vaines conversations, loin des villes et de leur savante corruption ; c'est au désert, dans la méditation et la prière, que la voix du Seigneur se fait entendre au Précurseur : et les sens intimes de son âme, et les sens extérieurs de son corps étaient recueillis, épurés, sanctifiés, pour recevoir, entendre et porter cette divine parole. C'est au désert, aussi, que le saint Précurseur annonce et prêche cette parole ; c'est à la retraite, à la pénitence, au recueillement, qu'il appelle les pécheurs et qu'il invite les âmes. Formé dans le désert et préparé pour sa divine mission, c'est au désert, qu'il exerce saintement cette mission qui fait les saints, car le lieu qu'on habite, dit S. Jérôme, est souvent la forme de la doctrine que l'on professe : *Locus ipse forma doctrinæ est*[2].

II. — Le désert, la solitude, furent de tout temps habités par les grands esprits, les âmes pures, les cœurs simples, qui voulaient entrer en communication intime avec Dieu, loin des hommes et de leur commerce, sans être distraits, préoccupés et toujours un peu souillés par le contact de ces intérêts, de ces vanités, de ces passions qui fermentent dans la société des hommes élevés dans le temple ou dans le désert. Les prophètes

1. Ps. CXVII, 15. Vide Corn., *Ibid.* — 2. S. Hieron., *ad Theras.*

se formaient toujours dans la solitude et s'illuminaient dans le secret de la face de Dieu. Les ascètes, plongés dans la solitude et ravis dans le silence, s'entretenaient avec leurs pensées, avec les anges, avec Dieu. Sous les symboles de la nature, à travers ces signes, derrière les grands horizons entrevus des montagnes, dans les lignes sévères et grandioses du désert silencieux et nu, dans les gorges ombreuses du Liban enfouies dans la verdure et le silence, au fond des cavernes de l'Horeb, ils méditaient les années éternelles, découvraient, par derrière, le sillon lumineux du passage de Dieu, « *Profecto hic vidi posteriora videntis me*[1], » goûtaient d'avance les amabilités du paradis et contemplaient les réalités permanentes de l'éternité. « Les hommes supérieurs, les natures exquises et contemplatives, ont toujours recherché les lieux déserts, la solitude ou le cloître, car le désert est comme l'école du paradis. C'est pourquoi Dieu dit, dans le prophète Osée : Je la nourrirai de mon lait, et je la conduirai dans la solitude, et je parlerai à son cœur : *Viri præcellentes et contemplativi ambierunt semper loca deserta. Est enim desertus velut schola paradisi. Unde Deus dicebat*[2]*: Propter hoc, ecce ego lactabo eam, et ducam eam in solitudinem : et loquar ad cor ejus*[3]. »

C'est pour cela que les grandes âmes élues, les Paul, les Antoine, les Pacôme, les Hilarion, les Jérôme, et les solitaires innombrables, abandonnant les villes, habitèrent les déserts où, loin des charmes et des périls du monde, ils se donnaient à la méditation et à la prière, et, tout ardents de charité, tout brûlants de désirs, aspiraient au ciel.

Mais, il faut être appelé de Dieu, pour cette existence reposée, pour cette vie détachée, libre et solitaire ; il faut être poussé par l'Esprit, dans le désert, allaité par les douceurs intimes, attiré par une vocation spéciale. Si le désert, — entendez aussi le cloître, — fortifie les âmes généreuses qui ont tout quitté pour trouver Dieu, il dévore les âmes inquiètes et orgueilleuses qui cherchent des voies extraordinaires. La solitude, qui console, berce, pour ainsi dire, allaite, comme dit le prophète, et spiritualise les cœurs délicats, tendres et blessés qui se donnent à Dieu, ne pourrait qu'exalter, égarer et perdre les cœurs froissés, ulcérés, qui se referment et fuient les hommes sans rechercher Dieu.

Jean-Baptiste fut de ces âmes choisies, appelées, poussées, attirées au désert pour être nourries de ce lait robuste et savoureux des communications divines. Comme Moïse, comme Élie, dont il devait exercer le ministère et recevoir l'Esprit,

1. Gen., XVI, 13. — 2. Os., II, 14. — 3. Corn, a Lap., *Com. in Is.*, XL.

il se retira dans le désert, pour se préparer, par la séparation et la réclusion, par la mortification et la pénitence, par la prière et la contemplation, à recevoir la parole, à revêtir le caractère, à remplir les fonctions de précurseur. Voix qui crie pour se faire entendre, il devait venir de loin, de haut, sortir du silence et du désert. Ange du Seigneur, il devait comme descendre du ciel et se présenter inopinément aux hommes, se révéler comme venant d'un monde supérieur. Lampe ardente et luisante, il devait briller de haut pour envoyer au loin ses ardeurs et ses éclats.

« C'est pour cela que Jean, dans l'Écriture, a trois titres, trois épithètes, à savoir : voix, ange, lampe, ou prêchant, prophète, et plus que prophète. En effet, Jean fut une voix prêchant la pénitence. Il fut ange et prophète, prêchant et annonçant la grâce instante du Christ. Il fut une lampe et plus qu'un prophète, en montrant le Christ présent : *Hinc in Scriptura Joannes tria habet epitheta, scilicet vox, angelus, lumen, sive prædicans, propheta, plus quam propheta. Fuit enim Joannes vox prædicans pœnitentiam ; fuit angelus et propheta prædicans et annuntians instantem Christi gratiam ; fuit lumen et plus quam propheta Christum præsentem demonstrans*[1]. »

Dès son enfance, disent de pieuses traditions et racontent de pieux historiens, dès l'âge de six ans, il est conduit au désert par sa mère qui le dérobe à la persécution d'Hérode et le laisse dans une caverne. C'est là qu'elle venait visiter ce cher reclus, ce doux et innocent solitaire. Elle venait réjouir son cœur, illuminer sa vieillesse, auprès de cette douce lumière de ce jeune prophète, de cet ange qu'elle avait porté dans son sein. C'est là qu'elle mourut, sous le regard, dans les bras de son fils ; et, quand elle fut ensevelie, les anges vinrent remplacer auprès de Jean les soins et les caresses de sa mère.

Quoi qu'il en soit de ces traditions, nous savons que le désert fut comme le berceau, l'école et la demeure de Jean-Baptiste ; que la solitude fut sa nourrice et sa mère. Nous savons que c'est là que Dieu se plaît à descendre, comme si le silence et l'immensité savaient mieux écouter sa parole et contenir son immensité. C'est là qu'il vient converser avec les âmes pures, choisir ses prophètes, ses envoyés et ses précurseurs. C'est là qu'il forme ses saints et purifie ses victimes. Oh ! si nous ne sommes pas assez forts, assez généreux, pour porter le silence, l'isolement et la solitude ; si nous ne sommes pas assez appelés par cette vocation rare et sublime, disons, du moins, avec une sainte envie et une pieuse admiration : « O bienheu-

1. Corn. a Lap., ut supra.

reuse solitude, ô seule béatitude, où l'âme est la compagne et l'émule des anges ! *O beata solitudo et sola beatitudo, angelorum socia et æmula*[1]. »

III. — Jean-Baptiste est formé dans le désert, instruit, élevé dans la solitude : non seulement pour sa propre sanctification, mais, encore et surtout, parce qu'il devait exercer une mission publique.

Un pieux commentateur[2] nous dit que Jean resta caché dans le désert jusqu'au temps de sa mission et de sa révélation de précurseur : afin que le témoignage qu'il devait rendre au Christ ne pût être suspect aux hommes, et qu'on ne pût pas l'accuser, à cause de sa parenté et pour des rapports familiers, de se laisser imposer par des sentiments humains. C'est pourquoi Jean-Baptiste lui-même disait du Christ, avant de le montrer, qu'il ne le connaissait pas: *Et ego nesciebam eum*[3].

S'il reçut la parole au désert, c'est au désert, qu'il la prêche: *Vox clamantis in deserto.* Non qu'il appelle au désert, pour le peupler de solitaires et de contemplatifs, tous ceux qui viennent l'entendre; mais il les appelle au détachement de la créature, au recueillement de la prière, au baptême de la pénitence. Toute âme qui veut entendre la voix de Dieu doit sortir, comme Abraham, de sa patrie, de sa famille, de sa maison, doit se dégager, du moins pour un temps, des affections qui occupent son cœur, des vanités qui charment ses yeux, des intérêts qui enchaînent son âme.

Pour aller à vous surtout, mon Sauveur, pauvre petit Enfant de Bethléem, pour aller à vous, Dieu de la crèche, de l'étable, du silence et de la nuit, de l'abandon et de la pauvreté, pour vous voir, vous adorer, vous posséder, il faut sortir des villes bruyantes, des assemblées mondaines, des maisons même trop encombrées de distractions, de conversations et d'attaches ; il faut s'en aller, guidés par les anges, aux sons de cette voix mystérieuse qui vous annonce, aux accents éthérés de ce cantique qui vous révèle, pour vous trouver dans votre pauvre étable, au fond de ce désert de délaissement et d'humiliation. « Jean-Baptiste avait choisi le désert comme un lieu convenable pour prêcher la pénitence et pour annoncer le Dieu de la crèche et de la croix, non point pour que personne ne le vînt écouter, mais pour y appeler les peuples, en les détournant des pratiques de la nature corrompue. Le lieu donc est lui-même la forme de la doctrine qu'il prêche, et la solitude est la prédication des vertus qu'il enseigne: *Elegit locum, non ubi eum nullus audiat, sed ad quem populos de naturæ corruptæ conversatione reducat.*

1. Vide Corn. a Lap., *Ibid.* — 2. Theophyl., apud *Cat. Aur.* — 3. Joan., I, 31.

Locus ergo ipse forma doctrinæ est, et ipsa solitudo prædicatio est virtutum[1].

Enfin, Jean-Baptiste prêche au désert pour annoncer que le royaume de Dieu doit s'étendre bien au delà des limites de la Judée, qu'il doit embrasser tous les peuples et changer la face de la terre. Ce désert, où retentit la voix de Jean, où s'ouvrent des sources de grâces, où coulent des torrents de larmes et de bénédictions ; ce désert, qui tressaille et qui fleurit, qui se couvre de germinations et de louanges, parce qu'il doit voir la gloire du Seigneur Jésus et la beauté de notre Dieu fait homme[2] : « ce désert, c'est l'Église même, parce que les fils de l'abandonnée sont devenus plus nombreux que les fils de celle qui possède un mari. La parole du Seigneur s'est donc fait entendre, afin que la terre, qui était déserte, nous donnât son fruit : *Desertum etiam est ipsa Ecclesia, quia plures filii desertæ, quam ejus quæ habet virum. Factum est ergo verbum Domini, ut quæ erat ante deserta fructum nobis terræ generaret*[3]. » Merveilleux changements qu'annonce et prépare la voix de Jean-Baptiste ! Merveilleuses transformations du désert au souffle de l'Esprit, au travail du Verbe incarné ! Chantons, chantons le cantique du prophète, qui pour nous est un cantique d'actions de grâces, et, en même temps qu'il célèbre les divines réalités de l'Évangile et de l'Église, nous est un gage des transformations achevées et permanentes de l'éternelle patrie :

« Le désert sans chemin se réjouira ; la solitude tressaillera d'allégresse et fleurira comme un lis. Elle s'épanouira en germinations ; elle éclatera de joie et de louanges. La gloire du Liban lui est donnée, ainsi que la beauté du Carmel et de Saron. C'est là qu'ils verront la gloire du Seigneur et la beauté de notre Dieu. Raffermissez les mains défaillantes, consolidez les genoux vacillants. Dites aux pusillanimes : Prenez courage et ne craignez pas. Voici que votre Dieu amènera la vengeance de la rétribution ; Dieu lui-même viendra et vous sauvera. Alors s'ouvriront les yeux des aveugles, et les oreilles des sourds seront dégagées ; alors le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera libre : parce que les eaux se sont répandues dans le désert, et les torrents, dans la solitude. Et la terre aride baignera comme un lac, et les lieux secs se changeront en source abondante. Dans les tanières où habitaient les dragons, on verra verdir le jonc et le roseau. Et il y aura là un sentier et une voie, et on les appellera des voies saintes ; l'impur n'y passera pas, et ce sera pour vous une voie droite, en sorte que les insensés ne puissent errer en la suivant. Il n'y

1. S. Hieron., *ad Theras*. — 2. Is., XXXV, 1-2. — 3. S. Ambr., *In Luc.*

aura pas là de lion ; nulle mauvaise bête n'y montera et ne se rencontrera ; et ceux qui auront été délivrés y marcheront. Et ceux qui auront été rachetés par le Seigneur reviendront, et ils reviendront à Sion avec louange : et une allégresse éternelle sera sur leur tête : ils obtiendront la joie et l'allégresse ; la douleur et la plainte s'enfuiront à jamais [1]. »

IV

DU BAPTÊME DE PÉNITENCE PRÊCHÉ PAR JEAN-BAPTISTE

I. — Et il vient dans toute la région du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés : « Le Verbe est connu, le Verbe est fait chair, la voix se fait entendre : car le Verbe s'opère d'abord au dedans ; puis, il se sert de la voix pour s'exprimer à l'extérieur : *Factum Verbum vox secuta est. Verbum enim prius intus operatur, sequitur vocis officium* [2]. »

Aussitôt Jean-Baptiste accomplit son office de prédicateur et de précurseur. Il s'avance du fond du désert, annonçant à haute voix l'arrivée du Messie. Il arrive sur les bords du Jourdain. Il parcourt toute la contrée, prêchant et donnant le baptême de pénitence : préparation et figure du vrai baptême sacramentel que Jésus doit instituer pour la rémission des péchés.

II. — C'est par le Jourdain, que les enfants d'Israël étaient entrés dans la terre promise ; c'est entre ses flots suspendus par un miracle, et comme sous ses ordres, par un premier baptême mystérieux, qu'ils étaient entrés en possession de l'héritage terrestre que le Seigneur leur réservait. Or, comme le Seigneur aime à se suivre, à se servir des mêmes instruments pour opérer des œuvres semblables, comme il agit derrière les signes qui se dérobent, en multipliant dans les symboles les effets d'une puissante énergie : c'est par les eaux du Jourdain, que doivent passer les fidèles d'Israël, pour arriver à la connaissance du Messie, pour entrer en possession des promesses divines de la rédemption spirituelle. Ces eaux prodigieuses ont gardé quelque vertu, depuis que l'arche du Testament s'est arrêtée dans leur lit. L'arche de la nouvelle Alliance doit y descendre aussi, se courber sous ses flots et leur donner, par le contact de son sacré corps, une vertu puissante, la vertu sacramentelle.

1. Is., XXXV. — 2. S. Ambr., *In Luc.*

« *Jordanis idem est quod descendens : descendit enim Dei fluvius aquæ salubris*[1]: Jourdain signifie celui qui descend, car le fleuve de Dieu descend, comme une eau salutaire. » Ce nom est aussi plein de mystères : le fleuve qui descend pour laver et purifier, c'est proprement la grâce de Dieu, c'est personnellement Jésus qui coule et descend du sein paternel, du cœur ouvert de la charité de notre Dieu. Il se cache d'abord et se ramasse dans le lit virginal du sein de Marie; puis, de là, il s'écoule à l'étable, à la crèche, à Nazareth. D'abord caché comme ces sources ignorées des grands fleuves, il va bientôt se révéler, coulant à travers la Judée, à travers le monde, en paroles, en miracles, en sacrements, en torrents de sang précieux, de grâce et de miséricorde; et c'est lui qui, durant toute l'éternité, coulant à pleins bords dans le milieu du paradis, arrosera et réjouira les murs de la cité sainte, de la nouvelle Jérusalem, en torrents de vie et de gloire : *Sonuerunt, et turbatæ sunt aquæ eorum : conturbati sunt montes in fortitudine ejus. Fluminis impetus lætificat civitatem Dei : sanctificavit tabernaculum suum Altissimus*[2].

Entre le signe antique et la réalité évangélique, entre l'arche grossière de l'Ancien Testament, arrêtée dans le lit miraculeux du Jourdain, et l'arche vivante du Nouveau Testament, qui doit bientôt y descendre pour communiquer à l'élément de l'eau la vertu sacramentelle, Jean-Baptiste vient se placer comme le nœud des deux mystères et des deux Testaments, comme une figure plus vivante, un signe plus éclatant de la Rédemption. Ainsi cette étoile du matin, qui rayonne de feux plus doux, pour conduire, des ombres finissantes de la nuit, aux lueurs commençantes de l'aube.

Ce n'est donc pas sans raison qu'il vient dans toute la région du Jourdain, qu'il parcourt les bords du fleuve, séjourne sur ses rivages et se plonge dans ses eaux, prêchant et donnant le baptême de pénitence. Les pécheurs contrits, les Israélites fidèles, les âmes de bonne volonté, accourus aux prédications de Jean et recevant son baptême, aspiraient au baptême efficace et divin, imploraient la venue, la révélation, la grâce de Jésus, le vrai fleuve de vie, le vrai Jourdain des condescendances divines ; et comme le Psalmiste, en sortant de ces eaux figuratives qui ne pouvaient que laver leur corps sans désaltérer leur âme, ils chantaient, en parlant des eaux sacramentelles : « Vous avez visité la terre et l'avez énivrée ; vous avez multiplié ses richesses et ses grâces. Le fleuve de Dieu coule à pleins bords ; il répand la fécondité dans les campagnes, car c'est

1. Orig., *Hom.* II. — 2. Ps. XLV, 4-5.

ainsi que la nourriture de l'homme est préparée. Enivrez ses rivages, multipliez ses germes. Le sein fécond de la terre tressaillera au contact de ses eaux. Vous bénirez la couronne de l'année, don de votre bonté, et vos champs seront remplis d'abondance. Les oasis du désert s'engraisseront, et les collines se couvriront d'allégresse. Les béliers, chefs du troupeau, se couvriront de blanches toisons. Les vallées porteront d'abondantes moissons. Tous les êtres feront entendre des cris de joie; ils diront leur hymne de reconnaissance et d'amour[1]. »

III. — « *Quoniam ita est præparatio ejus :* En effet, c'est ainsi que l'âme doit être préparée. » — Le baptême de Jean est un signe, une figure, une préparation. Comme signe et figure, il annonce une réalité plus haute et plus puissante ; comme acte religieux, il a sa signification. Et si les eaux du Jourdain, même versées par les mains pures de Jean, ne peuvent laver que des corps, elles excitent l'âme à désirer, à demander un baptême plus parfait, à se préparer, par la pénitence, à la rémission des péchés.

« Jean, dit ici S. Grégoire, est dit prêchant, annonçant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, car il prêchait, puisqu'il ne pouvait le donner, le baptême qui devait effacer la parole de sa prédication ; il courait devant le Verbe incarné du Père. Ainsi il précédait, par son baptême qui ne pouvait remettre les péchés, le baptême de pénitence par lequel les péchés sont remis : *Sicut incarnatum Verbum Patris præcurrebat verbo prædicationis, ita baptismum pœnitentiæ, quo peccata solvuntur, præcurreret suo baptismate, quo peccata solvi non possunt*[2]. »

Ainsi, le baptême de Jean était une préparation, en même temps qu'une prophétie. Il faisait passer les Juifs, de leurs ablutions purement rituelles et extérieures, à l'ablution intime et sacramentelle du baptême chrétien. « Moïse a baptisé, dit S. Grégoire de Nazianze[3], mais dans l'eau, dans la nuée et dans le feu: cela se passait en figure. Jean aussi a baptisé, mais non plus selon le rite des Juifs: car il ne baptisait pas seulement dans l'eau, il baptisait pour exciter les âmes à la pénitence. Toutefois, ce baptême n'était pas un baptême totalement et efficacement spirituel. Jésus baptise, mais dans l'Esprit, en même temps que dans l'eau: et c'est là le vrai baptême qui touche le corps et purifie l'âme, qui lave l'extérieur et porte la grâce jusqu'à l'être spirituel. »

Il y a encore, au dire des théologiens, le baptême de sang, qui est le martyre, dans lequel l'âme généreuse se baptise et se

1. Ps. LXIV, 10-14. — 2. S. Greg., *Hom.* XX, *In Evang.* — 3. *Orat.* XXXIX, *In Epiph.*

purifie dans la pourpre de son sang; et le baptême de larmes et de désirs, où l'âme pénitente supplée, par la contrition parfaite et la charité, l'effet même du sacrement.

Le baptême rudimentaire de Jean-Baptiste disposait donc les âmes à la pénitence. Pour vous bien recevoir, mon Sauveur, il faut vous désirer; pour vous désirer, il faut sentir le besoin de vous, il faut se reconnaître pécheur, indigne de pardon et de miséricorde, et solliciter une grâce de contrition, une source de larmes qui lave intérieurement et dispose à la grâce, plus précieuse encore, de votre venue. Sans doute, c'est aussi l'effet de votre grâce prévenante, que ce besoin et ce désir d'une grâce de contrition: mais comme les mérites de votre Incarnation et de votre Rédemption, de votre berceau divin, ont reflué jusqu'au berceau même de l'humanité, votre grâce se trouvait dans le baptême de Jean et touchait les âmes. Les Juifs, grossiers et charnels, tournés à l'extérieur et tout obstinés dans leurs pratiques légales, ne savaient pas comprendre que le royaume de Dieu est à l'intérieur, et qu'il fallait vous recevoir par les préparations du cœur. Jean les appelait, de sa grande voix, à sortir de leurs formules grossières, pour entrer dans l'Esprit et la vérité, à passer, de leurs ablutions liturgiques et traditionnelles, à l'ablution de larmes et de flammes, préparation à l'ablution du précieux sang. O Jésus, que de Juifs encore et de pharisiens parmi les chrétiens! Faites-leur comprendre que vous venez pour toucher l'âme et pour changer le cœur, et que votre royaume est tout à l'intérieur: *Regnum Dei intra vos est*[1].

V

COMMENT NOUS DEVONS PRÉPARER LA VOIE AU SEIGNEUR

I. — Préparez la voie au Seigneur; rendez droits les sentiers: toute vallée sera comblée, toute montagne et colline, abaissées; et les chemins détournés se redresseront, et les raboteux s'aplaniront. Jean-Baptiste annonce la venue du Roi : il faut lui préparer les chemins où il doit passer, afin que rien n'offense ses regards et ne retarde sa marche. Il faut tout aplanir et redresser sous ses pieds pacifiques et triomphants. C'est le Roi des vertus et des cœurs, le Roi des âmes. Ce sont les âmes, qu'il lui faut préparer; ce sont les sentiments de

1. Luc., XVII, 21.

confiance et d'humilité, qui doivent lui ouvrir les abords de notre âme; les vertus de simplicité, de douceur et de charité, qui doivent l'engager à faire en nous son séjour.

II. — C'est dans notre cœur qu'il faut préparer la voie au Seigneur. « Le cœur de l'homme est grand et spacieux, si toutefois il est pur et dégagé: *Magnum enim est cor hominis et spatiosum, si tamen fuerit mundum.* » Ne cherchez pas sa grandeur dans la force extérieure, mais dans la puissance spirituelle de son intérieur qui reçoive la science de la vérité. « Prépare donc dans ton cœur la voie au Seigneur, par une conduite bonne et chrétienne; rends droits les sentiers de la vie par des œuvres belles et parfaites, afin que le Verbe de Dieu circule sur toi sans obstacle: *Præpara ergo in tuo corde viam Domino, per conversationem bonam, et egregiis vel perfectis operibus dirige semitam vitæ, ut in te sermo Dei absque offensa perambulet*[1]. »

Puisque la voix du Précurseur nous y invite, puisque notre Roi va venir, et que l'Église nous crie de tous côtés: « *Dominus prope est*[2]: Le Seigneur est proche! » à l'œuvre! préparons-nous à le recevoir; invitons cette condescendante majesté à se détourner vers nous, à faire séjour en nous, comme le Patriarche se levant de sa tente et se prosternant devant les trois étrangers qui passaient: « Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ne dédaignez pas de vous arrêter chez votre serviteur; mais je vous apporterai un peu d'eau, et lavez-vous les pieds, et reposez-vous à l'ombre de cet arbre. » *Sub umbra illius, quem desideraveram, sedi: et fructus ejus dulcis gutturi meo*[3]. « Et je poserai devant vous une bouchée de pain, et réconfortez votre cœur: ensuite, vous irez plus loin. C'est bien pour cela, sans doute, que vous vous êtes détourné vers votre serviteur: *Ponamque buccellam panis, et confortate cor vestrum, postea transibitis: idcirco enim declinastis ad servum vestrum*[4]. »

Mais, plus favorisés que le Patriarche, c'est le divin étranger lui-même, le céleste pèlerin, qui nous apporte l'eau qui nous lave, le pain qui réconforte notre cœur. C'est de lui, que nous tenons toutes les grâces et toutes les bénédictions de l'hospitalité. Nous lui devons rendre, en le recevant, les dons que nous avons reçus de lui; et nous le devons recevoir avec les dispositions mêmes qu'il nous envoie.

Il faut donc préparer l'âme: c'est à l'âme que vient Jésus; c'est dans le royaume intérieur, qu'il vient établir sa douce et pacifique domination. C'est pour entrer en possession de l'esprit et du cœur, qu'il s'est fait homme, qu'il s'est fait petit enfant, qu'il s'est humilié, anéanti, humanisé. Ménageons

1. Orig., *Hom.* XXI. — 2. Philip., IV, 5. 3. Cant., II, 3. — 4. Gen., XVIII, 5.

les pieds délicats du doux Enfant de Bethléem ; faisons-lui le chemin facile, plan et coulant : qu'il vienne, qu'il descende, qu'il habite, qu'il règne ! « *Omnis vallis implebitur :* Toute vallée sera comblée. » — Est-ce vous, divin Sauveur, dont la présence et la grâce combleront les humbles vallées, les âmes abaissées, selon la parole « *Valles abundabunt frumento*[1] *:* Les vallées abonderont de froment... ? » Et vous êtes le froment des élus ! On peut l'entendre ainsi, car les textes sacrés nous offrent abondance de vérités bien diverses à méditer. Toutefois, il vaut mieux peut-être suivre simplement le gros des commentateurs.

« Autrefois, dit S. Cyrille, il était difficile d'aller par le chemin de la vie évangélique et de la perfection, parce que les voluptés mondaines opprimaient les cœurs de chacun : mais, maintenant que le Dieu fait homme a dominé le péché dans la chair, tout est aplani et rendu facile pour marcher ; il n'est plus ni colline, ni vallée, qui fassent obstacle à ceux qui veulent s'avancer : *Quondam enim evangelicæ conversationis et vitæ iter erat ad eumdem difficile, eo quod et mentes singularium mundanæ voluptates oppresserant : ut autem Deus factus homo peccatum dominavit in carne, explanata sunt omnia et reddita sunt ad eumdem facilia ; et nec collis nec vallis proficere volentibus obviat*[2]. »

Ces dépressions dans l'âme indiquent donc les défaillances de l'esprit et du cœur, la foi diminuée, la crainte et la tristesse, tous ces sentiments de pusillaminité qui doivent cesser aux approches de Jésus : *Qui vallem pusillanimitatis et acediæ in se continet, eam impleat, elevet et adæquet per magnanimitatem et fiduciam in Deum*[3].

Comment craindre à la venue de Jésus, Dieu caché par condescendance, Verbe incarné par amour, Emmanuel, Dieu petit enfant par tendresse ?... « Voilà Dieu, mon Sauveur : avec lui, j'agirai en confiance et je ne craindrai pas : *Ecce Deus, Salvator meus : fiducialiter agam et non timebo*[4]. » « Toute montagne et colline seront abaissées : *Et omnis mons et collis humiliabitur.* » Autant la confiance est nécessaire et comme naturelle pour recevoir Jésus, autant est nécessaire et comme surnaturellement naturelle l'humilité pour recevoir le Dieu des humbles, le Dieu qui vient dire en sa chair mortelle et en notre misérable nature. « *Discite a me, quia mitis sum, et humilis corde*[5] *:* Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur. » Quoi ! s'enorgueillir devant le petit Enfant de Bethléem ! Se complaire en soi, se comparer et se préférer aux autres, se gonfler de son importance imaginaire et s'exalter de son excellence mensongère devant

1. Ps. LXIV, 14. — 2. S. Cyril., Lib. III, *In Is.*, XL. — 3. Corn. a Lap., *Com. in Is.*, XL. 4. Is., XII, 2. — 5. Matth., XI, 29.

le Dieu des anéantissements, bientôt le Dieu des humiliations, devant le Dieu de la crèche, de la croix et du tabernacle! Quelle audace sacrilège et quelle misérable folie!... Non, non, mon Jésus, je ne suis rien, je n'ai rien, je ne vaux rien; je ne veux rien être que par vous, rien valoir que pour vous, rien avoir que vous; je veux m'en tenir à l'enseignement de votre grand Docteur: « La vallée remplie monte et croît, la montagne abaissée et la colline humiliée décroissent: car, dans la foi du Christ, la gentilité a reçu la plénitude de la grâce, et la Judée, trompée par sa perfidie, a perdu cela même dont elle s'enorgueillissait. C'est ainsi que les humbles reçoivent le don que repoussent les cœurs des orgueilleux: *Vallis impleta crescit, mons autem et collis humiliatus decrescit: quia in fide Christi et gentilitas plenitudinem gratiæ accepit, et Judæa, per errorem perfidiæ, hoc unde tumebat perdidit: humiles enim donum accipiunt quod a se corda superbientium repellunt*[1]. »

III. — « Lorsque Jésus est venu et qu'il a envoyé son Esprit, toute vallée a été remplie de bonnes œuvres et des fruits de l'Esprit-Saint; et si vous les possédez, non seulement vous cesserez d'être une vallée, mais encore vous commencerez d'être une montagne de Dieu: *Quando enim venit Jesus, et Spiritum suum misit, omnis vallis repleta est operibus bonis et fructibus Spiritus Sancti: quos si habueris, non solum vallis esse desistes, sed etiam mons Dei esse incipies*[2]. »

Vallées comblées ou relevées, « montagnes abaissées ou courbées humblement sous les pas de son éternité, *Incurvati sunt colles mundi, ab itineribus æternitatis ejus*[3], » ne suffisent pas pour que le chemin qui nous doit conduire le Sauveur soit digne de lui. Ce n'est pas seulement la voix par laquelle il vient à nous, qui doit être préparée, aplanie et rendue facile: c'est aussi la surface de notre âme qu'il doit habiter, parcourir, où il doit se promener, comme dit Origène, ainsi qu'il se promenait dans le paradis de délices: *Cum audissent vocem Domini Dei deambulantis in paradiso ad auram post meridiem*[4]. Cette surface doit être rectifiée et comme travaillée; ses puissances doivent être corrigées, redressées, et ses affections, ordonnées: *Et erunt prava in directa et aspera in vias planas.*

Or, dit ici S. Grégoire, les chemins tortueux deviennent droits, lorsque les cœurs des méchants, déformés par l'injustice, se rectifient sur la règle de la justice. Comment oserions-nous recevoir le Dieu qui se fait chair, victime, expiation, pour apaiser et glorifier la justice de son Père, avec un cœur ainsi

1. S. Greg., *Hom.* XX, *In Ev.* — 2. Orig., *Hom.* XXII. — 3. Hab., III, 10.
4. Gen., III, 8.

déformé, tout plein de vices et de tromperies, de surprises et d'hypocrisies, un cœur qui trompe les hommes et qui voudrait même tromper Dieu ? Oh ! non, Jésus ne viendrait point, Jésus ne séjournerait point en de telles âmes. Il veut la simplicité, la candeur, la loyauté. Il est venu pour remplir toute justice : et c'est la parole qu'il adresse à l'âme chrétienne, comme à Jean-Baptiste : « Laisse-moi faire maintenant, car c'est ainsi qu'il nous convient de remplir toute justice : *Sine modo : sic enim decet nos implere omnem justitiam*[1]. » Mais, il faut plus encore. Pour que le séjour de l'âme soit agréable à Jésus, pour qu'il s'y promène avec épanouissement comme en son domaine, pour que le divin Enfant s'y joue avec bonheur comme dans la prophétie, « *Et delectabitur infans ab ubere super foramine aspidis ; et in caverna reguli, qui ablactatus fuerit, manum suam mittet*[2], » il faut que la grâce de douceur et de charité apprivoise les furieuses passions d'égoïsme et de jalousie, et les change en mansuétude, en condescendance, en bonté... *Et aspera in vias planas.* Le doux petit Enfant de la crèche, qui se fait si petit pour entrer dans le monde, si pauvre pour enrichir notre indigence, si doux pour apaiser son Père, si aimable pour nous gagner le cœur, Jésus ne veut entrer et séjourner qu'en des âmes qui s'oublient et qui se donnent avec amour ! *Prona autem directa fiunt, cum malorum corda per injustitiam detorta ad justitiæ regulam diriguntur : aspera autem in vias planas immutantur, cum immites atque iracundæ mentes per infusionem supernæ gratiæ ad lenitatem mansuetudinis redeunt*[3].

Venez, mon Sauveur, venez ! Votre grâce prévenante, les premiers rayons de votre présence, et comme les premières influences de votre Incarnation, auront un effet tout-puissant pour préparer notre âme à vous recevoir : car enfin, et vous le savez bien, et votre précurseur a beau crier sur les bords du Jourdain : « Préparez la voie au Seigneur ! » c'est vous-même, qui préparez en nous cette voie, qui nous donnez de le désirer, de le vouloir et de le faire ; et sans vous nous ne pouvons rien. C'est vous, qui envoyez devant les bons mouvements, les salutaires retours, les généreux efforts, les viriles résolutions. C'est vous, qui nous excitez, nous remuez, nous attirez et finalement nous transformez par votre lumière et votre amour. Venez, et prévenez en nous votre naissance par une sincère pénitence, une vive douleur de nos fautes, une confiance absolue en votre miséricorde. « Relevez nos pusillanimités, rabaissez nos vanités superbes, redressez nos tortueuses hypocrisies, aplanissez les égoïstes aspérités de nos caractères et de

1. Matth., III, 15. — 2. Is., XI, 8. — 3. S. Greg., *Hom.* XX.

nos humeurs ; préparez-nous vous-même à vous bien recevoir, en même temps que vous changez pour le monde toutes les difficultés de la loi, en les facilités et les égalités de votre Évangile : *Christus colles æquabit vallibus et obliqua diriget in rectitudines et campos : quia omnes legis difficultates in Evangelii facilitates et æquitates convertet*[1].

VI

TOUTE CHAIR VERRA LE SALUT DE DIEU

I. — « *Et omnis caro videbit salutare Dei :* Et toute chair verra le salut de Dieu. » Tout homme, devenu chair par ses concupiscences grossières et l'asservissement de son âme aux appétits de la chair, tout homme verra le salut de Dieu. « Et la gloire du Seigneur se révèlera, dit le Prophète, et toute chair verra également que la bouche de Dieu a parlé son Verbe, et son Verbe s'est fait chair : *Et revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est*[2]. »

Jésus se fait voir de toute chair dans son berceau : il se fait voir comme la gloire du Seigneur, comme le salut de Dieu.

II. — Bientôt, mon Dieu, vous allez apparaître. Encore caché derrière la nuée virginale qui vous porte, vous allez vous révéler, divin soleil de justice : *Oriens ex alto*[3]. Autrefois, vous apparaissiez dans la nuit, sous le ciel étoilé, pour consoler le Patriarche et lui faire compter à l'avance, dans l'armée innombrable des cieux, la multitude de ses descendants. Vous apparaissiez sous la figure de l'ange, sous le vêtement d'étranger et de pèlerin, pour vous asseoir un moment sous la tente, à la table de vos serviteurs. Vous apparaissiez dans la flamme prodigieuse du buisson ardent, pour donner à Moïse une mission de délivrance. Vous parliez sur la montagne fumante, au milieu des tonnerres et des éclairs. Vous vous manifestiez au-dessus du propitiatoire de l'arche d'alliance, dans la nuée et dans la flamme que vos fidèles appelaient *la Gloire du Seigneur*. Mais, toutes ces révélations passagères n'étaient que des essais, comme des tentatives de votre amour, pour vous glisser parmi les hommes et habiter parmi nous. Bientôt, nous allons vous voir, vous posséder dans une révélation permanente, dans un état fixe et sous une forme saisissable.

1. Tertul., *Contra Marcion.*, lib. V. — 2. Is., XL, 5. — 3. Luc., I, 78.

« *Ecce virgo concipiet, et pariet filium : et vocabitur nomen ejus Emmanuel*[1]*:* Voici qu'une Vierge enfantera le fils qu'elle a conçu : et on l'appellera du nom d'Emmanuel. » Une vierge : ce qu'il y a de plus pur, de plus timide, de plus doux et de plus gracieux dans la nature humaine. Voilà le centre, comme le support et le trône où se rendra votre divine personne. Une vierge concevra et enfantera un fils, son vrai fils, puisqu'il prendra de sa substance, et que la chair et le sang de ce Dieu humanisé seront tirés de la chair et du sang de sa mère. Une vierge, toujours vierge, avant, pendant, après cette opération prodigieuse, où la vertu, la puissance, l'amour du Très-Haut formeront cette merveille. Et cet enfant sera nommé Emmanuel, Dieu avec nous ; et nous chanterons : « Un petit enfant nous est né, un petit fils de notre mère ; un petit frère nous a été donné ; et la marque de son principat est placée sur son épaule, et son nom sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix : *Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis ; et factus est principatus super humerum ejus : et vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis*[2]. » Et l'on vous verra, mon doux petit Enfant, si petit et si frêle que vous soyez, on vous verra, non plus caché dans le sein de votre mère, mais couché dans une crèche, enveloppé de langes, mais votre aimable visage souriant et vos bras étendus vers nous ; on vous verra, quoique dans la nuit : les anges éclaireront les ténèbres ; on vous entendra, quoique dans le silence : les anges chanteront en appelant les adorateurs de bonne volonté ; on vous abordera, quoique dans une étable : les murs seront ouverts à tous les vents et à tous les regards. « Toute chair vous verra, salut de mon Dieu : *Et omnis caro videbit salutare Dei.* »

Toute chair : je comprends cette parole. L'homme, élevé en honneur, n'a point compris sa noblesse, mais il s'est comparé aux bêtes de somme, et il est devenu semblable à elles. Voilà pourquoi je découvre, au fond de l'étable, où se révèle mon Dieu, le bœuf et l'âne qui viennent reconnaître leur maître et représenter la nature humaine dégradée.

« Connais donc, nous dit S. Bernard, connais, bête de somme, celui que tu n'as pas connu étant homme ; adore, dans l'étable, celui que tu fuyais dans le paradis ; honore la crèche de celui dont tu as méprisé l'empire ; mange, devenu foin, celui que tu as dédaigné alors qu'il était pain, et pain des anges : *Cognosce, pecus, quem non cognovisti homo. Adora in stabulo quem fugiebas*

1. Is., VII, 14. — 2. Is., IX, 6.

in paradiso: honora præsepium cujus contempsisti imperium: comede, fœnum, quem panem et panem angelorum fastidisti[1]. »

Cette chair caduque et périssable, quelque éphémère qu'elle soit, elle verra son Dieu dans la même chair périssable et mortelle. Crie bien haut, dit le prophète: « Toute chair est foin, et toute sa gloire est comme la fleur des champs: l'herbe s'est desséchée et la fleur est tombée, mais le Verbe de Notre-Seigneur demeure à jamais: *Exsiccatum est fœnum, et cecidit flos: Verbum autem Domini nostri manet in æternum*[2]. » Mais le Verbe du Seigneur s'est fait chair comme nous, foin, herbe desséchée, fleur fanissante et tombante. « Comme le Père, dit S. Augustin, connaît la fragilité de notre nature, car nous sommes foin et nous ne pouvons fleurir qu'un instant, il nous a envoyé son Verbe, et son Verbe qui demeure à jamais; il en a fait le frère de ce foin, herbe éphémère qui ne demeure pas à jamais; Ne t'étonne pas de devenir participant de son éternité: le premier, il s'est fait participant de ta nature qui est foin. Qu'elle est donc grande, l'espérance de cette herbe d'un jour, lorsque le Verbe s'est fait chair! Celui qui demeure à jamais n'a pas dédaigné d'assumer ce qui est foin, afin que ce foin ne désespérât pas de lui-même, mais fût transporté dans la vie vivante et surnaturelle, dans la vie éternelle et divine: *Quia ergo Pater cognovit figmentum nostrum, quia fœnum sumus et ad tempus florere possumus, misit nobis Verbum suum et Verbum suum quod manet in æternum: fœno quod non manet in æternum fratrem fecit. Noli mirari quia particeps eris æternitatis illius; factus est ille prior particeps fœni tui... Quanta ergo spes fœni, quando Verbum caro factum est! Illud quod manet in æternum, non est dedignatum assumere fœnum, ne de se desperaret fœnum*[3]. »

III. — C'est la gloire du Seigneur, c'est le salut de Dieu, ce petit Enfant qui va naître, qu'on ignore, qu'on repousse et qu'on relègue dans une étable. Ce petit Enfant qui va naître furtivement dans la nuit, au fond de cette grotte ouverte, où pénètre le souffle du vent, où filtre le long regard des étoiles, cet Enfant est la gloire du Seigneur; c'est le Verbe fait chair, que toute chair verra, devant lequel tout genou fléchira, que toute bouche confessera, que tout cœur doit aimer, toute âme, adorer. « *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris*[4]: Voilà l'œuvre du Seigneur, œuvre admirable à nos yeux. »

Oui, ce petit Enfant, qui commence la vie et prend l'existence humaine par son point initial le plus rudimentaire, ce petit

1. S. Bern., *Serm.* XXXV, *In Cantica.* — 2. Is., XL, 8. — 3. S. Aug., *In Psal.*, CII
4. Matth., XXI, 42.

Enfant va partir de là pour grandir, grandir et s'élever à des proportions gigantesques: *Exultavit ut gigas ad currendam viam*[1] ! Il remplira la terre de sa parole, de sa doctrine, de sa personne même multipliée, pour ainsi dire, à l'infini. Il comblera l'abîme qui sépare la terre du ciel. Il remplira le ciel, de sa louange et de sa gloire; il remplira l'histoire, de son action et de son nom; il remplira le cœur de l'homme, ô prodige! ce cœur insatiable, plus grand que la terre et plus profond que les cieux; il comblera toutes les âmes. « Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; et il règnera dans la maison de Jacob à jamais, et son règne n'aura pas de fin; son royaume, pas de limite: *Hic erit magnus, et filius Altissimi vocabitur, et dabit illi Dominus Deus sedem David patris ejus: et regnabit in domo Jacob in æternum. Et regni ejus non erit finis*[2]. » Il sera grand comme le jour, comme le soleil, qui commence par une pointe de lumière, un sourire d'aube qui entr'ouvre le ciel, et qui croît, inonde silencieusement l'Orient, et se précipite comme un torrent de lumière, qui remplit les cieux, le monde, la nature, d'éclat et de beauté, de chaleur et de fécondité. Ainsi Jésus, le petit Enfant de la crèche. « Son nom est : homme qui commence, soleil qui se lève: *Ecce vir Oriens nomen ejus*[3]. » *Cœli enarrant gloriam Dei*[4]... *Altitudinis firmamentum pulchritudo ejus est, species cœli in visione gloriæ. Sol in aspectu annuntians in exitu, vas admirabile opus Excelsi*[5].

La gloire du Seigneur se révèlera, et toute chair verra le salut de Dieu. C'est bien de vous, mon Dieu, que vient le salut. Comment aurions-nous pu le trouver, comment aurions-nous pu même l'imaginer et le désirer, si vous ne l'aviez pensé, voulu, désiré de toute éternité; si vous ne l'aviez promis, révélé, préparé vous-même; si vous ne l'aviez accompli en votre temps, à votre heure, par les moyens admirables que vous aviez disposé? « Vous êtes bien le seul qui fassiez des miracles, et surtout ces miracles d'amour et de bonté! *Benedictus Dominus Deus Israel, qui facit mirabilia solus*[6]. » Toutes les intelligences et toutes les forces de la nature se seraient en vain réunies pour imaginer le salut; toutes les innocences et toutes les virginités se seraient embrassées dans une âme, immolées dans un corps, sur l'autel du Très-Haut: jamais elles n'auraient mérité ce salut. Sans doute, et vous l'avez bien voulu pour nous faire coopérer à cette grande œuvre, comme pour décharger notre cœur d'une part de reconnaissance, vous avez pris de notre nature ce qu'elle avait de plus pur et de plus

1. Ps. XVIII, 6. — 2. Luc., I, 32-33. — 3. Zach., VI, 12. — 4. Ps. XVIII, 1-2.
5. Eccli., XLIII, 1-2. — 6. Ps. LXXI, 18.

immaculé, dans le sein de la Vierge Marie. Dans ce sanctuaire fondé sur les montagnes saintes, sur les plus hauts sommets de la sainteté, mais toujours appuyés sur la terre, « la miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont donné le baiser de réconciliation. La vérité est sortie de la terre, et la justice a jeté son regard du haut du ciel. Vous, Seigneur, vous avez donné votre bénignité, et votre terre a donné son fruit : *Etenim Dominus dabit benignitatem, et terra nostra dabit fructum suum*[1]. » Et, de ces deux éléments réunis, combinés sous l'action vivifiante et sacrée de votre Esprit, vous avez fait notre salut, qui est le vôtre, puisque vous l'avez fait; qui est le nôtre aussi, puisque vous nous l'avez donné. Vous avez entr'ouvert votre cœur et vous avez laissé couler votre bénignité, le fils de vos entrailles, votre Verbe bien-aimé; vous l'avez laissé couler dans le sein de Marie, le fruit préservé, la fleur immaculée de votre terre; et le sein de Marie, qui depuis neuf mois porte, alimente, et fait mûrir votre Verbe fait chair, le sein de Marie va bientôt mettre au monde notre salut, notre Sauveur, que toute chair verra et que toute âme adorera.

Bientôt, ô miracle ! avant deux jours, ô bonheur ! nous « apparaîtra la bénignité et l'humanité du Sauveur, notre Dieu: *Cum autem benignitas et humanitas apparuerit Salvatoris nostri Dei*[2]. »

1. Ps. LXXXIV, 11-13. — 2. Tit., III, 4.

Voir d'autres discours sur S. Jean-Baptiste, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, tome I, pp. 100, 112; tome IV, pp. 70, 91, 106, 121; et d'autres Avents, tome I, pp. 1, 75; tome IV, p. 1; IX, p. 1; tome XXX, p. 23.

LA VEILLE DE LA NATIVITÉ
DE NOTRE-SEIGNEUR

COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE DU JOUR

Comme Marie, la mère de Jésus, etc.

I. — Joseph, l'époux vierge de la Vierge Marie, véritable époux de la mère de Jésus, Joseph ne connaissait pas encore pleinement le mystère que sa chaste épouse portait dans son sein virginal.

Devons-nous croire, comme certains interprètes, qu'il soupçonnait une faute et qu'il avait le cœur déchiré par ces soupçons qui trompaient sa confiance et sa tendresse? Oh! non, ne le croyons pas! Cette seule pensée révolte notre cœur et répugne d'instinct à notre vénération filiale.

Pouvons-nous croire que Joseph, étonné d'une fécondité miraculeuse dans une vierge, son épouse, qu'il savait très pure, ne savait comment expliquer ce prodige et songeait à se retirer discrètement devant le mystère, dont il se croyait indigne? Nous pouvons le croire. De grandes autorités nous précèdent, et tous les sentiments délicats de la piété nous invitent.

Mais Dieu, qui tourne tout au bien de ses élus, permet ces troubles et ces anxiétés dans l'âme de Joseph, afin de nous assurer de la vérité du mystère, et de nous rassurer devant son effrayante sainteté.

II. — « On trouva qu'elle avait en son sein le fruit formé par le Saint-Esprit : *Inventa est in utero habens de Spiritu Sancto.* » La Vierge-Mère s'avance dans le chemin qui conduit de Nazareth à Bethléem, portée sur son humble monture, enveloppée de ses voiles, qui la dérobent aux sens grossiers de la foule, mais la révèlent aux cœurs purs, accompagnée d'un homme grave et doux qui semble plutôt son père que son époux; elle s'avance vers la cité de son père David et de sa race déchue. La foule qui encombre le chemin ne soupçonne pas le mystère que cette Vierge porte dans son sein, qu'elle sent palpiter sous son cœur et qui bientôt va s'épanouir. Mais nous, mieux instruits, qui savons que la plénitude des temps est arrivée, que les prophéties vont s'accomplir et que les espérances du monde convergent

vers la petite ville de Juda, nous, attirés par le chaste et doux rayonnement qui se joue, dans le crépuscule du soir, autour du front immaculé de la Vierge bientôt mère, nous sentons frémir, exulter notre cœur, dans l'attente du grand événement, et nous suivons l'humble cortège qui cache sans doute notre Sauveur dans les ténèbres de la nuit et sous les voiles de l'humilité.

« Or, Joseph, son époux, étant un homme juste et ne voulant pas l'accuser, voulut la quitter en secret : *Joseph autem, vir ejus, quum esset justus et nollet eam traducere, voluit occulte dimittere eam.* » Oh ! non, ce n'est pas en ce moment, que Joseph, son époux, l'homme juste, songe à la quitter, à l'abandonner dans cette nuit, au milieu de la foule des indifférents qui remplit les rues et encombre les places publiques, alors surtout que toutes les hôtelleries et toutes les maisons se ferment devant elle, devant sa timide jeunesse et son pudique fardeau. Non, ce n'est pas le moment où il songeait avec angoisse à l'abandonner : mais, doucement et respectueusement, comme un père pour sa fille, comme un sujet pour sa reine, comme un époux pour son épouse, il la soutient, il la dirige, il l'encourage du geste et de la voix ; et plus humblement inclinant son front de patriarche comme devant un sanctuaire, il l'aide à se conduire vers la pauvre étable abandonnée, qui va devenir le palais du Roi des rois. Il ne doute plus maintenant, il n'hésite plus : il sait, il croit, il va voir bientôt et adorer : *Inventa est in utero habens de Spiritu Sancto.*

Et nous, instruisons-nous, avant que le mystère n'éclate dans la nuit avec la lumière d'en haut et le chant des anges. Le fruit du sein virginal de Marie est l'œuvre du Saint-Esprit : non que le Saint-Esprit ait donné de sa substance pour former l'Homme-Dieu, non que le Saint-Esprit soit le père de Jésus-Christ : Jésus-Christ n'a qu'un père, qui est au ciel, et une mère, qui est sur la terre : mais le Saint-Esprit est l'artisan spécial de cette œuvre. Il prend de la substance de Marie, qui est la seule matière de l'humanité du Christ ; il la façonne, l'anime et la sanctifie : il la comble de tous les dons et de toutes les grâces, en particulier d'un don précellent, d'une grâce unique, incommunicable ; il en fait l'humanité du Verbe incarné, et, cette humanité sainte, l'unissant hypostatiquement au Verbe, il l'élève à la dignité de personne divine.

Sans doute, toutes les œuvres extérieures sont les œuvres de Dieu, de la Trinité tout entière, mais, dans ce mystère, si le Père envoie son Fils, si le Fils s'unit à la nature humaine, l'Esprit-Saint, l'amour éternel du Père et du Fils, est le créateur et le sanctificateur de l'humanité de Jésus. Ce fruit divin, que

la fleur de Jessé va bientôt produire à l'admiration des anges, à l'adoration des hommes, ce fruit est le fils de Marie et l'œuvre du Saint-Esprit : *Conceptus de Spiritu Sancto, natus de Maria Virgine*[1]. Il est du Saint-Esprit, parce qu'il est un don du pur amour de Dieu, sans aucun mérite de la part des hommes. Il est du Saint-Esprit, car cette humanité sainte elle-même est formée, sans que ses mérites prévus aient pu décider une si grande grâce. Il est du Saint-Esprit, parce que c'est un fruit saint, tout pénétré de sainteté, que n'a pas souillé la contagion originelle ; qui épuise, autant qu'une créature puisse le faire, toute la sainteté, pour être l'exemplaire et le type de toute la sainteté créée.

Ainsi, douce Vierge, le fruit que vous portez, l'enfant qui bientôt va se détacher de votre sein, que vous adorez en penchant votre tête gracieuse sur votre cœur palpitant, que votre pieux et chaste époux adore en se courbant devant vous avec d'ineffables émotions, cet enfant est votre fils, comme il est le Fils de Dieu ; votre fils dans le temps et pour l'éternité, comme il est le Fils de Dieu avant le temps et durant toute l'éternité, car vous êtes la mère de son humanité. Formée en votre sein, de votre très pure substance, par l'opération mystérieuse du Saint-Esprit, « cette humanité est donc l'ouvrage excellent, propre et très saint, du Saint-Esprit, dans lequel il a placé la source de toute sainteté, afin de laver par sa pureté toutes les souillures de nos crimes, afin de sanctifier tous les pécheurs : *Humanitas Christi fuit opus eximium, proprium et sanctissimum, Spiritus Sancti, in quo ipse omnis sanctitatis fontem constituit, qui sua puritate omnes scelerum sordes ablueret, omnesque peccatores, (quantum in se est,) sanctificaret*[2]. »

III. — « Joseph, fils de David, ne crains pas de garder Marie, ton épouse : *Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam.* » De grands docteurs et de pieux commentateurs, suivant la pensée d'Origène, disent que S. Joseph, instruit déjà par la salutation d'Élisabeth à son humble cousine, par le cantique admirable de Marie, voyant le sein virginal de sa très pure compagne porter un fruit miraculeux, commença de soupçonner le mystère de l'Incarnation. Or, devant l'incomparable dignité de celle qui avait bien voulu être son épouse, en présence d'un mystère qui cachait peut-être et allait bientôt lui révéler son Sauveur et son Dieu, il avait voulu se retirer humblement, se déclarant indigne de la compagnie de si grands personnages et de la familiarité de si saints mystères : *Ideo ergo dimittere volebat, quoniam in ea magnum sacramentum cognoscebat, cui approximare se indignum existimabat*[3].

1. *Symb. Apost.* - 2. Corn. a Lap., *In Matth.*, I. 3. Orig., *Hom.* I, *In div. Matth.*

Suivant cette explication, qui peut concorder avec toutes les paroles du texte sacré et qui répond mieux aux délicatesses filiales de notre dévotion pour Marie et Joseph ; suivant le sentiment d'Origène et de S. Basile, de Théophylacte et de S. Bernard, confirmé par les révélations de sainte Brigitte, disons, du moins, avec S. Jérôme : « Comme témoignage de l'inviolable pureté de Marie, c'est que Joseph, connaissant sa chasteté et admirant ce qui était arrivé, cache sous le silence le mystère qu'il ne connaissait pas : *Hoc testimonium Mariæ est, quod Joseph sciens illius castitatem, et admirans quod evenerat, celat silentio cujus mysterium nesciebat*[1]. »

— « S'il en est ainsi, lui fait dire un pieux commentateur, je ne veux pas détenir celle qu'un ange ou un Dieu a choisie pour épouse ; je suis indigne de celle qui est digne de Dieu ou d'un ange. C'est pourquoi je me retire devant des droits plus hauts et plus sacrés que les miens : *Si ita est, nolim ego detinere illam quam angelus vel Deus sibi ambit : indignus ea sum quæ digna est Deo vel angelo : quare illam ei resignabo et a me dimittam*[2]. »

Pendant que ces humbles pensées roulent dans son esprit, voici que l'ange du Seigneur lui apparaît en songe, disant : Joseph, fils de David, ne crains pas de rester avec Marie, ton épouse, car le fruit formé dans son sein est du Saint-Esprit.

Voilà, mon Dieu, vos complaisances et vos bontés pour les âmes simples, pour les humbles cœurs. Vous envoyez un ange à celui qui doit tenir votre place auprès de votre épouse et de votre Fils. Pour dissiper ses doutes et rassurer son esprit, pour lui révéler tout le mystère, pour le raffermir dans la possession de si hauts secrets et la protection de si précieuses existences, vous lui envoyez un sommeil mystérieux, et, dans ce sommeil, un ange qui lui donne toute la théologie de l'Incarnation. En même temps, il lui dit de ne pas craindre, car cet Enfant miraculeux que porte le sein virginal, fruit de Marie, œuvre du Saint-Esprit, il doit lui donner le nom de Jésus, car c'est lui-même qui sauvera son peuple : *Paries autem filium, et vocabis nomen ejus Jesum: ipse enim salvum faciet populum a peccatis eorum.* Et moi, Seigneur, ne devrais-je pas bien autrement craindre que le pieux et juste S. Joseph, ne devrais-je pas trembler en approchant de ce mystère, de cette grande vision? *Vadam, et videbo visionem hanc magnam*[3]. Moi, présumer approcher de mon Dieu, le toucher, le prendre et le manger? Ne dois-je pas craindre cette sainteté terrible? Ne dois-je pas redouter ce feu consumant?... «*Noli timere:* Ne crains rien, »

1. S. Hier., *In Matth.*, lib. I. — 2. Corn. a Lap., *In Matth.*, I. — 3. Exod., III, 3

me dites-vous : tu l'appelleras du nom de Jésus. Oh ! ce nom me rassure ! L'antique nom de Jéhovah, « *Ego sum qui sum*[1], Je suis celui qui suis, » pouvait me frapper d'admiration et de crainte, mais le nom de Jésus ne m'inspire que la confiance : c'est un nom de paix et de douceur, un nom de miséricorde et de pardon, un nom d'amour et de bonté. — Je l'appellerai Jésus : c'est moi qui lui donne ce nom. Il vient du ciel, sans doute, mais pour moi, par moi ; je le lui impose, car il vient pour me sauver de mes péchés. « *Consolamini, consolamini, popule meus*[2] : Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit le Seigneur votre Dieu ! Voilà ce que crie l'étable, ce que crie la crèche, ce que crient les larmes, ce que crient les langes de l'Enfant. L'étable ou l'hôtellerie crie à l'homme, tombé entre les mains des brigands, de se préparer à sa guérison. La crèche crie à cet homme, qui s'était fait semblable aux bêtes de somme, qu'une nourriture lui est préparée. Les larmes crient, les langes crient, qu'ils vont laver, essuyer ces blessures ensanglantées : *Consolamini, consolamini, dicit Dominus Deus vester : dixit hæc Emmanuel, nobiscum Deus. Clamat hæc stabulum, clamat præseps, clamant lacrymæ, clamant panni. Clamat stabulum, curando sese homini, qui in latrones inciderat, præparari. Clamat præseps, eidem homini qui jumentis comparatus fuerat pabulum ministrari. Clamant lacrymæ, clamant panni, eisdem ipsius cruenta jam vulnera ablui et detergi*[3]. » Et je vous réponds, Seigneur, avec la prière de votre Église : — O Dieu qui nous réjouissez chaque année par l'attente de notre Rédemption, accordez-nous que le Rédempteur que nous recevons avec joie, lorsqu'il viendra aussi comme Juge, nous le voyions avec assurance, Notre-Seigneur Jésus-Christ, votre Fils[4] !

1. Exod., III, 14. — 2. Is., XL, 1. — 3. S. Bern., *Serm.* X, *In Nativ.*
4. Orat. Vigil. Nativ. Dom.

Voir un autre discours pour la veille de la Nativité, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, tome XVII, p. 171.

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR

I

JÉSUS NÉ DE LA VIERGE MARIE

EST NOTRE EMMANUEL

I. — Et elle enfanta son fils premier-né . — C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera ce signe, ce miracle de sa puissance et de sa bonté. Voici qu'une vierge concevra et elle enfantera un fils , et on l'appellera du nom d'Emmanuel [1].

Le temps de la promesse était accompli ; le jour du prodigieux enfantement était arrivé. César-Auguste, ministre, sans le savoir, des desseins de Dieu et des oracles prophétiques, porte un édit de recensement pour tout l'univers, afin que le fils de la Vierge soit inscrit comme notre concitoyen et notre frère. Marie et Joseph se rendent à Bethléem, la cité de leur famille, afin que notre divine nourriture naisse dans *la maison du pain.*

Oh ! vraiment, le fils de Marie est notre Emmanuel, car il demeure avec ceux de sa race, comme notre frère et notre Eucharistie.

II. — « *Factum est autem cum erat ibi, impleti sunt dies ut pareret ; et peperit filium suum primogenitum.* — Or, il advint que, se trouvant à Bethléem, le temps d'enfanter arriva, et elle enfanta son fils premier-né... »

La Vierge Marie mit au monde son fils premier-né, naturellement comme les autres mères, car elle est mère et plus mère que les autres mères ne le sont de leurs enfants. Cet enfant est son fils unique : elle a formé, dans son chaste sein fermé comme le jardin virginal des Cantiques, toute la substance du corps de son fils, toute sa nature humaine. Vierge elle l'a conçu, Vierge elle l'enfante ; et, de même qu'elle l'avait conçu dans une extase de joie, elle l'enfante dans une extase d'amour, sans douleur, sans lassitude, sans aucune de ces tristes suites de la concupiscence du péché qui multiplient les douleurs avec les enfantements de nos mères. Le fruit divin s'est détaché de l'arbre virginal, comme un fruit mûr, sans effort et sans déchirement. Le divin soleil a passé comme à travers les portes

1. Is, VII, 14.

de l'aurore, pour se lever sur le monde. « De même que, dans sa conception, sa très pure et spirituelle essence divine avait pénétré par tous les sens intacts et par tout le corps immaculé de Marie, pour s'unir, en ses entrailles, à la très pure et très virginale substance de sa mère : de même, il est sorti, repassant par ce corps intact, par ces sens inviolés, comme la flamme d'Horeb, qui enveloppait le buisson sans le flétrir, ni le consumer. Il est sorti, ou plutôt il s'est exhalé, comme le parfum s'exhale de la rose, rose virginale, éclose sur la tige de Jessé : *Quemadmodum etiam per totum Virginis corpus, quando idem Dei filius concipiebatur, cum sua deitate intravit : sic et quando nascebatur cum humanitate et deitate, velut ex rosa integra odoris suavitas, ita et ipsæ per totum ipsius corpus Virginis fusus est, virginali gloria in matre integra permanente* [1]. »

Étonnement de la terre et des cieux ! Le Verbe incarné, le Fils éternel du Père, devenu le fils de Marie, apparaît tout à coup dans cette nuit prédestinée. Le sein virginal qui le portait et le dérobait au monde a déposé son fardeau ; et maintenant, c'est un petit Enfant, en tout semblable pour l'extérieur aux autres enfants des hommes.

Aussitôt qu'il s'est échappé du sein maternel, les anges l'ont recueilli sur leurs ailes et l'ont déposé entre les bras de sa mère : c'est le premier autel, le premier berceau digne de Jésus. Elle s'incline, l'heureuse mère, tout émue et palpitante ; elle s'incline, en frémissant de joie et de respect, de vénération et d'amour ; elle baise les pieds de son Dieu, les mains de son Seigneur, le visage de son fils, et son front, et ses yeux, et ses lèvres. A chaque baiser, son âme se fond d'amour : *Anima mea liquefacta est* [2].

Et puis, pour accomplir les oracles et les desseins de Dieu, pour obéir aux désirs du cœur de son fils, que son cœur comprend, elle enveloppe de langes ce petit corps dont la douce lumière se voile et se retire, et elle le couche dans la crèche. Et, de nouveau, elle s'incline, elle se prosterne, elle adore : et jamais le Dieu de l'éternité n'avait reçu culte plus pur et plus fervent.

Et S. Joseph, le patriarche virginal, l'adore avec Marie, admirant avec humilité l'humble révélation de ce mystère qui fut confié à sa pudique discrétion. Et les anges, accourus du ciel pour adorer leur jeune Roi, commencent les hommages qu'ils lui rendront dans les siècles des siècles. Et la parole s'accomplit : « Et lorsque, une seconde fois, il introduit son premier-né sur la terre, il dit : Que tous les anges l'adorent !

1. Corn. a Lap., *In Luc.*, II. — 2. Cant., V, 6.

Et cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit: Et adorent eum omnes angeli Dei[1]. »

Mais, tandis que Marie sourit à son fils, en adorant son Dieu ; pendant que Joseph reconnaît, en se prosternant, son Seigneur et son Maître; pendant que les anges célèbrent, en chantant, leur Réparateur et leur Roi, nous venons reconnaître, bénir, aimer notre frère.

Vous êtes notre frère, ô doux Emmanuel: « *Os meum et caro mea*[2], » non seulement frère d'adoption et de sympathie, comme Jonathas était à David, mais frère de chair et de sang. Ma nature, ma chair et mon sang font désormais partie intégrante de votre personne divine, à jamais reliés à votre hypostase de Verbe éternel. Nulle puissance ne l'en peut détacher. Nulle puissance ne peut faire que vous ne soyez pas mon frère... *Quis ergo nos separabit*[3]*?* Qui donc nous séparera?... Le péché lui-même, l'horrible péché, peut bien séparer mon âme du centre de la vie, mais il ne peut rendre nos deux natures étrangères l'une à l'autre: il faut que je vous aime ou que je vous haïsse comme mon frère; il faut que je vous aime comme Joseph aima Benjamin, ou que je vous haïsse comme Caïn haïssait Abel. Nous ne pouvons plus être étrangers l'un à l'autre, ô mon Emmanuel! *Num quia frater meus es, gratis servies mihi? Dic quid mercedis accipias*[4]. Mais, parce que vous êtes mon frère, est-ce que vous me servirez gratuitement dans les travaux de votre humble vie? Parce que vous êtes mon jeune frère, me suivrez-vous dans cette pauvre étable, dans l'indigence et l'humiliation de la crèche? Me servirez-vous gratuitement? Quelle récompense voulez-vous? Ah! je le sais, ma reconnaissance, mon cœur, mon amour! *Diligam te*[5]. *Tu scis quia amo te*[6].

III. — Écoutons le commentaire suave et pieux de S. Grégoire: « Pourquoi, le Seigneur devant naître, se fait le recensement du monde, si ce n'est pour nous montrer ouvertement que celui qui approchait dans la chair, était celui qui fait le recensement de ses élus pour l'éternité? C'est lui, au contraire, qui fait dire par le Prophète, au sujet des réprouvés: Qu'ils soient effacés du livre des vivants, et qu'ils ne soient pas inscrits avec les justes! Ensuite, il naît bien à Bethléem. Bethléem, en effet, s'interprète maison du pain. C'est lui, en effet, qui dit: Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel. Aussi le lieu dans lequel naît le Seigneur fut auparavant appelé maison de pain : parce que assurément il devait arriver qu'il apparaîtrait là dans la subs-

1. Hebr., I, 6. — 2. Gen., XXIX, 14. — 3. Rom., VIII, 35. — 4. Gen., XXIX, 15. 5. Ps. XVII, 2. — 6. Joan., XXI, 17.

tance de la chair, celui qui devait remplir l'âme de ses élus d'une satiété intérieure[1]. »

Notre Emmanuel ne s'est pas contenté d'être notre chair et notre sang, notre semblable et notre frère: il veut nous être plus intime ; il veut s'incorporer à chacun de nous: il se fait notre nourriture, notre pain. Le doux Enfant de Bethléem se fait ainsi tout petit, afin que nous le puissions prendre, embrasser, emporter et comme manger de baisers et d'amour. Il se fait notre pain de chaque jour, notre nourriture nécessaire, l'aliment quotidien de notre vie, afin que nous le puissions prendre et manger chaque jour, en sorte que nous ne puissions vivre sans lui. C'est un pain substantiel et divin, ramassant, en un point presque imperceptible et sous des apparences sans réalité, tous les éléments et toutes les énergies, toute la substance et toute la vertu de sa personne adorable de Verbe enfant, d'Homme-Dieu. Il ne lui faut, pour rester parmi nous, pour réaliser son beau titre d'Emmanuel, qu'un petit coin, un petit vase, un pauvre tabernacle, une pauvre église, un pauvre prêtre ; moins encore : la poitrine d'un confesseur et le cœur d'un martyr, en temps de persécution. Et partout, en tous les lieux du monde, il multiplie les églises et les prêtres, les autels et les tabernacles; il ne dédaigne pas de descendre parmi ses persécuteurs et ses ennemis: il se cache et se dérobe, pour ses fidèles, sous des voiles plus épais que ceux du sacrement, sous des ruses plus déliées que celles des espèces eucharistiques, Emmanuel, Emmanuel! tant il veut rester parmi nous, tant il veut être présent à chacun de nous, tant il veut multiplier, en tous les lieux du monde et jusqu'à la consommation des siècles, et en Bethléem, sa maison du pain, et son étable, et sa crèche, et sa chair adorable, et sa présence bénie. Si peu lui coûtent les miracles pour contenter ses véhéments désirs et pour savourer ses délices d'être avec les enfants des hommes! *Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum*[2].

Pauvre étable, où vient se réfugier mon Sauveur et mon Dieu, pour me donner un abri parmi les ruines que le péché a faites de ma nature et de mon cœur ; pauvre demeure de mon Maître, où je dois revenir de mes égarements et me laisser attacher au joug suave de sa loi, pour m'incliner avec amour sous le fardeau léger de sa croix, soyez bénie!... Divine crèche de condescendence et d'amour où Jésus se fait ma nourriture et mon Emmanuel, devient l'élément de la vie éternelle, soyez bénie! Ouvrez-vous pour moi chaque jour, et donnez-moi cette chair virginale et sacrée qui s'est retirée dans

1. S. Greg., *Hom.* VIII, *In Evang.* — 2. Prov., VIII, 31.

le mystère et comme desséchée, cette fleur détachée de la tige maternelle pour devenir le pain nourrissant de l'humanité.

« L'étable des animaux est la maison dans laquelle naît le Verbe, afin que le bœuf connaisse son possesseur, et l'âne, l'étable de son maître. Or, le bœuf est le Juif attaché au joug de la loi; et l'âne, animal fait pour porter les fardeaux, c'est le Gentil, gémissant sous le joug écrasant de l'idolâtrie. La nourriture ordinaire de ces animaux domestiques, c'est le foin: car, dit le prophète, il produit le foin pour les bêtes de somme, mais l'animal raisonnable se nourrit de pain. C'est pourquoi, dans la crèche, où l'on a l'habitude de placer la nourriture des animaux, le pain de vie, qui est descendu du ciel, est déposé, afin que tous les animaux, privés de raison, participâssent à la nourriture raisonnable : *Præsepe bestiarum est domus in quo Verbum nascitur, ut cognoscat bos possessorem suum et asinus præsepe Domini sui. Bos autem est Judæus legi subjugatus, asinus vero, animal oneribus ferendis aptum, Gentilis sub gravissimo idololatriæ jugo gemens. Ordinarius autem brutorum animalium cibus est fœnum: producens enim, inquit propheta, fœnum jumentis; animal vero rationale pane vescitur. Idcirco ergo in præsepe, ubi pabulum brutorum poni solet, panis vitæ, qui de cœlo descendit, proponitur: ut animalia quæque rationis expertia rationalem cibum participarent* [1]. »

Voilà comment vous êtes mon Emmanuel, ô Jésus! Mon grand Dieu du ciel et de l'éternité, vous êtes devenu mon humble Dieu de la terre et du temps, mon Dieu de chair et de sang, mon Dieu vivant avec moi, de ma vie et de ma nature, mon Dieu avec moi sans cesse, toujours avec moi, du berceau à la tombe, du temps à l'éternité. Emmanuel Jésus, notre Rédemption, notre amour, notre désir; Dieu créateur de toutes choses, et dans le temps notre semblable et notre frère; Emmanuel, Verbe enfant, Verbe sans parole, sagesse incréée dans une créature d'un jour, Dieu allaité par une mère vierge; petit Enfant de Bethléem, régnant dans le ciel, gisant dans une crèche; Emmanuel, Verbe de vie, qui est dès le commencement, dont nous avons entendu les vagissements et les pleurs, avant d'entendre les paroles et les discours, que nous avons vu de nos yeux, souriant et bénissant, que nous avons considéré, que nous avons touché de nos mains et de nos lèvres [2], afin que notre société soit avec le Père et son Fils Jésus-Christ, Emmanuel, notre Dieu, « qui a préparé la terre dans l'éternité pour la créer dans le temps, qui l'a remplie de bêtes et d'animaux; qui envoie la lumière: et elle va; qui l'appelle, et elle lui

1. S. Greg. Nyssen., *De Nativ. Christ.* — 2. I Joan., I, 1.

obéit en tremblant; c'est par lui, que les étoiles ont donné leur lumière dans leur poste, et elles se sont réjouies; il les a appelées, et elles ont dit : Nous voici; et elles ont lui avec allégresse pour celui qui les a faites. C'est lui, qui est notre Dieu; et il n'y en a pas d'autre que lui. C'est lui, qui a trouvé la voie de la discipline et l'a enseignée à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre, petit Enfant, né dans une étable, déposé dans une crèche, homme au Calvaire, agneau sur la croix, Eucharistie au tabernacle; « et il a vécu et il veut vivre à jamais avec les hommes: *Post hœc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est*[1]. »

II

JÉSUS NÉ DE LA VIERGE MARIE EST L'ADMIRABLE

I. — « Un petit Enfant nous est né, et un Fils nous a été donné; et la marque de son principat est sur son épaule; et son nom sera l'Admirable, le Conseiller, le Dieu, le Fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix[2].

Le prophète Isaïe est bien le prophète-évangéliste. Il a décrit d'avance tous les traits aimables du divin Enfant. Tous les noms imposés à l'Emmanuel sont magnifiquement réalisés en Jésus. Le fils de Marie est vraiment l'Admirable: *Qui facit mirabilia solus*[3]. Seul, il fait des choses admirables. Admirable dans son essence divine, il sera, dans l'éternité, l'objet inépuisable de nos admirations et de nos louanges. Admirable dans son humanité, il sera l'aimable objet de notre reconnaissance et de notre joie. Au jour de sa naissance, il est admirable en la puissance, admirable en la sagesse de son Incarnation.

II. — « Quel est votre nom, afin que, si votre discours se trouve accompli, nous l'honorions? Il lui répondit: Pourquoi cherches-tu mon nom, qui est admirable? *Quod est tibi nomen, ut, si sermo tuus fuerit expletus, honoremus te? Cui ille respondit: Cur quæris nomen meum, quod est mirabile*[4]? »

Votre nom, mon Sauveur, nous n'avons pas besoin de le demander: nous le savons du Prophète; votre nom est l'Admirable. Admirable, sans doute, vous êtes dans votre essence de Dieu; tout petit Enfant que vous êtes, né de quelques instants,

1. Bar., III, 32-38. Vide Corn. a Lap., *Com. in Is.*, VII. — 2. Is., IX, 6. — 3. Ps. LXXI, 18.
4. Judic., XIII, 17-18.

vous êtes l'Éternel. Admirable est votre puissance qui a créé toutes choses, fondé la terre, étendu les cieux, disposé les étoiles, ordonné les mondes, et qui les conserve, les soutient, les dirige, sans effort, sans heurt, sans confusion, avec un ordre calme et profond, avec une harmonie obéissante et perpétuelle. Admirable vous êtes comme Créateur et Providence: et plus on entre dans le détail de vos œuvres, dans la science de vos créatures, dans la compréhension des merveilles de la nature sorties de vos mains, plus on s'écrie, en admirant: « *Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra! Quoniam elevata est magnificentia tua super cœlos*[1]: Seigneur, (il est notre Seigneur,) que votre nom est admirable sur toute la terre! Que votre magnificence est élevée au-dessus des cieux! » — Mais, dans votre Incarnation, ô doux Emmanuel, vous nous faites admirer une œuvre qui n'a pas cet éclat extérieur, cette ordonnance visible qui charme, étonne et ravit les sens; vous nous faites admirer une œuvre qui déploie ses magnificences pour l'esprit et pour le cœur. Ce n'est pas la grandeur de ce monde, que j'admire, la stabilité de la terre, les phases de la lune, l'éclat toujours entier du soleil, sa course infatigable, et le cours régulier des saisons, et l'ordre et la perpétuité de tant de créatures. « Ce que j'admire aujourd'hui, c'est un Dieu dans le sein d'une Vierge; j'admire le Tout-Puissant dans les langes; j'admire comment un Verbe de Dieu s'est attaché notre chair. Mon cœur se dilate dans l'admiration, quand je vois ce profond mystère, où l'Admirable s'est fait méprisable. J'admire comment la divinité et l'humanité se sont unies en une seule personne; et comment, là où l'on croit qu'est la faiblesse, on trouve la force; et comment notre corps si méprisable, la face couverte de la divine clarté, non dans le monde, mais dans la gloire céleste, possède la royauté: *Miror Deum in utero virginis, miror omnipotentem in cunabulis, miror quomodo Verbo Dei caro adhæserit. Mirabitur et dilatabitur cor tuum, quando intelliges profundissimum Sacramentum, in eo quod corruptibilis factus est admirabilis... quomodo divinitas et humanitas in unam personam convenerint, et, ubi æstimata et infirmitas, fortitudo inventa sit, et corpus humilitatis nostræ divinæ claritati configuratum, non in hoc mundo, sed in cœlesti gloria, perpetuum habeat principatum*[2]. »

Admirable puissance! Le péché ne semblait-il pas avoir mis un abîme infranchissable entre la sainteté divine et la misère humaine, entre la justice irritée du Créateur et la révolte obstinée de la créature? Quel rapport pourrait exister entre cette chair misérable et ce grand Dieu du ciel et de la terre?... Les abîmes

1. Ps. VIII, 2. — 2. S. Cyp., Tract. *De Nativ. Chr.*

sont comblés; des rapports intimes et désormais infrangibles sont établis dans la personne adorable de notre admirable Emmanuel... Le Verbe de Dieu a déployé sa puissance, incliné les cieux; il est descendu, descendu jusqu'à notre misère, jusqu'au néant de notre nature abîmée dans le péché, et il les a relevées jusqu'aux inaccessibles hauteurs de sa gloire et de sa divinité. « Et ce grand Dieu, qui excède toute louange, devient un tout petit enfant, tout aimable : *Magnus Dominus, et laudabilis nimis, factus est puer parvulus, et amabilis nimis.* »

Mon Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de la pauvre étable de Bethléem, devenue votre temple. Et c'est là notre Dieu, notre Dieu pour l'éternité, et dans les siècles des siècles; c'est lui qui désormais nous gouvernera[1]. Mille millions d'anges le servaient, et dix mille fois cent mille se tenaient debout devant lui[2]. Il est plus élevé que les cieux, plus profond que l'enfer, plus étendu que la terre, plus large que la mer. C'est lui, qui fait changer la terre de place et qui ébranle ses colonnes ; lui, qui commande au soleil: et il ne se lève pas, et qui renferme les étoiles sous le sceau de sa volonté; lui seul, qui étend les cieux et qui marche sur les flots de la mer; lui, qui fait des choses grandes, et incompréhensibles, et admirables au delà de tout nombre[3]. C'est lui, qui respire et qui vit d'une vie nouvelle, lui, qui vient de naître d'une femme et qui repose dans une crèche.

O miracle ! ô prodige ! ô mystère ! Les lois de la nature sont changées; Dieu naît dans l'homme; une vierge ne connaît point d'homme et devient féconde ; la parole de Dieu lui devient une mystérieuse union; elle devient mère, et elle reste dans son intégrité. « O admirable et inexplicable assemblage ! O union nouvelle et inouïe ! Dieu, qui est et qui était Créateur, devient créature ; celui qui est immense est contenu; celui qui fait les riches devient pauvre ; l'incorporel se revêt de chair, l'invisible se fait voir, l'impalpable se fait toucher, l'incompréhensible se fait embrasser; celui que les cieux et la terre bénissent est placé dans une étroite crèche! *O mira et inexquisita compago! O nova et inaudita commixtio! Deus, qui est et qui erat Creator, fit creatura; qui immensus est capitur; divites constituens, pauper efficitur; incorporeus carne vestitur; videtur invisibilis; palpatur impalpabilis, comprehenditur incomprehensibilis, quem cœlum et terra benedicit, præsepio angusto collocatur*[4]. »

Admirable puissance, qui comble les abîmes, réunit les extrêmes, change toutes les lois de la nature et toutes les conditions de l'humanité ! Admirable puissance, qui produit,

1. Ps. XLVII. — 2. Dan., VII, 10. — 3. Job, XI, 8; IX, 3-10.
4. S. Aug., *Serm.* IX, *De Nativ.*

sous le mystère, de si incompréhensibles prodiges ! Mais, plus admirable sagesse !

III. — Quelle sagesse, en effet, dans l'Incarnation ! La sagesse divine s'affirme, se révèle et se raconte dans l'œuvre de la création : « Le Seigneur m'a possédée dans le commencement de ses voies ; avant qu'il fît quelque chose par le principe, lorsqu'il préparait les cieux, j'étais présente ; lorsque par des lois certaines il enfermait en leurs limites le circuit des abîmes ; lorsqu'en haut il affermissait l'éther et balançait les sources des eaux, j'étais avec lui, coordonnant toutes choses ; et mes délices, chaque jour, étaient de me jouer, devant lui et, pendant tout le temps, de me jouer dans l'univers ; et mes délices sont d'être avec les enfants des hommes[1]. Je suis sortie de la bouche du Très-Haut ; ma naissance est avant toute créature. C'est moi, qui ai fait lever dans les cieux une lumière indéfectible, et, comme une nuée, j'ai couvert toute la terre. J'ai habité au plus haut des cieux, et mon trône est comme une colonne de nuée. Seule, j'ai parcouru le sphère du ciel, et j'ai pénétré les profondeurs de l'abîme ; et j'ai marché dans les flots de la mer. « Alors, le Créateur de toutes choses m'a donné ses ordres, et il m'a parlé ; et celui qui m'a créée a reposé dans mon tabernacle, et il m'a dit : Habite en Jacob, mets ton héritage dans Israël, et pousse tes racines parmi mes élus : *Tunc præcepit, et dixit mihi Creator omnium : et qui creavit me, requievit in tabernaculo meo, et dixit mihi : In Jacob inhabita, et in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices*[2]. »

Voilà le dessein de Dieu, le dessein de sa sagesse autant que de sa bonté. Après s'être joué dans la création de l'univers, dans l'ordre et l'harmonie de ses éléments, dans la production de ses ordres et de ses hiérarchies de créatures, elle a voulu se faire reconnaître, aimer, adorer d'une créature intelligente, d'un cœur digne de la connaître et capable de l'aimer. — « Et je me suis arrêtée sur toute la terre, et j'ai parcouru tous les peuples ; et, parmi toutes les nations, j'ai cherché la première place, et j'ai tenté de régner dans les cœurs des grands et des petits : et j'ai partout cherché le lieu de mon repos et de mon empire[3]. » Ce fut en vain. Le péché la chassa de son domaine et rompit tous ses plans. Alors, elle s'est précipitée jusqu'au fond de cette nature humaine qui l'avait trompée et rejetée ; elle s'est précipitée, « *saliens in montibus, transiliens colles*[4], » du ciel, en la terre, du sein du Père, au sein d'une vierge, du sein virginal, sur la terre, dans l'étable, à la crèche de Bethléem. Le Verbe de Dieu s'est fait chair ; l'esprit s'est indissolublement

1. Prov., VIII, 22-31. — 2. Eccli., XXIV, 5-13. — 3. *Ibid.*, 9-11. — 4. Cant., II, 8.

uni au limon révolté ; Dieu est devenu une même personne. Désormais, c'est fait : *Factum est;* c'est accompli, c'est irrévocable : rien ne pourra séparer le Créateur de la créature, nulle puissance au ciel, sur la terre et dans les enfers. C'est fait pour l'éternité : la divine sagesse a saisi sa proie, embrassé son bien-aimé ; elle pousse son cri de joie : *Tenui eum, nec dimittam* [1].

Doux petit Enfant qui nous êtes donné, doux petit Fils de notre Mère, qui êtes né pour nous, vous ne dites rien dans votre pauvre berceau, mais vous remplissez les cieux, la terre, les abîmes, de votre admirable sagesse. Vous rentrez dans votre créature, pour n'en plus sortir; vous détruisez l'œuvre du péché par l'instrument même du péché : *Peccat caro, mundat caro, regnat Deus Dei caro* [2]. Vous descendez pour combattre votre ennemi le démon; vous prenez pour armes les armes mêmes dont il vous avait vaincu et les trophées de sa victoire : cette chair avec ses passions et ses misères, cette chair si misérable et si humiliée après sa révolte et dans sa servitude; vous revêtez cette chair, et vous entrez au combat : *Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime* [3]. Après avoir vaincu par les abaissements et comme par les ruses de votre Incarnation, après être rentré en possession de l'homme par cette chair qui est devenue nôtre dans votre personne de Verbe fait chair, vous ramenez, vous reportez plus haut encore que les sommets d'où elle était tombée, sur les hauteurs inaccessibles de la divinité, « *Eritis sicut dii* [4]. *Dii estis* [5], » cette créature qui fut séduite par la promesse du menteur. Et cette promesse de révolte et de déception, ô Sagesse éternelle, pour mieux écraser votre ennemi et vous jouer de lui, vous avez voulu en faire une réalité glorieuse, une vérité divine. Vous l'avez pris au mot, votre implacable ennemi, et vous avez fait Dieu cet homme, votre œuvre de prédilection et la victime de la malice infernale. Vous vous êtes fait homme pour le faire Dieu : et votre œuvre restera jusqu'à la consommation des siècles; et il restera Dieu, tant que vous resterez homme : *In æternum et ultra* [6]. Et dans votre berceau, Sagesse éternelle, toutes les générations et tous les siècles, tous les docteurs et tous les saints étudieront, admireront sans cesse la profondeur de vos desseins, la simplicité de vos moyens, la solidité de leur exécution; et leur admiration ne s'épuisera pas plus que leur reconnaissance.

« Soit glorifié par nous, pauvres petits, le grand Dieu, qui, pour nous faire grands, s'est fait tout petit. Il est né tout petit, pour nous, non pour lui, non pour les anges, qui le possédaient dans la grandeur et n'avaient pas à le désirer petit .... Et

1. Cant., III, 4. — 2. Hym. Ascens. — 3. Ps. XLIV, 4.
4. Gen., III, 5. — 5. Ps. LXXXI, 6. — 6. Exod., XV, 18.

maintenant, faisons, de celui qui nous est né et nous a été donné, ce pourquoi il est né et donné. Usons de celui qui est nôtre, pour notre utilité; du Sauveur, opérons notre salut. Le voici tout petit enfant, placé au milieu de nous. O petit dési é des petits! Étudions-nous à devenir comme ce petit Enfant; apprenons de lui, qu'il est doux et humble de cœur : afin que ce grand Dieu ne se soit pas fait sans cause petit homme, qu'il ne soit pas mort sans effet, crucifié en vain. Apprenons son humilité, imitons sa mansuétude, embrassons sa dilection, partageons ses souffrances, lavons-nous dans son sang, offrons-le comme propitiation pour nos péchés : puisque c'est pour cela qu'il nous est né et qu'il nous a été donné : *Magnificetur a nobis parvulis magnus Dominus, quos ut faceret magnos, factus est parvulus : parvulus, ait, natus est nobis, non sibi, non angelis, qui cum magnum haberent, parvulum non requirebant... Jam de nobis nato et dato faciamus ad quod natus est et datus, utamur nostro in nostram utilitatem, de Salvatore salutem operemur. Ecce parvulus in medio statuitur. O parvulus parvulis desideratus! Studeamus effici sicut parvulus iste : discamus ab ipso quia mitis est et humilis corde; ne magnus videlicet Deus sine causa factus sit homo parvus, ne in vacuum crucifixus. Discamus ejus humilitatem, imitemur mansuetudinem, amplectamur dilectionem, communicemus passionibus, lavemur in sanguine ejus. Ipsum offeramus propitiationem pro peccatis nostris; quoniam ad hoc ipse natus et datus est nobis*[1]. »

III

JÉSUS NÉ DE LA VIERGE MARIE

EST L'ANGE DU GRAND CONSEIL

I. — « *Et vocabitur nomen ejus... Consiliarius :* Et on lui donnera le nom de Conseiller. » La version des Septante traduit ce titre de conseiller par celui d'Ange du grand conseil. Les soixante-douze traducteurs du texte hébreu, effrayés, dit S. Jérôme, de la majesté de ces titres divers énumérés par le Prophète, les résument, les condensent ou les remplacent en celui-ci : « *Magni consilii angelus :* L'Ange, l'envoyé du grand conseil, » ou, comme dit S. Cyprien, « l'Ange de la grande pensée du grand dessein : *Magnæ cogitationis angelus.* »

1. S. Bern., *Hom.* III, super *Missus est.*

Ainsi, nous recevons en Jésus le divin envoyé de la Trinité, qui nous découvre le dessein éternel pour la rédemption du monde, et donne à l'homme ses salutaires conseils pour sa perfection et son salut.

II. — Jésus est envoyé: la seconde personne de la sainte Trinité reçoit, dès l'éternité, mission de sauver le monde. Il semble qu'en un conseil auguste les trois adorables personnes, dans l'impénétrable sanctuaire de l'essence divine, se sont consultées pour trouver un moyen de sauver le monde; un moyen propre à satisfaire la justice, à ménager la sainteté, à déployer la miséricorde et la bonté. Alors la seconde personne s'est levée de son siège de lumière, et, s'inclinant devant l'éternelle majesté du Père, répondant aux véhémentes ardeurs de l'esprit, il s'est écrié : « Vous n'avez plus voulu de sacrifices matériels et des oblations grossières, mais vous m'avez donné des oreilles dociles pour entendre vos ordres. Vous n'avez pas demandé d'holocauste pour le péché. Alors, j'ai dit: Voici que je viens. En tête du livre, il est écrit de moi, que je fais votre volonté. Mon Dieu, je l'ai voulu; et votre loi est au milieu de mon cœur : *Sacrificium et oblationem noluisti : aures autem perfecisti mihi. Holocaustum et pro peccato non postulasti. Tunc dixi : Ecce venio. In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam. Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei*[1]. » Et les cieux étonnés ont applaudi l'héroïque dessein du Verbe; les anges fidèles ont adoré dans la pensée divine, qui s'est ouverte devant eux, le mystère de l'Incarnation, tandis que les anges rebelles, jaloux de la grandeur de l'Homme-Dieu et refusant au Verbe incarné leurs adorations, ont été précipités du ciel et jetés à l'enfer.

Voilà ce que nous vient annoncer le doux Enfant de Bethléem. Si petit que vous soyez, mon Sauveur, et quoique à l'extérieur vous soyez sans voix, vous êtes à l'intérieur plein de science et de sagesse. Vous avez, comme Dieu, toute la sagesse du Père et du Saint-Esprit, toute la sagesse de leurs conseils; vous savez, dès l'éternité, dès le jour avant tout jour, dès le moment avant le temps, où le Père vous dit : « Tu es mon fils. Je t'ai engendré aujourd'hui[2], » vous savez tous les desseins, toutes les volontés de Dieu : ce sont vos propres desseins et vos volontés personnelles. Dans ce monde infini, et comme dans cet abîme lumineux des pensées, des résolutions divines, vous savez tout ce qui doit s'exécuter dans le temps et par la créature, tout ce qui se réserve pour la contemplation permanente et l'extase sans fin de l'éternité. Vous voyez, d'une vue

1. Ps. XXXIX, 7-9. — 2. Ps. II, 7.

claire et distincte, tous les décrets qui sont sortis, qui doivent sortir de l'auguste concert des personnes divines ; ou plutôt, c'est vous-même, divin petit Frère, qui êtes la loi divine, éternelle, qui régit le monde intime de la Trinité ; qui regit les cieux et les hiérarchies d'anges et les systèmes des soleils, qui régit le monde, ses ordres de créatures et ses périodes de vie, qui régit l'homme, sa conscience et ses mœurs, les peuples, les sociétés et l'histoire : *Fide intelligimus aptata esse sæcula verbo Dei*[1]. Vous êtes l'intelligence et la raison, vous êtes le Verbe infini, la parole substantielle que le Père et l'Esprit se parlent sans cesse, d'une bouche à l'autre, en se révélant leur pensée et leur amour. Voilà comment vous êtes, d'une admirable manière, l'ange du grand conseil.

Mais, mon doux Sauveur, vous êtes homme aussi et homme parfait, quoique petit enfant. Votre âme, chef-d'œuvre du Saint-Esprit, a reçu le comble des grâces : elle n'est point assujettie à la faiblesse de ses organes ; elle jouit de toute la plénitude de ses éminentes facultés. Dès lors, vous connaissez, d'une science communiquée, mais complète, certaine, vous connaissez tous les desseins de Dieu sur les hommes par l'Incarnation ; vous accomplissez ces desseins ; et, dans le premier instant de votre vie extérieure, de votre vie humaine, le premier regard que vos petits yeux d'enfant jettent sur le monde, correspond au regard intérieur que vous jetez sur les âmes. Vous voyez toutes celles qui sont à vous, que vous appellerez, qui vous écouteront ; vous voyez toute la suite de votre vie, de votre passion et de votre mort, de votre résurrection et de votre ascension, l'établissement de votre Église, ses combats et ses luttes, ses épreuves et ses triomphes, sa diffusion, par la parole, par l'Esprit et par le sang, sur toutes les plages, dans tous les siècles et chez tous les peuples.

O divin Conseiller de la miséricorde et de l'amour, Ange du grand Conseil de la Trinité, soyez béni pour être descendu vers nous, pour nous avoir apporté les secrets, révélé les mystères, communiqué les volontés de notre Dieu, notre Créateur et notre Père : *Evangelizo vobis gaudium magnum. — Christus vocatur magni consilii angelus, quia Patrem nemo novit nisi Filius, qui quæ a Patre accepit revelat nobis : ipse Verbum Patris ipse mundo evangelizat*[2].

III. — Jésus est notre Conseiller. *Ipsum audite*[3] : C'est lui, que nous devons consulter, lui, que nous devons écouter. Il est la sagesse divine, il est toute sagesse humaine, sagesse pratique, car il a voulu vivre de notre vie, afin de nous donner des

1. Hebr., XI, 3. — 2. S. Just., *Contr. Tryph.* — 3. Luc., IX, 35.

conseils plus sûrs ou, du moins, pour nous plus persuasifs. — Ne craignons pas les difficultés à suivre et pratiquer ses conseils.

Dites, mon Sauveur, vous pouvez efficacement nous conseiller l'obéissance, vous, lié dans des langes, qui obéissez à tous, à Marie, à Joseph, à Hérode, aux persécuteurs, aux méchants; vous, fait obéissant jusqu'à la crèche et jusqu'à la mort.

Vous pouvez me conseiller la pauvreté, vous qui ne possédez pas même les langes qui vous couvrent, le berceau qui vous contient, le toit qui vous abrite.

Vous pouvez me conseiller la chasteté, vous, le fils de la Vierge Immaculée, qui n'avez pas plus violé par votre naissance le sceau virginal, que vous n'avez violé le sceau du tombeau par votre résurrection; vous, la fleur, le fruit, la gloire et la couronne de la virginité.

Celui qui a vaincu le monde et toutes ses concupiscences promet la victoire à ses soldats; et ceux qui sont vainqueurs d'eux-mêmes font violence au ciel: car le royaume des cieux souffre violence, et les courageux le ravissent comme une proie. C'est au nom de ce petit Enfant, en suivant son exemple et ses conseils, que nous combattons avec l'antique ennemi. Notre chair défaillante, infectée de la lie originelle du péché, reprend sa vigueur, par la chair du petit Enfant de Bethléem; et la communication des sacrements, qui nous unit à la vérité de son corps, nous donne tant de force, que nous sommes vainqueurs du monde, et du diable, et de nous-même. Ainsi, ceux à qui s'adresse la parole sont appelés Dieu et Fils du Très-Haut, participants de son nom, et de son héritage, et de son éternité. Par la force que leur donne leur union avec le Christ, ils surmontent tous les combats, et, quoiqu'ils soient hommes par cette nature inférieure qui retient leur âme, cependant, ils réduisent en captivité, ils méprisent et enchaînent les démons[1].

S. Bernard, s'adressant à ceux qui entendent la voix du divin Conseiller: « Que crains-tu? dit-il; pourquoi hésites-tu? Celui qui t'appelle est l'ange du grand conseil: personne n'est plus sage que lui, personne, plus fort et plus fidèle. Il y a trois choses que le Christ, l'Ange du grand conseil, propose à l'âme raisonnable faite à l'image de la Trinité, à savoir: la servitude, la bassesse et la rudesse: la servitude dans l'abnégation de soi, la bassesse à porter sa croix, la rudesse à imiter le Christ: afin qu'étant tombé, par la désobéissance, de l'état d'une triple félicité, humiliée par l'affliction d'une triple misère, elle se relève par l'obéissance. Elle était tombée, en effet, par elle-même, de la société des anges, de la vision de Dieu, c'est-à-dire,

1. S. Cypr., Lib. *De Nativ. Chr.*

de la liberté, de la dignité, de la béatitude : qu'elle écoute donc le divin conseil, afin qu'en se renonçant soi-même, c'est-à-dire sa propre volonté, elle recouvre sa propre liberté; en portant sa croix, c'est-à-dire en crucifiant sa chair, avec ses vices et ses concupiscences, par le lien de la continence, elle recouvre la société des anges; en suivant le Christ, c'est-à-dire en imitant sa Passion, elle recouvre la vision de la gloire, car, si nous souffrons avec lui, avec lui nous régnerons [1].

Domine mi, qui Rex noster es solus, adjuva me..... Mon divin conseiller, doux Enfant de la crèche, mon Roi, seul Roi du ciel et de la terre, aidez-nous, aidez-moi de vos conseils, comme vous avez aidé la fille d'Israël devenue l'épouse du grand Roi d'Assyrie [2]. J'approche de votre crèche, votre berceau, votre trône de puissance, votre chaire de doctrine et votre siége de sagesse. Je vous considère et je vous écoute : tout votre Évangile est là, dans sa substance, quoique abrégé. Vous me conseillez, par la voix de vos larmes et par les signes de vos langes, vous me conseillez le dépouillement et la pauvreté, la douceur et la patience, l'obéissance et l'humilité. Vous donnez des conseils à toutes les âmes, à tous les parfaits, à tous les élus; et vos conseils sont donnés avec tant de douceur et d'éloquence, avec tant de lumière et d'onction, quoique sans bruit de paroles et sans pompe de discours, que vous persuadez les vertus les plus difficiles, les sacrifices les plus pénibles à la nature, les actes les plus héroïques et les états les plus parfaits. « O sagesse, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, avec vos petits bras d'enfant, vous atteignez d'une fin à l'autre, vous disposez toutes choses avec force et suavité, et vous êtes venue pour nous enseigner la voie de la prudence qui ramène à Dieu : *O sapientia, quæ ex ore Altissimi prodiisti, attingens a fine usque ad finem, fortiter suaviterque disponens omnia : veni ad docendum nos viam prudentiæ* [3]. »

IV

JÉSUS NÉ DE LA VIERGE MARIE EST DIEU

I. — « *Et vocabitur nomen ejus... Deus :* Et on lui donnera le nom de Dieu. » Oui, ce petit Enfant porte tous les noms, épuise tous les grands noms du ciel et de la terre; il est plus grand que tous les termes par lesquels nos langues humaines voudraient l'exprimer et le définir. Les langes qui l'enveloppent,

1. S. Bern., *Serm.* XXIII, *Inter parvos.* — 2. Esther, XIV, 3. — 3. Ant. O, temp. Adventus.

la crèche qui lui sert de berceau, l'étable qui est sa demeure, semblent le circonscrire et l'enfermer, mais « il est plus haut que le ciel, plus profond que l'enfer, plus étendu que la terre et plus vaste que la mer: *Excelsior cœlo est, et quid facies? profundior inferno, et unde cognosces? Longior terra mensura ejus, et latior mari*[1]. »

Ainsi la personne et la substance de ce petit Enfant dépassent infiniment l'indigence de nos langues qui balbutient ces adorables mystères. Que faire? Comment le connaître?..... Adorons-le dans le profond anéantissement de sa chair et de sa crèche; adorons-le comme notre Dieu qui a été vu sur la terre et qui a conversé avec les hommes: Dieu invisible, Dieu visible, Dieu esprit, Dieu chair, Fils unique de Dieu, Fils unique de Marie. Sa nature divine et sa nature humaine se résument toujours en Dieu.

II. — *Generationem ejus quis enarrabit*[2]? Qui racontera sa génération éternelle au sein du Père? L'apôtre vierge, dont le regard pur a pénétré les secrets divins, tandis que sa tête privilégiée reposait sur le Sacré-Cœur et comptait ses palpitations d'amour:

« — Dans le principe était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était en Dieu dès le principe. Toutes choses ont été faites par lui, et sans lui rien n'a été fait de ce qui a été fait. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes: et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise... Il était la lumière véritable qui illumine tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans son propre domaine, et les siens ne l'ont pas reçu; mais tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont pas nés du sang et de la chair, de la volonté des sens ou de la volonté de l'homme, mais nés de Dieu. Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité en nous, et nous avons vu sa gloire, gloire comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité[3]. »

Voilà le mystère qui rayonne dans les profondeurs théologiques de ces admirables paroles; voilà le mystère qui s'épanouit tendrement dans la crèche de Bethléem. Voilà le mystère que nous adorons sans le comprendre, que nous croyons sans le pénétrer, que nous aimons parce qu'il nous est enseigné, révélé dans l'auguste personne et dans l'aimable condescendance du nouveau-né.

1. Job, XI, 8-9. — 2. Is., LIII, 8. — 3. Joan., I, 1-14.

Oui, mon Sauveur, autant que ma faible et petite intelligence peut s'élever à ces hautes vérités, autant que mon pauvre cœur peut pressentir et deviner ces ineffables desseins d'amour, je comprends. Vous avez fait le monde, vous, le Verbe du Père, sa pensée, son intelligence, sa raison; vous avez fait le monde pour vous reproduire en quelque sorte et pour offrir au cœur paternel une image réduite du Fils bien-aimé, comme un reflet permanent du vivant miroir de son éternelle substance. Mais le péché a gâté, souillé, dégradé votre œuvre, détourné de vous et de votre Père le cœur et l'intelligence de l'homme. Et vous êtes descendu dans votre œuvre, et vous avez pris cette créature de prédilection si malheureuse et si coupable, l'homme, et vous vous êtes fait chair, afin qu'elle pût vous voir, et vous toucher, et vous entendre, et vous parler, parce qu'elle était d'essence toute grossière et sensuelle, toute charnelle et comme tout animale. Mais vous n'avez point changé de nature, ni diminué votre substance de Dieu, ni dégradé votre personne de Fils de Dieu.

« Le Verbe est fait chair, non changé en chair: en sorte qu'il n'a pas cessé d'être ce qu'il était, mais il a commencé d'être ce qu'il n'était pas. Il a pris chair, en effet, il ne s'est pas converti en chair. En prenant cette chair, nous entendons tout l'homme, c'est-à-dire la chair et l'âme raisonnable ; et comme le premier homme avait péché, était mort, et par la chair, et par l'âme, ainsi, il a fallu que, par le Médiateur de Dieu et des hommes, l'Homme-Jésus-Christ, il fût sanctifié par la chair et par l'âme : *Verbum caro factum est, non carni mutatum, ut non desisteret esse quod erat, sed cœperet esse quod non erat. Assumpsit enim carnem, non se convertit in carnem. Carnem istam a parte totum hominem intelligemus, id est carnem et animam rationalem, et sicut primus homo et carne et anima mortuus fuerat, ita etiam oportuit, ut per mediatorem Dei et hominum, hominem Jesum Christum, et carne et anima sanctificaretur*[1]. »

Ainsi vous êtes Dieu, doux petit Enfant. Il est vrai, je ne vois en vous qu'un enfant, né de tout à l'heure. Je vois votre mère tout émue et tremblante de bonheur devant vous, qui vous voit pour la première fois, et vous adore, le cœur éperdu d'amour. Tout à l'heure, elle vous emmaillottait de langes et vous couchait dans la crèche. Je ne vois en vous, des yeux de ma chair, qu'une chair semblable à la mienne, un petit fils, comme nous naissons tous, dans l'infirmité, la souffrance et la débilité: *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis*[2]. Mais je vois plus loin et plus haut que le regard de mon âme,

1. S. Aug., in *Dialog.* LXV, *Ad Oros.*, quæst. IV. — 2. Is., IX, 6.

éclairé de lumières divines ; je vois en vous le Verbe qui est en Dieu, qui n'a point quitté le sein paternel, quoiqu'il ait habité le sein de Marie, votre sein maternel. Je vois en vous le Verbe qui est Dieu, qui n'a point cessé d'être Dieu en se faisant homme, et qui brille, et qui parle, et qui règne dans les splendeurs éternelles, tout en étant couché dans une pauvre crèche, sans parole, vagissant à peine et respirant d'un petit souffle de vie, comme celui d'un oiseau, et suçant la mamelle de sa mère.

O mystère ! ô profondeur ! mystère d'amour, profondeur de bonté, dont je ne comprends pas les termes, dont je ne vois pas le fond, mais dont je comprends quelques raisons, dont je vois quelques abords qui me ravissent d'étonnement et d'admiration, qui me transportent de joie, de reconnaissance et d'amour !

« Le Verbe s'est fait chair, mais chair infirme, enfantine, délicate, impotente, enfin chair incapable de supporter la peine et la fatigue..... Dans le principe, lorsqu'il était en Dieu, il habitait au sein d'une lumière inaccessible[1], et nul ne pouvait le contempler. Y a-t-il en effet personne qui ait pénétré les sentiments du Seigneur, et lui ait donné conseil[2] ? L'homme charnel ne saurait percevoir les choses de l'esprit de Dieu. Eh bien ! qu'il les perçoive maintenant, car le Verbe s'est fait chair. S'il ne peut entendre que la chair, qu'il prête donc l'oreille à ce qu'il lui dit dans la chair, car le Verbe s'est fait chair. O homme, voilà que la sagesse s'est montrée dans la chair; elle était jadis cachée à tes regards : aujourd'hui elle sort de sa cachette, et se met à la portée de tes sens de chair : *Verbum caro factum est, et caro infirma, caro infantilis, caro tenera, caro impotens, omnis operis, omnis laboris impatiens..... Deus erat in principio apud Deum, lucem habitabat inaccessibilem, et non erat qui caperet illud. Quis enim investigavit sensum Domini, aut quis consiliarius ejus fuit ? Carnalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus Dei. Sed jam capiat et carnalis, quia Verbum caro factum est. Si nihil præter carnem novit audire, ecce Verbum caro factum est : audiat illud vel in carne. O homo, in carne tibi exhibetur sapientia : illa quondam occulta, ecce jam trahitur de occultis, et ipsis Rex ingerit sensibus carnis tuæ*[3]. »

III. — Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité en nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité. « Ce n'est pas la gloire de la puissance ou de la clarté, mais la gloire de la pitié paternelle :

1. I Tim. VI, 16. — 2. Is., XLV, 13. — 3. Bern., *Serm.* III, *De Nativ.*

Non enim gloriam potestatis aut charitatis, sed gloriam paternæ pietatis[1]. »

C'est là le grand mystère de tendresse et d'amour, qui a été manifesté dans la chair, a été justifié dans l'esprit, et, apparu aux anges, a été prêché aux nations, a été cru dans le monde et reçu dans la gloire[2]. Voilà sans doute une des profondes raisons de l'Incarnation. Pour me faire parvenir, aimer et croire la vérité, il fallait la revêtir de grâce, l'incorporer de bonté, et comme lui donner le doux visage d'un petit enfant, le sourire aimable d'un petit frère.

La vérité m'est nécessaire, je ne peux pas vivre sans elle. Mais, sans la grâce, comment la vérité parviendra-t-elle à mon âme, tout entière enveloppée dans les sens ? Comment touchera-t-elle mon cœur, qui n'est ému que de choses sensibles ?

« L'une et l'autre chose me sont nécessaires : la vérité, afin que je ne puisse me cacher devant elle, et la grâce, afin que je ne le veuille pas. Si l'une n'est accompagnée de l'autre, la visite de l'Époux sera imparfaite : car la sévérité de la première est pénible sans la gaieté de la seconde, et la gaieté de la seconde semble un peu trop libre sans la gravité de la première. La vérité est amère, si elle n'est assaisonnée de la grâce ; et la ferveur de la dévotion est quelquefois un peu légère, immodérée et trop libre, si elle n'est retenue par le frein de la vérité : *Utraque res necessaria mihi : et veritas quidem, cui abscondi non possim ; gratia autem, cui nolim. Alioquin sine alterutra visitatio plena non erit, cum et illius severitas absque hac onerosa, et hujus hilaritas absque illa dissoluta possit videri. Amara est veritas sine condimento gratiæ ; sicut absque veritatis freno levis et nesciens modum, plerumque et insolens ipsa devotio*[3]. »

Oui, oui, mon Sauveur, vous êtes Dieu ; vos abaissements sont des condescendances, vos anéantissements sont des actes d'amour ; et plus vous descendez, plus vous vous humiliez et vous anéantissez, plus je vous reconnais pour mon Dieu, plus mon cœur vous comprend et vous aime : *Sic Deus dilexit mundum*[4]. Il n'y a qu'un Dieu, pour aimer ainsi ; il n'y a qu'un Créateur, pour ainsi réparer son œuvre ; il n'y a qu'un Père pour venir ainsi rechercher son fils prodigue ; il n'y a qu'une mère, pour se pencher ainsi vers le fruit de ses entrailles. — Ou plutôt, car nous n'avons que de faibles images, disons encore, disons toujours : O grand mystère de pitié, de tendresse et d'amour ! *O magnum pietatis sacramentum !*

Mais vous ne perdez rien, mon Sauveur, à vous cacher et

1. S. Bern., *Serm. in Vigil.* — 2. I Tim., III, 16. — 3. S. Bern., *Serm.* LXXIV, *In Cantica.* 4. Joan., III, 16.

vous dérober à moi. Je vous reconnais sur la terre, non seulement dans la vision des anges, mais dans l'humble vision de votre humanité. Vous êtes Dieu, non seulement dans votre vie éternelle de la Trinité, dans votre action personnelle de Verbe, mais encore dans votre vie temporelle de créature, dans votre action théandrique de fils de l'homme.

Je reconnais, je confesse en vous deux natures, mais je ne vois en vous qu'une personne que j'adore : et toutes vos pensées, tous vos sentiments, toutes vos actions, sont de Dieu. Je vous vois dans votre pauvre berceau, je vous regarde et je vous considère. Vos petits yeux s'ouvrent et se fixent sur moi avec un profond sentiment de compatissance et d'amour; vos petites lèvres s'entr'ouvrent : elles ne forment pas encore des paroles, mais elles sourient ; votre petit visage s'épanouit et s'illumine. En m'inclinant au pied de votre couche, en vous baisant les pieds et les mains, je pourrais entendre les faibles battements de votre cœur. Je peux, du moins, sentir votre main caressante sur ma tête inclinée et sur mon visage mouillé de larmes. Eh bien ! je vous adore autant que je vous aime. Tous ces actes, ces regards, ces mouvements, ces gestes, ce silence, ce sommeil et cette existence continue dans un berceau et liée par des langes, cette palpitation qui frissonne comme un souffle, ce flux et ce reflux de la vie qui bat votre frêle poitrine, tout cela est divin, tout cela est de Dieu, car le principe de tout cela est votre personne de Dieu. Désormais, toutes vos actions d'homme, — je dis vos actions d'homme, — le produit de votre intelligence et de votre volonté, passant par les organes de votre chair, seront, en même temps, des actes de Dieu, des actes théandriques, comme disent vos théologiens, des actes infinis en dignité, en énergie, en puissance, en grâce, en vertu, car ils coulent de cette source élevée où réside votre personne de Verbe. Ainsi, quel que soit le milieu où passent les rayons du soleil, ces rayons viennent toujours du foyer de lumière, de chaleur et de vie ; le milieu peut les diversement colorer ou modifier : il n'en change pas la nature. Ainsi, ô Jésus, votre parole et votre silence, vos pleurs et vos sourires, votre action et votre repos, votre veille et votre sommeil, votre vie d'enfant, comme votre vie d'homme, sont de Dieu : et je vous adore dans votre berceau comme dans votre ciel. Aussi, pour mieux fixer notre foi, mêlez-nous aux abaissements de votre crèche, aux infirmités de votre naissance, quelques rayons originaires de votre divinité.

« Le Christ sort du sein maternel, mais il brille du haut du ciel ; il est couché dans une pauvre étable, mais il resplendit de la céleste lumière ; sa mère l'a enfanté dans le mariage,

mais elle l'a conçu dans la virginité ; vierge elle l'a conçu, vierge elle l'a enfanté. Et si la faiblesse de son âge l'empêche d'agir, assurément il était Dieu, celui qui faisait, en sa chair, des œuvres divines. — Le Christ, dès l'exorde même de sa nativité, unit les choses humaines aux choses divines, les choses basses aux choses les plus élevées. Il naît d'une femme, mais le fruit de sa fécondité ne prive pas sa mère de la fleur de la virginité. Il est enveloppé de langes, mais ces langes eux-mêmes sont honorés par les louanges angéliques. Il se cache dans une crèche, mais il se manifeste aux rayons d'une étoile qui brille au ciel. De même, la circoncision prouve la vérité de l'humanité qu'il a prise; et le nom, qui est au-dessus de tout nom, indique la gloire de sa majesté : *Ex cetero Christus funditur, sed coruscat e cœlo ; terreno in diversorio jacet, sed cœlesti lumine fulget ; nupta peperit, sed virgo concepit ; nupta concepit, sed virgo generavit. Quod si ætas carnis ignara operis fuit, profecto Deus erat qui divinitatis operibus exercebat carnis ætatem*[1]. — *Christus ab ipso nativitatis exordio divinis humana sociat, ima summis. Nascitur ex muliere, sed cui fœcunditatis fructus sic accedat, ut non decidat flos virginitatis : pannis involvitur, sed pannis ipsi angelicis laudibus honorantur ; absconditus in præsepio, sed proditur radiante stella de cœlo. Sic et circumcisio veritatem susceptæ probat humanitatis ; et nomen, quod est super omne nomen, gloriam indicat majestatis*[2]. »

V

JÉSUS NÉ DE LA VIERGE MARIE EST FORT

I. — « *Et vocabitur nomen ejus... Fortis :* Et on lui donnera le nom de Fort. » Sa naissance fut annoncée par Gabriel, puissance et force de Dieu. L'œuvre de l'Incarnation, en effet, est une œuvre prodigieuse, où se concentre et se déploie toute l'énergie de la puissance divine. Dieu, pour se faire homme, le Verbe, pour se faire chair, a dû s'abaisser, se réduire, s'anéantir : *Semetipsum exinanivit*[3]. Il lui faut, pour ainsi dire, de plus grands efforts pour se faire petit, que pour être grand ; pour se rendre passible et mortel, que pour rester impassible et immortel. Il a dû comme sortir de sa nature, et, pour se contraindre et se ramasser en si peu, forcer tous ses moyens, faire agir toute sa force. Et plus nous le voyons réduit, amoindri et

1. S. Ambr., *In Luc.* — 2. S. Bern., *Serm.* I, *De Circumcis.* — 3. Philip., II, 7.

comme annihilé, plus nous admirons sa force et sa puissance, car, plus étonnante est l'œuvre qu'il produit, plus prodigieux sont les effets qu'il obtient par ses anéantissements.

II. — Écoutons S. Augustin, nous détaillant les ineffables antithèses de l'Incarnation.

« La grande lumière des anges se fait petite au jour des hommes. Le Créateur du soleil devient créature, sous le soleil. Celui qui a fait le ciel et la terre, sous le ciel a commencé sur la terre. L'ineffablement sage est devenu sagement enfant. Celui qui remplit le monde est dans une crèche. Gouvernant les astres, il suce les mamelles de sa mère. De telle sorte il est grand en sa forme de Dieu et petit en sa forme d'esclave, que ni, par cette petitesse, sa grandeur ne soit diminuée, ni, par cette grandeur, sa petitesse soit accablée. Non plus, lorsqu'il a pris des membres humains, il n'a pas cessé ses œuvres divines; et la nourriture de sagesse n'a point été soustraite aux anges, lorsque nous avons goûté combien le Seigneur est suave : *Magnus dies angelorum parvus fit in die hominum. Conditor solis conditus sub sole. Effector cœli et terræ sub cœlo exortus in terra. Ineffabiliter sapiens sapienter infans. Mundum implens in præsepio jacens. Sidera regens ubera lambens. Ita magnus in forma Dei, brevis in forma servi, ut nec ista brevitate magnitudo illa minueretur, nec illa magnitudine ista brevitas premeretur* [1]. »

Voilà les deux termes qu'il s'agissait de rapprocher, les deux extrêmes qu'il fallait unir, rapprocher en un même point; réunir et relier en une même personne : l'éternel et le temporel; l'invisible et le visible; l'impassible, l'immortel, et le passible, le mortel; le Créateur et la créature, le Seigneur et l'esclave, le Verbe et la chair, Dieu et l'homme; l'essence divine et la nature humaine résumées en une seule personne, qui est la personne du Fils de Dieu, la seconde personne de l'adorable Trinité.

Voilà l'œuvre, voilà le mystère !

Nous multiplierions les expressions, que nous n'en pénétrerions pas mieux les profondeurs, que nous n'en comprendrions pas mieux les difficultés.

Voilà l'œuvre de la puissance de Dieu, le dernier effort et comme la dernière limite de celui qui est le Tout-Puissant. Quelle œuvre, pour épuiser la force qui fait tout, qui contient et gouverne tout !

« Par mille organes et de mille manières, Dieu parlait autrefois à nos pères dans les prophètes ; mais, dans ces derniers jours, il nous a parlé par son Fils, qu'il a constitué héritier de toutes

1. S. Aug., *Serm.* XXXVII, *De temp.*

choses, par lequel il a fait les temps, et, lequel étant la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, et portant toutes choses par le Verbe de sa puissance, opérant l'expiation des péchés, est assis à la droite de la Majesté, au plus haut des cieux [1]. »

C'est ainsi que la parole de Dieu pour nous a pris un corps, s'est articulée à l'extérieur, s'est fait entendre à nos oreilles, s'est fait voir de nos yeux et toucher de nos mains [2].

« Comme la parole qui s'est revêtue de lettres et de sons devient comme visible et tangible, ainsi s'est fait tangible le Verbe de Dieu : *Ut cum sermo induerit litteras et elementa visibilis fit et tractabilis, sic Verbum Dei tractabile invenitur* [3]. »

Verbe de Dieu, mon Sauveur, pour vous faire ainsi sensible et visible, pour vous articuler si doucement à vos oreilles, pour parler si suavement à mes yeux et à mon cœur, que de puissance il vous a fallu déployer, que de forces il vous a fallu concentrer ! Pour descendre et vous rabaisser, pour vous réduire et vous ramasser, pour vous abréger et vous anéantir, que de sagesse et de force, que d'énergie et de volonté ! Je ne m'étonne pas que l'Église, pendant les quatre semaines de l'Avent, vous adressant ses soupirs et ses supplications, y mêle de tendres provocations, et vous dise sans cesse : « *Excita, quæsumus, Domine, potentiam tuam, et veni*... Excitez, Seigneur, nous vous en supplions, réveillez, ramassez, déployez votre puissance, et venez... » Et vous êtes venu : et je vous vois, et je vous entends ; et vous me dites en votre crèche, en vos langes, plus éloquents encore que vos paroles : Moi qui de trois doigts tiens suspendue la masse de la terre, qui de rien ai créé le ciel et la terre, moi, le Roi de gloire et le Seigneur de majesté, sous lequel fléchissent les colonnes du ciel et se courbent ceux qui portent le monde ; pour l'amour de toi seul, ô homme, pour te délivrer du péché et des peines de l'enfer dues à tes péchés, pour te conduire au bonheur du ciel, je suis venu, sautant sur les montagnes, escaladant les collines. Du ciel, je me suis précipité sur la terre ; du sein du Père, je suis tombé au sein d'une vierge ; du sein de ma mère, sur la terre ; de la terre, à la croix ; de la croix, dans l'enfer ; et de l'enfer, j'ai repris ma course sur la terre ; de la terre, au ciel, pour t'arracher à l'enfer, te dérober à la terre et t'élever dans le ciel... Par les entrailles de ma miséricorde je t'ai visité, comme un soleil qui se lève à l'Orient, et j'ai uni hypostatiquement, très étroitement, le ciel à la terre, le Verbe à la chair, l'esprit au limon, Dieu à l'homme. Je me suis fait tout petit, de ta race et de ton sang, l'os de tes os et la chair de ta chair ; je me suis fait homme,

1. Hebr., I, 1-3. — 2. I Joan., I, 1. — 3. Acta Conc. Ephes.

afin de te faire Dieu. Dans la crèche, je suis gisant comme la nourriture du bœuf et de l'âne, parce que, comme une bête de somme, tu vivais en animal, te vautrant dans la chair et le sang; tu étais devenu comme le cheval et le mulet, qui n'ont pas l'intelligence, n'ayant pas compris l'honneur auquel je t'avais élevé: *Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*[1]. *Sicut equus et mulus, quibus non est intellectus*[2]. J'ai donc assumé la chair d'une bête de somme, afin que tu manges ma chair: non la chair d'une bête de somme, mais la chair d'un Dieu; afin que, l'incorporant à ta chair, je t'inspire le souffle de vie céleste et divine[3].

III. — « Notre Roi, vêtu de la robe royale de la chair, sortant du sein virginal comme d'un palais, a daigné visiter le monde. Tout en conservant la majesté de l'éternelle divinité, se ceignant les reins du lien servile de la chair, il est entré pour combattre dans le champ clos de ce monde: *Rex noster, trabea carnis indutus, de aula uteri virginalis egrediens, visitare dignatus est mundum... Ille, sempiternæ deitatis majestate servata, servile cinctorium carnis assumens, in hujus sæculi campum pugnaturus intravit*[4]. » Une chair fragile, passible et mortelle comme la nôtre, un cœur ouvert comme le nôtre à toutes les passions de la nature humaine, voilà les armes de Jésus pour combattre Satan, le grand ennemi de son Père, le séducteur et le tyran de la créature. Comme David, armé de ce bâton et de cette fronde, le doux Berger, le bon Pasteur a terrassé, vaincu Goliath, le géant d'orgueil, de mensonge et de blasphème. Et nous avons été délivrés, et nous chantons, avec toutes les âmes sauvées, avec toutes les générations rachetées: « Parce que vous avez été mis à mort et vous nous avez rachetés par votre sang, de toute tribu, de toute langue, et peuple, et nation, et vous nous avez faits pour notre Dieu rois et prêtres, vous êtes digne, Agneau immaculé, de recevoir le Verbe, et la divinité, et la sagesse, et la force, et l'honneur, et la gloire, et la benediction: *Dignus est Agnus qui occisus est accipere virtutem, et divinitatem, et sapientiam, et fortitudinem, et honorem, et gloriam, et benedictionem*[5]. »

Mais, sans parler encore de cette définitive victoire, car notre divin Agneau ne vient que de naître et il n'est pas mûr encore pour le sacrifice, quels effets déjà prodigieux dans sa naissance! La majesté de Dieu avait pu se faire craindre: elle n'avait pu se faire aimer. Malgré les éclatants témoignages de

1. Ps. XLVIII, 13. — 2. Ps. XXXI, 9. — 3. Vide Corn. a Lap., *In Luc.*, II.
4. S. Fulgent., *Serm. de S. Steph.* — 5. Apoc., IV, 11.

la bonté divine semés sur ses pas et jusqu'en sa conscience, l'homme, trop effrayé de sa chute, de son indignité, de la grandeur, de la sainteté de son Dieu, n'osait ni l'approcher, ni l'entendre, ni l'aimer. Alors, le grand Dieu du ciel et de la terre se fait petit Enfant, notre Créateur se fait notre Frère, notre juge devient notre Sauveur. Sa voix nous avait effrayés dans le paradis: le voici sans voix et sans parole dans l'étable. Le rayon de sa face dévoilée nous avait frappés de terreur après le péché : le voici qui n'a que des sourires aimables et des larmes plus touchantes encore sur son petit visage d'enfant. Comment ne pas l'approcher, comment ne pas l'aimer? Il a vaincu le cœur de l'homme, il a vaincu ses trop justes terreurs et ses sauvages résistances. *Quis tam amantem non redamaret? Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos*[1].

Dès ce moment, quels flots d'amour et de tendresse, quels flots de larmes et de sang s'écoulent du cœur de l'homme pour le petit Enfant de Bethléem! Depuis Marie, son heureuse mère, jusqu'à Marie-Madeleine la pécheresse vaincue par la bonté du Sauveur, jusqu'à Térèse, la vierge consumée et transverbérée par l'amour divin; depuis S. Joseph, l'heureux témoin de la crèche, jusqu'à S. Paul, l'ardent apôtre de Jésus, jusqu'à S. François d'Assise, le naïf et sublime énivré des amabilités de la crèche et des générosités de la Croix, que d'amour et de dévotion! que de suavités et de joies! que de ravissements et d'enthousiasme, dans toutes ces âmes qui viennent adorer l'Enfant de Bethléem! Que de vertu! Quelle foi profonde, qui découvre et reconnaît le Dieu Créateur, dans la créature de ce petit corps d'enfant! Quelle espérance inébranlable, qui attend d'un Sauveur si bon, d'un Dieu si anéanti, la grâce et le salut! Quelle charité souveraine, qui veut aimer de tout son pouvoir ce grand Dieu qui, pour notre amour, s'est fait notre frère, notre chair et notre sang, pour nous communiquer sa divinité! Quels actes de culte et quels prodiges de dévotion, de patience et d'humilité, d'obéissance et de chasteté! Quelle floraison nouvelle de vertus inconnues à la terre, impossibles à l'humanité! Quelle transformation dans le monde! Quel débordement de vie divine sur la terre, dans la famille et dans le cloître, dans le sanctuaire, et jusqu'à la cour des rois! *Lætabitur deserta et invia, et exultabit solitudo, et florebit quasi lilium*[2].

Et tout cela, ces merveilleux effets produits sur la terre, éclatant dans les âmes, ce désert ainsi transformé, cette floraison universelle des plus fortes et des plus angéliques vertus, c'est le souffle d'un petit Enfant, qui le produit et qui le renouvelle sans cesse; c'est son regard, qui illumine; son

1. I Joan., IV, 19. — 2. Is., XXXV, 1.

sourire, qui nous charme; sa grâce, qui nous transforme; ses pleurs, qui nous enflamment; ses petits bras, qui nous attirent; ses langes, qui nous retiennent. C'est lui, le divin Enfant, qui nous transporte et nous ravit, en nous disant sans cesse : « Pouvais-je faire plus pour toi que je n'ai fait? *Quid est quod debui ultra facere..., et non feci*[1]*?* »

« C'est donc ce petit, c'est donc ce petit Enfant, qui a fait que, toi, homme, tu puisses devenir parfait ; lui, enveloppé de langes, afin que tu sois délivré des liens de la mort; lui, gisant dans la crèche, afin que tu sois à l'autel; lui, sur la terre, afin que tu sois dans le ciel; lui, qui n'avait pas de place dans l'hôtellerie, afin que tu eusses plusieurs demeures dans le ciel; lui, qui, étant riche, pour vous s'est fait pauvre, afin de vous enrichir de son opulence... Sa pauvreté est donc mon patrimoine, et la faiblesse du Seigneur est ma vertu. Il a mieux aimé manquer de tout, pour être notre abondance. Ce sont donc les pleurs de son enfance vagissante qui me purifient; ses larmes ont lavé mes péchés. Je dois donc davantage, ô Seigneur Jésus, à tes souffrances, qui m'ont racheté, qu'à tes œuvres, qui m'ont créé: *Ille igitur parvulus, ille infantulus fuit, ut tu vir possis esse perfectus. Ille involutus pannis, ut tu mortis laqueis sis absolutus. Ille in præsepibus, ut tu in altaribus. Ille in terris, ut tu in cœlis. Ille locum in diversorio non habebat, ut tu plures haberes in cœlestibus mansiones. Qui cum dives esset, propter vos pauper factus est, ut illius inopia vos ditamini..... Meum ergo paupertas illius patrimonium est, et infirmitas Domini mea est virtus. Maluit sibi egere, ut omnibus abundaret. Me illius infantiæ vagientis abluent fletus, mea lacymæ illæ delicta laverunt. Plus igitur, Domine Jesu, injuriis tuis debeo, quod redemptus sum, quam operibus, quod creatus sum*[2]. »

VI

JÉSUS NÉ DE LA VIERGE MARIE

EST LE PÈRE DU SIÈCLE FUTUR

I. — « *Et vocabitur nomen ejus... Pater futuri sæculi:* Et on lui donnera le nom de Père du siècle futur. » Cet Enfant, c'est l'Éternel, le Père de tous les siècles: mais il commence une nouvelle vie, et tout un ordre nouveau commence avec lui.

Le prophète, considérant le royaume qu'il va fonder, la société qu'il va établir, les générations qui sortiront de lui pour

1. Is., V, 4. — 2. S. Ambr., *In Luc.*

sanctifier la terre et pour peupler le ciel, le prophète l'appelle Père du siècle futur.

Fils de l'Éternel dans le ciel, il est déjà le Père du temps à venir. Une version traduit : *Vir permanens in æternum :* Homme permanent dans l'éternité. Un traducteur donne pour version : *Pater æternitatis :* Père de l'éternité. Donnons-lui, avec notre sincère Vulgate, le nom de « Père du siècle futur, » car il fonde un nouveau royaume sur la terre ; il ouvre à son peuple le permanent royaume du ciel.

II. — Tout l'Évangile est dans la crèche. Jésus ne parle pas encore, mais son état, sa pauvreté, sa crèche, ses langes, son silence, parlent un doux et puissant langage, tout une éloquente prédication. Le Verbe incarné, sans parole extérieure, enseigne, dans sa personne, les vertus qu'il enseignera dans ses discours. Dès lors, son Évangile est annoncé : *Evangelizare pauperibus misit me*[1]. Le royaume de Dieu est fondé sur la terre. Jésus est le premier sujet, le premier adorateur de la majesté divine, car désormais c'est son esprit et son cœur, qui régleront, animeront tous ses sentiments et tous ses actes ; c'est son esprit et son cœur, qui obéiront, qui adoreront, aimeront dans l'Église. Ce petit Enfant, le premier des élus, l'aîné d'une création nouvelle, ce petit Enfant, joignant les mains dans la crèche, adore et prie. Les anges et les cieux sont dans l'étonnement et suspendent leurs cantiques. Jamais, depuis le premier jour où les astres du matin se levèrent pour la première fois et où tous les fils de Dieu tressaillirent d'un premier acte d'amour, « *Cum me laudarent simul astra matutina, et jubilarent omnes filii Dei*[2], » jamais, Dieu n'avait été ainsi adoré, prié d'une manière équivalente et digne de lui. Jamais surtout, en ces quatre mille ans de sacrifices et de prières, depuis le premier sacrifice d'Abel jusqu'à la dernière immolation pascale dans le temple de Jérusalem, la terre n'avait offert à Dieu un si pur encens de prière, un si digne hommage d'adoration, un si parfait holocauste d'amour. Oh ! désormais, le regard et le cœur de Dieu peuvent se fixer sur nous : la voix de son Fils, la voix de son sang et de son cœur, le charme, l'attire et le fixe parmi nous; la voix de Jésus notre frère et notre Sauveur, la voix de sa faiblesse, de son humiliation et de sa misère, l'apaise et le satisfait, désarme sa justice et sollicite sa miséricorde. Celui qui revêt le monde de la variété de ses ornements est enveloppé de langes vils, afin que nous puissions reprendre notre première robe d'innocence. Celui par lequel toutes choses ont été faites a ses mains et ses pieds liés de bandelettes, afin

1. Luc., IV, 18. — 2. Job, XXXVIII, 7.

que nos mains soient libres pour les œuvres du salut, et nos pieds, dirigés dans la voie de la paix : *Qui totum mundum vario vestit ornatu, pannis vilibus involvitur, ut nos stolam primam recipere valeamus. Per quem omnia facta sunt, manus pedesque stringitur, ut nostræ manus ad opus bonum extensæ (seu expeditæ) pedesque sint in viam pacis directi*[1]. »

Jésus, dans la crèche, prie, adore, s'humilie, implore, satisfait, loue, rend grâces et remplit tous les offices de son divin sacerdoce; le doux petit Enfant est prêtre pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech.

Il fait plus encore : il prêche, il enseigne, il annonce et fonde le royaume de son Père, le règne des vertus chrétiennes, dans les âmes sanctifiées; le règne des volontés divines, dans l'humanité régénérée.

Approchons, contemplons cette misère touchante, cette impuissance victorieuse ; prêtons l'oreille du cœur, écoutons les exhortations de la crèche :

— Je suis venu pour t'enseigner le vrai bien, pour te dissuader de la vanité. En vain Salomon t'avait dit : « Vanité des vanités, et tout est vanité : » tu n'avais point voulu te laisser persuader par sa sagesse expérimentée. Écoute-moi, crois-moi, suis-moi : je suis la voie, la vérité et la vie. Suis-moi donc comme la voie pour aller au ciel, si tu ne veux pas errer. Écoute-moi comme la vérité, afin de m'embrasser comme la véritable vie. Vaines sont les richesses, vaines les délices, vains les honneurs de la terre, que les mortels insensés, comme des enfants, recherchent et désirent avec tant d'avidité. Les vraies richesses, les vraies délices, les vrais honneurs sont au ciel, dont jouissent Dieu, les anges et les bienheureux. Pousse vers eux tes soupirs. Moi, ton Sauveur, qui suis le Roi des rois, je nais pauvre et indigent de toutes choses : et toi, chrétien, tu recherches les avantages et les richesses ! Moi, que les cieux ne contiennent pas, je me renferme dans un corps de petit enfant et dans une étroite crèche : et toi, chrétien, tu as honte d'être pauvre, humble, d'être rejeté, méprisé ! Moi, qui suis la sagesse immense, incréée, j'ai choisi ce qui était dur et pénible à l'esprit : et toi, tu te laisserais aller aux voluptés de l'esprit et de la chair ! Moi, je n'ai pas voulu naître dans le palais d'Hérode, ni dans le palais d'Auguste, mais dans une caverne, dans une étable, j'ai voulu habiter de pauvres demeures, j'ai préféré la chaumière au palais : et toi, tu voudrais fréquenter les cours et les palais ! Enfants des hommes, pourquoi donc aimez-vous la vanité ? Pourquoi cherchez-vous le mensonge ? Apprenez de moi où est la vraie sagesse, la vraie gloire, la vraie vertu,

1. Beda, in *Catena aurea*.

la vraie vie : c'est-à-dire, dans l'humilité profonde, dans l'ardente charité, dans le mépris de toutes les choses terrestres, dans le désir des choses du ciel[1].

Ainsi parle sans paroles, ainsi nous instruit sans discours le divin Enfant de Bethléem. Et les âmes, et les générations, et les peuples, quittent tout pour le suivre, pour l'imiter, pour le posséder ; et il est le Roi, le Législateur, le Pasteur et le Père de toutes ces âmes humbles et douces, de toutes ces générations chastes et mortifiées, de tous ces peuples croyants et fidèles : et c'est pour cela qu'il s'est fait chair, qu'il s'est fait petit Enfant, qu'il est né dans une étable, qu'il repose dans une crèche.

« Il est contenu dans l'étroit espace d'une pauvre crèche, celui qui a le ciel pour demeure, afin de nous dilater dans les joies du royaume céleste. Celui qui est le pain des anges repose dans une crèche, afin de nous nourrir, comme de saints animaux, du froment de sa chair : *Duri præsepis angustia continetur cui cœlum sedes est, ut nos per cœlestis regni gaudia dilatet ; qui panis est angelorum, in præsepio reclinatur, ut nos quasi sancta animalia carnis suæ frumento reficiat*[2].

III. — « Demande-moi les nations pour héritage, et je te les donnerai : *Postula a me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam*[3]. » C'est le Père qui parle au Fils dans les splendeurs éternelles, au moment, (s'il y eut un moment dans le ciel,) où fut discutée et résolue l'Incarnation du Verbe. Le Prophète-Roi a vu, dans les siècles à venir, les résistances, les révoltes, les persécutions des peuples et des rois contre le dessein de Dieu, contre la royauté du Christ et l'indépendance de l'Église, son épouse immaculée. Mais, le Seigneur, celui qui, dans la plénitude des temps, sera le petit Enfant de Bethléem, le Seigneur, du haut du ciel, se rit de ces vains efforts et se moque de ces violents persécuteurs ou de ces rusés politiques. « Pour moi, dit-il, je suis établi, par mon Père et mon Dieu, Roi sur Sion, la sainte montagne, pour prêcher son commandement : *Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus*[4]. » « Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, aujourd'hui, » dans ce jour sans commencement et sans fin de l'éternité ; « je t'ai engendré : demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage, et ton domaine s'étendra jusqu'aux limites de la terre[5]. »

Mais, votre royauté, mon Sauveur, se cache dans cette pauvre étable, votre palais, si étrangement voilée dans cette pauvre crèche, votre trône. Votre royauté se trahit néanmoins,

1. Vide Corn. a Lap., *In Luc.*, II. — 2. Beda, ut supra. — 3. Ps. II, 8.
4. *Ibid.*, 6. — 5. *Ibid*, 7-8.

comme celle de ces princes qui voyagent sous un nom d'emprunt et sans pompe officielle, et que trahit toujours leur grand air, l'empressement et les termes de respect de leurs serviteurs. Une voix d'en haut nous dit : « Peut-être ses langes te paraissent bien vils, mais admire les anges qui le louent. Si tu méprises la crèche, élève un peu les yeux et regarde cette nouvelle étoile dans le ciel, qui annonce au monde la nativité du Seigneur. Si tu crois aux abaissements, crois aussi aux merveilles de ce berceau. Si tu t'arrêtes aux marques d'humilité, vénère les splendeurs sublimes et célestes : *Sed si tibi panni fortassis vilescunt, angelos collaudantes admirare. Si præsepe despicis, erige parumper oculos: et novam in cælo stellam protestantem mundum nativitatem dominicam contuere. Si credis vilia, crede mirifica. Si de his quæ humilitatis sunt disputas, quæ ultra sunt et cælestia venerare*[1]. »

Vous grandirez, mon jeune Roi, votre royauté s'affermira; elle sera reconnue par les uns, contestée par les autres, obéie par ceux-ci, insultée par ceux-là. Elle sera un signe de contradiction, ruine ou résurrection pour un grand nombre. Mais viendra le jour, enfin, où vous serez pleinement reconnu, proclamé, obéi, loué, chanté dans tout le domaine de la création. Tout genou fléchira dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, à votre nom, ô Jésus! Un jour, ce jour éternel où l'on entendra, au-dessus du cantique de joie des bienheureux, au-dessus des cris de rage des damnés, la grande voix des siècles, des générations et des âmes sauvées par vous : — « Le Christ a vaincu! Le Christ règne! Le Christ commande! Le Christ de tous maux a délivré son peuple! *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat, Christus ab omni malo plebem suam liberat!* » C'est alors, ô mon Roi, que tous les élus, sur la montagne sainte, se rangeront autour de leur Sauveur, leur Seigneur et leur Roi[2]. C'est alors que vous serez véritablement le Père du siècle futur, de ce siècle qui se prolongera sans fin, dans la joie et le bonheur de vos sujets, dans la bienheureuse éternité. Vous règnerez vraiment et royalement sur toutes les âmes rachetées; vous règnerez, non plus seulement par vos droits divins, par votre naissance éternelle de Fils de Dieu, mais par votre conquête de la croix, par votre victoire, définitive sur l'enfer, la mort et le péché. Vous règnerez, en illuminant, comme Verbe, toutes les intelligences déifiées; en enivrant, comme amour, tous les cœurs transfigurés; en couronnant, comme récompense, toutes les âmes sanctifiées. Vous règnerez: et nul ne contestera votre titre, vos droits et votre puissance; et tous béniront le sceptre pacifique, le sceptre paternel, que vous étendrez sur toutes les générations

1. S. Maxim., *Serm.* IV, *In Nativ.* — 2. Apoc., V, 9-14.

bienheureuses. Vous règnerez avec votre divine mère, qui vous revêtit, dans son chaste sein, du manteau royal de votre chair et de la couronne de votre Incarnation. Oh! Seigneur, quand viendra le jour, ce jour sans déclin et sans nuage, ce jour éternel et bienheureux, où nous vous verrons, et vous posséderons, et vous bénirons, Père du siècle futur?... Grandissez, doux Enfant, croissez et fortifiez-vous par le lait de votre mère et par la grâce de votre Père. Apprêtez-vous pour le combat, ceignez-vous pour la victoire. O vous, le plus beau des enfants des hommes, la grâce est répandue sur vos lèvres! C'est pour cela que Dieu vous a béni pour l'éternité. Levez-vous bientôt, et ceignez votre gloire sur vos flancs. Faites éclater votre grâce et votre beauté. Avancez-vous victorieusement et régnez par la vérité, et la mansuétude, et la justice. Vos rayons, comme des flèches aiguës, renverseront les peuples et s'enfonceront dans les cœurs des ennemis de votre royauté. Votre trône, ô Dieu, est établi pour les siècles des siècles, et le sceptre du gouvernement est le sceptre de votre règne. Vous avez aimé la justice et vous avez haï l'iniquité : c'est pourquoi Dieu, votre Dieu, vous a donné l'onction royale de la joie et du pouvoir entre tous vos frères. La reine s'est assise à votre droite, avec son vêtement éclatant d'or, environnée de la variété de ses ornements. Après elle, on vous conduira les vierges, pour former votre cour, ô Roi des vierges! Elles s'offriront à vous dans la joie et l'allégresse; on les conduira dans le temple du Roi. Pour tes ancêtres, te sont nés des fils qui les continuent. Vous les établirez princes sur toute la terre; ils se souviendront de votre nom, de génération en génération. C'est pour cela que les peuples vous rendront leurs hommages, dans les siècle des siècles et dans l'éternité [1].

VII

JÉSUS NÉ DE LA VIERGE MARIE

EST LE PRINCE DE LA PAIX

I. — « *Et vocabitur nomen ejus... Princeps pacis :* Et on lui donnera le nom de Prince de la paix. » C'est le nom qui résume et consomme tous les autres noms de Jésus. Notre Emmanuel descend parmi nous, opère les miracles de son Incarnation et de sa naissance, cache sa majesté de Dieu, déploie l'énergie de sa force, nous révèle les desseins de l'auguste conseil de la Trinité, et ne devient comme l'aîné de la race humaine

1. Ps. XLIV, passim.

regénérée, le Père du siècle futur, que pour annoncer la paix, apporter et fonder la paix parmi les hommes, la paix entre le ciel et la terre, la paix dans les consciences et les sociétés, la paix dans les âmes de bonne volonté.

Jésus, dans son berceau, est donc le vrai Prince de la paix, car il rétablit la paix entre Dieu et l'homme, il fonde la paix dans les âmes.

II. — Reprenons la suite du récit sacré.

Jésus vient de naître, il vient de sortir du sein virginal de sa mère, comme un époux, du sanctuaire nuptial : *Tanquam sponsus procedens de thalamo suo* [1]. Elle l'a emmailloté de langes et couché dans une crèche.

O doux langes, heureuse crèche, laissez-nous vous saluer encore une fois et vous baiser avec amour! « O heureuse enfance, par laquelle est réparée notre vie originelle! O très doux et délectables vagissements, qui nous ont fait échapper aux grincements et aux pleurs éternels! O heureux langes, qui ont essuyé les ordures du péché! O crèche splendide, dans laquelle non seulement a été déposé le foin, nourriture des animaux, mais où l'on a trouvé la nourriture des anges! *O beata infantia, per quam nostri generis vita est reparata! O gratissimi delectabilesque vagitus, per quos stridores dentium æternosque ploratus evasimus! O felices panni, quibus peccatorum sordes extersimus! O præsepe splendidum, in quo non solum jacet fœnum animalium, sed cibus inventus est angelorum* [2]. »

Et l'évangéliste continue : « Or, des bergers étaient à veiller dans cette région, gardant leurs troupeaux, pendant la nuit; et voici l'ange du Seigneur debout près d'eux; et la clarté de Dieu les environne de sa splendeur; et ils furent saisis d'une grande crainte; et l'ange leur dit : Ne craignez pas, car voici que je vous évangélise une grande joie, qui sera pour tout le peuple : c'est qu'il vous est né un Sauveur, qui est le Christ Notre-Seigneur, dans la cité de David. Et voici pour vous le signe : vous trouverez un enfant emmailloté de langes et placé dans une crèche. Et tout aussitôt, voici, avec l'ange, une multitude de la milice céleste, louant Dieu et disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté [3] ! »

Voilà comment est annoncée la naissance du Prince de la paix; comment les cieux s'inclinent et nous envoient leurs phalanges angéliques; comment la terre étonnée apprend, dans un saint tremblement, et bientôt dans une pieuse allégresse, l'avènement de son jeune Roi. Et la terre et le ciel se rappro-

1. Ps. XVIII, 6. — 2. S. Aug., *Serm.* III, *De Nativ.* — 3. Luc, II, 6-14.

chent, s'unissent; le ciel s'incline sous le poids du Verbe qui descend: *Inclinavit cœlos et descendit*[1]. La terre se relève et s'épanouit sous le souffle d'espérance qui la vient consoler, à la voix des anges annonçant l'heureuse nouvelle. Et Jésus les réunit: il les réconcilie et les reunit dans sa personne; il est le nœud sacré où Dieu et l'homme rapprochés s'embrassent et se donnent à jamais le baiser de réconciliation et de paix.

« Dans le sein virginal sont célébrées des noces spirituelles; Dieu s'est uni à la chair, et la chair s'est unie à Dieu: c'est de là qu'il s'est avancé comme un époux sortant de la chambre nuptiale. A ses noces, on a vu toute la création émue tressaillir d'allégresse. En effet, le chœur des anges, d'après ces noces, annonce la paix à tous les hommes de bonne volonté, parce que celui qui était Fils de Dieu est devenu fils de l'homme: *In utero virginali spirituales nuptiæ celebratæ sunt, Deus conjunctus est carni, et caro adhæsit Deo, hinc procedens ut sponsus de thalamo: ad cujus nuptias universa exultare visa est creatura. Namque angelorum chorus ex his nuptiis pacem designat hominibus bonæ voluntatis, quia qui erat Dei Filius, factus est hominibus filius*[2]. »

Voilà l'œuvre de notre Prince de la paix: il a réconcilié le ciel avec la terre, la terre avec le ciel; il a ramené Dieu vers l'homme, relevé l'homme vers Dieu. Assumant une chair de péché, il a offert toutes les satisfactions pour obtenir le pardon, apaiser la justice de Dieu, décharger la responsabilité de l'homme, désarmer la colère divine, apaiser la dévorante sainteté dans sa personne, célébrer et conclure à tout jamais les noces mystiques de la nature humaine avec la nature divine.

« C'est donc lui, qui est notre paix, lui, qui a uni les choses séparées; et, détruisant le mur de séparation élevé entre Dieu et nous, il a épuisé dans sa chair toutes les inimitiés divines contre le péché, abolissant l'antique loi des préceptes par les décrets évangéliques, afin de fondre en lui, dans un seul homme nouveau, les deux ennemis séparés; faisant la paix, et les réconciliant tous les deux avec Dieu, dans le même corps attaché à la croix, détruisant en lui-même les inimitiés; et il est venu pour évangéliser la paix à ceux qui étaient éloignés, la paix à ceux qui étaient rapprochés[3]. »

III. — « Et c'est lui qui est la tête du corps de l'Église, lui, qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'en toutes choses il tienne le premier rang: car, en lui toute plénitude s'est complue d'habiter, et par lui, réconcilier toutes

1. Ps. XVII, 10. — 2. S. Aug., *Orat. Contra Judæos*, etc., cap. X. — 3. Ephes., II, 14-17.

choses en lui-même, pacifiant, par le sang de sa croix, soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont au ciel[1]. »

Sans doute, mon divin Roi, vous devez concilier définitivement, ou plutôt, ratifier et signer avec votre sang, sur la croix, le traité de paix entre les deux puissances dont vous êtes le plénipotentiaire et le médiateur. Mais, la paix est faite en votre personne, les bases en sont arrêtées, les conditions, acceptées, et comme l'instrument authentique, dressé. Vous êtes vous-même cet instrument, ce monument solennel et vivant. C'est en vous que la miséricorde et la vérité se sont rencontrées pour ne plus se séparer, la justice et la paix se sont embrassées pour ne plus se désunir. L'Incarnation les a saisies et à jamais fixées dans cette attitude et dans cette effusion d'amour.

Mais, si vous êtes le Prince de cette paix solennelle établie entre le ciel et la terre, vous êtes aussi le Prince de cette paix qui règne dans les âmes de bonne volonté. Mais, ne parlez pas encore. Plus tard, vous direz : « Paix à vous. — Je vous donne ma paix. — Je vous laisse la paix : *Pax vobis. — Pacem meam do vobis. — Pacem relinquo vobis.* » Mais, cette paix, fruit mûri de l'arbre de la croix, fruit transmis par votre Résurrection, apparaît en sa fleur à votre naissance et commence à s'épanouir dans votre berceau. Vous êtes bien comme ces jeunes princes héritiers présomptifs de la couronne, et que leurs pères décorent de noms magnifiques, de titres pompeux, qu'ils offrent aux hommages de leurs ministres et de leurs courtisans, en attendant qu'ils leur cèdent le trône. — Mais, bien plus encore, la paix est faite entre les deux puissances ennemies ; vous la faites dénoncer à tous les sujets de votre empire.

« Cette paix est faite par le Christ, car il nous a réconciliés par lui à Dieu et au Père, ôtant la faute qui nous séparait ; il a pacifié deux peuples ennemis, les unissant en un seul homme, et il a rassemblé en un seul troupeau les habitants du ciel et de la terre : *Hæc autem pax per Christum facta est : reconciliavit enim nos per se Deo et Patri, culpam hostilem de medio auferens, duos populos in unum hominem pacificavit, ac cœlicolas et terrenos in unum gregem composuit*[2]. »

« Voilà que toutes choses sont faites nouvelles, mais toutes choses par Dieu, qui nous a réconciliés à lui par le Christ ; et il nous a donné un ministère de réconciliation : car Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde, n'imputant pas aux hommes leurs péchés, et il a placé en nous le Verbe de réconciliation[3]. »

1. Colos., I, 18-20. — 2. S. Cyril., in *Cat. Aur.* — 3. II Cor., V, 18-19.

O doux Jésus, aimable Prince, vous êtes bien le Verbe de réconciliation ! Après nous avoir réconciliés avec Dieu, vous nous réconciliez avec nous-même. Vous faites l'ordre, la subordination en nous, pour faire la paix : les sens soumis à la raison, la raison soumise à la foi ; le corps contenu dans la modestie, le cœur, dans la pureté, l'esprit, dans la parole de Dieu ; l'homme tout entier soumis à l'autorité, docile à la maternelle direction de l'Église. Vous nous réconciliez avec nous : plus de divisions, plus de querelles, plus de haines, parce que plus d'égoïsme, de jalousie, d'orgueil. Dès lors, la douceur des relations, le pardon des injures et la miséricorde coulant des cœurs et des lèvres, le dévoûment et le sacrifice de la charité. Dès lors, mon Sauveur, la paix, la paix, cette divine paix au doux regard, au placide visage, au cœur aimant, la paix, que vous apportez du ciel, ou plutôt qui est vous-même ; car vous êtes la paix en personne, et elle ne pouvait revêtir une forme plus aimable, nous regarder par des yeux plus tendres, nous sourire par un plus suave visage, nous embrasser et nous bénir par des mains plus caressantes.

O Jésus, Prince de la paix, vous la faites annoncer par vos anges : faites-la porter par toute la terre, par tous les peuples, dans toutes les familles, dans toutes les âmes. Faites-la pénétrer partout, dans tous les sentiments, toutes les pensées, tous les désirs et toutes les paroles. Faites-la régner dans tous les cœurs. Car « il ne pourra parvenir à l'héritage du Seigneur, celui qui ne voudra pas observer le testament de la paix, ni il ne pourra pas garder la concorde avec le Christ, celui qui voudra être en discorde avec le chrétien. La paix est la sérénité de l'âme, la simplicité du cœur, le lien de l'amour, l'union de la charité : *Non poterit ad hæreditatem Domini pervenire, qui testamentum pacis voluerit observare, nec potest concordiam habere cum Christo, qui discors voluerit esse cum christiano. Pax est serenitas mentis, simplicitas cordis, amoris vinculum, consortium caritatis*[1]. »

Comme fruit de votre Nativité, ô mon doux Prince de la paix ; comme don de joyeux avènement, ô mon jeune Roi ; comme caresse de votre berceau, mon doux petit Frère, donnez-moi la paix ! Donnez-moi votre paix, qui est sérénité, douceur, simplicité, condescendance, allégresse, amour, charité. « Que cette paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde nos cœurs et nos intelligences[2], » en vous, ô mon Christ Jésus !

1. S. Aug., *De Verb. Dom. secund. Joan.* — 2. Philip., IV, 7.

Voir d'autres discours pour la Noël, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. I, p. 64 ; t. III, p. 600 ; t. XXI, p. 1 ; t. XXX, p. 264, 307.

MOIS DE SAINT JOSEPH

PAR DIVERS ORATEURS ET PANÉGYRISTES [1]

Veille du Mois de Saint Joseph

POURQUOI NOUS DEVONS HONORER SPÉCIALEMENT SAINT JOSEPH [2]

I. — Si le divin Fondateur du christianisme, au moment de remonter dans les cieux et au jour où il envoya le Saint-Esprit sur ses apôtres, a mis l'Église entière en possession de tous les trésors de sa vérité et de sa grâce, et si les dons surnaturels de Dieu, comme Dieu lui-même, ont la propriété de ne pas s'épuiser ni s'amoindrir en se prodiguant, il entrait néanmoins dans le plan de la sagesse suprême, de réserver à son œuvre des développements graduels et successifs. Sous l'influence de causes très diverses, et par suite des situations multiples avec lesquelles la religion entre en contact, mais surtout en vertu de la Providence très spéciale qui préside aux choses du monde surnaturel, des circonstances naissent où le double dépôt de la doctrine et de la piété chrétiennes semble produire des éléments nouveaux, qui ne sont que la mise en lumière ou la mise en œuvre de richesses jusque-là moins aperçues.

De siècle en siècle, les travaux des doctes, les méditations des saints et, en dernier ressort, les enseignements de l'Église reculent et agrandissent le domaine de la science sacrée et de la foi. Par une autre voie non moins sûre, à condition qu'on y suive le mouvement de l'Esprit-Saint sous la conduite de l'Église, les élans de la ferveur chrétienne opèrent encore un progrès analogue. Ce que sont les définitions du corps

1. Pour la composition de cette série, nous avons utilisé les meilleurs orateurs, panégyristes, écrivains méditatifs et ascétiques, qui ont écrit, en ce siècle, sur S. Joseph. Il nous a paru, pour être complet, nécessaire d'y introduire quelques anciens, en petit nombre cependant, et seulement pour des œuvres absolument hors ligne. Ainsi, tel qu'il est, ce *Mois de S. Joseph* offrira le plus riche recueil de discours qu'on puisse trouver sur cet important et difficile sujet, que la piété contemporaine envers l'auguste époux de Marie impose de plus en plus à la prédication.

2. Instruction par le cardinal Pie, Évêque de Poitiers, publiée à l'occasion du décret qui établit S. Joseph patron de l'Église universelle.

enseignant dans l'ordre spéculatif, les dévotions du peuple fidèle le réalisent dans l'ordre pratique. Et comme les premières ne sont pas de simples théories, mais se résolvent en actes de foi et d'amour, les secondes ne sont salutaires et légitimes que parce qu'elles s'appuient sur une base dogmatique. Les unes et les autres sont donc un épanouissement de vérité comme de grâce. C'est ainsi que l'Épouse du Christ nous apparaît « dans son royal vêtement d'or, parsemé de variété ». Sur le fond toujours le même de la révélation évangélique, éclatent des nuances et des reflets, des jeux de lumière et des effets de couleur, qui font que la religion, toujours ancienne et toujours jeune, réunit, par un heureux mélange, l'autorité d'une chose antique et immuable avec le charme du mouvement et de la nouveauté.

Ces réflexions préliminaires nous introduisent naturellement dans notre sujet.

Le décret apostolique que nous publions aujourd'hui ne se réfère pas directement à une doctrine, mais à un acte de religion. Le Saint-Siège ne fait pas ici usage de son autorité en vue d'une définition, mais à propos d'une dévotion. Or, qu'entend-on par ce mot dans l'Église de Dieu?

Une dévotion nouvelle, nous répond la théologie, c'est la manifestation d'un sentiment plus vif, c'est l'explosion d'un tendre et ardent amour, excité par quelqu'un des nombreux aspects sous lesquels la religion s'offre à ses fidèles disciples. L'histoire du christianisme nous l'a appris : de temps à autre, il semble qu'un rayon d'en haut tombe sur quelqu'une des plus belles créations de Dieu dans l'ordre de la grâce et s'y arrête ; et ce point, ainsi illuminé, attire à lui tous les cœurs des chrétiens, tant est vive et soudaine la lumière céleste qui le fait ressortir ! Alors éclate un transport extraordinaire, un besoin de confiance, un surcroît d'attention, soit envers un saint, soit envers quelqu'un des mystères se rapportant à Notre-Seigneur ou à sa divine mère. Comment et pourquoi toutes les âmes vivant de la grâce subissent le même ébranlement intérieur et cèdent à la même impulsion? La réponse est écrite dans l'article du Symbole où nous exprimons notre croyance au Saint-Esprit, maître des cœurs et principe de vie : *Et in Spiritum Sanctum Dominum et vivificantem.* Et comme ces phénomènes spirituels ne se développent avec plus d'intensité à certaines époques, que parce qu'elles ont une corrélation avec les faits extérieurs, avec les besoins et les souffrances des temps, l'Église elle-même, après les avoir mûrement examinés, s'en empare et s'en sert comme d'instruments, pour son œuvre de gouvernement et de sanctification.

L'histoire du culte de S. Joseph, si nous vous en exposions les diverses particularités, serait une justification frappante de ce que vous venez d'entendre. Les fondements de ce culte reposent sur l'autorité certaine de l'Évangile et sur les raisons théologiques les plus concluantes. Et cependant l'antiquité chrétienne, alors même qu'elle professait très explicitement sa piété envers tant d'autres saints, par exemple envers le saint Précurseur, envers les saints apôtres, envers les premiers martyrs, est trouvée muette, ou à peu près, sur ce point. Non pas que les grands docteurs se soient tus sur les prérogatives et sur les vertus du virginal époux de Marie, du père nourricier de Jésus, du dépositaire des conseils divins : à bien prendre, on trouve dans Origène, dans S. Jean Chrysostôme, et surtout dans S. Augustin, le germe de tout ce qui est venu plus tard sous la plume des scolastiques et des mystiques. Il n'en pouvait être autrement. Quoique rares et concis, les textes évangéliques qui s'y rapportent sont tellement substantiels et expressifs, qu'il était impossible aux commentateurs de ne pas mettre au jour la doctrine qui en découle. Mais c'est cela même qui fait naître un juste étonnement. Comment expliquer que le passage de la spéculation à la pratique ait pu être si lent à se déterminer, et que les annales de l'Église d'Occident n'offrent, pendant tant de siècles, aucune trace d'un culte liturgique, d'un hommage public, d'une dévotion populaire envers celui qui se recommandait par tant de titres à la confiance et à la vénération des peuples?

Ce fait, si peu concevable en lui-même, reçoit son explication de la loi que nous avons énoncée. Le culte de S. Joseph était un de ces dons que le père de famille, comme un prudent économe, s'était proposé de tirer plus tardivement de son trésor; c'était une de ces réserves, et, si l'on peut ainsi dire, une de ces surprises que le suprême ordonnateur du festin des âmes avait ménagées pour la fin du banquet : *Tu autem servasti bonum vinum usque adhuc.* Et si l'on veut entrer plus avant dans ce mystère, si l'on cherche à scruter respectueusement la raison de cette conduite providentielle, les maîtres de la vie spirituelle font passer devant nos yeux plus d'un aperçu satisfaisant. Le voile qui couvre le nom et la puissance du vénérable Joseph, durant les premiers âges chrétiens, apparaît comme le prolongement du silence dans lequel a été enveloppée sa carrière mortelle ; c'est la continuation de cette vie cachée dont les splendeurs devaient d'autant plus émerveiller l'intelligence et le cœur des fidèles, que la révélation en aurait été plus longtemps contenue. Puis, le nom même que le Joseph du second Testament a hérité du fils de Jacob augurait pour lui

cette destinée en vertu de laquelle il devait croître et grandir avec le temps, exciter d'âge en âge, par la manifestation graduelle de ses beautés et de ses richesses intérieures, un nouvel essor d'amour dans toutes les âmes pures : *Filius accrescens Joseph, filius accrescens, et decorus aspectu : filiæ discurrerunt super murum.*

Cette augmentation du culte, cette extension de la gloire terrestre de S. Joseph, annoncée et préparée par plusieurs personnages marquants du moyen âge, a été surtout prédite en termes frappants par un pieux et docte fils de S. Dominique, au commencement du XVI[e] siècle.

« Le Saint-Esprit, disait-il, ne cessera point d'agir sur les cœurs des fidèles, jusqu'à ce que l'Église universelle honore avec transport le divin Joseph d'une vénération nouvelle, fonde des monastères, érige des églises et des autels en son honneur.

« Jésus-Christ, pour la gloire de son propre nom, a destiné S. Joseph à être le patron particulier et principal de tout l'empire de l'Église militante. C'est pourquoi, avant le jour du jugement, tous les peuples connaîtront, vénèreront et adoreront le nom du Seigneur et les dons magnifiques que Dieu a faits à S. Joseph, dons qu'il a voulu laisser presque cachés pendant une longue suite de temps.

« Le Seigneur enverra sa lumière jusque dans le plus intime des intelligences et des cœurs; de grands hommes scruteront les dons intérieurs de Dieu cachés en S. Joseph, et ils trouveront en lui un trésor d'un ineffable prix, tel qu'ils n'en n'ont point trouvé dans les saints de l'ancienne alliance.

« Le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre, obéissant à l'impulsion du Saint-Esprit, commandera que la fête du père putatif de Jésus, de l'époux de la Reine du monde, de l'homme très éminent en sainteté, soit célébrée dans toutes les contrées de l'Église orthodoxe. Et ainsi celui qui, dans le ciel, a toujours été au premier rang, ne sera point à un rang inférieur sur la terre[1]. »

Avouons-le, on ne saurait refuser, sinon le don de prophétie, au moins celui d'une vue anticipée sur les moindres détails de l'avenir, au pieux écrivain qui a tracé ces lignes, et auquel nous emprunterons quelques traits non moins saillants, à mesure que nous montrerons la progression ininterrompue du culte de S. Joseph sous le rapport doctrinal, liturgique et populaire.

Nous l'avons dit : toute dévotion éclairée doit marcher de pair

1. Isidore de Isolanis, *Summa de donis beati Joseph,* p. III, c. VI.

avec la doctrine, et l'accroissement de la piété est inséparable d'un accroissement de lumière. Dès que l'âme se porte avec prédilection vers un des faits ou des mystères de la religion, l'esprit ne peut pas ne point s'appliquer à une étude plus approfondie de ce qui fait l'aliment du cœur. C'est de la méditation que jaillit l'ardeur de la flamme; ou plutôt, la science est à la fois ici cause et effet. Si la reconnaissance engendre l'amour, l'amour excite à connaître mieux et davantage.

Déjà au XV[e] siècle, deux hommes éminents à des titres divers s'étaient appliqués à sonder le mystère des grandeurs et des vertus de S. Joseph, en vue de procurer l'extension de son culte. L'un d'eux, à qui son nom, imité de celui du saint abbé de Clairvaux, faisait une douce loi de marcher sur les traces de ce pieux docteur, S. Bernardin de Sienne, consacra plusieurs discours célèbres à développer les mérites transcendants du glorieux Patriarche. Et tandis qu'il en popularisait ainsi le nom de ville en ville sur le sol de l'Italie, un branle plus énergique était parti de la France, d'où son impulsion avait retenti jusqu'au sein du concile œcuménique. Si plus d'une ombre vint obscurcir la renommée du fameux chancelier de l'Université de Paris, on peut espérer que le zèle ardent et victorieux qu'il déploya pour les prérogatives de celui que Jésus-Christ a daigné appeler ici-bas son père, lui fit pardonner les incertitudes et les contradictions de sa doctrine, par rapport aux prérogatives du Vicaire terrestre de ce même Jésus. Ce qui est certain, c'est que le discours prononcé par Gerson devant les Pères de Constance restera, sinon comme un monument d'éloquence et de goût, du moins comme un traité de théologie profonde sur cette matière; et ce discours, au sentiment de Benoît XIV, emprunte une autorité considérable à cette particularité attestée par un contemporain, à savoir, qu'il fut entendu avec une extrême faveur par toute l'Église assemblée conciliairement. Ce savant pape, qui, même comme écrivain privé, met toujours tant de réserve dans ses jugements, ne fait point difficulté de dire qu'au nombre de ceux qui ont le plus travaillé et contribué, par leurs écrits, à l'amplification de la gloire de S. Joseph, on ne peut absolument omettre Jean Gerson, le chancelier de Paris, non plus qu'Isidore de Isolanis, de la famille de S. Dominique, dont tous les autres panégyristes plus tardifs n'ont fait que suivre les traces et reproduire la doctrine.

Et, de fait, les pages les plus lumineuses, les plus attrayantes, les plus onctueuses, écrites depuis, par des hommes tels que S. François de Sales, le pieux Olier et plusieurs autres maîtres de la vie spirituelle, n'offrent tant d'intérêt, que par le tour nouveau donné au même fond d'idées et de considé-

rations. Qu'on ait la générosité ou plutôt la justice de nous laisser ce dédommagement, que nous tenons à grand honneur et à grand prix. Oui, la tradition catholique concernant le ministère sublime de S. Joseph et la perfection avec laquelle il l'a rempli, a trouvé, dans notre Église gallicane, depuis S. Bernard, ses organes les plus accrédités et les plus éloquents. Les deux panégyriques de S. Joseph par Bossuet sont à la fois les plus magnifiques monuments élevés à la gloire du héros, et les chefs-d'œuvre les plus accomplis du théologien et de l'orateur. Le grand homme a tenu tout ce qu'il avait promis, en disant, au début de son premier discours : « Dans le dessein que je me propose d'appuyer, les louanges de S. Joseph, non point sur des conjectures douteuses; mais sur une doctrine solide tirée des Écritures divines et des Pères, leurs interprètes fidèles, je ne puis rien faire de plus convenable que de vous représenter ce grand saint comme un homme que Dieu choisit parmi tous les autres, pour lui mettre en main ses trésors et le rendre ici-bas son dépositaire ; et je prétends vous faire voir que, comme rien ne lui convient mieux, il n'est rien aussi qui soit plus illustre; et que ce beau titre de dépositaire, nous découvrant les conseils de Dieu sur ce bienheureux patriarche, nous montre la source de toutes ses grâces et le fondement assuré de tous ses éloges. »

Or, pour peu que nous entrions dans la substance intime du sujet, il nous serait facile de montrer que l'Aigle alors naissant de la chaire française, en donnant à ces conceptions l'incomparable vêtement de sa merveilleuse parole, n'a pas détaché ses yeux des doctrines de ses devanciers dans l'École théologique de Paris, et surtout dans la maison de Navarre, et qu'il s'est contenté d'imprimer le cachet de son génie aux aperçus du chancelier Jean Gerson et de son prédécesseur Pierre d'Ailly : aperçus devenus familiers à cette pléiade ecclésiastique si éminente qui a illustré la religion en France pendant la première moitié du XVIIe siècle. Qu'il soit donc permis au clergé français de tirer quelque satisfaction particulière du décret apostolique qui vient d'être provoqué par le Concile du Vatican, et qui sanctionne les enseignements de ceux mêmes de nos pères à qui ont été infligés, sous d'autres rapports, de justes désaveux doctrinaux.

On ne peut nier, en effet, que l'Église de France se soit signalée entre toutes les autres par l'intérêt qu'elle a pris et le concours qu'elle a donné au triomphe de cette cause.

L'Ordre du Carmel avait apporté d'Orient, et les familles religieuses de Saint-Dominique et de Saint-François s'étaient également employées à propager déjà par toute la terre le culte de S. Joseph. Son nom, absent des martyrologes d'Usuard et

d'Adon, figurait, depuis une date plus ou moins certaine, au martyrologe romain. Mais il est trop évident qu'à l'époque de l'assemblée de Constance, aucune fête n'avait encore été consacrée par la liturgie générale de l'Église : la preuve en est dans tout le mouvement que se donna le chancelier de Paris pour la faire inscrire, à titre de fondation privée, au coutumier de plusieurs églises particulières, et dans la proposition qu'il fit publiquement aux pères du Concile, d'instituer enfin une solennité publique. Ses efforts furent couronnés de succès, et encore que l'Église ait procédé avec cette lenteur et cette maturité qui la caractérisent, la question ainsi engagée ne s'arrêta plus ; chaque siècle amena un pas en avant. Seulement facultative et du rit simple, depuis son institution par Sixte IV, vers la fin du XVe siècle, la fête du 19 mars était promue au rit double, un siècle plus tard, par le pape Innocent VIII. Dans le courant du XVIIe siècle, Urbain VIII, en confirmation d'un décret de son prédécesseur Grégoire XV, la rangeait parmi les fêtes de précepte pour le monde entier. Bossuet, dans la péroraison de son second panégyrique, prêché devant la reine-mère, faisait allusion à l'ordonnance rendue à cet effet par l'autorité royale, quand il disait : « C'est de là, Madame, que sortira votre grande gloire. Joseph a mérité les plus grands honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur ; l'Église n'a rien de plus illustre, parce qu'elle n'a rien de plus caché. Je rends grâce au roi d'avoir voulu honorer sa sainte mémoire avec une nouvelle solennité. »

Ce n'était point assez. Le XVIIIe siècle vit la chaire apostolique payer encore à cette même cause un double tribut officiel. Un pontife dont la mémoire sera impérissable, Clément XI, si versé dans la connaissance des saintes Lettres, voulut, à l'instigation d'une très noble et très vénérée fille de sainte Thérèse, présider lui-même à la composition des hymnes et de toutes les parties de l'Office propre de S. Joseph, qu'il éleva au degré double de seconde classe.

A cette occasion même, on fit de divers côtés la demande de l'insertion du nom de ce grand saint dans les litanies. L'affaire fut traitée avec une importance capable d'étonner ceux qui ne soupçonnent pas la délicatesse et la gravité de ces matières. Plusieurs questions de discipline et de doctrine étaient en jeu. Une difficulté générale se présentait : l'inconvénient d'encourager une foule de propositions de ce genre, qui, dictées par de louables motifs, aboutiraient à rendre presque impossible l'usage des litanies dans les fonctions sacrées : d'autant que la congrégation des Rites avait déjà à lutter contre une tendance marquée à les raccourcir arbitrairement dans la pratique. De

plus, quelle place donnerait-on à S. Joseph ? S'il n'occupait que son rang dans la série des confesseurs non pontifes, n'était-ce pas l'amoindrir, au lieu de le relever, dans la vénération des peuples ? Et cependant pouvait-il figurer dans les litanies à un autre titre que dans les offices divins ?

La Providence permit que le promoteur de la foi appelé à donner son suffrage, fût ce même prélat, Prosper Lambertini, qui devait être plus tard Benoît XIV. De là, une de ces œuvres magistrales, telles que ce grand canoniste savait les produire. Tous les précédents du culte de S. Joseph y sont rapportés avec cette sûreté d'érudition qui lui appartient. Quant à l'objection tirée de la loi générale et très prudente qui s'oppose à l'allongement d'une prière aussi usuelle, il s'agissait de savoir si le cas proposé n'était pas de telle nature, qu'il ne pût tirer à conséquence pour aucun autre. Car, s'il était établi qu'à S. Joseph revient une part propre et unique dans l'économie du mystère fondamental de la religion, qui est l'union hypostatique du Verbe avec l'humanité, et s'il était démontré qu'à des fonctions sans égales ont correspondu d'incomparables vertus, la question placée à cette hauteur tiendrait à une distance comme infinie toutes les autres prétentions.

Cette étude conduit le docte dissertateur à passer du domaine canonique dans le plein champ de la théologie, où il se meut avec la même sûreté. Il cite le texte de Gerson, qui voudrait « avoir à sa disposition des paroles capables de faire comprendre ce mystère si saint et si caché, cette si admirable et si vénérable Trinité de la terre ». Il montre que le titre d'époux sans tache de la Vierge-Mère, que la qualité du père du Christ, énoncée dans les Écritures et ratifiée par la sujétion filiale de l'Homme-Dieu, constituent des grâces et des prérogatives, et supposent par là aussi des mérites et des vertus qui posent S. Joseph en dehors de toutes les catégories ordinaires, parce que ce sont des privilèges et des dons qui lui sont propres et qui n'ont été le partage d'aucun autre saint. De là cette conséquence : c'est que l'invocation de S. Joseph peut et doit précéder celle des apôtres eux-mêmes et des martyrs. Car si, pour un droit aussi positif que celui qui préside au règlement de la liturgie, on ne peut s'appuyer sur certaines considérations, même très pieuses et très plausibles, que les canonistes laissent aux prédicateurs, il n'en est pas moins solidement établi que le ministère de S. Joseph dépasse par sa nature et par sa fin tous les autres ministères, même apostoliques. Enfin, si l'on objecte que le nom de S. Joseph se trouve ainsi placé avant l'invocation générale des saints patriarches et prophètes, loin d'y voir une difficulté, il faut y reconnaître une convenance très solide. La

qualification de patriarche appartenait aux chefs de toutes les familles dont se composait le peuple de Dieu. Or, par sa paternité envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la tête de tout le corps des prédestinés et des élus, S. Joseph justifie ce titre qui ne lui a pas été témérairement attribué ; et quoiqu'il n'ait pas été père du Christ par la génération naturelle, et que la grande famille des fidèles ne procède pas de lui selon la chair, cela n'empêche point qu'il n'ait été et qu'il ne soit patriarche d'une façon plus haute et plus parfaite.

Conformément à ces considérations et à ces conclusions, le pape Benoît XIII ordonna que le nom de S. Joseph fût inséré, après le nom de S. Jean-Baptiste, soit dans les grandes litanies des saints, soit dans les litanies plus courtes pour la recommandation de l'âme, et qu'elles fussent désormais récitées avec cette addition par tous les fidèles.

Tels sont les préliminaires les plus saillants de l'acte solennel que nous venons aujourd'hui vous annoncer, et qui est comme le dernier sceau de l'autorité de l'Église, sanctionnant les désirs et consacrant la dévotion des peuples.

II. — Si le culte des saints est avant tout un hommage dû à leur excellence et à leurs vertus, il est pareillement et presque toujours principalement inspiré par la confiance en leur pouvoir et par l'efficacité éprouvée de leur protection. Pour qu'une dévotion devienne populaire, il ne suffit pas que le serviteur de Dieu qui en est l'objet jouisse d'un crédit puissant dans le ciel : il faut que les peuples en aient acquis le sentiment et l'aient manifesté par des signes particuliers. De là une règle établie dans l'Église. Assurément Dieu pourrait confier directement à l'un de ses élus la tutelle d'une nation, d'une cité, d'un individu, tout comme il députe par lui-même à leur garde quelqu'un des esprits célestes, et les moyens ne lui manquent pas pour révéler ce qu'il aurait ainsi ordonné de sa suprême et bienveillante autorité. Toutefois, dans l'ordre humain des choses, le titre de patron n'est dévolu à un habitant de la gloire, qu'autant qu'il a été librement adopté comme tel par la confiance de ses clients, et que cette élection, revêtue des conditions prescrites, a été acceptée et consacrée par l'Église.

Or, l'empressement des peuples pour le service de S. Joseph n'a pas cessé de grandir en ces derniers âges. Nous avons parlé des actes généraux du Siège apostolique, qui s'étendent à l'Église entière. Il ne faudrait pas moins d'un volume pour rapporter toutes les manifestations de la piété privée, tous les monuments de la confiance des familles, des villes, des royaumes, des corporations séculières ou régulières : constructions de temples, de chapelles, d'autels ; érections de monastères, de

confréries; indulgences demandées et obtenues; établissement de fêtes secondaires, par exemple de la sainte Desponsation de Marie et de Joseph ; consécration d'un mois particulier à des exercices pieux en son honneur: que sais-je ? autant de preuves de ce sentiment, de jour en jour plus vif, qui porte les fidèles à reconnaître dans S. Joseph une intercession très puissante et très efficace par elle-même pour le bien et le progrès religieux des âmes, comme aussi une providence particulièrement réservée à la société chrétienne et à l'Église, en vue des crises extraordinaires et des complications temporelles qu'amèneront les derniers siècles.

Personne n'a parlé avec plus de feu que Sainte Thérèse, des secours de tout genre qu'on peut espérer du crédit de ce grand saint. « Il m'a toujours exaucée, dit-elle, au delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé... Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin : mais le glorieux S. Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tout. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que, de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même encore il se plaît à faire sa volonté dans le ciel en exauçant toutes ses demandes. »

Elle dit ailleurs: « Jusqu'ici j'ai toujours vu les personnes qui ont eu pour lui une dévotion vraie et soutenue par les œuvres faire des progrès dans la vertu: car ce céleste protecteur favorise d'une manière frappante l'avancement spirituel des âmes qui se recommandent à lui... Les personnes d'oraison surtout doivent l'aimer avec une filiale tendresse... Que celui qui ne trouve personne pour lui enseigner l'oraison, choisisse cet admirable saint pour maître : il profitera dans peu de temps et ne s'égarera point sous sa conduite. »

Enfin, par le récit qu'elle fait des secours obtenus pendant qu'elle bâtissait son monastère de S. Joseph d'Avila, la réformatrice du Carmel n'a pas peu contribué à répandre dans les familles religieuses cette confiance qui leur a valu plus d'une fois de si étonnants résultats. En effet, le serviteur fidèle que Dieu avait établi l'économe et le pourvoyeur de la sainte Famille, et qui eut à suffire si souvent à des besoins pressants, à des situations extrêmes, a gardé ce don et ce privilège, d'être en quelque sorte la providence temporelle des enfants de Dieu aux abois. Nous l'avons vu: le nom et l'attribut de patriarche ne lui appartiennent que parce qu'il est, dans un sens élevé et très vrai, le chef et le père de toute la nation des élus, de toute

la grande famille des membres du corps mystique de Jésus. A lui donc la sollicitude et, en même temps, la puissance de pourvoir aux nécessités domestique du peuple chrétien ! Et s'il n'est pas rare que la détresse des particuliers ait reçu de lui les soulagements les plus inopinés, à plus forte raison combien la grande société qui est devenue la maison du Christ sur la terre, et le successeur de Pierre qui en est le conducteur visible, sont-ils en droit d'attendre de lui aide et secours aux heures suprêmes.

Dans la péroraison pathétique du discours par lequel il demande aux Pères de Constance un témoignage public de piété envers S. Joseph, c'était déjà la souffrance temporelle de l'Église et de la papauté, qu'alléguait le chancelier Gerson : il s'agissait d'obtenir que, par les mérites et la protection, pour ainsi dire, si impérieuse d'un tel patron, « *Quatenus meritis et intercessione tanti tamque potentis et imperiosi quodammodo patroni,* » l'Église, tristement divisée entre diverses obédiences, fût rendue à son unique époux, au pontife vrai et certain. Un sentiment semblable dirigeait, au siècle suivant, le dominicain milanais, quand, dans la dédicace de son livre au pape Adrien VI, il disait : « La maîtresse des nations est aujourd'hui assise dans sa douleur solitaire ; l'Italie est secouée par les orages des factions, inondée du sang des fidèles, pleurant ses citoyens exilés, gémissant à la vue des maisons monastiques spoliées, affligée de la dispersion des religieux réduits à la mendicité... Dans ces affreuses conjonctures, ce n'est pas légèrement, que je crois que la paix sera rendue à l'Italie par les saintes prières de Joseph : *Sanctissimis Joseph precibus haud profecto leviter pacem ego ipse reddendam Italiæ crediderim.* » Enfin, Benoît XIV faisait valoir une considération du même genre quand, après s'être appuyé sur l'exemple de ces deux graves personnages, il insistait pour qu'au milieu des calamités de l'Église, on décernât à S. Joseph le seul genre d'honneur et de culte qui semblait pouvoir être surajouté à tout ce qui avait précédé : *Sic in præsentibus Ecclesiæ calamitatibus, solus qui superesse videtur honor et cultus sancto Josepho superaddatur, ejus videlicet nomen in litaniis majoribus describendo.* Le savant promoteur de la foi ne prévoyait pas qu'on pût aller plus loin. Les paroles prophétiques qu'il se plaît à citer à cette occasion permettaient cependant de l'espérer : et c'est ce qui vient de s'accomplir.

Il avait été annoncé que, S. Joseph ayant le titre de patron principal et spécial de tout l'empire de l'Église militante, « *Caput et patronum specialem imperii militantis Ecclesiæ,* » sa fête prendrait rang parmi les fêtes principales et les plus révérées : *Fiet de eo*

festum præcipuum et venerabile. L'acte apostolique qui devait réaliser cet oracle était depuis longtemps dans les vœux de la chrétienté. Le pape Pie IX avait donné à ce désir une première satisfaction en établissant, au troisième dimanche après Pâques, une fête du Patronage de S. Joseph : pourvoyant par là à ce que ce saint, dont la fête, tombant en carême, n'était presque nulle part un jour férié pour les fidèles, reçût désormais partout un culte public obligatoire. Mais la déclaration authentique du titre de Patron de l'Église universelle manquait encore. Les suppliques se multiplièrent à cette fin ; des divers points de la chrétienté, les évêques firent arriver au Saint-Siége leur suffrage et celui des fidèles ; en particulier, une réunion considérable de cardinaux, d'archevêques et d'évêques, de prélats mitrés, de généraux et provinciaux d'ordres religieux, assemblée à Trente en 1863 pour la célébration du troisième anniversaire séculaire de la conclusion du grand concile, manifesta publiquement le désir d'un accroissement nouveau du culte de S. Joseph, en vue d'obtenir la solution favorable des difficultés qui s'accumulaient d'année en année autour du Père commun des fidèles. Nous n'avons pas à vous rappeler ce qui fut fait à cet égard par notre province de Bordeaux dans le concile de Poitiers. Enfin, pendant la tenue du concile du Vatican, la même demande, fondée sur les mêmes considérations, fut renouvelée avec éclat. Une telle démarche était nécessairement décisive. Manifestement, l'heure marquée par le conseil d'en haut allait sonner. Et voici qu'en effet, « ayant égard à ces vœux et à ces demandes ; considérant que « l'Église a toujours comblé des plus grands honneurs, après la « sainte Vierge mère de Dieu, son époux, le bienheureux Joseph, « et imploré son secours dans les circonstances critiques ; « enfin, déterminé, par la déplorable condition présente des « choses, à confier sa personne et tous les fidèles au très « puissant patronage du saint patriarche Joseph, » Notre Saint-Père le pape Pie IX, à la date bénie du 8 décembre 1870, l'a solennellement proclamé « PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE, » et, à ce titre, a élevé sa fête au rit double de première classe.

En d'autres temps, les habiles de ce monde auraient souri peut-être d'un acte à leurs yeux si disproportionné avec les effets que l'Église en attend : nous voulons espérer qu'ils ont présentement trop de motifs de douter de leur propre habileté, pour ne pas respecter au moins ce qu'il ne leur est pas donné de comprendre. Quant à nous, qui vivons d'une vie dont les principes sont inconnus aux sages de la terre, nous avons foi au succès de ce qui répond à une si longue et si légitime aspiration des âmes placées sous l'action féconde et vivifiante de la grâce. Nous savons que Nazareth fut le berceau et le

germe de l'Église, et nous croyons que celui qui eut charge de subvenir à toutes les nécessités de cette maison divine est demeuré l'intendant même temporel de la grande famille chrétienne. Si nous ne l'avions pas su jusqu'ici, la voix révérée du Vicaire du Christ vient de nous l'apprendre : « De même « que Dieu avait établi, chef de toute la terre d'Égypte, Joseph, « fils du patriarche Jacob, afin qu'il tînt en réserve le froment « pour le peuple : de même aussi lorsque, la plénitude des « temps étant proche, il allait envoyer sur la terre son Fils « unique, le Sauveur du monde, il choisit un autre Joseph « dont le premier avait été la figure. Il le fit seigneur et prince « de sa maison et de ses biens, et le choisit pour gardien de ses « principaux trésors. » La maison du Christ, c'est éminemment la résidence de son représentant ici-bas. Les possessions terrestres du Christ, ce sont surtout les territoires chargés de protéger le libre exercice de la puissance spirituelle de l'Église. Là sont en dépôt les principaux trésors de la vérité et de la grâce. Nul doute donc que le céleste PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE, acclamé et honoré avec un surcroît de confiance et de vénération, ne procure la délivrance après laquelle soupire le monde entier. Nul doute que les protestations que nous avons élevées contre des attentats sacrilèges ne soient entendues du puissant protecteur et gardien de ces domaines sacrés. La Lettre pontificale par laquelle Pie IX nous charge de vous féliciter et de vous remercier de vos généreux sentiments, manifeste des espérances qui ne seront point déçues. La cause de la France chrétienne et celle du Vicaire de Jésus-Christ ont entre elles aujourd'hui un rapport et un lien plus étroits que jamais.

II. — OPPORTUNITÉ DU DÉCRET

QUI EXALTE ET CONFIRME DANS L'ÉGLISE UNIVERSELLE LA DÉVOTION A SAINT JOSEPH [1]

Nous avons, écrivait Mgr l'Évêque d'Arras à ses diocésains, le devoir de porter à votre connaissance un décret récemment émané du Saint-Siège, et que votre piété, nous n'en doutons pas, accueillera avec la plus entière satisfaction.

La gloire décernée à Marie par la définition du dogme de son Immaculée Conception, devait rejaillir sur l'illustre saint, divinement choisi pour être l'époux de cette incomparable

1. D'après une Pastorale de Monseigneur Lequette, évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer.

Vierge. Aussi, depuis la solennelle promulgation de cette vérité si chère à notre foi catholique, le culte de S. Joseph a pris une nouvelle extension; les pratiques de piété se sont multipliées en son honneur; de nombreuses associations ont été placées sous son glorieux patronage, et déjà, dans le langage chrétien, le mois où se célèbre sa fête s'appelle mois de S. Joseph. Les pasteurs des âmes ne devaient pas rester insensibles à cette touchante émulation des fidèles pour honorer, d'une manière plus expansive, un saint que Dieu a tant honoré lui-même, en l'associant au grand mystère de l'Incarnation. Ils ont favorisé ces élans d'une dévotion si légitime; et naguère, au sein du Concile œcuménique du Vatican, une supplique, revêtue de la signature du plus grand nombre des vénérables Pères, exprimait au Saint-Siège le vœu, que le chaste époux de l'auguste Marie fût déclaré patron de l'Église universelle. Placé à la tête d'un diocèse où la dévotion à S. Joseph a toujours été traditionnelle dans les familles chrétiennes, nous nous sommes fait un devoir, bien doux, du reste, pour notre cœur, d'unir, en cette circonstance, notre vœu le plus ardent à ceux de nos dignes et vénérés collègues.

Pénétré lui-même, envers S. Joseph, d'une dévotion dont plus d'une fois il a donné d'éclatants témoignages, Pie IX ne pouvait manquer d'accueillir favorablement une demande qui répondait si bien aux désirs de son propre cœur. Au milieu des amertumes de son exil à Gaëte, il avait préparé à Marie la gloire qu'il devait lui procurer, en proclamant le dogme de l'Immaculée Conception; c'est aussi dans les cruelles tribulations où viennent de le plonger les perfides ennemis du Saint-Siège, qu'il décernera à son saint époux le titre réclamé par la piété des fidèles et les vœux de leurs pasteurs. Et en effet, le 8 décembre dernier, en la fête de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge, en ce jour illustré par tant de précieux souvenirs, a été solennellement promulgué le décret par lequel le Vicaire de Jésus-Christ, dans la plénitude de son autorité apostolique, proclame le bienheureux patriarche S. Joseph « patron de l'Église catholique ». Par le choix même de ce jour à jamais béni, la Vierge Immaculée se trouvait associée au nouvel hommage rendu à celui qui a partagé avec elle l'éclat d'une ineffable pureté.

Accueillons donc avec une sainte joie ce décret si consolant. Il réalise les pieuses prévisions que Dieu, sans doute, avait inspirées depuis longtemps à quelques âmes privilégiées, sur le merveilleux accroissement au culte de S. Joseph dans les derniers âges de l'Église. Voici ce qu'écrivait, au commencement du XIV[e] siècle, Isidore de Isolanis, dans son remarquable ouvrage

La Somme des dons de S. Joseph : « Il est raisonnable de croire que Dieu veut qu'à la fin des temps S. Joseph reçoive des hommages particuliers dans toute l'étendue de l'Église militante. Il convient donc que celui qui fut honoré par Jésus-Christ comme un père, soit un jour l'objet d'un culte tout spécial de la part de l'Église notre Mère... Le Saint-Esprit ne manquera pas de toucher le cœur des fidèles, jusqu'à ce que l'universalité de l'Église militante accorde avec joie au divin Joseph une nouvelle vénération, fonde des monastères, élève des temples et des autels en son honneur. » Et il ajoute ces paroles vraiment prophétiques : « Le Seigneur, pour l'honneur de son nom, produira S. Joseph comme chef et patron de l'Église militante. »

Cette prédiction est maintenant accomplie : Pie IX est l'instrument divinement choisi pour l'exaltation de S. Joseph, comme il l'a été pour celle de Marie, dans la définition de son Immaculée Conception.

S. Joseph est donc proclamé le patron de l'Église catholique : et dans quelles circonstances ce titre lui est-il décerné? Hélas ! cette Église subit en ce moment une des plus violentes tempêtes dont elle ait jamais été assaillie dans le cours de son existence. La Ville sainte, qui en est le centre, est envahie par l'impiété et le sacrilège. Le Siège de Pierre est entouré d'ennemis acharnés qui répètent ce cri de haine infernale : *Renversez-le, renversez-le jusque dans son fondement !* Confiné dans une étroite enceinte, le pasteur suprême n'a plus la liberté ni l'indépendance de ses communications avec les brebis et les agneaux dont il a la charge. Dans son délaissement, il peut bien dire avec le prophète : J'ai regardé autour de moi, et il n'y a personne pour m'aider ; j'ai cherché et je n'ai pas trouvé de secours. La Fille aînée de l'Église, dont la brillante épée l'a tant de fois protégée, est en ce moment toute meurtrie et sanglante des blessures que lui a faites un redoutable ennemi. Dans cette cruelle extrémité, lorsque les portes de l'enfer tentent un suprême effort pour prévaloir contre elle, ne fallait-il pas à l'épouse immaculée de Jésus-Christ un patron qui la défendît et soutînt ses intérêts sacrés? Pie IX, se tournant vers S. Joseph, a remis entre ses mains cette noble cause, et son espoir ne sera pas confondu. Celui qui a reçu du ciel la mission de veiller sur l'Enfant-Dieu, de le soustraire aux poursuites de ses ennemis, ne sera pas moins puissant pour protéger l'Église et déjouer les perfidies et les ruses des nouveaux Hérodes qui voudraient l'anéantir.

Désormais donc, dans les prières que nous avons le devoir de faire pour l'Église notre Mère, nous nous souviendrons de l'insigne protecteur choisi pour la défendre. Avec la plus entière

confiance, nous réclamerons un patronage dont le crédit ne saurait être contesté. Car, après l'intervention de l'auguste Marie, quelle autre plus puissante que celle de son saint époux, lui, le serviteur fidèle et prudent, divinement placé à la tête de la sainte Famille, lui que le Verbe incarné honorait du nom de père, et auquel il se plaisait à rester soumis, comme il l'était dans l'humble maison de Nazareth? Nous réclamerons un patronage qui embrasse tous nos besoins spirituels et temporels. Quelques saints, dit le docteur angélique, ont reçu le privilège de nous patronner spécialement en certaines causes : mais il a été donné au très saint Joseph de nous secourir en toute affaire et en toute nécessité, de protéger, d'accueillir avec une paternelle affection tous ceux qui ont pieusement recours à lui. » N'est-ce pas ce que sainte Thérèse confirme par le témoignage de sa propre expérience? « Je pris pour avocat et pour protecteur le glorieux S. Joseph, et je me recommandai très instamment à lui. Son secours éclata de la manière la plus visible. Il m'a toujours exaucée au delà de mes prières et de mes espérances. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé... Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints pour nous secourir dans tel ou tel besoin : mais le glorieux S. Joseph, je le sais, par expérience, étend son pouvoir à tous. Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là, que, de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, reconnaissant en lui l'autorité d'un père nourricier et d'un gouverneur, de même, il se plaît encore à faire sa volonté au ciel en exauçant toutes ses demandes. »

Mais, dans les prières que nous adresserons à S. Joseph en faveur de l'Église, nous n'oublierons pas la France, soumise, comme elle, à de bien rudes épreuves. On l'a dit souvent, et avec raison, la France est le royaume privilégié de Marie: *Regnum Galliæ, regnum Mariæ*. Et à ce titre ne doit-elle pas être particulièrement chère au virginal époux de l'auguste Reine des cieux? D'ailleurs, n'est-ce pas en France surtout que dans ces derniers temps s'est manifesté d'une manière plus éclatante le culte de S. Joseph? Que de sanctuaires, que d'autels érigés en son honneur! Que de communautés, d'associations placées sous son nom béni! Conjurons-le donc de jeter un regard de commisération sur la Fille aînée de l'Église, afin que, sortie de cette violente tempête, elle reprenne, pour la défense du Saint-Siège, la noble mission qui a fait sa gloire la plus pure dans les siècles passés. Prions-le d'obtenir à tant de familles douloureusement éprouvées, les bénédictions spirituelles et temporelles dont elles ont si grand besoin.

Premier jour

VUE D'ENSEMBLE SUR LE ROLE DE S. JOSEPH

DANS LE PLAN DIVIN

I[1].— Il y a un an bientôt que l'huile sainte a coulé sur notre tête et a fait de nous, malgré notre indignité, un pontife de l'Église et un père du peuple. Certes, ce jour n'est pas sorti de notre mémoire, et, avec la grâce de Dieu, il n'en sortira jamais. Nous nous souviendrons toujours et de nos angoisses, et de nos incertitudes. Notre cœur battait bien fort, et, en nous rendant à la chapelle du sacrifice, il nous semblait que nos genoux fléchissaient dans la marche, et que nos forces allaient défaillir. Il était si lourd, hélas! le fardeau que l'obéissance mettait sur nos épaules, et notre nature sentait si vivement et son indignité, et son incapacité !... Mais tout à coup, au fond du modeste sanctuaire, nous aperçûmes l'image de Marie émergeant d'un océan de lumière, et, dans une nef latérale, la statue de S. Joseph toute radieuse sur son autel. La joie et la confiance rentrèrent ensemble dans notre âme. N'avions-nous pas consacré à Marie notre vie tout entière, et choisi S. Joseph pour patron principal de notre épiscopat? N'était-ce pas dans ce double but, que nous avions voulu être sacré le jour de la fête du patronage de ce grand saint, et dans un des sanctuaires les plus vénérés de sa divine épouse?

Ne soyez donc pas surpris, si, la première fois que nous élevons au milieu de vous notre voix de pasteur, c'est pour vous parler de S. Joseph, pour vous exhorter à recourir à lui dans tous vos besoins, et à nous mettre tous ensemble, brebis et berger, sous sa puissante protection. Dans quelques jours, nous allons commencer la première visite générale de notre vicariat. Elle nous apportera, sans doute, de grandes consolations. Nous allons revoir et serrer sur notre poitrine des frères qui nous ont quitté depuis de longues années et faire connaissance avec ces populations nouvelles, aux sentiments si naïfs et à la foi si vive. Peut-être même aurons-nous le bonheur de baptiser quelques païens et d'en attirer d'autres à ce Jésus-Christ, sans lequel personne sous le ciel ne peut être sauvé.

Néanmoins, les difficultés, les traverses, les embarras de toutes sortes ne nous manqueront pas, et c'est pourquoi nous vous exhortons à prier avec nous et pour nous ce serviteur

1. Instruction par Monseigneur Vitte, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie, publiée à l'occasion du patronage de S. Joseph.

bon et fidèle, qui a conduit l'Enfant et sa mère jusqu'en Égypte, à travers les sables des grandes solitudes.

Ah ! pourquoi les limites d'une lettre pastorale nous obligent-elles à nous restreindre ? C'eût été pour nous un si grand bonheur, de faire passer sous vos yeux les témoignages des Pères et des Docteurs de l'Église, qui chantent les gloires de S. Joseph et prêchent sa puissance à toutes les générations chrétiennes !

Mais, puisqu'il faut nous borner, nous appellerons simplement votre attention sur la fête de ce jour. Non contente d'honorer S. Joseph le jour de sa fête, le 19 mars, l'Église a voulu, comme pour Marie elle-même, la séparer des autres saints et consacrer un jour spécial à célébrer son puissant patronage. A la demande d'un grand nombre de Pères du Concile œcuménique du Vatican, le glorieux Pontife qui nous gouverne a déclaré solennellement au monde, que S. Joseph était le patron universel de toute l'Église catholique.

L'avez-vous entendu, et l'avez-vous compris ? Que les autres saints soient les patrons d'églises particulières ; que S. Marc préside à celle de Venise, S. Janvier à celle de Naples, S. Denis à celle de France : c'est bien, pour eux ! Pour grands qu'ils soient, en effet, ils ne sortent pas de la classe ordinaire des saints ; leur pouvoir est restreint, leur autorité, limitée. Mais, comme le dit admirablement le pieux et savant docteur Suarez, la gloire des théologiens espagnols, le ministère des autres saints sur la terre n'est pas sorti de l'ordre de la sanctification des hommes par la grâce : mais le ministère de S. Joseph s'exerce tout entier à l'égard des personnes sacrées de Jésus-Christ et de Marie ; il appartient, pour ainsi dire, à l'union hypostatique. Ce ne sont pas les ruisseaux de la grâce, qu'il fut chargé de diriger sur la terre inféconde de l'humanité : non, ce fut la source, ce fut la grâce elle-même, ou, mieux encore, l'Auteur de la grâce.

Nous lisons, aux divines Écritures, que l'ancien Joseph, fils du patriarche Jacob, fut chargé de conserver le froment de l'Égypte ; et lorsque les peuples, affamés par les sept années de disette, vinrent crier aux pieds de leur roi et lui demander du pain, celui-ci leur répondit : *Ite ad Joseph :* « Allez à Joseph et faites tout ce qu'il vous commandera[1]. »

L'Égypte, c'est la terre infortunée que nous habitons, où le soleil est brûlant et la récolte, inconstante ; où la disette succède à l'abondance et force les plus rebelles à lever les yeux vers le *Roi des rois* et le *Maître des maîtres.* Allez à Joseph ! répond-il

1. *Ite ad Joseph, et quidquid ipse vobis dixerit, facite.* (Gen., XLI, 55.)

par la voix de l'Église ; allez à Joseph ! Gardien et père nourricier de Jésus, c'est lui qui a conservé et donné au monde le véritable froment des élus, celui qui est « la voie, la vérité et la vie ». Et, parce que les dons de Dieu sont sans repentance, Dieu ayant une fois donné Jésus au monde par les mains de S. Joseph, cet ordre ne se change plus.

Oui, ô grand saint, c'est vous qui êtes chargé de veiller sur l'Église tout entière, de faire circuler dans ce grand corps la sève mystique de votre Jésus, et d'obtenir, à chaque chrétien en particulier, les grâces spéciales dont il a besoin. Le grand Roi vous a établi « le maître de sa maison et le propriétaire de tous ses trésors[1]... » Aucune grâce n'échappe à votre puissance ; il n'est pas de faveur qui soit en dehors de votre domaine. C'est bien vous qui pouvez dire : « Dieu a fait de moi comme le père du roi[2]. » C'est bien à vous que ce grand monarque a dit : « C'est bien moi qui suis le Pharaon, et sans ton ordre, en toute la terre d'Égypte, personne ne lèvera ni le pied, ni la main[3]. »

Ah ! de grâce, ne vous laissez pas troubler par les cris de l'erreur et les reproches amers de nos frères séparés, les protestants. Ils se scandalisent ici et nous accusent d'idolâtrie, comme si nous chassions Dieu lui-même de son trône pour y faire asseoir nos saints et nos saintes. Vive Dieu ! il n'en est pas ainsi. Nos saints et nos saintes, S. Joseph et Marie elle-même, ne sont rien que par Jésus et avec Jésus. Ils sont nos médiateurs auprès de Jésus : mais lui seul est Dieu, lui seul est Médiateur nécessaire entre Dieu et les hommes.

Or, nous vous le demandons, Pharaon se regardait-il comme amoindri, parce qu'il avait élevé l'ancien Joseph jusqu'aux pieds de son trône, et d'un de ses sujets s'était fait un ministre ? Un père de famille se sent-il humilié, parce qu'il permet à la mère ou au gouverneur de ses enfants d'intercéder pour eux auprès de lui, quand ils ont besoin de ses bienfaits et de son pardon ?

Autre n'est pas la puissance de S Joseph auprès de Jésus-Christ : c'est une *puissance suppliante*. Mais, dans ce rôle secondaire, son empire est immense ; et, si j'osais me servir d'une parole que les Pères ont inventée pour la sainte mère de Dieu, je dirais volontiers qu'il demande non en *serviteur*, mais presque en *maître*. Il montre au Sauveur Jésus ses bras qui l'ont porté, ses mains qui l'ont nourri, ce cœur qui a souffert, à son sujet de si inexprimables angoisses. Comment une telle prière ne

1. *Constituit eum dominum domus suæ, et principem omnis possessionis suæ.* (Ps. CIV, 21.)
2. *Fecit me (Deus) quasi patrem Pharaonis.* (Gen., XLV, 8.)
3. *Ego sum Pharao, absque tuo imperio, non movebit quisquam manum aut pedem in omni terra Ægypti.* (Gen., XLI, 44.)

serait-elle pas victorieuse et triomphatrice ? « N'en doutez pas en effet, » dit S. Bernardin de Sienne, « cette tendresse, ce respect, cette révérence que Jésus témoigne sur la terre à S. Joseph, comme un fils à son père, assurément il ne les lui refuse pas dans les cieux : mais, au contraire, il les lui continue d'une manière plus parfaite et plus complète. »

Bénie soit donc la sainte Église, qui nous donne, en la fête de ce jour, de pareils enseignements ! Béni soit le grand et saint pontife Pie IX, qui les rappelle solennellement au monde, en déclarant S. Joseph « patron et protecteur de l'Église catholique tout entière » ! Le hasard n'entre pas dans les conseils de la Providence, et, si elle a réservé à nos temps cette floraison nouvelle de la dévotion à Marie et à Joseph, c'est qu'elle réserve de même à son Église des jours de gloire et de triomphe. Ce monde n'est pas perdu, disait un jour Pie IX, dans une de ses nombreuses et admirables allocutions, qui sont la consolation des bons, la terreur des méchants, la lumière de la terre, « le monde n'est pas perdu, car le culte de Marie et de Joseph reprend dans les âmes chrétiennes la place qu'il n'aurait jamais dû perdre ».

D'aileurs, si nous prêtons l'oreille au bruit de ce monde, si nous interrogeons ses croyances, ses aspirations et ses besoins, il nous sera facile de comprendre que le culte de S. Joseph arrive véritablement en son temps et donne à notre société qui s'effondre les seuls enseignements qui puissent la sauver, la seule colonne qui puisse la soutenir, comme le chante l'Église dans une hymne de ce jour. « O Joseph, s'écrie-t-elle, Joseph, gloire des célestes phalanges, espoir inébranlable de notre vie et colonne du monde ! »

Vous l'avez entendu, ce n'est point un simple docteur qui l'affirme, c'est l'Église elle-même, que S Paul appelle « la colonne de la vérité et son fondement ». Joseph est l'honneur des célestes phalanges : *Cœlitum decus ;* c'est l'espoir, le recours assuré des malheureux humains, dans toutes les nécessités de cette vie terrestre : *Atque nostræ certa spes vitæ ;* c'est la colonne qui soutient le monde : *Columenque mundi.*

Que vous avez bien dit, ô sainte Église de Dieu, et que vous faites sagement de rappeler ces vérités à notre société mourante !

Ce monde, en effet, croule de toutes parts ; c'est le cri universel. La fin arrive, la voici qui vient, disait Ézéchiel à Jérusalem coupable : *Finis venit, venit finis.* Elle est presque déjà venue, continue Bossuet, s'adressant à ses contemporains. Ah ! que diraient ces grands personnages, s'ils étaient témoins des ruines de notre époque ? La société est ébranlée jusque dans ses fondements ; le travail est méprisé, la propriété, niée, la

famille, bafouée, la religion, chassée des affaires et presque du monde, comme une étrangère et une marâtre. Une armée innombrable de démolisseurs se rue contre ces bases nécessaires de toute société, et c'est à peine si les hommes d'ordre, troublés et comme affolés, peuvent distinguer, au sein de ces ténèbres, les points à défendre. Véritablement, c'est le cas de répéter la parole du grand S. Hilaire de Poitiers : *Mihi metus est de mundi periculo :* Ce que nous avons à craindre, ce n'est rien moins que la ruine du monde.

N'entendez-vous pas de tous côtés des cris de détresse ? Chacun se remue, chacun court, chacun se précipite, chacun veut étayer l'édifice qui s'écroule, donner un remède au malade qui s'agite dans les convulsions de l'agonie. Mais, ô douleur, ô découragement ! Dans cette foule si tourmentée, combien en est-il qui se souviennent de ces paroles de l'Esprit-Saint : « A moins que le Seigneur ne bâtisse la maison, en vain travaillent ceux qui la construisent ; à moins que le Seigneur lui-même ne protège la cité, vaine est la vigilance de ceux qui la gardent »? Combien en est-il qui se souviennent que les sociétés, comme les individus, participent à la chute de notre premier père ; qu'elles sont entraînées, comme lui, sur la pente du mal, de la corruption et de la mort, et qu'elles ont besoin, pour se soutenir, de la vie de la foi, de la vie des principes surnaturels descendus du Calvaire ?

Paraissez donc, ô Joseph, l'honneur des célestes phalanges : *Cœlitum decus ;* montrez-vous à ces populations dans l'éclat de votre gloire et de votre félicité éternelles. Le monde périt, parce que les regards ont cessé de s'élever vers les montagnes d'où peut lui venir uniquement un secours efficace. Les âmes ont considéré la matière, ont été éblouies par la matière et se sont effondrées dans la matière. Comme au temps du déluge, l'homme tout entier n'est plus que chair et jouissance. Paraissez donc, ô Joseph, et que les hommes, en vous honorant, se souviennent enfin « que nous n'avons pas, ici-bas, une demeure permanente, mais que nous en cherchons une autre » ; que la terre n'est qu'un lieu de passage et d'exil ; que la vie présente est une vie de pèlerinage et de conquête, et non une vie de repos et de félicité ! Ah ! s'écrie S. Augustin, comment serait-ce la vie bienheureuse, quand c'est à peine une vie? *Quomodo beata vita, ubi nec vita?*

Le monde le sait lui-même ; il sait que le bonheur n'habite pas sur la terre, et parce que ses fils ont perdu les vieilles croyances de leurs pères, parce qu'ils désespèrent de posséder jamais cette félicité à laquelle ils aspirent invinciblement, une immense nostalgie s'est emparée des âmes : chacun doute

de tout, de tous et de soi-même ; on vit sans espérance et presque sans émotions, et si la chair se laisse aller, parfois, à des jouissances grossières, le cœur, comme un forçat fait sa chaîne, n'en traîne pas moins toujours et partout cet ennui inexorable, qui est le fond de toute âme humaine, dit Bossuet depuis qu'elle a perdu le goût de Dieu.

Paraissez donc, ô Joseph, « espoir inébranlable de notre vie terrestre; » paraissez et rendez l'espérance à ces âmes endolories et à ces cœurs ulcérés! Si le travailleur se plaint de son rude labeur et des sueurs qu'il verse, montrez-lui vos mains calleuses et dites-lui que vous aussi vous avez manié la scie et le marteau, mais qu'aujourd'hui vous goûtez un repos plein de délices, fruit de vos travaux et de votre patience. Si le père de famille, si la pauvre et malheureuse mère, vous montrent leurs enfants qui pleurent et demandent des habits et du pain, dites-leur, ô Joseph, que vous aussi vous avez souffert de cruelles angoisses, pour fournir à Jésus et à Marie leur pain de chaque jour. Comme cette reine de Carthage dont la poésie antique nous a conservé le souvenir, dites à tous ceux qui gémissent:

Non ignara mali, miseris succurrere disco:

J'ai connu le malheur, et j'en ai appris la miséricorde envers ceux qui souffrent.

Mais l'incroyance au surnaturel et à la vie future, la nostalgie et la désespérance des âmes ne sont pas les seules plaies du monde moderne: il en est une autre, qui opère dans son sein des ravages plus profonds encore et le conduirait à la mort par les mains de ses propres enfants, si le Dieu bon qui la gouverne n'avait refusé à l'humanité le pouvoir de se suicider elle-même. Cette troisième plaie, plaie immense qui, suivant le langage d'Isaïe, enveloppe l'humanité tout entière, des pieds à la tête, « *A planta pedis usque ad verticem*, » plaie hideuse, livide, tuméfiée, que nul chirurgien n'a pu lier encore, que nul médicament n'a guérie, que nulle huile, même, n'a adoucie, « *Non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo*, » cette plaie, c'est la *haine mutuelle* des hommes, c'est une envie démesurée qui s'est emparée des âmes; c'est un égoïsme sans frein, qui fait que chacun ne songe qu'à soi, à sa fortune, à ses plaisirs, à ses débauches peut-être, et ne pense à son voisin, que pour envier son bien-être, acquis souvent par de longues années d'un pénible labeur.

Peccator videbit et irascetur: Le pécheur verra et il s'irritera, dit le Psalmiste; il grincera des dents et sèchera de jalousie: *Dentibus suis fremet et tabescet.* Que verra-t-il donc, cet homme,

non pas *innocent*, mais *pécheur;* non pas fidèle, mais incroyant à tout ce qu'il ne peut ni voir, ni toucher, ni mesurer, ni boire, ni manger ; ce travailleur, peut-être non pas honnete et laborieux, mais ivrogne, paresseux et libertin? Il verra le luxe et la dureté du riche, les débauches de la jeunesse dorée, le faste orgueilleux de l'opulence. Il comparera tout cela avec le chaume de sa demeure, le pain noir de sa table; il regardera son corps amaigri et ses mains calleuses, et une haine immense germera au fond de son cœur. Vienne alors le jour de la vengeance, et cette foule furieuse se jettera comme une bête de proie sur la société qui l'abrite. Rien ne la retiendra ; la terre appartient à la force, et, quant au ciel et à l'enfer, aux récompenses et aux punitions éternelles, il ne manque pas de gens, parmi ses adversaires eux-mêmes, pour lui enseigner que ces vérités, les seules bases solides de l'ordre temporel lui-même, sont des rêves d'hallucinés ou des contes de vieilles femmes.

Vous savez, Frères bien-aimés, vous savez si je dis la vérité! Notre colonie ne nous offre-t-elle pas, dans tous ces malheureux que la justice de notre pays a frappés, un témoignage vivant des luttes dont je parle et un souvenir toujours présent des horreurs qu'elles peuvent engendrer?

Venez donc, ô Joseph, *colonne du monde*, par les vertus que lui prêche votre exemple. Fils des anciens rois de Juda, condamné par la Providence à vivre de la vie obscure de l'ouvrier et à vous nourrir, vous et la sainte Famille, du travail de vos mains, apprenez aux riches à descendre. Enseignez-leur que le travail ne déshonore pas, et que c'est une chose glorieuse ici-bas de consacrer ses mains, son intelligence ou son pouvoir à venir en aide aux petits et aux abandonnés, nos frères en Adam et plus encore nos frères en Jésus-Christ. Apprenez aux travailleurs à se contenter de leur sort, à supporter avec patience le poids du jour et de la chaleur, jusqu'à leur entrée dans ce séjour où vous régnez, dans ce lieu de délices « où ne se feront plus sentir ni la faim, ni la soif, ni la chaleur, ni le soleil ». En leur montrant en votre personne un homme du peuple, un ouvrier sorti de leurs rangs, assis aujourd'hui sur un des premiers trônes du royaume éternel, enseignez-leur que « Dieu ne fait point acception de personnes »; qu'il aime les petits autant et plus peut-être que les grands: car ceux-ci, sans avoir l'excuse du besoin et de la nécessité, blasphèment aussi trop souvent le Dieu qui les a faits et retournent contre lui les dons de sa munificence. Le besoin d'égalité tourmente la race contemporaine: enseignez-lui que, là-haut, chacun sera traité selon ses œuvres, et que, s'il a été plus fidèle ici-bas à la loi

du Roi des rois et du Maître des maîtres, le travailleur pourra, comme vous, s'asseoir un jour dans le ciel sur un trône plus élevé que ceux des princes et des rois.

Mais j'ai d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie; il reste en ce pays une foule de païens qui ne connaissent ni Dieu, ni Jésus-Christ, ni Marie, ni Joseph, et vous savez le triste état dans lequel ils vivent, au triple point de vue de la religion, de la famille et du travail. Nous leur enseignerons l'histoire de la Rédemption ; nous leur montrerons Joseph et Marie auprès du berceau de l'Enfant Jésus. En contemplant la piété et la dévotion de ces deux saints personnages, puissent-ils comprendre la grandeur et la beauté de notre religion sainte! En entendant raconter la vie de ces deux chastes époux, le respect de Joseph pour Marie, l'obéissance de Marie à Joseph, leur affection réciproque, puissent-ils relever la femme de l'état d'abjection dans lequel elle vit parmi eux, lui donner dans la famille le rang qu'elle mérite, et en faire véritablement la compagne de son mari et la mère de ses fils! Enfin, quand ces pauvres indigènes écouteront le récit de la vie laborieuse de Joseph, quand nous le leur présenterons dans son atelier, la scie ou le rabot à la main, que ce grand saint leur obtienne de Dieu la grâce de comprendre que l'homme ici-bas doit manger son pain à la sueur de son front, et que le travail, qui est un châtiment pour l'homme, est en même temps, par une bénédiction de la Providence, une source de vertu, de prospérité et de bonheur!

II [1]. — ..... Joseph est le confident, le secrétaire de Dieu le Père, le gouverneur et le père nourricier de Dieu le Fils, le coopérateur de Dieu le Saint-Esprit dans le grand mystère de l'Incarnation du Verbe, en sa qualité d'époux de Marie.....

..... Quand le temps marqué dans les décrets célestes est arrivé, de même qu'un ange avait été envoyé à Marie pour l'avertir des desseins de Dieu sur elle et lui demander son consentement, un autre ange, peut-être le même, est député à Joseph pour l'avertir de ce qui s'était passé miraculeusement en Marie, et dissiper tous ses doutes à cet égard. Joseph, fils de David, lui dit-il : *Joseph, fili David!* — il l'appelle « fils de David, » non seulement parce que la très sainte Vierge et lui étaient tous deux de *la famille de David :* mais pour rappeler à sa mémoire les célèbres prophéties qui avaient annoncé que le Messie si impatiemment attendu devait sortir de sa race, — O Joseph, ne

1. D'après une Pastorale de Monseigneur Maupoint, évêque de Saint-Denis (la Réunion), publiée à l'occasion de la proclamation de S. Joseph comme patron de l'Église catholique, reproduite dans l'*Auréole de Saint Joseph* (Paris, Haton).

craignez pas de rester dans la sainte compagnie de Marie, votre épouse! Il est vrai que Marie a conçu par l'opération du Saint-Esprit : mais, en versant ses richesses dans un trésor qui vous appartient, ce même Esprit divin n'a pas entendu vous priver de l'avantage de les posséder. En faisant de Marie « la mère du Sauveur », il ne veut pas qu'elle cesse d'être votre épouse.

Elle enfantera un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus : c'est-à-dire, bien que cet enfant miraculeux soit conçu du Saint-Esprit, je vous donne à son égard la qualité de père ; et, puisqu'il appartient aux pères de nommer leurs enfants, c'est vous qui lui imposerez son nom après sa naissance. Seulement, ce nom n'est pas laissé à votre disposition; vous l'appellerez Jésus : *Vocabis nomen ejus Jesum.*

De crainte que Joseph ne comprenne pas toute la portée de ce nom mystérieux, l'ange lui en donne l'interprétation. Vous l'appellerez Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple et le délivrera de ses péchés [1].

Aveuglés par leur orgueil ou aigris par leurs malheurs nationaux, presque tous les Israélites appliquaient au premier avènement du Messie ce que les prophètes n'attribuent qu'au second, lequel aura lieu à la fin des temps. En conséquence, ils n'espéraient en lui qu'un conquérant fameux qui arracherait la patrie en deuil aux serres ensanglantées des aigles romaines, lui rendrait son indépendance et réduirait ses ennemis à lui servir de marchepied. Très peu pensaient à un affranchissement bien plus désirable : l'affranchissement du péché et de l'antique serpent, père du mensonge, dont Marie devait écraser la tête ! C'est cependant l'affranchissement que l'ange présente à Joseph, comme l'unique but de la naissance du Messie.....

Assurément, comme S. Paul nous l'apprend, c'est quelque chose de grand et de sublime, que ce mystère d'amour qui s'est révélé dans l'Incarnation du Verbe. Il a été justifié par des miracles éclatants opérés par la vertu du Saint-Esprit, manifesté aux anges, prêché au monde, transporté dans la gloire par la Résurrection et surtout par l'Ascension de Jésus dans le ciel.

Mais, voir le Seigneur lui-même sortir de son silence éternel à l'égard de ce même mystère, en donner connaissance à Joseph avant tous les autres hommes, entrer à ce sujet avec lui dans les plus petits détails, jusque dans l'explication des prophéties et du nom destiné au Messie, ouvrir à ce confident intime les sept sceaux du livre mystérieux resté fermé jusqu'alors,

1. Matth., I, 20, 21.

n'est-ce pas là, même dans ce grand mystère, quelque chose d'extraordinaire et d'imposant ? Et, en contemplant Joseph sous cet unique rapport de confident et de secrétaire du Tout-Puissant, n'avons-nous pas déjà le droit incontestable de nous écrier : Nul patriarche, soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, ne lui est comparable en gloire ? *Nullus fuit similis illi in gloria.*

Que S. Joseph ait été nommé gouverneur et père nourricier de Dieu le Fils, c'est ce qui ressort de la simple inspection de l'Évangile, où nous le voyons présider avec tant de fidélité et de majesté à tous les mystères de sa vie cachée.

Avant d'aller plus loin, enregistrons ici une réflexion de Bossuet : « Peut-être vous demanderez où Joseph prendra ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas ? Ces inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix, et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs ? Si donc S. Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père ? C'est ici qu'il faut entendre que la puissance divine agit dans cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance, que S. Joseph a un cœur de père, et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main. Car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. Pour l'entendre, il faut remarquer une belle théologie que le Psalmiste nous a enseignée, lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.....

« C'est donc cette même main qui fait un cœur de père en Joseph et un cœur de fils en Jésus. Le vrai Père de Jésus, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père, au milieu des temps, à son Fils unique, a fait, en quelque sorte, couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'est ce qui lui donne un amour de père ; si bien, que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle à l'égard de Jésus. »

Cela posé, nous ne nous étonnerons plus de l'incomparable dévoûment et de la fidélité toute surnaturelle avec lesquels Joseph a veillé sur le dépôt sacré qui lui était confié.

Ainsi, le Messie devait naître à Bethléem, et la Vierge que le Fils de Dieu s'était choisie pour mère sur la terre, demeurait à Nazareth. Entre Nazareth et Bethléem, il y a la Judée tout entière. Tout portait donc à croire que la prophétie qui regardait le lieu de la naissance temporelle du Messie allait se trouver en défaut : mais Dieu se repose sur Joseph du soin de la faire exécuter. Aussi, est-ce bien plus pour se conformer à l'ordre

secret du Roi des rois, qu'à l'édit de César-Auguste, que, sous la conduite de Joseph, Marie se rend de Nazareth à Bethléem, la cité de David.....

Apprenant que le Messie est né près de sa capitale, un farouche monarque tremble pour sa couronne et veut le faire mourir. Il ordonne un massacre général d'enfants, dans lequel son propre fils n'est pas épargné. Qui donc sera chargé de sauver le Sauveur du monde ? Joseph, toujours Joseph. L'ange du Seigneur lui apparaît de nouveau : Levez-vous, lui dit-il ; prenez l'Enfant et sa mère, fuyez en Égypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir : car Hérode cherchera l'Enfant pour le faire mourir.

Que la vertu de Joseph est mise ici à une rude épreuve ! De quoi s'agit-il, en effet, pour lui ? De quitter son pays, le royaume de ses pères, sa famille, ses amis. Et pour aller où ? Non seulement dans un pays étranger, mais dans un pays ennemi, qui n'a pas oublié les terribles plaies dont Dieu l'a frappé autrefois pour le forcer à mettre Israël en liberté, et qui, depuis lors, n'a pas laissé passer la moindre occasion de s'en venger. Encore, s'il devait y aller seul ! Mais non ; il faut qu'il prenne avec lui une timide vierge, un enfant de quelques jours, et qu'ils traversent ensemble des sables brûlants et d'arides déserts.

Il n'allègue ni le temps si incommode de la nuit, ni la difficulté d'échapper à la politique vigilante d'Hérode, ni l'ignorance où il est de la route qu'il faut prendre, ni le défaut des provisions nécessaires au voyage et des ressources qu'il trouvera dans sa nouvelle destination. Il sait qu'il a dans Jésus seul bien plus que les sources d'eau miraculeuse qui, à la voix de Moïse, ont jailli du flanc des rochers, bien plus que le pain des anges qui a nourri ses pères, bien plus que l'arche sainte qui précédait toujours ses campements, bien plus que la colonne soit de feu, soit de nuée, qui traçait sa route dans ces mêmes déserts qu'il va traverser à son tour. Il sait qu'il porte avec lui tous les mystères de la religion et l'Église errante dans son origine ; il sait que la fortune du monde est avec lui dans la personne de celui qui, plus tard, devait s'en proclamer la voie, la vérité, et la vie. Il le sait, et, sans s'arrêter aux difficultés, aux souffrances du voyage, il suit aveuglément les ordres qui lui sont donnés, se lève promptement, prend l'Enfant et la mère au milieu de la nuit et s'achemine vers l'Égypte.

Un peu plus tard, la terre de Misraïm fut peuplée de milliers d'anachorètes qui étonnèrent le monde par la grandeur de leurs pénitences et de leurs vertus, tant il est vrai qu'une puissance

secrète est demeurée longtemps attachée à ces solitudes foulées par les pas de Marie, de Joseph et de l'Enfant-Dieu !

Aujourd'hui encore, le musulman lui-même montre avec un profond respect l'arbre aux branches séculaires qui se trouve aux portes du Caire, sous l'ombrage duquel la tradition rapporte que la sainte Famille s'est reposée, et la chétive retraite qu'elle habita, dans cette grande cité, pendant son séjour sur la terre étrangère.

Pendant tout son séjour à Nazareth, qui a duré jusqu'au baptême de Notre-Seigneur, que d'instructifs détails n'aurions-nous pas à donner sur notre glorieux patriarche ! Que nous aimerions à pénétrer avec vous sous l'heureux toit qui l'abritait, et à vous le dépeindre, les outils de son travail à la main, suant à grosses gouttes pour gagner non seulement son pain, mais encore celui de l'Enfant et de la jeune mère dont il a la noble tutelle ! Admirons Joseph devenu la Providence vivante du Tout-Puissant, nourrissant celui qui nourrit tous les hommes; habillant celui qui revêt l'oiseau de son moëlleux duvet, et le lis des vallées, de son éclatante parure; gouvernant celui qui gouverne le ciel, la terre, la mer, et tout ce qu'ils contiennent : *Erat subditus illis.....*

Qui était soumis? Le Créateur du ciel et de la terre, le Roi de gloire, le Fils unique de Dieu, le Verbe fait chair. Et à qui était-il soumis? A Marie, sa mère, et à un simple mortel nommé Joseph. N'est-ce pas ici, que la grandeur de S. Joseph nous accable de tout son poids? Où trouver des expressions à la hauteur de nos pensées? Ah ! si Josué a jeté le monde entier dans l'admiration, pour avoir commandé une seule fois au soleil de suspendre son cours, que dirons-nous de Joseph? Le Créateur du soleil lui obéit, non pas une seule fois, non pas pendant une année, mais pendant trente années consécutives. Si le premier Joseph est célébré, dans la sainte Écriture, pour avoir été préposé sur la royale famille des Pharaons et sur l'Égypte entière, comment glorifier le second Joseph, qui, par sa prudence et sa fidélité, a mérité d'être établi par Dieu lui-même sur sa propre famille? Et si, enfin, Pierre et ses légitimes successeurs sont élevés au-dessus de toutes les hiérarchies monarchiques, parce qu'ils commandent au corp de l'Église, dans quelle hiérarchie placerons-nous Joseph, qui commande au chef même de l'Église? En un mot, tous les plus grands personnages de l'Ancienne et de la Nouvelle Loi, patriarches, rois, prophètes, apôtres, docteurs, pontifes, dans l'exercice de leurs nobles fonctions, ne prétendent qu'à un seul titre, celui de « serviteur de Dieu ». Joseph seul a été nommé par Dieu même « gouverneur et père de son Fils », qu'il

a constitué héritier de toutes choses et par lequel il a fait tous les siècles.

Erat subditus illis. O homme, apprends donc à obéir ! Terre, apprends à te soumettre ! Cendre superbe, rougis ! Un Dieu s'humilie, et tu cherches à exalter ta tête au-dessus des nues ! Un Dieu se place sous la conduite d'un faible mortel, et toi tu ne veux même pas reconnaître l'Église, sa morale, ses mystères, sous prétexte que ton intelligence ne peut les comprendre ! Comme si ton intelligence pouvait être aussi vaste que l'intelligence de Dieu ! O homme ! si tu te fais gloire, avec raison, de marcher sur les traces des grands hommes, ne regarde donc pas comme au-dessous de toi, de marcher sur les traces d'un Dieu, qui seul donne aux grands hommes ce qu'ils ont d'imitable !

Maintenant, il nous reste à envisager Joseph comme époux de Marie, de laquelle est né le Christ...

Comme cette merveille de la maison de Jésus-Christ était au-dessus des lois de la nature, il fallait un Dieu pour l'opérer : mais aussi, comme elle était au-dessus des intelligences humaines, trop faibles évidemment, trop matérielles pour la comprendre sans preuves éclatantes, irrésistibles, il fallait un homme pour la voiler tout le temps qu'elle devait l'être.

Or, l'auteur invisible du mystère, c'est l'Esprit-Saint ; le voile mystérieux qui le couvre, c'est Joseph.

Puisque l'auteur du mystère, c'est l'Esprit-Saint, c'est donc aussi l'Esprit-Saint qui s'est préoccupé de l'honneur extérieur de Marie. C'est lui qui a insinué à un vénérable patriarche, au plus chaste des hommes, de rompre le silence, qu'il avait gardé jusqu'alors, de s'annoncer comme le plus proche parent de Marie, et de réclamer comme tel, de préférence aux autres prétendants, l'ineffable bonheur de son alliance. C'est la prescription de la loi de Moïse. Joseph fut agréé.

Marie admirait en silence les desseins de Dieu. Quelle douce consolation ce doit être pour elle, de trouver dans le cœur de Joseph des sentiments si conformes aux siens ! Une union si parfaite n'a de modèle qu'au ciel, parmi les anges...

« Pourquoi, » se demande S. Bernard, « pourquoi Marie est-elle fiancée à Joseph, puisqu'elle a fait vœu de virginité et qu'elle ne devait pas connaître les alliances humaines ? » En donnant un époux à Marie, le dessein du Ciel était de cacher au démon le grand mystère de l'Incarnation, qui venait détruire radicalement son œuvre : mystère qui n'avait pas été voilé d'abord aux hommes. Comment eût-il pu l'être au démon, qui en péchant, a bien pu perdre l'amour de Dieu, mais n'a pas perdu la haute intelligence dont il avait plu à Dieu de l'enrichir,

en sa qualité d'ange? Ce n'est pas, sans nul doute, que, s'il eût voulu agir autrement, Dieu avait lieu de craindre les obstacles que le démon eût opposés à l'accomplissement de ses desseins : mais il n'est pas seulement éminemment puissant : il est encore éminemment sage ; et, dans le magnifique plan de notre rédemption, il n'a pas moins de sagesse que de puissance. Comment, en effet, le démon avait-il vaincu le premier homme, et l'avait-il précipité dans l'abîme du péché et de la mort? Par une femme. Il convenait donc qu'il fût, à son tour, trompé par une autre femme, afin qu'elle lui rendît, pour ainsi dire, fraude pour fraude, mais une fraude sainte et innocente, pour une fraude pleine de malice et de corruption ; afin que cet esprit séducteur fût forcé de reconnaître la force et la prudence de l'Esprit-Saint.

« Entre toutes les vocations, » dit Bossuet, « j'en remarque deux, dans les Écritures, qui sont diamétralement opposées : la première, celle des apôtres ; la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux apôtres ; Jésus est revélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux apôtres pour l'annoncer par tout l'univers. Il est révélé à Joseph pour le taire et pour le cacher. Les apôtres sont des lumières pour faire voir Jésus-Christ au monde ; Joseph est un voile pour le couvrir, et, sous ce voile mystérieux, on nous cache la virginité de Marie et la grandeur du Sauveur des hommes. Aussi, nous lisons, dans les saintes Écritures, que, lorsqu'on voulait le mépriser : N'est-ce pas là, disait-on, le fils de Joseph? — Si bien que Jésus, entre les mains des apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher : *Prædicate Verbum Evangelii hujus :* Prêchez la parole de cet Évangile ; et Jésus, entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée : *Verbum absconditum ;* et il n'est pas permis de la découvrir. »

Dieu, voulant parvenir à ses fins avec autant de douceur que de force, «*fortiter et suaviter ;*» en particulier, dans les mystères de l'humanité sainte de son Verbe, n'employant que des moyens humains, quoi de plus sage, de plus digne de son aimable providence, que de donner un époux à Marie? *Joseph, vir Mariæ, de qua natus est Jesus.* Viendra un temps où le fils de Marie saura bien prouver la divinité de sa naissance temporelle et de sa mission ; et les apôtres, à l'aide des plus étonnants miracles, établiront une foi inébranlable à la divinité du Fils et à la virginité de la mère ; un temps où les échos de nos églises et ceux de l'univers entier répèteront à l'envi ces grandes paroles de notre symbole : Il a été conçu du Saint-Esprit, il est né de la Vierge Marie : *Conceptus est de Spiritu Sancto, natus ex Maria Virgine.* Alors, de quelles louanges ne retentira pas

le monde entier à l'adresse de l'heureux mortel qui a été choisi pour l'époux de Marie ! Et la gloire qui jaillira sur lui, de ses relations avec Dieu le Saint-Esprit, sera-t-elle moindre que celle qu'il a recueillie de ses relations avec Dieu le Père et Dieu le Fils ?...

Marie, ce chef-d'œuvre incomparable de la puissance et de la sainteté de Dieu, unie à Joseph, soumise à Joseph, parlant à Joseph, dans les mêmes sentiments que Sara à Abraham, qu'elle appelait son Seigneur ; d'autre part, Joseph, par un juste retour, consacrant à Marie ses forces, sa santé, ses ressources, partageant ses peines et ses joies, ne formant avec elle qu'un cœur et qu'une âme ! Ah ! si ce touchant spectacle ne vous faisait pas sentir en ce moment toute l'élévation de la dignité que confère à Joseph son titre d'époux, nous ne vous dirions pas : « Vous n'avez pas de foi ; » — vous n'auriez pas, en effet, été illuminés d'un seul de ses rayons ; — mais : « vous n'avez pas de cœur, » car, pour comprendre Joseph, il ne faut que des sentiments, du cœur !

D'autre part, rappelons-nous ce qu'était Joseph comme confident de Dieu le Père, comme gouverneur et père adoptif de Dieu le Fils, et disons si S. Augustin n'avait pas raison de comparer Joseph, parmi tous les saints, au soleil parmi les autres astres du firmament : *Non est inventus similis illi in gloria :* « Il ne s'en est pas trouvé de semblable à lui dans la gloire [1]. »

Nous lisons que le premier Joseph, dont il est parlé dans le décret, devenu premier ministre de Pharaon, avait, dans les années d'abondance, et dans la prévision des années de stérilité, rempli les greniers publics de l'Égypte. Arrive cette famine prévue par une prudence toute céleste. Et quand les peuples affamés viennent lui demander du froment, Pharaon leur dit : Allez à Joseph et faites tout ce qu'il vous dira.

Hélas ! nous vivons dans un temps de famine dont celle de l'Égypte n'était qu'une pâle figure : famine de prospérités temporelles, famine de prospérités spirituelles, famine du pain qui nourrit les corps, famine de cet autre pain dont Jésus a dit : Je suis le pain de vie ; celui qui vient à moi n'aura jamais faim.

C'est pourquoi, à la sollicitation des fidèles, des vénérables prélats du monde catholique, et surtout des Pères du Concile œcuménique du Vatican, notre très saint Père le Pape Pie IX « a voulu se mettre, lui et tous ses fidèles, sous la très puissante protection du saint patriarche Joseph, le glorieux époux de la

1. Après avoir reproduit le décret pontifical proclamant S. Joseph « patron de l'Église universelle », l'éloquent prélat termine comme il suit son magnifique Mandement.

vierge mère de Dieu, en le proclamant solennellement patron de l'Église, et en ordonnant que sa fête, qui tombe le 19 mars, soit célébrée sous le rite double de première classe ».

Ainsi, comme le puissant monarque égyptien, l'auguste chef de l'Église, ému de tant de calamités qui fondent en même temps sur la tête du peuple chrétien : Allez à Joseph, dit-il, et faites tout ce qu'il vous dira.

C'est un épanouissement tout naturel du culte de Joseph. C'est l'accomplissement de la prophétie de l'illustre réformatrice du Carmel, de la séraphique Thérèse, qui n'entreprenait pas une seule fondation sans la placer sous le tout-puissant patronage de Joseph.

Ite ad Joseph. Oh ! Joseph, puisque vous n'êtes pas seulement le chef de la sainte Famille dont Dieu vous avait autrefois confié la garde, mais de cette famille du Christ, composée de toutes les nations de la terre que Dieu lui a données en héritage ; puisque tous les membres de cette famille, si prodigieusement agrandie, peuvent, comme Jésus, vous appeler « mon père » ; du haut du ciel, où vous régnez avec tant de gloire, nous vous en conjurons, jetez sur nous un regard de protection et d'amour, et, de concert avec Marie, votre très sainte épouse, intercédez en notre faveur auprès de Jésus ! Un pieux docteur nous a appris que vos prières auprès de Jésus sont regardées par lui comme des ordres, et la raison qu'il en donne, c'est que la prière d'un père à son fils est comme un vrai commandement.

Ite ad Joseph. Nous vous prions d'abord pour l'Église catholique. Par la voix infaillible de son chef, vous êtes déclaré son patron. Voyez : « En ce temps de malheurs, attaquée de tous côtés par ses ennemis, l'Église subit de telles calamités, que les hommes impies croient voir enfin les portes de l'enfer prévaloir contre elle. » Le Vicaire de Jésus-Christ est indignement, sacrilégement spolié des biens que, depuis un temps immémorial, la piété des peuples et des rois avait déposés entre ses mains, non pour lui, mais pour l'indépendance de l'Église elle-même et pour l'éclat du culte religieux. Il est captif dans son propre palais, en attendant, sans doute, qu'on lui donne, pour second palais, la prison Mamertine. Alors toutes les gloires se donneraient rendez-vous sur sa tête, même celle du martyre. Ses fidèles enfants sont dans les soupirs, les gémissements et les larmes, comme pendant la captivité de Pierre, sous un autre Hérode. Priez, ô notre glorieux patron, et que les ennemis de Dieu soient dissipés, et que ceux qui le haïssent, fuient de sa face ! Qu'ils se dissipent comme la fumée qui s'évanouit dans les airs, et qu'ils disparaissent devant la face de Dieu, comme fond la cire devant une flamme ardente !

Ite ad Joseph. Vous ne pouvez pas, ô Joseph, être patron de l'Église catholique, sans l'être, d'une manière particulière, de la France, sa Fille aînée.....

Pauvre France ! dans quel état nous te voyons aujourd'hui ! Hélas ! toute tête parmi nous est languissante, tout cœur est abattu. Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a plus rien d'intact. Ce n'est que blessure, que contusion, que plaie enflammée qui n'a pas encore été bandée, à laquelle on n'a pas appliqué le remède, et sur laquelle on n'a pas encore versé l'huile qui adoucit tout. Notre terre est déserte.....

Assez d'épreuves, ô Joseph, assez de châtiments, assez d'expiations ! Nous reconnaissons nos fautes, nous nous en humilions profondément, nous en demandons pardon: vous nous l'obtiendrez. Oui, nous éprouverons la vérité de ces paroles : Le Seigneur ôte et donne la vie aux nations comme aux individus; il conduit aux abîmes et il en retire. Le Seigneur fait le pauvre et le riche, il abaisse et il lève. Il tire, quand il veut, le pauvre de sa poussière et l'indigent de son fumier, pour le faire asseoir entre les princes les plus puissants et lui donner un trône de gloire. Alors la France reprendra, parmi les nations, le rang qu'elle n'aurait jamais dû perdre. Une fois de plus, son épée, humiliée, mais non déshonorée, servira de plume pour écrire l'histoire de l'Église, protégée, défendue par ses guerriers : *Gesta Dei per Francos.*

Deuxième jour

SAINT JOSEPH PATRON DE TOUS LES CHRÉTIENS [1]

Combien de clients innombrables n'avons-nous point, jusqu'à cette heure, mis sous la protection de notre vénérable Patriarche ! Nous l'avons dit, et nous n'avons nullement l'intention de rétracter nos paroles : Joseph est le patron des époux, des pères, des vierges, des prêtres, des artisans, des âmes de prière, des âmes humbles, des mourants, des serviteurs de Marie et des amis de Jésus-Christ. Combien de sollicitudes continuelles doivent donner à notre Saint tant de clients, répandus dans la chrétienté tout entière ! Cependant nous avons le dessein de passer plus avant encore ; et nous allons maintenant considérer le glorieux S. Joseph comme le patron de « tous les chrétiens », sans exception.

C'est là, sans doute, un des plus beaux privilèges de l'Époux

1. Par le R. Père Potton, des FF. Prêcheurs.

de Marie. D'autres saints, à ce qu'il semble, ont reçu le pouvoir de choisir, parmi la foule des fidèles, un certain nombre d'âmes, qu'ils entreprennent plus particulièrement de surveiller et de conduire. D'autres saints ont une *famille* distincte, dont ils sont les pères selon l'Esprit, pour laquelle ils travaillent auprès de Dieu, si toutefois on peut encore appeler un *travail* les occupations joyeuses que connaissent les bienheureux dans la Patrie. Mais S. Joseph ne restreint pas à telle ou telle profession, à tel ou tel pays, la protection et les secours qu'il nous accorde. Tous les chrétiens, sans exception, sont confiés à sa garde; et nous pouvons dire de lui, quoique non point si parfaitement, ce que l'Écriture nous enseigne en parlant de Jésus-Christ : « Au Seigneur est la terre et tout ce qu'elle renferme; à lui l'orbe du monde et tous ceux qui demeurent dans son enceinte : *Domini est terra, et plenitudo ejus; orbis terrarum, et universi qui habitant in eo* [1]. »

Mais, comme il ne suffit pas de poser une affirmation sans arguments et sans preuves, tâchons « d'établir », par de bonnes et solides raisons, cette universalité du pouvoir de S. Joseph.

Nous savons que Marie a reçu de Jésus-Christ un pouvoir universel sur les grâces conférées à la sainte Église, de telle sorte que, pour tous les hommes, toutes, jusqu'à la dernière, passent par ses mains bénies. Sans doute, cette opinion n'est point un des dogmes de notre foi; on peut la contredire et la nier sans tomber dans l'hérésie. Mais tant de pieux docteurs se sont fait un bonheur de la proposer dans leurs écrits, de la prouver, de la défendre! Mais le Saint-Esprit l'enseigne si fortement, par ses lumières intérieures, aux âmes pieuses qui s'abandonnent entièrement à son empire! Mais cette universelle domination de Marie s'accorde si parfaitement avec les nouvelles couronnes que chaque jour l'Église se plaît à déposer sur le front de la mère du Seigneur! Pour nous, considérons ici cette vérité comme établie, et contentons-nous de répéter avec un dévot prédicateur de Marie: « Aucune créature n'obtient de Dieu aucune grâce, si ce n'est selon la disposition de la pieuse Mère : c'est pourquoi tous les dons, toutes les vertus, toutes les grâces, sont dispensés par ses mains, à qui elle veut, quand elle veut, comme elle veut [2]. »

Or, quelle est donc la loi qui régit le mariage, même depuis les temps anciens où l'unité du lien conjugal n'était point encore aussi manifestement déclarée? C'est Dieu même qui nous l'enseigne. Il dit, après avoir fait le premier homme : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Faisons-lui un aide qui lui

1. Ps. XXIII, 1. — 2. S. Bernardin de Sienne. — Nous avons établi ailleurs cette glorieuse prérogative de Marie.

soit *semblable : Faciamus ei adjutorium* SIMILE *sibi* [1]. » Ève doit être *semblable* à son époux, pour être dignement son épouse et son *aide*. Elle ne doit point appartenir à quelque nature plus sublime : car Adam trouverait alors en elle un *supérieur*, et non point une compagne. Il ne faut point, non plus, qu'elle soit de quelque espèce inférieure et moins parfaite : car, dans ce cas, elle serait sa *servante* et son esclave, et non plus son épouse, la fidèle dépositaire de ses secrets, la moitié de son cœur et de sa vie. Il faut qu'Ève lui soit *semblable*, pour former avec lui ce couple conjugal, réuni par les liens les plus intimes, et dont Notre-Seigneur lui-même doit promulguer un jour l'inséparable et inviolable intimité.

Tirons maintenant la conclusion toute naturelle de ces deux vérités, que nous venons de rappeler pour les besoins de notre cause. Joseph n'est-il point véritablement le virginal époux de Marie ? Sans aucun doute : les saints Docteurs sont là pour l'affirmer d'une voix unanime : la chaste intimité de Joseph et de Marie possède tout ce qu'il faut pour légitimer le nom sacré de « mariage » ; c'est un mariage très réel, où toutes les conditions du lien conjugal sont observées, au milieu de la pureté la plus parfaite [2]. Joseph n'est point seulement le serviteur, ou le compagnon, ou le protecteur de Marie ; il est tout cela, mais il est plus encore : car nous devons lui donner le nom d'*époux*. Dieu vit qu'il n'*était point bon* que Marie, vierge innocente et timide, *fût seule* sur la terre, sans un appui, sans un *aide* qui pût la défendre contre les calomnies et contre les persécutions du monde. Il prononça pour la seconde fois ces mémorables paroles : *Faciamus ei adjutorium simile sibi :* Faisons à cette universelle dispensatrice des grâces, un aide, un époux qui lui soit *semblable :* et Joseph fut le fruit de ce conseil.

Joseph doit donc, nécessairement, être *semblable* à Marie, non seulement par les grandes vertus intérieures qui décorent son âme, par sa chasteté, par sa foi, sa charité, son courage, mais encore par d'illustres prérogatives, analogues à celles que le Seigneur a départies à la Reine de l'univers. La très sainte Vierge a reçu le magnifique pouvoir d'agir sur *tous* les chrétiens, sans exception, pour les éloigner du péché, pour les attirer vers le bien, pour les consommer dans la vertu. Il faut que Joseph, son saint époux, lui soit *semblable ;* qu'il partage avec elle le sacerdoce de cette miséricorde sans limites, et que son opération bienfaisante s'étende sur chacun des fidèles, dans tous les temps et tous les lieux.

Mais ce n'est point seulement à Marie, que Joseph doit *ressem-*

1. Gen., II, 18. — 2. Ita S. Augustinus, lib. I *De Nuptiis et concupiscentia*, cap. II, et fusius lib. V *Contra Julianum pelagianum*, cap. IX. Ita etiam multi alii.

bler: car il est Père de Jésus, et nous savons qu'une commune *ressemblance* réunit, d'habitude, les parents et leurs enfants.

Plusieurs ont prétendu que le visage et la personne de Joseph devaient avoir, dans leur apparence extérieure, quelque chose de semblable à la personne et au visage de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ils ont dit que, Joseph ayant eu pour mission d'abriter, sous le voile de l'union conjugale, une conception trop pure pour être manifestée à la grossièreté du peuple juif, ce grand Saint n'aurait pu s'acquitter complètement de ces hautes fonctions, sans une *similitude* qui le désignât et qui le fît reconnaître, par tous ses concitoyens, pour le père de l'enfant de Marie. Certes, cette opinion n'a rien que de vraisemblable et de pieux; et c'est un sublime honneur, pour notre Patriarche, d'avoir eu quelque chose de ces traits augustes et de cet air suave et majestueux qui devaient convenir au Rédempteur. Cependant, nous ne voulons point ici parler de la ressemblance *extérieure* et *matérielle* de Joseph avec Jésus, mais bien plutôt de cette ressemblance *intérieure*, qui se fonde sur la correspondance des âmes dans les dons qu'elles ont reçus.

Sans aucun doute, Notre-Seigneur, fils très pieux, dut accomplir envers Joseph tous les devoirs sacrés que l'amour et la reconnaissance ne pouvaient manquer de lui dicter. Il recevait de lui, dans son enfance, toute la nourriture corporelle nécessaire pour soutenir son existence: il voulut lui donner, en échange, une sainte abondance de nourriture spirituelle, une sainte abondance de grâce et de tous les biens divins. Accomplissant, suivant un ordre *inverse*, ce qu'opère la nature entre les pères et les fils, il voulut lui transmettre une grâce intérieure qui fût la similitude, aussi parfaite que possible, de sa propre grâce et de ses pouvoirs surnaturels. Puisqu'il était vraiment *de la famille* de Joseph, il voulut accorder à l'âme du grand Patriarche, comme un *air de famille*, qui montrât quels sacrés liens unissaient l'époux de Marie avec son fils.

Jésus-Christ ne se borne point à prendre en considération les besoins d'un certain nombre d'hommes, à telle ou telle époque isolée dans l'histoire : au contraire, Jésus-Christ étend sa sollicitude à tous les peuples, à tous les temps, à tous les lieux. De même, S. Joseph, Père *semblable* à son Fils, autant que l'infirmité de notre nature le permet, S. Joseph aura le soin de l'*universalité* des Églises chrétiennes, avec toutes les villes et tous les chrétiens qui les composent; et si son regard n'est point aussi perçant que le regard du Sauveur, du moins aucun de nous ne pourra se dérober à la tendresse paternelle dont il saura nous entourer.

Du reste, pourrait-il en être autrement, quand il s'agit de celui que Jésus n'a pas craint d'appeler son père ? de celui qui, comme un père, a conduit et dirigé tous les actes du Fils de Dieu ?

Suivant une comparaison dont se servent plus d'une fois les Écritures, Jésus-Christ est la *tête*, le *chef* de tout le Corps mystique que nous appelons la sainte Église. Rien, dans la chrétienté tout entière, ne peut s'accomplir sans sa participation, sans son ordre ; et si quelque membre vient à se séparer de lui, aussitôt la mort le saisit et s'en empare, pour ne plus jamais le quitter, à moins qu'il ne parvienne à s'unir de nouveau avec le *chef*, avec Jésus.

Si telle est la très intime dépendance de l'Église tout entière envers Jésus-Christ, son chef unique, comment donc celui qui commandait à Jésus-Christ, sur la terre, n'aurait-il pas le pouvoir de commander à tous ceux qui sont *ses membres*? Comment celui qui dirigeait, dans l'accomplissement des volontés divines, la tête de l'Église entière, n'exercerait-il point sur le corps des fonctions toutes semblables ? Comment celui qui nourrissait le Christ lui-même, n'aurait-il point le pouvoir de nourrir spirituellement et d'enrichir, par ses bienfaits, tous les chrétiens, qui ne sont chrétiens que par leur union avec le Christ ?

Sans aucun doute, la seconde prérogative paraît moindre que la première ; c'est seulement une dérivation secondaire, qui découle tout naturellement de ces fonctions de *Père du Seigneur*, certainement accordées à S. Joseph. Jésus-Christ ne vaut-il pas, aux yeux de Dieu, infiniment plus que l'Église tout entière ? C'est donc une grâce moins grande, de gouverner tous les fidèles, que de gouverner seulement Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu. C'est une faveur moins précieuse, d'enrichir par ses bienfaits tous les hommes, que de conduire Jésus-Christ, Rédempteur et Sauveur de tous les hommes. Puis donc que nous n'hésitons pas à donner à S. Joseph ce côté, beaucoup plus grandiose, qui regarde la personne adorable de Jésus, comment pourrions-nous balancer encore à lui concéder aussi cette grâce moins sublime, qui le rend Père de tous les chrétiens, protecteur de tous les hommes, et patron du monde entier ?

Mais du moins, nous demandera-t-on peut-être, ne faut-il point excepter les pécheurs, de cette bienveillante paternité que S. Joseph étend sur l'Église universelle ? S. Joseph est une âme souverainement chaste et pure : comment pourrait-il aider encore ceux qui ne craignent point de se plonger dans la fange abominable des péchés de luxure ? S. Joseph est un fidèle

serviteur, un grand ami de Jésus-Christ, pour lequel il est prêt à donner mille fois sa propre vie: comment pourrait-il ne point haïr ces pécheurs criminels qui ne craignent pas de fouler aux pieds le sang répandu sur le Calvaire, et de crucifier de nouveau dans leurs cœurs le Fils de Dieu [1]? L'Écriture nous apprend qu'il n'est point d'alliance entre Jésus-Christ et Bélial, entre la lumière et les ténèbres [2]: comment donc pourrait-il exister quelque commerce d'amour et de miséricorde entre S. Joseph et les pécheurs?

A coup sûr, répondrons-nous, si cette objection paraît prouver quelque chose, c'est seulement aux yeux des hommes qui n'ont point assez le *sens chrétien*. Ne voyons-nous pas la Vierge immaculée, celle qui seule, parmi toutes les créatures terrestres, ne connaît absolument aucune tache, celle que l'Église se plaît à nommer sans cesse la sainte Vierge, la très sainte Vierge, la Reine des vierges, la Vierge des vierges, Marie, en un mot, s'incliner bien souvent avec amour vers les pécheurs les plus méchants et les plus endurcis dans le vice? N'avons-nous pas coutume de la saluer de ce beau nom, « le Salut des infirmes, » et les infirmités qu'elle guérit ne sont-elles point surtout celles de l'âme, plus dangereuses que les maladies de notre corps? Plus manifestement encore, n'avons-nous point coutume de l'appeler le « Refuge des pécheurs, » parce qu'il n'est aucune âme, quelque malade qu'elle soit, qui ne trouve un asile protecteur auprès de sa pureté toute parfaite? Pourquoi donc le glorieux patriarche Joseph ne partagerait-il point ses clémentes inclinations en faveur des infortunés que le démon retient captifs sous sa funeste tyrannie?

Joseph, nous le disions un peu plus haut, doit avoir été formé, par le Seigneur, dans une admirable *correspondance* avec Marie, afin que les liens qui les rapprochaient l'un et l'autre pussent former entre eux l'unité la plus intime. Joseph a donc reçu, dès son berceau, le don sacré d'un cœur compatissant, qui se penche sans effort vers ceux dont les malheurs sont si grands, dont l'avenir est si terrible. Ces premières dispositions de clémence se sont augmentées bien davantage, dans la société, longuement prolongée, de la « Vierge très clémente »: car Joseph, le fidèle imitateur des vertus de son épouse, a profité merveilleusement à son école. Il est donc tout naturel qu'il surveille, avec un amour plus paternel, ces infortunés pécheurs, d'autant plus à plaindre, qu'ils sont eux-mêmes les artisans de leurs malheurs et les causes de leurs supplices. Il est tout naturel qu'à l'exemple de Marie, il les aide et

1. *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei, et ostentui habentes.* (Hebr., VI, 6.)
2. II Cor., VI, 15.

les attende, avec une souveraine patience, pour les éclairer, et s'ils le veulent, pour les arracher au vice et les sauver.

Du reste, c'est ce que manifeste déjà, d'une manière éclatante, l'histoire du Joseph de la Genèse. Est-il un péché plus criminel que celui des fils de Jacob, lorsque, par une basse jalousie, ils ne craignent point d'enfermer Joseph, leur frère, dans une profonde citerne, et de le vendre ensuite, pour vingt pièces d'argent, aux marchands Ismaélites ? lorsqu'ils ne craignent point de frapper, du même coup, la vieillesse de leur père, de lui causer, par la perte de son fils bien-aimé, la douleur la plus cruelle, et de joindre encore à leur faute un odieux mensonge, en présentant à Jacob la tunique ensanglantée de Joseph, pour lui persuader qu'une bête furieuse a dévoré ce fils de sa tendresse [1] ?

Et cependant, quelle bonté dans toute la conduite de cet homme, offensé d'une manière si cruelle ! Ne peut-il pas, même sans injustice, refuser de vendre à ses frères ce froment, conservé par sa prévoyance, et qu'il a le droit de réserver pour les sujets de son maître, sans rien donner aux étrangers ? Ne peut-il pas encore prendre en main la cause de la justice outragée, faire arrêter ces coupables, les juger conformément à toutes les lois humaines, et les punir en les faisant esclaves à leur tour, suivant les législations antiques, qui prononçaient : « Œil pour œil et dent pour dent » ? Ne peut-il pas, du moins, leur faire acheter le pardon par quelque longue pénitence, et conserver pendant longtemps, à leur égard, cette grave froideur, que sa haute dignité lui rend si naturelle et si facile, et par laquelle ils comprendront mieux encore toute la grandeur de leur péché ?

Mais, au lieu d'une conduite si conforme à toutes les maximes humaines, ou même, si l'on veut, à tous les droits de la justice, que fait Joseph, ce frère plein de compassion et de bonté ? Il se contente d'infliger à ces coupables quelques insignifiantes épreuves, bien rapidement écoulées, et mélangées encore de mille marques de tendresse. Et bientôt, incapable de contenir davantage tous les grands mouvements de son âme très aimante, incapable de retenir les larmes qui s'échappent de ses yeux en abondance, il fait sortir les assistants et dit à ses frères épouvantés : « C'est moi qui suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour être conduit en Égypte. N'ayez point de crainte et ne regardez point comme un malheur, de m'avoir vendu dans ces pays, car c'est pour votre salut que Dieu m'a fait venir avant vous en Égypte..... Je suis ici, non par votre conseil, mais par la volonté de Dieu, qui m'a fait

1. Gen., XXXVII.

comme le père de Pharaon, le maître de toute sa maison et le prince de toute la terre d'Égypte[1]. » Comme il les console tendrement, en excusant, autant qu'il peut, la malice et la gravité de leur faute ! Comme il pleure avec affection, non seulement sur le cou de Benjamin, innocent de tout péché, mais encore sur chacun de ses frères, les couvrant de ses baisers, et leur donnant ainsi, par ces marques d'amour, le courage d'oser enfin prononcer quelques paroles[2] !

Et Joseph, l'époux de Marie, la *Mère de miséricorde*[3], le Père de Jésus-Christ, qui nous a donné la Loi d'amour, Joseph n'aurait point, envers les pécheurs et les méchants, une semblable tendresse ! Il ne les accueillerait point avec des paroles aussi compatissantes, avec un amour aussi généreux, aussi touchant ! Il ne pleurerait point, pour ainsi dire, sur chacun de ces infortunés qui vont mourir sans aliment, s'il ne vient à leur secours ! Ah ! gardons-nous de le croire. Les histoires des jours anciens ne sont qu'une pâle figure de la pleine vérité qui convient aux temps nouveaux. Mieux que le ministre de Pharaon, Joseph dira: *Ponite panes*[4]: « Apportez la nourriture ; » apportez la précieuse nourriture de la grâce, pour soutenir les forces épuisées de ces malheureux, égarés si longtemps dans les régions où règne la plus dure famine, puisqu'on n'y trouve point Jésus-Christ, le pain vivant. Mieux que le ministre de Pharaon, Joseph dira : *Nolite timere : ego pascam vos et filios vestros*[5] : « N'ayez point de crainte : je saurai vous nourrir, vous et vos fils : » car sa miséricordieuse bonté ne se bornera point à nous-mêmes : elle s'étendra, comme un fleuve de paix et de bénédiction, sur nos pères, nos frères, nos amis et nos enfants.

Il faut donc nous abandonner incessamment, sans défiance, entre les mains de ce puissant protecteur, de ce Père compatissant que Dieu nous donne. Beaucoup d'âmes tombent dans le défaut d'une sollicitude exagérée, qui les porte à considérer, sans cesse, avec inquiétude tous les maux qui les menacent, à chercher avec une angoisse trop grande les moyens que la prudence humaine a coutume de suggérer, pour éviter tous les dangers. N'imitons point cette conduite, si contraire à la sainte confiance qui convient au vrai chrétien. Dieu nous donne, en S. Joseph, un Père plein de vigilance pour veiller sur nos périls, plein de lumière pour nous guider, plein de force pour nous défendre : ne soyons point incrédules envers la

1. Gen., XLV. — 2. *Cumque amplexatus recidisset in collum Benjamin fratris sui, flevit: illo quoque similiter flente super collum ejus. Osculatusque est Joseph omnes fratres suos, et ploravit super singulos ; post quæ ausi sunt loqui ad eum.* (*Ibid.*, 14-15).
3. Ant. *Salve Regina*. — 4. Gen., XLIII, 31. — 5. *Ibid.*, L, 21.

libéralité divine ; ayons un soin continuel de nous abandonner, tous les jours de notre vie, comme de petits enfants pleins de paix, entre les bras de S. Joseph.

Voyez-vous les enfants s'inquiéter sans cesse, avec de poignants soucis, de tout ce qui leur sera nécessaire demain, dans un mois, dans une année ? Se demandent-ils à chaque instant : « Comment ferons-nous pour trouver la nourriture ? comment, pour trouver le vêtement ? comment, pour éviter tant de périls qui menacent notre faiblesse ? » Point du tout : les enfants comptent sur l'amour de leur père et vivent tranquillement, tout abandonnés entre ses bras. Puisque Dieu nous donne, en S. Joseph, un Père beaucoup meilleur et plus puissant que tous les pères terrestres, ne lui faisons point injure par des inquiétudes exagérées ; laissons-nous guider par sa prudence, et, sans tomber dans une coupable indolence, sans négliger une sollicitude raisonnable et modérée, assurons-nous qu'il saura nous préserver de tout mal et de tout danger.

Voyez l'Enfant Jésus au milieu des persécutions d'Hérode. Il dort d'un sommeil paisible, comme s'il ignorait entièrement que l'ennemi du Roi des Juifs a résolu de mettre à mort tous les enfants qui se trouveront à Bethléem. Mais, si Jésus est endormi, S. Joseph est éveillé par un ange. Il est le chef de la sainte Famille : c'est à lui qu'il convient d'être informé des dangers qui menacent les gages confiés à sa tendresse ; c'est à lui qu'il appartient de connaître les moyens les plus propres à préserver l'Enfant divin de tout danger. D'après les commandements du Seigneur, qui l'éclaire, à cette fin, d'une lumière particulière et très certaine, il se lève aussitôt, il prépare les objets du voyage ; il réveille l'Enfant et sa mère, il les fait partir au milieu même de la nuit, sans que Jésus, plein de confiance dans les soins de son Père, ait besoin de rompre le silence de son enfance, pour dire à S. Joseph vers quels pays il doit aller.

Toutes ces choses se réaliseront *spirituellement* en nous, si seulement nous voulons nous abandonner à la paternelle direction de S. Joseph. Nous sommes comme de petits enfants, incapables encore de nous conduire par nous-mêmes, et possédant en réalité toute l'ignorance et toute l'incapacité d'agir, dont le Fils de Marie avait seulement le *semblant* et l'*apparence*. Un autre Hérode, le démon, cruel comme le prince pervers qui faisait mettre à mort tous les enfants de Bethléem, fourbe et menteur comme le roi criminel qui se donnait aux Mages pour un sincère adorateur de l'Enfant mystérieux ; le démon tend des embûches continuelles à notre faiblesse, très incapable d'échapper à ses violences. Il veut mettre à mort cruellement

chacun de nous, avant qu'il ait grandi dans la grâce, pour devenir ce vrai chrétien qui doit, par ses vertus, le jeter bas de son trône. Comment donc, au milieu des ignorances de nos premiers commencements, comment pourrons-nous rendre vaines la ruse et la violence que notre ennemi est toujours prêt à mettre en œuvre pour nous tromper, pour nous vaincre et nous précipiter ainsi dans le péché?

Mais ayons seulement confiance en S. Joseph, notre protecteur et notre Père. C'est à lui que le Seigneur manifestera tous les dangers qui nous entourent. Si nous nous abandonnons, comme l'Enfant Jésus, à sa conduite, Dieu ne manquera point de lui révéler les moyens d'échapper aux embûches de l'ennemi de nos âmes. Il nous prendra paternellement entre ses bras, sans peut-être même nous éveiller du sommeil où reposera notre ignorance. Il prévoira tous les secours de notre fuite. Il nous emmènera dans une terre de refuge, sans que le démon puisse retrouver la trace de nos pas, pour nous poursuivre. Il nous y nourrira, nous vêtira, nous aidera, autant que le réclamera notre faiblesse; et lorsque les jours mauvais seront passés, lorsque « ceux qui cherchent à tuer notre âme seront morts », il nous ramènera dans notre ancienne patrie, pour continuer à nous protéger, à nous aimer, à nous servir.

Disons donc avec l'Église : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si exurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo. In te cantatio mea semper, quoniam tu adjutor fortis. Si exurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo. Gloria Patri, et Filio, et Spiritui Sancto* [1]. O Joseph! « Si je vois s'établir contre moi les armées de l'ennemi, mon cœur ne connaîtra point la crainte; si je vois se préparer la bataille, je serai tout plein d'espoir. Je ne cesserai de chanter vos louanges, car vous êtes un protecteur plein de puissance. Si je vois se préparer la bataille, je serai tout plein d'espoir. Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, comme elle était dans le commencement, et maintenant, et toujours, et dans tous les siècles des siècles! » Ainsi soit il!

1. ℟ In festo Patrocin. S. Joseph, Dom. III post Pascham.

Troisième jour

I. — MISSION DE SAINT JOSEPH

COMMENT IL Y RÉPOND[1]

I. — Dieu, qui avait résolu de toute éternité que son Fils s'incarnerait dans le sein d'une vierge, voulut aussi qu'elle eût pour époux S. Joseph, de la race de David ; « Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, appelé le Christ, » dit l'Évangile[2]. Dieu voulut que la mère de son Fils fût mariée :

1° Pour que l'origine de Marie fût démontrée par la généalogie de Joseph.

2° Pour conserver intact l'honneur de la sainte Vierge, et empêcher qu'elle ne fût lapidée par les Juifs comme adultère.

3° Pour l'honneur même de Jésus-Christ, que ceux de sa nation n'auraient pas voulu écouter ni recevoir, s'ils avaient pu croire sa naissance illégitime.

4° Pour honorer S. Joseph et récompenser ses vertus.

5° Pour que la sainte Vierge eût un soulagement dans ses travaux et un compagnon fidèle dans ses voyages.

6° Pour cacher au démon le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu.

II. — Par ces paroles, « Joseph, époux de Marie, » le Saint-Esprit nous révèle qu'il y a eu, entre la Vierge immaculée et Joseph un véritable mariage, comme l'enseigne l'Église et, avec elle, tous ses Docteurs. « Tous les théologiens, » dit Suarez, « enseignent que cette vérité est de foi. » « Joseph, fils de David, » lui dit l'ange, « ne craignez pas de retenir Marie, votre épouse[3]. » Joseph eut les droits comme les devoirs d'époux. Il en eut l'autorité; il fut pour Marie un protecteur, un soutien et un gardien. « Joseph, qui avait fait vœu de virginité, » dit S. Augustin, « était l'époux de Marie, pour être le gardien de sa virginité; c'est même trop de dire qu'il en était le gardien, puisque Dieu même la gardait. »

III. — Joseph est en un sens véritable le père de Jésus-Christ, parce que, bien qu'il n'ait eu aucune part à la conception miraculeuse du Verbe fait chair, qui est tout entière l'œuvre du Saint-Esprit, il possède les autres attributs de la paternité, et il

1. Par M. l'abbé Bouix.
2. *Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.* (Matth., I, 16.)
3. *Joseph, fili David, noli timere accipere Mariam conjugem tuam.* (Matth., I, 20.)

en remplit tous les devoirs. Par le mariage, la personne de la Vierge est à lui. Le fruit qui est né d'elle lui appartient donc, comme la fleur ou le fruit produit miraculeusement appartient au maître du jardin. Le Père éternel lui a donné de tenir sa place à l'égard de l'Homme-Dieu, et il a créé en lui un cœur de père pour celui qu'il engendre de toute éternité. C'est lui que l'ange charge d'imposer à l'enfant le nom de Jésus. Enfin, le Saint-Esprit lui donne explicitement ce titre de père : « Son père et sa mère étaient dans l'admiration de ce qui se disait de lui[1]. » Et la sainte Vierge elle-même le lui donne également : « Votre père et moi, nous vous cherchions pleins de douleur[2]. » Dans tout ce que l'Évangile nous raconte de l'enfance du Sauveur, nous voyons Joseph accomplissant sa mission. Il le présente au temple avec Marie ; il le porte en Égypte et le ramène de l'exil ; il le nourrit à la sueur de son front. Et, pour dernier trait, le texte sacré nous montre le Fils de Dieu obéissant à Joseph : *Et erat subditus illis*[3].

« Il n'est pas au pouvoir d'une langue mortelle, » dit le bienheureux Léonard de Port-Maurice, « d'exprimer le comble d'honneur où fut élevé notre Saint, en recevant pour épouse celle qui parut dans le monde comme une *aurore naissante*, et qui, croissant toujours de vertus en vertus, en fit une riche dot, qu'elle apporta à Joseph son époux..... L'auguste Vierge ne voulut d'autres conditions, dans le contrat de mariage, sinon que son époux fût en tout et pour tout semblable à elle, et par l'innocence des mœurs, et par la pureté de l'âme... » — « Joseph, » dit S. Bernard, « a été fait à la ressemblance de la Vierge son épouse. Joseph, époux de Marie, *Virum Mariæ*, c'est-à-dire celui qui s'approcha le plus de cette créature sublime, laquelle s'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et ravit en quelque sorte au sein du Père éternel son Fils unique. Époux de Marie, c'est-à-dire un même cœur, une même âme avec ce cœur et cette âme qui porta le cœur et l'âme du Fils de Dieu. Époux de Marie, c'est-à-dire le chef de la première Souveraine du monde, car l'homme est le chef de la femme[4]. Époux de Marie, c'est-à-dire de cette grande Reine que les Dominations, les Principautés, les Chérubins et les Séraphins se font gloire de servir... Si Marie fut l'aube qui annonça le Soleil de justice, Joseph fut l'horizon illuminé par ses brillantes splendeurs. »

Quelle sublime dignité et quelle grandeur, que celle qui nous fait apparaître Joseph comme l'image de Dieu même ! S. Thomas affirme que Dieu ne peut faire une mère plus grande que la

1. *Et erat pater ejus et mater mirantes.* (Luc., II, 33.)
2. *Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te.* (Luc., II, 48.)
3. Luc., II, 51. — 4. I Cor., XI, 3.

mère d'un Dieu : *Majorem quam matrem Dei non potest facere Deus;* ainsi pouvons-nous dire, en un sens, que Dieu ne peut pas faire un père plus grand que le père d'un Dieu. « Quel ange ou quel saint, » dit S. Basile, « a jamais mérité d'être appelé père du Fils de Dieu ? » Nous pouvons donc appliquer à Joseph ce que S. Paul dit de Notre-Seigneur : Qu'il a été autant élevé au-dessus des anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur [1]. « Par ce nom de père, Joseph a été plus honoré de Dieu, que tous les patriarches, les prophètes et les apôtres ; ils n'ont que le nom de serviteurs : Joseph seul a reçu celui de père [2]. » Les apôtres, qui marchent à la tête de l'Église, sont les ambassadeurs de Jésus-Christ, les dispensateurs de ses mystères. Mais Joseph a un nom plus grand : il est l'époux de la Vierge, il est le père du Christ. En outre, son ministère est plus élevé. Le ministère des apôtres regarde directement l'ordre de la grâce; celui de Joseph regarde directement l'ordre de l'union hypostatique, qui est plus parfait en son genre, dit Suarez. Les apôtres portent dans le monde entier le nom, la doctrine, la grâce du Christ; Joseph le porte lui-même à Jérusalem et en Égypte, ces deux centres qui représentent le peuple de la promesse et la gentilité païenne, c'est-à-dire tous les peuples de l'univers. Préposé par Dieu même au gouvernement de sa famille, *Constituit eum dominum super familiam suam*, Joseph exerce, auprès du Christ et de sa mère, des offices d'une dignité à part, d'un ordre à part. « Dieu lui a donné pour son Fils, » dit S. Jean Damascène, « l'amour, la vigilance et l'autorité de père : l'affection d'un père, afin qu'il veillât sur Jésus-Christ avec une grande tendresse ; la sollicitude d'un père, afin qu'il l'environnât de toutes les précautions possibles; l'autorité d'un père, afin qu'il eût l'assurance d'être obéi dans toutes les mesures qu'il pourrait prendre touchant la personne de son Fils [3]. »

Souvenez-vous de nous, ô bienheureux Joseph, et, par le suffrage de votre prière, intercédez pour nous auprès de votre fils adoptif. Rendez-nous aussi propice la bienheureuse Vierge Marie, votre épouse et la mère de celui qui, avec le Père et le Saint-Esprit, vit et règne dans les siècles des siècles [4] ! *Amen*

II. — PRIVILÈGES DE SAINT JOSEPH

De même que la Vierge, destinée à être mère de Dieu, a reçu des privilèges très grands et conformes à cette haute dignité,

1. *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit.* (Hebr., I, 4.)
2. S. Alph. de Liguori. — 3. *Ibid.* — 4. Prière de S. Bernardin de Sienne.

ainsi Dieu, ayant destiné S. Joseph à être l'époux de la Vierge et le père nourricier de Jésus, lui a fait de grandes faveurs. Dans les autres mariages, « les femmes tirent leur honneur et leur dignité des maris, *Uxores coruscant radiis maritorum;* » mais en celui-ci, le mari le reçoit de la femme. Et comme la sainte Vierge est couronnée de douze étoiles, c'est-à-dire de douze principaux privilèges, ainsi en est-il de S. Joseph :

1° Marie a été conçue sans péché originel, et sanctifiée dans le sein de sa mère. Joseph, conçu dans le péché originel, a été sanctifié avant sa naissance, selon l'opinion des Docteurs.

2° Marie n'a jamais ressenti la concupiscence, c'est-à-dire la révolte des passions contre la raison ; jamais elle n'a commis aucun péché, ni mortel, ni véniel. En Joseph, cette révolte a été éteinte ou liée; il n'a jamais commis de péché mortel, et fort peu de véniels, ayant passé toute sa vie dans une continuelle oraison et une intime union avec Dieu.

3° Marie a toujours été vierge et a fait vœu de virginité. Il en est de même de Joseph.

4° Marie a connu la première le mystère de l'Incarnation, par la révélation de l'ange Gabriel. Joseph l'a connu trois mois après, par la révélation de ce même ange.

5° Marie a été la vraie mère de Jésus et en a eu l'autorité. Joseph a été son père putatif, et à juste raison, puisqu'il était l'époux de la Vierge. Le mariage fait du mari et de la femme une même personne civile, et tout est commun entre eux. Le mari est le chef: S. Joseph était donc le chef de cette sainte Famille. Il avait l'autorité de père, sur Jésus, et de mari, sur la Vierge.

6° Marie a été la nourrice de Jésus, et l'a sustenté de son propre lait, dans le berceau. En retour, elle a été nourrie spirituellement par son divin Fils. Joseph, tant qu'il a vécu, a été le nourricier de Jésus. Il a gagné par son travail la subsistance du Sauveur, et, en récompense, il en a reçu la nourriture de son âme.

7° Marie a conversé familièrement avec Jésus durant les trente années de sa vie cachée, et l'a suivi pendant les trois années de ses prédications. De là, pour elle, un accroissement continuel en grâce et en sainteté. Joseph a conversé avec la sainte Vierge, et il a vécu avec Jésus en Égypte et à Nazareth durant trente années, partageant avec lui les travaux de charpentier.

8° Marie a été remplie de grâces et de lumières divines plus que tous les anges et tous les saints. Joseph a reçu plus de grâces que les autres saints, comme ayant été plus proche du canal universel de la grâce, la sainte Vierge, et du principe de

la grâce, Jésus-Christ. Si Moïse, pour avoir conversé avec un ange pendant quarante jours sur la montagne, avait la face si resplendissante, que les enfants d'Israël ne pouvaient le regarder, quelle a dû être la splendeur de l'âme de S. Joseph, après avoir conversé tant d'années avec le Roi et avec la Reine des anges !

9° Marie est morte de l'excès de son amour pour Dieu, une telle mort étant convenable à la mère de Dieu. Joseph est mort entre les bras de Jésus et de Marie, enflammé de l'amour qu'ils répandaient dans son cœur.

10° Marie est ressuscitée trois jours après sa mort ; elle est au ciel en corps et en âme. Selon une opinion probable, Joseph est ressuscité trois ans après sa mort, lorsque plusieurs saints ressuscitèrent avec Jésus-Christ ; lui aussi est au ciel en corps et en âme.

11° Marie est la créature la plus élevée dans le ciel, près de son cher fils Jésus. Joseph est le plus élevé dans le ciel, près de la Vierge.

12° Marie est la médiatrice des hommes auprès de son Fils. Joseph est le médiateur des hommes auprès de la Vierge, son épouse, et de Jésus, son fils putatif.

« Si toute l'Église, » dit S. Bernardin de Sienne, « est redevable à la Vierge-Mère, parce qu'elle a, par elle, reçu le Christ, c'est à Joseph, après la Vierge, qu'elle doit le plus de reconnaissance et de vénération. Il est la clé de l'Ancien Testament ; c'est en lui que les patriarches et les prophètes ont recueilli le fruit de la promesse. Seul, entre tous, Joseph a vu des yeux de son corps et possédé le Rédempteur promis aux autres. » « Une mort sainte fixe le sort des autres hommes, » chante l'Église, « et la palme glorieuse vient couronner leurs mérites. Plus heureux, ô Joseph, vivant encore, vous jouissez d'un Dieu, égal dans votre bonheur aux bienheureux : »

Post mortem reliquos mors pia consecrat,
Palmamque emeritos gloria suscipit.
Tu vivens, Superis par, frueris Deo,
Mira sorte beatior [1].

Selon S. Bernard, Dieu n'a pas choisi seulement Joseph pour être le consolateur de sa mère, si éprouvée dans l'exil de cette vie ; il ne l'a pas seulement choisi pour être le père nourricier de Jésus-Christ : mais il a voulu encore qu'il fût, en quelque sorte, son coopérateur dans la rédemption du monde, œuvre du grand conseil des trois personnes divines. En conséquence, Dieu, voulant qu'il tînt lieu de père à son Fils, lui confia le soin de le nourrir et de le défendre contre les embûches de ses

1. Hym. de fest.

ennemis... « Il était en face de Jésus, » dit le R. P. Faber [1], « visiblement à la place du Père éternel. C'est pourquoi il était aimé d'une manière toute particulière par la personne divine qu'il représentait dans une fonction si importante, et aussi par la seconde et la troisième personne de la sainte Trinité, à cause de cette représentation mystérieuse. » — « On ne peut douter, » reprend S. Bernardin, « que Jésus-Christ, qui, pendant sa vie mortelle, rendait à Joseph le respect et l'obéissance qu'un fils doit à son père, ne lui ait conservé dans le ciel ces sublimes prérogatives, qu'il ne les ait même admirablement augmentées et perfectionnées. La sublimité de sa glorification nous est fidèlement exprimée par ces paroles : Entre dans la joie de ton Seigneur [2]. — Si le Dieu Sauveur a voulu, pour satisfaire sa piété filiale, glorifier le corps aussi bien que l'âme de la très sainte Vierge au jour de son Assomption, l'on peut et l'on doit croire pieusement qu'il n'en a pas moins fait pour S. Joseph, si grand entre tous les saints, et qu'il l'a ressuscité glorieux, le jour où, après s'être ressuscité lui-même, il en tirait tant d'autres de la poussière des tombeaux. » C'est aussi le sentiment de S. François de Sales [3], qui dit encore, dans son *Traité de l'amour de Dieu* [4] : « Un saint qui avait tant aimé, pendant sa vie, ne pouvait mourir que d'amour. » — Voyons donc ce bienheureux Patriarche étendu sur une pauvre couche, Jésus d'un côté, Marie de l'autre, entouré d'une multitude infinie d'anges, d'archanges, de séraphins, qui, dans une attente respectueuse, s'apprêtent à recevoir sa sainte âme. Oh ! qui pourra rendre avec quels sentiments, à ce moment suprême, Joseph dit un dernier adieu à Jésus et à Marie?

« Jésus, Marie, Joseph ! Ils étaient trois, et cependant il semble qu'ils n'étaient qu'un : un dans une unité merveilleuse, unité qui de trois ne faisait qu'un, et qui cependant les laissait trois, la Trinité terrestre [5] ! » « Rendons de fréquents hommages à l'adorable Trinité dans le ciel, au Père, au Fils, et au Saint-Esprit ; mais honorons aussi la Trinité sainte qui a habité visiblement parmi nous sur la terre, Jésus, Marie, Joseph. Gravons dans notre cœur en lettres d'or ces noms célestes prononçons-les souvent ; écrivons-les partout : Jésus, Marie Joseph... Répétons plusieurs fois par jour ces noms sacrés, et, qu'ils soient encore sur nos lèvres à notre dernier soupir : Jésus, Marie, Joseph [6] ! »

1. Bethléem, c. III. — 2. *Intra in gaudium Domini tui.* (Matth., XXV, 21.)
3. *Entretiens* — 4. Liv. VII, c. XIII. — 5. Faber. — 6. B. Léonard de Port-Maurice

III. — COMMENT S. JOSEPH CORRESPOND A SA MISSION

I. — L'Esprit-Saint a décrit d'un seul trait la sainteté de Joseph : « Comme Joseph, son époux, était un homme juste[1]... » S. Jean Chrysostome, interprétant ces paroles de l'Évangile, dit que ce titre de *juste* signifie accompli dans toutes les vertus. La justice, en effet, les comprend toutes, et suppose l'absence de tout vice. La justice et la sainteté de Joseph allèrent toujours en augmentant, surtout pendant les trente années qu'il vécut avec le Verbe incarné et sa sainte mère : et c'est ainsi qu'il mérita le nom de Joseph, qui signifie accroissement.

Pour comprendre à quel degré de sainteté il fut élevé, il suffit de savoir qu'il fut élu de Dieu pour remplir l'office de père auprès de Jésus-Christ. Or, selon S. Thomas, en choisissant quelqu'un pour une fonction, Dieu lui donne toutes les grâces qui le rendent apte à la remplir. C'est encore une vérité certaine, que, plus une chose approche de son principe, plus elle participe à l'effet de ce principe. Jésus-Christ est le principe de la grâce : en tant que Dieu, il la crée; en tant qu'homme, il en est l'instrument et la source. La bienheureuse Vierge approcha le plus près du Christ, selon l'humanité, puisqu'il reçut d'elle la nature humaine; mais, après elle, nul n'en a plus approché que Joseph : donc, nul, après la sainte Vierge, n'a plus participé à la grâce du Christ, et, par conséquent, à la sainteté.

II. — Bien que S. Joseph ait possédé toutes les vertus dans un degré éminent, nous signalerons néanmoins les principales. On ne peut douter qu'il n'ait excellé dans les trois vertus théologales. Il fut élevé au plus haut degré de foi où l'homme puisse parvenir, puisqu'il eut une connaissance presque expérimentale des plus profonds secrets de Dieu, conversant familièrement avec Jésus et avec Marie, et profitant admirablement de cet avantage. Son espérance était très ferme : contemplant sans cesse le Dieu fait homme pour sauver les hommes, il se reposait entièrement sur sa misericorde, et il mourut en remettant son âme entre ses mains. Qui pourrait exprimer l'ardeur de sa charité pour Dieu et pour le Verbe incarné? Si le Fils de Dieu s'est rendu visible pour attirer nos cœurs à l'amour du Dieu invisible, combien le cœur de ce saint Patriarche se sentait-il embrasé, lorsqu'il portait entre ses bras l'Enfant-Dieu, qu'il le pressait contre son cœur, et que, plus tard, il reposait sa tête sur la poitrine du divin Sauveur!

1. *Joseph autem vir ejus, cum esset justus.* (Matth., I, 19.)

III. — 1° S. Augustin et S. Jérôme s'expliquent formellement sur la virginité de Joseph. Le premier dit même qu'il en avait fait le vœu. S. Pierre Damien résume, au XIe siècle, toute la tradition de l'Église: « Ignorez-vous que le Fils de Dieu a eu une telle prédilection pour la pureté de la chair, que la chasteté conjugale n'a pas suffi à ses yeux, mais qu'il a voulu s'incarner dans le sein d'une Vierge? Et afin qu'il ne parût pas que ce fût assez pour lui d'avoir seulement une mère vierge, *c'est la foi de l'Église*, que celui-là aussi a été vierge, qui fut regardé comme le père du Seigneur. » Les siècles suivants ont professé la même croyance traditionnelle ; et Isidore de Isolanis[1] la constate au XVIe siècle.

2° S. Joseph, admirable par sa virginité, ne le fut pas moins par son humilité. Il faut attribuer à cette vertu, dit S. Bernard, l'angoisse où il se trouva, lorsqu'il s'aperçut que Marie était enceinte. Supposant, avec raison, que son épouse était cette glorieuse Vierge dont le Prophète avait annoncé qu'elle serait la mère du Messie, et s'estimant indigne de demeurer avec elle, il résolut de la quitter secrètement. Cette humilité éclate dans tout le cours de sa vie: dans le voyage à Bethléem, dans le séjour en Égypte, dans son obscur métier de charpentier à Nazareth.

3° Ce fut par une admirable obéissance que Joseph exerça l'autorité d'époux et de père dans la sainte Famille. Les caractères de son obéissance nous sont surtout manifestés dans l'exécution du commandement que lui fait l'ange, de se retirer en Égypte: « Lève-toi, prends l'Enfant et sa mère, et fuis en Égypte ; et demeures-y jusqu'à ce que je te le dise[2]. » Joseph se leva aussitôt, prit l'Enfant et sa mère pendant la nuit, et se retira en Égypte[3]. Nous voyons d'abord, dans cette conduite, une admirable soumission de jugement. Joseph ne représente pas à l'ange qu'il y a des voies plus commodes pour sauver le divin Enfant ; il demeure dans un silence respectueux et n'oppose rien au commandement qu'il reçoit. La seconde perfection de son obéissance est la ferveur avec laquelle il se détermine à quitter sa patrie, sa maison, sa parenté, et à s'en aller dans une terre étrangère, où la sainte Famille sera dépourvue de toutes les commodités de la vie. La troisième perfection est une merveilleuse promptitude à exécuter ce que l'ange lui ordonne. Il se lève sur-le-champ, déclare à sa sainte épouse l'ordre de Dieu, et à l'heure même

1. De l'Ordre de S. Dominique.
2. *Surge, et accipe puerum, et matrem ejus, et fuge in Ægyptum, et esto ibi usque dum dicam tibi.* (Matth., II, 13.)
3. *Qui consurgens accepit puerum, et matrem ejus nocte, et secessit in Ægyptum.* (*Id.*, 14.)

ils partent, sans se mettre en peine de rien emporter avec eux. Enfin, ces illustres fugitifs font paraître une grande joie dans leur retraite, quoiqu'elle soit fort pénible. Ils comptent pour rien les grandes fatigues du voyage, parce que Dieu veut qu'ils souffrent, et parce qu'ils ont avec eux Jésus, qui leur tient lieu de tout.

A cette vertu d'obéissance peuvent se rapporter celles de patience, de constance et de persévérance.

O bienheureux Joseph ! je ne puis dignement célébrer vos louanges, car vous êtes au-dessus de toute louange. Mais l'hommage que je veux vous rendre, c'est de me confier en vous, de vous aimer, de vous invoquer, comme mon protecteur et mon Père. Si notre divin Sauveur a voulu nous laisser, en sa mère, une Mère qui nous adoptât et nous aimât pour le ciel, est-il téméraire de penser qu'il a bien voulu aussi, qu'après lui avoir servi de père sur la terre, vous fussiez le Père de ceux qu'il n'a pas dédaigné d'appeler ses frères[1] ? Si Moïse, qui n'était que le conducteur du peuple d'Israël, eut tant de crédit auprès de Dieu, que sa prière pour ce peuple rebelle sembla devenir un commandement et réduisit la divine Majesté à l'impuissance de châtier les coupables, combien n'aurez-vous pas plus de force pour lier les mains au souverain Juge, qui put vous appeler son père ! Parmi les louanges que l'Église vous donne, se trouve le titre de vainqueur de l'enfer. Prenez-moi donc sous votre protection, soutenez-moi dans les derniers combats, secourez-moi contre les attaques du dragon infernal, qui rôde, surtout à ce moment, cherchant à dévorer sa proie.

Quatrième jour

NOS MODÈLES DANS LA DÉVOTION A S. JOSEPH[2]

Par ces onze étoiles qui adorèrent l'ancien Joseph, Dieu a voulu, ce me semble, figurer quelques personnages de la Loi nouvelle, qui, dans les derniers temps, devaient se signaler par les hommages singuliers qu'ils rendraient au second Joseph. Ces onze étoiles se réunissent autour de notre Saint, non pour l'éclipser, mais bien plutôt pour augmenter son éclat et le ceindre d'une auréole de gloire.

La première de ces étoiles est, sans contredit, Isidore de

1. *Non confunditur fratres eos vocare.* (Hebr., II, 11.)
2. D'après le P. Patrignani et le P. Marcel Bouix, S. J. (*La dévotion à S. Joseph.*)

Isolanis, auquel les Bollandistes décernent l'honneur d'avoir le premier écrit *ex professo* sur S. Joseph. Dieu lui donna visiblement mission pour écrire sur ce glorieux Patriarche; et en 1522, il dédia au pape Adrien VI son travail, qu'il intitula *La Somme de S. Joseph*. Avec S. Bernardin de Sienne, il a la gloire de guider la phalange des auteurs qui ont écrit sur ce grand Saint.

La seconde étoile qui embellit de ses rayons la couronne de S. Joseph, est ce maître si doux et si éclairé de la vie spirituelle, ce parfait modèle de tous les prélats, S. François de Sales. S'il parle de lui, dans ses ouvrages, c'est toujours de toute l'effusion de son cœur; s'il écrit son *Traité de l'amour de Dieu*, c'est à lui qu'il le dédie comme à son protecteur, à son bien-aimé Père. Il n'avait, dans son bréviaire, qu'une seule image, celle de S. Joseph. « Oh! mon père, » dit-il un jour à un religieux de la Compagnie de Jésus, « oh! mon père, ne savez-vous pas que je suis tout à S. Joseph?» Invité, par le recteur de la Maison professe de Lyon, à prêcher deux fois le jour de sa fête: « Mon père, » lui répondit-il avec sa douceur et sa suavité ordinaires, « j'ai eu rarement à me féliciter d'avoir donné deux sermons en un jour: néanmoins, pour l'amour de S. Joseph, je consens à prêcher aujourd'hui une seconde fois. » Il voulut que cette dévotion, dont il avait la bouche et le cœur embaumés, servît comme de lait aux premières filles de l'Ordre de la Visitation, qu'il venait de fonder. Il donna au nouvel Ordre S. Joseph pour patron et pour Père; la première église qu'il fit bâtir à Annecy, il la mit sous l'invocation de S. Joseph. Enfin, jaloux de laisser à la postérité un gage toujours vivant de la tendre affection qu'il lui portait, entre autres règles qu'il traça pour les novices, il leur recommanda spécialement de regarder S. Joseph comme leur maître et leur guide dans les sentiers de la vie intérieure et contemplative, où sont appelées à marcher les épouses du Dieu Sauveur.

La troisième des onze étoiles mystérieuses est le bienheureux Gaspard Bon, de l'ordre des Minimes. On peut le compter parmi les serviteurs de S. Joseph les plus empressés à lui faire leur cour, puisqu'il ne cessait de converser en esprit avec la sainte Famille dans la maison de Nazareth; aussi avait-il constamment dans le cœur et sur ses lèvres ces noms sacrés, *Jésus*, *Marie*, *Joseph*. Ces trois noms étant pour lui comme trois rayons de miel, il n'est pas étonnant qu'il ne sortît de sa bouche que des paroles de la plus suave dévotion. C'était, en effet, quelque chose de bien doux, que d'entendre ce bon religieux, soit qu'il fît une demande, soit qu'il donnât une réponse, toujours commencer et finir par les noms de *Jésus*, *Marie*, *Joseph*. Quand il fut près de ses derniers moments, il voulut que les religieux qui

l'assistaient lui répétassent continuellement ces noms sacrés, pour adoucir, par cette mélodie toute céleste, les douleurs de l'agonie et les angoisses de la mort. En effet, à l'instant où sa langue finissait de prononcer *Jésus*, *Marie*, *Joseph*, il expira doucement.

Tournons maintenant les yeux vers la quatrième des étoiles qui font cortège à S. Joseph. C'est le vénérable P. Pierre Cotton, de la Compagnie de Jésus, qui s'est rendu également célèbre et par ses talents, comme orateur, et par ses vertus, comme religieux. Son zèle pour la gloire de S. Joseph tenait du prodige. Dans toutes ses prédications, dans toutes ses exhortations, il ne manquait pas d'insérer quelque trait en l'honneur de son bien-aimé protecteur. Ce fut encore lui qui, par ses conseils et ses soins, fit dédier à S. Joseph la première église que la France lui ait érigée, celle du noviciat de la Compagnie de Jésus à Lyon. Il eut le bonheur de mourir le jour même de sa fête, ainsi qu'il lui avait été révélé. On ajoute que, dans sa dernière maladie, la sainte Vierge lui apparut et lui dit qu'elle venait l'aider à bien mourir, en reconnaissance de la tendre dévotion qu'il avait eue pour son cher époux. Ces diverses circonstances réunies prouvent assez clairement qu'une telle mort fut la récompense des services qu'il avait rendus à Joseph, et que celui-ci les reconnut en l'introduisant au ciel le jour même de sa fête et de son plus beau triomphe.

La cinquième des étoiles qui brillent autour de S. Joseph sera, et à bien juste titre, le vénérable P. Louis Lallemant, qui, pour la régularité et l'exactitude de la discipline religieuse, mérita d'être généralement regardé comme une copie vivante de l'esprit de S. Ignace, dont il était le disciple et le fidèle imitateur. Il aimait passionnément la vie intérieure ; pour en avoir toujours sous les yeux le plus parfait modèle, il s'appliqua à méditer les vertus de S. Joseph ; et, jaloux de lui témoigner son respect et son amour, il faisait chaque jour en son honneur quatre exercices de piété. Il avait une grâce extraordinaire pour inspirer aux autres la dévotion à notre grand Saint ; et telle était sa confiance en lui, tel était son crédit auprès de lui, qu'il n'y avait point de faveur qu'il n'en sût obtenir. Aussi, quand il engageait les fidèles à l'honorer, ne manquait-il pas de les encourager en même temps à lui demander des grâces, en les assurant qu'infailliblement ils obtiendraient tout de sa bonté. En voici un exemple remarquable. Pendant qu'il était recteur du collège de Bourges, il eut occasion de reconnaître, dans deux jeunes régents des classes inférieures, un grand fonds de piété. Aux approches de la fête de S. Joseph, il les appela et leur promit d'en obtenir pour chacun d'eux telle

grâce qu'ils désireraient, pourvu qu'ils exhortassent leurs écoliers à prendre de la dévotion pour lui, et à lui rendre quelques hommages particuliers le jour de sa fête. Les deux régents acceptèrent de grand cœur la proposition, et leurs exhortations furent si efficaces, que, le jour de S. Joseph, les deux classes entières firent la sainte communion en son honneur. Lé même jour, ils se rendirent chez le Père recteur, et chacun d'eux lui déclara en secret la grâce qu'il désirait obtenir par l'intercession de S. Joseph. Le premier (c'était le célèbre P. Nouet,) demanda la grâce de savoir écrire et parler dignement de Notre-Seigneur. On ignore quelle grâce avait demandée le second, parce que, en racontant le fait, son humilité ne lui permit pas de la spécifier; on sut seulement qu'il l'avait obtenue. Quant au P. Nouet, le lendemain de la fête, ayant changé d'idée, il retourna auprès du Père recteur, et lui dit qu'après y avoir mieux pensé, il croyait devoir demander une autre grâce plus utile à sa propre perfection. Le Père lui répondit qu'il n'était plus temps, puisque S. Joseph lui avait déjà obtenu la grâce désignée en premier lieu. Pour ce qui est de la plénitude de cette grâce, on en peut juger par ses ferventes prédications, par ses nombreux ouvrages, et spécialement par celui qu'il composa sur les excellences de Jésus-Christ, où l'on voit étinceler des lumières célestes et des flammes d'amour capables d'embraser tous les cœurs. De ce que nous venons de dire, qui ne conclura que le père Lallemant était un des plus chers favoris de S. Joseph, et qu'il disposait à son gré de tous ses trésors? Pour dernier témoignage de l'admirable dévotion qu'il avait à ce puissant protecteur, ajoutons que, dans sa dernière maladie, il demanda qu'on mît son image avec lui dans le sépulcre.

Nous avons maintenant à considérer la sixième, et, si j'ose le dire, la plus brillante des étoiles qui relèvent le diadème de S. Joseph, Thérèse de Jésus, cette illustre vierge dont la sainteté et la doctrine ont répandu tant d'éclat dans l'Église de Dieu. S'il est glorieux à sainte Thérèse d'avoir été choisie du ciel pour réformer et faire refleurir la vénérable religion du Carmel, il ne l'est pas moins d'avoir été, en même temps, choisie pour achever de répandre, dans tout le monde chrétien, la dévotion à S. Joseph, et donner à son culte toute la splendeur dont il jouit depuis cette époque. Jésus-Christ, pour la plus grande gloire de son Église, ne voulut pas en appuyer les fondements sur les monarques, sur les opulents, sur les savants du siècle; de même, et pour la même raison, il n'a voulu employer ni la science, ni le nom des hommes les plus accrédités dans le monde, à répandre partout la gloire de son

père adoptif, et à lui procurer des hommages universels. Il réserva ce grand succès à une vierge jusqu'alors inconnue, afin qu'on ne pût l'attribuer qu'à la puissance de son bras.

Voyons donc quel admirable modèle de dévotion à S. Joseph nous a laissé la Vierge réformatrice du Carmel. Dès sa première enfance, elle sentit naître dans son cœur une tendre affection et une confiance toute filiale pour l'époux de la mère de Dieu; elle ne lui donnait que les noms de père et de seigneur. Sur seize maisons de la réforme qu'elle fonda, elle en mit treize sous le nom, comme sous la protection de S. Joseph. Quelque attentive qu'elle fût, d'ailleurs, à cacher les faveurs particulières dont le Seigneur se plaisait à l'enrichir, dès qu'il s'agissait de contribuer à la gloire de son Saint, c'était tout autre chose: sa langue et sa plume trahissaient le secret de ses affections; elle ne pouvait s'empêcher de manifester les grâces extraordinaires qu'elle devait à son intercession. Il suffit de parcourir sa vie, pour comprendre tout à la fois, et son zèle à l'égard du Saint, et les bontés du Saint à son égard. « Je ne me souviens pas, » dit-elle, « de lui avoir rien demandé, que je ne l'aie obtenue. C'est quelque chose de merveilleux, que le récit des grâces de toute espèce dont Dieu m'a comblée, et des périls, tant du corps que de l'âme, dont il m'a délivrée par le moyen de mon bien-aimé Saint. Le Seigneur semble avoir accordé à chacun des autres bienheureux le pouvoir de nous secourir dans certaines nécessités spéciales; notre Saint, au contraire, peut nous secourir en toutes, l'expérience le prouve. Et par là Notre-Seigneur nous donne à entendre que, comme il lui a été soumis en toutes choses sur la terre, il veut encore, dans le ciel, condescendre à toutes ses volontés. C'est ce qu'ont éprouvé bien des personnes à qui j'avais conseillé de se recommander à S. Joseph; les grâces qu'elles en ont reçues les ont pénétrées de reconnaissance et de dévotion. D'après l'expérience que j'ai des faveurs signalées qu'il obtient de Dieu, je voudrais pouvoir persuader à tout le monde de s'attacher à ce glorieux Saint. De toutes les âmes qui lui sont véritablement dévotes et qui font hautement profession de l'honorer, je n'en connais pas une seule qui ne fasse chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu, tant il aide puissamment toutes celles qui se mettent sous sa protection. Depuis bien des années que je lui demande, le jour de sa fête, une grâce particulière, jamais je ne manque de l'obtenir; j'ai même remarqué que, si la grâce demandée n'était pas celle qu'il me fallait, cet aimable Saint savait la faire tourner au plus grand bien de mon âme. Si quelqu'un a peine à me croire, je le supplie de vouloir bien en faire l'essai, pour l'amour de Dieu; il verra, par expérience, combien il est

avantageux de se recommander à ce glorieux Patriarche, et de se ranger au nombre de ses dévots serviteurs. Ce que je dis s'adresse surtout aux personnes d'oraison ; elles devraient s'attacher et s'affectionner de tout leur cœur à ce grand maître de la vie intérieure. Pour moi, je ne sais comment on peut contempler la Reine des anges donnant jour et nuit ses soins maternels à Jésus enfant, sans rendre, en même temps, grâces à son époux des secours qu'il prodiguait alors à la mère et au Fils. »

De ces passages et de beaucoup d'autres que nous aurions pu citer encore, il est aisé de conclure l'incomparable dignité de S. Joseph, le crédit immense dont il jouit dans le ciel, et l'usage qu'il en fait pour les âmes qui s'attachent à son service. Le zèle que sainte Thérèse avait montré pendant toute sa vie pour la gloire de son bien-aimé patron, elle le manifesta même après sa mort. Voici ce qui y donna lieu. Plusieurs des maisons de Carmélites qu'elle avait fondées, dans les premiers transports de la joie que leur causait la canonisation récente de leur Mère, eurent la pensée de mettre leurs églises sous l'invocation de sainte Thérèse, et de substituer son nom à ceux des saints auxquels elles étaient dédiées. Elles proposèrent leurs désirs au Provincial des Carmes; et celui-ci, qui avait une grande dévotion à la nouvelle Sainte, approuva fort le projet de ses filles. Il n'en fut pas de même de celle qu'on voulait ainsi honorer; elle le condamna ouvertement : car elle apparut à une religieuse du monastère d'Avila, et lui donna cet ordre exprès: « Tu diras au P. Provincial d'ôter mon nom aux monastères, et de leur rendre celui de S. Joseph : » ce qui fut exécuté. Si donc on veut faire une chose agréable à cette grande Sainte, qu'on s'attache à aimer S. Joseph comme elle l'a aimé; et si l'on a de la dévotion pour elle, qu'on en ait encore plus pour lui. C'est ce qu'avait parfaitement compris ce riche et pieux bienfaiteur qui, voulant ériger, dans l'église des Carmes déchaussés de Rome, une chapelle à leur saint protecteur, la plaça vis-à-vis de celle de leur sainte Mère, soit pour mettre en quelque sorte sous ses yeux l'objet le plus cher à son cœur, soit pour avertir les fidèles, que ces deux saintes âmes, si étroitement unies en Dieu, doivent l'être de même dans le culte qu'on leur rendra, dans les vœux qu'on leur adressera, dans l'espérance enfin de tout obtenir, ou de Joseph, qui donnera pour l'amour de Thérèse, sa fidèle servante, ou de Thérèse, qui donnera pour l'amour de Joseph, son bien-aimé patron.

La septième des étoiles dont l'éclat relève la gloire de notre Saint, est une fille de sainte Thérèse, la vénérable Claire-Marie, de l'illustre maison de Colonna. Elle ne profita du

crédit que lui donnait sa naissance, que pour accréditer de plus en plus la dévotion et le culte de S. Joseph ; et ce fut dans cette vue qu'elle n'épargna ni sollicitations, ni démarches, pour obtenir du Saint-Siège divers privilèges qui ajoutèrent une nouvelle splendeur à la solennité de sa fête. Mais elle ne veilla pas moins soigneusement à nourrir la dévotion à S. Joseph parmi les religieuses du monastère qu'elle avait fondé à Rome sous le titre de *Regina Cœli*. On y voyait une chapelle intérieure dédiée au Saint. Le jour de sa fête, Claire-Marie la décorait magnifiquement ; elle y faisait exposer une de ses reliques, qui était portée par les religieuses du monastère, au chant des cantiques qu'elle-même avait composés en son honneur. Instruite par sa Mère sainte Thérèse, Claire-Marie recourait à S. Joseph avec une extrême assurance, dans tous ses besoins. Elle écrivit un jour en ces termes à un religieux qui avait sa confiance : « La fête de S. Joseph s'est bien passée, j'ai senti redoubler ma dévotion pour lui. Je le regarde comme un père à qui je puis m'adresser en toute sûreté. Je me présente à lui avec toutes mes misères, et je le prie de m'obtenir de Dieu un grand amour pour sa divine majesté. » Elle avait tant de fois éprouvé les effets du pouvoir et de la bonté de S. Joseph, qu'elle attesta, comme sainte Thérèse, ne lui avoir jamais rien demandé en vain. Il était sa ressource assurée dans toutes les nécessités du monastère. Un jour, Claire-Marie ayant trouvé une image de piété qui représentait un *Ecce Homo*, elle la plaça tout près de l'image de S. Joseph, en lui disant avec une pieuse simplicité : « C'est à vous à tirer, du trésor de Jésus souffrant, tout ce qui est nécessaire aux besoins de la maison. » Jamais sa dévotion ne parut avec plus d'éclat que, lorsqu'étant devenue supérieure du monastère, elle put distribuer des aumônes en l'honneur d'un saint toujours prêt à la secourir, et lui donner ainsi quelques gages de sa reconnaissance. C'est ce qu'elle faisait surtout le jour de sa fête. Elle habillait complètement un pauvre vieillard, et donnait des aumônes à beaucoup d'autres, autant que le permettait l'état religieux, où l'on fait profession de pauvreté. Parmi les indigents qu'elle assistait en l'honneur de S. Joseph, il arriva un jour que la meilleure part échut à un malheureux charpentier, débiteur du monastère. Son bonheur fut qu'il s'appelait Joseph, et que son métier lui donnait un second trait de ressemblance avec le saint Protecteur de Claire-Marie. Celle-ci, à la vue de ces rapprochements ménagés par la Providence, lui remit sur-le-champ toute sa dette, et cet acte ne suffit pas encore à sa piété : apprenant qu'il était chargé d'enfants, elle trouva moyen de faire une dot à sa fille.

La huitième des étoiles qui contribuèrent à glorifier S. Joseph, fut encore une fille de la réformatrice du Carmel, la vénérable Marguerite du Saint-Sacrement. C'était une âme tellement chère à Jésus enfant, que cet aimable Sauveur daigna lui donner le titre d'épouse de sa divine enfance. Jésus, Marie et Joseph faisaient l'objet continuel de sa contemplation et de son amour; et Joseph étant le chef de la sainte Famille, elle avait à cœur de l'honorer et de l'imiter, comme le plus parfait modèle après Jésus et Marie; enfin, selon la nature des mystères qu'elle vénérait dans l'Enfant Jésus, elle unissait son cœur au cœur de Joseph. Telles furent les habitudes de sa première jeunesse, âge de candeur et de simplicité, auquel Dieu aime à se communiquer. Sa maîtresse, soupçonnant sans doute qu'il se passait en elle quelque chose d'extraordinaire, lui adressa diverses questions sur S. Joseph. La jeune Marguerite y fit des réponses d'une profondeur extraordinaire et d'autant plus admirables, qu'elles se trouvèrent parfaitement conformes à ce qu'en ont écrit les plus habiles théologiens. Une des plus belles pratiques de Marguerite, au milieu des occupations qui partageaient la journée dans son monastère, était celle qu'elle trace dans une lettre à une religieuse à qui elle avait donné sa confiance: « Je me réjouis, » lui écrit-elle, « de vous voir dans l'office qu'on vous a confié. Je vous conjure de vous unir à notre cher et aimable Enfant Jésus, qui, dans l'atelier de S. Joseph, n'était pas son chef, mais seulement son aide. Unissez vos fonctions à celles du divin Enfant; attachez-vous à considérer la sœur à qui vous avez été donnée pour aide, du même œil qu'il considérait le glorieux S. Joseph. Je sers aussi d'aide à une de nos sœurs, et je ferai tout ce qui dépendra de moi pour me rendre fidèle au saint exercice que je vous recommande. » Nous passons sous silence d'autres pratiques également solides, auxquelles Marguerite s'assujettissait en l'honneur de son bien-aimé Saint; le peu que nous avons dit fait assez comprendre jusqu'où allait sa dévotion pour lui, et ce qu'elle savait faire pour l'honorer.

La neuvième étoile, et l'une des plus belles de celles qui appartiennent à S. Joseph, c'est une autre Marguerite, religieuse dominicaine de Civita-Castellana. Le sujet habituel de ses méditations était la divine maternité de Marie, la naissance du Verbe incarné, et les services que Joseph eut le bonheur de rendre au Fils et à la mère, soit dans la grotte de Bethléem, soit en Égypte, soit dans la petite maison de Nazareth. Ces mystères inspirèrent à Marguerite, dès son enfance, une affection si vive pour notre saint Patriarche, que depuis elle en porta jusqu'à la mort l'image dans son cœur, avec celles de Jésus et de Marie, toutes trois gravées de la main du divin amour.

La dixième étoile dévouée à S. Joseph fut la vénérable Jeanne-des-Anges, religieuse ursuline à Loudun. Sa vertu fut admirable, parce qu'elle eut toujours devant les yeux la vie de S. Joseph, pour en méditer tous les traits et en imiter tout ce qu'elle y voyait d'imitable. Au jeûne rigoureux qu'elle observait la veille de sa fête, elle ajoutait d'autres austérités : le lendemain, après la sainte communion, elle le choisissait pour patron de l'année, et lui faisait une nouvelle offrande de son amour filial. Ce n'était pas sans motif, que cette vénérable religieuse s'était ainsi toute dévouée à S. Joseph : elle devait à son intercession, d'avoir été délivrée des démons qui l'obsédaient, et guérie d'une maladie mortelle qui l'avait conduite à l'extrémité. On pourrait dire encore que le Saint avait lui-même rempli son cœur de la tendre affection qu'elle lui portait, puisqu'un jour il se fit voir à elle plus beau que le soleil, et l'exhorta, de la manière la plus aimable, à supporter ses peines avec constance, et à mettre toute sa confiance au Seigneur, qui, même en la mortifiant, saurait la vivifier. Le Saint déclara encore à sa pieuse servante qu'il lui serait très agréable qu'elle fît neuf communions en son honneur, aux jours de la semaine correspondants à celui où serait tombée sa fête.

Enfin, la onzième et dernière des étoiles dont se forme le diadème de notre glorieux Saint, c'est la vénérable servante de Dieu Marie-Catherine de Saint-Augustin, que Dieu tira de la France, où elle était la Mère des pauvres, pour l'envoyer servir comme sœur hospitalière dans l'hôpital de la Miséricorde à Québec, capitale de ce qu'on appelait alors la Nouvelle-France. La tendre dévotion qu'elle avait pour le chaste époux de Marie, protecteur spécial de la chrétienté qui venait de se former dans ces contrées, lui inspira le désir d'ajouter le nom de Joseph à ceux qu'elle portait déjà ; c'est ce qu'elle exécuta sur-le-champ, et depuis cette époque elle se fit appeler Marie-Joséphine. Il est juste de rappeler ici, pour l'honneur de notre Saint, une vision qu'elle eut le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur. Elle vit une procession solennelle toute composée de bienheureux, au milieu desquels paraissait le Roi de gloire. Tandis que l'auguste cortège s'élevait dans les airs et s'avançait en triomphe vers le ciel, Marie-Joséphine y distingua S. Joseph, qui, précédant tous les autres, dirigeait leur marche, et se trouvait le plus près des portes éternelles. Lorsque tous furent entrés dans les cieux, et que l'humanité sainte du Sauveur eut été placée sur le trône qui lui était préparé à la droite de Dieu, Marie-Joséphine vit son saint patron prendre la parole. « Voici, » dit-il au Père éternel, « voici le talent que vous m'avez confié sur la terre. Je vous le rends aujourd'hui, non seulement doublé, mais

centuplé autant de fois qu'il y a d'âmes dans cette multitude innombrable dont il a payé le prix. » — « Fidèle serviteur, répondit le Père éternel, comme vous avez été sur la terre le chef de ma famille, je veux que dans le ciel votre pouvoir soit encore le même, et que vous y conserviez le titre non de serviteur, mais de seigneur. » Jésus-Christ, prenant la parole à son tour, déclara qu'il continuerait à faire toutes les volontés de son père adoptif. Alors Marie-Joséphine, se tournant vers son glorieux patron : « Grand Saint, s'écria-t-elle, demandez au Roi de gloire que j'aie le bonheur de ne jamais perdre son amour : il ne pourra vous refuser cette grâce. » Sa prière fut exaucée, mais à condition que, de son côté, elle n'oublierait pas la promesse qu'elle avait faite à Dieu, de s'abandonner toujours à ses saintes volontés ; de plus, on lui montra, dans le ciel, la place où elle goûterait le bonheur d'être avec Jésus, Marie et Joseph.

Maintenant, âmes dévotes, votre cœur ne tressaille-t-il pas d'allégresse à la vue du pouvoir sans bornes dont votre saint Protecteur jouit auprès de Dieu ? N'est-il pas merveilleux que Jésus, le Roi de gloire, ait conservé, jusque dans le ciel, à son père adoptif l'honneur de lui commander ? Mais la surprise diminuera, si l'on fait attention à ce que S. Bernardin de Sienne écrit à ce sujet. Voici ses paroles : « On ne peut douter que Jésus-Christ, qui, pendant sa vie mortelle, non content d'avoir admis Joseph à une intime familiarité, lui rendait encore le respect et l'obéissance qu'un fils doit à son père, ne lui ait conservé, dans le ciel, ces sublimes prérogatives, qu'il ne les ait même admirablement perfectionnées. »

Cinquième jour

NOM ET VOCATION DE SAINT JOSEPH[1]

I. — LE NOM DE SAINT JOSEPH

Après le nom adorable de Jésus et le très saint nom de Marie, sa divine mère, il n'est pas de nom plus digne de notre respect et de nos louanges, que l'auguste nom de Joseph.

C'est le sentiment de plusieurs Docteurs de l'Église, que Dieu lui-même est l'auteur du nom béni de Joseph, qui fut inspiré par le Ciel à ses parents. Ce nom, qui, dans la langue des Hébreux, signifie « accroissement, augmentation », présageait,

1. D'après le P. Huguet, Mariste, et M. Auguste Nicolas.

dit S. Bernard, les progrès qu'il devait faire dans la sainteté, comme l'ancien patriarche du même nom, si distingué parmi ses frères.

Dieu le Père a exalté le nom de Joseph au-dessus de tous les noms de l'Ancien et du Nouveau Testament, en le choisissant parmi tous les saints pour partager avec lui seul le titre incommunicable de Père de son Fils unique.

C'est ce nom de Joseph, que le divin Sauveur a honoré d'une manière spéciale pendant les jours de sa vie mortelle; c'est le premier nom qu'il a bégayé avec celui de sa divine mère; c'est le nom qu'il a invoqué le plus souvent dans ses besoins, et qu'il a prononcé avec autant de respect, en quelque sorte, que le nom adorable de Dieu, car Joseph tenait auprès de lui la place de son Père céleste.

L'auguste Marie, fidèle à imiter en tout les exemples de son Fils, prononçait aussi le nom de Joseph, son angélique époux, avec autant de vénération que d'amour. C'est le nom qui venait le plus souvent, de son cœur, sur ses lèvres, avec celui de Jésus; ces deux noms étaient les premiers qu'elle répétait dès son réveil, et la nuit, avant de prendre son repos, la très sainte Vierge murmurait une dernière fois les noms si doux de Jésus et de Joseph.

Dans tous ses besoins, dans les périls où son divin Fils se trouvait exposé, Marie invoquait avec confiance le nom de Joseph que Dieu lui avait choisi pour la protéger et la consoler dans toutes ses épreuves.

Le nom de son chaste époux était devenu son propre nom; sans doute que, pour la distinguer des autres femmes qui portaient comme elle le beau nom de Marie, on devait l'appeler Marie-Joseph ou Marie de Joseph.

Ce nom rappelle aux âmes pieuses les souvenirs les plus touchants, et c'est toujours avec autant de respect que d'amour, qu'elles aiment à le répéter souvent.

« C'est le nom, » dit S. Bernard, « de ce serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi sur sa famille pour être le soutien et la consolation de sa mère, son père nourricier et son digne coopérateur dans l'accomplissement de ses desseins miséricordieux sur la terre. »

« C'est le nom, » ajoute le docte Gerson, « de cet homme juste par excellence, que la mère de Dieu, la Reine du ciel et de la terre, appelle son Seigneur, que le Verbe fait chair appelle son père, auquel il obéit. »

Marie, placee dans les splendeurs des saints, à la droite de son Fils unique, continue d'honorer le nom de son angélique époux. L'auguste mère de Dieu, voulant donner une marque

spéciale de sa tendresse au bienheureux Hermann, lui fit changer son nom en celui de Joseph.

Marie engagea un jour un esclave maure qu'elle avait éclairé de la lumière de la foi, à prendre, en recevant le baptême, le nom de Joseph, en mémoire de son saint époux.

Un jour, la Reine des anges, ouvrant les cieux aux yeux ravis de sainte Gertrude, lui montra l'incomparable éclat du trône où était assis ce glorieux Patriarche, et elle lui fit remarquer comme, au nom de Joseph, tous les saints du Paradis donnaient une marque de leur respect.

Après tous ces témoignages, ne soyons pas surpris en voyant les saints anges et les bienheureux prononcer avec respect le nom de Joseph. Aussi ce n'est pas sans mystères, que le Messager céleste, la première fois qu'il apparut à Joseph, l'appela par son nom: Joseph, fils de David. Nous voyons, dans l'Écriture, que les anges ne traitaient pas avec autant d'honneur ceux qu'ils informaient des ordres du Ciel: « Fils de l'homme, tenez-vous sur vos pieds, » dit l'ange à Ézéchiel; « Levez-vous promptement, » dit-il à S. Pierre; « Écrivez ce que vous voyez, » dit-il à S. Jean l'Évangéliste. Les anges semblent ignorer ou compter pour rien les noms de ces illustres personnages. Ce n'est pas ainsi qu'ils agissent avec Joseph; ils l'appellent par son propre nom et le traitent en prince issu du roi David: *Joseph, fili David.*

Parmi tous les bienheureux qui règnent dans la gloire, S. Joseph est le seul qui ait l'honneur de voir son nom associé et comme inséparablement uni aux noms divins de Jésus et de Marie.

Aussi les plus grands saints ont eu une dévotion particulière pour le nom de Joseph. S. François de Sales l'avait souvent sur les lèvres. Il aimait à le rappeler dans ses conférences spirituelles et dans ses discours. S. Liguori le plaçait, avec les noms de Jésus et de Marie, au commencement de tous ses écrits. La séraphique Thérèse mettait la plupart de ses monastères sous l'invocation du saint nom de Joseph. A la fin du XVIIIe siècle, on comptait déjà, dans l'ordre du Carmel, plus de cent cinquante églises placées sous le patronage de l'auguste époux de Marie.

Il n'est pas jusqu'aux démons qui publient, malgré eux, l'excellence et la vertu du saint nom de Joseph. N'est-ce pas merveilleux, s'écrie un savant théologien, que les malins esprits, après avoir reçu de lui des affronts très sensibles, aient néanmoins exalté son pouvoir, publié hautement ses grandeurs et donné à plusieurs personnes la pensée de se placer sous sa protection? Ils ont souvent protesté, en présence de témoins

irrécusables, que le père nourricier du Sauveur avait entre les mains les trésors du ciel, pour en faire part à ceux qui l'invoqueraient avec confiance.

Des personnes dignes de foi racontent qu'un jeune homme de mauvaise vie, se laissant aller au désespoir, se mit un jour à appeler les démons, afin qu'ils le jetassent dans un puits qui était dans la maison, et qu'ils emportassent son âme dans les feux éternels ; et voilà que tout à coup il croit voir ces démons, sous diverses figures, qui se préparaient à accomplir son désir. Aussitôt ce malheureux désespéré, dans sa frayeur, invoque S. Joseph : et, à l'invocation de ce nom, tous ses ennemis prennent la fuite. Ce malheureux jeune homme rentra dès lors en lui-même, réforma sa vie, et, se souvenant de la grâce obtenue par S. Joseph, il fit faire un tableau votif qui se voit à Rome, dans l'église de la Rotonde.

Après tous ces magnifiques témoignages rendus par le ciel et la terre à l'excellence du saint nom de Joseph, ne soyons donc plus étonnés de voir la confiance des fidèles dans ce glorieux Patriarche.

Le Seigneur s'est plu, dans tous les temps, à récompenser leur foi. Donnons-en une nouvelle preuve. Dans les premières années du XVIIe siècle, la peste exerça des ravages affreux dans la ville de Lyon. En proie à la plus grande douleur, les habitants de cette ville eurent recours à S. Joseph, et bientôt leurs prières furent exaucées, et la peste cessa de sévir. C'est de cette époque que date la dévotion des Lyonnais pour ce glorieux Patriarche. Le Père de Barry, contemporain, rapporte, dans son livre, bon nombre de miracles obtenus par ce grand Saint dans cette circonstance.

De nos jours, lorsque la contagion faisait à Lyon le plus de ravages, je sais que plusieurs des habitants portaient des bagues où était gravé le nom de S. Joseph, afin d'être préservés de la peste : et Dieu, bénissant leur foi et leur confiance en cet aimable nom, ne permit pas qu'aucun d'eux en fût atteint.

La sainte Église ne cesse de nous recommander le respect et la confiance pour le nom de Joseph; nous ne connaissons pas d'autre saint à l'invocation du nom duquel elle ait attaché des indulgences. Outre l'oraison jaculatoire si connue, enrichie de précieux privilèges, elle a encore, pour porter les fidèles à honorer ce grand Saint, accordé de précieuses faveurs spirituelles à tous ceux qui récitent les cinq psaumes dont les initiales forment, en latin, l'auguste nom de Joseph.

II. — LA VOCATION DE SAINT JOSEPH

Nous avons été frappé du caractère de cette figure éminemment simple, tranquille, silencieuse, surtout obscure, moins une figure qu'une ombre, et nous nous sommes proposé de l'étudier. Or, il nous a paru qu'elle était merveilleusement appropriée à sa fonction, qui était de cacher le Fils de Dieu et, en quelque sorte, de l'obscurifier. Représentez-vous toute l'économie du mystère de l'Incarnation comme un grand tableau, dans lequel vous verrez dépeints Dieu le Père, son Fils unique, le Saint-Esprit et la sainte Vierge, et ces quatre personnes éclatantes d'autant de lumière, qu'elles opèrent de prodiges dans ce mystère. Mais, tandis que, dans un tableau matériel, l'ombre a toujours pour objet de faire ressortir les figures en repoussoir ou en relief, ici, au contraire, il faut une ombre pour tempérer et pour éteindre leur trop grand éclat, de peur qu'elles n'éblouissent ou qu'elles n'aveuglent les yeux des mortels; et le seul Joseph a une vertu d'obscurité si étendue, qu'elle suffit pour les voiler toutes jusqu'au temps où il plaise à Dieu de les manifester. La très sainte Vierge, en effet, est cachée à l'ombre de S. Joseph; sa virginité, sa maternité divine, sont enveloppées du voile de son mariage avec lui. Le Saint-Esprit est pareillement caché sous cette même ombre : car ce qui est né de Marie, dit l'Évangile, est l'ouvrage du Saint-Esprit. C'est là son chef-d'œuvre, sa gloire, dont l'humble époux de Marie éteint en lui les rayons. Que dirai-je de ce chef-d'œuvre lui-même, de l'Homme-Dieu enseveli dans cette obscurité jusqu'à passer pour fils de charpentier? Enfin, Dieu le Père est tellement dérobé par S. Joseph, qu'il aura besoin, en quelque sorte, de venir revendiquer lui-même son Fils, au jour de son baptême, par cette parole céleste : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Les Apôtres et tous les autres Saints, les Docteurs, les Pasteurs, les Confesseurs, les Martyrs, ont eu tous pour mission de prêcher Jésus-Christ à toute créature, de répandre au loin la bonne odeur de son nom, de le faire retentir devant les puissances, et d'en porter le son jusqu'aux extrémités de la terre. Mais Joseph est un saint tout singulier, prédestiné pour un ministère tout contraire, pour cacher la gloire de Jésus-Christ jusqu'au temps de sa manifestation, pour en assourdir les reflets, pour en favoriser les retards et les surprises.

L'Homme-Dieu, pour bien des raisons que nous avons déjà admirées, ayant voulu réserver à sa mort et à sa croix le miséricordieux prodige d'attirer à soi toutes choses et de triom-

pher hautement des puissances du siècle, si les mystères de sa conception divine et de sa naissance d'une Vierge eussent été divulgués avant ce temps, ces puissances, qui ne l'eussent pas crucifié, dit S. Paul, si elles eussent connu en lui le Roi de gloire, auraient cédé prématurément et trop ouvertement à sa divinité. Mais, dans l'idée qu'il est né d'un mariage ordinaire, elles prennent le Dieu pour un enfant. Il vient à petit bruit exécuter ses grands desseins, en les cachant à l'ombre de Joseph, qu'on prend pour son père, et qui écarte ou déconcerte les soupçons jusqu'aujour où, faisant tout à coup éclater sa face et sa gloire dans la faiblesse et l'ignominie de sa mort, on reconnaîtra les divins stratagèmes de ce puissant Réparateur de l'homme, qui se sera servi d'un Joseph pour les cacher, comme d'une croix pour les faire à jamais triompher dans le monde. Tel est le rôle unique de Joseph : rôle obscur, mais d'autant plus sublime. Comme c'est un plus grand prodige, de voir la gloire de Dieu anéantie, que de la voir éclatante de majesté, la toute-puissance de Dieu s'est montrée plus miraculeuse, en un sens, dans le seul Joseph, dont elle s'est servi comme d'un voile pour cacher sa gloire, que dans tout le reste des saints, qu'elle a employés pour la manifester; et l'on doit regarder et vénérer ce grand Saint comme ces augustes ténèbres dont parle l'Écriture, sous lesquelles la majesté de Dieu a voulu se retirer. Mais, comme ces nuages dont le soleil n'éclaire que la partie que nous ne voyons pas, et qui sont d'autant plus lumineux du côté du ciel, qu'ils sont plus obscurs à la terre, la gloire de Joseph éclate aux yeux de Dieu et des anges en raison de son obscurité aux regards des hommes.

Essayons de la pénétrer en considérant ce grand patron des âmes cachées et suréminentes, soit comme époux de Marie, soit comme père, comme nourricier, comme gouverneur de Jésus.

I. — Époux de Marie, il est le fidèle dépositaire de sa virginité, le gardien de sa réputation, et le chaste ami de cette Vierge sainte. Non qu'il ne soit son époux : il l'est, comme nous l'avons dit ailleurs, dès lors que Marie et Joseph se sont donné l'un à l'autre leur virginité par un vrai mariage. Mais, dans la fin même de ce mariage, ils se la sont donnée à garder en vue d'avoir Jésus-Christ, qui est le fruit merveilleux de cette virginité conservée, et en qui ils s'aiment d'un amour conjugal dont la chaste ardeur les unit et les confond dans ce qui les sépare. Nous lisons, dans l'Exode, que, sur l'arche d'alliance étaient deux Chérubins, étendant leurs ailes pour couvrir, chacun de son côté, le propitiatoire, partie supérieure de l'arche, où Dieu se plaisait à rendre ses oracles et à se montrer propice

aux prières qu'on lui présentait. L'un des chérubins avait la figure d'une jeune fille, et l'autre, d'un homme, selon la remarque du savant auteur des *Antiquités judaïques ;* et tous deux, placés à l'opposite l'un de l'autre, tenaient leur face penchée et leurs yeux arrêtés sur le propitiatoire, fait d'une grande plaque d'or très fin, et dans lequel ils se voyaient comme dans un miroir. Le vrai propitiatoire, dont l'ancien n'était que la figure, est Jésus-Christ, qui nous a réellement rendu Dieu propice, et par qui seul nos prières sont exaucées : et alors Marie et Joseph, liés ensemble par le nœud d'un sacré mariage, sont les deux Chérubins qui couvrent le propitiatoire de leurs ailes. L'un et l'autre n'avaient des yeux que pour le voir ; des cœurs, que pour l'aimer : et, sans se regarder directement l'un l'autre, ils se voyaient toujours en lui comme dans le miroir de la Divinité, dans lequel Dieu le Père se contemple éternellement, et tous les bienheureux se connaissent et s'aiment parfaitement. C'était dans ce miroir ardent de la charité divine, que Joseph et Marie se vo[illegible]t et s'aimaient d'un céleste amour, et contemplaient la [illegible]. Cet[illegible]é de Dieu anéantie pour l'amour des hommes. [illegible] perfectio[illegible] [illegible]lvaire, pour notr[illegible]

II. — Parfait époux de M[illegible]ment et cette perf[illegible] pas moins père de Jésus. Sans doute, il ne l'a pas engen[illegible]e de sa substance ; en ce sens, il n'est pas proprement le père de celui qui est sans père dans son humanité, comme il est sans mère en sa divinité. L'Homme-Dieu n'a qu'un père et qu'une mère, qui sont Dieu et Marie ; et Joseph, en ce sens, est l'ombre de Dieu le Père, dont il prend la figure et suit les mouvements avec une merveilleuse fidélité, dans toute sa conduite envers Jésus : gloire déjà bien grande, puisque autant l'ombre est unie au corps, le reproduit et en participe, autant, par sa fidélité et sa simplicité incomparables, Joseph participe du Père éternel de Jésus. Mais admirez tout ce qu'il y a de gloire cachée dans ce grand Saint ! Il n'a pas été seulement l'ombre passive du Père céleste, il en a été l'ombre animée. « Il a été, » dit M. Olier, « comme un sacrement du Père éternel, sous lequel Dieu a porté, engendré son Verbe incarné dans Marie. » A cet effet, dit Bossuet, d'après S. Jean Chrysostome, Dieu a donné à Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité ; et cela même, de ne pas blesser la virginité, loin de diminuer cette auguste paternité, la consacre, puisque Jésus est le fruit de cette intégrité, qui est le bien de Marie, mais qui est aussi le dépôt et le bien de Joseph, et qui a été gardé par leur fidélité commune. De telle sorte qu'on peut dire que ce n'est que pour mieux accomplir les fins du mariage, qu'ils n'en usent pas,

puisque c'est pour avoir l'Enfant-Dieu. C'est pourquoi Joseph avait pour ce divin Enfant un vrai cœur de père, un cœur d'autant plus parfait dans ses sentiments, que Dieu, au défaut de la nature corrompue, qui ne le donne pas toujours comme il convient, lui avait fait un cœur exprès, et à la dimension, si je peux ainsi parler, de son divin objet, en y versant le propre amour dont il aime son Fils unique. « Car, » dit encore excellemment M. Olier, « le Père, en lui-même, aime son Fils comme son Verbe éternel, et, dans ce S. Joseph, il aime son Fils comme son Verbe incarné. Il résidait dans l'âme de ce grand Saint et la rendait participante non seulement de ses vertus, mais encore de sa vie et de son amour de Père. » « C'est pourquoi, » observe supérieurement Bossuet, « c'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse, de commander à son Créateur? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père au milieu des temps à [illegible] Fils unique, a fait, en quelque sorte, couler en son sein [illegible] rayon de cet amour infini qu'il a pour son Fils : c'es[illegible] élève le cœur; c'est ce qui lui donne un amour [illegible] le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœ[illegible], formé tout exprès par la main de Dieu, sent aussi q[illegible] Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle, et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son maître. »

C'est ce qui fait que, dans l'Évangile, Joseph est constamment appelé, sans réserve et sans réticence, le père de Jésus; qu'il en exerce tous les droits comme il en a les sentiments, que Marie non seulement n'hésite pas à les partager avec lui, mais à l'en reconnaître le chef; et que Jésus enfin s'y soumet lui-même. Ce n'est donc pas une pieuse imagination, qui vous représente Jésus enfant entre Marie et Joseph, ou dans les bras de ce Patriarche, recevant et donnant tous les témoignages de la plus naïve et de la plus tendre relation d'un enfant avec son père. Qui pourrait comprendre quelles étaient les délices du cœur de Joseph, quand il portait ainsi Jésus sur son sein et qu'il recevait ses divines caresses? Le vieillard portait l'Enfant, et l'Enfant gouvernait le vieillard; le vieillard était la force de l'Enfant, et l'Enfant était la sagesse du vieillard; le vieillard, enfin, obscurcissait l'Enfant, et l'Enfant glorifiait à jamais le vieillard. O mystères de l'Évangile, que vous cachez de trésors, et que vos harmonies sont touchantes!

III. — Là ne se borne pas la gloire du plus obscur et du plus simple des hommes. Joseph n'est pas seulement le père du

Verbe incarné, comme il est l'époux de la Vierge Marie: il en est encore le nourricier. Et combien ce nouveau titre ajoute-t-il à sa gloire ! Le Fils de Dieu aurait pu naître sur la terre dans une condition aisée : il a voulu naître dans la gêne et dans la pauvreté. Il a fallu, dès lors, que Joseph, qui avait la mission de l'élever, fût un pauvre artisan, qui épuisât ses forces dans le travail, et qui, à force de fatigues et de sueurs, tirât de lui-même le pain qui était nécessaire pour fournir à une nourriture de telle importance, afin qu'il fût vrai qu'il nourrissait de sa substance, en quelque sorte, celui qui nourrit toute la nature par la grande main de sa bonté. Par là on peut dire, (merveilleuse dispensation !) que l'humble Joseph a été associé à Dieu le Père, à son Fils unique et à la très sainte Vierge, pour coopérer avec tous les trois à la Rédemption du monde, en nous disposant un Sauveur qui fût la victime de notre salut. Dieu le Père a donné la divinité à son Fils; la sainte Vierge lui a fourni sa très sainte humanité : mais elle n'a fait que la former dans son chaste sein, puis [illegible] ourrir du lait de ses mamelles durant sa première enfance. [illegible]te sainte humanité attendait son accroissement et sa [illegible] n entière, avant que d'être immolée sur le Ca[illegible]e Rédemption. Qui lui donnera cet accroissem[illegible]ection ? Qui lui fournira les forces de l'âge parfait ? Qui remplira ses veines de ce précieux sang qui doit être versé sur la croix pour le salut du monde, sinon le travail des mains du grand S. Joseph ? Ces mains calleuses nous apparaissent ainsi toutes rayonnantes de gloire, comme étant, après le sein adorable du Père céleste et le sein virginal de Marie, la troisième source de notre salut. Qui dira la consolation et la joie intime que le charpentier de Nazareth trouvait dans son travail, lorsqu'il avait sous les yeux ce divin Enfant pour lequel il s'y dévouait ? Qui dira ses célestes délices, lorsque, aux heures du repos, il le prenait dans ses bras épuisés, ou lorsque, le faisant asseoir à sa table, il lui répétait, dans cette humble condition, ces grandes paroles que le Père éternel lui dit dans sa gloire : *Sede a dextris meis :* Asseyez-vous, mon fils, à mon côté droit. Est-ce le Père éternel, est-ce S. Joseph, qui parle ainsi ? C'est l'un et l'autre ; c'est l'ombre qui suit le corps, c'est l'ombre du Père, qui parle comme le vrai Père. Oh ! quelle extase pour les anges du ciel, qui savent tout le prix de l'humilité et de toutes les vertus qui l'accompagnent, de voir celui qu'ils adorent régnant dans la gloire entre le Père et le Saint-Esprit, assis en terre et mangeant à une pauvre table, entre Joseph et Marie ! Oh ! quel repos ! quel entretien ! quelle union dans cette trinité créée !

IV. — Enfin, la gloire de ce saint artisan n'est pas moins admirable comme gouverneur du Fils de Dieu, et cette gloire se tire toujours de l'obscurité dont il le couvre. Comme les enfants des princes sont mis entre les mains de leurs gouverneurs, pour les former à vivre en monarques, ainsi, mais en sens contraire, le Fils de Dieu s'est mis entre les mains de Joseph, pour être formé par lui à vivre en sujet; pour nous y paraître dans l'obscurité, dans la pauvreté, dans le travail. Il a été mis chez Joseph en apprentissage de la vie humaine, dont il venait partager et refaire les fatigues et les labeurs, pour s'y montrer façonné, en quelque sorte, à notre manière simple et naturelle, comme l'ouvrier de notre salut, et, en ce sens, comme l'ouvrage de S. Joseph. Lui-même semblait favoriser ce sentiment, lorsqu'il se comparait à l'ouvrage d'un charpentier et qu'il disait : *Ego sum ostium :* Je suis une porte. S. Augustin relève, il est vrai, dignement cette parole, disant qu'il ne faut pas la prendre à la lettre, qu'il n'est pas vraiment une porte, parce qu'il n'est pas fait par un charpentier : *Ostium non est*, *quia faber eum non fecit :* c'est-à-dire, qu'il n'est pas le fils propre de Joseph, mais du grand architecte du monde. Il est vrai, Jésus-Christ, considéré comme Fils de Dieu, comme tout-puissant créateur du monde, égal à son Père, et possédant comme lui l'immortalité, l'immensité, la divinité, ne nous est pas une porte pour entrer au ciel : il est le ciel même. C'est là qu'il faut entrer, mais ce n'est pas par là qu'on peut passer. Mais, quand vous considérez ce même Jésus-Christ comme pauvre, obéissant, humble, patient, charitable, méprisé du monde, plié, en un mot, à toutes nos misères et à toutes les vertus qui doivent les sanctifier, alors il vous apparaît bien véritablement dans toute la sincérité de la qualification qu'il s'est donnée; il est pour nous une porte accessible à notre infirmité, surbaissée et façonnée à cet effet par le charpentier Joseph, dont il voulait aussi qu'on le crût le fils : *Ostium est quia faber eum fecit.* Et voilà le plus haut comble d'honneur où S. Joseph pouvait être élevé, d'avoir ainsi Jésus-Christ dans ses mains, à sa garde, sous sa conduite. « Car, » dit magnifiquement M. Olier, « si Dieu commet à la conduite et à la protection des royaumes, des anges très puissants, et même des premières de ces grandes et sublimes intelligences; si même il députe de ces plus purs esprits, pour la conduite des sphères célestes et de ces corps immenses, quelle doit être la grandeur de ce grand Saint à qui Dieu commet la conduite de son Fils, infiniment plus précieux que tous les royaumes et que tous les mondes ! »

S. Joseph est un saint, si j'ose ainsi dire, de choix, comme le plus caché de tous les saints, et par cela même, au sens

chrétien, comme le plus illustre, le plus digne de tous les honneurs, parce qu'il n'a jamais été touché de l'honneur. Aussi toutes les âmes vraiment grandes, qui sont toujours les plus simples, ressentent son attrait, et se font gloire d'avoir pour patron, dans le ciel, celui qui a été le patron de notre Dieu lui-même sur la terre. Gerson avait pour lui une dévotion singulière; il a composé des discours latins et français, des poèmes et des offices en son honneur; il a stimulé les princes de son temps à lui vouer des fêtes, à bâtir des temples sous son invocation. Bossuet lui a consacré les prémices de son éloquence, et il fit tellement partager à la reine-mère et à Louis XIV sa vénération pour ce glorieux dépositaire de la virginité de Marie et de l'humanité du Fils de Dieu, que, sur lettres closes et ordres très exprès du grand roi, les cours souveraines ordonnèrent que sa fête serait « chômable et obligatoire, avec interruption de travail et cessation entière des affaires, » par tout le royaume. Nous ne pouvions pas moins faire que de l'honorer, nous aussi, de ces quelques considérations. Nous le devions à notre sujet. Nous devions à la Vierge Marie de glorifier son fidèle époux : c'était la glorifier elle même au plus haut point, puisque Joseph n'est si glorieux que parce qu'il est l'époux de Marie, et le père adoptif de cet adorable Fils dont elle est la très auguste et très sainte mère.

Sixième jour

L'ÉPOUX DE MARIE [1]

> *Jacob autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.*
> Mais Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. (Matth., I, 16.)

Que de gloire, quelles sublimes destinées préparées à un simple mortel ! Joseph, pauvre et obscur charpentier de la petite bourgade de Nazareth, et dernier rejeton de la tige mourante de David, son aïeul, est appelé à devenir l'époux de la Vierge par excellence, qui doit devenir mère du Fils de Dieu.

« Jacob engendra Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. »

Le Fils unique de Marie sera l'héritier universel des choses, le Roi des rois, la pierre angulaire des œuvres divines, et son

1. Par l'abbé Combalot. (*Conférence sur les grandeurs de la sainte Vierge.*)

auguste mère cachera sa gloire à l'ombre d'un mariage contracté avec un simple artisan!

Mais quel sera l'heureux mortel que l'œil de Dieu trouvera digne de cette alliance? Où prendre, sur la terre, un époux dont la vertu soit assez forte pour porter le redoutable honneur d'une alliance plus angélique qu'humaine? Joseph sera seul choisi pour devenir l'époux de la Reine des anges.

Pour être digne de cette noble union, que le premier des esprits pourrait envier, Joseph doit posséder, non les trésors de Salomon, mais les richesses de la grâce, mais le patrimoine des plus pures, des plus sublimes vertus.

Quand je médite ces choses, quand je pense au bonheur de S. Joseph, je n'ai point de paroles pour exprimer l'étonnement que me cause la vocation de ce saint Patriarche. Je n'ai plus que l'admiration du silence, en face des destinées de cet homme juste, à qui Dieu lui-même daigne remettre le trésor le plus précieux du ciel, à qui il donne pour épouse la Vierge des vierges et la mère du Christ.

Aussi, ne soyons plus surpris si l'Église, en célébrant la mémoire de ce grand Saint, lui applique ces étonnantes paroles: « Il l'a établi le seigneur et le maître de sa maison; il en a fait le prince et le propriétaire de toutes ses richesses. » Jésus et Marie sont les deux chefs-d'œuvre de la Toute-Puissance, et S. Joseph sera le tuteur, le père nourricier du Verbe incarné, le gardien du Créateur des mondes, le chef de la sainte Famille, l'époux, le protecteur et le guide de la Reine du ciel. Ne vous étonnez plus, si sainte Thérèse, éclairée des lumières de l'extase, ne trouvait point d'expression capable de rendre ce que l'Esprit-Saint lui avait appris des grandeurs, de la sainteté, des mérites et du crédit de S. Joseph.

Cherchons, dans cette chaste union de S. Joseph avec la Reine des Vierges, le type sacré de l'union que devrait reproduire, dans une certaine mesure, le mariage des époux chrétiens; et apprenez, en face des merveilles trop peu connues qui embélissent la sainte Famille, à vous affranchir des hontes et des misères morales qui déshonorent trop souvent les alliances de ces tristes temps. Le mariage de nos premiers parents, vous le savez, fut élevé, par le Dieu créateur, à un ordre de sainteté et de justice surnaturelle, qui lui donnait quelque affinité avec la société des purs esprits. Sous les lois, trop tôt méconnues, de l'innocence primitive, l'ordre matériel devait être pleinement et perpétuellemennt soumis aux lois de l'intelligence, aux sublimes instincts de l'âme, aux célestes inspirations de la grâce et de la charité. Quelques Pères de l'Église ont même pensé que la virginité eût été l'attribut glorieux du mariage, si nos

premiers parents n'étaient tombés des hauteurs de la justice originelle. « La virginité germait au paradis des délices, » s'écrie S. Jean Damascène.

Ces grands Docteurs ont soupçonné que l'acte qui préside à la transmission de la vie humaine, n'eût rien emprunté à ces grossières relations qui sont devenues, pour l'homme déchu, un châtiment, une dure et humiliante servitude. L'opinion de S. Jean Damascène avait été celle de S. Grégoire de Nysse et de S. Jérôme. L'illustre frère de S. Basile ne craint pas d'avancer que le péché d'Adam seul a introduit, au sein de la race humaine, la honteuse loi qui préside à la transmission de la vie. Et c'est là le sens, selon S. Grégoire de Nysse, de ces paroles du Prophète: « L'homme, élevé en gloire, n'a point connu sa dignité; il s'est assimilé à la brute, et il est devenu comme elle. » Quoi qu'il en soit, au reste, d'une opinion si glorieuse à la virginité, il est dogmatiquement certain que, dans le plan arrêté dans les conseils de la Sagesse éternelle, l'union hypostatique du Verbe divin avec la nature humaine ne devait s'accomplir que par la loi de la virginité. La mère d'un Dieu ne devait concevoir un Dieu que par l'opération suprême et surnaturelle de Dieu même: « Une Vierge concevra et enfantera. »

Mais il fallait voiler l'opération mystérieuse du Saint-Esprit. Il fallait que le Juif grossier et charnel n'aperçût rien dans la fécondité de Marie, qui choquât ses idées misérablement terrestres. Il fallait couvrir, aux yeux des enfants des hommes, l'honneur de la Vierge sans tache, et cacher au démon lui-même le mystère accompli de l'Incarnation, jusqu'au jour fixé par la divine Sagesse, où le Fils de Marie, vainqueur de la mort et de l'enfer, prendrait possession de son immortel empire. S. Joseph remplit seul toutes les conditions du divin problème, et la Providence l'appelle à concourir à l'œuvre immense de la Rédemption et du salut de l'humanité. Ignorant encore les grands desseins de Dieu sur elle, la céleste Marie, liée dès son enfance par le vœu d'une virginité perpétuelle, ne consent à devenir l'épouse de Joseph, qu'après avoir déposé dans le cœur de son chaste fiancé le secret qui l'enchaîne pour jamais à la vertu des anges, et qu'après avoir trouvé, dans le cœur de cet homme juste, le dessein sublime de garder lui-même une pureté sans tache, à l'ombre d'une virginale alliance.

Admirons la conduite du Seigneur sur deux âmes prédestinées à fonder, sur cette terre, le règne de la chasteté parfaite. Bénissons les sublimes instincts qui les élèvent l'une et l'autre au-dessus du préjugé national, et ne soyons plus surpris si l'héroïsme de tant de vertu doit être récompensé par les dons les plus excellents de la miséricorde divine! Marie, en donnant

sa main au dernier fils de David, lui confie le dépôt sacré de sa virginale innocence ; et Joseph, à son tour, ne consent à devenir l'époux de la Vierge immaculée, qu'à la condition expresse de vivre, avec elle, comme il eût vécu avec un ange caché sous une forme mortelle. « Je ne connais pas mon époux, » dira la bienheureuse Vierge à l'ange venu du ciel pour lui annoncer le mystère de ses grandeurs.

Or, cette parole, pure comme un rayon de lumière, prouve invinciblement que Joseph est dépositaire du secret de la virginité de Marie, comme Marie possède celui de la chasteté virginale de son époux. Ainsi, pendant que le grand prêtre appelle, sur cette union enviée des anges, les bénédictions et la fécondité promises à Abraham, Marie et Joseph prennent le ciel à témoin, que leurs âmes seules seront unies par les nœuds sacrés du mariage. Ils promettent au Dieu de leur jeunesse, qu'ils vivront comme deux esprits dans une enveloppe de chair. Ils jurent de croître en sa présence, comme deux lis plantés dans le champ de la grâce. Ils se donnent l'un à l'autre : mais leurs corps, incorruptibles par la virginité, deviennent pour eux un mutuel dépôt, dont un souffle d'imperfection n'obscurcira jamais l'intégrité et l'innocence.

Le pontife du Dieu d'Israël, qui les couvre de ses mains et qui les bénit, ne sait pas qu'il noue la vie de deux anges; il ne soupçonne pas qu'un ordre surnaturel et qu'un monde nouveau vont sortir de cette sublime alliance.

Ainsi, le mariage de la très sainte Vierge avec le plus juste et le plus saint des hommes élève l'union des époux à son plus haut point de grandeur et de perfection. Chez les enfants de la terre, le mariage rapproche les corps, mais rarement il mêle, il confond les âmes de ceux qui se jurent, au pied des autels, une fidélité inviolable. L'âme de la très sainte Vierge et celle de son fidèle époux deviennent transparentes l'une pour l'autre. Et, parce que le nœud qui les enchaîne se forme dans les profondeurs de l'âme, ils entrent dans une possession si parfaite de leur vie, que les unions, sous l'influence des attraits et des instincts auxquels se mêlent toujours des pensées terrestres, n'en approcheront jamais. Mais qui se formera une idée de l'harmonie mystérieuse de ces deux existences ? Qui dira la paix qui vient cimenter cette union ? Qui racontera l'histoire de ces trente années d'angélique innocence, de mutuels supports, de saints épanchements, d'enivrante charité ? L'Esprit-Saint a résumé en deux mots la vie des saints parents du grand précurseur du Messie : « Ils étaient justes tous les deux devant le Seigneur, et ils marchaient d'un pas égal dans les voies de ses justices et de ses commandements. » De quelles paroles l'Esprit de vérité

se serait-il servi, s'il avait voulu raconter l'histoire de ces deux âmes? Quels accents aurait-il fait entendre à la terre, s'il eût daigné nous apprendre les merveilles de sainteté dont Nazareth fut témoin, ou plutôt, que Dieu et ses anges seuls connurent?

Méditons, méditons souvent le mystère de paix, d'union céleste, de suave tendresse, dont l'intérieur de la sainte Famille donna au ciel, pendant trente années, le ravissant spectacle. Nous avons vu que l'âme de la très sainte Vierge, prévenue, dès le principe de son existence, d'une grâce incomparablement plus excellente que tous les dons surnaturels accordés aux anges et aux saints, était devenue semblable à un océan sans bornes, dont chaque flux et reflux doublerait l'étendue. Or, si S. Joseph n'eût été qu'un homme de bien, qu'un juste pareil aux saints patriarches qui l'avaient précédé, son mariage avec la Reine de tout l'univers eût offert une sorte de dissonnance, de désaccord moral; le chef de la sainte Famille eût formé une ombre trop saillante, dans le mystérieux tableau qu'elle devait reproduire. Et, parce que Dieu fait toutes choses avec poids, nombre et mesure, comme parle la divine Sagesse, nous devons en induire qu'il a suivi cette grande loi d'harmonie, en plaçant la mère de son Fils sous la tutelle de l'homme juste qu'il lui choisissait pour époux. S. Joseph a donc été enrichi, par la grâce, des dons les plus excellents.

Nous pouvons donc avancer, sans crainte d'exagération, que, pour être au niveau de l'honneur qui lui été réservé, il reçut du ciel des trésors de justice que nul autre saint n'a reçus dans une mesure égale.

Pour moi, je ne sais si mon admiration et mon amour pour ce grand Saint m'égarent: mais je pense que l'Esprit-Saint a accordé aux prières que Marie lui adressa, pour le fid le compagnon de sa vie, des vertus et des mérites dont elle seule, après Dieu, a connu tout le prix. Pour être à la hauteur de sa double mission, d'époux de Marie, de tuteur, de père putatif du Fils de Dieu, de chef de la sainte Famille, S. Joseph a dû surpasser, en sainteté et en grandeur, tous les anges et tous les élus.

Aussi, je ne suis plus surpris si Gerson et une foule de théologiens mystiques ont cru que S. Joseph fut sanctifié dès le sein de sa mère. Je ne suis plus étonné que S. Bernardin et Bossuet lui-même n'aient pas craint d'avancer, du haut de la chaire évangélique, que Dieu, après avoir préservé de la corruption du sépulcre le corps virginal de S. Joseph, l'a couronné des splendeurs et l'a placé dans les hauteurs des cieux, sur le trône le plus élevé après celui qu'occupera éternellement la divine mère de Jésus. Le mariage de S. Joseph avec la

bienheureuse Marie nous offre donc l'unité sociale la plus parfaite que la grâce ait jamais formée. Nous devons donc chercher, dans cette immortelle alliance, l'image la plus pure et la plus complète de l'union des époux.

C'est un dogme de la foi catholique, que le péché d'Adam a corrompu la race humaine, qu'il l'a viciée tout entière. « L'homme animal ne conçoit plus les choses surnaturelles. » — Tous ont péché en Adam.

Mais le Fils de Dieu est venu régénérer l'homme, la famille, le genre humain. Il a pris, dans le sein virginal de Marie, la chair d'Adam. Il l'a prise, non avec la tache originelle, puisqu'il l'a tirée de la chair immaculée de Marie, mais il se l'est unie personnellement, imprégnée qu'elle était encore des conséquences de la déchéance. C'est-à-dire que le Fils de Dieu est venu dans une chair passible et mortelle ou dans une « chair de péché », comme parle S. Paul : « *In carnem peccati*, » afin de vaincre la chair dans la chair : et, dès lors, l'homme déchu a pu se réhabiliter, se sanctifier par la grâce. Sous l'empire de cette loi de vie, rendue à la nature humaine par le sang et par les mérites de Jésus-Christ, le mariage a subi une transformation, une restauration fondamentale. Le divin Sauveur a ramené l'union conjugale à sa dignité primitive. Il a pu lui donner pour symbole et pour type le mariage de sa sainte mère avec le chaste Joseph. Il a pu en faire une image vivante, du mariage divin qu'il daignait contracter lui-même avec l'Église, sa fidèle épouse.

Et voulez-vous comprendre toute la profondeur de cette révolution accomplie dans le sanctuaire de la famille, par la grâce réparatrice du divin Fils de Marie : rappelez-vous ce que le mariage était devenu, chez le peuple juif lui-même, quand Jésus-Christ vint en ressusciter les antiques débris. La femme était dans une véritable oppression, sous l'empire de la loi imparfaite du Sinaï. Moïse, à cause de la dureté et des tendances grossières de peuple d'Israël, avait toléré l'humiliante coutume de la répudiation. Le lien conjugal avait perdu sa force, et la polygamie, tolérée pendant les siècles d'attente, avait rendu la condition de la femme, pour ainsi dire, intolérable. Mais c'est au sein de l'idolâtrie, que les éléments de l'unité domestique avaient subi un épouvantable naufrage. Le divorce et la polygamie, l'adultère et la promiscuité souillèrent presque toujours les mœurs et même les lois de ces peuples, si honteusement préconisés par des philosophes qui vécurent sous la lumière de l'Évangile.

La dépravation des familles était montée si haut, qu'après avoir regardé dans cette boue immonde, il faut se hâter de

détourner la tête, pour ne pas sentir son âme soulevée d'indignation et de dégoût. Or, c'est le mariage, ainsi avili et ainsi dégradé, que le divin Sauveur rappelle à sa dignité et à sa gloire primordiales. Il en consacre de nouveau l'indissoluble unité : « Ce que Dieu a uni, l'homme ne le déjoindra plus. »

Le divin Législateur organise profondément et immuablement la famille. La femme et l'enfant, ces deux êtres faibles, sont protégés, par l'indissolubilité et par l'unité du lien conjugal, contre le caprice et la tyrannie de celui à qui la force pourrait conseiller l'oppression. L'épouse chrétienne sera la compagne, l'égale de l'homme, dans un ordre de subordination qui ne laissera plus d'aliment à l'arbitraire ; et, si l'obéissance lui est imposée comme une condition d'ordre et d'unité, comme une loi de paix et de bonheur domestique, le mari fidèle aimera la compagne de sa vie, s'immolera pour elle, s'il le faut, comme le Christ a aimé son Église et s'est immolé pour elle. Remarquez, en effet, à quelle hauteur de magnificence et de perfection morale le mariage est parvenu, sous l'action des lois de l'Évangile, et à l'ombre des exemples et des bénédictions de la sainte société formée entre la bienheureuse Vierge et le plus pur des hommes. Depuis que les rayons réparateurs de la sainte Famille ont brillé sur le monde, que de familles vraiment chrétiennes ont essayé d'en reproduire une imparfaite image ! Que d'hommes justes se sont efforcés d'imiter, autant que le permettait la faiblesse humaine, le chaste époux de Marie ! Que de femmes irréprochables ont cherché à rappeler quelques traits de l'innocence et de la candeur de la Reine de toute vertu ! Déroulez les annales de l'héroïsme chrétien, et vous verrez la grâce de Jésus-Christ, triomphant des instincts les plus impétueux de notre nature, former des époux, des femmes, des mères dignes de l'admiration des anges et des hommes. On a vu, sous l'empire de la grâce, des époux s'engager, par un vœu, le jour même de leur mariage, à garder dans cet état une virginale continence, et demeurer fidèles à cet engagement tous les jours de leur vie. Supposons que la grâce divine présidât seule à la formation et à la durée de l'union conjugale : qu'arriverait-il ? Vos yeux contempleraient des merveilles de sainteté qui rappelleraient quelque chose des vertus de la sainte Famille. Le mariage serait formé pour des fins surnaturelles. La grâce, la prière, la pureté et l'innocence en seraient l'élément créateur. Le côté terrestre et humain de la société domestique serait réglé, dirigé, surnaturalisé, si j'ose ainsi dire, par les bénédictions de la très sainte Vierge et par le sang de son Fils. Les stériles jouissances de l'ordre physique n'en seraient plus le but final, la cause première et dernière.

Des époux, imitateurs de la sainte société de Marie et de S. Joseph, vivraient d'une vie intime, et seraient unis par la charité que l'Esprit-Saint verse en abondance dans des cœurs chrétiens. Leurs âmes, devenues transparentes par la pureté et par la grâce, se pénètreraient, s'identifieraient dans un mutuel amour. Et ne pensez pas que je forme ici des souhaits et des vœux impossibles. Voulez-vous savoir comment la société conjugale s'épure du ferment corrupteur qui la travaille depuis sa déchéance : introduisez dans ses entrailles le triple élément de la prière, de la confession et de la communion, et je vous promets, au nom de Dieu même, que vous en bannirez pour toujours les orages qui, trop souvent, l'agitent, et les passions qui la déshonorent.

La prière, la confession et l'Eucharistie feraient habiter Jésus-Christ et sa divine mère au sein de vos demeures. Vos familles ne seraient plus le théâtre des haines jalouses, des calculs ténébreux, des insultes à la Providence. Les froideurs, les infidélités, les rébellions, les hontes et toutes les mauvaises passions s'enfuiraient du sanctuaire domestique, devenu le séjour de la paix et l'habitation des anges. Notre âge reverrait des familles comme celles de S. Louis, de S. Édouard, de S. Henri, de sainte Élisabeth, de sainte Chantal, de la bienheureuse Acarie : car la grâce n'a point perdu son efficacité, et les bénédictions de Marie et de Joseph ne s'éloignent jamais des maisons où règnent quelques-unes de leurs vertus. Vous voulez le bonheur, vos désirs inquiets le cherchent de tous côtés ; chacun de vos soupirs l'appelle, et vous ne faites rien pour que le Dieu de paix vienne habiter sous le toit qui vous abrite. Vous faites tout pour en chasser la grâce, sans laquelle le mariage sera toujours une lugubre image de cette région d'où l'ordre, la paix et la joie sont bannis pour jamais. Qui vous empêche de faire de vos familles un sanctuaire de piété et de vertu ? Pourquoi l'œil de Dieu ne veillerait-il plus sur le cœur et sur les actions des époux ? Pourquoi la divine mère et Joseph, son virginal époux, ne sont-ils plus les patrons de vos demeures ? Pourquoi la chasteté conjugale n'est-elle plus qu'un souvenir ? Pourquoi la chambre nuptiale a-t-elle cessé d'être un temple, et le lit conjugal, un autel purifié par la grâce et embelli par la sainteté ? Ah ! c'est que le mariage est redevenu païen parmi nous.

Depuis trois siècles, l'enfer s'efforce d'introduire l'anarchie au sein des sociétés, en dénaturant, en renversant l'institution de la famille. Le protestantisme a vicié, dans son essence même, la sainte société du mariage ; il en a attaqué et détruit l'unité, le lien, la permanence, l'indissolubilité, la sainteté ;

il a consacré la tyrannie de l'homme sur la compagne qu'il s'était choisie ; la femme a perdu, au sein du protestantisme, sa dignité, son égalité sainte, ses droits inaliénables : et de là, des perturbations profondes, des mœurs païennes, des révolutions terribles.

Sous la tyrannie des instincts corrompus de la nature, l'incrédulité moderne a fait du mariage un joug intolérable, un véritable supplice. Le sacrilège, la profanation d'un grand sacrement, président, parmi nous, à la formation de la famille. Des hommes sans croyances, des hommes qu'une éducation impie a poussés à l'apostasie, s'en vont à l'autel promettre à la jeune vierge, qui va devenir leur épouse, une fidélité hypocrite ; et le parjure devient la pierre angulaire ou, plutôt, la pierre de scandale d'une union que le ciel n'a pas formée et que le Christ ne bénira pas.

La jeunesse de ce temps, corrompue jusqu'à la moëlle des os, par les livres et par les scandales, ne voit, dans le mariage, qu'une sorte de bail à vie, qu'une affaire d'intérêt ou de volupté.

Que de jeunes filles, pures et modestes comme Rachel ont perdu le trésor de la grâce et, souvent, celui de la foi, parce qu'elles avaient pris pour époux des hommes incroyants !

Que de malheureux époux se font les censeurs, les persécuteurs de la piété de leurs femmes! Et que de femmes, après une lutte de quelques années, cherchent enfin une sorte de paix infernale dans l'oubli et quelquefois dans le mépris des pratiques saintes, où elles cherchaient autrefois l'aliment de la piété !

L'intérêt et le plaisir sont aujourd'hui le but avoué de la plupart des unions. Et voilà pourquoi le mariage, après quelques semaines consumées dans de honteux excès, n'offre plus à ces pauvres esclaves de la matière, qu'un horizon de tristesse monotone, d'illusions trompées, de haines jalouses, de tortures morales. L'or et la chair se sont seuls chargés de créer la famille, d'enchaîner les caprices du cœur des époux, de nouer les âmes, de perpétuer la race humaine, de concourir à l'action providentielle de Dieu créateur. Comment s'étonner, ensuite, si le mariage est sombre comme un désert? Comment s'étonner s'il n'offre presque plus, aujourd'hui, que l'image d'une prison où deux malheureux traînent une chaîne de douleurs et d'ennuis qui ne se brisera qu'à la mort?

On ne le dira jamais assez : sans l'élément divin de la grâce, le mariage sera toujours le foyer des misères de l'homme, et la source la plus profonde et la plus active des bouleversements de la société.

Hélas ! quand j'entends dire qu'une jeune personne s'est unie,

par le lien du mariage, à un jeune homme nourri de ces doctrines qui pénètrent les livres et les leçons des maîtres d'une philosophie sceptique, je me dis, en gémissant, qu'une victime est allée se vouer, au pied des autels, à des douleurs sans fin ; je me dis qu'elle est allée suspendre à l'autel, profané par son incrédule époux, avec sa couronne, la dernière fleur de son innocence, de sa piété, de sa vertu et de son bonheur.

Jésus et Marie furent appelés aux noces de Cana. Invitez-les à visiter vos demeures terrestres ; conjurez le saint Patriarche, dont j'ai osé peindre les hautes destinées, de devenir le protecteur, le modèle et le père de vos familles ; faites-y fleurir la foi et la piété, qui en est le fruit ; faites-y régner la grâce, qui seule peut élever la société domestique à cette unité surnaturelle qui en fera une vivante image de la sainte Famille !

Septième jour

DÉVOTION DE S. JOSEPH ENVERS MARIE [1]

I. — S. JOSEPH NOUS GUIDERA DANS LA CONNAISSANCE DE MARIE

Comment pourrons-nous espérer de parvenir et de nous élever jusqu'à Marie, au milieu des ténèbres épaisses dans lesquelles nos péchés nous ensevelissent, loin de la lumière véritable ? Marie est comme un ciel très pur, qui brille au-dessus de nous, revêtu d'un éclat impérissable : comment donc nous, qui sommes terre et poussière, pourrons-nous atteindre à ces régions sublimes dont la splendeur nous éblouit ? Marie sera pour nous comme le « livre scellé de sept sceaux », que S. Jean contemplait dans ses visions prophétiques [2] : elle nous restera fermée, si quelque plus puissant que nous ne prend en main notre cause, pour nous introduire dans des secrets qui nous dépassent.

Ainsi, nous avons besoin d'un guide, pour nous conduire dans la considération respectueuse des gloires qui conviennent à la Vierge toute pure. Déjà, lorsqu'il s'agit d'étudier dans les sciences humaines, si nous ne voulons nous traîner, pour toujours, dans les vestibules obscurs où n'arrive point la lumière, il nous faut un introducteur, qui nous dirige dans ces routes nouvelles, qui nous donne ses réflexions et son étude,

1. La première partie de ce discours appartient au R. P. Potton, des Frères Prêcheurs, et les deuxième et troisième sont du R. P. Huguet.
2. Apoc., V, 1.

et nous rende participants des fruits heureux de son labeur. Que sera-ce donc lorsqu'il s'agira de Marie, cet abîme de perfections et de grâces? Et n'aurons-nous point alors un beaucoup plus grand besoin d'un conducteur, pour acquérir la sublime science de cette âme privilégiée, où le Seigneur fait sa demeure avec une intimité si merveilleuse?

Mais ce n'est point seulement notre intelligence qui doit recevoir d'en haut des illuminations surnaturelles, pour atteindre jusqu'à Marie. Notre volonté n'est pas moins impuissante et moins infirme, lorsqu'il s'agit de rendre nos devoirs à cette grande Princesse que Dieu chérit par-dessus tous les bienheureux et tous les anges. Il nous faut absolument un maître, qui nous donne une direction dans ces régions supérieures, où les vertus humaines ne suffisent point à nous guider. Il est tout à fait nécessaire qu'on nous échauffe, qu'on nous anime, qu'on nous pousse, qu'on nous fasse connaître par quels hommages respectueux nous pouvons et nous devons honorer cette suprême perfection de Marie. Il faut qu'on nous manifeste, non point d'une manière « universelle », qui ne saurait suffire pour éclaircir nos incertitudes et nos doutes, mais d'une manière « particulière » et « pratique », dans quelle proportion mystérieuse nous devons, en parlant à Marie, tempérer le respect par l'affection la plus tendre, et comment la familiarité, que quelquefois elle désire, ne doit cependant jamais être séparée de cette réserve sacrée que nous imposent toujours le nombre et la grandeur de ses privilèges admirables.

Dans cette double nécessité qui nous presse, choisissons, pour introducteur auprès de la Vierge sans tache, le glorieux patriarche S. Joseph, son serviteur fidèle, son seigneur et son époux.

S. Joseph, j'en suis certain, voudra bien nous révéler quelques-unes des excellences qu'il a contemplées de si près, dans la chaste demeure où il vécut, presque seul à seul, avec Marie. Nous voyons que les disciples les moins bien disposés font quelquefois de grands progrès, et semblent, en quelque sorte, devenir d'autres hommes, lorsqu'un maître bienveillant, oubliant la supériorité de sa science, daigne se pencher amoureusement vers ces pauvres intelligences, presque dénuées des dons d'en haut. Nous voyons que ceux qui paraissaient incapables de rien savoir, semblent quelquefois s'illuminer tout d'un coup, sous les influences bienfaisantes que laissent descendre sur eux la science et la bonté réunies. Peut-être, par la grâce de Dieu, éprouverons-nous en nous-mêmes quelque métamorphose semblable, en nous mettant sous la conduite de Joseph. Nous sommes encore ignorants de toutes les gloires de Marie; jusqu'à

présent nous ne savons presque rien autre chose, sur son aimable personne, sinon ce que la science humaine nous enseigne, avec toutes ses bruyantes conclusions : S. Joseph nous ouvrira les secrets d'un meilleur monde, et nous donnera ces lumières sacrées qui produisent, au milieu de nos ténèbres, les illuminations les plus heureuses.

Il ne manquera point non plus, j'en ai la douce confiance, de régler notre volonté et tous ses actes dans les hommages que nous sommes tenus de rendre, en tout temps, à son épouse. Nous sommes, par rapport à Marie, comme de petits enfants qui ne savent point converser encore avec ceux qui les entourent. C'est toute une « éducation », qui nous est nécessaire. L'éducation ne se fait point sans un maître, qui veille sur celui qu'il veut conduire, pour lui suggérer, à chaque instant, les actes multipliés qui forment le tissu de notre vie. L'éducation ne se fait point sans un père, dont la continuelle bienveillance dirige son enfant en toutes choses, supportant les défauts et les résistances, employant tour à tour la sévérité du châtiment ou l'appât des récompenses, pour mener son œuvre à bonne fin, jusqu'à ce que « l'homme » soit formé. S. Joseph sera notre maître et notre père, dans cette « formation » si nécessaire, qui fera de nous les fervents serviteurs et les enfants dévoués de la mère du Seigneur.

Certes, c'est un grand Saint, que le glorieux patriarche Joseph ! Et plus nous nous approchons de sa personne, par une étude prolongée, plus nous découvrons manifestement que les privilèges qu'il a reçus dépassent tout ce que nous pouvons en dire. Quelle faveur ineffable, d'être admis à contempler de si près l'admirable pureté de Marie, toute parfaite dans son « corps », dans son « intelligence » et dans son « cœur » !

Qui pourrait dire la beauté resplendissante dont le Seigneur avait paré cette Reine immaculée ? Qui pourrait exprimer, par des paroles humaines, la douceur de son regard, presque toujours humblement abaissé vers la terre, et, cependant, rempli d'un feu céleste, qui resplendissait comme l'éclair, quand elle soulevait ses paupières ? Qui pourrait dépeindre la modestie répandue dans sa démarche, et cet ensemble de perfections qui la rendaient la créature la plus accomplie qu'eût produite le Très-Haut, et le digne tabernacle où le Verbe éternel devait faire, neuf mois entiers, sa demeure ? Et cependant S. Joseph, pendant bien des années, reçut la grâce d'attacher ses regards sur cette beauté sans rivale, que les anges ne cessaient de célébrer par de célestes cantiques, et qu'ils enviaient à notre terre pécheresse !

Plus encore : l'heureux Joseph fut admis à jouir de la conver-

sation de Marie. Elle daigna laisser paraître en sa présence quelque chose de cette vaste lumière que répandait dans son âme la présence de la Sagesse éternelle. Marie ne refusa point de parler avec Joseph, son saint époux, dans ces entretiens plus intimes que nul bruit extérieur ne venait interrompre ou empêcher. En manifestant au glorieux Patriarche tant de mystères cachés dans les profondeurs des Écritures, tant de secrets divins qu'elle seule découvrait dans les œuvres du Créateur, et qui restaient voilés pour tout autre, Marie se manifestait elle-même, et permettait à son époux de contempler cette grande intelligence, qui pénétrait sans résistance jusque dans les obscurités les plus profondes, qui savait réunir, dans l'unité d'une seule conception, les idées les plus lointaines, et connaître chaque chose du côté qui mène à Dieu.

Enfin, l'heureux Joseph pouvait encore, à chaque instant, contempler les dispositions du cœur et les vertus qui convenaient à son épouse. Sa vie extérieure les traduisait au dehors par un langage muet, mais, cependant, plein d'éloquence; et bien souvent aussi la Vierge pure, écartant pour Joseph des voiles que devaient respecter toutes les autres créatures, lui disait quelque chose des attraits intérieurs que la grâce divine faisait naître en son âme, et des soins qu'elle apportait, pour suivre les directions et les sollicitations de l'Esprit-Saint.

II. — S. JOSEPH, NOTRE MODÈLE DANS LA DÉVOTION A MARIE

De tous les bienheureux, S. Joseph nous offre le plus parfait modèle de la dévotion que nous devons avoir pour l'auguste mère de Dieu. Quelle fidélité constante Joseph témoigne à son épouse immaculée, soit à Nazareth, sa patrie, soit dans les pays étrangers ! Jamais il ne s'éloigne d'elle, toujours il accompagne fidèlement Marie : dans sa visite à Élisabeth, dans son voyage au temple ; il la suit dans sa fuite en Égypte, dans son retour en Judée, dans ses pèlerinages annuels à la cité sainte. Ils perdent leur Fils dans Jérusalem : Joseph ne permet pas qu'elle retourne le chercher toute seule; il ne veut pas la perdre un seul instant de vue; il est son compagnon inséparable; il ne fait pas une démarche sans elle. La présence de son auguste épouse le remplit d'une joie indicible, et son absence, même d'un moment, lui serait très pénible et lui causerait de vives alarmes. Sa douce conversation le fortifie dans ses travaux, et la seule pensée qu'il est pour toujours uni à Marie lui fait supporter avec une joyeuse résignation les fatigues d'une vie laborieuse. Toutes ses pensées, toutes ses affections sont pour cette divine mère de Jésus. Mais voyons quels ont été les

caractères de la piété de ce glorieux Patriarche pour la Reine des vierges.

La dévotion de S. Joseph à Marie était « intérieure », c'est-à-dire qu'elle partait de son esprit et de son cœur. Elle venait de l'estime qu'il faisait de la très sainte Vierge, honorée des plus sublimes prérogatives que Dieu puisse accorder à une pure créature, et de la haute idée qu'il s'était formée de ses vertus, dont il était l'heureux témoin.

La dévotion de Joseph à Marie était « tendre », c'est-à-dire pleine de cette confiance d'un époux vertueux dans la plus sainte et la meilleure des femmes. Il avait recours à son angélique compagne, dans toutes ses nécessités spirituelles et corporelles, avec beaucoup de simplicité, de foi et de tendresse. A l'exemple de S. Joseph, les fidèles enfants de Marie s'adressent à leur bonne Mère en tout temps, en tous lieux, en toutes choses : dans leurs doutes, pour en être éclairés ; dans leurs égarements, pour être ramenés dans le chemin de la vertu ; dans leurs tentations, pour être soutenus ; dans leurs faiblesses, pour être fortifiés ; dans leurs découragements, pour ranimer leur confiance ; dans leurs scrupules, pour en être délivrés ; dans les croix et les peines de la vie, pour être consolés ; enfin, dans tous leurs maux de corps et d'esprit, Marie est leur recours ordinaire, sans crainte d'importuner cette bonne Mère, toujours si disposée à accueillir avec bienveillance ses pauvres enfants.

La dévotion de Joseph à Marie était « sainte », c'est-à-dire qu'elle portait ce glorieux Patriarche à éviter les plus légères imperfections, qui auraient pu contrister son épouse immaculée. Il s'appliquait avec le plus grand soin à imiter en tout la très sainte Vierge, et à reproduire, dans le détail de sa vie, ses vertus, particulièrement sa pureté angélique, son humilité profonde, sa foi vive, son obéissance aveugle, son oraison continuelle, sa mortification universelle, sa charité ardente, sa patience héroïque, sa douceur ineffable et sa sagesse suréminente[1].

La dévotion de S. Joseph à Marie était « constante ». Depuis le premier jour où il eut le bonheur de connaître cette auguste Vierge, son dévoûment alla toujours en augmentant jusqu'à son dernier soupir, sans jamais se démentir un seul instant.

Enfin la dévotion de Joseph était « désintéressée ». Il ne cherchait que Dieu seul dans sa sainte épouse. A l'exemple de ce glorieux Patriarche, un vrai dévot de Marie aime et sert aussi fidèlement son auguste Reine, dans les dégoûts et les sécheresses, que dans les douceurs et les consolations sensibles ; il l'aime autant sur le Calvaire, qu'aux noces de Cana...

1. Ce sont les dix principales vertus de Marie.

Pour le cœur pur, pour l'âme chrétienne, Marie fait sentir un charme de confiance, de repos, de pureté, de douceur, d'abandon, de rafraîchissement et d'apaisement, qui répond aux plus délicats et aux plus naïfs, comme aux plus élevés et aux plus nobles sentiments de la nature humaine; qui fait naître ou qui accroît en nous ces sentiments, par la satisfaction même qu'il leur donne, et qui enrichit l'âme de nouveaux trésors.

Dans toutes les peines, dans toutes les joies, dans tous les intérêts, dans toutes les épreuves, Marie est de la famille, comme elle était des noces de Cana; et Jésus y est convié par la présence et l'entremise de Marie, qui lui dit plus d'une fois: « Ils manquent de vin. » Ils manquent de consolation, de force, de grâce, de vie. C'est à elle qu'on s'adresse pour tout obtenir de son divin Fils. On ose tout avec elle: car elle est mère; on espère tout: car elle est mère de Dieu. Par elle, enfin, Dieu se fait de la famille, pour en faire la famille de Dieu.

Souvenez-vous de cette parole de S. Anselme, que, « comme toute famille solidement et saintement dévouée à la glorieuse Vierge ne périt pas, aussi ne devons-nous pas compter que la bénédiction de Dieu se trouve dans une famille où la glorieuse Vierge n'est pas honorée[1] ».

Les expressions mêmes de ce culte en témoignent toute la vérité et toute la puissance: Marie est « notre Étoile sur la mer de ce monde ». Elle est pour nous « la Porte fortunée du ciel, d'où la lumière s'est levée sur le monde ». Elle est « la Mère du bel amour, de la crainte salutaire, de la vraie grandeur et de la sainte espérance ». Elle est « la Reine des cieux, la Souveraine des anges, la Vierge glorieuse qui l'emporte sur toutes les créatures en beauté ». Elle est « la Reine et la Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur, notre espérance, vers qui nous élevons nos cris du fond de cet exil où nous a plongés la faute d'Ève; à qui nous adressons nos gémissements et nos soupirs avec nos pleurs, du creux de cette vallee de larmes. O Patronne! » lui disons-nous, « ô Vierge incomparable et qui n'avez pas d'égale en douceur, tournez vers nous ces yeux qui ne sont que miséricorde. Montrez-vous Mère. Que par vous reçoive nos prières celui qui pour nous a daigné être votre Fils; et montrez-nous, à la sortie de cet exil, ce Jésus, le fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô bonne, ô douce Vierge Marie! »

1. La force de la vérité a fait dire à un célèbre protestant, Œcolampade, ces paroles remarquables: « Qu'il ne m'arrive jamais de rien diminuer du culte de Marie! Que, plutôt, ce culte divin, pratiqué en esprit et en vérité, n'éprouve jamais de retranchement! Que jamais, Dieu m'en garde! on entende dire de moi que je suis devenu l'adversaire de celle pour qui j'estime que *c'est une marque certaine de* RÉPROBATION *de n'avoir pas une affection singulière!* »

III. — L'AVE, MARIA DE SAINT JOSEPH

Joseph eut le bonheur d'être le premier et le plus dévoué serviteur de Marie. Aucun saint, dans la suite des siècles, n'a contribué autant que lui à la gloire de cette admirable Vierge, que le ciel lui avait choisie pour épouse immaculée. La plus grande partie de la vie de ce grand Patriarche a été consacrée au service de Jésus et de Marie. Qui pourrait dire les hommages affectueux dont il environnait celle que les anges vénèrent comme leur auguste Reine? Fidèle à donner à la mère de Dieu les témoignages les plus capables de réjouir son cœur, Joseph devait lui répéter souvent la salutation angélique, principe de toute sa gloire et de tout son bonheur. Le matin, lorsqu'il rencontrait sa chaste épouse auprès du berceau de Jésus, il aimait à lui redire ces touchantes paroles qui remplissaient l'âme de cette divine mère d'une joie céleste : « Je vous salue, Marie, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous ; » il est avec vous devenue sa Fille, son Épouse, sa mère ; c'est vous qui l'avez donné à la terre ; c'est vous qui m'avez procuré l'insigne honneur de partager vos sollicitudes pour ce divin Enfant.

Et le soir, avant de se séparer de Marie, Joseph lui redisait encore cette belle Salutation, qui renouvelait au fond de son cœur la joie ineffable que lui causa Gabriel, lorsqu'il vint de la part du Très-Haut lui annoncer le mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu dans son sein immaculé.

L'Ange a entonné le premier l'*Ave, Maria;* il nous a donné la « note » et la mesure de l'honneur qui était dû à Marie, avec toute l'autorité de sa nature céleste, et il nous a laissé l'office de l'acquitter après lui avec toute la soumission, toute l'obligation de notre nature mortelle et rachetée. Car c'est plus particulièrement « pour nous, hommes, et pour notre salut », que le mystère dont il apportait le message s'est accompli, et que Marie a été glorifiée. Aussi voyez comme tout aussitôt la terre, mue par le Saint Esprit lui-même, a fait écho à cet accent du ciel; comment, à cette dernière parole de l'Ange, *Benedicta tu in mulieribus*, Élisabeth a repris, d'une grande voix: *Benedicta tu in mulieribus et benedictus fructus ventris tui, Jesus:* et comment la Vierge elle-même, dans la conscience prophétique de cette gloire que son humilité renvoie à Dieu, entend toute la suite des générations continuer à la saluer « bienheureuse ».

Vierge très sainte, un ange vous salua. Par l'ordre de Dieu, un des enfants de la lumière, un des puissants du ciel s'est incliné devant votre radieuse humilité. Il vous a nommée pleine de

grâce, car vous deviez être la mère de son Maître. L'habitant du ciel s'agenouillait devant la Reine des cieux. Vous avez reçu ce salut comme il vous convenait de le recevoir, suivant les inspirations de votre modestie et de votre piété, montrant par là combien la qualification qui vous était donnée était juste, et combien, en effet, la grâce abondait en vous. Depuis ce salut que l'ange vous faisait, beaucoup d'autres, qui n'étaient pas des anges, mais des hommes pécheurs dont Dieu avait pris pitié, l'ont répété à toutes les heures du jour et sur toute la surface de la terre, et vous les avez entendus du haut de votre gloire, comme autrefois, du fond de votre humilité, vous entendiez Gabriel. L'*Ave* de l'Ange était l'hommage rendu par Dieu à la créature dans laquelle il se complaisait de toute éternité. L'*Ave* incessant de tous les fidèles catholiques est l'hommage de l'humanité à la femme sainte et virginale qui fut assez pure pour contenir Dieu lui-même, en nous élevant, par cette incarnation, au plus haut degré de gloire auquel nous puissions aspirer.

Et moi aussi, à mon tour, membre de cette génération qui passe, je vous salue, ô Marie! *Ave, Maria!* Je vous bénis entre toutes les femmes, ô pleine de grâce, vous et le fruit de vos entrailles, Jésus, mon Seigneur et mon Sauveur avec vous! Dans la multitude de voix que votre âme ravie entendait de loin, comme les voix des grandes eaux, élever vers vous cet accent de louange, ne distinguiez-vous pas ma voix, ô Vierge bienheureuse, comme une des moindres, et qui, à ce titre, répondait à votre humilité? Ah! distinguez-la du moins maintenant dans la céleste béatitude où vous entendez et recueillez toutes nos misères, et agréez l'effort qu'elle fait pour étendre ici-bas votre règne et attirer sur nous votre maternel secours.

Pieux enfants de Marie, unissez-vous à S. Joseph pour redire à votre divine Mère la salutation angélique. Qu'un misérable respect humain ne vous empêche jamais de lui adresser cette belle prière trois fois le jour, en union avec tous ses serviteurs, pour honorer sa maternité divine! Quand vous allez visiter Jésus dans le Saint Sacrement, ne vous retirez jamais, si vous voulez lui plaire, avant d'avoir donné à Marie le salut de l'ange Gabriel : afin qu'après avoir souvent glorifié sur la terre les grandeurs et les vertus de l'auguste mère de Dieu, il vous soit donné de les contempler dans le ciel! *Amen!*

Huitième jour

LE DÉLÉGUÉ DE DIEU LE PÈRE[1]

L'admirable S. Joseph fut donné à la terre pour exprimer visiblement les perfections adorables de Dieu le Père. Dans sa seule personne, il portait ses beautés, sa pureté, son amour, sa sagesse et sa prudence, sa miséricorde et sa compassion. Un seul saint est destiné pour représenter Dieu le Père, tandis qu'il faut une infinité de créatures, une multitude de saints pour représenter Jésus-Christ : car toute l'Église ne travaille qu'à manifester au dehors les vertus et les perfections de son chef adorable, et le seul S. Joseph représente le Père éternel ! Tous les anges ensemble sont créés pour représenter Dieu et ses perfections ; un seul homme représente toutes ses grandeurs.

Aussi faut-il considérer l'auguste S. Joseph comme la chose du monde la plus grande, la plus célèbre, la plus incompréhensible, et par proportion comme Dieu le Père, caché et invisible en sa personne, et incompréhensible dans son être et dans ses perfections. Et n'y a-t-il pas de quoi confondre et effrayer notre ignorance et notre misère, en voyant que ce qu'il y a de plus pur et de plus saint est moins capable d'être compris et connu de nous ? Si S. Joseph, sous ce point de vue, nous semblait incomparable et placé dans une classe à part, c'est qu'il est, lui seul, l'image universelle de Dieu le Père, en terre. De là vient que, s'étant choisi ce Saint pour en faire sur la terre son image, il lui donne avec lui une ressemblance de sa nature invisible et cachée ; et, à mon sens, ce Saint est hors d'état d'être compris par les esprits des hommes. En sorte que la foi doit nous servir de supplément pour adorer en lui ce que nous ne saurions comprendre.

I. — COMBIEN DIEU LE PÈRE A HONORÉ LE GRAND SAINT JOSEPH

S. Joseph étant choisi pour être l'image de Dieu le Père, c'était une chose admirable, de voir les vertus et les perfections de cette sainte personne. Quelle sagesse ! quelle force ! quelle prudence ! quelle simplicité ! Je ne crois pas que jamais il y eut rien de pareil au monde : car il est aisé de comprendre que, si Dieu le Père a pris ce Saint pour être l'idée et l'image de ses perfections, s'il a rendu visible en lui ce qui était caché de toute

1. D'après M. Olier.

éternité dans le sein de son être, l'excellence de ce grand homme est incomparable.....

II. — IL EST L'IMAGE DES BEAUTÉS DU PÈRE ÉTERNEL

Sans doute, c'était un extérieur grave et modeste, c'était une composition admirable, une beauté sans pareille, à cause de celui dont il était la figure, aux yeux même du Fils de Dieu : car si les cieux, la terre, les éléments, en un mot, toute la composition du monde est si belle, si rare et si admirable, ordonnée avec tant de poids, de nombre et de mesure, parce qu'elle nous doit servir pour admirer les perfections de Dieu et qu'elle nous représente sa beauté, quelle doit être celle de ce grand Saint que Dieu le Père forme exprès de ses mains, pour se figurer soi-même à son Fils unique, et lui mettre sans cesse devant les yeux son vrai portrait et son image, comme une compensation dans le temps de son absence et une sorte de soulagement, durant les années de son pèlerinage.

Et ce qui est plus considérable encore, c'est que ce monde, si beau et si parfait, et qui publie de toutes parts la beauté de son Auteur, ne représente aux hommes que les grandeurs admirables de Dieu, considéré comme un être souverain et une parfaite essence, c'est à-dire comme grand, bon, sage et infini; mais il ne le figure pas avec les traits et les charmes du Père. Il le représente seulement comme souverain et comme cause première ; tandis que S. Joseph, formé sur l'idée du Père éternel, pour le représenter à son Fils, lui-même le représente en qualité de Père et porte en lui tous les traits amoureux, tous les charmes et les douceurs de la divine paternité.

III. — IL EST L'IMAGE DE LA SAINTETÉ DU PÈRE ÉTERNEL

Quelle n'est pas la sainteté de S. Joseph, choisi pour être l'image de Dieu le Père ! Ce grand Saint vit dans une sainteté parfaite, séparé de tous les biens de la terre et de toutes les créatures, et l'Évangile nous le représente à contempler comme rempli de cette sainteté incomparable, en disant : *Cum esset justus:* « Lorsqu'il était juste, » c'est-à-dire saint. Il est, d'ailleurs, établi avec ce caractère unique de sainteté, qu'il est destiné pour être le gardien de la créature la plus sainte et la plus précieuse du monde. En effet, Notre-Seigneur choisit un saint, et un des plus grands saints du monde, pour être le gardien de la très sainte Vierge après sa mort, un saint qui doit être comme une même personne avec lui, enfin un homme vierge,

pour être le protecteur et la sûreté de sa mère. Ici, Dieu le Père choisit un homme qu'il fait l'image de sa sainteté, afin qu'il soit la sûreté et la protection non seulement de la très sainte Vierge, mais encore de son Fils qu'il a engendré éternellement : *In sanctitate et justitia coram ipso...*

IV. — IL EST LE CARACTÈRE ET L'IMAGE DE LA FÉCONDITÉ DU PÈRE ÉTERNEL

L'Église nous offre S. Joseph à honorer huit jours avant le saint mystère de l'Incarnation, afin que dans S. Joseph nous adorions Dieu le Père, préparant et portant dans son sein l'adorable dessein du saint mystère de son Fils. Ce mystère étant caché dans les siècles, le sein adorable du Père nous est donné à vénérer en S. Joseph ; voilà pourquoi ce même Saint nous est représenté portant dans ses bras et sur son sein Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme le Père l'engendrait en lui-même de toute éternité. Les anges, qui ne sont point un caractère de la fécondité de Dieu, ne sont point appelés pères les uns des autres : mais S. Joseph, image de cette divine fécondité, est le Père de Jésus-Christ. Il a été comme un sacrement du Père éternel, sous lequel Dieu a porté, engendré son Verbe incarné dans Marie, et sous lequel il a inspiré la substance divine. Dans ce grand Saint, Dieu le Père a paru en sa fécondité et toutefois séparé de la chair et du sang, qui n'entrent pour rien dans la génération du Père : *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo natus est.*

V. — IL EST L'IMAGE DE L'AMOUR DU PÈRE ÉTERNEL POUR SON FILS

Dieu le Père, en choisissant S. Joseph pour en faire son image à l'égard de son Fils, a vécu dans le sein de S. Joseph, où il aimait son Fils d'un amour infini, et disant continuellement de ce Fils unique : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.* Le Père, en lui-même, aime son Fils comme son Verbe éternel, et, dans S. Joseph, il aime ce même Fils comme Verbe incarné. Il résidait dans l'âme de ce grand Saint et la rendait participante non seulement de ses vertus, mais encore de sa vie et de son amour de père : c'est pourquoi le divin S. Joseph entrait dans l'amour du Père éternel pour son Fils et l'aimait dans l'étendue et l'ardeur, la pureté et la sainteté de cet amour.

VI. — S. JOSEPH EST LE CARACTÈRE EXTÉRIEUR DE LA COMPASSION ET DE LA TENDRESSE DU PÈRE ÉTERNEL POUR LES MISÈRES DES HOMMES

Le Père éternel, ayant choisi S. Joseph pour en faire l'image de sa paternité, a pris en lui un esprit de compassion et de tendresse pour les misères des hommes, et s'est fait en lui le Père des miséricordes. Avant son Incarnation, le Verbe était plein de rigueur : *Vox tonitrui in rota*, *vox confringentis cedros*. Mais, depuis qu'il s'est fait homme, il s'est rendu sensible à nos maux ; il est plein de douceur et de tendresse : *Mitis et humilis corde;* il est plein de compassion pour nos misères. Et c'est ainsi que le Père éternel a fait, en se communiquant au grand S. Joseph, son image. De toute éternité, Dieu le Père était séparé de la chair, élevé en sainteté infiniment au-dessus de notre état : alors il était insensible à nos maux et plein de sévérité pour les hommes ; mais, du moment qu'il s'est revêtu de la personne de S. Joseph et qu'il s'est voilé sous l'humanité de ce grand Saint, il est devenu miséricordieux, plein de tendresse et de sensibilité pour les misères humaines. En lui, il est Père des miséricordes ; c'est pourquoi S. Paul, après avoir dit : « Dieu soit béni : » *Benedictus Deus*, ajoute : « Père de Jésus-Christ, Père des miséricordes, » c'est-à-dire qu'en se rendant le Père de Jésus-Christ en S. Joseph, il devient Père des miséricordes, tandis qu'auparavant il était, dans son état de Dieu, juste et insensible.

VII. — S. JOSEPH, IMAGE DE LA SAGESSE ET DE LA PRUDENCE DU PÈRE ÉTERNEL

Puisque Dieu le Père a voulu paraître en la personne de S. Joseph, il lui a fait une communication abondante de son esprit de Père : *A quo omnis paternitas;* et pour conduire la Sagesse éternelle, il lui a donné à lui-même une lumière et une sagesse admirables. Car si Dieu commet à la conduite et à la protection des royaumes, des anges très puissants et même des premières de ces grandes et sublimes intelligences ; si même il députe de ces purs esprits pour la conduite des sphères célestes et de ces corps immenses, quelle doit être la grandeur de ce Saint à qui Dieu commet la conduite de son Fils, plus précieux que cent mille mondes et que cent mille millions de royaumes ! Quelle lumière pour conduire et diriger en toutes choses ce Fils dont les mouvements et tous les pas étaient si

précieux et si chers ! Ah ! l'on dit que la sainte Vierge avait de Dieu la vue perpétuelle et, quelquefois même, la vue bienheureuse à cause de son Fils. Il est certain que son divin Fils avait cette vue claire et distincte de la divinité, afin qu'entre autres il fît à tout moment ce que voulait son Père : *Quæ placita sunt ei facio semper*, et qu'il fît continuellement ce qu'il lui voyait faire : *Facio quæ video Patrem facientem:* soit pour ne lui désobéir jamais, et pour satisfaire aux desseins adorables que Dieu le Père avait sur tous ses pas et tous ses mouvements ; soit aussi à cause de leur importance pour le genre humain. Or, le même motif nous oblige de croire que le grand S. Joseph, chargé de la conduite de Jésus, qu'il devait porter à l'accomplissement des desseins adorables de Dieu son Père, desseins d'une si grande conséquence pour le salut des hommes, était lui-même éclairé de cette lumière divine pour faire toute chose selon l'esprit de Dieu. De plus, je vais dire une chose qui me vient à l'esprit et dont je n'ose répondre parce qu'elle me paraît étrange :

C'est que la lumière de S. Joseph, qui lui avait été donnée pour la conduite du Fils de Dieu, était de la nature de celle de la très sainte Vierge, que les saints Docteurs disent avoir été glorieuse, Dieu lui ayant donné toutes les grâces que sa toute-puissance peut accorder à une pure créature. Si donc la lumière de S. Joseph est une lumière de gloire, elle a dû être toujours infaillible pour conduire le Fils de Dieu, qui ne saurait faillir : car autrement on exposerait le Fils de Dieu obéissant à S. Joseph, ou à manquer aux desseins de Dieu et à son devoir, ou à désobéir à celui qui lui tenait la place de son Père, et dont il est dit expressément qu'il suivait toutes les volontés : *Et erat subditus illis*. Ayant été donné de Dieu à tous les hommes comme le modèle de l'obéissance, s'il eût désobéi à S. Joseph, chacun trouverait, dans sa désobéissance, un prétexte pour excuser la sienne et pour dire qu'on peut faillir en obéissant, et que les supérieurs n'ont pas tout ce qui est nécessaire pour conduire avec assurance. Ne serait-ce pas faire un Dieu défaillant dans ses promesses et en sa providence, s'il refusait aux supérieurs l'esprit qui nous est nécessaire pour diriger ? Non, on ne se trompe jamais en obéissant, Dieu se rendant lui-même garant des personnes qui conduisent les autres.

Jésus-Christ Notre-Seigneur serait donc de pire condition que le reste des hommes, qui ne peuvent faillir en obéissant ! Jésus-Christ serait de pire condition que les anges inférieurs ! Ceux-ci sont soumis à leurs supérieurs avec une entière confiance, et reçoivent d'eux des lumières assurées, certaines et infaillibles dans toute leur conduite, quoiqu'elle ne soit pas importante comme celle du Fils de Dieu. Or, si les anges, à cause qu'ils

sont glorieux, ont des supérieurs qui sont doués d'une lumière de gloire, quelle doit être la lumière de S. Joseph, destiné, par Dieu le Père, à conduire Jésus-Christ comme son inférieur, et à gouverner la très sainte Vierge, sa mère! Et quelle honte, d'exposer le Fils de Dieu à contester contre son Père et contre celui qui est rempli de l'esprit même de Dieu ! Eh quoi ! Dieu le Père aurait-il voulu exposer Notre-Seigneur à cette messéance, en refusant à notre Saint une grâce si convenable et si nécessaire à sa condition? Notre grand Saint est donc rempli d'une sagesse admirable, puisque Dieu lui commet la conduite de la Sagesse même: *Christum Dei sapientiam;* et s'il a coutume de donner des grâces proportionnées à l'éminence des emplois qu'il nous confie, quelle aura donc été cette lumière, cette sagesse, à laquelle la Sagesse même a été soumise! S. Joseph a été pour Jésus-Christ ce que Moïse avait été autrefois pour le peuple de Dieu. Comme ce peuple, figure du Sauveur, fut retiré de l'Égypte par Moïse, ainsi Notre-Seigneur en fut pareillement retiré par S. Joseph; car nous voyons dans ce passage de S. Matthieu, tiré d'Osée: *Ex Ægypto vocavi filium meum:* que le peuple d'Israël, en Égypte, est appelé fils de Dieu, parce qu'il était la figure de Jésus-Christ. S. Joseph est, en effet, le protecteur de Jésus-Christ dans sa fuite en Égypte: *Protector Salvatoris Christi sui,* et il le tient en sa sauvegarde dans le cours de sa vie.

O Sagesse éternelle! si Moïse a eu une si intime communication avec vous, qu'il vous ait vu face à face, que sera-ce donc de S. Joseph? Le premier, qui devait conduire la figure de votre Fils, vous vit face à face, et le second, qui conduira votre Fils lui-même, ne sera-t-il pas comblé de vos faveurs! Si celui qui a porté la Loi de mort a été dans la gloire dès cette vie, jusque-là que les enfants d'Israël ne pouvaient supporter le brillant de sa face, que sera-ce, ajoute S. Paul, de celui qui aura porté sur ses bras la Loi de vie et de l'esprit? Sans doute qu'il jouissait d'une contemplation adorable et d'une vue de Dieu glorieuse.

Je rapporte cette pensée et je tire ces conséquences comme celles de mon esprit, éclairé toutefois, il me semble, de la lumière de la foi. Ne sentant point ici aucune activité, ni travail de mon intelligence pour produire ces choses, je laisse à mon directeur d'en juger.

Neuvième jour

SAINT JOSEPH ET DIEU LE FILS[1]

Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater et soror et mater est.

Quiconque fera la volonté de mon Père qui est dans les cieux, c'est celui-là que je reconnais pour mon frère, pour ma sœur et pour ma mère. (Matth., XII, 50.)

Faire la volonté du Père céleste, ce mot seul devait, selon les prophètes, renfermer toute l'histoire de notre Messie, sa naissance, sa vie et sa mort. Un aveugle abandon aux ordres du Ciel fut, pour ainsi parler, le signal de son entrée dans le monde: *Fiat mihi.* Toute son occupation, toutes ses délices, sa nourriture même, ainsi qu'il s'exprime, fut, pendant toute sa vie, de remplir le cours de la destinée que son Père lui avait marqué: *Meus cibus est*[2]. Enfin, la plus généreuse obéissance fixa le terme de sa carrière, en l'immolant sur une croix: *Non sicut ego volo*[3]. Est-il surprenant, après cela, qu'il ne reconnaisse pour proches, qu'il ne regarde comme lui appartenant, que ceux qui accomplissent la volonté de son Père? *Quicumque fecerit voluntatem Patris mei, qui in cœlis est, ipse meus frater et soror et mater est*[4].

Est-ce donc à dire, reprend S. Jean Chrysostome, qu'il compte absolument pour rien les nœuds du sang et de la nature? A Dieu ne plaise que nous le pensions! reprend ce Père. Mais après tout, ajoute-t-il, que servait-il d'être ses frères, à ceux qui, comme dit l'Évangile, ne croyaient point en lui? Tant il est vrai que les titres extérieurs, quels qu'ils soient, ne sont rien qu'autant que l'on s'en montre digne. Appartenir à Jésus-Christ, même selon la chair, ce n'est une gloire qu'à ceux qu'une conformité de sentiment et de conduite rapproche de lui selon l'esprit.

Si je veux vous donner une idée juste de la gloire de S. Joseph, il ne faut donc point séparer ces deux traits de convenance et de rapport: rapport qu'il eut avec Jésus-Christ dans l'ordre de la grâce, ce sera le sujet de la première partie; rapport qu'il eut avec Jésus-Christ dans l'ordre de la nature, ce sera le sujet de la seconde.

Ainsi, considérant aujourd'hui Jésus-Christ comme le centre et la source de toute gloire, de quel éclat radieux allons-nous

1. Par l'abbé Clément. — 2. Joan., IV, 34. — 3. Matth., XXVI, 39. — 4. Matth., XII, 50.

couronner celui qui, après l'auguste Marie, lui appartient de plus près que personne !

Mais, connaître tout le mérite de S. Joseph, c'est une connaissance réservée pour le séjour de la gloire, disait une illustre et sainte vierge du XVIme siècle. Esprit-Saint, éclairez-nous ! Que nous en apprenions assez, du moins, pour nous instruire ! Vous nous obtiendrez cette grâce, ô vous, Reine des vierges. C'est ici l'éloge de votre époux : vous n'y pouvez sans doute être insensible ; soutenez-nous par votre intercession puissante ! *Ave, Maria.*

I. — Une acceptation sans réserve de tout ordre de la Providence, en sorte que nos volontés perdues et abîmées, pour ainsi dire, dans la volonté du Père céleste, s'y trouvent confondues avec celles de Jésus-Christ, c'est là l'alliance spirituelle que nous pouvons tous contracter avec lui, alliance qui sera d'autant plus étroite, par conséquent d'autant plus glorieuse, que notre obéissance sera : 1° plus aveugle ; 2° plus généreuse. Appliquons ces deux traits à celle de S. Joseph, pour juger sainement de sa gloire.

Souffrez que je commence par ces traits simples qui peignent presque également toute la Famille sainte, et Jésus, et Joseph, et Marie : spectacle ignoré des hommes, mais spectacle digne de Dieu !

Fils de rois et de prophètes, de patriarches et de pontifes, Joseph comptait parmi ses aïeux tout ce que la tribu de Juda révérait de plus illustre. Issu de la famille de Jessé, reste précieux de la maison royale de David, fils de ce fameux Zorobabel, en qui les rois promis à Juda par Jacob commencèrent à revivre après l'interruption de tant d'années, ne devait-il pas profiter de son illustre naissance, cet homme à qui, surtout depuis l'extinction de la noble famille des Machabées, la couronne paraissait revenir de plein droit ?

Mais, depuis le retour de la captivité, les tribus étaient confondues, les partages faits par Josué ne subsistaient plus ; la révolution de l'État avait changé toutes les fortunes particulières. Prince par sa naissance, Joseph se trouvait réduit à la simple condition d'un artisan. Au lieu d'habiter les riches campagnes assignées autrefois à sa tribu, il demeurait dans la petite ville de Nazareth, ville de Zabulon, tellement méprisée, que c'était, selon la remarque de l'Évangile, un proverbe dans la Judée : « Nazareth peut-il porter rien de bon ? » Là, sans biens, sans héritage, Joseph subsistait du travail de ses mains.

Cependant, content de son sort, dit S. Jean de Damas, il voyait sans envie Rome maîtresse de Jérusalem, et Hérode

assis sur le trône de sa famille. Les différentes revolutions de l'empire, qui firent tant de fois changer de face à sa patrie, n'altérèrent jamais la tranquillité de son cœur. Admirant les différents coups d'un Dieu qui cache aux sages l'action de son bras, il n'y prend d'intérêt que pour le remercier et le bénir; plus grand, plus heureux, dans sa pauvreté, qu'Auguste, sur le premier trône du monde, parce qu'il aime sa pauvreté ou, pour mieux dire, il n'aime que la volonté de celui qui le fait pauvre.

Ne négligeons point un détail que les saints Pères ont si soigneusement remarqué. Tantôt ils nous le représentent courbé sous la pesanteur des fardeaux qu'il porte, harassé, tout en sueur, par les fatigues d'un travail opiniâtre; tantôt dans l'intérieur d'une sainte maison, s'entretenant des douceurs du service de Dieu avec la plus parfaite des épouses, ou portant à la table la plus frugale les goûts d'une sainte mortification; tantôt franchissant à pied les montagnes de la Judée, pour aller offrir ses présents et ses vœux au temple du Seigneur. Dans l'exercice obscur de ces occupations pénibles et si mortifiantes pour l'amour-propre, il attendait l'accomplissement des anciennes promesses.

Elles étaient prêtes, en effet, à s'accomplir, et, lui-même, il devait y avoir plus de part qu'il ne pensait sans doute. Je voudrais m'arrêter plus à loisir sur ces traits simples, en profiter pour nous instruire et nous sanctifier, chacun dans notre état, par la seule acceptation de l'ordre de la Providence qui nous y place. Mais déjà, porté sur les ailes de la grâce, aux opérations de laquelle il s'abandonne, cet aigle s'est élevé bien au-dessus de notre faible portée. Osons cependant le suivre, et admirons cette obéissance parfaitement aveugle, et dans ce qui lui est inspiré de plus secret, et dans ce qui lui est révélé de plus obscur. Au reste, un éloge si beau ne peut être puisé que dans les sources les plus pures. Suivant l'Évangile, je n'y ajouterai que les commentaires des saints Docteurs.

Joseph, depuis ses plus tendres années, vivait dans une exacte retraite, seul avec Dieu, qui possédait seul toutes les inclinations de son cœur. Cependant, dans un âge avancé, je le vois tout à coup, s'annonçant comme parent le plus proche de Marie, rechercher en cette qualité son alliance, la prendre publiquement pour son épouse. Quelle contradiction! Rétracte-t-il l'offrande qu'il a faite au Seigneur? Reporte-t-il la main sur l'holocauste qu'il a voué? N'est-ce point donc ce Joseph que les anges virent et admirèrent dans sa jeunesse, consacrant à l'époux des vierges la fleur de sa virginité? Ce n'est pas contradiction: c'est, disent les saints Docteurs que je copie, un miracle

de foi et de soumission qui surpasse tout ce qu'on a vu de plus admirable dans la vie des anciens patriarches.

Le Seigneur, dit S. Jean Chrysostome, voulait conduire ce nouveau juste par les mêmes voies, voies ténébreuses d'obéissance aveugle, de foi obscure, par lesquelles il avait conduit autrefois les premiers justes. Sans doute, continue ce Père, il avait révélé, du moins obscurément, à celui-ci la plus grande part qu'il devait avoir à la délivrance prochaine d'Israël : *Benedicentur in semine tuo omnes gentes*, lui avait-il dit, ainsi qu'à Abraham : Ma bénédiction va se répandre sur la terre par celui qui sera nommé ton fils. Joseph ne dispute pas, comme Moïse; il ne s'informe pas, comme Abraham, de quelle façon s'opérera le mystère: il croit. En même temps, Dieu lui ordonne de prendre Marie pour épouse: il croit, il obéit.

Mais remarquez la conformité de la conduite de Dieu à l'égard des deux cœurs qu'il voulait unir de la plus belle union qui fut jamais. Il prépare un époux à Marie par les mêmes voies par lesquelles il préparait une mère à son Fils.

Joseph et Marie, chacun de son côté, ne pensaient qu'à jouir, dans le silence, des précieux avantages de l'état le plus parfait, lorsque la même voix se fait entendre à tous les deux. Non, vos ordres, Seigneur, n'eurent jamais rien de plus obscur pour Abraham. N'est-ce point ainsi, dit S. Jean Chrysostome, que vous redemandiez à votre serviteur l'Isaac que vous lui aviez donné par un miracle? Mais de qui admirerons-nous davantage l'obéissance? Abraham, sur l'autel, en immolant son fils, ranime toute sa confiance aux promesses du Seigneur; et Joseph, dans le temple, poursuit S. Jean Chrysostome, en donnant sa foi à Marie, renouvelle son vœu de chasteté sans qu'il doute même s'il le peut accomplir.

Que ce fut donc pour lui une consolation bien douce, de trouver dans le cœur de Marie des sentiments si conformes aux siens! C'est le beau nœud de la divine charité, qui forme entre eux cette union parfaite qui règne entre les anges. Mais quand finira le temps d'épreuves? Que d'admirables vertus l'aveugle obéissance de ce nouveau juste lui donna-t-elle lieu d'exercer en cette occasion!

Le grand mystère du Verbe incarné venait de s'opérer dans le sein de Marie. Appliquez-vous, je vous en supplie. Ceci, peut-être, vous semblera nouveau: cependant, je ne dis rien de moi-même, j'extrais tout des saints Docteurs. Voici l'opinion de la plupart :

Joseph était juste; il démêla, il entrevit le mystère: de là l'état de perplexité dans lequel les auteurs sacrés le représentent.

Il était juste, il connaissait Marie. Une voix intérieure,

quoique obscure, lui annonçait, dans le secret de l'âme, l'opération merveilleuse de l'Esprit-Saint. Il était juste: il crut. Sans doute, il était plus difficile, dit S. Ambroise, de croire qu'une vierge pût enfanter, que de croire qu'une femme stérile pût concevoir. Mais aussi fallait-il bien plus de foi dans le père de notre Jésus, que dans le père d'Isaac ou de Jean-Baptiste. Cependant, si une femme stérile conçoit, pourquoi une vierge ne le pourrait-elle pas? Joseph était juste, et le juste qui vit dans la foi n'hésite ni ne raisonne.

Accuser son épouse, c'est une pensée, dit S. Basile, qui ne peut venir en son esprit. Demeurer désormais avec elle, son humilité, dit S. Jean Chrysostome, le respect que la connaissance d'un tel mystère lui inspire pour son épouse, l'en font juger indigne. Il se résout donc à se séparer d'elle: séparation qui déchire son cœur, mais que son humilité, que sa foi lui fait regarder comme nécessaire.

Sentiments d'humilité, de foi semblables, continue S. Bernard, mais bien supérieurs à ceux de S. Pierre, qui priait son Seigneur et son Maître de s'éloigner de lui: « Seigneur, retirez-vous de moi, parce que je suis un pécheur[1]! » sentiments d'humilité, de foi semblables, mais bien supérieurs à ceux du centurion fidèle, qui se reconnaissait indigne de recevoir Jésus dans sa maison; sentiments d'humilité, de foi semblables, mais bien supérieurs à ceux d'Élisabeth, qui ne vit Marie entrer chez elle, qu'en frémissant de crainte et de respect; sentiments d'humilité, de foi, que lui inspire la présence d'un Dieu habitant dans le sein de son épouse toujours vierge. Il ne comprend ni ne cherche à comprendre ce mystère: mais il le croit, et il ne peut plus se sentir si près du sanctuaire de l'Esprit-Saint.

Tout le porte donc à se séparer, mais sans éclat; prenez garde à cette circonstance: car voici comment S. Basile raisonne. Il était juste: s'il soupçonnait l'innocence de son épouse, il ne pouvait se dispenser d'un éclat que la loi lui ordonnait. Pourquoi donc sans éclat? Ah! répond S. Bernard, c'est qu'il respecte la mère, c'est qu'il craint pour l'Enfant. Qu'il s'en fallait qu'un chacun dût avoir les yeux de Joseph, et pour l'un, et pour l'autre! Hélas! ajoute ce Père, eussent-ils cru la Vérité muette dans le sein de sa mère, ces incrédules qui la méprisèrent lorsqu'elle prêchait avec tant de force dans le temple? Qu'eussent-ils osé contre un Dieu qui ne se manifestait pas encore, ces impies qui le méconnurent, qui le crucifièrent dans l'éclat le plus brillant de ses prodiges?

1. Luc., V, 8.

O foi de Joseph, admirable foi! Parce qu'il croit, son humilité lui ordonne de se séparer de Marie ; parce qu'il croit, sa prudence lui défend de s'en séparer ouvertement!

Il est temps, Seigneur, que votre volonté se manifeste enfin plus clairement. Parlez à votre humble serviteur : son aveugle obéissance l'a sans doute assez mérité ; c'est aux simples, aux humbles, aux aveugles volontaires, que les secrets de Dieu se manifestent. Jusqu'à présent, il n'a conduit celui-ci que par la voix de l'inspiration toujours obscure, à travers les ombres de la foi. Ici commence enfin une vie de révélations, de songes mystérieux, de prophéties, d'extases. Un ange lui parle, il lui ordonne de reconnaître hardiment Marie pour son épouse. L'humilité cède à l'obéissance ; mais qu'il lui faudra payer chèrement les faveurs que Dieu lui fait et lui prépare!

Endurcissez-vous, âme du juste, contre les dangers qui vous menacent de toutes parts! Que de persécutions, que de souffrances vont éprouver désormais la générosité de son obéissance!

Vous savez qu'il était déterminé, par l'immuable volonté de l'Éternel, que son Fils naîtrait à Bethléem. Ainsi l'avaient annoncé les prophètes, et, pour donner à Joseph et à Marie le mérite de la plus généreuse obéissance, comment ménage-t-il l'exécution de son décret?

Nous tous, que l'ordre de la Providence a soumis à des maîtres, instruisons-nous! C'est par leur organe que la volonté de Dieu sur nous se déclare. Quels que soient leurs commandements, ce n'est point à nous à examiner s'ils sont justes dans leur principe, s'ils sont sages dans l'exécution: notre devoir est d'obéir. Joseph reconnaît la volonté de Dieu, dans l'édit de l'empereur de Rome; et que ne lui en coûte-t-il pas pour s'y soumettre!

Imaginez ce que doivent souffrir, dans un voyage long et pénible, des personnes pauvres et dénuées absolument de tout. Ajoutez les incommodités de la grossesse de Marie et les rigueurs de la plus rude des saisons. Mettez le comble à tant de maux par les traitements impérieux et méprisants que l'indigence attire toujours de la part des hommes.

Que ce tendre époux eût souhaité du moins de pouvoir, dans sa pauvre retraite de Nazareth, soulager sa chaste épouse, recevoir, le moins incommodément que sa pauvreté le lui aurait permis, l'auguste fruit de l'Esprit-Saint dans le sein de Marie! Qu'il eût voulu leur procurer, au Fils et à la mère, les petites commodités du moins qu'il eût trouvées à Nazareth, dans l'industrie de son travail ou dans la charité compatissante de ses proches!

Mais moi, ne devrais-je pas plutôt vous le représenter abîmé dans la douce contemplation du Verbe fait chair? Qu'il dut véritablement être transporté, au spectacle pompeux des légions brillantes de la milice céleste qu'il vit dans la plus belle des nuits, à la faveur de mille lumineux sillons, venir former la cour de ce Dieu nouveau-né! Quels furent ses ravissements, quelles extases lorsqu'il entendit les charmants concerts qui annonçaient la paix du monde! De quels torrents de délices dut-il être inondé, en recevant dans ses bras, adorant, serrant contre son sein le Messie d'Israël! Mais ne nous distrayons pas de la pensée de ce que lui coûta son obéissance, même par le souvenir des faveurs dont elle fut récompensée.

Pensez-vous, en effet, que tant de faveurs pouvaient le distraire lui-même de la cuisante douleur qu'il devait ressentir en se voyant forcé à loger la mère de Dieu dans une étable, à coucher le Fils de Dieu dans une crèche? Il le voit pleurer, il l'entend gémir, tremblant de froid, sans pouvoir lui fournir d'autre soulagement qu'un peu de paille!

Avançons, avançons. Ce n'est là que le prélude des sacrifices qu'il doit en coûter à son cœur. Ici, le voyez-vous tenant Jésus entre ses bras, lui servant d'autel, couvert de son sang, — quelques saints Docteurs ont dit bien plus: — obligé d'exercer lui-même l'office de ministre, à la cérémonie sanglante de la Circoncision?

Suivez-le cependant. Bientôt vous le trouvez dans le temple, offrant encore et immolant déjà par avance ce cher Fils. Car, enfin, les autres pères qui présentaient leurs fils au temple ne donnaient rien qu'aussitôt ils ne rachetassent, et tout ce grand sacrifice se réduisait pour eux à l'offrande d'un agneau ou de deux colombes, et de quelques sicles d'argent. Il n'en est pas ainsi de Joseph, dit S. Jean Chrysostome. La loi, portée principalement pour Jésus, continue ce Père, oblige plus étroitement et Joseph, et Marie. Les autres premiers-nés se rachètent, parce qu'ils ne sont que des figures, en actions de grâces de l'oblation de Jésus. Pour Jésus, il ne se rachète qu'en apparence, et Marie et Joseph savent qu'ils en font une oblation irrévocable, et qu'une croix est l'autel auquel ils le consacrent.

On demande, pour soutenir un éloge, des traits rares, des traits singuliers de vertu dans les héros qu'on loue. Qu'on en cherche ailleurs d'aussi singuliers et d'aussi rares qu'en celui-ci. Voulez-vous cependant que, pour y ajouter encore quelque chose, nous le suivions aux traces sanglantes de ses sueurs et de ses alarmes, jusqu'en Égypte?

« Joseph, fils de David, prenez la mère et l'Enfant, fuyez en Égypte; vous y demeurerez jusqu'à ce que le Seigneur vous

en rappelle[1]. C'est Dieu qui parle, et déjà Joseph est en route. Mais considérez, je vous prie, dit S. Jean Chrysostome, et la cause, et les circonstances, et le terme, et la durée de cet exil.

Car, en premier lieu, toute autre foi que celle de Joseph n'eût-elle point été ébranlée? continue notre saint Docteur. En effet, l'étrange économie ! il doit sauver son peuple, et il fuit, cet Enfant. Ah! fuyez, Joseph, reprend Origène, fuyez. Sa naissance n'a point encore été assez obscure; les prodiges dont vous avez été témoins ont alarmé la cour. Le tyran de votre patrie en veut à ses jours. — Eh quoi ! qu'importe donc, reprend S. Jean Chrysostome, qu'un tyran frémisse de rage : un Dieu pour cela doit-il fuir ? Que la terre s'arme : un Dieu doit-il trembler, et la faible poussière qui vole peut-elle troubler les cieux ? Marques de faiblesse et d'impuissance dans un Dieu, qui scandalisent peut-être notre débile raison, mais qui ne peuvent faire chanceler l'obéissance du juste.

Prenez donc garde, en second lieu, ajoute S. Jean Chrysostome, que l'ange même ne lui promet pas, comme il promit à Abraham et à Moïse, qu'il serait avec lui. La foi de Joseph n'a pas besoin de ce soutien. Elle perce les voiles qui lui cachent un Dieu dans cet Enfant qu'il porte. Assuré sous cette sauvegarde divine, il se hâte, dès la même nuit, d'affronter tous les dangers d'un long voyage, toutes les incommodités de la saison, toute l'horreur des déserts qu'il lui faut traverser; sans craindre ni pour la faiblesse de l'Enfant, ni pour la délicatesse de la mère, il va. Et où ? — Troisième remarque de S. Jean Chrysostome : en Égypte, dans cette terre toujours ennemie de sa patrie, dans cette terre, le tombeau de ses pères qui y furent si cruellement persécutés, dans cette terre qui était encore alors le siège de l'impiété et de l'idolâtrie, le centre où s'étaient réunis tous les vices, qui tous y trouvaient des autels et des temples. Mais, sans vouloir pénétrer dans les desseins de Dieu qui l'envoie, sans chercher à les comprendre, Joseph s'expose à tout pour obéir.

Où sont-ils ces contradicteurs éternels qui, dès qu'on leur annonce l'ordre de Dieu, se retranchent toujours sur le pourquoi, sur le comment : ces cœurs timides, qui, dans la prévoyance d'un avenir qu'ils ne verront peut-être pas, cherchent des prétextes pour se soustraire à l'observation présente d'une loi qui les presse? Voyez-vous que Joseph demande même combien durera son exil? « Demeurez-y jusqu'à ce que je vous rappelle. » Dieu le rappellera, cela lui suffit. Au temps, au moment marqué par le Seigneur, il reviendra avec la même obéissance.

1. Matth., II, 13.

Qu'il est donc beau de se représenter ici, (je copie toujours S. Jean Chrysostome,) non pas la descente de Jacob en Égypte, — ce n'était qu'une faible figure de cette fuite ; — non pas le passage même du peuple dans les déserts, sous la conduite de Moïse, — figure à la vérité plus lumineuse, mais toujours simple figure de cette suite ; — suivons plutôt la sainte Famille elle-même conduite par son auguste chef. La pensée des dangers ne l'a point effrayé; le danger présent soutient, anime, affermit son courage.

C'est bien ici cependant que les fontaines devaient jaillir des roches et les suivre pour les rafraîchir dans la route. C'était bien ici que le ciel devait faire pleuvoir sur eux le pain des anges. Non, non, Joseph sait qu'il y a plus que tout cela dans Jésus seul, plus que l'arche sainte qui précédait Israël : plus que la colonne, soit de feu, soit de nuées, qui lui traçait sa route ; plus que la manne qui le nourrissait dans le désert. Tout cela n'était, en effet, que la figure du Jésus qu'il emporte. Content du trésor qu'il possède, il met toute sa félicité, toute sa gloire à souffrir pour Jésus, avec lui, sous ses yeux. Encore plus de difficultés, plus de dangers, plus de souffrances, c'est tout ce qu'il souhaite, pour mieux marquer au Dieu qu'il accompagne, sa fidélité et son amour.

Enfin, après tant de traits de la plus héroïque vertu, n'aurais-je pas le droit d'en supposer mille autres semblables ? Mais une si belle vie ne veut pas être louée par des conjectures. Joseph était juste ; c'est, de plus, tout ce que dit de lui l'Évangile. Juste, selon l'explication de S. Jean Chrysostome, c'est-à-dire parfait en tout genre de vertu. Donnez donc maintenant l'essor à vos pieuses pensées. Faites un détail exact de toutes les vertus ; portez chaque vertu au plus haut degré où l'humanité puisse atteindre. L'Évangile et les saints Pères vous autorisent à tout appliquer à l'époux de Marie. Ce sera comme un nouveau nœud de rapport intime qu'il eut avec Jésus-Christ dans l'ordre de la grâce, un nouveau rayon, par conséquent, ajouté à sa gloire.

Mais ne nous privons pas de la satisfaction d'étudier et de méditer encore ce qu'il trouva de gloire et de solides avantages dans le rapport singulier qu'il eut avec Jésus-Christ, selon la chair et dans l'ordre de la nature. C'est, si j'ose ainsi m'exprimer, sa seconde couronne, le second point de son éloge.

II. — Je vous salue, Joseph, vrai fils de David, illustre époux de la mère de mon Dieu ; nommé le père, reconnu avoué de Dieu pour père de son Verbe fait chair. Entre tous les enfants d'Adam, en fut-il un à qui le Seigneur appartint de telle sorte

qu'on le prit pour son père? O Joseph, ô le plus glorieux de tous les hommes, vous à qui l'Éternel a donné sa Fille bien-aimée pour épouse, à qui le Fils unique de Dieu a confié sa véritable mère et que l'Esprit-Saint a, en quelque sorte, mis à sa place en lui remettant sa chaste épouse!

Ainsi chante l'Église. Mais nous, comment entrerons-nous dans la méditation de tant de gloire? Toute fondée sur les mystères les plus sublimes, les plus inconcevables, n'est-elle pas elle-même un mystère infiniment au-dessus de la portée de nos faibles esprits? Tâchons cependant aujourd'hui d'élever nos pensées, et voyons:

1° Ce que ce rapport, que S. Joseph eut avec Jésus-Christ dans l'ordre de la nature, renferme en premier lieu de grandeur.

2° Quelles sont les prérogatives qu'il lui donne: en deux mots, la gloire et le bonheur de ce rapport, gloire également solide et éclatante.

Disparaissez donc d'abord, gloire mondaine, vaine gloire qui n'est jamais fondée que sur les jugements souvent faux, toujours incertains, que portent des hommes si faciles à tromper, et que la passion presque toujours aveugle! Les jugements de notre Dieu sont toujours vrais, ils sont seuls infaillibles, et c'est au jugement de Dieu que Joseph est glorifié.

Disparaissez, titres mondains, titres frivoles que donne ou le hasard de la naissance, ou le caprice de la fortune, titres presque jamais mérités, acquis souvent dans leur origine par le crime et l'injustice, titres qui ne servent quelquefois qu'à faire mieux sentir, par leur éclat, la bassesse et l'indignité de celui qui les porte! Un titre solide, c'est celui qui vient du choix d'un Dieu, d'un Dieu qui récompense et qui donne toujours, par sa grâce, de quoi soutenir l'éclat des titres dont il honore. Des titres solides, ce sont donc ceux de Joseph.

Disparaissez, grandeurs mondaines, grandeurs spécieuses, mais qui n'ont dans la vérité rien de réel! Supposez-les soutenues d'un éclatant mérite: si c'est un vrai mérite, elles lui sont toujours inférieures, elles ne peuvent le récompenser exactement; au contraire, elles en tirent elles-mêmes tout ce qu'elles ont de véritable éclat. Mais la grandeur de Joseph, elle est telle, qu'aucune vertu humaine ne la pouvait mériter à la rigueur. Elle a cela de propre, avec les dons de la grâce et de la gloire, qu'elle perfectionne la vertu, qu'elle fait honneur à la vertu.

Que sont donc enfin toutes les dignités humaines? Mais je cherche quelque chose de plus brillant et de plus beau que les sceptres et les diadèmes, pour l'anéantir auprès de cette gloire. Les titres les plus glorieux dans l'ordre de la grâce même, où tout est solide et réel, en pourraient-ils soutenir le parallèle?

Guides et conducteurs des peuples, pasteurs du saint troupeau, lumières du monde, apôtres, géants évangéliques, martyrs même de Jésus-Christ, abaissez vos palmes, déposez vos couronnes aux pieds de celui que Dieu donne pour père à son Fils! Après la dignité de Marie, mère de Dieu, dans le sens propre et naturel, est-il une dignité pareille à celle de Joseph, époux de Marie, père adoptif de Jésus?

Oui, ne craignons pas de lui donner le nom de père; nous le lui donnerons après les saints Évangélistes, après les anges, après Marie, après Dieu même.

S'agit-il, en effet, de nous donner l'exacte généalogie de Jésus-Christ: c'est du côté de Joseph que les Évangélistes la dressent, remarque S. Jérôme.

S'agit-il d'annoncer les ordres de Dieu sur ce qui concerne la personne adorable de Jésus-Christ: c'est toujours à Joseph, comme au chef de la sainte Famille, que les anges sont envoyés, — autre remarque de S. Jean Chrysostome.

S'agit-il, continue ce Père, de concert avec S. Augustin, d'imposer un nom à Jésus: (c'est, disent ces deux saints Docteurs, le droit des seuls pères,) ce droit est donné à Joseph; Dieu l'établit son vicaire, en quelque sorte, et lui confie son autorité à cet effet.

Marie elle-même, ajoute S. Augustin, parle-t-elle de Joseph à Jésus: Votre père, lui dit-elle, votre père et moi nous vous cherchions. Et ne croyez pas, dit encore ce saint Docteur, que Jésus même lui refuse ce titre, car vous voyez qu'il ne le lui refuse pas plus que celui de mère à Marie même. Et s'il paraît un moment les méconnaître, prenez garde que c'était au moment qu'il était dans le temple, où la chair ni les alliances de la chair n'ont point lieu.

Père de Jésus, qu'est-ce donc à dire? Rappelez-vous ce que vous avez ouï jamais de plus grand, tout ce que la foi nous enseigne de notre Messie. Voilà le père de celui que l'Éternel, du milieu d'une gloire éclatante, digne de sa grandeur, comme parle S. Pierre, reconnaît pour son Fils bien-aimé, l'objet de ses complaisances éternelles, l'image de sa substance, le rayon substantiel de ses gloires qu'il nous ordonne d'écouter, le père de celui par qui tout a été fait, sans qui rien n'existe, qui a fourni, qui conserve et soutient, qui porte, pour ainsi dire, tout l'univers, comme S. Paul s'exprime, par sa parole toute-puissante; le père de la Vérité, de la Sagesse incarnée, de celui que les patriarches ont désiré de voir, qu'ils n'ont vu qu'en esprit, qu'ils ont adoré de loin, et dont l'espérance seule a fait toutes les délices; de celui que tant de prophètes ont annoncé, dont toute l'Ancienne Loi n'était que la figure; du

nouveau législateur qui s'annonce Dieu, dans toute la Judée, par les œuvres les plus merveilleuses de la divinité, que toute la nature reconnaît pour son Auteur, à la voix duquel les éléments se troublent et se confondent, dont l'enfer étonné avoue et publie la puissance; de celui qui entraîne à sa suite les peuples par les charmes divins de sa personne, dont une seule parole enchaîne les passions, captive les esprits, transforme les cœurs : en voilà le père.

Mais que fais-je, indiscret? Le Sage m'avait averti d'éviter cet écueil. Pour comprendre la dignité du père, j'ai voulu sonder les abîmes de la majesté du Fils : *Scrutator majestatis*[1]; et je me sens véritablement accablé du poids de la gloire qui rejaillit de l'un sur l'autre : *Opprimetur a gloria*[2].

Imaginez les honneurs que Jacob reçut à la cour de Pharaon, quand il y fut reconnu pour le père du sauveur de l'Égypte. Ah! que le père de notre Jésus doit être bien plus glorieux à nos yeux! qu'il mérite de nous d'autres honneurs et d'autres respects!

Dirai-je à présent, avec S. Isidore, qu'il fut l'Énos du Testament Nouveau, qui, ayant eu le bonheur de prononcer le premier l'auguste nom de Jésus, eut le premier la gloire d'invoquer véritablement le nom du Seigneur?

Ajouterai-je, avec S. Bernard, que c'est le Samuel de la nouvelle alliance, qui, ayant nommé, circoncis, offert au temple notre Jésus, sacra proprement notre vrai Roi?

Dirai-je, avec S. Ambroise, que c'est le sage Mardochée chargé du succès de notre Reine; et à qui le Roi souverain donna l'anneau de son sceau pour commander, par cette marque d'honneur, au Verbe incarné qui lui était soumis?

Mais, encore une fois, les images manquent, toutes les figures sont trop faibles, pour exprimer tant de grandeur : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* Je dirai, avec S. Isidore, qu'il fut élevé bien au-dessus de la sublimité des anges. Époux de Marie, père de Jésus, ces deux mots en disent, ce me semble, bien davantage. Je dirai encore, avec S. Bernard, qu'il fut en un sens le libérateur du monde. Dirai-je trop de celui entre les mains duquel avait été remis le prix de la Rédemption? Le nommerai-je enfin, avec S. Jean Chrysostome, le roi de la nature? Dirai-je qu'il fut un objet de vénération et de respect pour les anges même? Est-ce assez dire de celui à qui devait obéir la divine Marie, à qui le Verbe de Dieu était soumis? *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.*

Contentons-nous à présent d'entrer dans le détail des prérogatives illustres auxquelles lui donna droit tant de grandeur.

1. Prov., XXV, 27. — 2. *Ibid.*

Mais, je vous avoue que je crains de hasarder des opinions particulières, et, d'autre part, je crains de faire injure à Jésus et à Marie en n'osant dire que peu. Quoi qu'il en soit, voici le raisonnement d'un savant théologien que l'Église nous permet de citer avec honneur dans la chaire : c'est le vénérable Bède.

Le Prophète est sanctifié, dit-il, avant que de naître ; le Précurseur reçoit dans le sein de sa mère la grâce d'adoption. Et pourquoi croirai-je que la Providence ait été moins attentive à former un père, qu'un précurseur et un prophète à mon Jésus ? Oui, fût-ce un égarement, je me plais à m'égarer dans cette pensée, si conforme au sentiment que j'ai de la grandeur et de la bonté de mon Jésus, de la dignité de sa sainte mère. Je pense que s'il eût été dans le monde un homme plus parfait que Joseph, Dieu l'eût donné pour époux à Marie, et pour père à son Fils. Sur ce principe, je considère avec complaisance la divine bonté, qui se hâte, pour ainsi dire, et s'empresse de l'enrichir des plus beaux dons de sa grâce, et Joseph qui, par la correspondance la plus fidèle, se prépare, dès sa première enfance, aux grands desseins de Dieu sur sa personne. Mais je ne prétends vous faire rien adopter que de certain. Renouvelez votre attention pour ce qui va suivre.

Vivre et converser avec Jésus-Christ, pouvoir commander à Jésus-Christ, mourir entre les bras de Jésus-Christ : les plus beaux apanages de la céleste adoption que Jésus-Christ fait de Joseph ! Tout ceci est solide.

Quel charme, en premier lieu, de vivre dans la compagnie sensible de Jésus, de s'entretenir familièrement avec lui ! Vivre avec Jésus ! demandez ce que c'est à ses disciples, qui ne pouvaient être séparés un seul moment de sa personne, et apprenez-le de ces frayeurs, de cette tristesse dont ils sont saisis au seul mot de séparation, de cette joie dont le retour de leur Maître les transporte après la plus courte absence.

Vivre avec Jésus ! demandez ce que c'est à Madeleine, et apprenez-le des douces extases dans lesquelles elle est ravie sitôt qu'elle peut embrasser ses genoux.

Vivre avec Jésus ! demandez ce que c'est à Joseph lui-même, et apprenez-le de la désolation où le jette, pendant trois jours, la perte de ce cher Fils ; apprenez-le des vifs élans de joie et d'amour que sa vue, en le retrouvant, lui inspire.

Heureux Joseph ! la seule mort pourra désormais vous en séparer. Étonné, dit l'Évangile, des merveilles qu'il entend raconter de Jésus, plus encore de celles qu'il lui voit faire, quel doux plaisir pour lui, dit un saint docteur, de les graver, de les conserver dans le secret de son cœur, et de les méditer sans cesse ! Quel doux plaisir surtout de le voir, comme parle encore

l'Évangile, croître de jour en jour en âge et en sagesse, c'est-à-dire voir, à mesure qu'il croît, ajoute S. Grégoire, l'Esprit-Saint, qui remplit son âme, se montrer au dehors et se manifester de plus en plus par des signes éclatants!

Heureux Joseph! vivre avec Jésus! Ah! c'est le bonheur des saints, la joie des anges. Pauvre retraite de l'homme juste, n'êtes-vous pas, en quelque sorte, comparable à présent au ciel même? Vous possédez, en effet, ce que le ciel a de plus beau, et les anges y viennent à chaque instant jouir de la félicité en contemplant celui que Joseph tient entre ses bras. Bonheur de Joseph, égal, et j'ose dire, en un sens, supérieur à celui des anges même! car, pour les mortels, ils ne jouissent de la félicité qu'après leur mort, dit l'Église en son office; pour Joseph, il jouit de Dieu pendant sa vie: il jouit donc de la félicité.

Vivre avec Jésus, s'entretenir avec Jésus! Quel esprit peut penser, qui pourra dire tout ce que Joseph trouve auprès de Jésus et dans son entretien, de solides avantages? Il est, dit S. Isidore, à la source des secrets de Dieu: quel mystère lui sera caché? Il est à la source des grâces: quelle espèce de secours spirituels lui peut manquer? Quelle vertu ce Dieu enfant, reposant sur le sein de celui qu'il nomme tendrement son père, quelle charité surtout ce Dieu tout amour lui inspire-t-il par ses innocentes caresses!

Autre prérogative, cependant supérieure encore aux deux premières: Joseph commande à Jésus: *Erat subditus illis*[1]. Approfondissons, s'il est possible, ce mot de l'Évangile.

Porter un sceptre, une couronne, qu'est-ce? Qu'est-ce que commander dans une cour? Commander à des mortels qui n'obéissent que par contrainte, commander à leurs corps! Leur âme est au-dessus de tout empire. Commander! mais en commandant, qu'il faut se restreindre et se borner, de peur de mettre dans l'impuissance d'obéir, tant les esprits sont faibles! Et voilà ce qu'on nomme être monarque, potentat, dans le monde! L'empire de Joseph, c'est le plus beau, le plus grand des empires. Il commande à celui que l'amour lui a soumis: empire d'amour, c'est le plus beau des empires: *Erat subditus illis*. Et celui que l'amour lui a soumis, c'est le Roi de la nature, le Monarque du ciel, le Créateur de l'univers, le vainqueur de l'enfer. Joseph ne commande-t-il donc pas, en quelque sorte, à la nature entière, à toutes les créatures, au ciel même, à l'enfer? *Erat subditus illis*. Ce mot dit tout cela, ce me semble. Ne dit-il pas bien plus?

1. Luc., II, 51.

Celui que l'amour lui a soumis, c'est son Créateur, c'est son Dieu, qui tient en sa main toutes les volontés, tous les esprits, pour les fléchir comme il veut. Ah ! Joseph ne commande-t-il donc pas, en quelque sorte, et à son propre esprit, et à son propre cœur ? Oui, ses passions, soumises à l'ordre de sa volonté, me semblent ne pouvoir plus exciter, dans son âme, de guerres intestines : *Erat subditus illis*. Se peut-il un empire et plus grand et plus beau ?

Je me hâte de conclure. Oublierai-je pourtant le précieux avantage de mourir entre les bras de Jésus-Christ ?

Il n'est que trop vrai, ce que l'on dit communément, que la mort est le moment critique pour l'homme : non seulement parce qu'elle fait tomber le masque qui couvre les fausses vertus, mais surtout parce qu'elle est, et du côté des tentations, qui ne sont jamais si fortes, et du côté de l'homme, qui ne fut jamais si faible, et du côté de Dieu, qui ne voile jamais sa bonté sous une plus grande apparence de rigueur et de justice : elle est, dis-je, le moment le plus périlleux pour les vertus les plus solides.

Pour Joseph, grâce aux privilèges augustes qui le distinguent, ce n'est point une épreuve : c'est une récompense ; ce n'est point un combat : c'est un triomphe. L'espérance d'avoir alors Jésus présent invisiblement, pour être le témoin de nos combats, l'appui de notre faiblesse, le rémunérateur de notre constance : c'est tout ce qui nous soutient à présent contre l'effroyable pensée de ce terrible passage. Le nom de Jésus dans notre cœur, le nom de Jésus à notre bouche fera toute notre force. Qu'est-ce donc de le voir alors sensiblement présent, qu'est-ce de mourir entre ses bras ?

Fuyez, légions infernales ! Pensez-vous, en effet, qu'elles puissent approcher d'un lit de mort que Jésus garde, tenter celui qui repose doucement et s'endort, plutôt qu'il n'expire, sur le sein de Jésus ? Fuyez, terreurs paniques, vains fantômes, frayeurs, épouvantes de la mort, fuyez ! Quel empire, en effet, pouvait exercer, quelle force pouvait avoir la mort contre celui qui trouve un asile entre les bras de Jésus ? Non, je ne crois pas qu'il y soit mort autrement que d'amour. Plongé, abîmé dans la fournaise d'amour, pénétré de ses flammes, peut-on mourir autrement que de l'activité du feu sacré ? Cette âme enfin purifiée sur les chastes lèvres de Jésus, (est-ce trop dire à présent, de toutes les âmes la plus pure,) s'exhale donc dans les embrassements de son Juge. Son Juge, c'est son Fils.

Accourez, anges saints, venez la recueillir sur les lèvres de Jésus même, portez-la au sein d'Abraham qui l'attend ; qu'elle aille consoler les anciens justes par l'espérance de

la Rédemption ! Et ce corps consacré par les pleurs de Jésus à une résurrection prochaine, venez le conserver dans le tombeau pour le grand jour, le jour du triomphe, dans lequel il doit le premier faire cortège au corps glorieux de Jésus ressuscité !

Béni soit donc, béni soit l'auteur de ces grandes merveilles ! mais béni soit donc aussi celui en faveur de qui elles s'opèrent ! O Joseph ! ô le plus glorieux, le plus heureux des hommes ! Et nous, quel fruit retirons-nous enfin de la méditation de tant de gloire ?

Jugez, par les prérogatives que S. Joseph eut sur la terre, quelle est à présent l'éminence de sa gloire et l'étendue de son pouvoir dans les cieux !

Oui, le voilà, dit S. Bernard, le vrai Joseph, que le Seigneur a établi le chef de sa famille, qu'il a fait le dispensateur de ses trésors, auquel il nous renvoie dans nos besoins, ainsi que Pharaon renvoyait son peuple au fils de Jacob : *Ite ad Joseph.* Écoutez donc aujourd'hui, Maison d'Israël, continue S. Bernard, écoutez la voix de votre Roi. En vous découvrant aujourd'hui le mérite et les grandeurs de Joseph, il vous a fait savoir que vous devez tous à présent fléchir le genou devant lui, que, dans toute l'étendue de son empire, les grâces ne s'accordent que par lui. Quels que soient vos besoins, allez donc à Joseph : *Ite ad Joseph.* Frères de Jésus-Christ, vous êtes ses enfants ; allez à votre père : Jésus, votre frère, ne vous fera de faveurs qu'autant qu'il reconnaîtra en vous de tendresse et de respect pour votre commun père. Allez donc à Joseph, frères, quoique dénaturés, quoique ingrats, frères meurtriers, qui avez trahi et vendu votre Frère, allez à Joseph. Dès que vous aurez fléchi le genou devant lui avec un repentir sincère, avec respect et confiance, toutes les richesses de l'Égypte seront à vous, les biens du ciel, les biens éternels. Puissent ces promesses animer votre confiance ! Puisse votre confiance vous être le gage de l'accomplissement de vos vœux pour le temps et pour l'éternité ! Ainsi soit-il !

Dixième jour

BETHLÉEM[1]

I. — LES PRÉPARATIONS DIVINES

« Qui peut douter que tout n'ait été disposé, dans la personne de S. Joseph, de manière à être une préparation digne de la haute dignité que Dieu devait lui conférer ? Qui peut douter

1. D'après le P. Faber.

que tout n'ait tendu à le former et à lui donner la consécration qui convenait au père nourricier du Verbe fait chair?... »

S. Joseph est à Bethléem, en Égypte, dans le désert et à Nazareth, comme l'ombre du Père éternel. C'est là ce qui constitue la sublimité de sa dignité. L'incommunicable et à jamais bénie paternité de Dieu lui est communiquée d'une manière figurative. Il est le père nourricier de Jésus; aux yeux du monde extérieur, il passe pour son véritable père. Il en exerce l'autorité et remplit envers lui tous les devoirs de l'affection et de la sollicitude paternelle. Que dis-je! dans sa nature humaine, Notre-Seigneur est subordonné à S. Joseph, lui qui, dans sa nature divine, ne pouvait jamais être subordonné au Père éternel. Les ineffables trésors de Dieu, de Jésus et de Marie, sont confiés à la garde de S. Joseph; et lui-même est un trésor, en même temps qu'il est le gardien des trésors de Dieu. Il occupe une place dans le plan de la Rédemption. Comme Jésus et comme Marie, il a ses types, ses précurseurs et ses prophéties dans l'Ancien Testament. Il prête son concours à Dieu pour tenir secret le mystère de l'Incarnation, et, en sa qualité de représentant du Père éternel, il nous rappelle constamment, dans son ministère auprès de l'Enfant-Jésus, le souvenir de sa divinité.

Quoi d'étonnant donc dans ce que les théologiens nous rapportent touchant les grâces nombreuses et les dons précieux dont il a été orné? Est-il surprenant que les fidèles croient que pour lui le moment de la Résurrection fut anticipé; qu'il fut un de ceux qui parcoururent les rues de Jérusalem le jour de Pâques avec leur corps ressuscité, et qu'il monta ainsi dans les cieux, le jour de l'Ascension, à la suite de Notre-Seigneur?

Quel trésor Jésus a donné à son Église, en lui inspirant cette tendre dévotion! Déjà toute sa doctrine touchant Notre-Seigneur avait été établie et fixée. Puisant dans les trésors de la tradition apostolique, l'Église avait trouvé le moyen de vaincre l'hérésie, et, en vertu de l'infaillibilité de la chaire de Pierre, elle avait sanctionné les actes des conciles et défini la vraie doctrine sur la personne et les deux natures de Jésus. Non seulement on avait établi la réalité de sa sainte humanité, l'unité de sa personne, la séparation distincte de ses natures et sa double volonté, mais on avait aussi exposé de sublimes vérités touchant son âme, ses facultés, le mode de l'union hypostatique; et les fidèles pouvaient venir librement s'abreuver à ces sources fécondes de la plus pure théologie. Mais une vérité dominait toutes les autres; les hauteurs inaccessibles de sa divinité s'élevaient, aux yeux des hommes, infiniment au-dessus de la région du doute.

Depuis le docteur jusqu'à l'enfant, nul ne pouvait révoquer en doute la divinité de Jésus-Christ, sans reconnaître qu'il n'était plus catholique. Mais, tandis que ces vérités étaient mises au grand jour, on avait à plusieurs reprises interrogé les profondeurs de la tradition apostolique sur la dignité de la mère de Dieu. En assurant l'honneur du Fils, on avait consulté les anciennes Églises, et la voix de Pierre, de Paul, de Jacques et de Jean, avait rendu des oracles qui enveloppaient le Fils dans l'honneur de sa mère. Et quand une fois le tumulte de ces conflits avec l'hérésie fut apaisé, quand la poussière qu'ils avaient soulevée eut disparu, alors, visible à tous les yeux et telle que S. Jean l'avait aperçue dans l'île de Pathmos, apparut la magnifique vision de la Femme, de la mère de l'Enfant-Roi, la tête couronnée de douze étoiles, et le croissant de la lune sous ses pieds. Aussi l'adoration de Jésus et la dévotion à Marie avaient irrévocablement pris leurs places dans le cœur des fidèles et dans le système pratique de l'Église, l'une versant sa lumière sur l'autre, et toutes les deux destinées à instruire, à éclairer, à nourrir et à sanctifier le peuple chrétien.

Mais une personne de ce qu'on appelait la « Trinité de la terre » demeurait encore en dehors de ces honneurs. La dévotion à S. Joseph existait, en quelque sorte, à l'état latent, dans l'Église. Ce n'était point qu'on s'attendît à ce que de nouvelles révélations vinssent ajouter quelque chose à ce qu'on savait déjà de lui : il appartenait exclusivement à la sainte Enfance, et on retrouvait son nom au commencement de l'Évangile selon S. Matthieu. Deux Évangélistes avaient gardé un silence absolu à son endroit, et un troisième l'avait à peine mentionné dans sa généalogie. La tradition gardait bien quelques faibles souvenirs de lui : mais ils n'avaient d'autre lumière que celle qu'ils empruntaient à l'Évangile de S. Matthieu. Tout ce que nous possédons sur S. Matthieu se trouvait là dès lors : seulement le sentiment des fidèles ne l'avait point saisi ; le temps de Dieu n'était pas encore arrivé. Le sentiment des fidèles n'était point semblable à la plénitude de la science que possédaient les Apôtres ; loin de là : il fallait que ce sentiment grandît peu à peu pour arriver à la hauteur de la science apostolique, qu'il s'en rendît maître, qu'il la saturât de ses dévotions, qu'il l'animât par ses institutions, qu'il s'y soumît enfin dans une hiérarchie parfaitement organisée. Mais le temps fixé par Dieu arriva enfin pour cette aimable dévotion ; et, comme tous ses dons, elle apparut quand les temps étaient sombres, et que l'orage grondait à l'horizon.

Belle Provence ! cette douce dévotion s'éleva, dans l'Église d'Occident, du sein de ton sol embaumé, semblable à un de

ces légers nuages de fleurs d'amandiers qui semblent flotter entre le ciel et la terre, suspendre leurs fraîches couleurs au-dessus de tes champs parfumés, aux premiers jours du printemps! Elle prit naissance au sein d'une confrérie, dans la blanche cité d'Avignon, et fut bercée par le courant rapide du Rhône, ce fleuve sur les flots duquel surnage la mémoire de tant de martyrs, qui arrose Lyon, Orange, Vienne, Arles, et se jette dans la mer qui baigne les rivages de la Palestine. La terre que la contemplative Madeleine avait consacrée par sa vie solitaire, où Marthe et son école de vierges avaient chanté les louanges de Dieu, où Lazare avait porté une mitre à la place d'un suaire, fut aussi le lieu où Joseph, qui avait réuni en lui, d'une manière si merveilleuse, la double dévotion de Marie et de Marthe, reçut ses premiers honneurs. C'est là que son culte prit naissance, pour se répandre ensuite dans l'Église universelle. Gerson fut suscité pour être le docteur et le théologien de cette nouvelle dévotion; sainte Thérèse, pour en être la sainte, et S. François de Sales, pour l'enseigner et la répandre parmi les peuples. Les maisons du Carmel furent pour elle comme la sainte Maison de Nazareth, et les collèges des Jésuites, le lieu paisible de son séjour au milieu de la sombre Égypte. Les âmes contemplatives la reçurent et en firent leur nourriture; celles qui aimaient une vie active s'en saisirent et allèrent, en son nom, soigner les malades et donner à manger à ceux qui avaient faim. Le peuple des travailleurs s'y attacha, car le Saint et son culte lui appartenaient à des titres égaux. Les jeunes gens se laissèrent aller à son attrait, et elle les rendit purs; les vieillards se reposèrent sur elle, et ils trouvèrent la paix dans son sein. Saint-Sulpice l'adopta, et elle devint l'esprit du clergé séculier. Et lorsque la grande Société de Jésus eut cherché un refuge dans le Sacré-Cœur, et que ses membres, dispersés sous le nom de Pères du Sacré-Cœur, entretenaient leurs lampes allumées afin qu'elles fussent prêtes au jour de la résurrection de la Compagnie, ils demandèrent à la dévotion à S. Joseph leur repos et leur consolation, et ils jetèrent les semences d'une nouvelle dévotion au cœur de S. Joseph, qui promet de produire un jour des fleurs et des fruits. C'est ainsi que la belle dévotion à S. Joseph attira à elle les Ordres religieux et les Congrégations, les grands et les petits, les jeunes gens et les vieillards, les ecclésiastiques et les laïques, les écoles et les confréries, les hôpitaux, les salles d'asile et les pénitenciers; c'est ainsi qu'on la voit partout, soutenant Jésus, partout marchant auprès de Marie, et projetant partout la douce image du Père éternel. Puis, lorsqu'elle eut rempli toute l'Europe de ses suaves parfums, elle traversa l'Atlantique, s'enfonça dans les forêts vierges,

embrassa tout le Canada, devint pour les missionnaires un auxiliaire puissant, et des milliers de sauvages firent retentir, au coucher du soleil, les bois et les prairies du nouveau monde, des hymnes en l'honneur de S. Joseph et des louanges du père nourricier de Notre-Seigneur.

Mais quel rapport tout cela a-t-il avec le Saint Sacrement? Beaucoup plus qu'on ne le pense: car le même sentiment des fidèles, d'accord avec la voix de l'autorité, a désigné cette dévotion comme convenant spécialement aux prêtres, et cela simplement à cause de leurs fonctions envers le Saint Sacrement. Parmi le petit nombre de prières à S. Joseph qui ont été indulgenciées par le Saint-Siège, il en est deux qui étaient réservées exclusivement aux prêtres. Celle qui doit être dite avant la Messe, après avoir parlé du ministère et des privilèges de S. Joseph, qui consistaient « non seulement à voir et à entendre Jésus, mais à le porter, à le baiser, à l'habiller et à prendre soin de lui, » poursuit en ces termes: « O Dieu, qui nous avez revêtus d'un sacerdoce royal, accordez-nous que, de même que le bienheureux Joseph a mérité de toucher respectueusement et de porter entre ses bras votre Fils unique, né de la Vierge Marie, nous puissions aussi servir à vos autels! » Et ailleurs, dans une Collecte intitulée *la prière efficace*, également indulgenciée par Pie VII, exclusivement en faveur des prêtres, S. Joseph est désigné comme le gardien des vierges Jésus et Marie, et le modèle de notre ministère envers l'un et l'autre.

Mais voyez le parallèle qui existe entre S. Joseph et le sacerdoce catholique. Il était l'intendant de la maison de Dieu; les mêmes fonctions sont dévolues aux prêtres. Il était le dispensateur des dons de Dieu; les prêtres le sont également. Il était le gardien du Pain de vie; c'est là leur plus grand privilège. Il touchait, il portait, il élevait, il abaissait le corps de Jésus-Christ; ne font-ils pas de même? Si Jésus était soumis à S. Joseph, il l'est, et d'une manière plus admirable encore, à ses prêtres. S'il fut donné à Joseph de baiser Jésus, les prêtres ne seront peut-être pas admis au même bonheur, mais ils baiseront la patène sur laquelle il reposait hier, et sur laquelle il reposera encore tout à l'heure. Si Joseph donna des soins de propreté à Jésus, s'il revêtit ses membres, les prêtres doivent, sous ce rapport, se contenter de laver les vases et les linges sacrés, d'envelopper son ciboire, de voiler son tabernacle et d'orner son trône couronné de fleurs. Qu'est-ce que l'exposition, la procession, la bénédiction, la communion, l'action d'ouvrir, de fermer le tabernacle et de porter le Saint Sacrement aux malades, sinon autant de répétitions de ce que faisait Joseph pour l'Enfant Jésus? Il existe seulement cette

différence, que ce qui était alors une prérogative accordée à lui seul, appartient maintenant à une immense multitude de prêtres, et que le mystère de la consécration est un grand et merveilleux empire qui s'étend infiniment au delà de la portée de notre intelligence, où l'ombre de S. Joseph ne saurait arriver, et où Marie, le Saint-Esprit et la grande œuvre primitive de la création, se présentent comme des traits de ressemblance. Mais le génie inventif de l'art chrétien, dans ses plus ingénieuses et ses plus heureuses inspirations, n'a pu rien trouver, pour rendre notre ministère à l'égard du Saint Sacrement, de plus exact et de plus expressif que les mystères de S. Joseph. Ainsi, la dévotion au Saint Sacrement rencontre et embrasse les deux grandes dévotions dont Marie et Joseph sont les objets, dans ses rapports avec la sainte Enfance, à laquelle l'une et l'autre appartiennent. On devait s'attendre, d'après la nature des choses, à ce que le Saint Sacrement devînt la dévotion universelle de l'Église ; on n'est donc point surpris d'y retrouver diverses traces des rapports particuliers qui existent entre elle et les autres dévotions de l'Église. Ces rapports font voir combien les dévotions spéciales sont loin d'être de simples ornements ou de purs hors-d'œuvre, dans le système catholique, et combien il est à la fois peu respectueux et contraire à la théologie, de chercher à établir un contraste entre elles et d'autres formes de la piété, comme si celles-ci étaient seules solides et fécondes en fruits. Tout se tient dans le catholicisme. La doctrine orthodoxe est attachée à ces dévotions ; l'honneur de Jésus y est attaché ; et quant à la mortification, pour qu'elle ait une valeur tant soit peu supérieure à l'autorité d'un stoïcien ou d'un faquir, il faut qu'elle provienne d'une institution pleine d'amour de Jésus, et de nulle autre cause.

II. — SAINT JOSEPH A BETHLÉEM

L'âme sublime de Marie s'efforce de s'élever à la hauteur et à la grandeur du mystère, et elle s'arrête devant son incompréhensibilité ; c'est pour elle une joie nouvelle, un redoublement de ravissement et d'extase, de voir qu'il est au-dessus de son intelligence ; et plus que jamais elle désire contempler cette petite face de son divin Enfant, qui lui exprimera, dans ses traits silencieux, ces mystères que les paroles ne peuvent représenter, et à la conception desquels la pensée ne peut donner ni nuance, ni forme. Toujours dans son extase, les animaux, la crèche, la paille, l'obscurité, le froid, semblent voltiger devant elle d'une manière confuse, et revêtus d'une double face : tantôt lui montrant leurs traits matériels définis, tantôt découvrant

à ses regards les belles physionomies de la pauvreté, du délaissement, du rebut, de la retraite et de la mortification. Elle regarda vers le ciel, et elle contempla en Dieu ces abîmes qu'indiquaient ces objets extérieurs. Elle regarda en elle-même avec sa nouvelle habitude qui datait de neuf mois, car pour elle son intérieur était ce qu'était le ciel pour les âmes des autres hommes: et la grandeur du mystère la fit trembler; elle désira, pendant même que son humilité craignait que son désir ne fût une volonté: mais le désir de son cœur, semblable à un trait qui ne peut plus être rappelé, avait précipité sa course. Il atteignit le cœur de l'Enfant, et immédiatement elle sentit le contact de Dieu, et elle entra dans un calme ineffable, et Jésus reposait à terre sur un pan de sa robe, et elle tomba à genoux devant lui pour l'adorer. Deux fois ses purs désirs l'avaient fait sortir de sa retraite de prédilection, une fois, du sein incréé du Père, et une seconde fois, de son sein créé, où il avait daigné habiter. Il semblerait que la douce volonté de Marie ait été le régulateur des décrets divins.

Marie a regardé la face du Dieu incarné. D'un seul coup d'œil elle y a lu d'innombrables merveilles célestes, et cependant elle voit que ses charmes sont inépuisables. La vision a surpassé toute l'attente, l'attente même de la mère! Elle contemple, et à mesure qu'elle contemple, elle peut comprendre comment les puissantes intelligences des anges et des hommes, dans la plénitude parfaite de leur gloire impérissable, s'épanouiront aux rayons de cette belle physionomie, et s'enivreront à jamais sur son expression si adorable, si variée, si douce, si majestueuse. Il se fait en elle un changement, dont ce changement visible est le signe merveilleux. Il se produit, dans sa vie de grâce, une crise ineffable, l'un de ces nouveaux commencements comme il s'en est produit un à l'Annonciation, comme il s'en produira un autre à la descente du Saint-Esprit. Elle avait cessé d'être le tabernacle du Dieu caché. La position de Dieu par rapport à elle avait changé, et ses grâces aussi avaient subi un changement, le seul changement qu'elles aient jamais connu; elles avaient reçu une augmentation prodigieuse. Elle fut tout à coup revêtue d'une pureté nouvelle, car Jésus avait exalté son intégrité sans tache par la manière dont il était né, comme il l'avait fait précédemment par la manière dont il s'était incarné. Jamais il n'y avait eu jusque-là de pureté créée qui ressemblât à celle de Marie. Elle contemple la face de son Fils, et pendant qu'elle le regarde, ses traits prennent la ressemblance de ceux de Jésus. Tantôt il lui apparaît comme une nature créée, tantôt elle le voit exerçant les fonctions redoutables de juge. La vaste raison de Jésus, avec la plénitude de sa conscience et sa profonde

sagesse, étaient manifestes, et cependant cette raison ne faisait pas disparaître les grâces délicates de l'enfance et de la faiblesse. Il y avait, dans le calme silencieux de son regard, quelque chose qui commandait l'adoration, par son caractère mystérieux, pendant même que la familiarité se sentait excitée par son éloquence presque suppliante et plaintive. Il en fut du moment de la Nativité comme du moment de l'Immaculée Conception et de celui de l'Annonciation; la mère commença pour la troisième fois une vie nouvelle de saintetés incompréhensibles.

Joseph s'approche aussi pour adorer. L'ombre terrestre du Père éternel s'arrête doucement au-dessus de l'Enfant. La naissance temporelle de Jésus est complète par la manière dont est ainsi figurée sa nativité sans commencement et sans fin. Joseph s'approche, Joseph le plus caché de tous les saints de Dieu, et enveloppé dans les nuages mêmes et les ombres qui environnent la source incréée de la Divinité. Son âme est un abîme de grâces sans nom, de grâces plus profondes que celles d'où jaillissent les vertus ordinaires. Il ne nous est pas possible de donner un nom au caractère de sa sainteté. Nous ne pouvons le comparer avec aucun autre des saints de Dieu. De même que son office était unique, de même sa grâce a été toute spéciale; elle a suivi ce qu'il y avait de particulier dans son office; elle a été aussi unique. Joseph a été pour Marie, parmi les hommes, ce que Gabriel était pour elle parmi les anges: mais il a été plus rapproché d'elle que Gabriel, car Joseph était de la même nature que Marie. Il a donc été pour elle, après Bethléem, ce que S. Jean a été après le Calvaire, de sorte que, probablement, s'il nous était possible de l'apercevoir, nous reconnaîtrions une certaine analogie entre sa sainteté et celle du disciple bien-aimé. Mais sa sanctification est cachée dans l'obscurité. Il est probable qu'il a reçu le don de la justice originelle, comme S. Jean-Baptiste. Ce qui est certain, c'est qu'il a été un vaisseau de la prédilection divine, prédestiné de toute éternité à un office particulier et incomparablement sublime, et revêtu des grâces les plus magnifiques destinées à le rendre digne de cet office. Car quelque merveilleux que fût son office à l'égard de Marie, l'office qu'il avait à remplir à l'égard de Jésus était encore de beaucoup supérieur, à moins peut-être que l'on ne dise, ce qui est plus vrai, que le premier n'était qu'une partie du second.

Il était, en face de Jésus, visiblement à la place du Père éternel. C'est pourquoi il était aimé d'une manière toute particulière par la personne divine qu'il représentait dans une fonction si imposante, et aussi d'une manière toute particulière par la seconde et la troisième personne de la sainte Trinité, à

cause de cette représentation mystérieuse. L'âme humaine de Jésus doit l'avoir regardé non seulement avec l'amour le plus tendre, mais encore avec un respect profond et une soumission ineffable. Quelque doux et humble, quelque pur et aimant qu'ait été S. Joseph, il nous est impossible de penser à lui sans un grand sentiment de respect, à cause de cette ombre même d'identité avec le Père éternel, qui lui appartient, et qui le cache à nos regards, lors même qu'elle le présente à notre foi. Nous ne pouvons pas décrire sa sainteté, parce que nous manquons de termes de comparaison. Non seulement elle était plus élevée que celle des saints, — elle était aussi d'un genre différent, — mais elle était éminemment cachée en Dieu. Sa vie n'était pas de cette terre. La place même qu'il occupait dans le monde n'était que l'apparence d'une place. Il a été une apparition dans le monde, une apparition du Père non engendré et éternel. Son âme était, pour ainsi dire, retirée en elle-même. Il était doux et clément, pauvre et obscur, passif et docile, et cependant il était une forteresse inexpugnable, à l'abri de laquelle l'honneur de Marie et la vie de Jésus étaient en sûreté. Si sa vie cachée était semblable à celle de Dieu, il en était de même de sa tranquillité. Sa justice, comme celle de Dieu, était tellement tempérée par la miséricorde, qu'elle perdait presque son aspect de justice, pour revêtir l'extérieur de l'indulgence. Sa sainteté avait été l'une des idées éternelles de Dieu, l'une de celles que Dieu avait entretenues avec le plus de complaisance, et qu'il avait conservées le plus près de lui-même. Il communiquait avec Dieu pendant les heures de son sommeil, comme si son sommeil n'avait été que le repos mystique de la contemplation,

Joseph, saisi de respect, s'approche de Jésus, qui vient de naître, afin de l'adorer avant de lui commander. Son âme se remplit silencieusement d'amour, et volontiers sa vie se briserait et s'écoulerait sur la terre de la grotte, aux pieds de l'Enfant, comme elle le fit plus tard sur ses genoux. Mais le temps n'était pas encore venu, et l'Enfant le sanctifia de nouveau; il le revêtit d'une force pleine de calme et d'une douceur pleine de force, et il l'éleva à une sphère plus élevée de sainteté et d'ineffable grâce, afin qu'il pût être le supérieur officiel de son Dieu [1].

1. L'Enfant Jésus trouvait une joie ineffable dans l'amour si pur que Joseph avait pour lui, et dans celui qu'il portait à Joseph. Il s'arrêtait avec complaisance sur la fidèle image de l'adorable Trinité, qui se réfléchissait avec tant de perfection dans l'âme du saint Patriarche. Joseph était l'ombre et l'image créée du Père éternel ; la ressemblance était bien étonnante dans cet humble mortel. Mais ce qui augmentait sa joie, c'est que le Fils voyait aussi dans son père nourricier un autre lui-même, en ce sens, qu'il était la véritable image increée, du Père, tandis que Joseph en était

Qui oserait imaginer ce que Jésus pensait dans ses pensées humaines, au moment où il reposait sur la terre, contemplant de ses yeux l'ameublement de cette grotte que Marie avait contemplée et qu'il avait choisie de toute éternité? Qui voudrait essayer de sonder les insondables profondeurs de l'amour et de l'adoration qu'il offrait à Dieu? Toute l'histoire de la création, passée, présente et à venir, était devant lui. Tous les cœurs des hommes étaient dans son cœur. Nous aussi, nous y étions, renfermés dans une petite sphère de sa connaissance amoureuse et de sa miséricordieuse attention. Nous aussi nous étions les habitants de la grotte de Bethléem; nous habitions le centre divin de cette grotte, le cœur de l'Enfant nouveau-né. N'est-ce pas assez pour nous faire diriger notre vie vers le ciel, une fois pour toutes? Qui pourra dire l'amour ineffable qu'il portait à Marie? Marie, qu'il contemplait alors pour la première fois de ses yeux humains; Marie, dont la belle âme était découverte à son regard intérieur et à son intelligence qu'elle charmait. Qui pourra dire avec quel respect, quelle joie, il se tournait vers S. Joseph? car Marie et Joseph rayonnaient également sous les flots de ce précieux sang, qui, non encore versé, coulait dans ses veines et palpitait dans son cœur. Jésus, Marie, Joseph! c'étaient trois royaumes de Dieu, mais il n'y avait qu'un seul Roi; ils étaient trois créations, et le Créateur était une de ces créations; ils étaient trois, et cependant il semblerait qu'ils n'étaient qu'un, un dans une unité merveilleuse, unité qui de trois ne faisait qu'un, et qui, cependant, les laissait trois, la trinité terrestre!

Onzième jour

LA TRINITÉ DE LA TERRE[1].

En lisant l'Évangile, on ne peut s'empêcher de remarquer que le Saint-Esprit s'est plu à unir souvent les noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Ainsi, S. Matthieu, au commencement de son Évangile, décrivant leur généalogie, dit que « Jacob engendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus[2] ». Et un peu plus loin, traitant de la généalogie temporelle du Sauveur, il ajoute : « Marie, mère de Jésus, ayant été mariée à Joseph[3]. » Ainsi lisons-nous, dans le même Évangéliste, que l'archange Gabriel arrêta l'exécution du dessein que le très chaste époux avait formé, de se séparer de la Vierge, lui disant :

l'ombre créée et, par conséquent aussi, l'ombre du Fils. Il voyait aussi en Joseph, en tant qu'époux de Marie, le représentant du Saint-Esprit. (R. P. Faber.)

1. Par le P. Jacquinot. — 2. Matth., I, 16. — 3. *Ibid.*, 18.

« Joseph, ne crains point de recevoir Marie, ton épouse : car le fruit qu'elle porte est né du Saint-Esprit. Elle mettra au monde un fils, et tu l'appelleras Jésus[1]. » Ainsi S. Luc nous dit-il « que les bergers vinrent en toute hâte, et qu'ils trouvèrent Marie, Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche[2] ». Ainsi voyons-nous qu'ils furent tous trois à la grotte de Bethléem, à la circoncision de l'Enfant, à la purification de la Mère, qu'ils allèrent tous trois en Égypte, qu'ils y séjournèrent tous trois, qu'ils s'en retournèrent tous trois ensemble; qu'ils se rendirent souvent tous trois à Jérusalem pour aller adorer Dieu au temple ; qu'ils passèrent tous trois plus de vingt ans dans leur petite maison de Nazareth ; enfin, qu'ils vécurent tous trois très intimement unis d'amour, de volonté, d'emplois et de soins, aussi bien que de compagnie.

Or, ce n'est pas sans un profond dessein que le Saint-Esprit a ainsi uni, dans l'Évangile, ces trois noms que Dieu avait unis de toute éternité. C'est afin que nous ne séparions pas, dans notre culte et notre amour, les trois personnes de cette Trinité créée, mais que nous les invoquions et les honorions ensemble, comme nous unissons, sans les séparer, dans notre culte et notre amour, les trois divines personnes de la Trinité increée.

Voici donc quelques pratiques pour honorer cette Trinité de la terre, Jésus, Marie, Joseph.

I. — Tous les matins, à l'heure du réveil, adorez d'abord la Trinité increée, comme tout chrétien doit le faire et comme le pratiquait soigneusement la séraphique Madeleine de Pazzi, disant : *Benedicta sit sancta et individua Trinitas, Pater, Filius et Spiritus Sanctus : confitebimur ei, quia fecit nobiscum misericordiam suam :* « Bénie soyez-vous, très sainte et indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit; nous vous bénirons et vous confesserons à jamais, pour les grandes miséricordes dont vous avez usé envers nous. » Incontinent après, vous ajouterez à l'honneur de la Trinité créée : *Benedicta sit sancta et veneranda Trinitas, Jesus, Maria, Joseph : confitebimur ei, quia fecit nobiscum misericordiam suam :* « Bénie soyez-vous, très sainte et très honorable Trinité, Jésus, Marie et Joseph ! Nous vous louerons et glorifierons de tout notre pouvoir, en reconnaissance des grâces qu'il vous a plu de nous faire et de nous obtenir de Dieu[3]. »

Vous pouvez encore réciter en ce même temps l'oraison suivante en l'honneur de l'une et l'autre Trinité :

O Trinitas cœli adorabilis et gloriosa, quæ nobis admirabilem in terra exhibuisti Trinitatem, Jesum, Mariam, Joseph, et prævenisti

1. Matth., I, 20, 21. — 2. Luc., II, 16. — 3. In ejus vita.

eam in benedictionibus dulcedinis, Jesum constituens ut fontem, Mariam et Joseph ut aquæductum, aquæ scilicet exeuntis de paradiso tuo, ut terram cordis nostri aridam fecundet; da nobis per eos haurire de hac aqua, eorumque ubertim benedictionibus et meritis participare; da nobis hanc Trinitatem colere sancta devotione in terris, Jesum adorare, Mariam cum Joseph venerari et suscipere in æternam suam societatem, ubi Trinitate perfecta licebit æternum frui, in illa semper vivere, illam in sæcula sæculorum laudare et benedicere. Amen[1].

La même en français

« O adorable et glorieuse Trinité du ciel, qui nous avez donné sur la terre la Trinité admirable, Jésus, Marie, Joseph, et qui l'avez prévenue des bénédictions de douceur, établissant Jésus comme la fontaine, Marie et Joseph comme le double canal de l'eau qui coule de votre paradis, pour arroser et fertiliser la terre sèche de nos cœurs! faites-nous la grâce de pouvoir puiser à cette source, de boire de cette eau par leur entremise, et de participer en abondance à leurs bénédictions et à leurs mérites; faites-nous la grâce de pouvoir honorer sur la terre cette Trinité, d'un culte saint et religieux, afin qu'elle daigne un jour nous recevoir au ciel en son éternelle et bienheureuse compagnie, où il nous sera permis de jouir à jamais de la Trinité parfaite, de vivre en elle, et de la louer et bénir dans les siècles des siècles! Ainsi soit-il ! »

II. — Prononcez souvent ces doux noms: Jésus, Marie, Joseph: noms de majesté et d'amour, noms d'admiration et de joie, noms de bonheur et de vénération, noms agréables aux anges, avantageux aux hommes et terribles aux démons. « Étant saints comme ils sont, » dit le dévot Eckius, « et capables de remplir de consolation l'esprit de ceux qui les profèrent, les chrétiens devraient toujours les avoir au cœur et à la bouche[2]. »

Le R. P. Gaspard Bon, personnage plus illustre pour la bonté de sa vie, que de son nom, dans le très saint Ordre des RR. PP. Minimes, les avait pris pour sa noble devise; et comme il avait ressenti, pendant le cours de sa vie, une douceur et une force extraordinaires en les prononçant, aussi voulut-il s'en servir au temps de son trépas, pour se soulager et fortifier contre les amertumes et les assauts de la mort. Pour cet effet, un peu avant de mourir, il recommanda à ceux qui étaient autour de lui que, quand ils le verraient tirer à sa fin, ils ne lui dissent autre chose que Jésus, Marie et Joseph, comme si sa principale confiance et toutes ses affections eussent été

1. Marchant, *Serm.* II de S. Joseph. — 2. *Homil.* de B. Virg.

renfermées en ces paroles ; aussi rendit-il doucement son esprit à Dieu, les proférant avec joie et amour[1].

III. — Si vous désirez contracter quelque alliance avec Jésus, Marie et Joseph, et les obliger à vous tenir fidèle compagnie, maintenant et à l'heure de votre mort, imitez, dit S. Vincent Ferrier, ce bon marchand de Valence, lequel une fois tous les ans, (c'était le jour de Noël,) retirait et nourrissait en sa maison un pauvre homme, une pauvre femme et un pauvre enfant, avec autant de soin que s'il eût rendu ce devoir de charité au Sauveur, à sa mère et à son époux, lesquels il considérait en ces trois pauvres. La récompense qu'il en reçut fut bien remarquable : car, à l'heure de son trépas, Notre-Dame avec son Fils et S. Joseph lui apparurent et reçurent son âme entre leurs mains pour la mener au ciel, lui disant : Parce que vous nous avez logés en votre maison, nous vous logerons en la nôtre.

IV. — Implorez leur secours parmi les dangers de cette vie, et ils vous assisteront, comme ils firent autrefois à ce religieux de Saint-Benoît, qui, s'étant égaré, pendant une nuit très obscure, dans une forêt pleine de voleurs et de bêtes sauvages, invoqua promptement à son aide la Trinité créée, pour laquelle il avait une tendre affection, et mérita, par sa confiance, d'être divinement remis en son chemin et conduit en son monastère par Joseph, Marie et Jésus, qui se firent voir à lui au même état qu'ils étaient lorsqu'ils fuyaient en Égypte. Les paroles par lesquelles il témoigna pour lors la joie dont son cœur demeura rempli, après une si rare faveur, furent celles-ci : « Je sais assurément que S. Joseph, la bienheureuse Vierge, son épouse, et l'Enfant Jésus, qui est la voie, la vérité et la vie, m'ont consolé, accompagné et amené en ce lieu. »

Certainement ce sera à l'heure de la mort qu'un chacun de nous aura sujet de dire, si nous aimons et servons maintenant cette très aimable et très honorable Trinité : J'expérimente que Jésus, Marie et Joseph, non contents de m'avoir secouru parmi les dangers de la vie, m'assistent puissamment en cette dernière heure ; je sens qu'ils adoucissent l'aigreur de mes maux par leurs consolations, et qu'ils me délivrent des appréhensions ordinaires aux mourants, par l'espérance qu'ils m'inspirent de les aller voir et honorer au plus tôt dans le ciel de leur gloire, d'où ils me tendent les bras, et m'ouvrent leur sein bienheureux et triomphant.

V. — Consacrez votre âme à Dieu, pour servir de chapelle vivante à des hôtes si nobles, si bons et si obligeants ; ou bien

1. *Hist. Minimor.*, lib. IV.

faites de votre cœur une crèche à Jésus, autour de laquelle soient Marie et Joseph, si vous n'aimez mieux encore en faire un temple à trois autels, ou bien un mont de pureté, sur lequel vous dressiez autant de tabernacles que S. Pierre en voulut ériger sur le Thabor, voyant son Maître dans l'éclat de sa gloire, entre Moïse et Élie[1]. Dédiez le premier à Jésus, le second à Marie, le troisième à Joseph; et, pour les obliger d'y établir leur demeure, tellement qu'ils n'en sortent plus, non pas même pour un moment, après qu'une fois ils en auront pris possession, ayez un soin particulier de tenir toujours ces tabernacles en état; ornez-les, suivant l'avis du dévot S. Bernard[2], de tempérance, de justice et de piété: de tempérance à l'égard de vous-même, usant sobrement des biens et des plaisirs de la vie présente; de justice à l'égard du prochain, rendant à chacun ce qui lui est dû selon sa condition et son rang; et de piété envers Dieu, vous portant avec ferveur à tout ce qui sera de son culte et service[3]. Je trouverais encore très bon que les dévots de S. Joseph le priassent quelquefois de venir en leur âme, et d'y amener le petit Jésus avec sa sainte mère, pour les y faire honorer, comme il fit en Égypte, et les engager doucement à détruire et briser les idoles de l'amour-propre, de l'intérêt, de l'ambition, de la colère, de la sensualité, et des autres vicieuses habitudes ou passions déréglées que la nature corrompue y a dressées.

VI. — Lorsque vous approcherez du saint autel, soit pour offrir à Dieu le sacrifice non sanglant de son Fils, si vous êtes prêtre; soit pour communier seulement, si vous ne l'êtes pas, recommandez-vous particulièrement à la Trinité créée, considérez qu'elle vous invite à une action si auguste, espérez qu'elle vous comblera de ses grâces, si vous lui rendez l'honneur et les remercîments qu'elle a droit d'exiger et d'attendre de ceux qui sont admis à la participation de ce mystère, lequel est occupé et rempli de telle façon par Jésus, que Marie et Joseph y ont aussi quelque part. Jésus, qui est l'adorable instituteur de ce divin sacrement, Jésus, qui s'est lui-même caché sous les espèces du pain et du vin, sous lesquelles nous l'adorons tous les jours sur nos autels, Jésus, qui ne s'est mis en cet état que pour l'amour des hommes, ne souhaite rien tant sinon qu'ils le reçoivent et logent dans leurs cœurs, avec les dispositions requises; Jésus, la sagesse incarnée, non content de crier aux quatre coins et au milieu de la sainte

1. Matth., XVII, 2-4.
2. *Serm.*, IV, *De Nat. Dom.*
3. Ut inveniantur in nobis semper Maria, et Joseph, et Infans positus in præsepio, sobrie, et pie, et juste vivamus in hoc sæculo.

cité[1], qui n'est autre que l'Église, non content d'inviter lui-même au banquet eucharistique, envoie de plus ses ministres avertir partout qu'il a préparé lui-même les viandes qui s'y doivent servir, que les mets sont déjà sur table, et qu'on se hâte de venir. Mais ne le voyez-vous pas, le divin Amant, voilé qu'il est des espèces sacramentelles, comment il vous regarde à travers d'elles ni plus ni moins que d'un treillis; ou de derrière une paroi mystérieuse[2]? N'entendez-vous pas comment il dit amoureusement à chaque âme en particulier : Levez-vous, venez à moi, venez promptement, je me donnerai à vous; ouvrez-moi promptement la porte de votre cœur, et j'y entrerai[3]? Qui oserait reculer, puisque Jésus appelle? Qui, s'excuser, puisque Jésus invite?

D'autre part, la très sainte Vierge Marie tiendra faits à sa personne tous les honneurs que nous rendons au sacré corps de son Jésus, corps formé d'elle et de sa substance, par l'opération de l'Esprit-Dieu ; corps qu'elle engendra et nourrit de son lait, corps sanctifiant l'âme de ceux qui le reçoivent, comme il purifia ses très chastes entrailles ; corps qui est vraiment le pain des enfants de Marie, et qu'ils ne sauraient s'abstenir de manger sans s'exposer à perdre son amitié et ses bonnes grâces[4].

Quant à ce qui est de S. Joseph, ne doutez point qu'il ne prenne pareillement un notable intérêt en nos communions, qu'il n'y préside avec joie, et qu'il ne nous y assiste de sa plus excellente faveur. « C'est lui, » dit S. Bernard, « qui reçut du ciel le Pain de vie, et ensemble la commission de le conserver soigneusement pour le bien des mortels[5]. » « C'est lui, » dit le docte et pieux Isidore de Isolanis, « qui nourrit l'Hostie vénérable, laquelle devait premièrement être immolée sur le Calvaire pour la rédemption du monde, et puis être offerte sur nos autels pour la consolation des fidèles ; c'est de la chair et du sang de son épouse que furent formés la chair et le sang du Sauveur, qui nous y servent d'aliment et de breuvage ; c'est lui qui contribua à la nourriture et à l'augmentation du précieux corps et sang de Jésus que nous y recevons ; c'est lui auquel, en tant qu'économe de la sainte Église, il appartient de distribuer le froment des âmes justes[6], et le vin qui fait germer les

1. Prov., VIII, 1-3. — 2. *Ibid.*, IX, 1-5. — 3. Cant., II, 10 ; V, 2.

4. Christus de carne Mariæ carnem accepit, et ipsam carnem Mariæ nobis manducandam ad salutem dedit. — Aug., *In Ps.* CXIX. — Cornel., *In Eccli.*, XXIV, 29. — Paza, l. III. Elucid., tr. XVIII, 19, 20. — Benzon., l. III, c. XXXIV, dub. XXIV.

5. Ille frumenta servavit, non sibi sed toti populo; ille panem vivum e cœlo servandum accepit tam sibi quam toti mundo. (*Hom.* II, cit.)

6. Ecclesiæ Dei œconomus, qui panem vitæ. (In parv. offic. S. Jos.) — Verum granum frumenti, quo justi omnes et beati satiantur, servavit Joseph ac custodivit. (Salm., t. II, tract. XXX.)

vierges. Ah ! qu'il sera radieux de bonheur, que nous allions chercher entre ses bras cet aliment de vie et d'immortalité ! Mais quel contentement ne nous sera-ce pas de l'y rencontrer, et de faire passer, du sein de Marie et des mains de Joseph, l'adorable Jésus jusqu'au fond de nos cœurs, principalement s'ils sont ornés de foi, de pureté, d'humilité, d'amour et des autres vertus qui leur firent mériter de le loger chez eux, et de converser familièrement avec lui ? Tel était sans doute le cœur de ce bon prêtre, très dévot à la Trinité créée, que Dieu favorisa tant, au rapport de Moralès, qui dit l'avoir connu, que de lui faire voir plusieurs fois, au temps de la consécration et de la communion, la sainte Vierge et son cher époux regardant d'un visage riant tantôt Jésus et la sainte hostie, et tantôt le prêtre qui la tenait entre ses mains, et puis récitant l'un après l'autre l'évangile qui se lit à la messe du très auguste sacrement. Notre-Dame commençait de cette sorte : « Ma chair est vraiment nourriture ; » S. Joseph poursuivait, disant : « Mon sang est vraiment breuvage[1], » et ainsi tous deux allaient continuant jusqu'au bout ; pendant quoi l'archange Gabriel, placé entre l'épouse et l'époux, adorait profondément Notre-Seigneur, et proférait ces paroles, capables de jeter tous les esprits dans l'admiration, et de les remplir d'une consolation ineffable : « Voilà le pain des anges devenu la nourriture des voyageurs ; en vérité, c'est le pain des enfants, qu'il ne faut pas jeter aux chiens[2]. Certes, ce spectacle était bien doux, et cet entretien, bien charmant !

VII. — Appartenez, par une donation solennelle, entière et irrévocable, à la même Trinité. La persuasion où je suis que vous avez déjà fait une offrande de vous-même au Fils et à la Mère, avec les préparatifs et les conditions requises, m'oblige à passer sous silence tout ce que je pourrais dire là-dessus, pour vous avertir qu'il est à propos d'en faire autant en l'honneur de l'époux, et que ce trait doit être le premier de votre dévotion envers S. Joseph. O Dieu ! qu'il est avantageux à l'homme de se mettre sous la protection spéciale de celui qui fut sur la terre le protecteur et le gardien de Jésus et de Marie ! Ceux qui se sentiront poussés de se dédier à lui, pourront, environ trois jours avant la fête destinée à une si sainte action, s'y préparer par la pratique des actes intérieurs, par quelques pénitences, oraisons, jeûnes et aumônes faites à son honneur, et par une confession exacte et entière de tous leurs péchés, depuis la dernière générale. Le jour de la dédicace étant venu, ils s'engageront au

1. Joan., VI, 56.
2. Offic. festi corp. Christi. — Moral., *Comm. in Matth.*, I, 4, tr. XIII, n° 21.

service de ce grand Saint, en présence de tous les habitants du ciel, par une protestation solennelle, d'être à lui le reste de leurs jours, protestation qu'ils pourront faire en la manière suivante, ou en telle autre qui leur agréera davantage:

Formule pour se dédier à saint Joseph

« Glorieux S. Joseph, très chaste époux de la Mère de Dieu, très digne nourricier de l'Enfant Jésus, et le protecteur très fidèle de ceux qui se confient en vous; moi, *N.*, en présence de la très adorable Trinité, de Jésus-Christ, votre Fils présomptif et mon véritable Sauveur, de la bienheureuse Vierge, votre épouse et ma très honorée Mère, de mon ange gardien et de tous les saints habitants du ciel, je vous choisis aujourd'hui pour mon père, mon seigneur et mon premier patron après Jésus et Marie, et je me propose de vous aimer, honorer et servir, après eux, de tout mon pouvoir. Je vous offre ce qui leur appartient déjà, mon âme, mon corps, mes desseins, mes travaux et ma vie, afin qu'ils vous appartiennent aussi, et qu'il vous plaise de leur présenter de nouveau tout ce que je suis et serai à jamais; je vous prie de tout mon cœur, par les mérites de l'un et de l'autre, que vous daigniez encore me recevoir sous votre particulière garde, me maintenir en leur sainte amitié, et m'assister en toutes mes nécessités du corps et de l'âme, maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il! »

Suivra la communion, qui doit être le sceau inviolable et le gage précieux de cette sainte offrande.

VIII. — Quant aux autres traits de dévotion particulière envers S. Joseph, outre ceux que nous avons marqués déjà, en voici encore quelques-uns qui me semblent bien remarquables et bien doux; et chacun pourra les pratiquer suivant ses propres inclinations, et les diverses occurrences des affaires et des temps.

1° Enrôlez-vous en quelque confrérie dressée en son nom, et vous y acquittez fidèlement des devoirs de piété auxquels les confrères sont obligés. Grâce à Dieu, il est peu de bonnes villes en France où l'on n'en ait à cette heure érigé, de l'autorité des évêques, et même avec l'approbation du Souverain Pontife, qui les a favorisées d'indulgences et de privilèges, afin d'attirer, par ce moyen, plus fortement les peuples au culte et service de ce grand Saint, et les inviter à s'y faire inscrire, pour mériter avec plus de facilité ses intercessions et ses faveurs auprès de Notre-Seigneur et de la bienheureuse Vierge.

2° Portez sur vous une image de S. Joseph; ayez-en aussi une en votre oratoire ou en votre chambre, devant laquelle vous fassiez vos prières. Le P. Louis Lallemant, de la Compagnie de Jésus, qui mourut l'an 1635, au collège de Bourges, en grande opinion de sainteté, demanda, et obtint permission de ses supérieurs, d'être enterré avec une image de notre Saint, qu'il avait eue en grande vénération, et portée longtemps avec soi: comme s'il eût voulu, par ce saint artifice, étendre son amour envers lui au delà de sa vie, ou qu'effectivement cette image eût dû lui servir de passeport à la bienheureuse éternité. Depuis son décès, l'on a su de l'un de ses confidents à qui il l'avait déclaré, que, pendant son séjour au noviciat de Paris, S. Joseph s'était fait voir à lui resplendissant et glorieux, ce qui avait merveilleusement accru son amour et sa confiance envers un si obligeant protecteur[1].

3° Récitez souvent l'office et les litanies qui ont été composés à son honneur, et qui ont cours par toute la chrétienté. Je sais qu'il y a déjà grand nombre de personnes qui croiraient avoir grièvement failli, si elles avaient passé un seul jour sans lui rendre ce devoir. Plaise à Dieu que le nombre de ces âmes fidèles aille se multipliant!

4° Honorez les trente ans de sa conversation avec Jésus et Marie, faisant, à cette intention, ou autant de génuflexions, ou autant d'actes intérieurs, soit de joie, soit de glorification, etc., ou récitant autant de fois l'oraison *Sanctissimæ Genitricis tuæ*, etc.

5° Saluez quelquefois sa sainte âme, et surtout son très aimable cœur, dans l'union qu'il eut avec le cœur de Jésus et de Marie. Joseph, mon cher et débonnaire tuteur, lui dit l'un de ses dévots, en l'excellente épître qu'il lui adresse de cette région de mort, en la terre des vivants, que la beauté de votre cœur est grande, sa bonté, ravissante, et ses attraits, puissants! O cœur si cher à mon cœur, tu es jour et nuit le sujet de mes plus ordinaires pensées, et l'objet de mes désirs; tu es la belle et florissante académie où je veux désormais étudier la science du saint amour; tu es le char triomphal dans lequel je souhaite d'être conduit aux collines des vertus; tu es la fournaise embrasée où je veux m'échauffer des feux de la divine charité; tu es le paradis où je prétends jouir du fruit délicieux des véritables sentiments et des affections inviolables qu'il faut avoir pour Jésus et Marie; tu es la vive source d'où je puiserai les eaux des chastes joies pour arroser la terre de mon âme; tu es la salle où je veux contracter, pour tout le reste de mes jours,

1. Ms. de felici illius obitu.

une alliance parfaite avec le Fils et la mère de Dieu; tu es la clé dorée avec laquelle je puis et je dois entrer au trésor des bénédictions et des faveurs du ciel; tu es le petit nid où je veux vivre et mourir en repos; bref, tu es la porte par où je suis résolu de passer pour arriver au cœur de Jésus et au cœur de Marie, cœurs dont le mérite passe toute richesse, tout plaisir et toute louange; cœurs plus brillants que le soleil, plus blancs que la neige et l'ivoire; cœurs où Dieu a renfermé toutes sortes de biens honnêtes, utiles et délectables[1].

6° Célébrez religieusement ses quatre fêtes : sa fuite en Égypte, le 28 décembre; son retour d'Égypte en Galilée, le 7 janvier; ses épousailles avec la bienheureuse Vierge, le 22 du même mois; et son bienheureux décès, le 19 mars, qui est le jour auquel l'Église le célèbre, quoique quelques-uns tiennent qu'il arriva le 26 juin.

7° Communiez, fondez, dites, ou faites dire des messes à son honneur, principalement le jour de sa grande fête, avec espérance d'obtenir de Notre-Seigneur la bénédiction et l'assistance particulière qu'il promit autrefois à S. Joseph mourant, (ainsi qu'on le tient par tradition des Orientaux,) de donner aux hommes justes, lesquels, tous les ans, à tel jour, présenteraient en son nom un sacrifice à Dieu[2].

8° Prenez ses perfections pour matière de vos conférences et entretiens spirituels; méditez souvent ses grandeurs et ses mystères. Les personnes tant soit peu exercées à l'oraison trouveront assez de quoi le faire dans le cours de ce livre, sans qu'il soit ici besoin de leur dresser des méditations particulières.

9° Marchez toujours comme il a fait en la présence de Jésus et de Marie, et contemplez-les ni plus ni moins que les deux grands luminaires que Dieu a mis dans le ciel de l'Église, pour éclairer nos esprits et allumer dans nos cœurs le feu de son amour.

10° Adonnez-vous soigneusement à la pratique de ses héroïques vertus, pour vous rendre semblable à lui; marquez vos pensées, vos desseins, vos actions et vos discours, du caractère de sa très sainte vie, pour vous garantir des enchantements des passions et des vices plus dangereux que les charmes des magiciens[3]; efforcez-vous de mériter, par la conformité de vos mœurs aux façons de faire de l'époux, les plus cordiales

1. Joannes a Jesu, in *Th. myst.*

2. Josepho morienti Christus dixit : Ego benedicam et ero auxiliator omni homini in Ecclesia justorum qui in die memoriæ tuæ, o Joseph, Deo sacrificium obtulerit. (Isol., p. 1, c. IV. Carthag., l. IV. Hom. III.)

3. Cogitationibus, verbis et operibus meis imprimatur character Joseph adversus fascinationes potentissimas. (Joan. a Jesu.)

faveurs de l'épouse, ainsi que les mérita l'un des parfaits imitateurs de S. Joseph, le bienheureux Herman de Steinfeld, de l'ordre de Prémontré, lequel, à raison de sa pureté virginale, fut si heureux que de recevoir des mains de la sainte Vierge l'Enfant Jésus, pour le porter entre ses bras, comme Joseph l'avait porté en Égypte[1]; et déjà le beau nom de Joseph, que ses frères de religion lui avaient imposé quelque temps auparavant, par un heureux augure, lui avait été confirmé solennellement et irrévocablement[2].

11° Employez-vous à l'augmentation de sa gloire auprès du prochain, excitez les autres à lui être dévots, fournissez-leur-en les moyens ; en un mot, n'épargnez ni biens, ni sang, ni vie, s'il en est besoin, pour lui procurer de l'honneur, puisque Dieu, qui s'est rendu très admirable en ce Saint, le veut ainsi ; puisque Jésus et Marie le désirent ardemment, puisqu'il le mérite lui-même par toutes sortes de considérations, et qu'il vous en reviendra de notables avantages en l'esprit et au corps, en cette vie et en l'autre, au temps et en l'éternité. Ainsi soit-il !

Douzième jour

LE CHEF DE LA SAINTE FAMILLE

— LE CHEF A NAZARETH[3]

Au commencement, Dieu dit à la terre : « Produis des tiges, produis des arbres et des plantes !... » Et soudain la terre s'agite, et, de son sein encore vierge, jaillissent de toutes parts les plantes vigoureuses, les grandes tiges et les arbres ; les bois, frémissant d'allégresse, s'élèvent dans les hauteurs des cieux ; les branches se couvrent de feuillage, et une végétation verdoyante revêt la terre nouvelle comme d'un vaste manteau... Or, au sein de ces forêts parfumées, pleines de fraîcheur et d'harmonie, un arbre choisi entre tous attirait les regards de Dieu, et de toute éternité Dieu avait eu l'œil fixé sur lui. « Voilà, » dit-il aux célestes intelligences, « voilà l'arbre où mon Fils, un jour, sera suspendu. » *Lignum designavit !...* L'homme devait pécher par le bois ; c'est par le bois qu'il devait être racheté, et le Christ resplendissant

1. Porta Filium meum, sicut a sponso meo Joseph portatus est in Ægyptum, ut sicut idem onus, ita etiam consimilem ejus nominis honorem obtineas.
2. In ejus vita, c. IX. Sirius, 7 april.
3. Par Monseigneur Berthaud.

devait laisser, comme un gage de son triomphe et de son amour, le bois même de la Croix : *Regnavit a ligno Deus !*

Allons ! eh bien ! de quoi s'agit-il maintenant ? Pourquoi ces suaves mélodies ? Pourquoi ces voix harmonieuses font-elles résonner les voûtes d'or de cette église ? Pourquoi cette foule tumultueuse ?... Il s'agit de glorifier un charpentier, c'est-à-dire un homme qui, toute sa vie, a travaillé sur le bois. Mais ce charpentier a travaillé admirablement, il a été fidèle en de grandes choses, car il a conservé à l'humanité un grand trésor !... Dieu se plaisait à contempler le bois où devait régner son Fils éternel, et c'est sans doute pourquoi il a voulu choisir un charpentier pour être le conservateur de ce trésor divin. Mais qu'ai-je dit ? cet homme est un conservateur ? De quoi donc un charpentier peut-il être un conservateur ? Les gens de ce métier ne conservent guère autre chose que des outils et des planches. Écoutez : *In principio erat Verbum.....* Dès le principe, le Verbe était, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Or, ce Verbe s'est fait chair, et, du chaste flanc de la Vierge élue entre toutes, la lumière vient de jaillir ; elle dépose cette lumière dans l'humide crèche de Bethléem. La terre frémit d'orgueil !... Le voilà donc le Verbe qui, de toute éternité, est engendré dans le sein du Père et vient d'être engendré dans le temps ! Le voilà donc ! il se revêt d'une chair semblable à notre chair, il prend une lèvre pour nous chanter de magnifiques cantiques !... Le voilà, c'est lui, la gloire du Père, la joie inénarrable de l'Esprit, l'admiration des angéliques phalanges ; voilà le Verbe incorruptible sous la garde d'un charpentier, et, comme lui, rabotant les planches !... C'est lui, lui-même, que S. Joseph va conserver ! Oui, ce pauvre artisan, qui passe obscur et inconnu au sein des cités de la Judée, possède, sous le toit qu'il habite, le Verbe fait chair, le Dieu qui a créé l'univers ! Ah ! ne vous étonnez plus maintenant des honneurs que nous allons bientôt lui décerner et de la couronne éclatante dont nous allons parer son front.....

Dieu, il est vrai, dispose, pour son service, de tous les anges, des chérubins et des séraphins ; il en a des millions et des mille de millions... ; il les lance de tous côtés dans les espaces incommensurables que lui seul connaît et leur confie des missions magnifiques !..... Allons ! eh bien ! ce n'est pourtant à aucune de ces hautes intelligences qu'il a donné la charge de conserver Jésus ! Joseph tout seul va nous garder ce trésor divin !

Dieu dit à Joseph : « Reçois mon Verbe, c'est là le Fils de mon allégresse ; prends-le et nourris-le-moi ; c'est mon chef-d'œuvre, c'est ma gloire, c'est mon amour infini ; garde-le-moi, toi, Joseph,

le charpentier ; je te l'ai dit : toi seul tu me suffis ; ô Joseph, toi seul es mon élu !... »

Voyons comment l'humble artisan conserve cette fleur qui bientôt va s'épanouir sur une tige virginale de Jessé. Voilà que les temps étaient accomplis, et, du sein de son Père, le Verbe descendit dans les chastes entrailles de la Vierge ; là, il était au large avec toutes ses amabilités... Le ciel était là : le Père, le Fils, l'Esprit. Or, c'était le jour où Auguste, le premier empereur romain, faisait le dénombrement des sujets de son empire. Joseph dit à Marie : « Allons à Bethléem ! » Ils avaient un âne, et c'est avec cette monture qu'ils entrèrent dans la cité de Juda. La nuit surprit les voyageurs dans les rues peuplées d'habitants, et vous savez l'Évangile. Rebutés de tous, les deux pèlerins vinrent s'abriter dans une étable obscure. L'air s'illumina de clartés inconnues et résonna d'harmonieux concerts ; les anges rutilaient de l'aile, dans les cieux étoilés, et chantaient : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Le Verbe fait chair venait de naître sur un peu de paille flétrie, et Joseph était là debout, absorbé dans l'amour de Jésus ; il demeurait là sans un autre sentiment ; il n'entendait plus rien ; il ne pensait et ne goûtait plus rien ; il ne sentait plus rien ; il ne voulait que son Jésus. C'est en lui qu'il se réjouit, qu'il est dans l'allégresse, qu'il abonde de délices, et que, enivré d'un amour excessif, il se repose. Allons, allons, s'il eût passé par là en ce moment, le grand Auguste, il eût sans doute jeté un regard dédaigneux sur cette étable ; il aurait dit : « Qu'y a-t-il là-dedans ? — Un pauvre enfant qui est né à peine. — Ah ! c'est toujours un de plus pour nos armées ou pour payer l'impôt. Qu'on l'inscrive ! » Il ne savait pas qu'il y avait là bien plus que César : il y avait le grand Roi, le seul et véritable Auguste, le dominateur de la terre, qui venait abattre tout orgueil et régner dans l'éternité. Ah ! il ne s'en doutait pas, je crois bien.

C'est donc en ce jour mémorable que S. Joseph valut à Jésus-Christ le titre de citoyen romain, *civis romanus.* Notre-Seigneur aimait ce titre, car c'est à Rome même qu'il devait fonder le siège de l'empire universel. S. Joseph a donc montré en cette circonstance son habileté à conserver au Verbe fait homme ses droits temporels... Mais voici que le jour vient d'imposer un nom à l'Enfant nouveau-né ; Joseph, d'après l'instruction d'un ange, l'appellera Jésus. Lui seul, le premier, lui, Joseph, ouvrira ses lèvres pour chanter ce magnifique cantique : « Jésus ! Jésus ! Jésus ! » nom auquel tout genou fléchit au ciel, sur la terre, dans les enfers ; Jésus, délices des anges ; Jésus, douce mélodie sur la lèvre des petits enfants ; Jésus, rayon de miel à la bouche du vieillard, céleste dictame au cœur amoureux des

vierges ; on ne peut rien entendre de plus suave, rien chanter de plus agréable, rien imaginer de plus doux que le nom de Jésus ! C'est donc à Joseph, encore à Joseph, que nous devons de connaître le nom de l'Enfant-Dieu. Mais à peine l'Enfant a-t-il passé quelques jours à Bethléem, qu'un prince jaloux ordonne de massacrer tous les petits enfants de la contrée ; la faux moissonne ces tendres lis non encore épanouis ; le vent se lève et disperse au loin ces jeunes roses. Mais Joseph est réveillé en sursaut par un ange du Seigneur ; la fleur de la tige de Jessé est balancée par l'orage. « Pars ! » lui dit l'ange. Il ne lui dit pas : « Je t'accompagnerai, » mais : « Va ! » *Fuge in Ægyptum*. Le charpentier est déjà parti, et la fleur divine échappe aux fureurs de la tempête ; le trésor du Père éternel repose sur le sein de Marie ; Joseph marche au-devant des périls, et bientôt le sol hospitalier de l'Égypte reçoit les exilés. Joseph est loin de la terre natale, sans doute ; mais qu'importe ? il a Jésus : que lui faut-il davantage ?

Là-bas, Jésus, devenu grand, exerçait ses pieuses mains au rude métier de son père adoptif; il façonnait des jougs de bœufs et des bois de charrue... Ah ! c'est que dans le sillon creusé par le bœuf, c'est que sous la charrue vont pousser et grandir des moissons d'épis jaunissants, et bientôt briller au soleil les grappes vermeilles d'où jaillit un vin suave qui fait germer les vierges : *vinum germinans virgines ;* le froment, le vin, vont devenir les conservateurs de l'élu de Dieu; que dis-je? le vin et le froment vont devenir le corps et le sang de Jésus lui-même. Allons, voilà donc ce pauvre petit qui déjà se prépare, en habile ouvrier, à former les sacrements de son Église.

Or, à la fin de la journée, fatigué, tout ruisselant, Joseph s'approchait de la table et disait à Jésus : « Asseyez-vous à ma droite, comme vous l'êtes et le serez éternellement auprès de votre Père céleste; je sais bien que, dans le sein du Père, vous n'avez ni faim ni soif: mais, puisque vous avez revêtu pour nous une chair mortelle, il faut sustenter votre corps; prenez et mangez; allons, voyons, il faut que vous viviez; prenez le pain que j'ai gagné à la sueur de mon front ; j'ai travaillé aujourd'hui, je travaillerai demain encore, et puis après-demain, et tous les jours de ma vie je travaillerai, afin de vous nourrir, vous et Marie ; vous êtes ma joie, mon amour et mon tout, avec vous ; je n'ai ni faim ni soif ; vous voir et vous sentir près de moi, voilà tout ce que je désire ! »

Et Jésus prenait avec amour le pain qui était le fruit des sueurs de Joseph, et il croissait en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Ainsi, par le travail dur et pénible de l'humble charpentier, Jésus arrivait à cette taille d'homme

qui lui convenait pour sauver le monde. Vous savez qu'autrefois Dieu, de ses mains habiles, sculpta l'homme dans le paradis terrestre; il prit un peu de boue, et dans cette boue mit toute sa science et tout son amour. Or, Dieu a voulu que Joseph donnât, comme un sage sculpteur, au Verbe divin, la forme qui lui était nécessaire. Sans doute, si Jésus était mort avec les petits innocents qu'Hérode fit massacrer, il aurait racheté le monde par la seule effusion de ce sang, tout aussi bien que sur la Croix: mais il aurait passé inaperçu, et nous ne saurions pas, même à l'heure qu'il est, si la Divinité s'était incarnée comme nous avons le bonheur de le connaître. Il fallait que Dieu fût homme parfait; Dieu ne voulait pas être un nain, mais un homme qui eût la taille d'homme. Allons! eh bien! c'est Joseph, cet admirable sculpteur, qui, par le fruit de ses travaux, a fait acquérir à Jésus cette taille d'homme propre à recevoir les clous de la Passion et le coup de lance au cœur. C'est par cette nourriture, achetée au prix des sueurs de Joseph, que Jésus va remplir ses veines et ses chastes membres de ce beau sang vermeil qui, répandu sur le Calvaire jusqu'à la dernière goutte, sauvera le monde et coulera jusqu'à la consommation des siècles sur nos autels, au sacrifice auguste de la Messe. Allons, vous le voyez, Joseph est un magnifique conservateur; il a, dans son humble demeure, accompli de grandes merveilles; mieux que l'ancien Patriarche dont il porte le nom, il a gardé à l'humanité le pain qui fait les délices des rois, le pain vivant descendu du ciel! S. Joseph nous a valu la plénitude de la Passion du Sauveur en lui donnant ce corps parfait, ces membres intacts faits pour être couverts de plaies, conspués, déchirés et attachés enfin à la Croix; S. Joseph nous a valu le trésor des trésors, l'Eucharistie. Sans lui, nous serions encore plongés dans les ténèbres de la mort; sans lui, nous serions encore assis sur les rives de l'Euphrate, et pleurant la patrie du ciel perdue pour toujours; sans lui, nous aurions le sort de ces idolâtres qui se rassemblent dans leurs pagodes et crient de toutes leurs forces: *Nihilum!* « Le néant! » Sans lui, l'Église n'existerait pas, tandis que nous voyons aujourd'hui l'Église vivante et s'avançant pleine de force et de vigueur depuis dix-huit siècles. Nous avons le bonheur de nous agenouiller, non pas devant l'idole du Rien, *nihilum*, mais devant la réalité incarnée! C'est le Verbe qui s'est fait pain et nous convie à sa table; là, nous n'avons pas à payer notre place, comme chez les Persans, pour y manger et nous y désaltérer. Tous mangent là, le berger des montagnes comme l'empereur, l'ignorant comme le savant, l'humble femme comme l'homme robuste: *Edent et saturabuntur*. Tous viennent manger, et la provision

ne s'épuise pas. On n'achète pas son droit de manger, avec de l'or, mais avec sa liberté. Oui, vous n'avez qu'à être un cœur pur; oui, allez vous désaltérer, allez faire des repas de Dieu et des festins célestes, et souvenez-vous, en goûtant cette manne délicieuse, que ce sont là des festins achetés avec la sueur d'un pauvre artisan de la Judée; que le corps et le sang de Jésus ont eu pour premier tabernacle la poitrine de Joseph, et que la gloire accidentelle du Verbe de Dieu vient de Joseph lui-même. Joseph est le complément de la Trinité, car il a donné à la Trinité la gloire que le Verbe de Dieu s'est acquise ici-bas.

II. — L'INTÉRIEUR DE NAZARETH[1]

Il y avait, dans ce temps-là, des empereurs célèbres, de fameux conquérants, qui remplissaient le monde de leur nom et du bruit de leurs actions héroïques. On parlait de leurs desseins, de leurs entreprises, de leurs faits mémorables: mais le Seigneur, qui se plaît à détrôner les superbes pour exalter les humbles, détournait les yeux de tous ces politiques habiles, de tous ces orateurs fameux, pour les reposer sur Nazareth, cette ville si méprisée et dont on disait: « Quelque chose de bon peut-il sortir de Nazareth? » *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.* Du haut du ciel, Dieu disait à ses anges: Voyez mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances; voyez comme il obéit, comme il s'humilie, comme il s'anéantit, pour ma gloire et pour mon amour; voyez comme Marie et Joseph justifient bien la haute confiance que je leur ai témoignée en les chargeant de mon Fils unique: *Deus humilia respicit, et alta a longe cognoscit.*

Unissons-nous aux anges descendus du ciel pour contempler le sublime spectacle que leur offre l'humble retraite de Nazareth; entrons avec respect dans cette maison bénie par-dessus toutes les autres, et voyons comment se gouverne la plus sainte des familles qui puisse jamais être sur la terre. Elle n'était composée que de trois personnes: du Fils de Dieu, de la mère de Dieu et de Joseph, chaste époux de l'une et réputé le père de l'autre. « Jésus, Marie et Joseph nous représentent, » dit S. François de Sales, « le mystère de la très sainte et très adorable Trinité, non qu'il y ait de la comparaison, sinon en ce qui regarde notre Seigneur, car, quant aux autres, ce sont de pures créatures. Cependant nous pouvons dire que c'est une Trinité, sur la terre, qui représente, en quelque façon, la très sainte Trinité: Jésus, Marie, Joseph, Trinité merveilleusement recommandable et digne d'être honorée. Jésus était

1. Par le R. P. Huguet.

comme le lien qui unissait ces deux chastes époux et qui s'unissait à eux d'une manière si étroite et si intime, que l'on pouvait, en quelque manière, dire de cette Trinité de la terre ce que l'Apôtre dit de la Trinité du ciel : « Ces trois personnes ne font qu'un : » *Hi tres unum sunt.*

Leur pauvreté était grande ; ils n'avaient que le nécessaire qu'ils gagnaient du travail de leurs mains, et peut-être même leur manquait-il quelquefois ; mais ils étaient contents, ils bénissaient Dieu et ne lui demandaient rien de plus : *Sufficiebat enim paupertas nostra.*

Ils vivaient dans l'obscurité, ignorés du monde, et n'ayant nul désir de s'en faire connaître. On ne savait, dans Nazareth, ni ce que Jésus était selon sa nature divine, ni quelle était la dignité de Marie, devenue la mère de Dieu sans cesser d'être vierge. Ils passaient sans doute pour des Israélites pieux et fidèles observateurs de la loi, dont la conduite édifiait le prochain. Toutefois, leur piété n'avait rien d'extraordinaire qui les distinguât du commun ; rien ne paraissait, au dehors, qui pût faire soupçonner ce qu'ils étaient au dedans ; ils ne laissaient rien connaître du secret de Dieu, et nous voyons plus tard que les proches parents de Jésus et de Marie ne se doutaient point du grand mystère du Verbe fait chair. Joseph et Marie attendaient que Dieu lui-même révélât la vérité et que Jésus se manifestât au monde.

L'humble maison de Nazareth était une image du paradis, par l'ordre, le calme et la régularité qui y régnaient : *Sapientia ædificavit sibi domum.* Quelle heureuse distribution des moments et des emplois, quelle paix, quel recueillement, quelle divine harmonie, dans cette sainte Famille ! quels exemples sublimes de toutes les vertus ! L'humilité leur fait préférer aux œuvres éclatantes de zèle l'obscurité, la retraite, une vie cachée dans l'atelier d'un simple artisan. Le détachement leur fait supporter les privations les plus pénibles dans l'habitation, dans le vêtement et la nourriture. Au milieu des entretiens, du travail, des délassements, leur âme est toujours élevée et unie à Dieu.

Auguste chef de la sainte Famille, que j'éprouve de douceur et de consolation à contempler l'édifiant spectacle que me présente votre pauvre maison de Nazareth, plus belle, à mes yeux, que les palais des rois ! *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob !* La prière, le silence, le travail, y règnent sans cesse et en font la demeure de la sainteté et de la paix. O sainte Famille, je veux vous imiter dans votre union, dans votre recueillement et votre travail ; je veux vivre pauvre, oublié de tous comme vous et pour l'amour de vous, afin de parvenir comme vous au repos éternel !

Heureuses les familles chrétiennes où tout est bien réglé, où tout respire comme à Nazareth la paix, la charité, le vrai bonheur ! Heureuses les communautés religieuses où l'on commande avec respect et humilité, comme Joseph, et où l'on obéit avec joie et amour, comme Jésus et Marie ! Heureuses les communautés dont tous les membres, ne faisant qu'un cœur et qu'une âme, reçoivent les bénédictions promises par le prophète à la concorde et à l'union des frères entre eux ! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Heureuses surtout, parce qu'il leur est donné, comme à Joseph, de vivre dans la société de Marie et sous le même toit que Jésus ! *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa.*

Quelle correspondance intérieure et continuelle entre Jésus et Marie, entre Marie et Joseph ! Jésus était la source des grâces ; il les versait sans cesse dans le cœur de sa mère avec toute la profusion dont un tel fils est capable, et Marie faisait part de son abondance à Joseph, et Dieu était glorifié excellemment par la pureté et le désintéressement de leurs dispositions. Les cœurs de Jésus, de Marie et de Joseph, étaient comme les trois anneaux d'une chaîne où tout partait de Dieu et où tout retournait à Dieu. Quelle union que celle de Joseph et de Marie ! Quelle autre union bien plus intime encore que celle de Marie et de son Fils ! Mais quelle ineffable union que celle de Jésus et du Père céleste ! Et que produisait-elle entre eux ? Une parfaite correspondance de sentiments, un transport et une communication de leurs grâces, et une sainteté proportionnée au degré de leur union.

Ainsi, sans presque rien dire de la bouche, ils se parlaient continuellement. Tout partait de Jésus, tout revenait à Jésus, comme au centre des affections de Marie et de Joseph. Quels progrès ne firent-ils pas l'un et l'autre durant ce long espace de temps où il leur fut donné de vivre dans la société continuelle du Saint des saints ! Notre divin Sauveur, qui n'a donné que trois ans à la sanctification du monde, a voulu en passer trente dans la plus grande intimité avec Marie et Joseph. Que de faveurs, que de grâces particulières et inconnues n'ont-ils pas reçues de leur divin Fils !

Qui pourrait dire quels étaient leurs entretiens ? Dieu et ses bienfaits, ses grandes miséricordes sur son peuple et sur tout le genre humain en étaient sans doute l'objet : *Loquebatur illis de regno Dei.* Leur bouche parlait de l'abondance de leur cœur ; et l'ayant tout rempli de Dieu, tous leurs entretiens n'étaient que de Dieu, et toute « leur conversation était dans le ciel ». Quelle douceur, de s'entretenir de la sorte ! Quel charme, quel ravissement, Dieu de bonté, de ne parler jamais d'autre chose que de

vous ! Leur esprit était toujours en contemplation, même dans le travail et les embarras du ménage, et leur cœur, toujours brûlant de l'amour divin le plus pur. Jésus les instruisait, mais avec beaucoup de simplicité, et sans qu'on eût pu s'en apercevoir, se montrant toujours enfant respectueux, et ne laissant échapper qu'avec une économie merveilleuse quelques rayons de la sagesse profonde qui était en lui: *Sicut docuit me Pater, hæc loquor.* Marie et Joseph faisaient attention à toutes ses paroles et s'en nourrissaient dans le secret de leur cœur: *Mirabantur in verbis gratiæ, quæ procedebant de ore ipsius* [1]. C'est bien à vous, heureux parents de Jésus, qu'il appartient de dire, avec l'Apôtre, que vous avez vu et entendu des choses dont il n'est pas permis aux hommes de parler : *Audivi arcana verba quæ non licet homini loqui.* Que nous serions heureux si nous étions fidèles, comme Joseph et Marie, à écouter Jésus dans un grand recueillement, et à conserver ses divines paroles dans notre cœur !

Néanmoins, malgré l'hommage que Marie et Joseph rendaient continuellement dans leur âme à sa personne divine, ils exerçaient à l'extérieur toute l'autorité qu'il avait voulu leur donner sur lui: « il leur fut soumis. » Ils lui commandaient donc, mais avec quels égards, quels ménagements et quelle humilité !

Joseph trouvait dans la société de Jésus et de Marie la plus douce consolation. Quelle satisfaction pour ce tendre père quand, en rentrant le soir dans son humble demeure, il voyait accourir à lui ce divin Enfant ! Ah ! comme il oubliait toutes les fatigues, toutes les peines de la journée, dans les doux moments qu'il passait avec Jésus et Marie, qui lui prodiguaient à l'envi les soins les plus affectueux ! Trop heureux si nous savions, à son exemple, après les ennuis, les mécomptes, les distractions inévitables de notre position, venir, à la fin du jour, répandre notre âme, sous le regard si miséricordieux de Marie, dans le cœur compatissant de Jésus.

C'est ainsi que s'accomplissait, dans l'humble maison de Nazareth, la vision prophétique d'Habacuc, qui avait vu les deux principaux astres du firmament s'arrêter immobiles dans leur propre demeure: *Sol et luna steterunt in habitaculo suo.* Quelle gloire pour Joseph, d'avoir eu sous sa conduite et à ses ordres le divin Soleil de justice et cette Lune radieuse qui communique à la terre la lumière qu'elle reçoit ! Mais nous devons estimer S. Joseph plus heureux encore d'avoir reçu de si près pendant si longtemps les célestes influences de ces astres divins qui remplissent de leur clarté le ciel et la terre.

1. Luc., IV, 22.

La sainte Écriture, en nous parlant des plus purs et des plus élevés des esprits célestes, résume toutes leurs grandeurs en disant « qu'ils assistent toujours devant le trône de Dieu ». Rien, en effet, n'est plus grand qu'un tel honneur ; et les créatures sont plus ou moins élevées, selon qu'elles sont plus ou moins rapprochées de Dieu. Quiconque est plus près de cette source inépuisable de biens, est en même temps plus heureux et plus juste. Celui qui ne le perd jamais de vue est toujours dans la lumière ; celui qui ne s'occupe que de lui est dejà dans le ciel. Tel est le bonheur de Joseph à Nazareth : il est oublié des créatures, mais les regards de Dieu sont toujours attachés sur lui ; il converse peu avec les hommes, mais sa conversation avec le ciel n'est point interrompue ; il ne possède rien, mais il a trouvé la perle évangélique ; il porte un habit grossier, mais il est revêtu de Jésus-Christ ; il est détaché de ses amis et de ses proches, mais le Fils même de Dieu l'appelle son père, il le pénètre de ses lumières, l'inonde de ses grâces, le transforme insensiblement en sa propre ressemblance, et lui communique une beauté invisible aux yeux des hommes, mais qui ravit les anges de respect et d'admiration.

Et, par un heureux retour de toutes ces faveurs et de toutes ces grâces, Joseph n'a plus de cœur que pour Jésus, il ne sait plus parler que de Jésus, il ne pense qu'à Jésus ; ce n'est plus lui qui vit, mais c'est Jésus qui vit en lui.

Treizième jour

JÉSUS ET MARIE GLORIFIANT JOSEPH [1]

L'époque de la définition du dogme de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge semble avoir été, dans les desseins de Dieu, le moment marqué pour le plein développement du culte de S. Joseph. En voici, selon nous, les raisons :

D'abord, parce que le travail de Dieu et de l'Église, pour amener le dernier développement du culte de S. Joseph, se termine à la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

En second lieu, parce que, ce dogme une fois défini, rien n'arrête et tout favorise la pleine extension de ce culte.

I. — Étudions d'abord comment le travail de Dieu et de l'Église, relatif à la glorification de S. Joseph, se termine à la définition donnée par Pie IX.

1. Par le R. P. Marcel Bouix, S. J.

Il nous faut ici embrasser d'un regard ce tableau de l'action de Dieu et de l'Église, il nous faut remonter jusqu'au principe de cette action merveilleuse, et la suivre jusqu'au jour où Pie IX a défini comme dogme de foi le premier privilège de la Vierge.

Jusqu'où remonter? Jusqu'au delà du temps, jusque dans l'éternité : c'est là que Joseph a son origine, et que nous apparaissent, avec ses titres de grandeur, les bases de son culte.

Dieu, qui veut sauver le monde par l'Incarnation de son Verbe, recèle de toute éternité dans son sein ce mystère d'amour. De toute éternité, il voit son Christ et la Vierge immaculée qui doit lui donner le jour. Mais, comme il entre dans le dessein de sa sagesse infinie d'introduire le Christ dans le monde sous le voile sacré du mariage, Dieu voit l'élu des élus parmi les hommes qu'il honorera de la dignité d'époux vierge de la Vierge immaculée, et de père nourricier du Verbe fait chair. Ainsi, dans ce plan de la réparation que Dieu choisit et arrête de toute éternité, le décret du Christ et de la Vierge emporte celui de Joseph. Ainsi, dans l'économie du mystère de l'Incarnation, tel qu'il doit s'accomplir dans le temps, trois personnes interviennent, le Verbe fait chair, la Vierge immaculée, sa divine mère, et Joseph, époux de la Vierge sans tache et père nourricier de l'Homme-Dieu : au Verbe fait chair le premier rang; à la Vierge le second; à Joseph le troisième. Mais la triple intervention est décrétée de toute éternité; c'est le triple nœud formé de la main de Dieu même, et qui sera éternel.

Voilà l'origine de Joseph.

Quand Dieu manifeste-t-il pour la première fois sa gloire?

C'est la doctrine de S. Thomas, enseignée par Suarez, que les anges, dès le principe de leur création, connurent le Christ par la foi, et que, dès le principe de leur béatitude, ils le contemplèrent dans le Verbe : soit parce que la vision répond à la foi, soit parce qu'il importait souverainement à leur état de connaître leur chef et leur monarque.

« Il est donc vraisemblable, » dit Suarez, « qu'ils connurent également la mère de Dieu, d'abord par la foi, et ensuite en la voyant dans le Verbe. La vision dans le Verbe étant souverainement parfaite et souverainement claire, il est vraisemblable que, dans la connaissance qui leur fut donnée du mystère de l'Incarnation, ils virent clairement la Vierge qui devait être un jour la mère de Dieu. Cette connaissance était pour eux de la plus haute importance, attendu que la Vierge devait être, pendant l'éternité, leur Reine et leur Souveraine. Si maintenant ils la voient clairement dans le Verbe, ils l'ont donc vue clairement dès le principe : car la vision béatifique n'admet ni

changement ni augmentation. Que s'il survient quelque changement ou quelque augmentation, nous disons, avec S. Thomas, que c'est seulement quant aux circonstances, et nullement quant à la substance et à la personne [1]. »

Ce que Suarez dit de la Vierge, rien n'empêche qu'on ne l'affirme de S. Joseph.

Les anges, par la foi d'abord, et ensuite par la claire vision, n'ont pu voir le Christ et la Vierge que tels qu'ils étaient dans le décret divin. Or, dans le décret de l'Incarnation de son Verbe pour le salut du genre humain, Dieu renfermait Joseph comme époux de la Vierge et comme père nourricier du Christ; donc, en contemplant le mystère tel qu'il était dans le décret divin, ils ont vu Joseph avec les relations qui le liaient de toute éternité au Christ et à la Vierge.

Ils le voient maintenant dans le Verbe; donc, ils le virent dès le commencement : car la vision béatifique, comme dit Suarez, n'admet ni changement ni augmentation, du moins quant à la substance et à la personne.

La vision béatifique, dit encore Suarez, répond à la foi; donc si les anges n'avaient pas vu Joseph dès le commencement, il s'ensuivrait que, dans la vision béatifique même, ils n'auraient, sur le mystère de l'Incarnation, qu'une lumière inférieure à celle que nous avons par la foi: ce qui répugne.

Les anges virent donc le mystère de l'Incarnation dans son entier et tel qu'il était dans le décret divin. Ils adorèrent le Christ comme leur chef et leur Dieu, du culte suprême de latrie; ils honorèrent la Vierge comme leur Reine, par le culte d'hyperdulie, et Joseph, par le culte de souveraine dulie, comme époux de la Vierge et père nourricier du Christ.

Ainsi, la première révélation de Joseph est contemporaine de la création des anges. Il leur est révélé en même temps que le Christ et la Vierge; et en même temps qu'ils adorent le Christ, qu'ils s'abîment de respect devant sa divine mère, ils saluent Joseph comme père nourricier du Christ et époux de la Vierge. Ainsi, son culte commence avec celui du Verbe incarné et de sa très sainte mère; il précède le commencement du genre humain, il date de la création des anges.

La place qu'occupe Joseph dans les décrets éternels de Dieu, il l'occupe dans l'Évangile. Le Saint-Esprit ne fait que manifester dans le temps la pensée recueillie dans le sein de Dieu de toute

1. Quod si nunc ab eis videtur in Verbo, etiam ab initio visum est, quia visio beata non recipit mutationem, et augmentum.

Ex D. Th. interpretamur hæc intelligenda esse de cognitione quoad omnes circumstantias, non vero quoad substantiam, et personam ipsam.

(*De Incarn.*, part. II, quæst. XXVII, art. 4, sect. 1.)

éternité; il révèle le mystère d'amour, l'Incarnation du Verbe; et, dans ce mystère, il assigne le troisième rang à Joseph; il le proclame époux de la Vierge et père nourricier du Christ; il pose ainsi dans l'Église les éternels fondements de son culte, déjà posés dans le ciel devant les milices des anges.

Mais pourquoi Joseph, si explicitement révélé par l'Esprit-Saint dans l'Évangile, ne reçoit-il pas dès le commencement de l'Église les honneurs qui lui sont dus? et pourquoi un travail de dix-huit siècles, pour inaugurer son culte dans toute sa splendeur? La raison en est simple et facile à saisir: c'est que Joseph, inséparablement lié au Christ et à la Vierge, doit partager toute leur destinée. Or, il entrait dans les desseins de Dieu, que la conquête des peuples par le Christ se fît à travers les persécutions; que le Christ fût attaqué non seulement dans ses disciples, par les tyrans, mais encore dans sa propre personne, par les hérétiques; que le mystère du Verbe fait chair fût attaqué sous toutes ses faces, et que, par contre-coup, la Vierge, mère du Christ, fût attaquée dans toutes ses prérogatives. D'un côté, les tyrans essaient de faire disparaître du monde le Christ et son œuvre; de l'autre, les hérétiques nient ce qu'il est. Arius nie sa divinité; Nestorius nie la maternité divine de la Vierge; Helvidius nie sa virginité. Il entrait donc dans les desseins de Dieu, que Joseph, qui est inséparablement uni au Christ et à la Vierge, partageât leurs attaques, et il les partage; l'arianisme, en niant la divinité du Christ, arrache de la tête de Joseph sa couronne de père nourricier de l'Homme-Dieu; Nestorius, en niant la maternité divine de la Vierge, lui arrache celle d'époux de la mère de Dieu.

Pendant cette double attaque des tyrans et des hérétiques, l'Église avait à défendre le Christ dans ses témoins et dans sa personne; elle fait l'un et l'autre; elle soutient les martyrs, et elle défend les dogmes. Elle foudroie l'arianisme et le nestorianisme; mais, en définissant la divinité du Christ et la maternité divine de la Vierge, l'Église, du même coup, établit et proclame les deux grands titres de Joseph, celui d'époux de la Vierge, et celui de père nourricier du Verbe fait chair. Elle dit, par là, assez haut aux fidèles l'honneur qu'ils doivent à ce glorieux Patriarche.

Au XVIe siècle, la lutte recommence. Les doctrines désespérantes de Luther et de Calvin nient surtout l'amour de Dieu, l'amour du Christ; nient sa présence d'amour dans l'Eucharistie, nient l'Eucharistie, source infinie d'amour et terme suprême de l'amour d'un Dieu; nient la médiation de l'amour, c'est-à-dire le pouvoir et les intercessions des saints auprès de Dieu; nient, par conséquent, la médiation maternelle de la Reine des

saints et la médiation toute paternelle de S. Joseph. L'Église frappe d'anathème ces doctrines. Elle proclame comme dogme de foi le dogme de l'amour infini du Christ, sa présence réelle parmi nous. Elle définit comme dogme de foi la médiation des saints. La Vierge continue de nous apparaître avec son pouvoir et son crédit de mère de Dieu, et Joseph, avec son pouvoir et son crédit d'époux de la Vierge et de père nourricier du Christ.

L'action de Dieu relativement à Joseph se borne-t-elle là? Non ; tandis que les conciles, en vengeant la gloire du Christ et de la Vierge, vengeaient en même temps celle de Joseph, les Pères d'Orient et d'Occident prenaient en main sa cause. Ils proclamaient, dans leurs écrits, les titres et les grandeurs de Joseph; ils faisaient le commentaire de ce qui est écrit dans l'Évangile sur l'époux de la Vierge et le père nourricier du Verbe incarné. Dieu, par Jean Chrysostome, par Hilaire de Poitiers, par Augustin, par Jérôme, par Jean Damascène, c'est-à-dire par la sainteté et le génie, faisait connaître Joseph au monde.

Au moyen âge, les docteurs et les théologiens sont les organes de Dieu pour glorifier S. Joseph. S. Pierre Damien, S. Bernard, S. Thomas d'Aquin, S. Bonaventure, nous révèlent les trésors de perfection cachés dans cet élu de Dieu. S. Bernardin de Sienne, ce séraphique fils de S. François, dans un traité court et lumineux, expose avec précision, et avec une ineffable onction de langage, les titres et les grandeurs de S. Joseph. C'est dans cet impérissable chef-d'œuvre que tous les écrivains, dans la suite, viendront s'inspirer.

Les Ordres religieux concourent à l'envi à exécuter la pensée de Dieu. Ils sont comme le sol natal et la patrie naturelle de la dévotion à S Joseph; ils en conservent le feu sacré et travaillent à le répandre. L'Ordre des Carmes se signale par son zèle, en important d'Orient en Occident les traditions du culte de S. Joseph; l'Ordre de Saint-Benoît, si antique et si vénérable dans l'Église, si riche de saints et de docteurs, les Ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, ces deux grands arbres de sainteté qui ont couvert toute la terre, enfin tous les Ordres rivalisent d'ardeur pour honorer S. Joseph, et, en travaillant sans relâche à étendre son culte, ne cessent de seconder le plan providentiel.

La période du moyen âge est couronnée par l'œuvre immortelle de Isidore de Isolanis, une des plus expressives figures de l'Ordre de Saint-Dominique. Ce religieux, au sort digne d'envie, fit deux des plus belles choses qu'un homme puisse faire en ce monde : il écrivit magnifiquement sur l'autorité du Pontife romain, et sur la sainteté du glorieux époux de la Vierge.

Dans cette âme, on ne sait quel feu brûle davantage, ou son amour pour le centre de l'unité, ou son amour pour S. Joseph. Ce qui est manifeste, c'est qu'il y a en elle une divine passion de voir l'Église triompher dans le monde, et S. Joseph régner sur tous les cœurs : Dieu lui donna visiblement mission pour écrire sur ce glorieux Patriarche. Il traita en grand ce sujet si riche et si vaste, et, en 1522, il dédia au pape Adrien VI son travail, qu'il intitula *La Somme de S. Joseph ;* voulant, par cette dédicace, témoigner, devant la postérité, de son amour pour l'Église romaine, Mère et maîtresse de toutes les Églises. C'est à lui que les Bollandistes décernent l'honneur d'avoir le premier écrit *ex professo* sur S. Joseph. Il figure de droit à côté de S. Bernardin de Sienne, et il a la gloire de guider avec lui la phalange des auteurs qui ont écrit sur ce grand Saint.

Outre ce savant ouvrage, Isidore de Isolanis, tant pour satisfaire à sa piété, qu'au vœu exprimé par son ordre, composa encore en l'honneur de l'époux de la Vierge un office qui fut trouvé si pieux et si dévot, qu'il suffirait à lui seul, dit le Père Patrignani, pour lui assurer la reconnaissance de tous les cœurs dévoués à S. Joseph.

En récompense de son zèle, Dieu donna à ce noble fils de S. Dominique une lumière prophétique sur la gloire future et le culte de S. Joseph dans l'Église militante. L'on trouvera les paroles mémorables de cet écrivain, au chapitre IIe de la IIe partie de notre ouvrage intitulé *S. Joseph d'après les saints et les maîtres de la vie spirituelle.*

Au XVIe siècle, le culte de S. Joseph se montre avec une nouvelle force d'expansion. Et c'est là l'œuvre des saints que Dieu tient en réserve pour cette époque,

Le livre des *Exercices spirituels*, où S. Ignace arme les siens pour le combat, révèle dans la plus vive lumière S. Joseph avec ses titres et ses prérogatives ; le feu de sa dévotion s'allume dans le cœur de celui qui se livre à ces saintes méditations. Cette inséparabilité d'avec Jésus et Marie, que Dieu a donnée à Joseph, ce grand Saint la conserve dans le cœur de tout véritable fils d'Ignace. Xavier porte en Orient la bannière du culte de S. Joseph ; et de cette mission elle passe à toutes celles de la Compagnie. S. Philippe de Néri l'arbore dans son ordre ; S. Pierre d'Alcantara et sainte Thérèse la déploient, à leur tour, dans leur sainte Réforme. Cette ardeur de zèle pour la gloire de S. Joseph, qui brûle dans ces grandes âmes, se répand de toutes parts dans le monde catholique.

A partir de cette époque, tous les saints que l'Église a canonisés font éclater leur tendre dévotion envers S. Joseph ; et

plusieurs, comme S. François de Sales, S. Alphonse de Liguori et S. Léonard de Port-Maurice, l'ont glorifié dans leurs écrits. Tous les maîtres les plus célèbres de la vie spirituelle, le Vénérable Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, le Vénérable P. Louis du Pont et Louis de Grenade révèlent S. Joseph à leurs lecteurs et leur apprennent à l'honorer. Les ouvrages qui traitent de ce grand Saint se multiplient. Isidore de Isolanis trouve des imitateurs, glorieusement mentionnés par les Bollandistes.

A peu près à un siècle de distance, en 1616, Charles Stengelius, célèbre écrivain de l'ordre de Saint-Benoît, publie à Munich son *S. Joseph*, orné de belles gravures dues au burin de Raphaël de Sadelarius. En 1621, Philippe de Vliesberghe, surnommé Deschamps, publie en français, à Douai, son livre intitulé *Joseph, la perle du monde.* En 1629, Charles de Saint-Paul, abbé et supérieur général des Bernardins de France, appelés Feuillants, publie en français, à Paris, son ouvrage qui a pour titre *Tableaux des qualités éminentes de S. Joseph.* Les Pères Étienne Binet, Jean Jacquinot et Paul de Barri, de la Compagnie de Jésus, publient en France leurs pieux et solides ouvrages sur S. Joseph. A ces auteurs, cités par les Bollandistes, s'en viennent joindre un grand nombre d'autres. Le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, coadjuteur de sainte Thérèse dans la réforme du Carmel, et premier supérieur général du Carmel réformé, donne au public son intéressant et savant travail sur S. Joseph. Le P. Raphaël-Marie, de l'Ordre des Carmes, dote l'Italie de son *Histoire de S. Joseph*, ouvrage que le P. Faber qualifie de très complet. Le P. Ignace de Saint-François, également carme, publie en latin son livre intitulé *Synopsis magnalium sancti Josephi. Les Gloires de S. Joseph*, par Giuseppe Loxada Becerra, paraissent du temps de S. Alphonse de Liguori, et sont écrites dans le genre des *Gloires de Marie*, publiées par ce Saint. Nous ne pouvons poursuivre l'énumération. Il nous suffit de dire que le P. Patrignani écrivait à Florence, en 1709, que jusqu'à lui, à partir de S. Bernardin de Sienne, on comptait plus de trois cents auteurs, historiens ou panégyristes de S. Joseph.

Le mouvement est général dans les esprits. S. Joseph occupe non seulement les âmes pieuses, mais encore les premiers docteurs des universités du monde. Les plus grands théologiens, Suarez en tête, démontrent, en thèses régulières, ce que les saints, les auteurs mystiques, les maîtres de la vie spirituelle avaient enseigné. De tant de lumières réunies par tous les écrits qui avaient précédé, Suarez conclut, au nom de la théologie catholique, « que ce n'est point une opinion téméraire,

ni improbable, mais au contraire pleine de piété et de vraisemblance, que S. Joseph a, entre tous les saints, tenu le premier rang dans l'état de la grâce et, conséquemment, de la charité, et le tient maintenant dans celui de la gloire; et qu'il n'y a rien en cela de contraire à la sainte Ecriture, ni aux Pères : *Non existimo esse temerarium, sed pium potius et verisimile, si quis fortasse opinetur sanctum hunc reliquos omnes in gratia et beatitudine antecellere*[1]. »

Enfin la conclusion générale des théologiens et des interprètes de l'Écriture, comme celle des saints et des auteurs ascétiques, est que, si l'on doit à la Vierge le culte d'hyperdulie, « on doit à S. Joseph le plus haut degré du culte de dulie ».

Voilà un aperçu du travail de Dieu pour glorifier Joseph. Ce travail, néanmoins, quelque grand qu'il soit, n'est pas complet. Dieu va le couronner d'une manière digne de lui : ce sera par la définition du dogme de l'Immaculée Conception, définition nécessaire pour montrer dans toute son étendue la gloire que Joseph tire de son titre d'époux de la Vierge.

Il avait plu à Dieu de laisser une certaine ombre sur une des faces du mystère de l'Incarnation. Cette face du mystère, qui attendait encore la lumière d'une définition dogmatique, était la conception de la Vierge. Marie, la future mère du Rédempteur, avait-elle été, oui ou non, conçue dans le péché originel ? Avait-elle été, oui ou non, au premier instant de sa vie, sous la captivité du démon ? Qui ne voit la gloire immense qui rejaillit de l'affirmation du privilège d'une conception immaculée, non seulement sur la Vierge, mais sur le Christ et tout son corps mystique, et surtout sur Joseph, lié à la Vierge par le lien le plus intime ? Le sens chrétien, d'accord avec tous les attributs de Dieu, affirmait que Marie avait été conçue sans tache. Mais enfin, ce n'était pas encore de foi, et on pouvait le nier sans être hérétique. C'était au milieu du XIXe siècle que Dieu, dans ses conseils, avait arrêté de faire lever la lumière ; et le Pontife élu de Dieu, de toute éternité, pour porter cette définition suprême, était Pie IX. C'est Pie IX qui proclame, au nom de Dieu, comme dogme de foi, que Marie a été conçue sans tache. Par cet infaillible oracle, il achève d'illuminer le mystère de l'Incarnation, dont toutes les faces resplendissent désormais de la lumière de la définition dogmatique ; il confirme et complète toutes les définitions portées par l'Église dans les siècles antérieurs sur le Christ et la Vierge. Ainsi, Pie IX est le Pontife choisi par le Très-Haut pour mettre, à la face du monde, à la face des cieux ravis et

1. *De Incarn.*, part. III, quæst XXIX, disp. 8, sect. 2.

de la terre tressaillant d'amour, une dernière couronne sur la tête du Christ, sur la tête de la Vierge, sur la tête de Joseph, et sur celle de toute l'Église. Car il déclare, ce qui n'était pas de foi auparavant, que le Christ est né d'une Vierge conçue sans tache; que Joseph a reçu pour épouse, des mains de la Trinité, une Vierge conçue sans tache; enfin, que nous, enfants de l'Église catholique, nous avons pour Mère une Vierge conçue sans tache. Ni le Christ, ni Joseph, ni nous, n'avons été un seul instant humiliés dans la personne de la Vierge. Elle est entrée dans la vie, pure, sans tache, immaculée.

Cette définition est, pour l'Église, un triomphe qui va égaler la durée des siècles éternels : mais elle est aussi en particulier, comme on le voit, le couronnement du travail de Dieu pour la manifestation de la gloire de S. Joseph.

II. — Le dogme de l'Immaculée Conception une fois défini, rien n'arrête, et tout favorise le plein développement du culte de S. Joseph.

Les persécutions et les hérésies avaient arrêté l'extension de ce culte ; ces deux obstacles n'existent plus.

Un troisième obstacle avait été la connaissance incomplète de S. Joseph. Dieu, par l'oracle prononcé par Pie IX, a achevé de faire lever la lumière sur l'époux de la Vierge immaculée.

Ainsi les obstacles sont éliminés, et toutes les causes concourent au plein développement du culte de ce saint Patriarche.

Ces causes, les voici : la volonté de Dieu manifestée ; l'intérêt de la gloire du Christ et de la Vierge; les prospérités spirituelles qui doivent suivre la définition dogmatique du dogme de l'Immaculée Conception ; la nature du culte de S. Joseph; le zèle désormais universel pour ce culte; enfin, les encouragements du Saint-Siége.

1° Et d'abord, Dieu ayant conduit à terme la manifestation progressive de ce grand Saint, c'est une preuve qu'il veut que le culte réponde à la lumière donnée. Le dessein de Dieu est que S. Joseph occupe, dans le culte chrétien, la place qu'il occupe dans le mystère de l'Incarnation; que cette inséparabilité qu'il lui a donnée avec le Christ et la Vierge soit fidèlement exprimée dans les divers éléments du culte. Enfin il veut que les enfants de l'Églisé catholique, contemplant Joseph dans cette sphère de gloire du mystère de l'Incarnation, où, de toute éternité, il lui a donné le troisième rang, comprennent qu'à cette hauteur Joseph, dominant tous les saints, mérite le culte de souveraine dulie, comme la Vierge mérite celui d'hyperdulie.

2° Après la définition du dogme de l'Immaculée Conception, il est de la gloire du Christ et de la Vierge, que le peuple chrétien comprenne combien celui que Dieu avait prédestiné de toute éternité à être l'époux de la Vierge immaculée, et le père nourricier de son divin Fils, était digne d'un si sublime honneur; et que le peuple chrétien proportionne ses hommages au rang et à la sainteté de ce favori de Dieu. Le moment est donc venu où le Christ et la Vierge vont pleinement glorifier Joseph dans l'Église militante.

3° La définition du dogme de l'Immaculée Conception doit amener des prospérités spirituelles pour l'Église[1]. Or, une des plus grandes prospérités pour l'Église sera ce plein développement du culte de S. Joseph, parce que ce culte développe la sainteté dans les âmes.

N'en doutons pas, c'est une ère de grâce et de sanctification qui commence pour le monde; et elle datera du jour le plus solennel et le plus mémorable du XIXe siècle, du jour où Pie IX a défini le dogme de l'Immaculée Conception. Le Christ a le cœur plus ouvert que jamais pour en laisser déborder les miséricordes infinies, parce qu'il est plus glorifié que jamais. La Vierge immaculée, par qui toutes les grâces viennent à nous, a les mains plus ouvertes et plus riches que jamais, parce qu'elle est plus glorifiée que jamais. Joseph, l'époux de la Vierge immaculée, le nourricier du Christ, et l'économe de la maison de Dieu, va ouvrir plus que jamais ses trésors, parce qu'il est plus glorifié que jamais. Ces vastes amas de froment spirituel amoncelés depuis dix-huit siècles, et dont il n'a donné qu'avec mesure, à cause des limites de son culte, il va enfin commencer à les distribuer avec munificence aux générations présentes, pour continuer ainsi jusqu'à la fin des âges.

Désormais, la grâce et la miséricorde coulant du cœur du Christ, du cœur de la Vierge et du cœur de Joseph, avec plus d'abondance que par le passé, nous verrons la chaîne des saints, non pas se renouer, parce qu'elle ne se brise jamais dans l'Église de Dieu, mais multiplier ses anneaux. Un souffle plus puissant de l'Esprit créateur se fera sentir de toutes parts; il agira à la fois sur le sacerdoce, sur les ordres religieux et sur les fidèles. Dieu suscitera de grands saints, qui seront les vrais régénérateurs et les vrais sauveurs des peuples: car ils leur ouvriront le ciel. Tout cèdera à l'empire irrésistible de leur sainteté. Le Christ, par eux, sera mis en possession de son héritage, c'est-à-dire de toutes les nations de la terre. C'est une immense moisson à recueillir: mais enfin elle sera recueillie. Rien ne tiendra

1. Voir la bulle dogmatique de Pie IX.

devant ces hommes que Dieu aura armés de sa puissance. Ils diront, avec l'empire du Maître, à l'antique usurpateur : « *Vade Satana:* Retire-toi, Satan[1], » tu as trop longtemps possédé le domaine du Christ.

Béni soit à jamais le triomphe de Marie immaculée, qui nous prépare un tel avenir, qui fait entrevoir à l'Église les plus grandes prospérités qu'elle puisse ambitionner, la conversion des peuples infidèles, et le retour des peuples hérétiques à la vraie foi ! Béni soit à jamais le magnanime et saint Pontife qui, par la définition dogmatique du privilège si cher à la Vierge, a comme déterminé le cours de toutes ces bénédictions ! Que les siècles futurs s'unissent à nous pour bénir le nom si suavement, si saintement populaire de Pie IX! A la tiare qui étincellera éternellement sur sa tête, brillera un diamant d'un éclat à part, qu'il possèdera seul, celui que la Vierge y aura elle-même inséré de sa main immaculée.

4° La définition portée par Pie IX ayant achevé de faire connaître l'époux de la Vierge immaculée, son culte exerce de lui-même toute sa force d'expansion.

Ce culte, après le culte de la mère de Dieu, est celui qui a de plus intimes et de plus profondes racines dans le cœur chrétien; après celui de la Vierge, il est le plus beau, le plus parlant, le plus universel. La pose où Dieu veut que Joseph nous apparaisse, c'est l'Enfant Jésus dans ses bras, privilège qu'il partage avec la Vierge. Il suffit de cela pour faire tomber à ses pieds tous les peuples catholiques. Il y a une voix souveraine qui retentit au fond de tout cœur chrétien, et qui lui dit avec S. Bernardin de Sienne : « Joseph a reçu de Dieu une mission spéciale; comparez ce saint Patriarche à toute l'Église du Christ; n'est-il pas cet homme élu et spécial par lequel et sous la conduite duquel le Christ a fait, selon les lois de l'ordre et de l'honneur, son entrée dans ce monde? Si donc toute l'Église est redevable à la Vierge-mère, parce que, par elle, elle a été rendue digne de recevoir le Christ, certes, après la Vierge, c'est à Joseph qu'elle doit le plus de reconnaissance et de vénération. C'est Joseph qui a élevé le Sauveur, et c'est lui qui a nourri et conservé avec la plus tendre sollicitude, pour tous les enfants de l'Église, celui qui est le pain du ciel et qui donne la vie céleste. »

Le peuple catholique comprend d'instinct, et accueille avec un transport de bonheur ces autres paroles de S. Bernardin de Sienne : « Si le Christ, pour satisfaire sa piété filiale, a élevé au ciel, en corps et en âme, sa divine mère, l'on doit croire qu'il n'en a pas moins fait pour Joseph, si grand entre tous

1. Matth., IV, 10.

les saints. Et ainsi, cette sainte Famille qui avait été unie sur la terre par la croix, l'amour et la grâce, règne maintenant en corps et en âme dans la gloire des cieux. Et qui peut désormais douter que Jésus-Christ, qui, pendant sa vie mortelle, non content d'avoir admis Joseph à une intime familiarité, lui rendait encore le respect et l'obéissance qu'un fils doit à son père, ne lui ait conservé dans le ciel ces sublimes prérogatives, qu'il ne les ait même augmentées et perfectionnées [1] ? »

Le peuple chrétien trouve souverainement en harmonie avec sa foi ces paroles de S. François de Sales, et tressaille de joie en les entendant : « Que nous reste-t-il à dire maintenant, sinon que nous ne devons nullement douter que ce glorieux Saint n'ait beaucoup de crédit dans le ciel auprès de celui qui l'a tant favorisé, que de l'y élever en corps et en âme? O combien serons-nous heureux, si nous pouvons mériter d'avoir part à ses saintes intercessions ! *Car rien ne lui sera refusé, ni de Notre-Dame, ni de son Fils glorieux* [2]. »

Tout enfant de l'Église croit spontanément et affirme, dans la simplicité de sa foi, ce que les plus grands théologiens affirment, par l'organe de Suarez, « que ce grand Saint a surpassé tous les autres en grâce dans ce monde, et qu'il les surpasse en gloire dans le ciel : *Sanctum hunc reliquos omnes in gratia et beatitudine antecellere* [3]. »

Le peuple catholique comprend ce qu'attestent S. Bernard et sainte Thérèse, « que les autres saints peuvent nous secourir dans tel ou tel besoin : mais que S. Joseph peut nous secourir dans tous ». Et il en voit clairement la raison : c'est que Joseph, étant le père du Christ, le devient de toute la famille rachetée par lui ; et que c'est un attribut de la paternité, de pouvoir secourir les enfants dans tous leurs besoins.

Et quelle consolation pour nous de voir jusqu'à l'évidence que, dans toute la famille rachetée par Jésus-Christ, il n'est pas une classe, un seul membre, dont Joseph ne soit le plus haut modèle, le plus puissant protecteur, le père le plus riche en bonté ; en un mot, que Joseph est le Saint de tous par excellence après la Vierge, le Saint universel dans l'Église de Dieu !

C'est le Saint du sacerdoce catholique dans toute sa hiérarchie. C'est le Saint des papes. Le Christ a dit à Pierre : « Pais mes agneaux, pais mes brebis [4] ; » mais Dieu a dit à Joseph : « Joseph, reçois l'Enfant et sa mère ; Joseph, ne crains pas : » *Noli timere* [5]. Je t'ai fait assez saint et assez grand pour exercer cette charge toute divine. Et Joseph, au nom de Dieu, et relevant immédiatement de lui, comme Pierre relève immédia-

1. Sermo *de Sponso B. V. Mariæ*. — 2. *Entretien XIX*e. — 3. *Tract. de Incarn.*, part. III.
4. Joan., XXI, 16-17. — 5. Matth., I, 20.

tement du Christ, gouverne pendant trente ans le Fils de Dieu et sa divine mère. Il gouverne le Fondateur de l'Église et la Reine du ciel : gouvernement unique devant Dieu, et qui l'emporte en dignité et en prix devant lui sur le gouvernement de tous les papes réunis et de tous les évêques jusqu'à la fin du monde. Après la Vierge, se peut-il concevoir un médiateur plus puissant auprès de Dieu, pour obtenir des trésors de grâces aux papes et aux évêques préposés au gouvernement du corps mystique du Christ, que celui qui a gouverné la tête de ce corps ?

Il est le Saint des prêtres. Il nous a appris comment nous devons traiter la personne adorable du Sauveur. Après la Vierge, il est le plus intéressé à la sainteté des prêtres. Il souhaite, avec une ineffable ardeur de désir, que nous traitions Jésus-Christ avec ce respect et cet amour dont il nous a donné l'exemple. O Joseph, après la naissance du Sauveur, vos bras et ceux de Marie ont été le premier corporal étendu sous sa personne divine ; vos bras paternels et ses bras maternels ont été son premier tabernacle de prédilection. Joseph, prenez tout le sacerdoce catholique sous votre protection ; sanctifiez-nous, afin que Jésus se plaise dans nos cœurs.

Joseph est le Saint des hommes apostoliques ; il en est le type parfait, suivant l'expression de S. Hilaire de Poitiers. Il a porté le Christ en Égypte ; et le premier il a, pour sa cause, traversé les déserts, enduré la faim, la soif, la fatigue.

C'est le Saint de tous les ordres religieux : sa vie et sa maison de Nazareth en montrent le plus divin modèle.

C'est le Saint de toutes les âmes intérieures, de tous les contemplatifs. Il est à leur tête, il est le prince des contemplatifs, il est leur guide le plus sûr ; il est le maître et le paternel conducteur de toutes les âmes qui s'adonnent au saint exercice de l'oraison.

C'est le Saint par excellence des vierges : il efface en pureté le plus haut séraphin ; il est le plus voisin de la Source de pureté et du Canal universel de la pureté, c'est-à-dire du Christ et de la Vierge. Il a été le gardien de la Vierge sans tache : c'est le complément et le droit de sa mission, de garder toutes les vierges de l'Église.

C'est le Saint des docteurs de l'Église, et de tous ceux qui éclairent le monde par leur doctrine : car nul n'a été plus voisin de la Lumière que lui ; nul, après la Vierge, n'a eu une lumière infuse égale à la sienne : sa tête, touchant si souvent à celle du Verbe incarné inclinée contre la sienne, se voyait confondue avec cette tête divine, dans les splendeurs de la lumière incréée.

C'est le Saint de tous les athlètes du Christ ; il est en tête de tous ceux qui ont combattu et triomphé pour sa cause; il a ravi le Christ au glaive de ce génie astucieux et cruel qui symbolisait tous les ennemis de l'Église qui devaient se succeder jusqu'à la fin des temps.

Il est le Saint des guerriers et des soldats: car il est le père nourricier du Dieu des armées, et l'époux de la Vierge plus puissante, à elle seule, que toutes les armées rangées en bataille. Que le soldat marchant à l'ennemi dise donc à Joseph : Grand Saint, si Dieu me demande le sacrifice de la vie, je le lui fais de grand cœur: mais, en échange, obtenez-moi miséricorde! Je vous remets mon âme.

C'est le Saint de cette immense portion du genre humain qui doit soutenir sa vie à la sueur de son front; lui, royal descendant de David, il est en tête de tous ceux qui travaillent, fatiguent, suent, s'épuisent pour gagner du pain; il est le premier ouvrier chrétien, et tous les ouvriers lui sont particulièrement chers. Avant eux, il a connu le travail; il leur a appris l'art d'en sanctifier les peines, les privations, les fatigues ; il est à la fois pour eux et le plus ravissant modèle, et le plus puissant protecteur.

C'est le Saint de toutes les âmes qui souffrent. Nul n'a plus connu la souffrance intime. Le glaive prédit à Marie par le vieillard Siméon transperça l'âme de Joseph en même temps que celle de la Vierge. Et si Jésus-Christ, qui gouvernait l'âme de son père nourricier, ne lui eût donné, comme à la Vierge, une force miraculeuse pour soutenir la vue de sa Passion, Joseph aurait mille et mille fois succombé à sa douleur. Après la mère de Dieu, c'est le prince des martyrs ; après elle, c'est le saint qui a la plus intime connaissance de nos douleurs, qui se sent le plus porté à les adoucir ; et plus nos peines sont grandes, plus elles émeuvent son cœur paternel. Joseph est le consolateur des consolateurs, après la Vierge.

C'est le Saint des chefs de famille, des parents chrétiens; ils sont placés sous sa protection particulière. Le chef, le guide de la sainte Famille, par extension et complément de sa mission, est le chef et le guide de toutes les familles chrétiennes; c'est un droit que Dieu lui donne. Oh ! qu'un père et une mère peuvent s'adresser à lui avec confiance! il tient en main tous les trésors de la sanctification, soit pour eux, soit pour leurs enfants.

C'est le Saint de l'adolescence et de la jeunesse. Les adolescents et les jeunes gens lui rappellent son cher Fils, Jésus, travaillant sous sa conduite durant ces belles années de sa vie, et se préparant à monter de l'atelier de Joseph au Calvaire de

Jérusalem, pour mourir et nous ouvrir le ciel. Son cœur de père s'émeut ineffablement à la vue des dangers que cet âge peut courir. « Venez, » leur dit-il, « vous abriter sous mon manteau, et vous serez en sûreté. »

Il est le Saint des petits enfants : ils lui rappellent les plus ineffables bonheurs et les plus tendres extases de sa vie, lorsque, tenant dans ses bras l'Enfant-Dieu, il se perdait tout entier dans les abîmes infinis de la charité de son cœur. Ses prédilections sont pour ces petits anges, temples vivants du Saint-Esprit. Il est le protecteur et le conservateur de leur innocence. Avec quelle foi un père et une mère devraient les lui recommander! et comme ils doivent se hâter de mettre sur leurs lèvres la première prière chrétienne : Jésus, Marie, Joseph!

Enfin, nous devons tous mourir, et Joseph est le patron de la bonne mort. Joseph est donc le Saint de tous. C'est le suprême avocat auprès du souverain Juge; et, si cela ne suffit pas, il est père. Mon fils, dira-t-il au Christ, vous ne pouvez perdre une âme qui vient chercher dans mon cœur un droit d'asile contre votre justice. Mieux que Moïse, il restera debout, immobile, inébranlable devant les éclats de la juste colère du souverain Juge, jusqu'à ce qu'il lui ait arraché le pardon[1]. Car il ne convient pas qu'un aussi magnifique droit d'asile que celui du cœur de Joseph ne soit pas respecté. Et si, après ces victoires des toutes-puissantes intercessions de Joseph, il y a des étonnements dans le ciel, soit de la part des âmes reçues à miséricorde, soit de la part des bienheureux, le souverain Juge, le Christ, n'aura, pour se justifier en Dieu devant ses saints et ses anges, qu'à prononcer ces paroles : Pouvais-je ne pas céder à Joseph et à mes miséricordes infinies?

5° Le culte de S. Joseph étant, par sa nature, le vœu, le besoin, la consolation de tout le peuple catholique, il y aura désormais un zèle universel à le propager. Pasteurs, pontifes, ordres religieux, congrégations, prêtres séculiers, missionnaires dispersés dans les contrées lointaines, tous voudront mettre les âmes qu'ils conduisent, en possession des trésors renfermés dans le culte de S. Joseph. Toutes les vierges consacrées à Jésus-Christ, et celles qui se dévouent à l'instruction, et celles qui consument leur vie au soin des malades, et celles qui n'ont que les exercices de la vie contemplative, seconderont admirablement le zèle du sacerdoce catholique.

La maison paternelle sera la première école où les enfants apprendront l'amour de S. Joseph, parce que leurs parents

1. *Et dixit ut disperderet eos: si non Moyses, electus ejus, stetisset in confractione in nspectu ejus; ut averteret iram ejus, ne disperderet eos.* (Ps. CV, 23.)

auront eux-mêmes appris, dès leur enfance, à honorer et à aimer ce grand Saint. Cette dévotion prenant racine dans les cœurs dès l'âge le plus tendre, on voudra plus tard appartenir à Joseph par un lien plus intime, on s'enrôlera dans ses confréries, afin de jouir des précieux avantages qu'elles procurent.

Ce zèle universel pour propager le culte de S. Joseph rencontrera toutes sortes de facilités. Outre la prédication et l'enseignement, il aura comme moyens de propagation les livres, les manuels, les images, les associations, les confréries. Quant aux livres, le moment est venu où l'on va mettre en lumière tant de richesses que nous possédons.

6° Enfin, ce qui achèvera d'imprimer l'élan à ce zèle universel, comme aussi d'attirer les cœurs des fidèles, ce sera la munificence avec laquelle le Saint-Siège puisera dans le trésor des indulgences et des grâces spirituelles, en faveur des âmes qui honorent S. Joseph. Cette munificence, déjà si grande, si encourageante, loin de diminuer, ne fera que s'accroître.

Du côté de la liturgie, un vœu restait à former pour le culte de S. Joseph : c'est que sa fête prît un rang plus élevé dans l'Église. Or, Pie IX lui a décerné cet honneur ; et, pour comble de gloire, cet immortel Pontife, par son décret daté du jour de l'Immaculée Conception de l'année 1870, l'a déclaré Patron et Protecteur de toute l'Église.

A Pie IX était réservée, en ce monde, la gloire de mettre la couronne suprême sur la tête de la Vierge immaculée et sur celle du très glorieux S. Joseph, son époux.

Ainsi, le dogme de l'immaculée Conception une fois défini, rien n'arrête, et tout favorise le plein développement du culte de S. Joseph.

Dieu n'a pas jugé que ce fût trop de mettre deux mille ans à révéler Joseph dans toute la plénitude de sa gloire. Joseph a maintenant pour lui et devant lui les siècles qui doivent s'écouler jusqu'au dernier jour du monde. Dans les ravissantes combinaisons de sa sagesse, Dieu a voulu qu'au moment où la bannière de l'Immaculée Conception flotterait triomphante dans l'univers, celle de Joseph commençât à être entièrement déployée aux yeux des peuples. Nous allons donc voir, nous, heureux témoins du triomphe de la Vierge immaculée, commencer le triomphe de son glorieux époux.

Oui, le culte de S. Joseph va achever de s'épanouir dans toute sa vitalité, dans toute sa grâce, dans toute sa beauté, dans toutes ses richesses, dans toutes ses magnificences. D'un pôle à l'autre, cette parole de Dieu et de son Christ va retentir plus forte que jamais : « Allez à Joseph : » *Ite ad Joseph.* Et peuples

et particuliers accourront à ses autels; et, par les grâces de tout genre que le père nourricier de Jésus et l'époux vierge de la Vierge immaculée obtiendra pour ceux qui l'imploreront, il justifiera le titre de Protecteur de l'Église catholique que le successeur de S. Pierre vient de lui décerner.

Quatorzième jour

DÉPOT CONFIÉ A SAINT JOSEPH[1]

Depositum custodi.
Gardez le dépôt. (I Timoth., VI, 20.)

C'est une opinion reçue et un sentiment commun parmi tous les hommes, que le dépôt a quelque chose de saint, et que nous le devons conserver à celui qui nous le confie, non seulement par fidélité, mais encore par une espèce de religion. Aussi apprenons-nous du grand S. Ambroise, au second livre de ses *Offices*, que c'était une pieuse coutume établie parmi les fidèles, d'apporter aux évêques et à leur clergé ce qu'ils voulaient garder avec plus de soin, pour le mettre auprès des autels: par une sainte persuasion qu'ils avaient, qu'ils ne pouvaient mieux placer leurs trésors qu'où Dieu même confie les siens, c'est-à-dire ses sacrés mystères. Cette coutume s'était introduite dans l'Église par l'exemple de la synagogue ancienne. Nous lisons, dans l'Histoire sainte, que le temple auguste de Jérusalem était le lieu du dépôt des Juifs; et nous apprenons des auteurs

1. Dans un *Mois oratoire de S. Joseph*, nous ne pouvions omettre le chef-d'œuvre du prince des orateurs français. Ce célèbre discours fut prêché par Bossuet le 19 mars 1659, en présence de la Reine-Mère, aux Grandes-Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Voici ce qu'en dit l'abbé Ledieu, dans son Journal: « A peine eut-il « prononcé son texte: *Depositum custodi* (I Timoth., VI, 20): Gardez le dépôt, qu'une « si heureuse application surprit son auditoire, excita ses applaudissements et le « rendit attentif au discours merveilleux que ce mot faisait espérer. Il y découvrit « la profondeur des conseils divins dans l'Incarnation, dont le secret avait été « confié, comme un dépôt, à S. Joseph, avec la personne même de Notre-Seigneur « et de sa sainte mère; et il fit voir la sagesse du Saint à garder sur ce mystère un « silence impénétrable pendant toute sa vie, sans chercher à s'en faire honneur. « Le succès du sermon fut si grand, que la Reine le redemanda, à l'heure même, « pour l'année suivante. M. de Meaux en parlait quelquefois comme de l'une des plus « belles pièces qu'il eût faites; et Santeuil de Saint-Victor, qui y était, en fut « tellement frappé d'admiration, comme on le lui a ouï dire en cent rencontres, « que, pour en rendre la mémoire éternelle, il a, depuis, employé ce beau mot, « *Depositum Dei*, au même sens, dans son hymne de S. Joseph. On nomma aussi « ce sermon par excellence, le *Depositum custodi* de Bossuet, comme l'on avait déjà « dit le *Surrexit Paulus de terra*. »

profanes, que les païens faisaient cet honneur à leurs fausses divinités, de mettre leurs dépôts dans leur temple et de les confier à leurs prêtres : comme si la nature nous enseignait que, l'obligation du dépôt ayant quelque chose de religieux, il ne pouvait être mieux placé que dans les lieux où l'on révère la divinité, et entre les mains de ceux que la religion consacre.

Mais s'il y eut jamais un dépôt qui méritât d'être appelé saint, et d'être ensuite gardé saintement, c'est celui dont je dois parler, et que la providence du Père éternel commet à la foi du juste Joseph : si bien que sa maison me paraît un temple, puisqu'un Dieu y daigne habiter et s'y est mis lui-même en dépôt ; et Joseph a dû être consacré pour garder ce sacré trésor. En effet, il l'a été, chrétiens : son corps l'a été par la continence, et son âme, par tous les dons de la grâce.

Madame, comme les vertus sont modestes et élevées dans la retenue, elles ont honte de se montrer elles-mêmes ; et elles savent que ce qui les rend plus recommandables, c'est le soin qu'elles prennent de se cacher, de peur de ternir, par l'ostentation et par une lumière empruntée, l'éclat naturel et solide que leur donne la pudeur qui les accompagne. Il n'y a que l'obéissance dont on se peut glorifier sans crainte ; elle est la seule, entre les vertus, que l'on ne blâme point de se produire, et dont on se peut vanter hardiment sans que la modestie en soit offensée. C'est pour cette raison, Madame, que je supplie Votre Majesté de permettre que je publie hautement les soumissions que je rends aux commandements que j'ai reçus d'elle. Il lui plaît d'ouïr de ma bouche ce panégyrique du grand S. Joseph ; elle m'ordonne de rappeler en mon souvenir les idées que le temps avait effacées. J'y aurais de la répugnance, si je ne croyais manquer de respect, en rougissant de dire ce que Votre Majesté veut entendre. Il ne faut donc point étudier d'excuses ; il ne faut point se plaindre du peu de loisir, ni peser soigneusement les motifs pour lesquels Votre Majesté me donne cet ordre. L'obéissance est trop curieuse, qui cherche les causes du commandement. Il ne lui appartient pas d'avoir des yeux, si ce n'est pour considérer son devoir ; elle doit chérir son aveuglement qui la fait marcher avec sûreté. Votre Majesté verra donc Joseph dépositaire du Père éternel ; il est digne de ce titre auguste, auquel il s'est préparé par tant de vertus. Mais n'est-il pas juste, Madame, qu'après vous avoir témoigné mes soumissions, je demande à Dieu cette fermeté qu'il promet aux prédicateurs de son Évangile, et qui, bien loin de se rabaisser devant les monarques du monde, y doit paraître avec plus de force ?

Je m'adresse à vous, divine Marie, pour m'obtenir de Dieu cette grâce; j'espère tout de votre assistance, lorsque je dois célébrer la gloire de votre époux. O Marie! vous avez vu les effets de la grâce qui l'a rempli, et j'ai besoin de votre secours pour les faire entendre à ce peuple. Quand est-ce qu'on peut espérer de vous des intercessions plus puissantes, qu'où il s'agit du pudique époux que le Père vous a choisi, pour conserver cette pureté qui vous est si chère et si précieuse? Nous recourons donc à vous, ô Marie, en vous saluant avec l'ange, et disant: *Ave, Maria.*

Dans le dessein que je me propose, d'appuyer les louanges de S. Joseph, non point sur des conjectures douteuses, mais sur une doctrine solide tirée des Écritures divines et des Pères, leurs interprètes fidèles, je ne puis rien faire de plus convenable à la solennité de cette journée, que de vous représenter ce grand Saint comme un homme que Dieu choisit parmi tous les autres, pour lui mettre en main son trésor, et le rendre ici-bas son dépositaire. Je prétends vous faire voir aujourd'hui que, comme rien ne lui convient mieux, il n'est rien aussi qui soit plus illustre; et que ce beau titre de dépositaire, nous découvrant les conseils de Dieu sur ce bienheureux Patriarche, nous montre la source de toutes ses grâces, et le fondement assuré de tous ses éloges,

Et premièrement, chrétiens, il m'est aisé de vous faire voir combien cette qualité lui est honorable. Car, si le nom du dépositaire emporte une marque d'estime, et rend témoignage à la probité; si, pour confier un dépôt, nous choisissons ceux de nos amis dont la vertu est plus reconnue, dont la fidélité est plus éprouvée, enfin les plus intimes, les plus confidents: quelle est la gloire de S. Joseph, que Dieu fait dépositaire, non seulement de la bienheureuse Marie, que sa pureté angélique rend si agréable à ses yeux, mais encore de son propre Fils, qui est l'unique objet de ses complaisances et l'unique espérance de notre salut: de sorte qu'en la personne de Jésus-Christ, S. Joseph est établi le dépositaire du trésor commun de Dieu et des hommes. Quelle éloquence peut égaler la grandeur et la majesté de ce titre?

Si donc, fidèles, ce titre est si glorieux et si avantageux à celui dont je dois faire aujourd'hui le panégyrique, il faut que je pénètre un si grand mystère avec le secours de la grâce; et que, recherchant dans nos Écritures ce que nous y lisons de Joseph, je fasse voir que tout se rapporte à cette belle qualité de dépositaire. En effet, je trouve dans les Évangiles trois dépôts confiés au juste Joseph par la Providence divine; et j'y trouve aussi trois vertus qui éclatent entre les autres, et qui

répondent à ces trois dépôts ; c'est ce qu'il nous faut expliquer par ordre : suivez, s'il vous plaît, attentivement.

Le premier de tous les dépôts qui a été commis à sa foi, (j'entends le premier dans l'ordre des temps,) c'est la sainte virginité de Marie, qu'il lui doit conserver entière sous le voile sacré de son mariage, et qu'il a toujours saintement gardée, ainsi qu'un dépôt sacré qu'il ne lui était pas permis de toucher. Voilà quel est le premier dépôt. Le second est le plus auguste : c'est la personne de Jésus-Christ, que le Père celeste dépose en ses mains, afin qu'il serve de père à ce saint Enfant qui n'en peut avoir sur la terre. Vous voyez déjà, chrétiens, deux grands et deux illustres dépôts confiés aux soins de Joseph : mais j'en remarque encore un troisième, que vous trouverez admirable, si je puis vous l'expliquer clairement. Pour l'entendre, il faut remarquer que le secret est comme un dépôt. C'est violer la sainteté du dépôt, que de trahir le secret d'un ami ; et nous apprenons, par les lois, que, si vous divulguez le secret du testament que je vous confie, je puis ensuite agir contre vous comme ayant manqué au dépôt : *Depositi actione tecum agi posse*, comme parlent les jurisconsultes. Et la raison en est évidente, parce que le secret est comme un dépôt. Par où vous pouvez comprendre aisément que Joseph est dépositaire du Père éternel, parce qu'il lui a dit son secret. Quel secret ? Secret admirable, c'est l'Incarnation de son Fils. Car, fidèles, vous n'ignorez pas que c'était un conseil de Dieu, de ne pas montrer Jésus-Christ au monde, jusqu'à ce que l'heure en fût arrivée ; et S. Joseph a été choisi, non seulement pour le conserver, mais encore pour le cacher. Aussi lisons-nous, dans l'Évangéliste, qu'il admirait avec Marie tout ce qu'on disait du Sauveur : mais nous ne lisons pas qu'il parla, parce que le Père éternel, en lui découvrant le mystère, lui découvre le tout en secret et sous l'obligation du silence ; et ce secret, c'est un troisième dépôt que le Père ajoute aux deux autres, selon ce que dit le grand S. Bernard, que Dieu a voulu commettre à sa foi le secret le plus sacré de son cœur : *Cui tuto committeret secretissimum atque sacratissimum sui cordis arcanum.* Que vous êtes chéri de Dieu, ô incomparable Joseph ! puisqu'il vous confie ces trois grands dépôts : la virginité de Marie, la personne de son Fils unique, le secret de tout son mystère !

Mais ne croyez pas, chrétiens, qu'il soit méconnaissant de ces grâces. Si Dieu l'honore par ces trois dépôts, de sa part, il présente à Dieu le sacrifice de trois vertus que je remarque dans l'Évangile. Je ne doute pas que sa vie n'ait été ornée de toutes les autres ; mais voici les trois principales que Dieu veut que nous voyions dans son Écriture. La première, c'est sa

pureté, qui paraît par sa continence dans son mariage; la seconde, sa fidélité; la troisième, son humilité et l'amour de la vie cachée. Qui ne voit la pureté de Joseph par cette sainte société de désirs pudiques, et cette admirable correspondance avec la virginité de Marie dans leurs noces spirituelles? La seconde, sa fidélité dans les soins infatigables qu'il a de Jésus, au milieu de tant de traverses qui suivent partout ce divin Enfant, dès le commencement de sa vie. La troisième, son humilité: en ce que, possédant un si grand trésor, par une grâce extraordinaire du Père éternel, bien loin de se vanter de ses dons ou de faire connaître ses avantages, il se cache, autant qu'il peut, aux yeux des mortels, jouissant paisiblement avec Dieu du mystère qu'il lui révèle, et des richesses infinies qu'il met en sa garde. Ah! que je découvre ici de grandeurs, et que j'y découvre d'instructions importantes! Que je vois de grandeurs dans ces dépôts! Que je vois d'exemples dans ces vertus! et que l'explication d'un si beau sujet sera glorieuse à Joseph et fructueuse à tous les fidèles! Mais, afin de ne rien omettre dans une matière si importante, entrons plus avant au fond du mystère, achevons d'admirer les desseins de Dieu sur l'incomparable Joseph. Après avoir vu les dépôts, après avoir vu les vertus, considérons le rapport des uns et des autres, et faisons le partage de tout ce discours.

Pour garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, quelle vertu est nécessaire à Joseph? Une pureté angélique, qui puisse, en quelque sorte, répondre à la pureté de sa chaste épouse. Pour conserver le Sauveur de Jésus parmi tant de persécutions qui l'attaquent dès son enfance, quelle vertu demanderons-nous? Une fidélité inviolable, qui ne puisse être ébranlée par aucun péril. Enfin, pour garder le secret qui lui a été confié, quelle vertu emploiera-t-il, sinon cette humilité admirable, qui appréhende les yeux des hommes, qui ne veut pas se montrer au monde, mais qui aime à se cacher avec Jésus-Christ? *Depositum custodi:* O Joseph, gardez le dépôt; gardez la virginité de Marie; et, pour la garder dans le mariage, joignez-y votre pureté. Gardez cette vie précieuse, de laquelle dépend le salut des hommes, et employez à la conserver, parmi tant de difficultés, la fidélité de vos soins. Gardez le secret du Père éternel: il veut que son Fils soit caché au monde; servez-lui d'un voile sacré, et enveloppez-vous avec lui dans l'obscurité qui le couvre, par l'amour de la vie cachée. C'est ce que je me propose de vous expliquer avec le secours de la grâce.

I. — Pour comprendre solidement combien Dieu honore le grand S. Joseph, lorsque sa providence dépose en ses mains

la virginité de Marie, il importe que nous entendions avant toutes choses combien cette virginité est chérie du ciel, combien elle est utile à la terre, et ainsi nous jugerons aisément, par la qualité du dépôt, de la dignité du dépositaire. Mettons donc cette vérité dans son jour, et faisons voir, par les saintes Lettres, combien la virginité était nécessaire pour attirer Jésus-Christ au monde. Vous n'ignorez pas, chrétiens, que c'était un conseil de la Providence, que, comme Dieu produit son Fils dans l'éternité par une génération virginale, aussi, quand il naîtrait dans le temps, il sortît d'une mère vierge. C'est pourquoi les prophètes avaient annoncé qu'une Vierge concevrait un fils: nos pères ont vécu dans cette espérance, et l'Évangile nous en a fait voir le bienheureux accomplissement. Mais s'il est permis à des hommes de rechercher les causes d'un si grand mystère, il me semble que j'en découvre une très considérable, et, qu'examinant la nature de la sainte virginité selon la doctrine des Pères, j'y remarque une secrète vertu, qui oblige, en quelque sorte, le Fils de Dieu à venir au monde par son entremise.

En effet, demandons aux anciens docteurs de quelle sorte ils définissent la virginité chrétienne. Ils nous répondront, d'un commun accord, que c'est une imitation de la vie des anges; qu'elle met les hommes au-dessus des corps, par le mépris de tous les plaisirs, et qu'elle élève tellement la chair, qu'elle l'égale, en quelque façon, si nous l'osons dire, à la pureté des esprits. Expliquez-le nous, ô grand Augustin! et faites-nous entendre, en un mot, quelle estime vous faites des vierges. Voici une belle parole: *Habent aliquid jam non carnis in carne.* « Ils ont, » dit-il, « en la chair quelque chose qui n'est pas de la chair, et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme: » *Habent aliquid jam non carnis in carne.* Vous voyez donc que, selon ce Père, la virginité est comme un milieu entre les esprits et les corps, et qu'elle nous fait approcher des natures spirituelles: et, de là, il est aisé de comprendre combien cette vertu devait avancer le mystère de l'Incarnation. Car, qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation? C'est l'union très étroite de Dieu et de l'homme, de la divinité avec la chair. « Le Verbe a été fait chair, » dit l'Évangéliste: voilà l'union, voilà le mystère.

Mais, fidèles, ne semble-t-il pas qu'il y a trop de disproportion entre la corruption de nos corps et la beauté immortelle de cet esprit pur, et, ainsi, qu'il n'est pas possible d'unir des natures si éloignées? C'est aussi pour cette raison que la sainte virginité se met entre deux, pour les rapprocher par son entremise. Et, en effet, nous voyons que la lumière, lorsqu'elle tombe sur les corps opaques, ne les peut jamais pénétrer, parce que leur

obscurité la repousse ; il semble, au contraire, qu'elle s'en retire en réfléchissant ses rayons: mais quand elle rencontre un corps transparent, elle y entre, elle s'y unit, parce qu'elle y trouve l'éclat et la transparence qui approche de sa nature, et tient quelque chose de la lumière. Ainsi, nous pouvons dire, fidèles, que la nature du Verbe éternel, voulant s'unir à un corps mortel, demandait la bienheureuse entremise de la sainte virginité, qui, ayant quelque chose de spirituel, a pu, en quelque sorte, préparer la chair à être unie à cet esprit pur.

Mais, de peur que vous ne croyiez que je parle ainsi de moi-même, il faut que vous appreniez cette vérité d'un célèbre évêque d'Orient: c'est le grand S. Grégoire de Nysse, dont je vous rapporte les propres paroles, tirées fidèlement de son texte. « C'est, » dit-il, « la virginité qui fait que Dieu ne refuse pas de venir avec les hommes; c'est elle qui donne aux hommes des ailes pour prendre leur vol du côté du ciel; et, étant le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle accorde, par son entremise, des choses si éloignées par nature: *Quæ adeo natura distant, ipsa intercedens sua virtute conciliat, adducitque in concordiam.*

Peut-on confirmer en termes plus clairs la vérité que je prêche? Et, par là, ne voyez-vous pas et la dignité de Marie et celle de Joseph, son fidèle époux? Vous voyez la dignité de Marie, en ce que sa virginite bienheureuse a été choisie, dès l'éternité, pour donner Jésus-Christ au monde; et vous voyez la dignité de Joseph en ce que cette pureté de Marie, qui a été si utile à notre nature, a été confiée à ses soins, et que c'est lui qui conserve au monde une chose si nécessaire. O Joseph, gardez ce dépôt : *Depositum custodi.* Gardez chèrement ce sacré dépôt de la pureté de Marie. Puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous le voile du mariage, elle ne se peut plus conserver sans vous; et aussi votre pureté est devenue, en quelque sorte, nécessaire au monde, par la charge glorieuse qui lui est donnée de garder celle de Marie.

C'est ici qu'il faut vous représenter un spectacle qui étonne toute la nature : je veux dire ce mariage céleste, destiné par la Providence pour protéger la virginité, et donner, par ce moyen, Jésus-Christ au monde. Mais qui prendrai-je pour mon conducteur dans une entreprise si difficile, sinon l'incomparable Augustin, qui traite si divinement ce mystère? Écoutez ce savant évêque, et suivez exactement sa pensée. Il remarque, avant toutes choses, qu'il y a trois liens dans le mariage. Il y a, premièrement, le sacré contrat, par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre; il y a, secondement, l'amour conjugal, par lequel ils se vouent mutuellement un

cœur qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes; il y a enfin les enfants, qui sont un troisième lien: parce que l'amour des parents venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme.

S. Augustin trouve ces trois choses dans le mariage de S. Joseph, et il nous montre que tout y concourt à garder la virginité. Il y trouve, premièrement, le sacré contrat, par lequel ils se sont donnés l'un à l'autre; et c'est là qu'il faut admirer le triomphe de la pureté dans la vérité de ce mariage. Car Marie appartient à Joseph, et Joseph, à la divine Marie; si bien que leur mariage est très véritable, parce qu'ils se sont donnés l'un à l'autre. Mais de quelle sorte se sont-ils donnés? Pureté, voici ton triomphe! Ils se donnent réciproquement leur virginité, et sur cette virginité ils se cèdent un droit mutuel. Quel droit? De se la garder l'un à l'autre. Oui, Marie a droit de garder la virginité de Joseph, et Joseph a droit de garder la virginité de Marie. Ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Voilà les promesses qui les assemblent, voilà le traité qui les lie. Ce sont deux virginités qui s'unissent, pour se conserver éternellement, l'une l'autre, par une chaste correspondance de désirs pudiques; et il me semble que je vois deux astres, qui n'entrent ensemble en jonction, qu'à cause que leurs lumières s'allient. « Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, » dit S. Augustin, « que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables, en cela même qu'elles sont plus saintes. »

Qui pourrait, maintenant, vous dire quel devait être l'amour conjugal de ces bienheureux mariés? Car, ô sainte virginité! vos flammes sont d'autant plus fortes, qu'elles sont plus pures et plus dégagées; et le feu de la convoitise qui est allumé dans nos corps ne peut jamais égaler l'ardeur des chastes embrasements des esprits que l'amour de la pureté lie ensemble. Je ne chercherai pas des raisonnements pour prouver cette vérité: mais je l'établirai par un grand miracle que j'ai lu dans S. Grégoire de Tours, au premier livre de son histoire. Le récit vous en sera agréable, et, du moins, il relâchera vos attentions. Il dit que deux personnes de condition, et de la première noblesse d'Auvergne, ayant vécu dans le mariage avec une continence parfaite, passèrent à une vie plus heureuse, et que leurs corps furent inhumés en deux places assez éloignées. Mais il arriva une chose étrange: ils ne purent pas demeurer longtemps dans cette dure séparation, et tout le monde fut étonné qu'on trouvât tout à coup leurs tombeaux unis, sans que personne y eût mis la main. Chrétiens, que signifie ce miracle? Ne vous semble-t-

il pas que ces chastes morts se plaignent de se voir ainsi éloignés? Ne vous semble-t-il pas qu'ils nous disent, (car permettez-moi de les animer et de leur prêter une voix, puisque Dieu leur donne le mouvement,) ne vous semble-t-il pas qu'ils nous disent: «Et pourquoi a-t-on voulu nous séparer? Nous avons été si longtemps ensemble, et nous y avons toujours été comme morts, puisque nous avons éteint tout le sentiment des plaisirs mortels; et, étant accoutumés depuis tant d'années à être ensemble comme des morts, la mort ne nous doit pas désunir.» Aussi Dieu permit qu'ils se rapprochèrent, pour nous montrer, par cette merveille, que ce ne sont pas les plus belles flammes que celles où la convoitise se mêle: mais que deux virginités, bien unies par un mariage spirituel, en produisent de bien plus fortes, et qui peuvent, ce semble, se conserver sous les cendres même de la mort. C'est pourquoi Grégoire de Tours, qui nous a décrit cette histoire, ajoute que les peuples de cette contrée appelaient ordinairement ces sépulcres «les sépulcres des deux amants»: comme si ces peuples eussent voulu dire que c'étaient de véritables amants, parce qu'ils s'aimaient par l'esprit.

Mais où est-ce que cet amour si spirituel s'est jamais trouvé si parfait que dans le mariage de S. Joseph? C'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes et tous ses désirs ne tendaient qu'à conserver la virginité, et il est aisé de l'entendre. Car, dites-nous, ô divin Joseph! qu'est-ce que vous aimez en Marie? Ah! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais cette beauté cachée et intérieure, dont la sainte virginité faisait le principal ornement. C'était donc la pureté de Marie, qui faisait le chaste objet de ses feux; et plus il aimait cette pureté, plus il la voulait conserver, premièrement, en sa sainte épouse, et, secondement, en lui-même, par une entière unité de cœur: si bien que son amour conjugal, se détournant du cours ordinaire, se donnait et s'appliquait tout entier à garder la virginité de Marie. O amour divin et spirituel! Chrétiens, n'admirez-vous pas comme tout concourt dans ce mariage à conserver ce sacré dépôt? Leurs promesses sont toutes pures, leur amour est tout virginal. Il reste maintenant à considérer ce qu'il y a de plus admirable: c'est le fruit sacré de ce mariage, je veux dire le Sauveur Jésus.

Mais il me semble vous voir étonnés de m'entendre prêcher si assurément que Jésus est le fruit de ce mariage. Nous comprenons bien, direz-vous, que l'incomparable Joseph est père de Jésus-Christ par ses soins: mais nous savons qu'il n'a point de part à sa bienheureuse naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus est le fruit de ce mariage? Cela peut-être paraît impossible: toutefois, si vous rappelez à votre mémoire

tant de vérités importantes que nous avons, ce me semble, si bien établies, j'espère que vous m'accorderez aisément que Jésus, ce bénit Enfant, est sorti, en quelque manière, de l'union virginale de ces deux époux. Car, fidèles, n'avons-nous pas dit que c'est la virginité de Marie, qui a attiré Jésus-Christ du ciel? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée? N'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité a produit? Oui, certainement, nous dit S. Fulgence, « il est le fruit, il est l'ornement, il est le prix et la récompense de la sainte virginité: » *Sanctæ virginitatis fructus, decus et munus.* C'est à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel; c'est à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle, et recherche ses embrassements, pour la remplir d'un germe céleste. Et, par conséquent, ne peut-on pas dire que c'est sa pureté qui la féconde? Que si c'est sa pureté qui la rend féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a part à ce grand miracle: car si cette pureté angélique est le bien de Marie, elle est le dépôt du juste Joseph.

Mais je passe encore plus loin, chrétiens; permettez-moi de quitter mon texte et d'enchérir sur mes premières pensées, pour vous dire que la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les chastes soins par lesquels il l'a conservée. O féconde virginité! si vous êtes aussi le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph. Marie l'a vouée, Joseph la conserve, et tous deux la présentent au Père éternel comme un bien gardé par leurs soins communs. Comme donc il a tant de part à la sainte virginité de Marie, il en prend aussi au fruit qu'elle porte; c'est pourquoi Jésus est son fils, non pas, à la vérité, par la chair: mais il est son fils par l'esprit, à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa mère. Et S. Augustin l'a dit en un mot: *Propter quod fidele conjugium parentes Christi vocari ambo meruerunt.* O mystère de pureté! ô paternité bienheureuse! ô lumières incorruptibles, qui brillent de toutes parts dans ce mariage!

Chrétiens, méditons ces choses, appliquons-les-nous à nous-mêmes; tout se fait ici pour l'amour de nous; tirons donc notre instruction de ce qui s'opère pour notre salut. Voyez combien chaste, combien innocente, est la doctrine du christianisme. Jamais ne comprendrons-nous quels nous sommes? Quelle honte que nous nous souillions tous les jours par tant d'impuretés, nous qui avons été élevés parmi des mystères si chastes! Et quand est-ce que nous entendrons quelle est la dignité de nos corps, depuis que le Fils de Dieu en a pris un semblable? « Que la chair se soit jouée, » dit Tertullien, « ou

plutôt qu'elle se soit corrompue, avant qu'elle eût été recherchée par son Maître, elle n'était pas digne du don de salut, ni propre à l'office de la sainteté. Elle était encore en Adam, tyrannisée par ses convoitises, suivant les beautés apparentes, et attachant toujours ses yeux à la terre. Elle était impure et souillée, parce qu'elle n'était pas lavée au baptême. Mais depuis qu'un Dieu, en se faisant homme, n'a pas voulu venir en ce monde, si la sainte virginité ne l'y attirait; depuis que, trouvant au-dessous de lui-même la sainteté nuptiale, il a voulu avoir une mère vierge, et qu'il n'a pas cru que Joseph fût digne de prendre soin de sa vie, s'il ne s'y préparait par la continence; depuis que, pour laver notre chair, son sang a sanctifié une eau salutaire, où elle peut laisser toutes les ordures de sa première nativité, nous devons entendre, fidèles, que depuis ce temps-là la chair est tout autre. Ce n'est plus cette chair formée de la boue et engendrée par la convoitise: c'est une chair refaite et renouvelée par une eau très pure et par l'Esprit-Saint. » Donc, respectons nos corps, qui sont les membres de Jésus-Christ; gardons-nous de prostituer à l'impureté cette chair, que le baptême a faite vierge. « Possédons nos vaisseaux en honneur, et non pas dans ces passions ignominieuses que notre brutalité nous inspire, comme les Gentils qui n'ont pas de Dieu. Car Dieu ne nous appelle pas à l'impureté, mais à la sanctification en Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Honorons, par la continence, cette sainte virginité qui nous a donné le Sauveur, qui a rendu sa mère féconde, qui a fait que Joseph a part à cette fécondité bienheureuse, et l'élève, si je l'ose dire, jusqu'à être le père de Jésus-Christ même. Mais, fidèles, après avoir vu qu'il contribue, en quelque façon, à la naissance de Jésus-Christ, en gardant la pureté de sa sainte mère, voyons maintenant ses soins paternels, et admirons la fidélité par laquelle il conserve ce divin Enfant que le Père céleste lui a confié: c'est ma seconde partie.

II. — Ce n'est pas assez au Père éternel d'avoir confié à Joseph la virginité de Marie: il lui prépare quelque chose de plus relevé; et, après avoir commis à sa foi cette sainte virginité qui doit donner Jésus-Christ au monde, comme s'il avait dessein d'épuiser sa libéralité infinie en faveur de ce Patriarche, il va mettre en ses mains Jésus-Christ lui-même, et il veut le conserver par ses soins. Mais si nous pénétrons le secret, si nous entrons au fond du mystère, c'est là, fidèles, que nous trouverons quelque chose de si glorieux au juste Joseph, que nous ne pourrons jamais assez le comprendre. Car Jésus, ce divin Enfant, sur lequel Joseph a toujours les yeux, et qui fait l'admirable sujet de ses saintes inquiétudes, est né sur la terre

comme un orphelin, et il n'a point de père en ce monde. C'est pourquoi S. Paul dit qu'il est sans père: *Sine patre*. Il est vrai qu'il en a un dans le ciel: mais à voir comme il l'abandonne, il semble que ce Père ne le connaît plus. Il s'en plaindra un jour sur la croix, lorsque, l'appelant son Dieu, et non pas son Père: « Et pourquoi, » dira-t-il, « m'abandonnez-vous? » Mais ce qu'il a dit en mourant, il pouvait le dire dès sa naissance, puisque dès ce premier moment son Père l'expose aux persécutions, et commence à l'abandonner aux injures. Tout ce qu'il fait en faveur de ce Fils unique, pour montrer qu'il ne l'oublie pas, du moins ce qui paraît à nos yeux, c'est de le mettre en la garde d'un homme mortel, qui conduira sa pénible enfance; et Joseph est choisi pour ce ministère. Que fera ici ce saint homme? Qui pourrait dire avec quelle joie il reçoit cet abandonné, et comme il s'offre de tout son cœur pour être le père de cet orphelin? Depuis ce temps-là, chrétiens, il ne vit plus que pour Jésus-Christ, il n'a plus de soin que pour lui, il prend lui-même pour ce Dieu un cœur et des entrailles de père; et ce qu'il n'est pas par nature, il le devient par l'affection.

Mais, afin que vous soyez convaincus de la vérité d'un si grand mystère, et si glorieux à Joseph, il faut vous le montrer par les Écritures, et, pour cela, vous exposer une belle réflexion de S. Chrysostome. Il remarque, dans l'Évangile, que partout Joseph y paraît en père. C'est lui qui donne le nom à Jésus, comme les pères le donnaient alors; c'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant, et c'est à lui qu'il annonce le temps du retour. Jésus le révère et lui obéit; c'est lui qui dirige toute sa conduite, comme en ayant le soin principal; et partout il nous est montré comme père. D'où vient cela? dit S. Chrysostome. En voici la raison veritable: C'est, dit-il, que c'était un conseil de Dieu, de donner au grand S. Joseph tout ce qui peut appartenir à un père sans blesser la virginité.

Je ne sais si je comprends bien toute la force de cette pensée, mais voici, si je ne me trompe, ce que veut dire ce grand évêque. Et premièrement, supposons pour certain que c'est la sainte virginité qui empêche que le Fils de Dieu, en se faisant homme, ne choisisse un père mortel. En effet, Jésus-Christ venant sur la terre pour se rendre semblable aux hommes, comme il voulait bien avoir une mère, il ne devait pas refuser, ce semble, d'avoir un père tout ainsi que nous, et de s'unir encore à notre nature par le nœud de cette alliance. Mais la sainte virginité s'y est opposée, parce que les prophètes lui avaient promis qu'un jour le Sauveur la rendrait féconde; et puisqu'il devait naître d'une vierge mère, il ne pouvait avoir

de père que Dieu. C'est, par conséquent, la virginité qui empêche la paternité de Joseph. Mais peut-elle l'empêcher jusqu'à ce point, que Joseph n'y ait plus de part, et qu'il n'ait aucune qualité de père? Nullement, dit S. Chrysostome, car la sainte virginité ne s'oppose qu'aux qualités qui la blessent; et qui ne sait qu'il y en a, dans le nom de père, qui ne choquent pas la pudeur, et qu'elle peut avouer pour siennes? Ces soins, cette tendresse, cette affection, cela blesse-t-il la virginité? Voyez donc le secret de Dieu, et l'accommodement qu'il invente dans ce différend mémorable entre la paternité de Joseph et la pureté virginale. Il partage la paternité, et il veut que la virginité fasse le partage. Sainte pureté, lui dit-il, vos droits vous seront conservés. Il y a quelque chose, dans le nom de père, que la virginité ne peut pas souffrir: vous ne l'aurez pas, ô Joseph! Mais tout ce qui appartient à un père, sans que la virginité soit intéressée, voilà, dit-il, ce que je vous donne: *Hoc tibi do, quod, salva virginitate, paternum esse potest.* Et, par conséquent, chrétiens, Marie ne concevra pas de Joseph, parce que la virginité y serait blessée: mais Joseph partagera avec Marie ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquels elle élèvera ce divin Enfant; et il en ressentira pour Jésus cette inclination naturelle, toutes ces douces émotions, tous ces tendres empressements d'un cœur paternel.

Mais peut-être vous demanderez où il prendra ce cœur paternel, si la nature ne le lui donne pas. Ces inclinations naturelles peuvent-elles s'acquérir par choix, et l'art peut-il imiter ce que la nature écrit dans les cœurs? Si donc S. Joseph n'est pas père, comment aura-t-il un amour de père? C'est ici qu'il nous faut entendre que la puissance divine agit en cette œuvre. C'est par un effet de cette puissance que S. Joseph a un cœur de père; et si la nature ne le donne pas, Dieu lui en fait un de sa propre main: car c'est de lui dont il est écrit qu'il tourne où il lui plaît les inclinations. Pour l'entendre, il faut remarquer une belle théologie que le Psalmiste nous a enseignée, lorsqu'il dit que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes: *Qui finxit sigillatim corda eorum.* Ne vous persuadez pas, chrétiens, que David regarde le cœur comme un simple organe du corps, que Dieu forme, par sa puissance, comme toutes les autres parties qui composent l'homme. Il veut dire quelque chose de singulier: il considère le cœur en ce lieu comme principe de l'inclination; et il le regarde dans les mains de Dieu comme une terre molle et humide, qui cède et qui obéit aux mains du potier, et reçoit de lui sa figure. C'est ainsi, nous dit le Psalmiste, que Dieu forme en particulier tous les cœurs des hommes.

Qu'est-ce à dire en particulier? Il fait un cœur de chair dans les uns, quand il les amollit par la charité; un cœur endurci dans les autres, lorsque, retirant ses lumières, par une juste punition de leurs crimes, il les abandonne au sens réprouvé. Ne fait-il pas dans tous les fidèles non un cœur d'esclave, mais un cœur d'enfant, quand il envoie en eux l'esprit de son Fils? Les Apôtres tremblaient au moindre péril: mais Dieu leur fait un cœur tout nouveau, et leur courage devient invincible. Quels étaient les sentiments de Saül pendant qu'il paissait ses troupeaux? Ils étaient sans doute bas et populaires. Mais Dieu, en le mettant sur le trône, lui change le cœur par son onction : *Immutavit Dominus cor Saul;* et il reconnaît incontinent qu'il est roi. D'autre part, les Israélites considéraient ce nouveau monarque comme un homme de la lie du peuple: mais la main de Dieu leur touchant le cœur, *quorum Deus tetigit corda*, aussitôt ils le voient plus grand, et ils se sentent émus, en le regardant, de cette crainte respectueuse que l'on a pour ses souverains : c'est que Dieu faisait en eux un cœur de sujets.

C'est donc, fidèles, cette même main qui forme en particulier tous les cœurs des hommes, qui fait un cœur de père en Joseph, et un cœur de fils en Jésus. C'est pourquoi Jésus obéit, et Joseph ne craint pas de lui commander. Et d'où lui vient cette hardiesse de commander à son Créateur? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père, au milieu des temps, à son Fils unique, a fait, en quelque sorte, couler en son sein quelque rayon ou quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils; c'est ce qui lui change le cœur, c'est ce qui lui donne un amour de père: si bien que le juste Joseph, qui sent en lui-même un cœur paternel, formé tout à coup par la main de Dieu, sent aussi que Dieu lui ordonne d'user d'une autorité paternelle; et il ose bien commander à celui qu'il reconnaît pour son Maître.

Et après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous explique la fidélité de Joseph à garder ce sacré dépôt? Peut-il manquer de fidélité à celui qu'il reconnaît pour son Fils unique? De sorte qu'il ne serait pas nécessaire que je vous parlasse de cette vertu, s'il n'était important, pour votre instruction, que vous ne perdissiez pas un si bel exemple. Car c'est ici qu'il nous faut apprendre, par les traverses continuelles qui ont exercé S. Joseph depuis que Jésus-Christ est mis en sa garde, qu'on ne peut conserver ce dépôt sans peine, et que, pour être fidèle à sa grâce, il faut se préparer à souffrir. Oui certes, quand Jésus entre quelque part, il y entre avec sa croix, il y porte avec lui toutes ses épines, et il en fait part à tous ceux qu'il aime.

Joseph et Marie étaient pauvres, mais ils n'avaient pas encore été sans maison, ils avaient un lieu pour se retirer. Aussitôt que cet Enfant vient au monde, on ne trouve point de maison pour eux, et leur retraite est dans une étable. Qui leur procure cette disgrâce, sinon celui dont il est écrit que, « venant en son propre bien, il n'y a pas été reçu par les siens, et qu'il n'a pas de gîte assuré où il puisse reposer sa tête »? Mais n'est-ce pas assez de leur indigence? Pourquoi leur attire-t-il des persécutions? Ils vivaient ensemble dans leur ménage, pauvrement, mais avec douceur, surmontant leur pauvreté par leur patience et par leur travail assidu. Mais Jésus ne leur permet pas ce repos; il ne vient au monde que pour les troubler, et il attire tous les malheurs avec lui. Hérode ne peut souffrir que cet Enfant vive; la bassesse de sa naissance n'est pas capable de le cacher à la jalousie de ce tyran. Le ciel lui-même trahit le secret: il découvre Jésus-Christ par une étoile; et il semble qu'il ne lui amène de loin des adorateurs, que pour lui susciter, dans son propre pays, un persécuteur impitoyable.

Que fera ici S. Joseph? Représentez-vous, chrétiens, ce que c'est qu'un pauvre artisan, qui n'a point d'autre héritage que ses mains, ni d'autre fonds que sa boutique, ni d'autre ressource que son travail. Il est contraint d'aller en Égypte, et de souffrir un exil fâcheux; et cela pour quelle raison? Parce qu'il a Jésus-Christ avec lui. Cependant, croyez-vous, fidèles, qu'il se plaigne de cet Enfant incommode, qui le tire de sa patrie, et qui lui est donné pour le tourmenter? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'il s'estime heureux de souffrir en sa compagnie, et que toute la cause de son déplaisir, c'est le péril du divin Enfant qui lui est plus cher que lui-même? Mais peut-être a-t-il sujet d'espérer de voir bientôt finir ses disgrâces? Non, fidèles, il ne l'attend pas; partout on lui prédit des malheurs. Siméon l'a entretenu des étranges contradictions que devait souffrir ce cher Fils: il en voit déjà le commencement, et il passe sa vie dans de continuelles appréhensions des maux qui lui sont préparés.

Est-ce assez pour éprouver sa fidélité? Chrétiens, ne le croyez pas: voici encore une étrange épreuve. Si c'est peu des hommes pour le tourmenter, Jésus devient lui-même son persécuteur: il s'échappe adroitement de ses mains, il se dérobe à sa vigilance, et il demeure trois jours perdu. Qu'avez-vous fait, fidèle Joseph? Qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Ah! qui pourrait ici raconter ses plaintes? Si vous n'avez pas encore entendu la paternité de Joseph, voyez ses larmes, voyez ses douleurs, et reconnaissez qu'il est père. Ses regrets le font bien connaître, et Marie a raison de dire à cette rencontre:

Pater tuus et ego dolentes, quærebamus te: « Votre père et moi vous cherchions avec une extrême douleur. » O mon Fils! dit-elle au Sauveur, je ne crains pas de l'appeler ici votre père, et je ne prétends pas faire tort à la pureté de votre naissance. Il s'agit de soins et d'inquiétudes: et c'est par là que je puis dire qu'il est votre père, puisqu'il a des inquiétudes vraiment paternelles: *Ego et pater tuus;* je le joins avec moi par la société des douleurs.

Voyez, fidèles, par quelles souffrances Jésus éprouve la fidélité, et comme il ne veut être qu'avec ceux qui souffrent! Ames molles et voluptueuses, cet Enfant ne veut pas être avec vous; sa pauvreté a honte de votre luxe; et sa chair, destinée à tant de supplices, ne peut supporter votre extrême délicatesse. Il cherche ces forts et ces courageux qui ne refusent pas de porter sa croix, qui ne rougissent pas d'être compagnons de son indigence et de sa misère. Je vous laisse à méditer ces vérités saintes: car pour moi, je ne puis vous dire tout ce que je pense sur ce beau sujet. Je me sens appelé ailleurs, et il faut que je considère le secret du Père éternel confié à l'humilité de Joseph; il faut que nous voyions Jésus-Christ caché, et Joseph caché avec lui et que nous nous excitions, par ce bel exemple, à l'amour de la vie cachée.

III. — Que dirai-je ici, chrétiens, de cet homme caché avec Jésus-Christ? Où trouverai-je des lumières assez pénétrantes pour percer les obscurités qui enveloppent la vie de Joseph? Et quelle entreprise est la mienne, de vouloir exposer au jour ce que l'Écriture a couvert d'un silence mystérieux? Si c'est un conseil du Père éternel, que son Fils soit caché au monde, et que Joseph le soit avec lui, adorons les secrets de sa providence sans nous mêler de les rechercher; et que la vie cachée de Joseph soit l'objet de notre vénération, et non pas la matière de nos discours. Toutefois, il en faut parler, puisque je sais bien que je l'ai promis; et il sera utile au salut des âmes de méditer un si beau sujet, puisque, si je n'ai rien à dire autre chose, je dirai du moins, chrétiens, que Joseph a eu cet honneur d'être tous les jours avec Jésus-Christ, qu'il a eu avec Marie la plus grande part à ses grâces; que, néanmoins, Joseph a été caché, que sa vie, que ses actions, que ses vertus étaient inconnues. Peut-être apprendrons-nous, d'un si bel exemple, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, qu'on peut avoir la vraie gloire sans le secours de la renommée, par le seul témoignage de sa conscience: *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ;* et cette pensée nous incitera à mépriser la gloire du monde; c'est la fin que je me propose.

Mais, pour entendre solidement la grandeur et la dignité de la vie cachée de Joseph, remontons jusqu'au principe, et admirons, avant toutes choses, la variété infinie des conseils de la Providence dans les vocations différentes. Entre toutes les vocations, j'en remarque deux, dans les Écritures, qui semblent directement opposées: la première, celle des Apôtres; la seconde, celle de Joseph. Jésus est révélé aux Apôtres, Jésus est révélé à Joseph, mais avec des conditions bien contraires. Il est révélé aux Apôtres pour l'annoncer par tout l'univers; il est révélé à Joseph pour le taire et pour le cacher. Les Apôtres sont des lumières, pour faire voir Jésus-Christ au monde; Joseph est un voile, pour le couvrir: et sous ce voile mystérieux on nous cache la virginité de Marie et la grandeur du Sauveur des hommes. Aussi nous lisons, dans les Écritures, que lorsqu'on le voulait mépriser: « N'est-ce pas là, disait-on, le fils de Joseph? » Si bien que Jésus, entre les mains des Apôtres, c'est une parole qu'il faut prêcher: *Prædicate verbum Evangelii hujus*: « Prêchez la parole de cet Évangile; » et Jésus, entre les mains de Joseph, c'est une parole cachée: *Verbum absconditum*; et il n'est pas permis de la découvrir. En effet, voyez-en la suite. Les divins Apôtres prêchent si hautement l'Évangile, que le bruit de leur prédication retentit jusqu'au ciel; et S. Paul a bien osé dire que les conseils de la Sagesse divine sont venus à la connaissance des célestes Puissances par l'Église, dit cet apôtre, et par le ministère des prédicateurs: *Per Ecclesiam*; et Joseph, au contraire, entendant parler des merveilles de Jésus-Christ, il écoute, il admire et se tait.

Que veut dire cette différence? Dieu est-il contraire à lui-même dans ses vocations opposées? Non, fidèles, ne le croyez pas: toute cette diversité tend à enseigner aux enfants de Dieu cette vérité importante, que toute la perfection chrétienne ne consiste qu'à se soumettre. Celui qui glorifie les Apôtres par l'honneur de la prédication, glorifie aussi S. Joseph par l'humilité du silence; et par là nous devons apprendre que la gloire des chrétiens n'est pas dans les emplois éclatants, mais à faire ce que Dieu veut. Si tous ne peuvent pas avoir l'honneur de prêcher Jésus-Christ, tous peuvent avoir l'honneur de lui obéir; et c'est la gloire de S. Joseph, c'est le solide honneur du christianisme. Ne me demandez donc pas, chrétiens, ce que faisait S. Joseph dans sa vie cachée: il est impossible que je vous l'apprenne, et je ne puis répondre autre chose, sinon ce que dit le divin Psalmiste: « Le Juste, » dit-il, « qu'a-t-il fait? » *Justus autem quid fecit?* Ordinairement, la vie des pécheurs fait plus de bruit que celle des justes: parce que l'intérêt et les passions, c'est ce qui remue tout dans le monde. Les pécheurs, dit David,

ont tendu leur arc, ils l'ont lâché contre les justes, ils ont détruit, ils ont renversé; on ne parle que d'eux dans le monde: *Quoniam quæ perfecisti*, *destruxerunt*. Mais le Juste, ajoute-t-il, qu'a-t-il fait? *Justus autem quid fecit?* Il veut dire qu'il n'a rien fait. En effet, il n'a rien fait pour les yeux des hommes, parce qu'il a tout fait pour les yeux de Dieu. C'est ainsi que vivait le juste Joseph. Il voyait Jésus-Christ, et il se taisait; il le goûtait, et il n'en parlait point; il se contentait de Dieu seul, sans partager sa gloire avec les hommes. Il accomplissait sa vocation, parce que, comme les Apôtres sont les ministres de Jésus-Christ découvert, Joseph était le ministre et le compagnon de sa vie cachée.

Mais, chrétiens, pourrons-nous bien dire pourquoi il faut que Jésus se cache, pourquoi cette splendeur éternelle de la face du Père céleste se couvre d'une obscurité volontaire durant l'espace de trente années? Ah! superbe, l'ignores-tu? homme du monde, ne le sais-tu pas? C'est ton orgueil qui en est la cause; c'est ton vain désir de paraître, c'est ton ambition infinie et cette complaisance criminelle qui te fait honteusement détourner à un soin pernicieux de plaire aux hommes, celui qui doit être employé à plaire à ton Dieu. C'est pour cela que Jésus se cache. Il voit le désordre que ce vice produit; il voit le ravage que cette passion fait dans les esprits, quelles racines elle y a jetées, et combien elle corrompt toute notre vie, depuis l'enfance jusqu'à la mort; il voit les vertus qu'elle étouffe par cette crainte lâche et honteuse de paraître sage et dévot; il voit les crimes qu'elle fait commettre, ou pour s'accommoder à la société par une damnable complaisance, ou pour satisfaire l'ambition à laquelle on sacrifie tout dans le monde. Mais, fidèles, ce n'est pas tout: il voit que ce désir de paraître détruit les vertus les plus éminentes, en leur faisant prendre le change, en substituant la gloire du monde à la place de celle du ciel, en nous faisant faire pour l'amour des hommes ce qu'il faut faire pour l'amour de Dieu. Jésus-Christ voit tous ces malheurs, causés par le désir de paraître, et il se cache, pour nous enseigner à mépriser le bruit et l'éclat du monde. Il ne croit pas que sa croix suffise pour dompter cette passion furieuse; il choisit, s'il se peut, un état plus bas et où il est, en quelque sorte, plus anéanti.

Car enfin je ne craindrai pas de le dire: mon Sauveur, je vous connais mieux à la croix et dans la honte de votre supplice, que je ne fais dans cette bassesse et dans cette vie inconnue. Quoique votre corps soit tout déchiré, que votre face soit ensanglantée, et que, bien loin de paraître Dieu, vous n'ayez pas même la figure d'homme, toutefois, vous ne m'êtes pas

si caché ; et je vois au travers de tant de nuages quelque rayon de votre grandeur, dans cette constante résolution par laquelle vous surmontez les plus grands tourments. Votre douleur a de la dignité, puisqu'elle vous fait trouver un adorateur dans l'un des compagnons de votre supplice. Mais ici je ne vois rien que de bas ; et, dans cet état d'anéantissement, un ancien a raison de dire que vous êtes injurieux à vous-même : *Adultus non gestit agnosci, sed contumeliosus insuper sibi est.* Il est injurieux à lui-même, parce qu'il semble qu'il ne fait rien, et qu'il est inutile au monde. Mais il ne refuse pas cette ignominie, il veut bien que cette injure soit ajoutée à toutes les autres qu'il a souffertes, pourvu qu'en se cachant avec Joseph et avec l'heureuse Marie, il nous apprenne, par ce grand exemple, que s'il se produit quelque jour au monde, ce sera par le désir de nous profiter et pour obéir à son Père ; qu'en effet toute la grandeur consiste à nous conformer aux ordres de Dieu, de quelque sorte qu'il lui plaise de disposer de nous ; et enfin que cette obscurité, que nous craignons tant, est si illustre et si glorieuse, qu'elle peut être choisie même par un Dieu. Voilà ce que nous enseigne Jésus-Christ caché avec toute son humble Famille, avec Marie et Joseph, qu'il associe à l'obscurité de sa vie, à cause qu'ils lui sont très chers. Prenons-y donc part avec eux, et cachons-nous avec Jésus-Christ.

Chrétiens, ne savez-vous pas que Jésus-Christ est encore caché? Il souffre qu'on blasphème tous les jours son nom et qu'on se moque de son Évangile, parce que l'heure de sa grande gloire n'est pas arrivée. Il est caché avec son Père, et nous sommes cachés en Dieu avec lui, comme parle le divin Apôtre. Puisque nous sommes cachés avec lui, ce n'est pas dans ce lieu d'exil que nous devons rechercher la gloire. Mais quand Jésus se montrera en sa majesté, ce sera alors le temps de paraître : *Cum Christus apparuerit, tunc et simul apparebimus cum illo in gloria.* O Dieu ! qu'il fera beau paraître en ce jour, où Jésus nous louera devant ses saints anges, à la face de tout l'univers, et devant son Père céleste ! Quelle nuit, quelle obscurité assez longue pourra nous mériter cette gloire? Que les hommes se taisent de nous éternellement, pourvu que Jésus-Christ en parle en ce jour ! Toutefois, craignons, chrétiens, craignons cette terrible parole qu'il a prononcée dans son Évangile : « Vous avez reçu votre récompense. » Vous avez voulu la gloire des hommes : vous l'avez eue, vous êtes payé; il n'y a plus rien à attendre. O envie ingénieuse de notre ennemi, qui nous donne les yeux des hommes, afin de nous ôter ceux de Dieu; qui, par une reconnaissance malicieuse, s'offre à récompenser nos vertus, de peur que Dieu ne les récompense ! Malheureux ! je ne veux

point de ta gloire: ni ton éclat, ni ta vaine pompe, ne peuvent pas payer mes travaux. J'attends ma couronne d'une main plus chère, et ma récompense d'un bras plus puissant. Quand Jésus paraîtra en sa majesté, c'est alors, c'est alors que je veux paraître.

C'est là, fidèles, que vous verrez ce que je ne puis vous dire aujourd'hui: vous découvrirez les merveilles de la vie cachée de Joseph; vous saurez ce qu'il a fait durant tant d'années, et combien il est glorieux de se cacher avec Jésus-Christ. Ah! sans doute, il n'est pas de ceux qui ont reçu leur récompense en ce monde: c'est pourquoi il paraîtra alors, parce qu'il n'a pas paru; il éclatera, parce qu'il n'a point éclaté. Dieu réparera l'obscurité de sa vie; et sa gloire sera d'autant plus grande, qu'elle est réservée pour la vie future.

Aimons donc cette vie cachée où Jésus s'est enveloppé avec Joseph. Qu'importe que les hommes nous voient? Celui-là est follement ambitieux, à qui les yeux de Dieu ne suffisent pas; et c'est lui faire trop d'injure, que de ne se contenter pas de l'avoir pour spectateur. Que si vous êtes dans les grandes charges et dans les emplois importants, si c'est une nécessité que votre vie soit toute publique, méditez du moins sérieusement que vous ferez enfin une mort privée, puisque tous ces honneurs ne vous suivront pas. Que le bruit que les hommes font autour de vous ne vous empêche pas d'écouter les paroles du Fils de Dieu! Il ne dit pas: « Heureux ceux qu'on loue! » mais il dit dans son Évangile: « Heureux ceux que l'on maudit pour l'amour de moi! » Tremblez donc, dans cette gloire qui vous environne, de ce que vous n'êtes pas jugés dignes des opprobres de l'Évangile. Mais, si le monde nous les refuse, chrétiens, faisons-nous-en à nous-mêmes; reprochons-nous devant Dieu notre ingratitude et nos vanités ridicules; mettons-nous à nous-mêmes devant notre face toute la honte de notre vie; soyons du moins obscurs à nos yeux, par une humble confession de nos crimes, et participons comme nous le pouvons à la confusion de Jésus, afin de participer à sa gloire. *Amen.*

Quinzième jour

POURQUOI L'ON REPRÉSENTE SAINT JOSEPH AVEC UN LIS A LA MAIN

I. — LES QUALITÉS DU LIS [1]

Béni soit et loué éternellement le premier peintre ou le premier sculpteur qui mit un lis en la main de S. Joseph ! Les fleurs ont je ne sais quoi d'attrayant et d'aimable, qui fait qu'on tient à honneur et à bonheur leur nom, leur saison et leur rencontre. La ville de Florence s'estime bienheureuse de porter ce beau nom, tiré des riches fleurs qui se retrouvent en ses délicieux jardins ; l'île de Rhodes, qui prend son glorieux nom de roses qui naissent chez elle, se vante de ce beau nom comme si elle était toute belle et tout agréable comme une rose du printemps. Tout le monde sait que la ville de Susan, capitale du royaume d'Assuérus, s'estimait la plus fortunée de toutes les villes de l'univers, parce que son nom, qui signifie lis, lui donnait cet avantage par-dessus les autres, de se nommer la cité des lis. Il n'est pas jusqu'aux interprètes des Écritures, qui ne fassent la remarque que la ville de Nazareth portait heureusement le mot de florissante, puisqu'elle était le séjour de Jésus et le lieu natal de Marie et de Joseph, les trois plus belles fleurs du parterre de l'Église. C'est de tout temps que le nom, ou la rencontre, ou la vue des fleurs a été de bon augure. L'armée romaine attendant un jour de combattre contre l'ennemi, un vent agréable se leva, qui enleva une quantité de lis, de roses, de violettes, de glaïeuls, et d'autres fleurs qui étaient au voisinage, et les jeta sur les boucliers et sur les casques des soldats romains ; toute leur pensée fut de croire que c'était là un présage de leur victoire, et commencement de leur bonheur. Au temps de la bataille de Lépante, on vendait au marché de Venise des roses aussi fraîches et aussi vermeilles, quoique ce fût au mois d'octobre, comme si c'eût été le mois de mai ou d'avril ; et ce fut de là qu'on prit des assurances de la célèbre victoire que les chrétiens auraient sur le Turc.

Or, puisqu'on agrée comme cela les fleurs, et qu'on prend ainsi garde à leur vue, et à toutes ces particularités, j'en veux faire tout autant, et dire une seconde fois : Béni soit, et loué éternellement le premier qui a mis un lis en la main de

1. Par le P. Paul de Barry, de la Compagnie de Jésus.

S. Joseph C'est, sans mot dire, dire tout, et nous annoncer toutes les grandes merveilles de cet incomparable Saint. Il n'est alors que de savoir le prix et l'excellence du lis, pour connaître les éminentes et admirables perfections de S. Joseph, et, par-dessus tout, le sublime et incroyable amour dont Dieu l'a honoré.

Le lis, c'est l'honneur des parterres et des jardins de plaisance ; et il est bien vrai que l'Église militante a ses lis, comme l'Église triomphante: *Floribus cœli neque rosæ neque lilia desunt.* Il y a des roses au ciel, et des lis ; mais S. Joseph est un de ces beaux lis, et l'un des plus beaux, et des mieux partagés, et de ceux qui sont le plus en faveur, puisque, l'épouse ne prenant plaisir que parmi les lis, il a l'honneur d'être le premier invité après l'époux : *Dilectus meus mihi, et ego illi qui pascitur inter lilia.* Jésus, Marie, Joseph, voilà donc les trois fleurs d'une même tige, tous trois issus de David, tous trois l'honneur du ciel et de la terre.

Le lis, c'est la fleur qui, par-dessus toutes les fleurs odoriférantes, porte plus haut sa tige, puisqu'il s'en trouve même qui poussent jusqu'à trois coudées. Je voudrais bien savoir quand S. Joseph tient d'une main Jésus-Christ, son fils, et de l'autre la Vierge Marie, son épouse, s'il y a personne qui ose donner le premier et le plus haut lieu à quelque autre qu'à lui. La grandeur, la sainteté et les grâces ne se donnent, en la maison de Dieu, qu'à proportion de la dignité et du ministère auquel on est employé. L'ordre de ces dignités commence par le Dieu humanisé, qui est Jésus, par la mère de ce Dieu-Homme, qui est Marie, et par Joseph, le père de l'un et l'époux de l'autre : à votre avis, qui voudriez-vous faire passer devant ? Écoutez S. Thomas, ce dévot et savant homme, et puis dites que S. Joseph est le plus haut lis de l'empyrée, et le plus grand saint après son fils et son épouse: *Eo fuit excellentior quo ad altiorem ordinem pertinuit :* Joseph a été d'autant plus excellent, que sa dignité a été plus relevée.

Le lis, c'est la fleur d'amour, fondée sur la source de l'amour, qui est le cœur, puisque sa racine et bulbe est en forme de cœur. Voilà qui est tout à propos pour S. Joseph, qui a été le plus aimable et le plus aimé de tous les saints, après Jésus et Marie, et de qui toutes les grandeurs et excellences sont émanées du cœur amoureux de Dieu, qui le voulait faire l'un des plus grands de sa Cour. Il suffit de ce mot pour maintenant, car bientôt, à une meilleure occasion, je me trouverai obligé de m'étendre sur cet amour qui l'a rendu si fort aimable et aimé.

Disons à cette heure, pour toutes ces considérations, que

c'est bien fait de le représenter tenant un lis à la main, et que S. Joseph, avec cette contenance, marque je ne sais quoi de grand en faveur de l'éminence de ses mérites. Mais ajoutons que ce n'est pas là tout : ce lis doit porter nos pensées jusqu'aux merveilles de Dieu envers ce grand Saint, et nous faire concevoir que c'est un lis miraculeux, surtout en amour, puisque le lis est la fleur d'amour, et que tout autant qu'il a de feuilles, tout autant y a-t-il de merveilles et de raretés admirables du divin amour en son endroit. La reine Marguerite de Navarre prit pour sa devise un lis couronné, duquel pendaient deux riches pierres précieuses, avec ce mot : *Mirandum naturæ opus*. Ne lui en déplaise ! je lui veux ravir cette devise, et je la veux donner à S. Joseph. C'est lui qui est ce beau lis : non pas la merveille de la nature, mais la merveille de la grâce, *Mirandum gratiæ opus*, duquel pendaient jadis, en quelque façon, ces deux riches pierreries, Jésus et Marie, puisqu'il était le père nourricier de l'un et le mari de l'autre ; et duquel on peut dire qu'il mérite d'être couronné, puisqu'entre tous les lis du parterre de l'Église militante et triomphante, il emporte le prix de l'amour de Dieu. Nul n'est si osé de lui débattre cette couronne et ce triomphe du divin amour, après son Fils et son épouse; on sait assez la bonne part qu'il possède au triomphe du saint amour. Et n'est-ce point en sa faveur que David a écrit le psaume XLIV : *Triumphus pro liliis*, ou, comme porte une autre version, *Triumphus per lilia*, car je ne doute nullement que ce triomphe prédit de Jésus et Marie ne soit aussi pour lui, et qu'en l'amour que Dieu lui a témoigné, il ne soit le plus victorieux, et qu'il ne triomphe de tous les autres saints, les surpassant tous en faveurs, prérogatives et témoignages de cet amour, et il ne m'est pas malaisé d'en faciliter la croyance à ceux qui en pourraient douter, s'ils veulent me suivre.

Le lis porte six feuilles, et non pas davantage. Puisque S. Joseph est ce lis merveilleux, ce Saint si admirable qui a reçu de Dieu des grâces que nul autre n'a reçues, je me tiendrai à ce nombre. Aussi bien lui en trouvé-je tout autant qui lui sont toutes particulières, à l'exclusion de toute autre ; et je les déploie d'autant plus volontiers, que ce sont autant de preuves de l'amour admirable dont Dieu l'a aimé par-dessus tous après Jésus et Marie. Or, comme c'est une demi-douzaine de ces prérogatives et merveilleuses raretés que j'ai à vous montrer, n'attendez point de moi d'autre éloquence que de vous les répéter l'une après l'autre : les choses rares ont assez de lustre d'elles-mêmes, sans en emprunter ni des paroles, ni des discours, ni d'ailleurs ; une riche beauté ne se farde jamais ; un

diamant de prix n'a pas besoin de coloris; une layette garnie de quantité de brillants porte avec soi sa beauté, il suffit qu'elle soit ouverte : tout cela porte son lustre, sa beauté et son éclat ; les merveilles aussi que je veux manier, et les feuilles de ce lis admirable en sont de même.

Voici la première faveur qui se présente. Écoutez ceci : Qui a jamais ouï parler d'un fils qui ait choisi son père? Cela ne fut jamais, me direz-vous : et c'est néanmoins ce qui est arrivé à S. Joseph. Un fils choisir son père, et dire : Je veux celui-ci pour père, et non pas celui-là : c'est chose la plus miraculeuse du monde, et depuis que le monde existe on n'a jamais rien appris de pareil. Qu'on lise toutes les histoires des royaumes et toutes les annales de l'univers, on ne rencontrera point aucun trait semblable, ni qui approche de cette merveille. Où en serions-nous, d'ailleurs, si cela se pratiquait? Les hommes de mauvaise mine, imparfaits, vicieux, ne seraient jamais choisis ; on ne voudrait, pour choisir, que des gens bien faits, des personnes riches, sages, et accomplies en toute façon. Or, cela est de toute impossibilité pour les enfants des hommes. Seul le Fils de Dieu, par le droit de sa divinité qui devançait sa naissance, avait le moyen et le loisir de choisir son père, étant une fois admis le dessein qu'il avait d'en avoir un aux yeux des hommes ; et, vraiment, il est bien croyable qu'il a choisi le plus parfait, le plus saint et le plus accompli de tous les hommes, et celui qui était le plus capable pour cette si éminente dignité. Or, son père, vous le dites, est Joseph ; et s'il l'a pris, c'est qu'il l'a voulu, c'est qu'il l'a préféré à tout autre : en quoi il a témoigné qu'il l'aimait plus que tous, puisqu'il l'a aimé jusqu'à ce point, que de l'avoir choisi pour son père.

Passons outre, puisqu'aussi bien nous avons d'autres merveilles à voir. Vous avez vu un père choisi par son fils ; voici maintenant un homme qui appelle Dieu son fils, et, partant, qui est son père. Merveille nonpareille, si jamais il y en eut ! Qui aurait jamais pensé qu'un homme eût osé dire au Fils de Dieu : Vous êtes mon fils ; et qu'il pût arriver à une telle grandeur, que d'avoir une relation de paternité avec le Verbe incarné : paternité différente de la paternité du Père éternel sur le Verbe incréé, mais paternité véritable jusque-là qu'il puisse dire à Dieu le Père : O Dieu, Père de Jésus, faisons à moitié, vous et moi ; gardez l'honneur d'être son Père au ciel, et j'aurai l'honneur d'être son père en terre. — Pour moi, je me perds dans la considération de cette merveille, et je ne puis assez admirer la sublimité de la dignité de S. Joseph en qualité de père de Jésus-Christ. Jésus était son fils, non pas par nature, mais par le droit légitime qu'il avait en la formation du même

Jésus en qualité de fils de Marie. Et ce titre était bien suffisant pour lui donner véritablement la qualité de père, ce qui faisait qu'il était ainsi nommé, même par Notre-Dame, qui y avait plus d'intérêt que tout autre. *Pater tuus, et ego dolentes quærebamus te*, disait-elle, lorsqu'elle retrouva son Fils dans le Temple, après l'avoir perdu durant trois jours entiers. Mais ce n'est pas là tout. Non seulement S. Joseph était le père de Jésus, parce qu'il en avait le nom, et la relation que j'ai déduite, mais aussi parce que véritablement rien ne lui manquait de ce qui suit la vraie paternité, ayant le soin, l'amour cordial, l'autorité de père à fils, à ce que dit S. Jean Damascène; Dieu le Père lui ayant comme donné sa place et son amour, afin qu'il fût en terre ce qu'il était au ciel envers le Verbe éternel : ce qui faisait dire à l'abbé Rupert : *Paternum Deus Pater viro Mariæ pro Filio infudit amorem.* Or, si S. Joseph a participé à toutes ces admirables grandeurs, que saurait-on rencontrer de plus grand? Et si Dieu avait entrepris d'aimer un homme et de l'élever au plus haut point, que saurait-il faire davantage, que de le faire et de le constituer père de son propre Fils? Après cela, je me veux taire, et ne dire plus rien sur ce sujet, si ce n'est qu'il n'est point de chose plus rare et plus nouvelle que celle-là, qu'un père, homme comme l'un de nous, appelle Dieu « son fils », et que l'appelant, il le soit en effet.

Troisième merveille : « Un homme qui est époux de la mère de Dieu. » Quand on veut dire toutes les incroyables grandeurs où est arrivée celle qui a été choisie pour être la mère de Dieu, on dit tout dans un mot : *De qua natus est Jesus;* et c'est tout dire, que de dire ce peu de mots. Avancer aussi qu'un homme a le bonheur d'être le mari de la mère de Dieu, c'est dire la chose la plus admirable du monde; que saurait-on dire davantage : *Dicis illum virum Mariæ, hoc est prorsus ineffabile et nihil præterea dici potest*, dit S. Jean Damascène, nommément que Dieu l'a comblé des grâces qui étaient requises pour une si haute qualité, le rendant digne et sortable époux d'une telle épouse. Marie, qui était l'épouse prédite des Cantiques, surpassait excessivement les hommes et les anges dans la plénitude des grâces : ne fallait-il pas que Joseph, son époux, la suivît de bien près, et que nul des serviteurs de son épouse, soit ange, soit homme, eût l'honneur de le devancer en grâces, en sainteté, ni en quoi que ce soit. Et puisque c'est lui qui est l'époux, le seigneur et le maître de l'épouse, il participe à toutes les faveurs et à toutes les grandeurs de sa partie, étant prince si elle est princesse, souverain si elle était souveraine, roi si elle est reine. O Dieu de mon cœur, qui eût jamais cru que dans le dessein d'honorer Marie de la qualité de mère de

Dieu, il y eût aussi le dessein de lui trouver un époux? Et sur qui pouvait tomber cette bonne fortune, si ce n'est sur celui que Dieu aimait le plus entre tous les hommes de la terre? Heureux Joseph et cent mille fois heureux, puisque vous voilà l'époux de la mère de Dieu et le plus aimé de Dieu entre tous les saints, après Jésus et Marie.

Un père qui est « père et vierge tout ensemble », c'est une autre merveille des rares perfections de S. Joseph, et l'une des faveurs qui n'a été accordée à personne qu'à lui. Des maris vierges, il s'en trouve une quantité, mais de père vierge, il n'en est qu'un seul, et c'est Joseph, l'époux de la Mère vierge. Parmi les femmes, Marie seule est mère et vierge tout ensemble; parmi les hommes, il n'est aussi que Joseph qui soit père et vierge. Ce rare privilège était réservé au plus aimé et à la plus aimée de Dieu, à Joseph et à Marie. C'est là la manière de Dieu de répandre ses faveurs où il met ses affections.

« Une créature qui a soin de son Créateur, » voilà la cinquième merveille toute particulière à S. Joseph, qui était père de famille, le père nourricier, le tuteur et le gouverneur du Verbe incarné. Que pouvaient dire les anges? Voilà celui qui est au ciel dans le sein du Père éternel, entre les bras de Joseph; celui qui gouverne tout l'univers, gouverné par un homme; et celui qui nourrit et a soin de toutes les créatures, nourri par l'une d'elles, et sous la protection d'un habitant de Nazareth! Et n'eussent-ils point adressé leur parole d'admiration à S. Joseph, lui disant ce que jadis S. Méthode disait à la mère de Dieu sur un pareil sujet : « O père nourricier de celui qui nourrit toutes les créatures, je vous salue, ô Joseph! C'est vous de qui Dieu a besoin; celui qui prête à toutes les créatures et à qui elles sont toutes obligées, c'est celui qui veut vous devoir, et qui se dit votre obligé. » Ou bien n'eussent-ils pas dit que cet incomparable Joseph, à qui Dieu faisait toutes ces grâces, et à qui il se soumettait de la sorte, était le bien-aimé de son cœur, et l'homme de la grande faveur, puisqu'il lui confiait et mettait en sa conduite Jésus, son Fils, c'est-à-dire toutes ses prédilections.

Reste la sixième merveille et le dernier titre, qui rend S. Joseph le nonpareil entre les hommes, et le plus aimé de tous par celui qui n'aime que ce qui est vraiment aimable. Étant l'une des trois personnes de la Trinité créée, la tout auguste et la tout adorable après la Trinité incréée, il a un rapport admirable avec les trois personnes de cette ineffable et divine Trinité. On dit que le lis est le symbole de la sainte Trinité, parce qu'il porte sur son calice de satin blanc trois petits sceptres d'or, tous trois égaux en odeur, en beauté, sortant du milieu de son cœur. Or, le lis ne pouvait recevoir aucun honneur plus grand

que de pouvoir servir de comparaison au plus auguste de nos mystères. C'est aussi le comble d'honneur et l'entière perfection de Joseph, ce beau et glorieux lis miraculeux, d'avoir des ressemblances à ces trois divines personnes, au Père, au Fils et au Saint-Esprit; et, ressemblances telles, qu'elles donneraient de la jalousie aux anges, s'ils n'adoraient avec toute sorte de soumission les exaltations que Dieu fait de ses créatures. Écoutez: Le Père éternel est le Père du Verbe incréé; et Joseph est le Père du Verbe incarné; Dieu le Fils est le Rédempteur du genre humain, et S. Joseph est le coadjuteur de cette rédemption, puisqu'il a donné ses soins, son travail et la sueur de son front pour nourrir et faire vivre ce charitable Rédempteur; le Saint-Esprit est le saint époux de Marie, la mère de Dieu, et Joseph aussi. Dites-moi donc ce que pourraient envier les anges plus que cela? Or, les anges eux-mêmes n'osent porter leurs désirs jusqu'à ce point, sachant que ces trois sceptres ne sont point pour eux, mais que c'est la part du favori de Dieu et de plus aimé entre tous les princes de la Cour de leur Maître.

N'avais-je donc pas raison, me résumant, de louer le mode dont on nous représente Joseph, un lis à la main? Cette vue, avec la connaissance que nous avons des privilèges qu'elle rappelle en soi, tend à nous persuader déjà qu'il n'est pas de saint plus grand, ni au ciel, ni en terre, que S. Joseph; ni plus aimé de Dieu que lui, après Jésus et Marie.

II. — LE LIS DE LA PURETÉ[1]

I. — « La double vocation d'époux de Marie et de père adoptif de Jésus demandait que Joseph fût vierge. » — La base première, essentielle et véritable, des grandeurs de S. Joseph, c'est son titre d'époux de Marie. S. Thomas de Villeneuve a dit que tout ce que l'on pouvait désirer, savoir et comprendre de la sainte Vierge, était renfermé dans cette courte parole : « C'est d'elle que Jésus est né. » Nous pouvons dire également que tout ce qu'il y a à savoir et à comprendre de S. Joseph est contenu dans ce simple mot: « Il était l'époux de Marie de qui Jésus est né. »

Il était l'époux de Marie! Quand Dieu, lisons-nous dans S. Bernardin de Sienne, appelle un homme à une grande dignité où à un sublime ministère, il le dote avec munificence de toutes les qualités nécessaires pour accomplir exactement la mission qu'il lui impose. C'est une loi de l'économie de sa

1. Par M. l'abbé Boissin.

grâce, et cette loi, le Seigneur l'a très particulièrement suivie à l'égard de S. Joseph. L'ayant choisi de toute éternité pour être l'époux de la Vierge-mère et le père nourricier du Verbe incarné, il est incontestable qu'il l'a doué de toutes les vertus qui convenaient à cette double vocation. Or, la vertu la plus conforme à ces incomparables privilèges est sans contredit la vertu de pureté, et c'est précisément cette vertu que S. Joseph a possédée au degré le plus éminent. Époux d'une vierge mère, il a été et est demeuré vierge lui-même, constamment fidèle au vœu qu'il avait fait en présence de l'Éternel. L'union de ces deux saintes âmes n'a été contractée qu'avec la réciproque assurance, venue du ciel par une révélation spéciale, que ce mariage serait pour l'un et pour l'autre un moyen de plus de garder leurs mutuelles promesses. « Ce sont deux virginités, » dit Bossuet, « qui se sont unies, par ordre de Dieu, pour se conserver éternellement par une chaste correspondance. » O heureux mariage, dont la pudeur a été le lien et dont la grâce de l'Esprit-Saint a été le voile, dont la fin a été la tutelle du Christ et l'honneur de Marie, dont le nœud enfin a été l'amour pur dont brûlent les anges. « C'est du cœur et non de la chair, » affirme S. Thomas « que s'unissent ces saints époux : ainsi se fait la conjonction des astres, non par le corps, mais par la lumière; ainsi les palmiers marient, non leurs racines, mais leur tête, non leurs tiges, mais leurs rameaux. »

Pureté, c'est là ton triomphe ! La chair a été divinisée ; le contrat qui unit ces deux chastetés élève à une hauteur inconnue le sacrement de mariage sur lequel toute famille repose. Le jour où la chasteté confia son honneur à l'honneur du mariage fut le triomphe de la famille.

II. — « S. Joseph a été pendant toute sa vie un parfait modèle de chasteté. » — La séraphique sainte Thérèse, éclairée des célestes illuminations de l'extase, dit qu'elle n'a point de termes pour rendre ce que l'Esprit divin lui a révélé des mérites de la chasteté de notre glorieux Patriarche. S. François de Sales affirme que la pureté virginale de Joseph a surpassé celle de tous les élus, même celle des anges. Cette belle vertu donnait à toute sa physionomie une beauté incomparable et une aménité extraordinaire. Il ressemblait à son divin Fils dont le visage, selon la tradition, avait aussi une étonnante conformité avec celui de Marie. Gerson écrit ceci positivement : « *Facies Jesu erat similis faciei Joseph.* » Ajoutons à cette beauté ravissante, à cette aménité surnaturelle, une rare affabilité, une douce candeur, une modestie sans bornes et une sagesse admirable qui n'excluait ni l'enjouement, ni la liberté d'esprit, et nous

aurons le portrait du père nourricier du Verbe incarné. C'était, en tous points, une créature accomplie. Comment peindre dignement ce regard simple et droit, cette physionomie pure et noble, cette figure antique et patriarcale, ce front découvert, mâle et sans rides, ce regard limpide, voilé parfois à la suite de ses fréquents entretiens avec les esprits célestes. Les artistes cherchent un idéal. En est-il un plus parfait, plus typique ? Pour nous, faisons de S. Joseph notre constant modèle.

III. — « Nous devons, à l'exemple de S. Joseph, être purs et chastes, pour entrer dans le royaume de Dieu. » — L'état de virginité est, aux yeux de Dieu, le plus parfait de tous les états, ce qui doit réjouir et encourager les personnes à qui Dieu donne cette vocation sublime. Cela ne veut pas dire, néanmoins, que l'état de mariage nous délie de la vertu de pureté. Elle est obligatoire dans toutes les conditions où la Providence nous a placés. Rien d'impur, dit l'Évangile, n'entrera dans le royaume des cieux. Examinons quels sont nos sentiments et nos dispositions pour cette belle vertu ! L'estimons-nous par-dessus tout ? Que faisons-nous pour l'acquérir ou la conserver intacte ? Évitons-nous soigneusement, à l'exemple de S. Joseph, tout ce qui peut la blesser et la ternir ? Avons-nous soin de veiller sur notre imagination, et surtout sur notre cœur, pour en bannir toute affection trop terrestre ? Pratiquons-nous la mortification des sens, qui, en réglant notre extérieur, met notre âme à l'abri des périls provenant des objets du dehors ? Rappelons-nous que si la chasteté est un riche trésor, notre cœur, qui la contient, est un vase bien fragile ; que nous ne le conserverons, ce trésor, qu'autant que nous veillerons scrupuleusement sur nous et que nous prierons sans cesse, comme le recommande le Fils de Dieu lui-même : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem*[1]. Tâchons donc de conserver intacte ou d'acquérir, si nous l'avons perdue, la vertu de pureté. Réglons notre extérieur, réprimons les désirs de la concupiscence, mettons notre âme à l'abri des périls qui proviennent des occasions, en un mot, veillons sans cesse sur nos sens et sur nous-mêmes.

O modèle admirable des familles chrétiennes, chaste époux de la plus pure des vierges, faites-moi la grâce de garder toute ma vie une chasteté parfaite, afin qu'après avoir imité la sainteté de vos mœurs sur la terre, j'aie le bonheur un jour de voir, de bénir, d'aimer et de posséder à jamais avec vous, dans le ciel, le Dieu qui est la pureté même ! Ainsi soit-il !

1. Matth., XXVI, 41.

Seizième jour

JÉSUS-CHRIST TRAVAILLE SOUS LES ORDRES DE JOSEPH

I. — COMMENT JÉSUS-CHRIST OBÉISSAIT A JOSEPH [1]

Lorsque Jésus-Christ, du haut de sa croix, dit à la très sainte Vierge sa mère, en lui montrant l'apôtre S. Jean : « Femme, voilà votre fils, » sans doute il prétendit nous mettre tous sous sa protection, dans la personne de ce disciple bien-aimé qui représentait alors l'universalité des élus [2]. De même, il est permis de le croire, le Père éternel, en chargeant S. Joseph de guider, comme chef de la sainte Famille, la fuite de Jésus et de Marie en Égypte, et de veiller à la conservation de leurs jours, voulut mettre tous les hommes sous sa protection, et leur inspirer du respect et de la vénération pour un saint aux mains duquel il confiait le plus précieux dépôt qui fût jamais, le Sauveur du monde, le Verbe incarné, la source de toutes les délices et le centre de toutes les richesses du paradis. Ce seul motif devrait suffire pour nous inspirer une dévotion toute spéciale à S. Joseph: mais un motif plus puissant encore, c'est l'exemple que nous en a donné le Fils du Très-Haut.

La vie entière du Sauveur est un modèle parfait ou, pour mieux dire, un modèle tout divin proposé à notre imitation. « Je vous ai, » dit-il, « donné l'exemple, afin que ce que j'ai fait, vous le fassiez aussi [3]. » Or, voyons l'exemple qu'il nous a laissé à imiter, en ce qui regarde l'honneur dû à S. Joseph. Jésus est le premier de tous les hommes qui l'ait honoré : du moment que le Père éternel le lui donna pour tenir sa place auprès de lui sur la terre, il le regarda toujours comme un père, et lui rendit les plus respectueux hommages, tellement qu'il n'aurait pu lui en rendre davantage, quand même il eût été véritablement son fils.

Déjà, chrétien, il me semble lire dans votre cœur le pieux désir qui vous presse de savoir en particulier les témoignages d'honneur et de respect que Jésus rendait à S. Joseph: mais comment vous satisfaire, quand vous demandez qu'on vous dévoile un mystère dont l'Esprit-Saint nous a entièrement dérobé la connaissance ? Oui, l'Esprit-Saint l'a couvert d'un voile impénétrable, puisque S. Luc, le dépositaire des secrets du Verbe incarné et l'historien privilégié des mystères de sa divine enfance, venant au récit de ce que l'Homme-Dieu fit

1. Par le P. Patrignani, de la Compagnie de Jésus.
2. S. Bernardin de Sienne. 3. Joan., XIII, 15.

depuis sa douzième année jusqu'à la trentième, le renferme tout entier dans ces trois mots: Il leur était soumis: *Erat subditus illis*. Eh quoi! le Fils de Dieu, dans l'espace de dix-huit années, n'aura-t-il rien fait de grand ou de mystérieux qui puisse être une leçon pour nous? ce serait une impiété de le dire. Ou bien l'Évangéliste n'aura-t-il rien su de particulier sur la vie privée de Jésus-Christ, dans cette longue suite d'années qu'il passa à Nazareth? Mais n'est-ce pas, pour ainsi dire, à l'école de la très sainte Vierge que l'écrivain sacré apprit tout ce qu'il avait à raconter? N'est-ce pas de Marie elle-même qu'il sut jusqu'aux moindres détails de la naissance du Sauveur dans une étable, de l'adoration des pasteurs, du concert des anges, et mille autres particularités relatives au mystère de l'Incarnation, tellement que bien des auteurs n'ont pas craint de l'appeler le secrétaire de la Vierge? Si donc S. Luc, historien si soigneux et si fidèle, a réduit la plus grande partie de la vie de Jésus-Christ à ces mots: « Il leur était soumis, » il faut dire que Jésus a fait si constamment profession d'obéir en toutes choses à Marie et à Joseph, que, bien qu'il ait produit alors une infinité d'actes héroïques de piété, d'humilité, de patience, de zèle et de toutes les plus excellentes vertus, il semble néanmoins n'avoir eu d'autre occupation que de faire la volonté d'autrui: c'est aussi pourquoi il a voulu qu'elle fût seule exprimée dans l'Évangile, comme la plus noble, la plus glorieuse, la plus digne du Verbe incarné.

Mais cette obéissance, cette sujétion de Jésus suppose un droit, une autorité dans la personne qui pouvait lui donner des ordres: aussi trouvons-nous, tout à la fois, dans les paroles que nous avons citées, et l'abrégé de la vie du Fils de Dieu, et l'abrégé de la vie de S. Joseph. Que fit donc Joseph pendant les dix-huit années qu'il vécut à Nazareth avec Jésus? Le voici en deux mots: « Il commandait à Jésus; » et il en avait bien le droit, puisqu'en sa qualité de chef de la famille, c'était à lui qu'il appartenait de la gouverner. Sans doute, Marie pouvait aussi commander, en qualité de mère: mais le mari ayant la principale autorité sur les enfants, Jésus, qui voyait Joseph investi de cette autorité, lui rendait une obéissance toute particulière. Ainsi s'exprime, après le maître de la théologie, S. Thomas, le cardinal de Cambrai [1]. Ici ne me sera-t-il pas permis de m'adresser aux esprits bienheureux? Combien de fois, leur dirai-je, ne vous êtes-vous pas trouvés ravis d'etonnement et d'admiration, en voyant Jésus ne se permettre de faire un pas, de proférer une parole, de prendre sa nourriture ou son repos, que d'après les ordres

1. Pierre d'Ailly.

de Joseph? Mais dites-moi, esprits célestes, ce qui vous causait surtout cette extase d'admiration, était-ce l'humiliation de Jésus obéissant à Joseph? était-ce l'élévation de Joseph commandant à Jésus? Le juste Noé, lorsqu'il vit l'arche arrêtée sur les montagnes d'Arménie, n'eut pas besoin d'autres mesures pour apprécier la prodigieuse hauteur des eaux du déluge. De même, les maîtres de la vie spirituelle trouvent, dans le profond abaissement de Jésus obéissant à Joseph, la juste mesure de la hauteur à laquelle dut s'élever notre Saint. L'un montait à proportion que l'autre descendait : de sorte que si la sujétion de Jésus atteste son incompréhensible humilité, elle n'atteste pas moins l'incomparable dignité de Joseph.

Ainsi, tous les actes de soumission que pratiquait le Fils de Dieu en obéissant à Joseph, étaient pour celui-ci autant de degrés de la plus sublime élévation. D'après cette règle, qui parviendra jamais à comprendre la dignité d'un saint qui s'est vu obéi, respecté et servi durant tant d'années par son Créateur, par son Dieu? Pour une fois que Josué suspendit la course du soleil et l'arrêta au moment où il se précipitait vers son couchant, tous les siècles lui paient le tribut de leur admiration. Mais qu'est-ce que la puissance de ce fameux capitaine, comparée à celle de S. Joseph, qui put, non pas une fois, mais mille et mille fois à son gré, tantôt arrêter, tantôt mettre en mouvement le Dieu créateur de l'aurore et du soleil? Grande fut en Égypte, je le sais, la puissance de cet autre Joseph à qui le prince confia le gouvernement absolu de tout son empire. Moïse, je le sais, ne pouvait être honoré d'un titre plus glorieux et plus étonnant que celui dont le Dieu des armées l'investit, quand il l'appela le Dieu de Pharaon; mais ces titres, ces privilèges, tout admirables qu'ils sont, disparaissent devant la dignité d'un saint à qui le Roi des rois se soumet comme à son père et à son seigneur.

Et certes, il est aussi impossible, dans la multitude innombrable des saints, d'en trouver un plus grand que S. Joseph, qu'il l'est de concevoir une autorité égale à la sienne, en vertu du droit qu'il eut de commander au Fils de Dieu. Supposons un homme qui soit le roi de tous les rois du monde; supposons encore que Dieu crée dix mille mondes, qu'il donne à chacun d'eux son roi, à condition que tous ces rois reconnaîtraient et honoreraient comme leur souverain un seul monarque absolu : concevez-vous quelle serait la gloire d'un tel monarque recevant les hommages de dix mille grands princes, quelle serait la sublimité de ce trône élevé au-dessus de tant de trônes? Mais ce monarque si grand ne recevrait certainement pas autant d'honneur de la soumission de ce peuple de rois, qu'en reçut

S. Joseph, de l'obéissance encore bien plus soumise que lui rendait le Fils de Dieu. C'était pure jactance de la part d'Iphicrate, cet ancien capitaine, autant pour se faire valoir que pour flatter ses soldats, lorsqu'il disait qu'un titre de gloire, plus précieux pour lui qu'un empire, était de commander à ceux qui commandaient aux autres. S. Joseph, au contraire, aurait pu dire avec raison : A moi seul appartient la gloire de commander au Dieu de qui dépendent toutes les créatures, à qui tous les princes se soumettent respectueusement, et devant lequel s'inclinent ceux qui soutiennent l'univers[1].

Mais si la gloire de celui qui exerce l'autorité du commandement sur les autres, consiste moins à pouvoir donner des ordres, qu'à les voir acceptés avec soumission et suivis avec empressement, il faudra convenir que la gloire de Joseph n'a pas tant été de commander à Jésus, que de s'en voir ponctuellement obéi. Ici, pour satisfaire plus complètement votre piété, âmes dévotes à S. Joseph, je veux descendre dans le détail, et vous citer quelques-uns des actes d'obéissance que le Fils de Dieu pratiquait dans la maison de Nazareth, avec autant de soumission que s'il n'eût pas été capable de se gouverner lui-même. A la vérité, comme je vous l'ai dit plus haut, S. Luc a renfermé dix-huit ans de la vie de Jésus-Christ dans ces courtes paroles : « Il leur était soumis : » je me permettrai toutefois d'en développer un peu le sens, à l'aide des sacrés interprètes. S. Basile, au quarantième chapitre de ses *Constitutions monastiques*, a écrit que le Sauveur travaillait tous les jours sans relâche pour obéir à Joseph et à Marie. S. Justin, martyr[2], nous assure que le Verbe incarné servait d'aide à S. Joseph dans son atelier, et partageait ses travaux autant que les forces de son humanité pouvaient le comporter. S. Jérôme et S. Bonaventure disent la même chose. Mais le témoignage le plus irréfragable de cet exercice continuel d'obéissance de Jésus aux moindres signes de Joseph, c'est celui que la sainte Vierge rendit de sa propre bouche à sainte Brigitte, confidente intime de ses secrets. Voici ses paroles : « *Mon fils était si obéissant, que si Joseph lui disait : Faites ceci ou cela, à l'instant il le faisait*[3]. »

1. Job, IX, 5 et seq. — 2. *Dialogue avec Tryphon.*

3. *Révélations de sainte Brigitte*, liv. VI, ch. LVIII. Certains esprits, qui craignent plus, ce semble, de trop croire, que de ne pas assez croire, entrent en défiance, dès qu'on leur parle de révélations, de visions, de faveurs surnaturelles ; et souvent, sans examen, sans égard pour des écrivains instruits et consciencieux, ils rejettent tout ce qui ne s'accorde pas avec leurs idées, c'est-à-dire avec leurs préjugés : je dis leurs préjugés, car n'est-il pas vrai qu'avant de prononcer, ils n'ont rien lu ni voulu lire en faveur des faits extraordinaires qu'on leur présente ? Et, dans ce cas, ont-ils bonne grâce à prétendre y opposer une dénégation tranchante ? Pensent-ils les avoir réfutés par une plaisanterie, par un sourire de pitié ?

On voit quelquefois des personnes, d'ailleurs amies de la religion et de la piété,

Il me semble donc voir Joseph et Jésus, l'un déployant l'autorité paternelle dans les ordres qu'il donnait, l'autre s'acquittant des devoirs de la dépendance et de la piété filiale par la perfection de son obéissance. Joseph, qui, pour subvenir aux nécessités d'un Dieu réduit à l'indigence, exerçait le dur métier d'ouvrier en bois, disait d'une voix respectueuse à son fils adoptif : « Jésus, aidez-moi à scier cet ais, à dégrossir ce tronc... Jésus, prenez le marteau, enfoncez ce clou... Jésus, venez ramasser ces sciures, réunissez ces copeaux, rangez ces bois que nous venons de travailler... Jésus, portez à votre mère de quoi allumer,... de quoi entretenir le feu. La lumière, à la voix du Créateur, fut moins prompte à sortir du néant, que Jésus ne mettait d'empressement et d'agilité à saisir et à exécuter les ordres qu'on lui donnait, Aussi n'est-il pas étonnant que les habitants de Nazareth le prissent pour le vrai fils de Joseph. Ce qui les faisait tomber dans cette erreur, alors innocente, c'était de l'avoir vu tant de fois manier la hache et la scie sous la direction d'un pauvre artisan. « N'est-ce pas là, » disaient-ils, « le fils du charpentier ? »

De plus, contemplez ce Roi de gloire, ce Dieu de majesté qu'honorent et que servent, en tremblant, des millions d'anges ; voyez-le agir non seulement comme compagnon de Joseph

donner dans les mêmes préventions et prendre, sans y penser, la même tendance à l'incrédulité : c'est la suite de l'éducation qu'elles auront reçue, ou des sociétés qu'elles auront fréquentées. Si elles ne ferment pas volontairement les yeux, il suffira de leur montrer la lumière, pour les éclairer. Nous les inviterons donc à lire quelqu'un des ouvrages suivants : La préface de la *Vie de sainte Thérèse*, par M. Émery ; ou le ch III du liv. I[er] de l'ouvrage du P. Galliffet, sur l'*Excellence de la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus* ; ou l'abrégé du même ouvrage, intitulé *Esprit et Pratique de la Dévotion au Sacré Cœur de Jésus* ; ou le Discours préliminaire de la *Vie de la Vénérable mère Marguerite-Marie*, par Monseigneur Languet, archevêque de Sens ; ou, enfin, l'opuscule du P. Muzzarelli, sur les Miracles.

Dans les faits surnaturels que nous aurons à citer, ce sont des saints qui parlent ou qui agissent ; et le jugement de l'Église, qui les a placés sur les autels, doit inspirer quelque retenue à ceux qui, le plus souvent, sans instruction comme sans mission, seraient tentés de s'ériger en juges de leurs paroles ou de leurs actes. Ce sont des saints, et leurs lumières valent bien celles des incrédules, celles des demi-chrétiens, qui craignent ce semble, d'avoir trop d'obligations à Notre-Seigneur : ce sont des saints, et leurs écrits comme leur histoire forment encore des saints : tandis que cette défiance systématique qui se résout, en fait de religion, à ne croire que ce qu'elle ne peut se dispenser de croire, n'est propre, (trop d'expériences l'ont prouvé,) qu'à éteindre le feu de la piété et à obscurcir le flambeau de la foi. Les censeurs dont nous parlons ignorent-ils donc qu'outre la foi divine due aux faits révélés qu'il faut recevoir sous peine d'anathème, il y a une foi humaine due à d'autres faits suffisamment établis, de quelque nature qu'ils soient ; et que les contester, parce qu'on n'en a jamais vu de semblables, ou les révoquer en doute, précisément parce qu'on ne voit pas où les a puisés un écrivain connu d'ailleurs par sa prudence et sa véracité, c'est faire un acte, non de sagesse, mais de déraison ? Que ne s'en tiennent-ils du moins à cette réflexion si juste et si sensée de sainte Thérèse : « Ceux, » dit-elle, « qui n'ont jamais reçu de faveurs extraordinaires ont quelquefois de la peine à les croire : mais ils doivent considérer que si, en ce genre, c'est simplicité de tout croire, ne vouloir aussi rien croire, c'est témérité. »

dans son atelier, mais encore comme serviteur de Marie dans la petite maison de Nazareth; voyez-le mettre du bois au feu, aller à la fontaine voisine, y puiser de l'eau, en rapporter son urne pleine, apprêter la table, et de ces mains, qui ont construit cet univers, s'abaisser jusqu'à laver la vaisselle, jusqu'à prendre le balai et enlever les immondices. Comment Joseph, à la vue d'un tel abaissement, d'une telle obéissance, a-t-il pu ne pas mourir de confusion et de joie? Tobie se prosterna la face contre terre, saisi d'étonnement et hors de lui-même, au moment où l'ange Raphaël, qui, sous une figure humaine, lui avait servi de guide, développa tout à coup le secret de sa grandeur. Mais combien plus humilié dut être Joseph, lui qui connaissait bien plus clairement encore les grandeurs de ce Dieu fait chair et revêtu d'une forme servile, lorsqu'il en recevait tous les services qu'on peut attendre d'un fils ou même d'un esclave! Dites-nous, ô bienheureux Saint! combien de fois, pénétré des plus vifs sentiments de respect et d'humilité, vous avez dit à cet aimable Enfant épuisé et haletant de fatigue: « O Jésus, ô mon fils! vous savez quel désir j'aurais de vous obéir plutôt que de vous commander: mais, obligé que je suis de suivre les ordres de votre divin Père, c'est une nécessité pour moi de prendre la liberté de vous commander. J'adore votre obéissance, et ma supériorité ne me plaît que parce qu'il vous plaît de donner au monde le glorieux exemple du Créateur soumis à sa créature. Ah! si vous le permettiez, ô mon Dieu! nous changerions de rôle, et vous commanderiez en maître dans cette maison. » Mais Jésus, pour consoler Joseph, lui aura dit sans doute ce qu'il dit depuis à Jean-Baptiste: « Résignez-vous, cher gardien de mon enfance, résignez-vous aux honneurs que je vous rends; il convient que vous exerciez à mon égard l'office de père, et moi, je dois vous être soumis comme un fils respectueux: c'est ainsi que nous donnerons au monde l'exemple de toute justice. »

En effet, si, dans cette merveilleuse sujétion de Jésus à Joseph, Origène a raison de reconnaître une grande leçon sur le respect et l'obéissance que les enfants doivent à leurs parents, nous avons droit d'ajouter que notre divin Sauveur, en honorant Joseph comme son père, voulut également laisser à sa grande famille, à son Église, un exemple éclatant qui lui apprît à honorer spécialement le chef de la sainte Famille. Jésus-Christ n'eût-il passé qu'une heure soumis à la direction et aux ordres de Joseph, c'en était assez pour nous rendre ce saint Patriarche de la Loi nouvelle vénérable entre tous les autres saints: mais combien plus ne le sera-t-il pas, après que Jésus a voulu vivre et a vécu longtemps sous ses lois? Élevé, nourri, gardé, pourvu

de toutes choses par Joseph durant vingt-cinq ou trente ans, peut-il ne pas désirer que tous les chrétiens s'efforcent de payer, par des hommages particuliers, les longs et fidèles services que ce bon père rendit à son adorable personne?

Jésus-Christ déclara un jour sa volonté sur ce point à sainte Marguerite de Cortone, dans une apparition où il lui recommanda, entre autres choses, d'être spécialement dévote à S. Joseph, à qui il se reconnaissait redevable d'avoir été nourri avec tant de zèle et d'affection.

Il y aurait, de la part des chrétiens, une ingratitude vraiment inexcusable de ne pas payer à S. Joseph un tribut d'honneur et de dévouement, pour l'amour de ce Dieu Sauveur à qui nous avons des obligations infinies. Pour moi, mon Jésus, je veux suivre votre exemple; je veux servir celui que vous avez servi, je veux honorer celui que vous avez honoré, je veux aimer celui que vous avez aimé en qualité de fils.

II. — POURQUOI JÉSUS-CHRIST A OBÉI A JOSEPH[1]

Si, pour mieux faire admirer les grandeurs de notre saint Patriarche comme juste et surtout comme époux, je l'ai mis en regard du premier Joseph, qui fut comme son ombre, et de Marie son épouse, cette aurore radieuse qui a réjoui le monde : pour vous le montrer plus grand encore comme Père, je dois le considérer dans ses rapports avec le divin Soleil de justice : c'est ainsi que s'appelle celui dont Joseph fut le père. « N'est-ce pas le fils de cet artisan ? » disaient les Juifs avec mépris, en parlant de Jésus : *Nonne hic est fabri filius ?* Le fils d'un artisan, sans doute : mais de quel artisan ? Je vous l'apprendrai, répond S. Pierre Chrysologue; c'est le Fils de ce grand artisan qui a fabriqué le monde, non avec le marteau, mais par un ordre de sa volonté : *non malleo, sed præcepto;* de cet artisan qui a combiné les éléments, non par un effet de génie, mais par un simple commandement : *non ingenio, sed jussione ;* de cet artisan qui a allumé le flambeau du jour à la voûte du ciel, non avec un feu terrestre, mais par une chaleur supérieure : *non terreno igne, sed superno calore ;* de cet artisan, enfin, qui d'un seul mot a fait jaillir l'univers du néant : *cuncta fecit ex nihilo.* Vous avez raison, illustre docteur; ils auraient dû reconnaître que Jésus était le Fils du grand architecte de l'univers : mais souffrez que, pour la gloire de Joseph, on dise aussi qu'il est le fils de ce pauvre charpentier qui, dans une humble boutique, manie la scie et le rabot. Et puisque la sainte Vierge elle-même donne à

1. Par S. Léonard de Port-Maurice.

Joseph ce beau titre de père de Jésus, en disant à celui-ci : Votre père et moi : *Pater tuus et ego*[1], titre qui lui convient d'ailleurs, attendu que ce fils est le fruit de Marie, laquelle appartient à Joseph en qualité d'épouse, convenez aussi qu'il est le fils de ce pauvre artisan, *fabri filius*, et que, comme tel, il est son sujet et le compagnon de ses travaux. Oh! quelle merveille, quand on y pense ! Jésus aida ce pauvre artisan à travailler le bois, comme il aida le grand artisan de la nature à fabriquer l'univers. *Quando præparabat cœlos, aderam*[2]: Lorsque le Créateur, (c'est le Fils de Dieu, la Sagesse incréée qui parle ainsi,) lorsque mon Père s'apprêtait à créer le monde, j'étais présent, et j'en présentais l'idée dans cette intelligence infinie ; quand il étendait la voûte des cieux, quand il posait des bornes à la mer, quand il suspendait les nuages en l'air, j'étais avec lui, arrangeant toutes choses : *Cum eo eram cuncta componens*[3]. Cette même Sagesse incarnée peut également dire d'elle-même : Lorsque Joseph, mon père, était dans son atelier pour travailler, j'étais avec lui comme compagnon de ses travaux : *Cum eo eram cuncta componens ;* quand il coupait ou façonnait le bois, j'étais avec lui : *Cum eo eram ;* quand il le sciait et le rabotait, j'étais avec lui : *Cum eo eram ;* quand il adaptait les pièces ensemble, je les arrangeais avec lui : *Cum eo eram cuncta componens.* Comme lui, je mettais la main au rabot, et je mêlais mes sueurs aux siennes. Quelle sublime dignité et quelle grandeur, que celle qui nous fait apparaître Joseph comme l'émule de Dieu même ! Un pauvre ouvrier en bois l'émule de l'architecte du monde ! En voulez-vous davantage pour proclamer Joseph souverainement grand comme père, si Dieu lui-même ne peut faire un père plus grand que celui qui a un Dieu pour fils ? Il y a trois choses, dit S. Thomas, que Dieu ne peut faire plus grandes qu'elles ne sont, à savoir : l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à cause de son union hypostatique avec le Verbe ; la gloire des élus, à cause de son objet principal, qui est l'essence infinie de Dieu ; et la mère incomparable de Dieu, dont il a été dit que Dieu ne peut faire une mère plus grande que la mère d'un Dieu : *Majorem quam matrem Dei non potest facere Deus :* Vous pouvez en un sens ajouter, à la gloire de Joseph, une quatrième chose : *Majorem quam patrem Dei non potest facere Deus.* Dieu ne peut pas faire un père plus grand que le père d'un Fils qui est Dieu. Avouez donc que si S. Joseph fut grand comme juste, plus grand encore comme époux, il fut très grand surtout comme père.

Joseph n'eut sans doute aucune part à la production de Jésus-Christ : mais il n'en fut pas moins son père, ainsi que l'affirment

1. Luc., II, 48. — 2. Prov., VIII, 27. — 3. *Ibid.*, 30.

tous les docteurs. Il eut à son égard l'autorité aussi bien que la sollicitude et les devoirs d'un père. Est-il, en effet, une seule des fonctions du meilleur des pères, qui n'ait été glorieusement exercée par « ce serviteur fidèle et prudent que le Seigneur préposa au gouvernement de sa famille? *Quem constituit Dominus supra familiam suam*[1]. » N'est-ce pas Joseph qui recueillit dans ses bras l'Enfant Jésus à peine né, et le coucha sur la paille, dans la crèche? N'est-ce pas Joseph qui le déroba à la fureur d'Hérode? N'est-ce pas lui qui lui fournit durant trente ans, du travail de ses mains et à la sueur de son front, la nourriture, le vêtement et le logement? Combien de fois les bras de Joseph ne servirent-ils pas de berceau à l'Enfant Jésus! Que de tendres baisers il lui prodigua! Que de fois il lui donna à manger de sa main, l'habilla, lui apprit à parler, l'exerça au travail! car ce divin Enfant voulut paraître en tout semblable aux autres. Et lorsqu'il fut devenu grand, que de fois Joseph ne reposa-t-il pas sur son cœur! Or, si Joseph se comporta en père si tendre, si dévoué à l'égard de Jésus, comment pensez-vous que dut se comporter Jésus à l'égard de Joseph? Est-il besoin de dire qu'il a été pour lui le meilleur des fils, lui témoignant un respect, une soumission, une obéissance parfaite en toute chose, comme à son père bien-aimé? O toits, ô murs, ô bienheureuse enceinte, qui avez abrité cette auguste famille, et avez été témoins de ses travaux, de ses récréations, des célestes entretiens qui eurent lieu entre Jésus, Marie et Joseph, dites-nous combien de fois Joseph, pour se ranimer dans ses fatigues, répétait le doux nom de son Jésus, et avec quel empressement respectueux Jésus alors accourait à lui, comme s'il l'eût appelé, lui disant avec une joie céleste empreinte sur son visage: Me voici, mon père; que voulez-vous? que m'ordonnez-vous? Joseph, dont l'humilité fut si profonde, que les quatre évangélistes ne rapportent pas une seule parole de lui, Joseph, me semble-t-il, pour condescendre au désir de Jésus, dut parfois lui dire: Voyons, mon Fils, assistez-moi dans ce travail. Et Jésus l'assistait. Mon Fils, où est le rabot? Et Jésus apportait le rabot. Nettoyons l'atelier; et Jésus se mettait à balayer, faisant chaque chose avec tant de modestie et de grâce, que tous les habitants de Nazareth accouraient quelquefois à la boutique de Joseph pour voir travailler cet intéressant Enfant. Mais ils n'étaient pas seuls à venir: tous les prophètes y accouraient aussi de loin. O heureux Joseph, s'écrie Isaïe, cet Enfant qui travaille avec toi, et t'appelle son père, c'est l'admirable, le Dieu fort, le prince de la paix, l'ange du grand conseil: *Admirabilis*, *Deus*,

1. Luc., XII, 42.

fortis, princeps pacis, magni consilii angelus[1]. Celui que tu reconnais pour ton fils, dit le prophète Michée, c'est ce grand personnage dont l'origine date du commencement des jours de l'éternité: *Egressus ab initio, a diebus æternitatis*[2]. Je le reconnais aussi, dit le Prophète royal, cet enfant qui t'appelle son père; c'est celui à qui appartient la terre et tout ce qu'elle renferme: *Domini est terra, et plenitudo ejus*[3]. Si l'Apôtre a tiré un argument invincible en faveur de la souveraineté de Jésus-Christ sur toutes les créatures, du nom de Fils que Dieu lui a donné: *Tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit. Cui enim angelorum dixit: Filius meus es tu*[4]*?* Nous pouvons de même déduire la souveraineté de S. Joseph sur tous les saints, sur tous les anges, et son élévation sur le trône le plus sublime du ciel après celui de la Vierge, du nom de père que Dieu lui donna. Car quel est l'ange auquel le Seigneur ait jamais dit: Vous êtes mon père? *Cui enim angelorum dixit: Pater meus es tu?* Si Dieu, en présence de toute la cour céleste, l'appelle son père, le vénère comme son père, l'honore comme son père, jugez s'il ne fut pas d'une grandeur incomparable comme père.

Mais, pour se convaincre qu'il fut vraiment grand comme juste, plus grand comme époux, très grand comme père, il suffirait de le considérer entre les bras de Jésus et de Marie au moment de rendre son âme à son Créateur. Voyez ce bienheureux Patriarche étendu sur une pauvre couche, Jésus d'un côté, Marie de l'autre, entouré d'une multitude infinie d'anges, d'archanges, de séraphins, qui, dans une attente respectueuse, s'apprêtent à recevoir sa sainte âme. O Dieu! qui pourra nous dire avec quels sentiments, à ce moment suprême, Joseph dit un dernier adieu à Jésus et à Marie? Quelles actions de grâces, quelles protestations, quelles supplications, quelles excuses, de la part de ce saint vieillard! Ses yeux parlent, son cœur parle, sa langue seule se tait: mais que son silence dit de choses! Tantôt il regarde Marie, et Marie le regarde à son tour, et avec quelle affection! Tantôt il tourne ses yeux vers Jésus, et Jésus le regarde, mais avec quelle tendresse! Il prend la main de Jésus, la presse sur son cœur, la couvre de baisers, l'arrose de ses larmes, et lui dit de temps en temps, plutôt de cœur que de bouche: Mon Fils, mon bien-aimé Fils, je vous recommande mon âme, et, pressant la main de Jésus sur son cœur, il tombe dans une défaillance d'amour. Ah! Joseph, si vous ne cessez d'étreindre la main de celui qui est la vie, vous ne pourrez mourir. Oh! qu'il est doux de mourir en tenant la main de Jésus! L'âme enfin achève presque de se détacher du corps,

1. Is., IX, 6 — 2. Mich., V, 2. — 3. Ps. XXIII, 1. — 4. Hebr., I, 4, 5.

elle prend son élan : mais, à la vue de Jésus et de Marie, son élan est arrêté, et elle ne peut briser sa chaîne. Je le répète, Joseph, si vous ne cessez de regarder celui qui est la vie, vous ne pourrez mourir ! Tendre et divin Rédempteur, Jésus, Joseph ne peut prendre son essor de cet exil, si vous ne lui en donnez la liberté. Divine Marie, Joseph ne peut partir de ce monde, si vous ne lui en donnez la permission. Jésus lève la main, il bénit et embrasse son bien-aimé père, et Joseph expire dans les embrassements de Jésus.

Sainte Thérèse, cette âme séraphique, avait une dévotion particulière à notre saint Patriarche, et ne désirait rien tant que de le voir honoré dans le monde entier. Elle proteste qu'elle ne lui a jamais demandé aucune faveur sans être aussitôt exaucée, et elle exhorte tout le monde à faire l'essai de la bonté de ce grand Saint, et de son crédit auprès de Dieu, en recourant à lui dans toutes les nécessités temporelles et spirituelles, assurant qu'on se convaincra, par sa propre expérience, que, comme il est le plus grand de tous les saints dans la gloire, il est aussi le plus puissant à nous obtenir des grâces. Et, en effet, Dieu a voulu que les personnes de tout état eussent quelque chose de commun avec S. Joseph, afin que tous eussent une confiance spéciale en sa protection, que tous eussent recours à lui comme à leur avocat particulier et à un intercesseur universel, attendu que, dans la maison de Jésus et de Marie, les autres saints supplient, et Joseph ordonne, les autres prient Joseph, et Joseph commande, et, en commandant, obtient ce qu'il veut. Aussi les religieux de tous les ordres doivent-ils avoir une grande dévotion envers S. Joseph, et le reconnaître pour leur fondateur, puisque, d'après l'opinion de plusieurs, il est le premier qui ait fait les saints vœux. Ecclésiastiques, vous trouvez en tête de votre hiérarchie S. Joseph, le premier qui ait administré le patrimoine de Jésus-Christ : vous lui devez donc une dévotion spéciale. Séculiers, vous pouvez aussi compter S. Joseph dans vos rangs; il a vécu vierge, il est vrai, mais marié et hors du temple, quoique sa maison fût un sanctuaire. Les grands et les nobles doivent être dévots à S. Joseph, puisqu'il était issu du sang royal le plus illustre. Et vous, hommes du peuple, artisans, pauvres et indigents, vous devez avoir confiance en S. Joseph, qui vécut et mourut avec celui qui est la vie. Voilà l'avocat universel de tous les chrétiens; tous les chrétiens appartiennent à S. Joseph, parce que Jésus et Marie lui ont appartenu. Bien plus, les infidèles eux-mêmes doivent avoir confiance en S. Joseph, car il les protégea d'une manière particulière dans son exil. Efforçons-nous donc à l'envi de l'aimer, de l'honorer. Comme époux de la Vierge, et comme père de l'Homme-Dieu, il

est tout-puissant dans le ciel. Comme notre avocat, supplions-le de nous obtenir une seule grâce, celle d'une sainte mort suivie du paradis. Réjouissez-vous, pieux serviteurs de S. Joseph, car le paradis est près de vous, l'échelle qui y conduit n'a que trois degrés, Jésus, Marie et Joseph. Voici comment on monte et l'on descend par cette échelle: en montant, nos suppliques sont d'abord remises entre les mains de Joseph, Joseph les présente à Marie, et Marie les donne à Jésus; en descendant, les rescrits viennent de Jésus qui les accorde à Marie, et Marie les remet à Joseph. Jésus fait tout pour Marie, parce qu'il est son Fils; Marie obtient tout en qualité de mère, et Joseph peut tout en sa qualité de juste, d'époux et de Père.

Dix-septième jour

COMMENT ET POURQUOI MARIE HONORE JOSEPH

I. — COMMENT MARIE HONORE JOSEPH [1]

L'ancien patriarche Joseph eut connaissance, dès les premières années de sa jeunesse, de la glorieuse fortune à laquelle il devait parvenir. Dieu lui fit voir en songe les deux principaux astres du firmament, le soleil et la lune, qui s'inclinaient respectueusement devant lui. En cela le premier Joseph, on peut le dire, était la figure du second. Aussi le songe prophétique qu'il eut se vérifia-t-il d'une manière plus parfaite dans celui-ci, lorsque Jésus-Christ, le vrai soleil de justice, et Marie, cette lune mystérieuse qui communique à la terre la lumière qu'elle reçoit du soleil, lui rendirent l'un et l'autre, comme à leur chef, la plus respectueuse obéissance, et voulurent entièrement dépendre de sa direction. Ce n'est pas tout: une apparition semblable fit voir à un autre prophète le soleil et la lune immobiles dans leur propre demeure [2]. Or, dans quelle demeure vit-on ce prodige, si ce n'est dans la sainte maison de Nazareth? C'était bien la maison de la lune et du soleil: mais ils étaient immobiles, puisqu'ils n'avaient point d'autres mouvements que celui qu'ils recevaient de la volonté et de la voix de S. Joseph. Nous avons vu le soleil, c'est-à-dire le Fils de Dieu, soumis à Joseph comme à un père: nous allons voir maintenant la lune, c'est-à-dire la mère de Dieu, soumise de même à Joseph, non pas seulement comme à son époux, mais encore

1. Par le P. Patrignani. — 2. Habacuc, III, 11.

comme à son protecteur, et, en quelque sorte, comme à son père.

La lune est, entre tous les astres, la plus vive image du soleil: Marie, de même, entre tous les saints, a été la plus parfaite imitatrice des vertus et des actions de l'Homme-Dieu. Or, parmi les exemples qu'elle nous a laissés, je trouve le respect qu'elle rendait à S. Joseph. Il était son époux : à ce titre, elle lui cédait, elle lui obéissait humblement en toutes choses. Oui, Vierge sainte, quand même le lien conjugal ne vous eût pas mise dans un état de dépendance à son égard, vous auriez su néanmoins lui rendre tous les devoirs de la plus respectueuse servante, ne fût-ce que pour vous conformer à l'exemple que vous en aviez sous les yeux, à l'exemple de votre divin fils.

Marie savait, il est vrai, quel époux accompli en tout genre de vertus le Saint-Esprit lui avait donné, et c'était déjà pour elle un motif de l'honorer: mais quand elle vit ensuite le Fils de Dieu le respecter comme son père, le servir comme son seigneur, l'écouter comme son maître, qui pourra dire à quel point s'accrurent en elle et l'estime, et la vénération, et l'amour envers son époux? Elle aurait voulu le disputer, pour ainsi dire, avec Jésus, en témoignages d'honneur et de respect: mais ne pouvant atteindre à cette humilité, puisque c'était l'humilité d'un Dieu, elle trouvait, dans son impuissance même, de quoi se confondre; et cette confusion toute sainte, elle la témoignait à Joseph, comme pour le dédommager de ce qu'elle aurait désiré faire de plus, non seulement comme épouse, mais aussi comme servante, à l'imitation de son fils.

Albert-le-Grand donne un titre magnifique à S. Joseph: il l'appelle le protecteur, le patron de Marie: *Patronus Virginis:* parce que ce Saint prit avec zèle la défense de son honneur et de sa virginité, lorsque, ignorant encore le mystère de sa grossesse, mais, voulant empêcher la calomnie de noircir sa réputation, il se résolut avec une extrême douleur à se séparer d'elle en secret. C'était, en effet, le parti le plus favorable à l'honneur de Marie: mais il en prit ensuite la défense avec bien plus de vigueur, lorsqu'un ange lui eut dévoilé le mystère de cette grossesse toute pure et toute divine: « Joseph, fils de David, ne craignez pas de garder votre épouse: car le fruit qu'elle porte est du Saint-Esprit. » Par ces paroles, l'ange, ou plutôt Dieu lui-même déclara Joseph protecteur et gardien de cette admirable pureté, qui, par un privilège tout divin, réunissait dans une même personne la fleur de la virginité au fruit de la maternité. C'est ce que Marie elle-même révéla à sainte Brigitte [1]. Dès lors, et pour toute la suite des siècles,

1. *Rével.*, liv. VI, ch. LIX.

Joseph devint l'irrécusable témoin de la virginité de Marie contre les ténébreuses calomnies que l'esprit d'erreur et d'hérésie devait vomir un jour, pour en ternir l'éclat et la candeur. La bienheureuse Vierge, voyant son saint époux enflammé d'un zèle égal à celui du cherubin qui, armé d'un glaive de feu, veillait à la garde du paradis terrestre, lui donna elle-même le titre de zélé défenseur de sa virginité, ainsi qu'elle le déclara à sainte Brigitte. Et ce ne fut pas sans raison : car, bien qu'elle eût conçu par la seule vertu du Saint-Esprit, il lui fallut encore, dans l'accomplissement du mystère de l'Incarnation, le concours, c'est-à-dire la protection de S. Joseph, soit pour conserver sa réputation intacte aux yeux des Juifs, soit pour donner lieu à son divin Fils d'entrer sans déshonneur dans le monde. Or, le cœur de Marie, qui est plein de grâces, ne l'étant pas moins de gratitude, on ne peut exprimer à quel point elle se tenait obligée à son saint époux, et combien elle se montrait empressée de lui témoigner sa reconnaissance par les actes de la plus respectueuse soumission et de la plus tendre affection. Qu'il nous suffise de dire, avec S. Bernardin de Sienne, que Marie gratifia Joseph des dons les plus précieux que pût lui offrir une épouse vierge et une vierge-mère. Comme épouse vierge, elle lui donna son propre cœur, son cœur immaculé, sanctuaire vivant de la Divinité, afin qu'enrichi de ce trésor, il eût désormais le droit de dire : En qualité d'époux, je possède le cœur de Marie; le plus pur, le plus aimant et le plus aimable de tous les cœurs est à moi. Comme vierge-mère, Marie remit Jésus aux mains de son époux, Jésus le fruit de l'arbre de vie, le germe de toutes bénédictions. Or, de quelles flammes d'amour le divin Enfant n'embrasa-t-il pas le cœur de Joseph, de quels torrents de joie n'inonda-t-il pas son âme, dans ces délicieux moments, où le Dieu qui fait la félicité des saints souriait à son père adoptif et reposait entre ses bras! Joseph ne possédait-il pas à lui seul plus de trésors, plus de douceurs, que n'en renferment le ciel et la terre? Dans ces trois mots, « Jésus, mon fils, » il en disait plus que l'apôtre S. Thomas s'écriant : « Mon Seigneur et mon Dieu! » plus que le séraphique S. François répétant mille fois : « Mon Dieu et mon tout! » Sans doute, il n'était point le père de Jésus par nature : mais il n'en avait pas moins toute autorité sur lui, tout droit de lui donner le nom de fils, en qualité d'époux de sa mère; et d'ailleurs, ne se montrait il pas père et plus que père, par un amour que jamais père au monde n'a pu égaler? Aussi Marie lui laissait-elle la pleine possession de ce beau titre, et ne balançait-elle pas à le lui donner en toute occasion : « *Ego et pater tuus quærebamus te:* Votre père et moi, nous vous cherchions. »

Ce ne fut pas seulement envers l'Homme-Dieu que S. Joseph se montra père plein de tendresse et de sollicitude : à l'égard de Marie elle-même, il se conduisit bien plus en père, qu'en époux ou en maître. C'est pourquoi Marie, pour répondre aux sentiments d'un époux si humble, si pur et si charitable, se fit toujours un devoir de l'aimer, de l'honorer, de le servir avec toute la déférence d'une épouse, ou, pour mieux dire, avec toute la soumission d'une fille à l'égard d'un bon père. Elle savait que le Père éternel était avec son époux et qu'il le dirigeait dans toutes ses actions, ainsi qu'il est écrit de l'ancien Joseph ; elle savait qu'il l'avait fait son lieutenant, qu'il lui avait confié la direction non seulement de l'Homme-Dieu, mais encore de sa mère : c'est pour cela qu'en fille obéissante et respectueuse, elle avait remis tout son libre arbitre entre les mains de Joseph, pour qu'il en disposât à son gré. Ainsi Joseph veut qu'au terme de sa grossesse, Marie fasse avec lui le voyage de Bethléem : Marie aussitôt se met en route. Il veut qu'elle l'accompagne en Égypte avec l'Enfant nouveau-né : à l'instant elle marche à sa suite et traverse les déserts. Joseph s'arrête sept années au moins dans cette terre infidèle : Marie n'ouvre pas la bouche pour demander la cause d'un exil si long et si ennuyeux. Joseph intime l'ordre de retourner en Judée : Marie le suit, comme une brebis docile suivrait son berger ; elle est satisfaite que ce ne soit point à elle, mais à lui que les anges manifestent les ordres du Ciel. En un mot, Marie se montre constamment plus prompte et plus ponctuelle à exécuter les volontés de son époux, que les astres ne le furent jamais à parcourir leur orbite, à accomplir dans un temps donné leur révolution.

Un ancien panégyriste, plus flatteur que sincère, se permit d'écrire à la louange de l'impératrice femme de Trajan, que l'obéissance suffisait à la gloire d'une épouse : *Uxori sufficit obsequii gloria*[1]. Une princesse, disait-il, qui a pour époux un héros tel que Trajan, ne peut rien faire de plus glorieux pour elle-même, que de lui obéir. Vous donc, grande impératrice du ciel, s'il vous plaisait de nous découvrir les sentiments de votre cœur, comme vous avez daigné le faire à votre bien-aimée fille sainte Brigitte, vous pourriez, pour la gloire de votre saint époux, nous répéter ces paroles si courtes, mais si précises : « Je ne trouvais pas au-dessous de moi de préparer et de servir ce qui était nécessaire à Joseph[2] ; » et ces autres paroles non moins expressives : « Je me plaisais à lui rendre les services les plus humbles. » C'est-à-dire, ô Vierge admirable ! que, dans la maison de Nazareth, vous mettiez, ainsi que Jésus, toute votre

1. Pline le Jeune. — 2. *Révél.*, liv. VII, ch. XXXV.

gloire à obéir en toutes choses à Joseph. Ses signes étaient donc pour vous des ordres; ses volontés étaient la règle de vos démarches, de vos pensées, de vos affections. Enfin, il n'y avait point de services si bas, de ministères si abjects, auxquels vous ne vous fissiez gloire de descendre, pour témoigner à Joseph tout ce qu'on peut devoir d'affection au plus digne des époux, de respect au plus zélé des protecteurs, et d'obéissance au plus tendre des pères.

Tels furent les hommages que la mère de Dieu rendit sur la terre au père adoptif que ce Dieu s'était choisi, en le lui donnant pour époux. Mais c'était encore trop peu pour elle. Du trône qu'elle occupe au plus haut des cieux, elle s'abaisse jusqu'à continuer en quelque sorte de le servir, par les invitations qu'elle fait à tous les chrétiens, de se déclarer serviteurs de Joseph. Qui ne sait que, dans la sainte maison de Nazareth, aujourd'hui de Lorette, où elle lui avait donné pendant sa vie des témoignages si éclatants de respect et d'obéissance, elle prescrivit au père Balthazar Alvarez, de la Compagnie de Jésus, son dévot serviteur, de prendre S. Joseph pour protecteur spécial[1]. Ce fut elle aussi qui fit changer à un autre de ses plus dévots serviteurs, de l'ordre de Prémontré, son nom d'Herman en celui de Joseph[2]; ce fut elle qui commanda à un esclave maure de Naples, qui allait recevoir le baptême, de prendre le nom de Joseph en mémoire de son saint époux[3]; ce fut elle qui, pour remercier sainte Thérèse de la gloire qu'elle avait procurée à S. Joseph, en étendant son culte dans toute l'Église, vint du ciel lui offrir un présent inestimable[4]; ce fut elle enfin qui, ouvrant les cieux, découvrit aux yeux de sainte Gertr. de l'incomparable éclat du trône où était assis son glorieux époux, et qui lui fit encore remarquer comment au seul nom de Joseph tous les saints du paradis inclinaient doucement la tête pour lui faire honneur[5].

Si donc Marie nous a laissé des exemples si frappants de respect et d'obéissance à S. Joseph; si, maintenant qu'elle ne peut plus le servir dans le ciel où ils règnent tous deux avec tant de gloire, elle excite les dévots serviteurs qu'elle a sur la terre à se faire aussi les serviteurs de son époux, et à l'honorer d'un culte particulier: quel est le chrétien qui pourra se croire dispensé d'avoir de la dévotion pour lui? Les chrétiens, je le sais, font tous profession, quoique avec plus ou moins de ferveur, de donner à Marie la première place, après Jésus, dans leur cœur: mais hélas! comment se flatteront-ils de les aimer, s'ils n'aiment aussi celui que Jésus et Marie ont tant aimé?

1. Voyez sa *Vie*, ch. VI. — 2. Surius, 17 avril.
3. P. Segneri. — 4. Voyez sa *Vie*, ch. VI. — 5. *Révél.*, liv. IV, ch. XII.

Une dame d'une grande piété, nommée Anne Kertaï, fut la première qui entreprit d'introduire le culte de S. Joseph à Ternove, sa patrie, où déjà celui de la sainte Vierge était des plus florissants ; elle y parvint en faisant construire une chapelle en son honneur dans l'église des Pères de la Compagnie de Jésus. Mais remarquez le principal motif qui enflamma son zèle en cette occasion. La dévotion des habitants de Ternove pour Marie était à ses yeux un diamant bien précieux, sans doute, mais auquel il manquait d'être enchâssé dans l'or, qui devait en rehausser l'éclat : c'est ce qu'elle fit en déployant tout son zèle pour inspirer à ses pieux concitoyens une dévotion à S. Joseph, toute semblable à celle qu'ils avaient pour la sainte Vierge. A cela on m'objectera peut-être qu'il est à craindre de partager ainsi son cœur, puisque ce qu'on donne à l'un est autant d'enlevé à l'autre. Crainte imaginaire ! L'expérience fera voir qu'avec la dévotion à Joseph la dévotion à Marie, loin de se refroidir, s'enflamme de plus en plus. Ce n'est pas ôter son cœur à Jésus, que d'en faire part à Marie ; de même, ce n'est pas l'ôter à Marie, que d'en faire part à Joseph. L'affection mutuelle qui unissait Jésus, Marie et Joseph, ne faisait de la sainte Famille qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una* : il en sera de même de la dévotion qui les réunira tous les trois dans notre cœur. Sainte Madeleine de Pazzi dit que S. Joseph prend un soin tout particulier des fidèles qui combattent sous l'étendard de Marie ; et une autre sainte ajoute que quiconque sera vraiment dévoué à Joseph le sera également à Marie : tant il est vrai que ces deux admirables époux, tels que deux lyres montées à l'unisson, forment entre eux la plus parfaite harmonie. Honorez donc S. Joseph, et ne craignez pas d'en trop faire pour lui, puisque l'honneur que vous rendrez à l'époux reviendra nécessairement à son épouse, en vertu de l'affection qui les unit.

II. — POURQUOI MARIE HONORE JOSEPH [1]

Il n'est point au pouvoir d'une langue mortelle d'exprimer le comble d'honneur où fut élevé notre Saint en recevant pour épouse celle qui parut dans le monde « comme une aurore naissante », et qui, croissant toujours de vertus en vertus, en fit une riche dot qu'elle apporta à Joseph, son époux. Contemplons, à la clarté de cette aurore céleste, les richesses du trop heureux Joseph, qui, par cette sainte alliance, devient en quelque sorte plus grand que lui-même. En effet, l'auguste

1. Par S. Léonard de Port-Maurice.

Vierge ne voulut d'autres conditions, sur le contrat de mariage, sinon que son époux fût en tout et pour tout semblable à elle, et dans l'innocence des mœurs, et dans la pureté de l'âme. Et comme le contrat passa par les mains du Saint-Esprit, qui peut douter que Marie n'ait été exaucée en sa demande, et que Joseph n'ait été enrichi de qualités, de dons et de vertus semblables en tout point à ceux de Marie son épouse? C'est le sentiment de S. Bernard de Sienne : *Spiritus quomodo sanctus uniret menti tantæ Virginis aliquam animam, nisi ei virtutum operatione simillimam?* Que les évangélistes gardent le silence sur Joseph, peu importe ; qu'ils s'abstiennent d'exalter, comme ils auraient pu le faire, ces vertus et ces prérogatives excellentes qui relèvent sa dignité : il me suffit qu'ils le représentent comme l'époux de Marie : *Virum Mariæ, de qua natus est Jesus*[1].

Virum Mariæ, de qua natus est Jesus, c'est-à-dire comme celui de tous les mortels qui ressemble le plus à l'œuvre la plus parfaite entre les pures créatures, qui soit sortie de la main de Dieu, savoir à sa mère. « Car, » dit S. Bernard, « Joseph a été fait à la ressemblance de la Vierge son épouse : *Erat enim Joseph factus in similitudinem Virginis sponsæ suæ.* » — *Virum Mariæ*, « époux de Marie, » c'est-à-dire celui qui approcha le plus près de cette créature sublime, laquelle s'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et ravit en quelque sorte au sein du Père éternel son Fils unique. *Virum Mariæ*, « époux de Marie, c'est-à-dire un même cœur, une même âme avec ce cœur et cette âme qui porta le cœur et l'âme du Fils de Dieu. *Virum Mariæ*, « époux de Marie, » c'est-à-dire le chef de la première souveraine du monde, car « l'homme est le chef de la femme : » *Caput mulieris vir*[2]. *Virum Mariæ*, « époux de Marie, c'est-à-dire le maître de cette auguste maîtresse qui connaissait ce précepte de la Genèse : « Tu seras sous la puissance de l'homme : » *Sub viri potestate eris*[3], et qui, si parfaite en tout le reste, ne surpassa pas moins toutes les autres femmes par le respect et la soumission qu'elle portait à son époux. *Virum Mariæ*, « époux de Marie, c'est-à-dire de cette grande Reine que les Dominations, les Principautés, les chérubins et les séraphins se font gloire de servir. *Virum Mariæ*, « époux de Marie, » c'est assez, dit S. Bernard ; vous dites tout en disant qu'il a été semblable à la Vierge son épouse : *Factus in similitudinem Virginis sponsæ suæ* : semblable pour les traits, pour le cœur, pour les inclinations, pour les habitudes, semblable en vertu et en sainteté. Si Marie fut l'aube qui annonça le Soleil de justice, Joseph fut l'horizon illuminé par ses bril-

1. Matth., I, 16. — 2. I Cor., XI, 3. — 3. Gen., III, 16.

lantes splendeurs. Concluez donc que si, comme juste, il alla jusqu'à surpasser en sainteté les plus grands saints, comme époux, il s'éleva même au-dessus des anges et put voir à ses pieds, hormis la sainte Vierge, toute autre sainteté créée.

Oui, Joseph fut incomparablement plus qu'un ange pour Marie. Jugeons de sa grandeur par ces paroles de la loi, qui dit que celui qui épouse la reine, par le fait même devient roi: *Nubentem reginæ consequens est regem fieri*. Celui qui donne sa main à une reine en reçoit le sceptre royal; au moment où il lui met l'anneau au doigt, elle dépose la couronne sur sa tête; et, fût-il un simple pâtre, il entre aussitôt dans tous les honneurs dus à un roi, et doit être respecté comme tel. Or, je tire de là un argument sans réplique. Marie est la Reine des saints et des anges; Joseph est l'époux de Marie: donc, d'après la loi, il est aussi le roi des saints et des anges. Si vous honorez souvent la sainte Vierge de ces glorieux titres: *Regina sanctorum*, *Regina angelorum*, *ora pro nobis*, vous devez honorer Joseph de la même manière, et lui dire: *Rex sanctorum*, *rex angelorum*, *ora pro nobis*. Ce qui montre bien que Joseph était en effet supérieur à tous les anges, ce sont les fréquents messages qu'il recevait du Ciel par leur entremise. Des anges sont députés vers Joseph pour lui confier le mystère de l'Incarnation: *Quod in ea natum est, de Spiritu Sancto est*[1]. Des anges sont députés vers Joseph pour lui faire part du mystère de la Rédemption: *Ipse salvum faciet populum suum a peccatis eorum*[2]. Des anges sont députés vers Joseph lorsque, inquiet de l'état où il voyait son épouse, il voulait se retirer. Des anges sont députés vers Joseph lorsqu'il s'agit de donner un nom au divin Enfant. Des anges sont envoyés à Joseph lorsque Jésus est menacé de la persécution d'Hérode. Des anges sont envoyés à Joseph lorsqu'il doit retourner d'Égypte en Palestine. Des anges lui sont envoyés pour l'avertir de se réfugier en Galilée, dans la crainte du roi Archélaüs. Vous voyez comment les affaires secrètes que ce grand homme avait à traiter avec l'auguste sénat de l'adorable Trinité mettent continuellement en mouvement les messagers célestes; c'est là ce que nous font entendre ces paroles tant de fois répétées dans le texte sacré: *Angelus Domini apparuit in somnis Joseph*[3]: « L'ange du Seigneur apparut en songe à Joseph. » Dites-moi maintenant si le titre de roi, et de roi des anges ne lui convient pas, et s'il n'est pas vrai qu'en qualité d'époux il fut plus grand que les anges les plus élevés dans le ciel.

Toutefois, ce qui rehausse principalement Joseph en qualité d'époux de Marie, c'est qu'à ce titre il est vénéré comme le chef

1. Matth., I, 20. — 2. *Ibid.*, 21. — 3. Matth., I, 20; II, 13 et 19.

de cette sainte Famille, laquelle ne fut ni toute humaine, ni toute divine, mais qui tient de l'un et de l'autre, et qui, pour cette raison, a été appelée à juste titre la trinité de la terre. Mais où trouver jamais des paroles pour peindre dignement cette admirable trinité de Jésus, Marie, Joseph? Dieu, ayant placé Joseph à la tête de cette trinité, nous donne droit de conclure que s'il fut grand comme juste, il ne le fut pas moins comme époux. Rendez donc de fréquents hommages à l'adorable Trinité dans le ciel, au Père, au Fils, et au Saint-Esprit : mais honorez aussi la trinité sainte qui a habité visiblement parmi nous sur la terre, Jésus, Marie, Joseph. Gravez dans votre cœur en lettres d'or ces trois noms, ces noms célestes; prononcez-les souvent, écrivez-les partout, Jésus, Marie, Joseph. Que ce soient les premières paroles que vous enseigniez à vos enfants! Répétez plusieurs fois par jour ces noms sacrés, et qu'ils soient encore sur vos lèvres au moment où vous rendez le dernier soupir. Laissez les anges imprimer en lettres de feu dans vos esprits, et plus encore dans vos cœurs, que si Joseph fut grand comme juste, il le fut plus encore comme chef de la sainte Famille, en qualité d'époux, et que ce qui met le comble à sa gloire, c'est sa grandeur comme Père.

Dix-huitième jour

LES DERNIÈRES ANNÉES DE S. JOSEPH[1]

Constituit eum dominum domus suæ.
Il l'établit le seigneur et le maître de sa maison. (Ps. CIV, 21.)

Ces paroles ont été dites de l'ancien Joseph, figure du grand Patriarche dont j'entreprends l'éloge.

Il y a une grandeur humaine qui consiste dans la possession des biens que ce monde recherche, les honneurs, les richesses, les fortunes éclatantes, et tout ce qui peut satisfaire la cupidité : en vain chercherions-nous cette grandeur dans le glorieux S. Joseph. Il est vrai qu'il est issu d'une longue suite d'aïeux qui ont porté le sceptre de Juda, et qu'il peut compter parmi ses ancêtres les premiers et les plus illustres rois du monde : mais sa famille est tombée dans la pauvreté et le mépris, et il peut dire par avance, avec les apôtres : Nous sommes le rebut et la balayure du monde. Étant venu à Bethléem par l'ordre de l'empereur, pour s'y faire enregistrer, il ne trouve pas une

1. Par le R. P. Bernard Bourrée, de l'Oratoire de Jésus.

maison pour se loger, chacun le rejette, il est forcé d'en emprunter une des bêtes, et de se retirer dans une grotte déserte; il faut qu'il subsiste par le secours d'un art mécanique des plus vils et qu'il gagne son pain à la sueur de son front; en un mot, on ne peut être plus dépourvu de tous les avantages et des qualités qui attirent la considération du monde. Mais il y a une grandeur divine qui consiste dans la possession des biens de la grâce et les marques de l'autorité de Dieu. Oh! que Joseph est grand de cette espèce de grandeur, qu'il est puissant dans le royaume de Dieu, qu'il est riche en grâces et comblé de dons spirituels!

Que la foi de ce vrai enfant d'Abraham est vive, que son espérance est ferme, que sa charité est ardente, que son humilité est profonde, que son oraison est sublime, que sa chasteté est angélique, que son obéissance est parfaite et héroïque, et quel éclat de sainteté rejaillit du corps de toutes ses actions! Mais, pour vous marquer encore plus précisément le caractère de notre Saint, ce qui le distingue et l'élève beaucoup au-dessus des autres, considérez la part que le Père éternel lui a donnée dans l'économie de l'Incarnation, cette œuvre par excellence où la Sagesse et la Toute-Puissance se sont comme épuisées, ce grand mystère caché en Dieu de toute éternité, et révélé dans la plénitude des temps. N'est-il pas cet homme privilégié qui a trouvé grâce devant le Seigneur pour être uni, par le plus étroit de tous les nœuds, à la plus pure, la plus sainte, la plus parfaite des créatures, en un mot, à la divine Marie, car ce mot seul est un grand éloge, et renferme un monde entier de merveilles; il se voit élevé sur les deux plus nobles et les plus sacrées têtes du monde; il transporte l'Arche de la nouvelle alliance selon les différents besoins; il tient en ses mains le dépôt du salut et de la rédemption des hommes; enfin, il est appelé, et il est effectivement le père de Jésus: qualité qui l'élève d'autant plus au-dessus des anges, que le nom dont il est honoré est plus excellent que le leur, n'étant appelés que ses ministres. Joseph a été jugé digne d'une gloire d'autant plus grande que celle de Moïse, que ce législateur n'a eu la conduite que du peuple de Dieu: Joseph est chargé de celle du Fils de Dieu même. Moïse n'a été que simple serviteur dans la maison de Dieu: *Moyses in domo tanquam famulus;* Joseph y a été établi maître avec une pleine autorité: *Constituit eum dominum domus suæ.* Et quelles louanges ne seront pas infiniment au-dessous d'un ordre si élevé, et quelle éloquence ne se trouvera comme accablée par l'abondance et la richesse de la matière! Tâchons pourtant de nous renfermer dans des bornes ordinaires, et, pour cet effet, après avoir supposé comme un principe incon-

testable, que Dieu n'appelle jamais à un rang et à un emploi, qu'il ne donne libéralement les grâces et les talents nécessaires pour s'en acquitter dignement, voyons de quelle façon le Père éternel, donnant à Joseph pouvoir et autorité sur son Fils, l'a revêtu de ses propriétés personnelles: ce sera le premier point; et comment, en l'établissant chef de Marie, il l'a orné de ses plus rares vertus: ce sera le second, et tout le partage de ce panégyrique. Vierge sainte, vous y êtes intéressée, j'ai lieu de me promettre votre assistance. Nous vous la demandons tous avec la prière de l'ange. *Ave, Maria.*

I. — La plupart des justes qui ont précédé l'avènement de Jésus-Christ ont eu la gloire de figurer quelqu'une de ses actions ou de ses souffrances: vous n'avez, pour en être convaincus, qu'à jeter les yeux sur Abel égorgé par son frère et sur Joseph vendu par les siens, Melchisédech offrant du pain et du vin au Seigneur, Aaron lui immolant des victimes sanglantes; regardez Isaac lié sur un bûcher, Jonas enfermé dans le ventre d'une baleine, Moïse faisant sortir les Israélites de l'Égypte, Josué les faisant entrer dans la terre promise, David persécuté et Salomon glorieux. Vous n'avez qu'à considérer ces hommes extraordinaires, pour voir en chacun d'eux quelques traits particuliers du Sauveur du monde, qui semble les avoir choisis pour faire par avance en leur personne comme un essai de ce qu'il devait lui-même accomplir dans la plénitude des temps. Or, si ce choix a été si avantageux pour ces serviteurs de Dieu, qu'on ne voit rien en eux de plus auguste que cette glorieuse qualité de figure de Jésus-Christ, que faudra-t-il dire du grand S. Joseph, en qui se trouve, non pas l'ombre et le rayon d'une chose qui ne devait arriver qu'après plusieurs siècles, mais la représentation, la figure d'une action présente et subsistante; non la figure d'un Dieu fait homme, c'est-à-dire revêtu de la forme d'esclave, et en cette qualité moindre que son Père, et même inférieur aux anges, avec qui, par conséquent, il n'est pas étrange que des hommes aient quelque rapport, mais la figure d'un Dieu toujours invisible, toujours impassible et glorieux; enfin, non seulement quelques traits particuliers qu'il faudrait rassembler pour en faire un portrait achevé, mais son image entière, pour ainsi dire, car il représente les propriétés personnelles du Père. Cet avantage lui est si propre et si particulier, qu'il ne peut le partager avec personne. Je m'arrête à trois ou quatre propriétés du Père éternel, dont S. Joseph a reçu une communication plus abondante: il est père et vierge; il met en son Fils toute son affection; il le conduit dans tous les moments et toutes les circonstances de sa vie avec une providence

particulière ; enfin, il a une puissance et une autorité singulière sur lui.

Le Sage, pour nous donner quelque idée de la génération éternelle du Verbe, dit qu'elle est l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant, l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu: telle est la génération du Verbe dans le temps. Bien loin d'intéresser la pureté de Marie, elle la consacre, elle y entre comme dans son temple pour se revêtir de notre chair ; il en sort comme la fleur de sa tige qui l'embellit, ou le rayon qui pénètre un cristal, et le rend tout lumineux. Or, Joseph est revêtu de la pureté du Père éternel, il est établi le protecteur et le témoin de celle de Marie, il a gardé avec encore plus de fidélité et de respect l'Épouse de son Maître, que l'ancien Joseph n'en eut pour celle de Putiphar, dont il n'était que l'esclave; c'est pourquoi l'abbé Rupert, admirant ces chastes époux, les compare à ces lis mystérieux au milieu desquels l'Époux des Cantiques prend son repos et sa nourriture, si nous n'aimons mieux les comparer aux chérubins qui étendaient leurs ailes sur le Propitiatoire, et se regardaient mutuellement.

Et S. Augustin prouve très solidement que le mariage de Joseph, tout extraordinaire qu'il est, ne laisse pas d'être un véritable mariage, puisque toutes les conditions nécessaires pour le rendre tel s'y rencontrent, jusqu'à la fécondité, qui en est la fin et le but. Il est vrai que Joseph n'a aucune part à cette fécondité, mais c'est cela même qui fait sa gloire; il n'en est pas pour cela un père moins tendre, moins empressé, et, si j'ose m'exprimer ainsi, moins amoureux et moins passionné. Renfermons-nous dans ce qu'en apprend l'Évangile. Faut-il porter l'Enfant Jésus en Égypte; faut-il le ramener en Judée : Joseph seul est chargé de cette glorieuse, mais périlleuse commission; toute la part qu'y prend S. Gabriel est d'en donner avis à Joseph. Joseph seul l'exécute; cependant, qu'y avait-il de plus facile à cet archange, après l'exemple d'Élie, d'Énoch et d'Habacuc, que de transporter en un moment cette sainte Famille en Égypte, si cette gloire n'était réservée tout entière à Joseph, afin qu'il fît voir, en cette rencontre, que la tendresse qu'il avait pour son Fils allait jusqu'à le bannir de son pays et exposer sa vie à mille hasards ?

Lorsqu'il le perdit au temple de Jérusalem à l'âge de douze ans, oh ! quelle douleur ne sentit-il pas ! que d'alarmes et de pleurs ! combien ses entrailles furent-elles émues et déchirées ! de quels traits son cœur ne fut-il pas percé ! Enfin, faut-il nourrir et faire subsister Jésus dans son enfance, et dans un âge plus avancé : Joseph a encore le privilège d'entretenir une

si précieuse vie du travail de ses mains et de la sueur de son front ; ses bras ont fourni à tout ce qui était nécessaire à la subsistance du Verbe fait chair : *Ad omnia quæ opus erant ministraverunt manus istæ.* Heureux travail, fonction sacrée, noble et divine occupation, préférable infiniment à l'action infatigable de l'ange qui fait tourner le soleil : non, il n'y en a pas un dans le ciel, qui n'envie votre bonheur et ne soit jaloux de vos sueurs, n'ayant eu cet avantage qu'une seule fois, après le jeûne miraculeux du désert.

O Père trop heureux, qui ne pouvez excéder dans l'amour que vous portez à votre Fils, puisqu'il a un Dieu pour objet, un Dieu, dis-je, qu'il faut aimer avec excès et sans mesure pour le bien aimer : réjouissez-vous de ce que les droits de la nature et de la grâce, de la raison et de la religion se trouvent ici réunis et confondus ; abandonnez-vous librement à tous les mouvements et les transports qu'ils vous inspirent : vous n'avez pas à craindre cette funeste division de cœur presque inévitable aux pères selon la chair, qui aiment d'ordinaire leurs enfants d'un amour tout profane et tout païen, et qu'une fausse tendresse aveugle si fort, qu'ils aiment souvent en eux ce qui fait l'aversion et le mépris du reste du monde, qui n'a pas la complaisance de les regarder avec les mêmes yeux. S. Joseph a travaillé pour Dieu en travaillant pour son Fils, et il s'est amassé par là un trésor incorruptible.

Il nous reste à considérer comment la Providence du Père éternel se repose sur Joseph de la conduite de son Fils, et comment il le revêt de son autorité sur lui. Quoique Dieu, étant la Sagesse même, n'ait pas besoin de celle des hommes, pour former ses desseins, et encore moins de leur puissance, pour les exécuter, il ne dédaigne pourtant pas de se les associer quelquefois pour être ses coopérateurs dans ses plus grandes entreprises : c'est dans cette vue qu'il a prédestiné S. Joseph ! Vous avez déjà pu remarquer, dans ce que nous avons dit, la vigilance plus que paternelle avec laquelle ce glorieux Patriarche s'est appliqué à conserver le précieux trésor de notre éternité, je veux dire à garantir le divin Enfant de ses persécuteurs et à le pourvoir de tous ses besoins : ses yeux sont toujours ouverts pour la conservation de ce dépôt céleste, son cœur est toujours préparé pour exécuter les ordres d'en haut ; semblable à ces animaux mystérieux d'Ézéchiel, il ne fait pas un pas et la moindre démarche, que par le mouvement de l'Esprit divin, et dans les moments que le Père éternel lui prescrit.

Mais c'est peu que la Providence se décharge sur Joseph du soin de Jésus ; voici quelque chose de bien plus surprenant :

tout pouvoir lui est donné sur le Tout-Puissant ! Ah ! c'est ici que les expressions me manquent. Eh quoi ! Seigneur, n'avez-vous pas protesté solennellement que vous ne donneriez jamais votre gloire à un autre ? Comment donc déposez-vous votre autorité sur votre Fils, ce qui est toute votre gloire, entre les mains de Joseph ! On a regardé comme un grand prodige, que le soleil se soit une seule fois, et en une seule occasion, arrêté à la voix d'un homme, et que cet astre soit demeuré immobile à la parole de Josué : et voici le Créateur du soleil et le maître de Josué, qui, durant trente ans, a obéi à Joseph ! On admire encore que le patriarche Joseph ait passé de la prison au comble des honneurs, et que l'Égypte entière se soit vouée et soumise à ses lois : mais qu'est-ce qu'une semblable autorité, en comparaison de celle que le second Joseph exerce sur le Maître du monde et le Roi des rois ? Joseph commande, Jésus obéit ; Joseph donne des ordres, Jésus les exécute. O merveille incompréhensible ! Cieux et terre, n'avez-vous pas été mille fois étonnés d'un tel prodige ? Celui qui, pour me servir des termes de S. Paul, n'a pas cru commettre une usurpation en se disant égal à Dieu, daigne pourtant bien se soumettre à un homme, et se rendre à ses volontés ! En quoi, dit S. Bernard, je ne sais ce que nous devons le plus admirer, ou la soumission de Jésus, ou l'autorité de Joseph ; dans l'un j'aperçois une humilité sans exemple, et dans l'autre une puissance sans bornes. Mais vous n'avez encore considéré qu'une partie de ce grand tableau, c'est l'autorité que Joseph a reçue du Père éternel sur Jésus ; voyons celle qu'il a exercée sur Marie, dont il a été établi le chef, et dont, en cette qualité, il a reçu une communication abondante de grâces et de vertus. C'est mon second point.

II. — Nous lisons, au commencement de la Genèse, que Dieu, ayant créé le premier homme, et appliqué ses mains, son esprit, ses yeux à former ce chef-d'œuvre : Il n'est pas bon, dit-il, que l'homme soit seul, faisons-lui une compagne semblable à lui, pour l'aider ; la même chose se passe dans la réparation de l'homme, excepté que la femme est formée la première. Dieu ayant résolu, dans son conseil éternel, de revêtir son Fils d'un corps mortel dans le sein d'une pure Vierge, et ce mystère devant être caché aux Juifs et aux démons jusqu'à ce que le salut des hommes eût été opéré sur la croix, Marie est choisie entre toutes les femmes pour être mère du Verbe fait chair, et Joseph lui est associé pour être son époux et couvrir sous le voile du mariage cette œuvre par excellence : *Faciamus ei adjutorium simile sibi.* Oh !

que ces paroles sont glorieuses à Joseph, et l'élèvent non seulement au-dessus de tous les hommes, mais encore de tous les anges ! Je sais bien que, selon l'ordre établi dans le monde, l'épouse reçoit sa noblesse et sa grandeur de son époux : mais dans l'ordre établi de Dieu pour ce mariage, arrêté dans le conseil d'en haut, l'époux reçoit tout de l'épouse ; le chef, de celle qui lui est soumise ; c'est par le canal et le ministère de Marie, que les grâces sont communiquées à Joseph ; c'est sur ce beau modèle qu'il se forme et se perfectionne ; c'est de cette union qu'il tire toute son excellence, son amour ardent pour Jésus, son zèle infatigable pour le servir, son esprit de prière et de retraite, sa modestie, son recueillement, en un mot, toutes ses inclinations divines ! Quel mariage fut jamais mieux assorti, et quel époux a jamais été plus favorisé du ciel ?

Je n'ai pu vous le représenter revêtu des propriétés du Père éternel, sans faire briller à vos yeux plusieurs traits de ses rares vertus, dont il est redevable à la qualité d'époux de Marie ; parcourons les principales qui nous restent, car ce champ est trop vaste et d'une trop grande étendue.

Si Marie a plu par la virginité, c'est par son humilité qu'elle a mérité de concevoir.

La virginité de la Virginité même a été comme un nard et un parfum précieux qui a fait monter son odeur jusqu'au trône du Très-Haut, et l'a attiré en ses chastes entrailles; elle éclate de même dans Joseph et s'y fait distinguer parmi toutes les autres. Il effaçait de son souvenir cette longue suite de patriarches, de juges, de rois, dont il était issu, pour ne se regarder que comme un vil artisan, comme un homme de la lie du peuple, ou plutôt le dernier des hommes. Content de sa condition obscure et méprisable qui eût paru insupportable à tout autre, il n'eût pas échangé les instruments de son art avec des sceptres et des couronnes; mais, ce qui est bien plus admirable, il effaçait de sa pensée tant d'actions saintes, tant de vertus dont il était orné, et les richesses spirituelles dont il était comblé, qui le rendaient aux yeux de Dieu et de ses anges plus grand que Salomon, pour ne s'occuper que de son néant.

Oh ! qu'il était petit et vil à ses propres yeux ! qu'il était pénétré de son indignité ! Et combien de fois, Seigneur, avez-vous vu ce Saint incomparable s'abîmer devant votre majesté souveraine, en vous protestant, avec Abraham, qu'il n'était que poussière et que cendre, et, avec David, qu'il n'était qu'un néant et moins qu'un néant devant vous ! Ne fut-ce pas par un effet de ces sentiments dont il était tout pénétré, qu'il voulut se séparer de Marie et quitter une condition qu'il ne pouvait regarder qu'en tremblant (c'est l'opinion d'Origène et de S. Bernard). Il fut tout

près de se retirer d'elle dans la même disposition que S. Pierre conjura depuis Jésus-Christ de s'éloigner de lui, parce qu'il n'était qu'un pécheur; il fallut qu'un ange vînt le rassurer et lui dire: Fils de David, ne craignez point de demeurer avec Marie, votre épouse. Qu'il est fidèle à suivre Jésus dans son exil, ses persécutions, sa vie cachée et inconnue, et peu empressé à prendre la moindre part à la gloire de ses miracles et de ses actions publiques et éclatantes! Qu'il était éloigné de le presser de se manifester au monde avant le temps, à l'exemple de ses autres parents selon la chair, afin de s'attirer de la considération, ou de lui demander une des premières places pour lui ou pour les siens, ainsi que la mère des Zébédées; il ne se glorifie uniquement que dans les opprobres de Jésus-Christ.

L'amour de la pauvreté et de l'obéissance, fille de l'humilité, ne se font pas moins remarquer dans tout le cours de sa vie; il souffre non seulement avec patience, mais encore avec joie, toutes les incommodités inséparables de son état; bien loin de se croire misérable dans le sein même de la misère, il s'estimait trop heureux de n'avoir pas où reposer sa tête, et bénissait Dieu sans cesse de pouvoir honorer la pauvreté de Jésus, qui, jouissant, dans le ciel, de toutes les richesses de la gloire, s'est fait pauvre pour notre amour.

Ne fut-il pas de même, à l'exemple de ce Dieu, obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix? Sa nourriture et ses délices furent de faire en toutes choses la volonté du Père céleste. Hésitera-t-il jamais un seul moment d'exécuter ses ordres, quoique très sévères et très rigoureux, comme quand il fallut se lever au milieu de la nuit, passer à travers les satellites d'Hérode, et s'enfuir dans une terre étrangère et idolâtre? Que de répliques n'eût pas faites un esprit peu soumis! Comment s'en aller sans provision, sans équipage, sans aucuns moyens, chez un peuple barbare, dans la plus rude saison de l'année, avec une vierge faible et un enfant nouveau-né?

La même obéissance le fit retourner ensuite en Judée, malgré la crainte qu'il avait d'Archélaüs, fils du tyran, aussi cruel que son père, et aussi prêt à sacrifier toutes choses à son ambition. O prompte et parfaite obéissance, que vous condamnerez un jour nos résistances aux ordres de Dieu, nos murmures et tous les vains prétextes dont nous nous servons pour couvrir notre lâcheté et colorer nos prévarications! O divine vertu, qui nous pourriez élever, aussi bien que Joseph, à la sublime alliance de Jésus, puisqu'il nous assure, dans l'Évangile, que quiconque fait la volonté de son Père céleste, celui-là est son père, sa mère, son frère et sa sœur, pourquoi ne faisons-nous pas plus d'efforts pour vous acquérir?

Que dirai-je à présent de la grandeur de sa foi ? Elle mériterait seule un panégyrique. Si sainte Élisabeth félicite Marie d'avoir cru, *Beata quæ credidisti*, n'ai-je pas autant de raison de m'écrier : O Joseph, que votre foi est grande ! Vous êtes bien heureux d'avoir cru, comme votre épouse, aux paroles de l'ange, d'avoir étouffé tous les soupçons qui pouvaient être injurieux à la pudeur de cette incomparable Vierge. Mais que cette foi me paraît héroïque, lorsque le même ange vint l'avertir de prendre la Mère et l'Enfant, et de s'enfuir sans délai en Égypte ! S'il eût consulté les lumières de l'esprit humain, que n'eût-il pas opposé pour ne pas exécuter un ordre qui paraissait si étrange ! Quoi ! Seigneur, eût dit un autre à sa place, cet Enfant miraculeux vient pour sauver les hommes, et il faut qu'on le sauve lui-même ! Puisque vous avez tout pouvoir, que n'exterminez-vous ce tyran qui ose s'attaquer à votre Fils ? Que ne faites-vous descendre le feu du ciel pour le consumer ? Que ne le foudroyez-vous du souffle de votre bouche, ou du moins, puisque le cœur des rois est entre vos mains, que ne changez-vous le sien en lui inspirant des sentiments de piété et de religion ? Joseph est bien éloigné de former de pareilles pensées et d'écouter de semblables raisonnements ; sa foi vive et éclairée lui fait comprendre en un moment ce que plus de trois ans de conversations et d'instructions n'avaient pu faire concevoir aux apôtres même, prévenus, comme les Juifs, des idées d'un Messie qui viendrait dans la pompe et la magnificence des siècles. Joseph savait que son royaume n'était pas de ce monde, qu'il ne délivrerait son peuple que de la servitude du péché et de ses ennemis invisibles, qui sont les démons ; que la voie qu'il tiendrait pour accomplir ce grand ouvrage serait celle des humiliations, de la pauvreté, de la souffrance ; malgré la répugnance des sens et la révolte de la raison, il perce et découvre, à travers les plus profonds abaissements, toute la grandeur et la majesté d'un Dieu.

Que dirons-nous de la mort de Joseph, qui n'est pas moins admirable que sa vie, et où toutes ses vertus semblent briller d'un nouvel éclat ? Cette mort n'a rien de triste et d'affreux, cette nuit n'a rien de sombre et d'obscur ; c'est un pilote qui, après une heureuse navigation, baisse peu à peu les voiles de son vaisseau et entre dans le port. Regardez-le expirant sans effort entre les bras de Jesus et de Marie, remettant au Père éternel son âme, qu'il lui avait offerte mille fois en sacrifice, et s'endormant du sommeil des justes. Oh ! que cette mort est précieuse, et qu'elle ferme dignement le cours d'une si belle vie ! O mort douce et tranquille, mort charmante et délicieuse, où sont tes horreurs, tes frayeurs, tes alarmes et tes convul-

sions? N'est-ce pas là mourir plus véritablement que Moïse, *in osculo Domini*, dans le baiser du Seigneur? Mais que faites-vous, grand Saint, quand vous mourez de si bonne heure? Que pouvez-vous trouver de plus grand dans le ciel, quand il vous serait ouvert immédiatement, que ce que vous laissez sur la terre? Quoi! nous avons tant de peine à quitter des parents et des amis, qui ne sont que des hommes et des pécheurs comme nous, et vous quittez un Dieu et la mère d'un Dieu sans regret et sans violence; en un mot, vous laissez avec joie en ce monde ce que nous allons chercher en l'autre! Ah! je vois bien ce que c'est, et quand je dis que Joseph meurt *in osculo Domini*, je ne dois pas oublier qu'au lieu de ces mots, la Vulgate porte: *Jubente Domino:* Par l'ordre du Seigneur. En effet, c'est par l'ordre du Père éternel, dont il est venu tenir la place pour gouverner sa Famille, qu'il quitte le monde; il y est demeuré autant qu'il a été nécessaire pour sauver la vie du Fils et l'honneur de la Mère; il n'y pouvait rien faire de plus grand que d'être le protecteur d'une telle Vierge et le sauveur du Sauveur des hommes; il peut dire comme lui au Père éternel: J'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire.

Seigneur, que je meure de la mort de ce juste, mais faites auparavant, par votre grande miséricorde, que je vive de la vie de ce juste, c'est-à-dire de la vie de Jésus, car Jésus était sa vie, et il pouvait dire avec autant de fondement que S. Paul: Je vis, non pas moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; rendez-nous de parfaits imitateurs de Joseph, comme il a été lui-même un parfait imitateur de Marie, surtout de sa profonde humilité et de son amour pour la vie cachée et inconnue; que toute notre étude soit de former, de nourrir, de faire croître Jésus-Christ dans nos cœurs et dans le cœur de nos frères, de le garantir de ses persécuteurs par nos prières, nos paroles, nos bons exemples, afin que, lorsque nous serons arrivés à ce terrible moment qui décidera de notre éternité, nous nous trouvions remplis de confiance comme S. Joseph, et méritions d'avoir quelque part à la gloire dont il jouit dans l'éternité bienheureuse!

Dix-neuvième jour

LA FÊTE DE SAINT JOSEPH[1]

Qui custos est Domini sui glorificabitur.

Celui qui est gardien de son Seigneur sera glorifié. (Prov., XXVII, 18.)

MESSEIGNEURS,

Nous traversons une époque bien étrange; tous les contrastes se présentent à l'œil du spectateur. Si nous étudions le monde matériel, nous apercevons des progrès incontestables, je ne sais quelle puissance dominatrice sur la matière, quelque chose comme un débris retrouvé du sceptre primitif de l'âme, et cependant, à côté de cette conquête, des ruines, des destructions, des champs de bataille, des larmes, du sang et des tombes. Partout, les joies et les espérances s'entre-croisent avec les soupirs et les deuils.

De l'ordre matériel, si nous remontons jusqu'à l'ordre intellectuel, nous assistons à un nouveau conflit qui a pour théâtre et la société et le foyer domestique. C'est la lutte des intelligences contre les intelligences, des cœurs contre les cœurs, des volontés contre les volontés. L'on se demande d'où nous viendra la paix et l'union dans les familles et dans les sociétés.

Ces contrastes sont bien faits pour affliger l'âme des chrétiens; toutefois, par intervalle, ils laissent échapper des rayons d'espérance. Comment le cœur ne serait-il pas ranimé au beau spectacle offert aujourd'hui par votre cité de Beauvais? Oui, nous espérons, et notre espoir, nous sommes heureux de le proclamer bien haut dans cette cathédrale, si belle et si incomparable, mais plus belle encore quand elle est parée de ce peuple, de cette foule attentive et recueillie.

Ah! je le sais, quand nous parlons d'espérance, on nous dit: « Vous voulez donc ressusciter le passé!... Nous ne voulons plus de ce passé... Vos processions, vos statues, vos couronnes, ce sont des jeux pour les peuples naissants; vous nous donnez des spectacles qui étaient bons pour les nations dans l'adolescence, et que repoussent les nations émancipées et les peuples en marche. Avec vos couronnes d'or, vos chasubles, vos crosses, vos mitres et votre pompe, vous êtes des magnificences d'un passé qui a fait ces murailles, mais d'un passé qui n'est pas le présent, et qui ne sera pas l'avenir. »

1. Discours par Monseigneur Mermillod, à l'occasion du couronnement de la statue de S. Joseph à Beauvais, reproduit d'après la sténographie.

Or, cette objection qui s'est formulée peut-être à votre esprit, dois-je l'écarter?..... Sans doute, il m'eût été plus doux, et j'aurais mieux répondu aux intentions du pieux inspirateur de cette fête, si, dans un langage plus accessible à la piété, je m'étais borné à raconter les gloires de ce grand Patriarche qui eut l'insigne honneur d'être le gardien de son Seigneur et l'époux vierge de la Mère-vierge. Mais il me semble que je dois m'élever et agrandir ces horizons intimes de l'âme, aller par delà ces remparts de la piété, et vous dire que cette fête du couronnement de S. Joseph est une fête providentiellement opportune; c'est une fête qui a sa raison d'être au milieu de nos deuils et de nos espérances. En effet, qu'allons-nous fêter? Nous allons fêter et couronner ce qui mérite une couronne; nous allons fêter et couronner une puissance... Eh quoi! c'est donc une puissance, que ce pauvre ouvrier, héritier d'un rabot, et, en même temps, du sceptre de David! Oui, cet obscur et vulgaire travailleur de l'atelier, qui serait oublié sans les glorieuses destinées de l'Église catholique, cet homme est une puissance.

S. Joseph est une puissance doctrinale, et nous en avons besoin, parce que nous manquons de doctrine; une puissance morale qui nous est nécessaire, parce que nous manquons de vertus; une puissance sociale, réclamée par le peuple, car le peuple a besoin de ce type et de cette image populaire. Et, sachez-le bien, ce que nous couronnons, c'est la royauté du peuple et du travail, apparaissant à travers la pauvreté de Bethléem et de Nazareth.

Monseigneur, c'est une de vos douces et glorieuses destinées d'être, en ce jour, la main du Vicaire de Jésus-Christ. Votre cœur a battu si souvent à côté de son cœur, qu'il ne peut manquer de répondre à ses inspirations. Vous avez près de vous des pontifes qui vous vénèrent, vous aiment et vous remercient par ma bouche, d'avoir bien voulu les associer à votre bonheur. Vous avez aussi autour de vous un glorieux cortège de prêtres, de magistrats et d'hommes d'épée, qui forme une magnifique couronne que vous présentez à S. Joseph, avant de mettre sur sa tête ce diadème terrestre. Et moi, Monseigneur, je voudrais être l'écho de votre âme, l'accent de vos lèvres, afin d'être digne de dire à votre peuple quelle est la puissance de S. Joseph dans nos souvenirs et dans nos espérances.

I. — S. Joseph est une puissance doctrinale. Dieu nous a donné S. Joseph en ces temps de lutte, pour qu'il conserve la doctrine par excellence, celle de la divinité de Jésus-Christ: *Qui custos est Domini sui glorificabitur*. C'est pour cela que nous le glorifions...

La vérité intégrale, essentielle, c'est Jésus-Christ : *Ego sum veritas.* Eh bien ! ce qui est combattu maintenant, ce qui est, pour ainsi dire, sur le champ de bataille des destinées humaines, ce qui est attaqué sous toutes les formes, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car, ne nous faisons pas d'illusion, c'est là qu'est le cœur du combat. Il s'agit de savoir s'il aura encore une part dans la vie sociale des peuples, s'il ne sera plus qu'un Dieu des intelligences isolées, un Dieu de sacristie, permettez-moi le mot. On conteste sa divinité, on ne veut pas qu'il soit vraiment le Fils éternel de Dieu, celui sur lequel le Père s'est incliné dans un jour qui ne commence et qui ne finit jamais, dans lequel il a dit : « Mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : *Filius meus, ego hodie genui te ;* » on ne veut pas qu'il soit ce Fils éternel qui s'est fait chair, qui s'est abaissé, et dont S. Augustin disait déjà : « Les païens admiraient le commencement de l'Évangile de S. Jean, ils voulaient l'écrire en lettres d'or : mais, lorsqu'on leur a raconté les abaissements de ce Dieu dont on disait l'origine éternelle, ils s'en éloignèrent. Autant ls s'en étaient approchés par leur intelligence, autant ils s'en écartèrent par leur orgueil : *Tantum superbia recesserunt.* » Eh bien ! c'est là encore le péril moderne : on ne veut pas de Jésus-Christ ; on ne veut pas accepter sa divinité, on la conteste ; on va même plus loin : on se demande s'il ne serait pas seulement un souvenir, un personnage légendaire, un idéal qui n'a pas sa réelle existence. On va plus loin encore : tout en lui accordant une existence humaine, on nie sa puissance de salut sur l'humanité tout entière. Et, cependant, que serait le monde sans Jésus-Christ ? Que serait-il sans cette venue du Fils éternel de Dieu ? Ne serait-il pas ténèbres, incertitude, balancement de la pensée, tâtonnement de l'intelligence. Mais il est venu, le Fils éternel de Dieu, et la conscience et l'histoire lui rendent témoignage. Il y a un témoignage toujours debout qu'il s'est constitué : ce sont ses saints ; c'est d'eux qu'il parlait quand il a dit à ses Apôtres : « *Vos eritis mihi testes :* Vous me défendrez, vous me protègerez, vous serez mes remparts : » car il y a quelque chose qui est toujours attaqué ici-bas, et c'est douloureux à dire, c'est cruel au cœur humain de le révéler ; il y a quelque chose qui est attaqué, c'est Dieu, c'est Jésus-Christ : Jésus-Christ, la vie de l'esprit, Jésus-Christ, la lumière des intelligences, Jésus-Christ, le soleil des hommes, Jésus-Christ, le Rédempteur des peuples, Jésus-Christ, le pain des nations. Ah ! c'est le pain vivant descendu du ciel pour le monde entier. Eh bien ! Jésus-Christ est attaqué ; et quels sont ceux qui le défendent ? Sans doute il y a des paroles éloquentes, il y a des évêques ici même qui ont écrit des pages admirables,

et qui, dans leurs lettres pastorales ou dans des livres, ont défendu non seulement la réalité historique de Jésus-Christ, mais sa divinité, et qui tous les jours vous l'enseignent et vous la prêchent. Mais qui surtout défend la divinité de Jésus-Christ ? Ce sont les saints. Et, en première ligne, Marie, la Vierge immaculée et son auguste époux, vierge comme elle. Quand l'immortel Pie IX a voulu prononcer ce décret dogmatique de l'Immaculée Conception, on croyait qu'il n'y avait là que la ferveur d'une dévotion personnelle : mais il y avait là une affinité providentielle avec le dogme de Jésus-Christ attaqué. Par la proclamation de l'Immaculée Conception, l'Église a voulu dire : Il y a une femme qui est pure, plus pure que toutes les femmes, bénie entre toutes les générations ; cette femme a été privilégiée parce qu'elle s'est inclinée sur un berceau, et qu'elle a pris dans ce berceau un enfant et lui a dit : « Tu es mon fils et tu es mon Dieu. » Par conséquent, l'Immaculée Conception est comme une affirmation de la divinité de Jésus-Christ.

A côté de cette première colonne de l'Immaculée Conception, qui soutient la divinité de Jésus-Christ, Pie IX en a élevé une seconde : c'est S. Joseph, celui qui, le premier, a adoré Jésus-Christ, celui qui, s'inclinant sur la paille de Bethléem, l'a pris dans ses bras et l'a emporté sur le chemin de l'exil, pour le sauver de la fureur d'Hérode. Eh bien ! S. Joseph était gardien ; il l'est encore, et quand on voit cet ouvrier honoré par les peuples, on se demande pourquoi. Est-ce simplement à cause de ses vertus personnelles ? Non, il est le gardien de son Seigneur ; il en est le témoin, il en est le défenseur. S. Joseph est donc une puissance dogmatique, doctrinale, qui affirme et la divinité, et la réalité, et le salut par Jésus-Christ. C'est pourquoi j'avais raison de dire : Cette puissance dogmatique apparaissant aux yeux des peuples, c'est là une indication qui les conduit à Jésus-Christ : puissance doctrinale. Ah ! quand vous verrez dans un instant la main du Pontife se poser sur cette statue, vous direz : C'est une grande affirmation populaire, c'est toute une nation, c'est l'Église qui affirme qu'il y a S. Joseph protecteur de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ est le Fils éternel de Dieu gardé par ce Patriarche : *Cui custos est Domini sui glorificabitur*. Par conséquent, ne vous étonnez pas que des évêques quittent leurs sièges, qu'ici le clergé soit en foule, qu'il y ait des multitudes, parce que c'est Jésus-Christ qui rentre dans sa puissance surnaturelle et populaire tout à la fois.

Un jour, le canon fratricide tonnait dans les rues de Paris. Sur son lit d'agonie, mourait un des grands écrivains de la nation française, Châteaubriand. Il entendait le canon dans

la rue, et on lui portait le viatique. Au moment où il reçut Jésus-Christ, il le salua en se levant de sa couche, et, d'une voix éteinte, retrouvant quelques-unes de ces inspirations d'où était sorti le *Génie du Christianisme*, il dit : « Ce Roi-là, Jésus-Christ, on ne le détrônera jamais ! » Non, on ne le détrônera jamais, Jésus-Christ ; et c'est pourquoi il est toujours couronné, et sa couronne revient sans cesse, et, quand vous aurez perdu ces merveilleuses apparitions des siècles passés : S. Joseph qui le montre, qui l'adore à Bethléem, et qui l'emporte en Égypte ; S. Jean-Baptiste qui le prêche au désert ; S. Jean qui repose sur son cœur ; la Vierge Marie qui le regarde comme son fils, comme son Dieu ; Madeleine qui donne ses parfums à ses pieds ; vous trouverez encore dans les temps modernes les petits enfants, les femmes, les vieillards, la démocratie de la faiblesse, qui lui forme un piédestal. Protecteurs des petits, des pauvres et des humbles, Jésus-Christ est un roi qu'on ne détrônera jamais.

II. — Il y a plus : S. Joseph est une puissance morale. Il eût été facile de développer la première pensée, en vous montrant la corrélation qui existe entre Jésus-Christ historique et cette pléiade groupée autour de lui, ces réalités vivantes de son précurseur, de son père nourricier, de sa mère immaculée. Et c'est pourquoi, pour vous le dire en passant, (il m'est bien permis de le dire à moi,) le protestantisme s'en va parce qu'il perd Jésus-Christ. Il n'a pas pu le garder dans le tabernacle où il a isolé Jésus-Christ en écartant sa mère, ses Apôtres et ses saints ; en lui enlevant cette couronne d'honneur que l'Évangile lui a faite, et que les siècles, pour ainsi dire, lui gardent, ils n'en ont plus fait qu'un Christ insaisissable, un lointain disparu, en quelque sorte. Et maintenant, le protestantisme dans ses luttes actuelles et dans ses dissensions, (ah ! je ne veux pas jeter une parole de blâme, mais plutôt une parole de tendresse et de pitié,) le protestantisme est obligé de s'écrier, comme Madeleine au jardin de la Résurrection : « Où l'ont-ils mis? Où l'ont-ils mis ? » Ils ont enlevé ses saints, et avec ses saints, le Dieu des saints a disparu.

Maintenant, si de cet ordre intellectuel vous descendez dans l'ordre moral, je dis que S. Joseph est une puissance encore, parce que là il y a une blessure incontestable que tout le monde affirme, une plaie que vos romans ont dévoilée, que vos théâtres ont souvent glorifiée en la manifestant : c'est la plaie qui ronge la famille moderne. Si l'intelligence est blessée parce qu'elle n'a pas la doctrine de Jésus-Christ, la famille est atteinte parce qu'elle n'est pas fondée, perpétuée et gardée par Jésus-

Christ. La famille est une œuvre divine; lorsque Dieu eut fait jaillir le monde de sa parole créatrice, qu'il eut étendu les cieux comme un pavillon, et formé l'homme à son image, il regarda cette créature de ses mains, et dit: « Il n'est pas bon que l'homme soit seul: faisons-lui une compagne. » Lui envoyant alors un sommeil mystérieux, il prit une partie de ce bouclier qui recouvre sa poitrine; il lui en fit une compagne de ses jours, et Adam, saluant Ève, s'écria: « C'est l'os de mes os, et la chair de ma chair! » Et tous deux, se tenant par la main, reçurent cette première bénédiction qui fut la fondation de la famille humaine. Cette famille créée par Dieu fut tentée, ou, plutôt, l'homme a tenté de la renverser, de la profaner et de la détruire; et vous savez qu'aux âges païens, l'homme s'est constitué la force: *Ego nominor leo;* il s'est constitué la puissance despotique; la femme est devenue la faiblesse; elle n'était plus la compagne des droits, des devoirs, des douleurs, des joies de la destinée de l'homme; la femme n'était plus qu'une victime, victime de plaisir, jetée un instant sur le seuil comme une esclave déshonorée. Puis, l'enfant était une faiblesse abandonnée au pouvoir tyrannique du père, délaissée par la mère dans ses frivolités. Jésus-Christ est descendu, il a écarté les cieux, et, comme il a épousé la pauvreté, selon la belle expression de Bossuet, il est descendu dans la Famille de Nazareth, il a reconstitué la famille, il en a créé le type incomparable: la Famille de Nazareth. N'est-ce pas le peuple qui salue l'Enfant Jésus porté dans les bras de Marie, ces deux faiblesses, la faiblesse de l'enfant et la faiblesse de la femme, gardées par S. Joseph? Oh! alors, la femme est relevée; son union devient un sacrement, la famille catholique est constituée. Le père, c'est la Providence, comme S. Joseph; l'épouse, c'est la chasteté maternelle; l'enfant, c'est le respect ému et la tendresse dévouée tout à la fois. L'amour joint et cimente ces trois cœurs dans cette admirable union dont la Trinité terrestre nous offre le plus fidèle tableau. Ah! dirons-nous maintenant aux ennemis de Jésus-Christ: Qu'en avez-vous fait, de la famille? qu'en avez-vous fait? Oh! quelquefois vous avez vu près de votre cité, sur le pavé de vos rues, les pas de l'étranger: eh bien! laissez-moi vous le dire avec un accent épiscopal et une franchise évangélique, je sais ce qui vous a humiliés. Vous avez été vaincus, non parce que vous avez rencontré des forces plus grandes que la vôtre: la France n'est jamais battue par des forces supérieures; vous avez été vaincus, parce qu'il y avait en vous deux faiblesses: le dimanche était profané, et, par conséquent, Dieu, du haut de son ciel, retirait ses bénédictions; et la famille était outragée. L'épouse était devenue une

associée d'intérêts, de plaisir, de fortune ou de hasard, et, après quelques instants de cette intimité rapide et passagère, elle se voyait honteusement répudiée. A côté d'elle, se formaient d'autres familles profanant la première, et on arrivait quelquefois à cette existence de familles frivoles, de familles coupables, à ces enfers domestiques, à la ruine de la paternité, à ces affreux secrets de donner des tombeaux avant de donner des berceaux, que sais-je? à toutes ces choses qui se passent au foyer domestique et qui en sont le déshonneur: voilà la cause de vos désastres; et vous voulez que nous, prêtres, nous, évêques, nous ne ressuscitions pas les images pures et incomparables, l'image de l'Enfant Jésus, l'image immaculée de la Vierge immaculée, l'image de l'homme juste et pur! Ah! laissez donc apparaître ces types de la pureté, de la tendresse et de l'amour pour ressusciter les foyers chrétiens, et donner à la nation française sa force et son salut, ce qui a fait sa gloire dans le passé, ce qui fera encore son espérance dans l'avenir: la famille chrétienne où Jésus-Christ est convoqué pour la bénir, pour la perpétuer et pour la garder sous la protection de son père nourricier, S. Joseph, conservateur des puissances morales de la famille chrétienne.

III. — Je ne voudrais pas prolonger ce discours afin de saisir, pour ainsi dire, les rayons du soleil que Dieu nous envoie pour aller couronner la statue de S. Joseph et compléter votre fête: mais il me reste à dire que S. Joseph est aussi une puissance sociale. Après avoir indiqué que S. Joseph est une puissance doctrinale qui garde le sens de la divinité de Jésus-Christ, une puissance morale par l'apparition de la famille de Nazareth, j'ajoute: Il est une puissance sociale, parce qu'il y a dans le culte de S. Joseph je ne sais quoi de vivant, je ne sais quoi de protecteur, je ne sais quoi de fécondant pour le peuple chrétien. Si le peuple, remarquez-le bien, est une faiblesse, il est aussi une force; or, le peuple a besoin de trois choses. Il a besoin d'exemple, il a besoin de protection, il a besoin de services; le culte de S. Joseph lui apporte ces trois choses: un exemple, une protection et des services.

Un exemple. — Quelles sont les deux plaies contemporaines? La première, c'est le besoin de paraître, la soif de briller, cette ambition du succès, ce je ne sais quoi qui nous rend affolés de la gloire humaine.

La seconde plaie, c'est la jouissance; nous voulons jouir, et nous avons peur de la souffrance et du travail. Eh bien! Dieu, en prenant pour protecteur de sa vie terrestre un homme auquel il donne l'existence la plus obscure, la plus cachée, la plus

vulgaire, l'existence du travail de l'atelier, est-ce qu'il n'a pas posé devant nos yeux, placé sous notre regard, cette merveille du bonheur de la vie obscure et de la vie cachée? Est-ce que quand le monde moderne se trouve en présence des tempêtes que soulève cette multitude d'hommes qui prennent l'ambition pour le génie, et qui se croient déclassés; quand l'homme de travail se prend à se croiser les bras et à dire: Je ne veux pas du labeur quotidien, je veux de la jouissance, je ne crois pas au ciel, je ne crois qu'à la terre, je ne crois qu'à l'or et au plaisir, je veux ma part de cet or et ma part de ce plaisir; et naguère un d'entre eux s'écriait, dans un fameux congrès: « On nous a enlevé l'espérance du ciel, on ne nous a laissé que la terre; nous la voulons et nous l'aurons. » Quand nous en sommes arrivés là, n'avons-nous pas le droit de le demander: ces cris de haine, ces passions qui divisent, qui jettent je ne sais quelle lutte fratricide dans les entrailles d'un peuple, comment les apaiserez-vous?... Il faut que le peuple ait des exemples, mais des exemples qui soient en même temps des espérances. Et à l'heure où tous étudient d'une manière merveilleuse quelles sont les conditions du travail moderne, de l'activité sociale, à l'heure où nous jetons toutes les forces, pour ainsi dire, en avant, afin d'avoir ces conquêtes matérielles, n'est-ce pas bon de faire apparaître ce bonheur, cette béatitude, ce type résigné de la vie cachée et du travail, et de cette simplicité de Nazareth sur laquelle Bossuet a écrit son admirable discours de la vie cachée? Oh! type beau et merveilleux! quand, autrefois vos corporations d'ouvriers, (et peut-être qu'ici à Beauvais vous pourriez ressusciter ces vieux souvenirs,) quand, dis-je, ces corporations d'ouvriers venaient, le jour de la fête de S. Joseph, bannières en tête, les portes de votre cathédrale s'ouvraient, elles étaient reçues devant cet autel, le Pontife les bénissait, et elles regardaient S. Joseph, ses instruments de travail, elles se souvenaient de Nazareth, elles retournaient à leur atelier plus consolées et plus résignées, mais, en même temps, c'était la manifestation de la grande fraternité chrétienne et de la vie cachée. Le peuple a donc en S. Joseph un grand exemple, un type admirable. Et puis, avec ce type, il trouve une protection. Il donne le nom de Joseph à ses enfants, et ceux-ci l'invoquent, l'appellent; ils savent qu'entre le ciel et la terre, il n'y a pas de brisement... C'est une chaîne ininterrompue. Leurs prières montent... il y a des bénédictions qui descendent. Le chrétien qui a des besoins en ce monde et qui souffre sur les instruments du travail, dit avec joie: « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive! » Il invoque la Vierge immaculée, il appelle S. Joseph, et il

trouve ses instruments de travail plus légers, plus doux, plus bénis. Il est content de sa pauvreté, joyeux de son labeur. L'ouvrier a besoin de cette apparition et de ce protecteur que nous nommons S. Joseph, le travailleur par excellence : mais il a aussi besoin de services; et de quels services? Voulez-vous que je vous le dise? Voici un homme malheureux, souffrant, brisé. Il s'en va sur les chemins de son travail et de sa douleur. Sa mansarde est enfumée, sa femme est sur un lit de douleur, ses enfants n'ont pas de pain, ses bras sont sans travail; il traverse la rue, il voit passer le luxe, je ne sais quel éclat de la jouissance, il se prend à maudire et il dit : « Est-ce qu'il y a un Dieu dans le ciel, puisque je suis si malheureux sur la terre? » Il jette son blasphème; à cet instant passe une Sœur de charité, une Sœur de Saint-Joseph, une Sœur de tout nom et de tout costume, qu'importe? une Petite Sœur des pauvres; elle le regarde, elle a entendu son blasphème, elle va à lui et lui dit : Malheureux! vous ne croyez pas en Dieu! Mais il y a un Dieu. — Mais un Dieu !... je n'ai pas de pain; mes enfants meurent, ma femme est souffrante, et moi je n'ai pas de travail! Je ne le vois pas, votre Dieu. — Eh bien! si... regardez-le ce Dieu; il m'a dit à vingt ans (j'étais jeune, j'étais belle, j'étais riche) : Quitte ta mère et quitte ta sœur; secoue leurs caresses et leur tendresse, prends une robe de pauvre, une robe grise, et viens dans la rue; tu iras chercher les malheureux, les abandonnés, et quand tu les rencontreras, tu leur prendras la main et tu leur diras : J'ai quitté ma mère, j'ai quitté ma sœur, mais je me suis faite ta sœur à toi, pauvre abandonné, ta sœur par amour, ta sœur de charité. Et l'homme qui souffre, pleure, il a des larmes dans les yeux, il regarde le ciel et il dit : « Je crois que j'ai un Père dans le ciel, puisque j'ai une sœur sur la terre. » Or, qu'est-ce qui fait cette création? Demandez à ces Sœurs, demandez-leur si elles n'invoquent pas S. Joseph, si elles n'ont pas besoin de ce type de la vie intérieure et de la vie cachée, de l'ascension des âmes, des communications directes et intimes avec Jésus-Christ?

Et puisque j'ai parlé des servantes du peuple, laissez-moi glorifier avec amour les serviteurs du peuple, ces religieux modestes à qui revient une si grande part dans la fête de S. Joseph : les Frères des Écoles chrétiennes, ces hommes qui, fils des campagnes, si vous voulez, et du peuple, comme vous et comme moi, quittent leur père et leur mère, qui s'ensevelissent dans la poussière des classes, de quatre heures du matin à six heures du soir, qui donnent l'instruction gratuite, qui se dévouent pour des hommes trop souvent ingrats. Eh bien! ces générations, ces phalanges fécondes sont formées par S. Joseph.

Bons Frères, votre gracieuse chapelle, cette petite cathédrale en miniature, qui est le centre béni de votre Archiconfrérie, avec ses autels et ses riches ornements, vous en avez besoin. Ils sont le fruit de votre piété et de votre zèle. C'est là que vous vous reposez de vos utiles et durs labeurs. Là votre âme trouve ses plus belles fêtes. Et quand le peuple vous méconnaît, quand les enfants même vous oublient, quand les familles vous délaissent, vous regardez S. Joseph et vous inclinez, plus consolés, plus résignés, votre corps sur le travail de l'éducation pénible, l'éducation constante et laborieuse, l'éducation du peuple. Ce sont là les services populaires que S. Joseph inspire: exemple, type, protection et services. Aussi, nous pouvons dire, avec raison, que c'est la fête du peuple, la fête de la foi, la fête du cœur.

Eh bien! maintenant agrandissons cette idée, et du peuple chrétien passons à la sainte Église catholique. Le souverain Pontife, lui aussi, le grand gardien de Jésus-Christ dans le monde, a voulu un protecteur pour l'Église; il a jeté les yeux sur S. Joseph, il l'a nommé le patron de la société des âmes, et dans ce moment votre pontife va, en son nom, couronner le grand Patriarche! Le monde peut sourire, le monde peut se moquer, et, à l'heure où l'Église paraît vaincue, chassée de toutes parts, déshonorée et bafouée, c'est à cette heure qu'elle n'a d'autre souci que de parler du ciel et de glorifier ses saints. C'est qu'elle sait que la terre sans elle ne sera qu'un champ de bataille à jamais désolé, et c'est pourquoi c'est sa grande espérance, c'est son arc-en-ciel, que ce couronnement de S. Joseph.

Permettez-moi d'ajouter une dernière parole : si c'est pour l'Église un espoir, c'en est un aussi pour la France. Ah! je vous en conjure, permettez à un évêque qui vient d'au delà de vos frontières, de vous dire cette parole : Le monde catholique compte sur la France comme Pie IX compte sur la nation française ; le saint Père a toujours foi en la puissance de sa fille aînée. Vous avez été éprouvés : mais Dieu, dans vos sillons douloureux, sème les résurrections du monde chrétien. Et si un grand écrivain a dit: « La Providence n'efface que pour écrire, » si la Providence a jeté des larmes douloureuses et fait des effacements, c'est qu'elle veut encore écrire le triomphe de l'Église par la main de la nation française. Mais pour cela, je vous en conjure, comprenez les leçons de la Providence ; comprenez que Dieu était oublié, Jésus-Christ, délaissé, l'Église, abandonnée, et qu'il faut rendre au peuple chrétien, ce qui a fait sa force, ce qui a fait sa vie. D'ailleurs, est-ce que la nation française n'a pas été créée, sauvée, restaurée par

le souffle de Dieu? — N'est-ce pas sainte Geneviève qui assistait à votre baptême? N'est-ce pas Jeanne d'Arc qui a fait fuir les pas de l'étranger? Et comment pourrais-je oublier cette fille du peuple, Jeanne Hachette, qui est encore dans vos souvenirs et dont la statue est l'ornement de votre cité? Ce sont bien là ces filles du peuple, inspirées par Dieu, ces filles de la sainteté, du dévouement et du sacrifice. O Monseigneur, nous allons donc couronner le saint Patriarche; nous allons ensemble, avec cette couronne du peuple, cette couronne d'enfants, cette couronne de vieillards, et cette guirlande de prêtres, porter à S. Joseph l'hommage du monde; nous sommes l'écho de cette vieille nation française, quand Gerson, le chancelier de Paris, écrivait des pages incomparables sur ce grand protecteur, quand Bossuet prononçait ses deux plus beaux panégyriques, quand S. François de Sales, cet évêque qui appartient à la France, disait ces paroles, les plus gracieuses et les plus attrayantes: Nous marchons avec ces grands exemples, avec ces saints; nous formons cette procession des siècles.

Vingtième jour

L'AGONIE DE SAINT JOSEPH[1]

Heureux, au moment de la mort, le chrétien qui s'est efforcé de marcher courageusement, toute sa vie, dans le chemin de la vertu! Lorsque sa dernière heure va sonner, il recueille les fruits de sa longue persévérance. Mort au monde et à ses pompes depuis longtemps, il ne sent plus rien en lui qui l'attache encore et le retienne dans cette vallée de ténèbres et de larmes. S'il regarde en arrière, il trouve de toutes parts le souvenir des bonnes œuvres accomplies, qu'il a fait monter avant lui vers le ciel, comme pour se préparer une demeure. S'il regarde en avant, dans cet avenir dont l'approche terrifie le pécheur, il ne voit que les images glorieuses du bonheur que Dieu prépare, dans la Patrie, à ceux qui se sont efforcés de le servir sur la terre. Les bons anges viennent en foule, pour l'assister dans ce dernier combat, qui doit l'affermir pour jamais dans la grâce; et les saintes inspirations, descendant sur l'âme du mourant comme une douce rosée, y font germer ces pensées généreuses et ces pieuses affections, qui jettent, sur les dernières heures des saints, une paix et des clartés impossibles à décrire.

1. Par le R. P. Pothon, des Frères prêcheurs.

Mais, si nous sommes impuissants déjà pour manifester la suavité que Dieu répand sur les derniers moments du juste, comme un avant-goût des félicités éternelles, comment pourrions-nous raconter dignement la bienheureuse mort de S. Joseph, cette mort sans pareille, que Jésus-Christ et Marie sanctifièrent par leur aimable présence, et qu'ils enrichirent des faveurs les plus choisies?

La Vénérable Sœur Marie d'Agréda, dans sa *Vie de la très sainte Vierge*, raconte comment les dernières années qui précédèrent la mort du glorieux Patriarche furent pour lui remplies par de pénibles maladies, qui le forcèrent à interrompre son travail, et le retinrent cloué sur une couche de douleurs [1]. Son récit, certainement, n'a rien qui doive nous surprendre. Ne savons-nous pas que le très doux Jésus n'a point de faveur plus précieuse que le don de ses souffrances? Ne savons-nous point qu'il marque du signe de sa Croix tous ceux qu'il aime; et qu'il se plaît à les faire avancer à grands pas dans les voies que lui-même il a parcourues, pour le salut de tous les hommes? Sans doute, il ne pouvait manquer d'associer au mérite de ses douleurs celui qu'il aimait si tendrement. Il devait récompenser, par ce don précieux de la douleur courageusement supportée, tous les services qu'il avait reçus, pendant si longtemps, de S. Joseph.

Du reste, au milieu de ces grandes peines, qui mirent le dernier accomplissement à ses mérites, et qui perfectionnèrent encore la pureté de son corps et de son âme, le saint vieillard ne manqua point de consolations et de soulagements, puisqu'il avait auprès de lui Jésus-Christ avec Marie. Tous deux se succédèrent, autour du lit où souffrait leur époux et leur Père. Tous deux se firent un vrai bonheur de le soulager dans ses infirmités, par le produit de leur travail. Tous deux endormirent ses grandes souffrances par les soins qu'ils voulurent lui prodiguer; et plus d'une fois, sans doute, la douleur s'enfuit miraculeusement sous leurs mains bénies, lorsqu'il était convenable que le malade vît s'interrompre pour un peu de temps ses afflictions. Tous deux joignirent aux soins du corps ces consolations plus suaves, qui répandent jusqu'au fond de l'âme une douceur merveilleuse, et qui donnent la force nécessaire pour conserver toujours la patience et la sainte résignation.

Ainsi les âmes qui prennent S. Joseph pour protecteur et pour patron, ne sont point toujours délivrées de ces déchirements, qui précèdent ordinairement en nous notre

2. *Cité Mystique*, IIe part., liv. V, chap. XIV et XV. — Ces deux chapitres racontent, avec une admirable piété et avec une onction inimitable, les maladies et la mort de S. Joseph, que la Vénérable Sœur place à la vingt-septième année de Jésus-Christ.

dissolution finale. Pourquoi donc, en effet, ce grand Saint priverait-il ses clients de la gloire précieuse qu'ils se méritent dans ces pénibles angoisses, où leurs péchés achèvent de s'effacer par une expiation salutaire, librement acceptée, par obéissance et par amour? Pourquoi le fidèle imitateur de Jésus-Christ voudrait-il conduire au ciel ses dévots serviteurs par une voie que le Sauveur ne nous a point montrée, par la voie de la jouissance et de toutes les félicités terrestres?

Mais s'il afflige ceux qu'il aime, afin de les purifier, comme l'or dans la fournaise, Joseph a soin de changer pour eux en bénédictions véritables toutes ces dures épreuves. Il est toujours présent, surveillant notre valeur, afin de ne point nous imposer des douleurs qui dépasseraient la générosité de nos âmes, afin de tempérer la souffrance suivant le degré de vigueur et de courage qu'il découvre dans nos cœurs. Il agit encore secrètement dans le fond de nous-mêmes, pour augmenter les secours spirituels qui nous excitent à bien combattre, dans ces luttes difficiles où la grâce triomphe, au milieu de l'anéantissement des forces corporelles; et bien souvent il fait descendre avec lui, pour adoucir et charmer nos afflictions, la « Consolatrice des affligés », le « Salut des infirmes », la pieuse Marie, et le Sauveur de tous nos maux, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Enfin pourtant, lorsque fut venue l'heure marquée par les décrets de la divine Providence, lorsque la mesure des mérites et des vertus fut remplie, il fut temps pour Joseph de quitter la douce maison de Nazareth, où la présence de Marie et de Jésus l'avaient, pendant si longtemps, rempli de grâces merveilleuses. Dieu vit que les vertus de l'illustre Patriarche étaient comme une moisson jaunie, toute prête pour être coupée par la faucille; et il se résolut à serrer sans délai dans ses greniers ce grain précieux que sa grâce avait fait mûrir. Joseph avait été, tous les jours de sa vie, comme un fidèle serviteur, toujours prêt à s'oublier lui-même pour le service de son Maître. Sans doute, les privilèges qu'il avait reçus formaient un riche commencement de récompense: mais les libéralités du Très-Haut sont infinies; il était temps enfin que le salaire fût soldé, que la dette fût payée avec usure, et que l'heureux Joseph « entrât dans la joie de son Seigneur ».

Oh! quelle paix forte et suave, quelle céleste allégresse, se répandirent alors dans le cœur de S. Joseph, pour inonder de là toutes les puissances de son âme, et jeter enfin, sur ses lèvres et sur son front, le dernier rayon de leurs clartés ineffables! Rien n'est beau comme le soir d'une sereine journée, lorsque la chaleur apaisée laisse dans la campagne et dans le

ciel une tranquillité profonde ; lorsque les fleurs s'ouvrent, et livrent à la brise les parfums de leur corolle ; lorsque l'homme, délivré de ses occupations de chaque jour, se délasse paisiblement dans la prière. Rien n'est beau comme l'automne, lorsque les ardentes clartés de l'été se sont enfuies, lorsque les champs commencent à se revêtir de leur mélancolique parure, et que la ruine d'une vie surabondante et trop active laisse apparaître enfin cette paix admirable, qui semble un commencement des biens du ciel. Mais le soir, avec toute sa mystérieuse poésie, l'automne, avec ses fruits et son repos, ne sont que de froides images, pour nous dépeindre le calme surnaturel que l'heure de la mort, déjà voisine, faisait naître dans le cœur et sur le front de S. Joseph.

S. Jean l'Évangéliste entendit, au milieu des révélations qui composent l'Apocalypse, « une grande voix qui venait du ciel, et qui disait : Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur..., car leurs œuvres les suivront[1] ! » Oui, nous redisons avec S. Jean les paroles de la voix céleste : Bienheureux tous les chrétiens « qui meurent dans le Seigneur », c'est-à-dire, qui sont unis à lui par la grâce, dans ce moment redoutable où se décident pour jamais nos destinées ! Bienheureux tous les fidèles qui paraissent en présence de leur Juge les mains pleines de mérites ! Mais surtout nous disons : Bienheureux le glorieux Patriarche S. Joseph, puisque les liens plus étroits d'une grâce plus abondante, continuée sans interruption, de l'enfance à la vieillesse, l'unissaient avec Dieu par un commerce plus intime ; puisque des mérites plus nombreux, soigneusement accumulés pendant une longue et sainte vie, l'accompagnaient dans la céleste patrie, où les anges s'apprêtaient à l'introduire, suivant les sacrés commandements de l'Éternel !

Cependant, quelque amertume ne venait-elle point se mêler, dans l'âme de Joseph, à la joie très suave que lui causait sa délivrance de tous les maux de cette vie ? Lorsque nous quittons cet exil, pour entrer dans les célestes demeures, nous savons que, dans ce nouveau séjour, nous allons rencontrer enfin les objets de nos longues espérances, Jésus-Christ, le « Désiré des collines éternelles[2] », et Marie, la « Joie du Ciel[3] ». Nous savons que nous allons contempler celui que l'Écriture appelle « beau parmi tous les fils des hommes[4] » ; celle que les saints Cantiques proclament « belle et toute belle[5] » : et cette heureuse espérance nous fait oublier les beautés imparfaites que nous laissons au-dessous de nous sur cette terre. Joseph, au contraire, aban-

1. Apoc., XIV, 13. — 2. Gen., XLIX, 26. — 3. Hymn. in Breviario Prædicatorum, die IX. Nov., in festo Omnium Sanctorum Ordinis.
4. Ps., XLIV, 2. — 5. Cant., IV, 1, 7.

donnait en mourant la présence bien-aimée du Rédempteur et de sa mère ; il quittait ces deux aimables hôtes, dont le sourire et le regard avaient illuminé toute sa vie : ne devait-il point trouver quelque peine, dans cette séparation qui l'éloignait pour un temps de ce Fils et de cette épouse, qu'il avait si longtemps et tant aimés ?

Mais Joseph était une âme souverainement parfaite, et, par conséquent, dépouillée de toute affection égoïste et personnelle; Joseph possédait par excellence cet « œil simple », dont Jésus-Christ nous entretient dans l'Évangile[1], ce « cœur simple », qui ne se replie point sur lui-même, et qui marche toujours « en avant », suivant l'impulsion du Saint Esprit, comme les animaux mystérieux du Prophète[2]. Dieu l'appelait à posséder dans le sein d'Abraham cette félicité commencée, qui formait pour les anciens patriarches la douce aurore d'une récompense plus parfaite ; Dieu manifestait son désir : c'était assez pour Joseph. Plein de l'Esprit de Jésus-Christ, qui sans cesse « faisait ce qui plaisait à son Père[3] », le disciple docile obéissait sans résistance, et sans même jeter en arrière un seul regard sur cette demeure bénie, que Dieu lui commandait d'abandonner.

D'ailleurs, s'il avait fallu, pour le saint vieillard, des consolations capables d'adoucir son passage, n'avait-il point auprès de lui Jésus-Christ et Marie, dont les paroles pénétrantes auraient charmé toute peine et calmé toute douleur ? Oh ! qui pourrait dire de quelle inexprimable suavité leur miséricorde entoura les dernières heures de Joseph, ce Père si fidèle, cet époux si vertueux et si tendre !

Nous savons que la Vierge toute pure, celle que nous appelons si souvent « notre Douceur, notre Espérance, et notre Vie[4] », verse, quand il lui plaît, dans les cœurs, les baumes d'une paix toute céleste, qui cicatrisent l'âpreté de nos blessures, et nous endorment dans le doux sommeil de la grâce, dans cet heureux « sommeil » où cependant « le cœur veille[5] ». Nous savons encore « qu'à l'heure de la mort » cette Mère bien-aimée déploie plus volontiers sa puissance : car ce n'est point en vain que l'Église met sur nos lèvres à chaque instant cette prière pieuse : « Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous, maintenant et *à l'heure de notre mort*. Ainsi soit-il! » Mais que sont toutes les grâces accordées aux fidèles, même les plus justes et les plus saints, en comparaison des faveurs ineffables que Marie, comme une fidèle épouse, dut, au moment de la mort, faire descendre dans le cœur de son époux ?

N'avait-elle point à le récompenser de tous les services qu'elle

1. Matth., VI, 22. Luc., XI, 34. — 2. Ezech., I, 5-25 et X, 9-22. — 3. Joan., VIII, 42.
4. Ant. *Salve Regina*. — 5. Cant., V, 2.

avait reçus de lui, pendant le cours de ces trente années, si saintement écoulées? N'avait-elle point à le remercier de l'affection, pure comme celle des anges, dont l'admirable Joseph n'avait cessé de l'environner à toute heure? Ne fallait-il point qu'elle eût soin de le dédommager de toutes les sollicitudes qu'avait causées dans son âme la conduite d'une telle épouse, si précieuse aux yeux de Dieu? C'est à Joseph que Marie devait la vie de son corps, car pendant bien des années, le pain qu'elle avait mangé près de lui était un des fruits de son travail. C'est à Joseph que Marie « devait », en quelque sorte, ce qu'elle estimait mille fois plus que la vie: la gloire d'être mère du Fils du Dieu: car la présence de Joseph était comme nécessaire, pour voiler le mystère d'une vierge-mère, et pour cacher aux yeux des méchants et des impies le secret de l'Éternel. Par quelles grâces la Vierge très libérale ne dût-elle pas payer tant et de si doux services, dans ces derniers moments où son époux allait échapper à sa reconnaissance, et se dérober à ses bienfaits!

Sans doute, cette épouse fidèle obtint à S. Joseph, d'une manière plus abondante, la grâce qu'elle accorde quelquefois à ses serviteurs privilégiés, au moment où ils abandonnent ce monde. Marie, suivant la pieuse croyance des fidèles, mourut toute consumée par les flammes de cet amour divin, que la sainte Écriture appelle « fort comme la mort [1] ». Intérieurement dévorée par ces embrasements désirables, elle dut succomber entièrement à leurs violences, aussitôt que Dieu retira le secours miraculeux qui soutenait son corps contre un incendie trop intense pour ne pas détruire les ressorts de la vie. Nous devons croire que l'ardente Épouse du Saint Esprit, que la « Mère de la belle dilection [2] », obtint au patriarche Joseph ces flammes dévorantes, qui consumèrent en lui toute la vie terrestre, et le forcèrent à mourir, plein de Dieu, dans un dernier élan, plus impétueux, excité par le désir et par l'amour [3].

Et Jésus-Christ, le doux Seigneur! dirons-nous que, dans ce moment suprême, il voulut laisser sans leur juste récompense toutes les peines qu'avait prises son Père bien-aimé, pendant si longtemps, autour de lui, depuis son mariage avec Marie? Celui qui venait pour nous donner l'exemple de toutes les vertus, et, par conséquent, l'exemple de l'amour filial le plus généreux et le plus tendre, Jésus-Christ, fils très pieux, n'aura-t-il point voulu combler son Père de grâces tout à fait singulières, au moment même où la mort du saint vieillard allait mettre

1. Cant., VIII, 6. — 2. Eccli., XXIV, 24.

3. Marie d'Agréda enseigne que S. Joseph mourut consumé par l'ardeur de son amour.

fin à toutes les marques extérieures de tendresse, par lesquelles Notre-Seigneur soulageait envers lui le poids de sa reconnaissance ? Ah ! sans doute, notre Sauveur, si miséricordieux, même lorsqu'il s'agit des méchants, voulut accorder en ce jour à S. Joseph quelques faveurs signalées. Et si Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, voulut enrichir ainsi les derniers moments de son Père, qui put l'empêcher d'exécuter ses bons désirs, avec cette puissance qui convient au Seigneur de toutes choses, avec cette bonté sans égale, qui se trouve écrite dans sa vie tout entière, en caractères si parfaits ?

Sans aucun doute, il voulut recevoir doucement entre ses bras, sur sa divine poitrine, la tête du saint Patriarche : car aurait-il pu refuser à Joseph une faveur qu'il devait, un peu plus tard, accorder à Jean, le disciple bien-aimé, pendant la dernière Cène ? Joseph avait tant de fois senti, près de son cœur, la tête de l'Enfant divin que lui confiait amoureusement la Vierge pure : n'était-ce point « justice », en quelque sorte, que le Fils, à l'âge où la jeunesse et la virilité se mélangent l'une à l'autre, appuyât sur son sein la tête blanchie de son Père près d'expirer ? Sans doute, dans cette heureuse attitude, les regards de Jésus et de Joseph se rencontrèrent et se pénétrèrent comme deux rayons de lumière ; Jésus-Christ tempéra pour Joseph les feux insoutenables de ces yeux où brillait comme un reflet du Verbe ; et Joseph, avant de mourir, fut admis à lire en liberté, dans ce regard du Fils de Dieu, mille secrets qui ne peuvent se redire, et que lui seul a connus sur cette terre. Alors le Créateur de l'univers leva sur le Patriarche expirant cette main victorieuse, qui lie et qui délie, ici-bas et dans le ciel ; il traça dans les airs le signe merveilleux de cette Croix, qui bientôt allait sauver le monde ; et, sous l'ineffable bénédiction qu'il reçut dans ce moment suprême, Joseph, absolument purifié de toute tache, rendit son dernier soupir.

Disons donc avec l'Église :

O nimis felix, nimis o beatus,
Cujus extremam vigiles ad horam
Christus et Virgo simul astiterunt,
Ore sereno !

Hinc stygis victor, laqueo solutus
Carnis, ad sedes placido sopore
Migrat æternas, rutilisque cingit
Tempora sertis[1].

« O trop heureux, trop privilégié, le saint vieillard, qui vit veiller auprès de lui, dans son heure dernière, Jésus-Christ et

1. Hymn. ad Laudes.

la Vierge, le front serein ! Vainqueur de la mort et délivré des filets de la chair, il s'endort dans un paisible sommeil, il arrive aux demeures éternelles, et décore son front d'une brillante couronne. »

Sans doute, pendant les derniers moments de la sainte vie de Joseph, les démons n'eurent point le pouvoir de troubler la joie d'une si merveilleuse fête. Dieu ne voulut point que leur présence impure souillât toute cette scène, et que leur désespoir impuissant vînt s'agiter autour d'une mort si paisible. Marie, la Reine des archanges, la grande ennemie de toutes les opérations infernales, chassa bien loin tous ces esprits de malice. Jésus-Christ les retint par une parole, et les emprisonna dans les demeures ténébreuses des enfers. Ainsi, dans l'humble maison de Nazareth, lorsque Joseph rendit l'âme entre les mains du Seigneur, tout fut pieux, tout fut tranquille ; et l'heureuse habitation fut comme un commencement de la Cité céleste, où il n'y aura plus ni gémissement, ni tristesse ; et où il ne pénètrera rien d'impur et rien d'immonde.

Mais si les démons furent chassés bien loin de la maison de Joseph, les saints anges, au contraire, y descendirent par légions innombrables. Les yeux fixés sur cette scène, qu'ils contemplaient avec joie, ils s'unirent à Jésus-Christ et à Marie, pour inonder l'âme du Patriarche expirant, des consolations les plus suaves. Ils formèrent tout autour de lui comme des cercles lumineux, qui montaient, toujours en s'agrandissant, dans les espaces. Ils saisirent leurs harpes d'or, et firent entendre à ce cher mourant les accords d'une mélodie que la terre ne peut comprendre. Ils joignirent leurs voix célestes à ces divines harmonies, et murmurèrent tout bas ces paroles mystérieuses qui font partie des hymnes et des concerts de la Patrie, et que nous connaîtrons un jour, si nous persévérons jusqu'à la fin.

Puis, lorsque l'âme de Joseph quitta son corps sous la bénédiction du Seigneur, ils reçurent entre leurs bras, avec un saint respect, cette grande âme. Ils se disposèrent autour d'elle, avec un ordre admirable, multipliant les chants de triomphe et les glorifications du Dieu Très-Haut. Ensuite, fidèles exécuteurs des volontés divines, ils la conduisirent, avec de grandes allégresses, dans le sein d'Abraham, où Joseph devait demeurer un peu de temps avec les patriarches de l'ancienne Alliance, pour leur manifester de grands mystères qu'ils ne connaissaient point encore pleinement, et pour leur apprendre à mêler, dans leurs sacrés cantiques, les noms si doux de Jésus et de Marie, aux noms sacrés d'Élohim, d'Adonaï, de Jéhovah.

O Joseph ! c'est à vous maintenant que nous adressons notre prière ! Par les mérites de votre mort bienheureuse, nous vous

en supplions, daignez nous assister et nous protéger puissamment, au moment où nous devrons abandonner cette terre! Daignez nous obtenir une mort qui soit pareille à la vôtre; qui soit, comme la vôtre, exempte de tout malheur, et pleine de ces bénédictions divines qui nous sont nécessaires pour fortifier notre faiblesse, et nous assurer l'entrée du ciel!

Accordez-nous, dans cet instant suprême qui décidera pour jamais de notre sort, accordez-nous ce parfait détachement de cœur, qui vous permit de quitter, sans résistance à la volonté divine, les êtres que vous aimiez si tendrement : votre épouse et votre Fils. Nous nous voyons pleins encore, jusqu'à ce jour, d'attaches dangereuses, qui nous lient, de mille manières diverses, à nos possessions terrestres, à nos amis, à nos parents, à nous-mêmes : préparez-nous donc, dès maintenant, par des dispositions plus généreuses et plus saintes, afin qu'à l'heure de la mort, lorsque nous entendrons l'appel divin, nous puissions obéir au commandement du Seigneur, sans déchirement et sans tristesse; afin que nous puissions, sans obstacle, voler en avant sous le souffle du Saint Esprit, comme un vaisseau dont toutes les ancres sont levées, et qui vogue vers la haute mer en liberté!

Donnez-nous encore quelque chose de ces flammes célestes que Marie fit descendre en votre cœur. Que notre âme ne meure point de la mort « des esclaves », qui bornent toute leur vertu à se soumettre à la nécessité qui les presse! Que plutôt nous mourions de la mort des « justes », parfaits et sans défauts, chez qui la Loi « d'amour » a chassé la Loi de « crainte »! Que nous mourions tout embrasés par le désir des biens célestes, tout altérés de ces eaux divines, dont la sainte abondance inonde les âmes des Bienheureux dans la Patrie! Que nous mourions pleins du désir de nous trouver enfin réunis à Dieu, à Jésus-Christ, à Marie, et, s'il se peut, que nous rendions l'esprit comme vous, ô Joseph! dans l'extase d'un saint amour!

Chassez encore loin de nous les démons, ces ennemis acharnés, qui n'eurent point la permission d'approcher de votre couche. Nous savons qu'à cette dernière heure leurs tentations sont plus puissantes, et que la faiblesse des dernières maladies succombe plus d'une fois à leurs attaques ouvertes, ou bien à leurs maudites ruses. Puisque vous avez reçu d'en haut de grands pouvoirs sur ces esprits de malice; puisque votre nom, amoureusement prononcé, suffit seul plus d'une fois pour déconcerter leur furie [1], venez à notre secours, ô glorieux

1. Le P. Surin confesse avoir reconnu plusieurs fois, dans les exorcismes, le grand pouvoir que S. Joseph exerce sur les diables. (*Histoire de la possession des Ursulines de Loudun.*)

Patriarche, et faites que nous nous endormions dans le Seigneur, sans voir notre dernière heure empoisonnée par la hideuse présence et par les impures tentations de ces ennemis de tout salut.

A la place de ces monstres maudits, que chassera loin de nous votre intercession glorieuse, faites descendre les esprits de lumière, dont les chants pieux retentirent auprès de votre oreille charmée, lorsque l'heure fut venue pour vous d'abandonner cette terre. Comme Père du Roi des rois, comme époux de l'auguste Reine des anges, vous avez une grande puissance sur toutes les célestes légions, qui servent à conduire et à sauver tous les fidèles. Usez en notre faveur, nous vous en prions, de ces prérogatives que Marie et Jésus-Christ vous confèrent; et que les messagers divins daignent s'assembler auprès de nous, à notre heure dernière, pour nous assurer dans nos terreurs, pour nous éclairer dans nos incertitudes, pour nous échauffer dans nos tiédeurs, et pour nous aplanir la route qui conduit aux demeures éternelles!

Surtout, veuillez obtenir pour nous que la « Mère des miséricordes », la divine Marie, soit présente auprès de notre lit de mort, pour accomplir les saints offices dont vous-même vous lui fûtes redevable à cet instant suprême. Les anges peuvent bien nous aider par le secours de leur présence, mais c'est à la Souveraine des anges qu'il appartient de nous assurer la victoire, et de nous introduire dans le ciel, dont elle est la « Porte heureuse[1] ». Qu'elle veille donc auprès de nous, comme jadis elle veillait auprès de vous, pleine de cette charité miséricordieuse qui convient à la « Vierge très clémente », et que, lorsque notre bouche prononcera pour la dernière fois son nom béni, elle soit là pour accueillir notre prière, et pour appuyer la demande que nous adresserons alors à la divine Majesté!

Enfin, que Jésus-Christ lui-même veuille bien venir près de nous en ce moment suprême, non point avec l'austère sévérité d'un juge prêt à condamner des coupables, mais avec la douce bonté qu'il témoignait pour vous dans la maison de Nazareth! Qu'il veuille user, en notre faveur, de ces immenses pouvoirs qu'il a reçus de Dieu son Père: « car le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement entre ses mains[2]. » Qu'il daigne, par les mérites de sa vie, de sa Passion et de sa mort, nous pardonner nos infidélités, nos langueurs et nos fautes, et nous introduire auprès de vous, ô Joseph! dans la Cité céleste,

1. Ave maris Stella,
Felix Cœli Porta. (Hymn. in Off. B. M. V.)

2. Joan., V, 22.

où nous nous unirons à vous, à Marie, aux saints anges et à toute créature, pour le bénir, le chanter et le glorifier à tout jamais !

Nous vous demandons toutes ces grâces, ô Joseph ! parce que, parmi toutes les morts des fils des hommes, votre mort fut la plus heureuse et la plus belle, après la mort de Marie, votre épouse immaculée. Et nous avons confiance que vous exaucerez entièrement notre prière, et que vous ferez éclater votre puissance envers nous, qui dès maintenant vous choisissons pour le défenseur, le protecteur et le patron de notre mort. Ainsi soit-il !

Vingt-unième jour

MORT DE SAINT JOSEPH[1]

I. — AVANT LA MORT

I. — *Les apprêts de la mort.* — Anne-Catherine Emmérich raconte ainsi, dans ses *Révélations*, les derniers moments de S. Joseph : « Notre-Seigneur était âgé d'environ trente ans ; S. Joseph s'affaiblissait de jour en jour. A l'heure où commença la douce agonie du vénéré Patriarche, la Vierge était à son chevet et le tenait dans ses bras ; Jésus était vers le milieu du lit. La chambre était remplie de clartés célestes, et il s'y trouvait un grand nombre d'anges[2]. » Ainsi, le voilà, dans son

1. Par M. l'abbé Boissin.

2. « Au moment où S. Joseph expira, la Vierge était à son chevet et le tenait dans ses bras ; Jésus était vers le milieu du lit. La chambre était remplie de clartés célestes, et il s'y trouvait un grand nombre d'anges. Ensuite on lui croisa les bras sur la poitrine, on l'enveloppa dans un suaire blanc et on le plaça dans un cercueil assez étroit, puis on le transporta dans un beau sépulcre qui lui avait été donné par un homme de bien Jésus, Marie et quelques autres personnes seulement suivirent le cercueil au tombeau; mais il était resplendissant de lumière, et les anges en grand nombre accompagnèrent ses précieuses dépouilles.

« S. Joseph devait mourir avant Notre-Seigneur, car son état de faiblesse et son amour l'auraient empêché de supporter la scene du crucifîment. Déjà, dans les dernières années de sa vie, il avait eu beaucoup à souffrir des persécutions que la haine secrète des Juifs dirigeait dès lors contre le divin Maître. Car ils ne le voyaient pas avec plaisir et disaient que le Fils du charpentier voulait tout savoir mieux que les autres; et cela uniquement parce qu'il contredisait souvent les enseignements des pharisiens, et qu'il y avait beaucoup de jeunes gens qui s'attachaient à lui. Marie ne souffrit pas moins de ces persécutions, qui m'ont toujours semblé bien plus cruelles que le martyre. Il est impossible d'exprimer la charité ardente avec laquelle le divin Sauveur supporta ces premiers témoignages de la haine de ses ennemis

« Le père nourricier du Sauveur mourut à Nazareth, et c'était là qu'était le tombeau qu'on lui avait donné. Son corps fut ensuite transporté par les chrétiens de Bethléem et déposé dans un tombea 1.

« Pendant la maladie de Joseph, je ne vis jamais Notre-Seigneur s'éloigner beaucoup de la maison ; il se promenait seulement dans les environs. »

humble maison de Nazareth, ce grand serviteur de Dieu, pâle, faible, presque sans mouvement; ses yeux vont se fermer à la lumière de ce monde; il touche au terme de sa sainte carrière. A cette heure suprême, le pécheur frémit, et le juste tremble encore, parce que les jugements de Dieu sont impénétrables. Mais il n'en est point ainsi de S. Joseph. Tout, dans sa vie passée, est de nature à le combler d'espérances et de consolations. Chacune des minutes qu'il a vécu sur la terre est pour lui un motif de confiance. Il voit comme dans un lumineux panorama toutes les actions saintes qu'il a accomplies, toutes les bonnes œuvres qu'il a faites, tous les travaux auxquels il s'est livré pour le service et la gloire de Dieu. Sa gerbe était pleine, il pouvait dire, comme plus tard le grand apôtre: « J'ai achevé ma course, rempli ma mission et gardé fidèlement le dépôt qui m'avait été confié. Il ne me reste plus qu'à attendre la couronne éternelle que Dieu réserve à ses serviteurs. »

II. — *Joies que procurent à S. Joseph les grâces de l'heure présente.* — Ouvrier zélé de la vigne du Seigneur, S. Joseph arrive à la fin de sa journée et aperçoit avec joie le terme de ses travaux et de ses fatigues. Il voit auprès de lui le Verbe incarné, le Messie promis, son Seigneur et son Rédempteur, qui l'assiste avec toute la tendresse d'un fils et l'amour infini d'un Dieu. Les yeux du saint Patriarche s'arrêtent avec délices tour à tour sur Jésus et Marie, les deux constants objets de ses affections. Son âme, sereine et calme, se recueille avec bonheur. Il fait à sa chaste épouse et à son divin Fils les adieux les plus touchants. Mais aucune parole de deuil ne sort de sa bouche. Et par une raison bien simple: c'est que S. Joseph n'a rien à regretter sur la terre. Il sait d'avance que, dans peu de temps, il doit retrouver au ciel ceux qu'il aime, pour ne plus les quitter. Aussi la dernière heure du saint Patriarche ne présente aucun de ces effrois, aucune de ces terreurs, aucune de ces tristesses qu'offrent les morts ordinaires. C'est de lui qu'on peut dire avec le poète:

Rien ne trouble sa fin; c'est le soir d'un beau jour.

III. — *Joies extatiques dont il est favorisé en contemplant l'avenir.* — S. Joseph contemple l'éternité de bonheur qui s'ouvre devant lui avec la plus ferme confiance. Sa conscience lui rend témoignage que la vie qu'il a passée sur la terre n'est qu'une série de bonnes œuvres. Il sait qu'il doit subir, comme homme, le jugement qui fixe le sort de chacun : mais il sait aussi que celui qui le prononcera est ce même Dieu pour lequel il a vécu, travaillé, souffert et combattu sans relâche. Il voit en esprit celui dont il a été le nourricier sur la terre le récompenser de

ses soins et de son dévouement. Il l'entend par avance lui dire : « Venez, ô le béni de mon Père, ô vous qui m'avez nourri, élevé, soigné ; venez posséder le royaume qui vous a été préparé au-dessus des anges et des hommes ! venez prendre place à côté de moi dans le séjour des félicités sans fin et des grâces éternelles ! » Ainsi, devant le ciel entr'ouvert, devant le chœur des anges qui déjà faisaient retentir de sa gloire et de ses vertus les célestes sphères, l'âme de S. Joseph était ravie en extase. Et les ineffables merveilles dont il était déjà le témoin adoucissaient son agonie et lui rendaient la mort agréable ! Tels furent les derniers moments de S. Joseph ! Quels seront les nôtres ? Seront-ils aussi paisibles, aussi consolants et aussi heureux, que ceux de notre saint patron ? Consultons le passé de notre vie... Hélas ! que de choses répréhensibles dans une si courte existence ! que d'injustices non réparées, que de péchés non expiés, que de grâces méprisées, que de choses saintes profanées, que de vices nourris, que de mauvaises habitudes entretenues ! Voudrions-nous mourir avec une conscience aussi chargée ? Non, sans doute !... Profitons donc du temps que Dieu nous donne encore pour sortir de ce mauvais état, de peur que la mort ne nous y surprenne, et ne cessons de prier S. Joseph de nous obtenir la double grâce de bien vivre et de bien mourir.

II. — LA MORT

I. — *Mort précieuse de S. Joseph.* — Contemplons en esprit S. Joseph mourant, et considérons combien sa mort fut douce et précieuse.

Deux choses consolent le juste à la mort : l'irréprochabilité constante de sa vie et l'espoir de la récompense éternelle, qui l'attend dans le ciel. Telles furent les consolations de S. Joseph au moment de quitter cette terre d'exil. Et comme les consolations, que l'on éprouve à la mort, sont en raison de la perfection que l'on a apportée dans l'accomplissement de ses devoirs, celles qu'éprouva S. Joseph durent être sans égales, puisque, Marie exceptée, nul n'a égalé sur la terre la fidélité de S. Joseph. En effet, si jamais mission plus sublime que le ministère auguste de S. Joseph n'a été donnée à aucun mortel, jamais mortel n'a rempli aussi généreusement sa tâche, que l'a fait S. Joseph. Il est admirable en tout et partout. Un chérubin n'aurait pas mieux fait... Ouvrier laborieux et fidèle, il a donc dû voir approcher, avec bonheur, la fin d'une carrière qui avait ravi les anges d'étonnement ; il a dû espérer, avec la confiance la mieux fondée, que la mort, tout en mettant fin à ses douleurs, l'introduirait, pour toujours, dans le séjour des

bienheureux. Il voit déjà, en esprit, la brillante couronne qui lui est réservée dans le ciel. La souffrance, inhérente à toute nature humaine, bien loin de décomposer ses traits, les illumine, au contraire, comme d'une auréole resplendissante. Qui pourrait peindre ce passage solennel, cette mort du juste, qui doit servir de modèle à la nôtre! S. Joseph meurt comme tous les enfants d'Adam, pour montrer que l'arrêt de mort est porté contre tous les hommes, est général et irrévocable : mais il meurt comme meurent les justes. Son âme, dégagée de toute souillure, brise doucement et sans violence les liens de son corps, s'échappe de ses saintes lèvres, emportant, avec elle, la suprême bénédiction de celui dont il a été le père adoptif.

Réjouissons-nous, avec notre saint protecteur, de la douceur inexprimable de sa mort, et prions-le de nous obtenir la grâce de mourir, comme lui, dans la paix du Seigneur.

II. — *Mort glorieuse de S. Joseph.* — Les circonstances dans lesquelles S. Joseph a rendu sa belle âme à Dieu sont empreintes d'une telle grandeur et d'une telle noblesse, qu'on peut affirmer sans crainte que la mort d'aucun homme, toujours Marie exceptée, quelque puissant et célèbre qu'il ait été sur la terre, ne fut aussi glorieuse que celle de notre saint Patriarche. En effet, S. Joseph meurt plein de mérites, entre les bras de Jésus et de Marie, qui l'assistent jusqu'à son dernier soupir. Quel spectacle, et quelle gloire, pour ce vénérable Patriarche, de se voir mourir entre les bras de Jésus, le Roi des rois, le Fils de Dieu, le souverain Seigneur du ciel et de la terre! Il me semble le voir étendu sur son pauvre lit : Jésus et Marie, debout à ses côtés, les yeux fixés sur lui, attentifs à ses besoins, lui prodiguant tous les soins dont est capable la tendresse la plus vive et la plus empressée, tantôt retournant sa couche pour la rendre moins dure, tantôt approchant quelque boisson de ses lèvres, tandis que l'autre, de ses mains bénies, soutient sa tête languissante. Rien n'est épargné pour le soulagement du corps. Mais que ne durent pas faire Jésus et Marie, dans ce dernier moment, pour le bien spirituel de cet époux et de ce père si tendrement aimé! Qui pourra jamais exprimer et mieux comprendre les paroles de vie que lui firent entendre tour à tour Jésus et Marie? Encouragements, promesses, élans d'amour, révélation des biens éternels : tous les baumes divins renfermés dans le cœur de Jésus et de Marie durent couler de leurs lèvres pour énivrer notre bien-aimé patron d'un avant-goût des immortelles délices. Il meurt avec l'assurance de la bienheureuse éternité; et, tandis qu'un chœur innombrable d'anges fait cortège à sa belle âme jusqu'au sein d'Abraham, Jésus et Marie

rendent à son noble corps les derniers devoirs. Ils lui ferment les yeux et la bouche, l'embrassent une dernière fois, en arrosant son front de leurs douces larmes, lui croisent les bras sur la poitrine, le placent dans un cercueil, qu'on transporte respectueusement dans le modeste sépulcre de ses ancêtres. Une pieuse tradition rapporte que des séraphins invisibles accompagnèrent, en grand nombre, ces précieuses dépouilles. Fut-il mort plus glorieuse et plus heureuse!

III. — *Nous devons désirer pour nous une mort semblable.* — Telle fut la mort admirable de S. Joseph, mort plus désirable que la plus heureuse vie! mort enviée des anges eux-mêmes, si les anges pouvaient mourir! Qui nous donnera de mourir ainsi? Nous serons un jour aux prises avec cette inexorable nécessité; nous aurons beau user de la nourriture la plus délicate, prendre toutes les précautions imaginables, employer les meilleurs médecins, nous n'échapperons pas à l'arrêt fatal. Il faut mourir! C'est la loi commune. Qui que nous soyons, quoi que nous fassions, il y aura un jour ou une nuit qui sera pour nous notre dernière nuit ou notre dernier jour. Il viendra un moment où nous quitterons ces biens, cet or, cet argent, auxquels nous sommes si attachés et pour lesquels nous nous sommes imposés tant de sacrifices. Il arrivera un moment où nos parents et nos amis se désoleront à nos côtés; un moment où nous sortirons de nos maisons pour n'y plus rentrer et où nous entrerons dans la tombe pour n'en sortir qu'au dernier jugement; un moment, enfin, où, tandis qu'en un clin d'œil notre âme comparaîtra devant Dieu, pour lui rendre compte de l'usage qu'elle aura fait de ses facultés, ce corps que nous idolâtrons, glacé par la mort, froid, inanimé, deviendra pour tous, même pour ceux qui semblent nous affectionner davantage, un objet d'effroi et d'horreur, quelque chose, selon l'énergique expression de Tertullien, qui n'a de nom dans aucune langue. Quelle sera notre situation à cette heure suprême? Ne nous y trompons pas : telle vie, telle mort. Si nous vivons constamment dans le péché, si nous ne faisons rien pour Dieu, si nous sommes, comme le figuier de l'Évangile, des êtres nuls et stériles, notre mort sera celle des réprouvés : mort affreuse, épouvantable, mort sinistre et pleine de terreurs! Ah! rentrons au plus tôt en nous-mêmes; réconcilions-nous à l'instant avec Dieu et vivons chaque jour comme si nous devions mourir demain. De cette manière, nous mourrons de la mort des élus, de la mort des justes, et, toute proportion gardée, de la mort de S. Joseph. Est-il sur la terre quelque chose de plus désirable qu'une mort semblable?

III. — LE JUGEMENT

I. — *Quel a été le jugement de Dieu à l'égard de S. Joseph.* — Après sa mort, S. Joseph, comme toute créature raisonnable, paraît au jugement de Dieu. Mais il a pour juge celui dont il a été ici bas le serviteur, celui dont il a été le coopérateur dans l'œuvre de la Rédemption. Quels motifs de confiance pour lui ! Il est vrai que, quand un mortel injustement accusé paraît devant le tribunal des hommes, quelque assuré qu'il soit de son innocence, il tremble encore, à cause des faiblesses humaines qu'il reconnaît chez les juges : mais S. Joseph n'avait rien de tout cela à craindre devant le tribunal suprême, vu que le juge qui y siège est la justice clairvoyante et la sainteté même, laquelle ne peut tromper ni se tromper. D'ailleurs S. Joseph, étant chargé, comme il l'était, de vertus, de grâces et de bonnes œuvres, ne devait et ne pouvait pas craindre les jugements de celui qui a fait de l'humble charpentier de Nazareth, le ministre de ses dispensations providentielles. Quels motifs de confiance ! S. Joseph paraît donc devant le tribunal de son Dieu ; il y paraît chargé de vertus, de grâces et de bonnes œuvres ; il y paraît, non comme un criminel, mais comme un triomphateur : triomphateur de l'orgueil par son humilité profonde, triomphateur de la chair par son inviolable chasteté, triomphateur du monde par son détachement de toutes choses, triomphateur du démon par sa sainteté. Aussi, le jugement de Dieu à son égard était-il moins un jugement, qu'une attestation éclatante de ses mérites et de ses bons services. Il est accueilli par le souverain Juge avec miséricorde, mansuétude et allégresse. C'est un joyau de plus, et le plus brillant de tous dans l'écrin céleste. C'est un élu de plus, et le plus glorieux de tous dans la demeure du père. Quelle consolation pour notre saint patron !

II. — *Quelle a été la sentence portée par Dieu sur la vie de S. Joseph.* — Est-il besoin de le dire ? cette sentence est tout entière dans l'Évangile ; elle se résume dans ces paroles : « Venez, bon et fidèle serviteur, venez, le béni du Père ! venez prendre possession de ce royaume éternel que vous avez mérité par la sainteté de vos mœurs et la perfection de votre âme ! venez recevoir la couronne immortelle qui vous a été préparée par la main des anges ! » Fut-il sentence plus douce, plus consolante et plus glorieuse ? Il a été surnaturellement révélé à de saintes âmes, dignes de foi, qu'après son jugement l'âme du chaste époux de Marie descendit dans les limbes et alla porter aux patriarches, aux prophètes et aux justes de

l'ancienne Loi, le premier message de la bonne nouvelle, leur annonçant l'arrivée du Messie, l'époque prochaine de leur délivrance, et, dès que la Rédemption aurait été accomplie par la douloureuse Passion du Verbe fait chair, leur entrée triomphante dans le ciel à la suite de Jésus, Roi du ciel et de la terre. Félicitons S. Joseph de ce glorieux privilège.

III. — *Fruits que nous devons retirer de cette méditation.* — Nous paraîtrons un jour, nous aussi, devant le tribunal de Dieu. Quelle sera notre sentence? Elle sera ce que nous l'aurons faite par notre vie et par nos œuvres. Si nous paraissons devant le souverain Juge, comme S. Joseph, en vainqueurs du monde, de la chair et du démon, revêtus de grâces, de mérites et de bonnes actions, la sentence nous sera favorable, et nous n'aurons pas à redouter la colère de celui qui sonde les reins et les cœurs. Nous pourrons nous approcher de lui sans crainte et avec confiance. Mais attendons-nous à une sentence terrible, à un jugement inexorable, si nous vivons selon les maximes d'un monde pervers et corrompu, et si la mort nous surprend en état de péché. Notre sentence dépend donc de nous-mêmes.

Que cette alternative soit désormais pour tous un sujet de salutaires réflexions et d'utiles améliorations!

IV. — LA RÉSURRECTION

I. — *Opinion des saints Docteurs sur cette résurrection.* — Parmi les plus célèbres serviteurs et panégyristes de S. Joseph, tels que S. Bernard, S. Thomas, S. François de Sales, Gerson, Suarez, le P. Giry et tant d'autres, il en est beaucoup qui pensent que notre Patriarche suivit le Sauveur montant au ciel, non seulement en âme, comme les autres justes de l'Ancien Testament qui attendaient la Rédemption dans les limbes, mais en corps et en âme; et l'Église n'a pas contredit cette opinion. S. Bernardin de Sienne l'a solennellement émise dans ses *Sermons :* « Oui, » dit-il, « Joseph est ressuscité avec son fils adoptif : car il était juste que ceux qui avaient mené sur la terre une vie si riche en tribulations, régnassent ensemble en corps et en âme dans la gloire, où la vie n'est plus qu'amour. » Le savant Gerson a prononcé ces remarquables paroles dans un sermon sur la Nativité de Marie : « Nous lisons, dans l'Évangile, que, quand Jésus eut expiré, plusieurs corps de saints se levèrent, et, sortant de leurs tombeaux, après leur résurrection, vinrent dans la ville sainte et apparurent à plusieurs. Quelle est l'âme sincèrement pieuse qui hésitera à croire que Joseph ne fut pas du nombre de ces ressuscités

et qu'il apparut à son épouse bien-aimée et la consola ? » S. François de Sales, qui n'a point manqué d'examiner cette opinion sérieusement, s'est rangé parmi ces pieux personnages et a exprimé son sentiment à ce sujet, d'une manière admirable dans son *Traité de l'amour de Dieu*[1], et dans son premier sermon sur la fête de l'Assomption de la très sainte Vierge. Nous pouvons donc croire, sans témérité, que S. Joseph est ressuscité avec Jésus, et qu'il est monté au ciel avec lui, pour y recevoir la sublime récompense due à ses ineffables mérites.

II. — *Convenance de cette résurrection.* — On peut regarder l'élévation de l'ancien Joseph, le fils de Jacob, comme une figure du triomphe du père nourricier de Jésus. Après avoir revêtu le premier de fin lin, lui avoir mis son anneau au doigt et passé un collier d'or autour du cou, Pharaon le fit conduire sur le char qui suivait le sien, et un héraut reçut l'ordre de crier que tous eussent à fléchir le genou devant lui. Quand Jésus monta glorieusement au ciel, assis sur un nuage comme sur un char de triomphe, Joseph, couronné d'honneur et de gloire, le suivit sur un second nuage et reçut des chœurs angéliques les hommages que lui avait destinés celui qui voulut que désormais son trône seul s'élevât au-dessus du trône du saint Patriarche.

Il était, du reste, de toute convenance que S. Joseph accompagnât son divin Fils Jésus au ciel le jour de son Ascension. En effet, l'homme qui avait guidé le Messie dans son exil en Égypte, qui l'avait mené à Jérusalem, qui avait dirigé constamment ses pas divins pendant son enfance et son adolescence, ne devait-il pas le suivre dans son triomphe? Jésus aurait ressuscité sa très sainte mère quelques jours après sa mort, et il aurait abandonné les glorieux restes de son père adoptif à l'horreur du tombeau jusqu'à la fin des temps !... Pareille hypothèse n'est pas admissible. Non, Jésus-Christ, qui surpasse infiniment toutes les créatures en générosité, n'aura pas abandonné à la corruption le corps virginal de celui qui, pendant trente ans, s'est consumé au service de son adorable personne. Nous croyons, avec amour, que, par un privilège tout spécial, il l'a fait participer à sa triomphante résurrection.

III. — *Fruits que nous devons retirer de cette méditation.* — Nous ressusciterons un jour, cela est de foi : mais comment ressusciterons-nous ? Notre résurrection sera-t-elle glorieuse ou ignominieuse ? Hélas ! il en sera de notre renaissance comme de notre mort : elle sera conforme à nos œuvres. Quel malheur

1. Livre VII, ch. XIII.

pour nous, si nous devions ressusciter en réprouvés ! Il dépend de chacun de rendre sa résurrection glorieuse, en pratiquant la vertu, gardant la chasteté, sanctifiant ses sens par la mortification, purifiant sa conscience par la pénitence et fortifiant son âme par la sainte communion, gage assuré de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse.

N'oublions pas que si le corps de S. Joseph, devant lequel le ciel s'incline aujourd'hui, est ressuscité glorieux, ce n'est qu'après avoir passé par le creuset des épreuves les plus amères. Ainsi, notre corps n'arrivera au bonheur de la résurrection, qu'autant qu'il aura été purifié par les souffrances et les contradictions.

Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice de Jésus-Christ, car ils posséderont Dieu dans le ciel, et, au jour de la résurrection, leurs corps brilleront comme les astres du firmament [1]. Prions S. Joseph de nous obtenir cet ineffable privilége.

Pour le mériter, recevons avec résignation, même avec amour et reconnaissance, les épreuves qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, ou qui nous viennent de la part de ses créatures.

Vingt-deuxième jour.

SAINT JOSEPH AU CIEL [2]

Nemo natus est in terra... sicut Joseph
Joseph n'a pas eu son semblable sur la terre. (Eccli., XLIX, 16-17.)

Le Saint Esprit dit ces paroles, en faisant l'éloge du premier Joseph, élevé à la plus haute dignité de l'Égypte; et nous pouvons les appliquer justement à S. Joseph, choisi pour gouverner la Famille de Dieu sur la terre.

Si nous voulions, dans l'éloge de ce glorieux Saint, imiter les panégyristes profanes, ayant à parler de l'incomparable S. Joseph, la fleur des hommes vierges, l'homme des patriarches, le chef de la Famille de Dieu sur la terre, la troisième personne de la Trinité créée, l'époux très chaste de Marie, le père légal et nourricier de Jésus-Christ, nous irions chercher une partie de sa gloire dans les superbes mausolées des rois de Juda dont il est descendu ; nous rappellerions le souvenir de tous les princes qui ont régné si glorieusement sur le trône de David, et qui ont été ses ancêtres; nous dirions que le

1. Matth., V, 10-13. — 2. Par le R. P. Texier, S. J.

sang de Joseph a coulé dans les veines de ces patriarches, de ces princes des prêtres, et de ces juges des peuples, la gloire et l'honneur d'Israël.

Je louerais les qualités excellentes de son esprit, puisque Dieu l'a jugé capable d'être le plus grand ministre d'État qui ait jamais été, et de le servir dans la conduite et dans le maniement des affaires les plus importantes qu'il ait eues hors de soi-même.

Je décrirais les perfections et les beautés de son corps, qui ont été si accomplies, que plusieurs docteurs assurent que Jésus, le plus beau des enfants des hommes et la beauté incarnée, lui ressemblait dans tous les traits et tous les linéaments du visage.

Ces qualités sont illustres, et ces avantages, très considérables : mais j'aimerais mieux, si j'avais des pensées assez fortes et des expressions capables de le rendre, vous expliquer les rapports particuliers et admirables qu'a eus S. Joseph avec les trois personnes de l'adorable Trinité, et les saintes et divines alliances qu'il a eues avec Dieu dans l'ordre de l'union hypostatique.

Je laisse ces considérations élevées, pour parler de ces augustes qualités que l'Écriture donne à S. Joseph, époux très chaste de Marie et le père légal et nourricier de Jésus. Ces deux qualités, qui sont les sources inépuisables de toute la gloire de ce Saint ; ces deux titres incommunicables, qui sont le fondement de toutes les louanges qu'il mérite, feront les deux parties de son éloge. Dans chaque partie nous ferons trois choses :

1° Nous remarquerons les belles dispositions de la nature et de la grâce que Dieu a mises dans ce Saint.

2° Nous tâcherons de concevoir quels ont dû être les accroissements de ses vertus, dans l'exercice de ces charges augustes.

3° Nous verrons l'honneur et la gloire dont ces deux dignités l'ont couronné.

Vierge sainte ! vous êtes intéressée dans cet éloge, puisque votre mérite est la mesure et la régle de celui de S. Joseph ; c'est à vous, s'il vous plaît, de nous obtenir du Saint Esprit, votre Époux invisible, l'estime que nous devons avoir de votre époux visible : nous vous le demandons en vous saluant avec l'ange : *Ave, Maria.*

I. — C'est la doctrine de l'Église, fondée sur les témoignages exprès de la sainte Écriture et sur le sentiment commun des Pères, que le mariage contracté entre Joseph et Marie, c'est-à-dire entre deux vierges, vierges par vœu et par état, vierges de corps et d'âme, vierges de pensées, de paroles et d'actions, est un véritable et légitime mariage, inspiré de Dieu et confirmé par ses miracles.

Le mariage de Joseph et de Marie est d'autant plus véritable et plus accompli, qu'il n'est point fondé, dit Hugues de Saint-Victor, sur la concupiscence, mais sur les seuls liens de la charité surnaturelle et divine : *Tanto sanctius, ac verius conjugium quod in solo caritatis vinculo, et non concupiscentia carnis fundatum est.* Si l'on demande, dans les personnes qui contractent, l'uniformité des volontés et un amour mutuel qui unisse les cœurs, jamais cette conformité ne s'est trouvée si parfaite qu'entre Marie et Joseph, jamais cœurs plus étroitement unis, puisque, comme dit l'abbé Rupert, le Saint Esprit n'a pas été seulement la cause de ce mariage angélique, mais, après avoir allumé dans ces deux cœurs la flamme de l'amour le plus pur et le plus chaste qui fût jamais, il a été lui-même l'amour conjugal et le lien indissoluble qui les unit : de sorte que, si les autres époux sont deux dans une même chair, comme dit l'Écriture sainte, *erunt duo in carne una*, Joseph et Marie sont deux dans un même esprit, c'est-à-dire dans l'Esprit divin qui est le nœud sacré du Père et du Fils dans l'adorable Trinité : *Spiritus sanctus amborum conjugalis amor, et in ambobus residens.* Ces principes une fois établis, il faut remarquer que ce mariage, le plus parfait qui fût jamais, et dont Dieu même a été l'auteur, n'a pas été privé de cette qualité qui, au jugement de tous les sages, est nécessaire pour rendre un mariage accompli : savoir la ressemblance des personnes.

Lorsque Dieu voulut donner une femme au premier homme, et nous donner, dans le paradis terrestre, l'idée et le modèle du premier mariage, il jugea qu'elle devait lui être semblable : *Faciamus ei adjutorium simile sui.* Et lorsque nos rois veulent marier leurs favoris à quelque riche héritière, ou bien à quelque princesse, ils les enrichissent auparavant par les effusions de leurs libéralités, et les élèvent aux charges les plus honorables de leur État. Il était donc à propos que Dieu, étant l'auteur de ce mariage et ayant choisi S. Joseph, par une providence particulière, pour être l'époux de Marie, la plus noble et la plus riche héritière qui fût jamais, l'élevât auparavant si haut, par la communication de ses grâces, qu'il eût un rapport de ressemblance avec Marie. C'est la doctrine du savant chancelier de l'Université de Paris : *Ita decuit ut Joseph tanta prerogativa polleret, quæ similitudinem et convenientiam exprimeret talis sponsi ad talem sponsam.*

Ces deux fondements étant établis, que Dieu a choisi Joseph pour être le véritable époux de Marie et pour avoir avec elle une ressemblance admirable d'époux à épouse, considérons maintenant les dispositions des grâces que Dieu lui aura communiquées pour ce sujet, et disons déjà avec admiration :

O Dieu ! quel doit être cet homme qui a de la ressemblance avec celle devant qui la perfection achevée de tous les saints n'est qu'un atôme ! Quelle doit être la grandeur de celui qui doit n'avoir qu'un même cœur avec Marie, devant laquelle les plus hautes intelligences du paradis s'abaissent et reconnaissent qu'elles n'ont rien qui puisse entrer en comparaison avec ses perfections et ses prérogatives ! Mais en quoi consiste cette ressemblance ? Elle consiste, dit S. Bernardin de Sienne, en ce que, comme Marie est unique et sans égale parmi les vierges, *Virgo singularis*, ainsi Joseph est l'incomparable parmi les hommes. C'est de lui que nous pouvons affirmer ce que l'Écriture a dit d'un autre Joseph qui n'était que son ombre : *Nemo natus est in terra sicut Joseph.*

Nous avons donc des raisons bien fortes qui nous persuadent qu'il n'y a rien d'illustre dans la noblesse, rien de beau dans les corps, rien de sublime dans les esprits, rien de parfait dans les vertus, rien, en un mot, d'admirable dans l'ordre de la nature et de la grâce, que Dieu, en vue de ce mariage, n'ait accordé à Joseph pour le rendre digne époux de Marie.

Oui, pour moi, je fais profession de croire, dit S. Bernardin, qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais d'homme aussi pur que Joseph, qui a gardé la virginité la plus parfaite, aussi humble dans la soumission de son esprit, aussi ardent et aussi embrasé dans l'amour de Dieu, aussi élevé dans la contemplation, aussi zélé pour le salut des âmes, et aussi fidèle dans l'exécution des volontés de Dieu : *Credo Josephum fuisse mundissimum in virginitate, profundissimum in humilitate, ardentissimum in caritate, altissimum in contemplatione, ut esset in adjutorium simile Virgini.*

Ce fut en vue de ce saint mariage que Joseph devait contracter avec Marie, plus pure que les anges, que Dieu lui accorda, au sentiment du cardinal Tolet, de Gerson, de Suarez et de plusieurs autres célèbres docteurs, trois grands et signalés privilèges : le premier, d'être sanctifié dès le sein de sa mère ; le deuxième, d'être confirmé en grâce et préservé du péché ; le troisième, que Dieu, pour affermir sa pureté et son innocence par un principe intérieur et permanent, avait éteint en lui le foyer du péché, comme on parle dans l'École. Ensuite de quoi l'appétit sensuel demeurait parfaitement assujetti à la raison, la corruption de la nature était guérie, les inclinations vers les objets sensibles étaient réglées, en un mot, l'esprit était aussi calme, aussi paisible dans son corps, que s'il n'eût point été de chair. *Nemo natus est in terra sicut Joseph* : jamais personne n'a été aussi avantageusement rétabli dans la meilleure partie des droits de l'état d'innocence, que Joseph.

Voilà déjà de grandes choses, et cependant ce ne sont encore que les dispositions requises, par une nécessité de bienséance, pour faire un digne époux de Marie. Comment pourrons-nous donc expliquer les suites glorieuses de ce divin mariage?

Il y a deux choses à considérer dans ces suites : 1° l'accroissement de sa sainteté ; 2° l'élévation de sa dignité. Si une seule visite de Marie portant le Saint des saints remplit autrefois la maison de Zacharie de bénédictions; si les seuls regards de cette Reine des vertus avaient tant d'efficacité, au rapport de S. Denis, qu'ils jetaient dans l'âme des plus grands pécheurs l'amour du bien et la haine du mal ; si le mari infidèle, dit S. Paul, est sanctifié par la femme fidèle, quels effets admirables de sanctification, quelle consommation en toutes sortes de vertus doivent produire, dans une âme parfaitement disposée, comme l'était celle de S. Joseph, non seulement une visite ou les regards de Marie, mais les entretiens familiers, les conversations intimes, et les sacrés colloques embrasés d'amour de cette sainte épouse avec ce saint époux, l'espace de trente années !

Pour moi, dit un savant docteur, je crois que Marie inspirait la grâce et la sainteté à Joseph par tous les regards de ses yeux, par toutes les paroles qui sortaient de sa bouche, par toutes ses actions, qui étaient des exemples d'une vertu consommée : *Maria, gratiam Josepho, vultu, voce, vita et continua conversatione, per tot annos afflavit.*

Nous avons juste sujet de croire qu'après Jésus, Joseph a eu la meilleure part dans les affections de Marie. Trois choses l'obligeaient à cet amour singulier :

1° Les ordres de Dieu et sa divine volonté qui lui était marquée par le choix que sa providence avait fait.

2° La qualité d'époux demandait avec justice toutes les tendresses de son cœur.

3° Les rares vertus et la sainteté éminente qu'elle reconnaissait en lui, la portaient à avoir plus d'amour pour celui que Dieu avait rendu plus aimable par ses grâces et ses dons extraordinaires.

Or, l'amour de Marie, aussi bien que celui de Jésus, ne tendait qu'à la sanctification de l'âme et à la perfection des vertus. C'est pourquoi il faut dire que Marie, ayant aimé Joseph plus que toutes les autres créatures, aura désiré et procuré sa sainteté avec des passions plus fortes que celles qu'elle a pu avoir pour tous les autres saints. Et puisque d'ailleurs les désirs de Marie sont toujours exaucés auprès de Dieu, et que rien ne lui est refusé, il s'ensuit qu'elle aura rendu cet époux tel que son esprit le concevait, et que son cœur le souhaitait.

Cette trésorière des grâces et cette sage dispensatrice des dons de Dieu aura-t-elle été plus libérale qu'envers cet époux si bien disposé à les recevoir ? dit S. Bernardin de Sienne. Pour moi, je regarde Marie comme un profond océan rempli de la plénitude de Dieu même, qui se décharge incessamment dans le cœur de Joseph, et qui le remplit de bénédiction autant qu'il en est capable. Et comme le sein de cette belle âme allait toujours se dilatant et s'augmentant, *Joseph filius accrescens*, aussi les effusions et les épanchements de Marie s'augmentaient toujours : *Credo quod beata Virgo totum thesaurum cordis sui quem Joseph recipere poterat, ei liberalissime exhibuit.*

Voyons, en troisième lieu, l'honneur et la gloire qui lui reviennent de ce sacré mariage. Le mariage est une donation mutuelle par laquelle les deux parties qui contractent se donnent l'une à l'autre, corps, volontés, affections, biens, et tout ce qui peut leur appartenir. De là vient que les avantages de l'un font les avantages de l'autre : ainsi une bergère qu'un roi épouserait porterait la qualité et la couronne de reine ; et quiconque épouse l'héritière d'un royaume entre en même temps en jouissance de ses droits et de son autorité sur cet État. Il suit de ce principe, que Joseph ayant épousé, par les ordres de Dieu, l'Impératrice du ciel et de la terre, la Princesse des hommes et des anges, il est en même temps appelé, en qualité d'époux, au domaine que son épouse a sur tout le monde et sur toutes les créatures.

Portons cette pensée encore plus haut, et disons que la bienheureuse Vierge étant élevée à la suréminente dignité de mère de Dieu et de véritable Épouse du Saint Esprit, elle entre dans une bienheureuse participation de biens avec Dieu : les richesses immenses et les trésors infinis du Verbe incarné sont à Marie, puisque les biens du fils sont à la mère. Or, Joseph, en qualité de véritable époux, entre dans une parfaite communauté de biens avec Marie : il entre donc nécessairement en participation des biens de Dieu. Ce qui est au Fils de Dieu est à Marie ; ce qui est à Marie est à Joseph ; ainsi, ce qui est au Fils de Dieu est à Joseph, avec cette différence, néanmoins, que ces biens de Dieu appartiennent au Fils de Dieu, essentiellement, nécessairement et par droit de nature, et à Joseph, seulement par privilége, par choix de Dieu et en considération de Marie : il reconnaît qu'il entre dans la famille de Dieu et dans cette riche et bienheureuse société, non pas de son chef, mais du chef de sa femme, et seulement par les droits de cette riche épouse.

C'est donc par ce sacré mariage que se forme cette chaîne précieuse, ou, pour mieux dire, ce sacré nœud, qui lie étroite-

ment Jésus, Marie et Joseph ; que ce qui appartient à l'un peut être approprié aux autres : nœud auguste et sacré, qui fait de ces saintes personnes une petite trinité créée, la plus parfaite image qui puisse être, sur la terre, de la Trinité divine et incréée.

Comme le Père éternel communique son essence et tous ses riches attributs, par voie de génération, à son Fils, et que le Père et le Fils, par voie d'amour et de volonté, communiquent cette même essence au Saint Esprit, ainsi, en quelque façon, dans cette sainte Famille, Jésus communique ses biens et ses richesses à son unique mère ; et ensuite Jésus et Marie, par l'amour naturel dont ils chérissent S. Joseph plus que tout le reste des hommes, lui communiquent les trésors de leurs biens infinis. *O veneranda trinitas, Jesus, Maria et Joseph!* s'écrie le dévot Gerson. O trinité créée, ô trinité visible, trinité temporelle, caractère parfait, tableau animé, image vivante de la Trinité increée, invisible et éternelle!

Ce qui relève davantage la gloire de S. Joseph, c'est qu'encore qu'il rende ses hommages à la grandeur de Jésus, et qu'il reconnaisse Marie comme la source de son bonheur, néanmoins, à cause de ce mariage, il est par office le chef de cette auguste Famille, puisque, selon les paroles de S. Paul, c'est une loi inviolable que le mari doit être le chef de sa femme: *Caput mulieris vir.*

C'est aussi à S. Joseph que s'adressent les ambassadeurs du Ciel; c'est à lui que Dieu se communique dans le sommeil, pour l'avertir de sauver son Fils de la cruauté d'Hérode, ou de le ramener de l'Égypte; c'est à lui qu'on déclare le nom que l'on doit imposer à cet adorable Enfant. En un mot, Dieu le traite en toute chose comme le chef de la famille et le maître de la maison. La bienheureuse Vierge lui rendait en toute chose ses respects et ses soumissions, et reconnaissait en lui l'autorité de Dieu qui la gouvernait: de sorte que celle qui voit toute la céleste hiérarchie prosternée devant son trône, en qualité de mère de Dieu, celle que tout l'enfer redoute, que tout l'univers respecte, à qui les rois se font gloire de consacrer leurs États, celle-là même faisait profession, hautement et publiquement, de rendre à Joseph tout l'honneur et toute l'obéissance qu'une femme doit à son mari, et de l'appeler son seigneur.

N'est-ce pas en faveur de ce chaste époux que s'accomplit par excellence la promesse du Saint Esprit, dans l'Ecclésiastique, qu'on donnera à l'homme juste, pour récompense de ses saintes actions, une femme accomplie et douée de toutes sortes de vertus? *Pars bona, mulier bona, in parte timentium Dominum, dabitur viro pro factis bonis*[1]. Jamais homme plus juste que

1. Eccli., XXVI, 3.

Joseph, jamais homme qui ait eu plus de crainte et plus d'amour de Dieu; aussi jamais homme n'a eu une femme si parfaite et qui lui servît si véritablement de couronne : *Mulier diligens corona est viro suo*[1].

Agréez que je me serve ici d'une belle pensée que me fournit sur ce sujet S. Basile de Séleucie. Ce grand serviteur de Marie dit qu'un jour, étant en peine d'exécuter le dessein qu'il avait formé de façonner une couronne pour mettre sur la tête de Marie, qu'il honorait comme sa reine et sa souveraine, il ouït une voix qui lui dit dans son cœur: *Vis coronam tanta Virgine dignam texere, accipe florem Jesse, collige lilium campi: perfectum laudis diadema contexes paucis his verbis: Maria de qua natus est Jesus :* Voulez-vous faire une couronne digne de Marie, ne cueillez point d'autres fleurs que la Fleur de Jessé et le Lis des campagnes; n'employez point d'autres perles que cette perle précieuse qui est sur la terre l'ombre de la Divinité, c'est-à-dire ne cherchez et n'employez, en un mot, que Jésus; c'est le seul fils qui peut être la digne couronne de sa mère.

Je puis bien dire la même chose en parlant de S. Joseph: pour la couronne de tout l'honneur et de toute la gloire dont une pure créature est capable, nous n'avons qu'à lui faire part de la gloire de son épouse. Et si S. Grégoire de Nazianze, dans l'oraison funèbre de sa sœur, sainte Gorgonie, disait que pour faire l'éloge achevé de son mari, c'était assez de dire qu'il était le digne mari d'une femme si parfaite et si sainte, *Vultis uno verbo virum describam? Vir erat illius, nec enim scio quid amplius dicere necesse sit*, j'ai infiniment plus raison de dire qu'il semble que nous avons dit tout ce qui peut se dire à la louange de S. Joseph, quand nous l'avons appelé le digne époux de Marie. Je me trompe : ce titre auguste ne fait que la moitié de son diadème, et, pour achever sa couronne, je dois expliquer les autres merveilles qui sont comprises dans ces paroles: *Joseph, virum Mariæ de qua natus est Jesus.*

Après avoir montré que la gloire de Marie a été communiquée à Joseph, je dois faire voir qu'il a eu part à celle de Jésus, à cause des étroites et saintes alliances qu'il a avec ce Dieu fait homme, en qualité de père légal et nourricier.

II. — Les pères ont ordinairement trois rapports avec leurs enfants: 1° un rapport de puissance et d'autorité; 2° un rapport de secours et de providence; 3° un rapport d'amour. Rapport de puissance : ils les produisent; rapport de secours : ils les élèvent et les nourrissent; rapport d'amour, ils les aiment et ils s'aiment en eux, les considérant comme une partie d'eux-

1. Prov., XII, 4.

mêmes. Le Père éternel a ces trois rapports avec Jésus-Christ, son Fils unique et naturel.

Lorsqu'il choisit Joseph pour être le digne époux de Marie, et que, par ce choix, il le fait le chef de cette auguste Famille, il lui communique tous ses rapports qu'il a essentiellement avec Jésus, afin qu'il tienne visiblement sa place et qu'il y fasse l'office de père. Il lui donne la puissance paternelle sur Jésus, un soin et une sage prévoyance pour Jésus, une tendresse et un amour particulier pour Jésus.

Disons encore qu'il est vrai que Joseph n'a contribué en rien à la génération de Jésus, qui a été formé du pur sang de Marie par l'opération du Saint Esprit, suivant la parole de l'ange: *Quod in ea natum est, de Spiritu sancto est:* mais que cette auguste qualité de père lui appartient par trois sortes de droits: *Jure fœderis, jure donationis, jure acquisitionis:* droit d'alliance, droit de donation, droit d'acquisition.

1° Il est père de Jésus par un droit d'alliance, nous venons de l'expliquer. Puisque Joseph a été le véritable et légitime époux de Marie, il a eu un juste domaine sur le corps de Marie; d'où il suit que Jésus a été formé et qu'il est né d'une chair qui lui appartenait: il peut donc le regarder comme une fleur qui est née dans son parterre, un fruit qui procède d'un arbre qui est à lui, un trésor qu'il rencontre au milieu de son fonds. Quelques docteurs appuient encore ce droit de Joseph sur Jésus par ce principe des jurisconsultes: *Quod solo nascitur vel ædificatur, sub illius dominium cadit cujus est solum.* Joseph peut regarder Jésus comme sien, parce que cette humanité, ce riche palais où habite corporellement la divinité du Verbe, a été bâti et élevé sur un fonds qui est à lui.

2° Il est père de Jésus par la donation qui lui en est faite, puisque les trois volontés qui ont donné Jésus au monde, qui sont la volonté du Père: *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret;* la volonté du Fils qui s'est donné lui-même: *Tradidit semetipsum pro me;* la volonté de la Mère, qui a consenti à la formation de Jésus dans son sein: *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum;* ces trois volontés, dis-je, se sont unies et accordées pour donner à Joseph la qualité de père.

Le Père lui a fait part de sa paternité, en le choisissant et l'associant pour exercer visiblement envers son Fils les fonctions et l'office de père; et, parce qu'il ne lui a pas communiqué la fécondité, comme il l'a communiquée aux autres hommes qu'il rend pères, puisque la virginité de Joseph le rend stérile, il a voulu suppléer à cela par un privilège sensible, faisant que le Saint Esprit, qui est l'auteur de la conception de Jésus dans

les flancs de Marie, ne soit point appelé le père de Jésus, et laissant ce nom à S. Joseph.

La bienheureuse Vierge communique aussi une partie de son pouvoir et de son autorité à S. Joseph. Elle était père et mère de Jésus, puisque Jésus n'avait point de père sur la terre; elle fait part à son époux de cette surabondance de droit; elle partage ces deux noms, et, se contentant de la qualité de mère, elle cède à S. Joseph celle de père : *Ecce ego et pater tuus.*

Jésus, enfin, joignant sa volonté à celle de Dieu et de Marie, se donne soi-même à S. Joseph en le reconnaissant comme son père et en l'appelant mille et mille fois son père. Puisque les paroles de Jésus-Christ sont effectives, c'est-à-dire qu'elles font ce qu'elles signifient, comme celles-ci : « Ceci est mon corps, » Jésus, en appelant Joseph « son père », le rend tel, d'une manière admirable : si bien que, par un ordre tout contraire à celui qui se garde dans le monde, où les pères adoptent les enfants, ici, dans cette sainte Famille, c'est l'Enfant Jésus qui adopte Joseph et qui le prend pour son père.

3° Cette auguste qualité lui appartient encore à titre d'acquisition, puisqu'il s'est acquis un véritable droit sur la vie de Jésus, en qualité de son père nourricier et de son Sauveur. Comme Marie a contribué de son sang pour communiquer à Jésus une nouvelle vie, aussi Joseph a contribué de ses sueurs pour lui conserver cette vie; c'est par son travail et par son industrie que celui qui nourrit toutes les créatures a reçu les aliments et l'entretien nécessaires pour la conservation de sa vie.

Voyez encore cet homme incomparable, qui, exécutant les ordres de Dieu, prend Marie et Joseph, et les emmène dans l'Égypte, pour soustraire ce cher Enfant à la persécution d'Hérode. N'est-il pas vrai que Jésus veut être ainsi redevable de sa vie à Joseph, et qu'il veut qu'il soit Joseph, c'est-à-dire Sauveur à son égard? C'est témoigner assez qu'il veut le regarder comme son père.

Élevons maintenant nos pensées sur ce riche fondement de la paternité de Joseph, pour nous former quelque juste idée, s'il est possible, des grâces qui lui auront été données pour le disposer à cette haute et incomparable dignité.

Si le raisonnement de S. Paul est bon, comme nous n'en doutons pas, lorsqu'il prouve l'excellence de Jésus par-dessus tous les anges par la noblesse de son nom, *tanto melior Angelis effectus, quanto præ illis differentius nomen hæreditavit*[1], quelle estime ne doit-on pas faire de S. Joseph, qui porte avec justice le nom de père d'un Dieu, et qui, après avoir été associé par le Père éternel, comme nous avons vu, a pu dire, parlant à un

1. Hebr., I, 4.

même Fils : *Ego ero illi in patrem, et ipse mihi erit in filium :* Je lui servirai de père, et il m'obéira comme un fils.

S'il est vrai, selon S. Thomas, que les Apôtres ont reçu des grâces plus avantageuses, parce qu'ils étaient plus proches de Dieu et plus immédiatement unis à celui de la plénitude duquel nous avons tout reçu, quelle doit être l'abondance des grâces de S. Joseph? Après Marie, qui est-ce qui a eu plus de rapports et plus d'union avec Jésus, que Joseph?

Si, comme dit ce même docteur, il arrive aux fidèles auprès de Dieu ce qui arrive aux officiers des princes de la terre, que ceux qui sont élevés aux premières charges ont de plus riches pensions et des appointements plus considérables, qui jamais, entre les créatures, après Marie, a eu des commissions si nobles et des charges si relevées, que celui qui a été le défenseur et, pour ainsi dire, l'ange gardien visible de Jésus.

Si Dieu, comme dit encore S. Paul, en donnant les charges, fournit en même temps les qualités nécessaires pour s'en bien acquitter, *qui facit nos idoneos ministros*, quelle maturité de jugement, quelle rare prudence aura-t-il données à cet homme choisi par sa sagesse, pour l'administration des plus grandes affaires qu'il ait jamais eues hors de lui, qui est de vaquer à la conservation et au salut temporel du Sauveur de tous les hommes! Quelle haute élévation d'esprit aura-t-il donnée à Joseph, qui devait pendant trente ans étudier à l'école de la Sagesse incarnée! mais surtout, quelle capacité de cœur, quelle étendue de volonté, quelle fécondité d'amour n'aura-t-il pas données à celui qui devait être l'autel vivant sur lequel devait reposer tout le feu de l'amour de Dieu renfermé dans la personne de Jésus!

Mais, si nous ne pouvons pas même comprendre les dispositions qu'il a eues pour cette haute paternité, comment comprendrons-nous le comble des grâces que ce Saint aura acquises dans l'exercice de cette éminente et aimable paternité?

Tous les Pères de l'Église ne parlent qu'avec ravissement, du bonheur qu'eut S. Jean l'Évangéliste, de reposer, au temps de la dernière cène, sur le sein de Jésus. Et combien de fois Joseph a-t-il tenu ce saint et adorable Enfant endormi entre ses bras! combien de fois cet Enfant s'est-il jeté sur lui-même dans son sein pour y prendre son repos!

Si les regards de Jésus faisaient fondre la glace et pénétraient le marbre des cœurs des publicains, des Madeleine et des pécheurs les plus obstinés, que devaient faire ces yeux divins sur le cœur le plus pur et le mieux disposé qui fût jamais!

Quelle sainte flamme, quel incendie, plutôt, s'allumait dans le cœur de Joseph, lorsque ses yeux et ceux de Jésus se rencon-

traient, et qu'ensuite de ses aimables regards, ce divin Enfant se lançait comme une flèche de l'amour divin dans le sein de S. Joseph ! lorsqu'il joignait à tout cela ses caresses, ses baisers, et tout ce qu'il peut y avoir de plus tendre dans l'amour le plus affectueux ! O Dieu ! s'écrie S. Bernardin de Sienne, quelle douceur et quelle violence du saint amour sur Joseph, quand il entendait ce petit Enfant, qui, d'un ton tout aimable, l'appelait cent fois le jour son père ! *O quam dulcedine audiebat Joseph balbutientem se patrem vocantem !*

Qui pourra maintenant exprimer les fortes impressions que faisait sur Joseph la vue continuelle des exemples puissants et divins de Jésus ? S. Zénon de Vérone disait que la conversation d'Abraham était une loi animée, capable d'instruire et de sanctifier tous les idolâtres : *Conversatio illius lex fuit. Fuerunt illi rationales animatæque leges.* C'est de la conversation toute sainte de Jésus, que cela se vérifie d'une façon particulière. Quelles instructions pour la sainteté ne reçut pas S. Joseph, pendant trente ans qu'il eut le bonheur de vivre avec Jésus !

Quels sentiments d'humilité, de pauvreté, de détachement de toutes choses, ne concevait pas ce Saint, lorsqu'il voyait un Dieu anéanti dans sa naissance sur une crèche, ou caché dans la boutique d'un charpentier !

De quel esprit et de quelle ferveur de dévotion n'était-il pas rempli lorsqu'il se mettait en prière à côté de Jésus, qu'il regardait quelquefois prosterné devant la face de son Père, et quelquefois levant les yeux vers le ciel avec un visage tout enflammé d'amour, ou lorsqu'il l'écoutait et l'entendait parler de Dieu d'une manière si haute, si relevée et si fervente ! Oh ! qu'il pouvait bien dire avec plus de vérité que les deux disciples : *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via*[1] ?

Quels progrès dans la grâce ne faisait pas celui dont les soins et les travaux n'avaient point d'autre but que de subvenir aux nécessités de Jésus !

Si le sang des pauvres que nous nourrissons par nos aumônes, dit S. Chrysostome, crie incessamment à Dieu et lui demande sa grâce pour nous, le sang adorable de Jésus, nourri par les sueurs et les peines de Joseph, ne demandait-il pas avec plus de force grâce sur grâce, et un accroissement de sainteté pour ce cher père nourricier ?

Je laisse à vos pieuses méditations de poursuivre ces pensées ; je voudrais, s'il me restait du temps, vous faire remarquer la sublimité de la gloire où cette admirable paternité a conduit S. Joseph.

Nous dirons tout en peu de mots, quand nous dirons avec

1. Luc., XXIV, 32.

S. Bernard : *Quod Deus homini obtemperet, humilitas sine exemplo! Quod Deo homo imperet, sublimitas sine socio :* Lorsque vous voyez dans cette sainte Famille un Dieu qui rend obéissance à un homme, dites que c'est une humilité sans exemple ; et quand vous voyez un homme qui commande à Dieu, et à qui Dieu obéit, dites que c'est une élévation sans pareille, et une si grande gloire, qu'il n'y en a jamais eu de semblable : *Sublimitas sine socio.* Quoi de plus surprenant que de voir un rayon éclairer son soleil, un astre conduire son ciel, un sujet devenir le souverain de son Maître !

Si, selon la maxime des plus éclairés jurisconsultes, le prince est d'autant plus grand et plus honoré, que les sujets qui lui obéissent sont grands, surtout en vertu et en mérite, *Quanto quilibet præest melioribus, tanto major ipse et honestior*, qui est-ce qui a jamais commandé à des sujets plus grands, plus nobles et plus saints que Joseph ?

Que les monarques de la terre se vantent tant qu'ils voudront de la multitude innombrable des peuples à qui ils commandent ; qu'ils se glorifient tant qu'il leur plaira de l'étendue de leur domaine : Joseph ne compte que deux sujets : mais l'un est Dieu, et l'autre, mère de Dieu.

Agréez que je finisse ce sermon par les paroles que disait autrefois Pharaon à ses sujets affligés de la famine : *Ite ad Joseph, et facite quidquid ipse dixerit vobis.* Allons à Joseph par les démarches du respect, de la dévotion et de la confiance : du respect, puisque Dieu ayant fait S. Joseph si grand, il veut aussi que nous l'honorions ; de dévotion et d'amour, pour imiter l'exemple même de Jésus, qui a aimé ce Saint d'un amour si singulier ; de confiance, puisque même il lui a confié la conduite de tout ce qu'il a eu de plus cher, Jésus et Marie ; mais surtout allons à Joseph pour apprendre la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Grands du monde, allez à Joseph ; et, à la vue d'un homme issu du sang des rois, qui est caché dans une boutique d'artisan, vous concevrez le sens de ces terribles paroles de Jésus-Christ : *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum :* que souvent ce qui semble si relevé aux yeux des hommes est abominable devant Dieu. Ambitieux, *ite ad Joseph*, allez apprendre l'humilite chrétienne, de l'homme le plus noble et le plus accompli, et, en même temps, le plus caché qui fut jamais. Avares, allez à Joseph, et il vous apprendra, par sa modération et par la paix qu'il possède dans son état, que les véritables riches ne sont pas ceux qui ont le plus de biens, mais qui sont les plus contents. Et vous, malheureux impudiques, qui pourrissez depuis si longtemps dans l'égoût de vos voluptés sensuelles,

adressez-vous à Joseph, prenez-le pour votre protecteur, et j'espère que l'odeur de ce beau lis qu'il porte en sa main chassera la corruption de vos mauvaises habitudes. Vindicatifs, colères, *ite ad Joseph*, allez apprendre la modération et la douceur, du plus débonnaire de tous les hommes. Pères et mères, adressez-vous à cet homme qui a l'honneur d'être le chef de la Famille de Dieu sur la terre, et demandez-lui qu'il vous obtienne la grâce de dresser et de conduire vos familles sur le modèle de la sienne, afin que vos enfants, par leur obéissance respectueuse, rendent hommage à la soumission de Jesus envers S. Joseph; que les femmes imitent la modestie, la prière et les vertus de Marie, et que les maris expriment dans leurs mœurs la douceur et la vigilance de S. Joseph.

Allons tous à Joseph, faisons ce qu'il nous dira. Nous ne lisons point dans l'Évangile qu'il ait parlé, mais il nous a instruits de la manière la plus forte et la plus éloquente, c'est-à-dire par ses exemples : attachons-nous à les imiter, afin que, l'ayant suivi sur la terre, nous soyons un jour avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il!

Vingt-troisième jour

POURQUOI LE CULTE DE SAINT JOSEPH

A ÉTÉ SI LONGTEMPS RÉSERVÉ [1]

Ce que l'Écriture nous dit de la vie des justes sur cette terre s'applique éminemment à la vie de l'Église marchant, à travers le désert et les luttes de ce monde, à la conquête de l'éternité. Le sentier qu'elle suit, ou plutôt le sillon qu'elle trace, est celui d'une lumière resplendissante dont les progrès toujours croissants ont pour terme la plénitude du jour parfait. Cela s'entend de son établissement, de sa doctrine et de son culte; cela s'entend également de sa dévotion. Non pas, comme le prétendent les hérétiques, qu'elle n'ait dès le principe toute la somme de vérité, toute la force d'expansion que nous lui voyons dans la suite; elle est toujours identiquement la même, et ce que l'on prend chez elle pour une innovation n'est qu'un développement. La montagne de Dieu, élevée au-dessus de toutes les collines, et vers laquelle doivent affluer les nations, n'est-elle pas une montagne grasse et fertile? Pourquoi donc la soupçonner de stérilité? Non, dans la série des siècles, l'Église ne fait que déployer les trésors de son abondance; c'est le soleil

1. Par M. l'abbé Deidier.

qui, possédant dès son lever toute sa lumière, projette des rayons plus ou moins brillants selon ses différentes positions dans l'azur du ciel. Depuis le Concile de Jérusalem jusqu'à celui de Trente ; depuis la célébration de l'auguste sacrifice à la lueur des flambeaux résineux des Catacombes, jusqu'à la dédicace de nos modernes cathédrales; depuis les écrits de S. Denis ou de S. Jean Climaque, jusqu'à ceux de S. Jean de la Croix, ou de S. François de Sales, on ne peut nier l'espace immense que le catholicisme a fait parcourir à son dogme, à sa liturgie et à sa théologie mystique. Il en a été de même pour ses pratiques de dévotion, et ici, contrairement à la marche de l'homme, il est allé de la circonférence au centre, d'où émanent tous les rayons.

Paraissant sur la terre, au milieu d'une société gangrenée de vices, il ne pouvait pas, dès le principe, montrer sans précaution la sublimité d'une théologie toute spirituelle et dévoiler les arcanes de sa piété. Il fallait familiariser ces vieux païens avec les premiers principes de l'Évangile, et, après avoir détruit cet empire des sens que favorisait une mythologie licencieuse, planter sur ses ruines récentes la croix sèche et nue du Nazaréen. Il fallait faire connaître et aimer aux premiers chrétiens ce Jésus crucifié dont la folie confondait si hautement la prudence des sages, et changeait d'une manière si subite et si étrange la face des choses humaines. Jésus-Christ fut donc le premier objet de la dévotion de l'Église. Mais, qu'on le remarque bien, ce divin Sauveur n'était considéré qu'extérieurement, pour ainsi dire, et son intérieur admirable ne recevait pas encore un culte spécial. Aux yeux de beaucoup, ce n'était encore qu'un novateur dont il fallait examiner les titres produits, les reconnaître valables ou vicieux; c'était un sectaire dont il fallait juger la doctrine, en admettre la sévérité, ou en empêcher les progrès; les apôtres et les premiers Pères le comprirent. Pour constater la mission de Jésus-Christ, ils établirent sa divinité, discutèrent sa vie extérieure, ses miracles, sa mort, sa résurrection; et, pour retenir les audacieux ou attirer les cœurs tendres, ils montrèrent à ceux-là la puissance, à ceux-ci la suavité de son joug. Aussi les peines qu'ils prirent, les souffrances qu'ils endurèrent dans l'établissement de la nouvelle religion, furent cause qu'ils devinrent le second objet de la dévotion des peuples. C'est ce qui explique les honneurs rendus par les premiers siècles au précurseur de Jésus-Christ, à S. Pierre, chef de l'Église, et surtout à S. Paul, cet apôtre infatigable dont on aimait à raconter les labeurs, les humiliations et les ravissements. Les martyrs, ces généreux athlètes d'une milice nouvelle, ces témoins qui signaient leur témoignage

de leur sang, devinrent bientôt un des objets principaux du culte chrétien.

Comme on le voit, nous sommes toujours à l'extérieur, à la circonférence; tout se rattache à Jésus-Christ : Marie elle-même est comme laissée dans l'ombre. Il est vrai qu'elle a un temple à Éphèse ; il est vrai que lorsque les commentateurs de l'Écriture la rencontrent sur leur passage, ils la saluent par des acclamations touchantes et écrivent à sa louange des pages ravissantes, qui, réunies, confondent ceux qui croient le culte de notre Mère inconnu aux premiers siècles. Certes, s'il n'était pas aussi apparent qu'aujourd'hui, il était gravé tout aussi profondément dans le cœur de tous les fidèles; et lorsque Nestorius eut l'impudence d'avancer, dans la chaire de Constantinople, que Marie n'était pas mère de Dieu, il y eut un tel frémissement dans l'auditoire, et un tumulte si grand, que le sectaire trembla pour ses jours. Mais ce que nous voulons constater, c'est qu'il faut arriver à cette époque, à l'année 431, date du Concile d'Éphèse, pour voir s'épanouir le culte de Marie. Là, en définissant sa divine maternité, on posa d'une manière inébranlable la base de toutes ses grandeurs; on en accepta toutes les conséquences, on entrevit le magnifique édifice que l'Église élèverait sur de tels fondements, et tout le monde sait que l'enthousiasme, trahi par les parfums, les illuminations et les chants de fête du monde catholique, le 8 décembre 1854, était le fidèle écho de l'enthousiasme du peuple d'Éphèse dans la nuit du 22 juin 431. Jusqu'à ce Concile, les Pères avaient mis une certaine réserve en parlant de Marie; ceux du II[e] siècle parlent de sa virginité: mais cette virginité a trois degrés qui nous représentent Marie, vierge avant, pendant et après l'enfantement. Or, il est à remarquer que ces Pères ne s'expliquent point formellement sur les deux derniers degrés; ils étaient secondaires, il est vrai, tandis que le premier touchait à la divinité même de Jésus-Christ. Aussi, Tertullien l'établit fortement contre Marcion, et redresse sur ce point les idées des Gnostiques. Dans les siècles suivants, les docteurs sont plus explicites, et au V[e], le culte de Marie est à jamais consacré. Il est bon de remarquer ici deux choses: premièrement, que le dogme agité au Concile d'Éphèse se rattachait intimement à la question de Jésus-Christ, question qui y fut traitée au long et occupa la moitié des sessions: c'était donc à l'occasion du Sauveur que l'on définissait la maternité divine; secondement, qu'on n'entrait pas encore dans l'intérieur de Marie; on se tenait à ce qu'il y avait en elle de plus extérieur et de plus apparent. Les siècles suivants et le moyen âge devaient faire progresser beaucoup la connaissance et le culte de la Vierge-

mère; ils devaient établir tous ses titres à notre amour et à notre vénération. Plus tard, au XVIIe siècle, Marie d'Agréda et, après elle, l'école des Bérulle, des Condren, des Gibieuf, des Olier, et enfin le XIXe siècle, par la proclamation de l'Immaculée Conception et la dévotion au saint Cœur de Marie, devaient ouvrir un libre et vaste champ à la piété de tous les fidèles. Mais, avant ces époques d'heureuse mémoire, de quelle utilité eût été la connaissance intérieure de Marie? sa conception immaculée, mystère de lumière et d'amour, dans des temps où des hérésies de couleurs et de noms si divers essayaient de saper l'Église par sa base? Tous les sectaires, il est vrai, ont brisé leur hache contre le roc où est rivée la chaîne qui retient sur les flots la barque de Pierre, mais, pour les repousser, il n'a pas moins fallu des luttes nombreuses; les nautoniers ont dû voir les écueils, pour les éviter et conserver dans l'auguste nacelle, avec le dépôt de la foi, les espérances du temps et de l'éternité.

Ce n'était pas non plus au berceau de l'Église et dans les époques de formation et de combats que la dévotion à S. Joseph devait trouver sa place. Les apôtres parlèrent peu de notre Saint, attendu que les Juifs n'étaient que trop portés à regarder Jésus comme son véritable enfant. Quand Arius attaquait la divinité de Jésus-Christ, il était important de faire oublier celui qui passait vulgairement pour être son père. Quand les Marcionites niaient la virginité de Marie, et soutenaient que Jésus était le fruit de son mariage, ce n'était pas le moment de faire paraître Joseph. Du reste, la vie du Patriarche ne cadrait pas encore avec l'état des esprits et de la religion à ces diverses époques. Cette vie si cachée, si intérieure; cette vie toute d'oraison, si semblable à celle de Marie; cette vie d'angélique pureté et de chaste innocence; ces parfums si doux de piété; ces émanations si suaves; ce je ne sais quoi d'une délicatesse indéfinissable que l'âme pieuse goûte dans la dévotion à S. Joseph, tout cela n'était pas encore en rapport avec ces chrétiens à demi barbares, dépourvus, pour la plupart, des lumières intérieures, et auxquels on aurait pu dire la parole de Jésus-Christ répétée plus tard par S. Paul, sous une autre forme: *Vos non potestis portare modo.* Il leur fallait une voie plus commune, des moyens plus sensibles; et l'Esprit Saint, qui souffle où il veut et comme il veut et se proportionne toujours à la faiblesse et aux dispositions de l'homme, ne les leur refusa pas. Les miracles des Antoine et des Grégoire, les jeûnes des Hilarion, les austérités des Jérôme et des Benoît, les interminables prières des anachorètes étaient plus capables de fixer leurs esprits, de convertir les cœurs, que la vie uniforme, réglée et commune,

menée, en général, par les saints des derniers siècles : vie calquée, pour ainsi dire, sur celle de Marie et de Joseph. Du reste, ne fallait-il pas préparer les hommes à profiter de la grâce cachée dans la dévotion au père nourricier de Jésus ? La Providence ne tient-elle pas toujours cette conduite, tant dans les opérations de la nature, que dans celles de la grâce ? Nous croyons qu'elle l'a tenue dans l'établissement de la dévotion à S. Joseph, dévotion qu'elle n'a mise en évidence qu'au XVIe siècle. Comme la dévotion à Marie, elle existait avant cette époque, c'est incontestable.

Les écrivains des premiers siècles ont, en général, au moins quelques paroles de louanges en l'honneur du gardien de Notre-Seigneur; ils font ordinairement ressortir son humilité, sa vigilance, sa justice et sa vie laborieuse. Dès le IVe siècle, les auteurs parlent de lui plus copieusement, entre autres S. Athanase, S. Dorothée de Tyr, S. Épiphane, Eusèbe, SS. Grégoire de Nazianze, de Nysse, S. Cyrille de Jérusalem, S. Éphrem et S. Jérôme. Au Ve siècle, on peut citer : S. Jean Chrysostome, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Hilaire d'Arles, S. Pierre Chrysologue; au VIe, S. Dorothée le prophète, S. Césaire d'Arles; au VIIe, S. Isidore de Séville; au VIIIe, le vénérable Bède, S. Jean Damascène et S. André de Crète. Au IXe siècle, les Grecs commencent à faire la fête de S. Joseph, pendant que les saints érudits de l'époque racontent plus longuement ses louanges. Au Xe siècle, Siméon Métaphraste parle seul de notre Saint; nous ne connaissons aucun auteur du XIe, à part Cédrenus, dans son *Abrégé*, qui ait quelques lignes en l'honneur du saint Patriarche; mais ce fut à cette époque que les religieux carmes adoptèrent en Syrie la fête des Grecs. Au XIIe siècle, les auteurs sont nombreux; aussi nous contenterons-nous de nommer le dévot S. Bernard qui aima trop l'épouse et parla trop bien d'elle pour se taire sur les vertus de l'époux. Au XIIIe siècle, nous pouvons citer les grands noms de Vincent de Beauvais, d'Albert le Grand, de S. Bonaventure et de S. Thomas d'Aquin. Au XIVe siècle, pendant que les religieux mendiants commencent à fêter en famille le grand S. Joseph, de saintes religieuses, telles que Gertrude, Mechtilde, Brigitte, à l'ombre des frais monastères des bords du Rhin, ont des révélations particulières sur l'enfance, les dernières années et le pouvoir du glorieux Patriarche. Le XVe siècle, grâce au docte et pieux Gerson, qui écrivait la *Joséphine* avec cette onction qui lui a fait attribuer par quelques-uns l'*Imitation de Jésus-Christ*, donna un mouvement marqué à la dévotion envers l'époux de Marie. Son culte s'introduisit successivement dans plusieurs églises de Belgique, de France, d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie. S. Vincent Ferrier

prêchait ses grandeurs sur les places publiques et osait dire qu'il était au ciel en corps et en âme; le Seigneur se plaisait à confirmer, par des apparitions miraculeuses, la vérité de ses paroles. Mais, comme nous l'avons dit, la Providence réservait au XVI° siècle la gloire de donner à la dévotion envers S. Joseph une expansion que les siècles suivants ne feront qu'accroître. Elle avait ses raisons et ses desseins.

A cette époque, des bruits sourds de tempête grondaient dans le sein de l'Église; la plus funeste et la plus insolente des hérésies commençait à saper les fondements de la foi et de l'autorité, sous prétexte de vouloir réformer le chef et les membres, ce que devaient bientôt répéter les subtils Jansénistes, protestants d'une autre sorte. Synthétisant et concentrant en elle les vieilles sectes manichéennes des temps passés, la prétendue Réforme s'attaquait à tout; le dogme, la morale, les sacrements, les rites tombaient sous ces coups. Et quand, en face de cette œuvre de dévastation universelle, on voit des auteurs sérieux écrire, au point de le faire passer en proverbe, que le protestantisme a régénéré nos temps modernes, qu'il a fait progresser la société, la politique, la science, la philosophie et la littérature, on se demande s'il faut se fier à ses yeux, ou bien si c'est la naïveté ou le mensonge qui préside à la rédaction de l'Histoire. Pour tout homme qui raisonne sans préjugés, il n'en est pas moins certain que les secousses imprimées à la foi, que cette prétendue émancipation de la raison, sous le nom de libre examen, cette manie de fronder les institutions les plus vieilles et les plus autorisées, n'ont servi, par un nécessaire contre-coup, qu'à briser l'unité européenne; à tourner toutes les forces de l'Occident chrétien, en guerres civiles et intestines, mères de nos dernières révolutions; à arrêter les progrès d'une civilisation fondée par l'Église, progrès favorisés par les découvertes des deux siècles précédents; à réprimer cet élan donné aux lettres, aux sciences, aux arts, à la véritable philosophie par les universités et les écoles catholiques; enfin, à morceler et affaiblir les missions florissantes qui devaient ranger l'Afrique, une grande partie de l'Asie et l'Amérique entière, sous l'étendard protecteur de la croix de Jésus-Christ. Ce qu'il importe de constater, pour le sujet qui nous occupe, c'est que cette foi, arrêtée dans sa marche vers le nouveau monde, ne pouvait manquer de vaciller dans l'ancien, sous le souffle des vents déchaînés par la Réforme. Mais les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Église, et Jésus-Christ, son fondateur, ne la laisse pas un seul instant. A la foi s'affaiblissant dans les esprits, à la charité se refroidissant dans les cœurs, il ouvrit l'asile de la vie spirituelle, région de calme, où

n'arrivent pas les flots des passions humaines et où vont s'éteindre les bruits des agitations politiques. La compagnie de Jésus, enfantée sur un champ de bataille, vint, en combattant le protestantisme, favoriser aussi cette vie spirituelle réclamée par les besoins des âmes. S. Ignace rendit populaire la pratique de l'oraison, et il y eut un si grand nombre de personnes qui s'adonnèrent à la vie intérieure et abordèrent le sommet de la perfection, que le grand cardinal Bellarmin n'a pas craint d'appeler le XVIe siècle « le siècle des saints ». Il en fallait, en effet, pour compenser les forfaits des méchants. Quand les esprits et les cœurs furent ainsi préparés par la méditation et la pratique des vertus, la Providence se plut à manifester S. Joseph.

« Belle Provence ! » dit le père Faber, « cette douce dévotion s'éleva dans l'Église d'Occident, du sein de ton sol embaumé, semblable à un de ces légers nuages de fleurs d'amandiers qui semblent flotter entre le ciel et la terre et suspendre leurs fraîches couleurs au-dessus de tes champs parfumés, aux premiers jours du printemps ! Elle prit naissance au sein d'une confrérie, dans la blanche cité d'Avignon, et fut bercée par le courant rapide du Rhône, ce fleuve sur les flots duquel surnage la mémoire de tant de martyrs, qui arrose Lyon, Orange, Vienne et Arles, et se jette dans la mer qui baigne les rivages de la Palestine. La terre que la contemplative Madeleine avait consacrée par sa vie solitaire, où Marthe et son école de vierges avaient chanté les louanges de Dieu, où Lazare avait porté une mitre à la place d'un suaire, fut aussi le lieu où celui qui avait réuni en lui, d'une manière si merveilleuse, la double dévotion de Marie et de Marthe, reçut ses premiers honneurs. C'est là que son culte prit naissance, pour se répandre ensuite dans l'Église universelle. Gerson fut suscité pour être le docteur et le théologien de cette nouvelle dévotion, sainte Thérèse, pour en être la sainte, et S. François de Sales, pour l'enseigner et la répandre parmi le peuple. Les maisons du Carmel furent pour elle comme la sainte Maison de Nazareth, et les collèges des Jésuites, le lieu paisible de son séjour au milieu de la sombre Égypte. Les âmes contemplatives la reçurent et en firent leur nourriture; celles qui aimaient une vie active s'en saisirent et allèrent, en son nom, soigner les malades et donner à manger à ceux qui avaient faim. Le peuple des travailleurs s'y attacha, car le Saint et son culte lui appartenaient à des titres égaux. Les jeunes gens se laissèrent aller à son attrait, et elle les rendit purs. Les vieillards se reposèrent sur elle, et ils trouvèrent la paix dans son sein. Saint-Sulpice l'adopta, et elle devint l'esprit du clergé séculier. Et lorsque la grande Société de Jésus eut cherché un refuge dans le Sacré Cœur, et

que ses membres, dispersés sous le nom de Pères du Sacré Cœur, entretenaient leurs lampes allumées afin qu'elles fussent prêtes au jour de la résurrection de la Compagnie, ils demandèrent à la dévotion à S. Joseph leur repos et leur consolation, et ils jetèrent les semences d'une nouvelle dévotion au cœur de S. Joseph, qui promet de produire un jour des fleurs et des fruits. C'est ainsi que la belle dévotion à S. Joseph attira à elle les ordres religieux et les congrégations, les grands et les petits, les jeunes gens et les vieillards, les ecclésiastiques et les laïques, les écoles et les confréries, les hôpitaux, les salles d'asile et les pénitenciers ; c'est ainsi qu'on la voit partout, soutenant Jésus, partout marchant auprès de Marie, et projetant partout la douce image du Père éternel. Puis, lorsqu'elle eut rempli toute l'Europe de ses suaves parfums, elle traversa l'Atlantique, s'enfonça dans les forêts vierges, embrassa tout le Canada, devint pour les missionnaires un auxiliaire puissant, et des milliers de sauvages firent retentir, au coucher du soleil, les bois et les prairies du nouveau monde, des hymnes en l'honneur de S. Joseph et des louanges du père nourricier de Notre-Seigneur. »

Cet éloquent résumé nous dispense d'entrer dans les détails du développement du culte de S. Joseph dans ces derniers temps, détails connus, du reste, de la plupart des fidèles. Il nous faut maintenant montrer comment cette dévotion s'harmonise avec les autres dévotions particulières de notre siècle, comment elle nous est nécessaire, et quel gage de consolation et d'espérance elle doit être pour nous.

Comme on a pu s'en assurer dans cet aperçu rapide, la dévotion fut toujours en rapport avec le caractère et les besoins moraux de chaque époque ; elle l'est aujourd'hui encore avec nos propres besoins. Chaque siècle a eu son bon et son mauvais côté, et il n'y a qu'un pessimisme hors de saison, qui puisse faire dire que tout soit mal au temps où nous vivons. Non, il y a du bien et beaucoup d'éléments pour le faire, le conserver et l'augmenter. De tout temps on a loué et regretté le passé, plaint le présent et désespéré de l'avenir ; cela sert peu et ne corrige rien ; mieux vaut reconnaître le bien et signaler le mal, pour développer l'un et détruire l'autre. Dieu tient cette conduite dans le gouvernement de ce monde : il a fait guérissables, dit l'Écriture, toutes les nations de la terre et il ne leur a jamais refusé ses remèdes puissants. De nos jours, à côté du bien que l'on remarque, il y a, il faut l'avouer, deux maux sur lesquels nous fermons trop les yeux : l'orgueil et le sensualisme qu'il engendre. L'orgueil fut le vice de tous les temps, mais, enrichi par les acquisitions de nos pères, il a pris

aujourd'hui un triste accroissement. Oui, Bossuet pourrait dire aujourd'hui avec encore plus de raison : « Les hommes n'estiment plus que le bruit et l'éclat, et ne savent pas ce que c'est qu'une action paisible et intérieure. La réputation leur paraît comme une seconde vie, ils comptent pour beaucoup, de survivre dans la mémoire des hommes, et peut s'en faut qu'ils ne croient qu'ils sortiront en secret de leurs tombeaux, pour entendre ce qu'on dira d'eux : tant ils sont persuadés que vivre, c'est faire du bruit et remuer encore les choses humaines, parce qu'ils mettent la vie dans le bruit. » Le sensualisme est une plaie trop hideuse, pour lever le voile qui la couvre : il suffit de la signaler.

Ces deux maux ne se trouvent pas seulement dans ce qu'on appelle proprement le monde : on les rencontre, quoique à un degré moindre, dans le monde religieux. La vie intérieure, trop connue en théorie, ne l'est peut-être pas en pratique, et la dévotion est trop extérieure; d'un autre côté, un penchant secret, sur lequel on n'appelle pas assez notre attention, nous porte à une dévotion par trop facile; et, sous le prétexte qu'il faut avoir une piété douce, ce qui est vrai, on se crée une piété molle et vague, qui ne gêne en rien et permet de tenir d'une main au monde et de l'autre à la religion. Pour remédier à ces maux, la Providence a déposé au milieu de notre siècle un admirable ensemble de dévotions, un divin foyer de piété, d'où notre salut doit sortir. Le cœur sacré de Jésus offre un asile à toutes les âmes pieuses et répand sur les pécheurs, des flots de sang et de vie. Le cœur de Marie, sanctuaire de pureté et d'humilité, est à côté de celui de Jésus comme un introducteur. La sainte Eucharistie, aujourd'hui mieux étudiée, réunit autour d'elle des adorateurs plus nombreux, son règne est arrivé, et de salutaires indices nous font espérer un heureux avenir. Ne voilà-t-il pas assez de sources fécondes pour désaltérer les pauvres mortels? N'y a-t-il pas, dans cette vie mystique de Jésus, dans le sacrement de son amour, la véritable dévotion envers Dieu? non cette dévotion qui s'agite, mais cette dévotion qui se cache et prie dans le secret? Le cœur du Sauveur n'est-il pas un brasier ardent de charité capable d'enflammer les hommes, et de faire face à ce froid égoïsme qui nous menace? Le cœur de la Vierge immaculée n'est-il pas assez pur pour soulever un peu nos âmes enfoncées dans la boue, les purifier et leur rendre leur innocence primitive? Tout cela ne suffit-il pas? Non, Dieu est toujours prodigue de ses dons : un rayon de soleil suffirait pour nous éclairer, et il nous en jette des milliers; un seul de ses regards pourrait nous préserver de toute chute, et il nous tient par la main, il nous porte même dans ses bras. A la divine

Eucharistie, au cœur sacré du Sauveur et à celui de Marie, il a joint le cœur de Joseph, qui battit toujours à l'unisson avec celui de la Mère et celui de l'Enfant. Oui, Joseph et sa pureté, Joseph et sa vie cachée, voilà encore un remède à nos maux. Allons donc avec confiance au trône de cette triple miséricorde.

O belle France, par qui les faits et gestes de Dieu se sont accomplis, c'est dans ton sein que prirent naissance ces dévotions les plus vraies et les plus consolantes! Non, tu ne seras pas la « délaissée », mais en te voyant on dira: « Le Seigneur est en elle! » Que le cœur de Jésus, qui délivra tes enfants de la peste du corps, te préserve ou te délivre de celle des âmes; qu'il soit, avec ceux de Marie et de Joseph, le plus puissant Palladium de tes cités! Qu'à côté de tes autels où rayonne la sainte Eucharistie, s'élève la statue de celui qui, ayant gardé le Sauveur dans la sombre Égypte, le gardera dans tes murs malgré la fureur de tes ennemis! La dévotion à S. Joseph, disent les saints, est une marque de prédestination pour les individus, elle l'est aussi pour les cités et les royaumes: car les cités et les royaumes, comme les individus, marchent tous vers l'éternité. O France, conserve jusqu'à ce terme suprême ton antique foi! Cette vertu se trouvera-t-elle encore sur la terre au dernier jour?... Le Fils de l'homme a posé la question d'une manière dubitative, mais il ne l'a pas tranchée; la solution est en notre pouvoir. Ce qui est certain, c'est que le monde est libre et qu'il finira comme il voudra, par une résurrection ou une chute. Sa fin est-elle proche ou éloignée? Nul ne le sait, et à toutes les conjectures imprudentes de sa fin prochaine, conjectures propres à amuser ou à décourager, on peut opposer cette pensée de M. de Maistre, appelé un demi-prophète, à cause de ses prévisions: « Qui sait si nous ne sommes pas aux premiers siècles de l'Église?... » Celui pour qui les siècles ne sont que des instants peut, en effet, en avoir destiné des milliers à l'existence de son Église. Ce qu'il importe, c'est de reprendre courage; ce qu'il importe, c'est de diminuer le mal et d'augmenter le bien; ce qu'il importe, c'est de marcher vers le terme, à quelque distance qu'il se trouve, en se ralliant aux signes de salut que nous donne la Providence; jusqu'à ce qu'enfin les souverains et les sujets, les individus et les peuples, toutes les nations de la terre viennent se rencontrer aux pieds de l'Éternel, roi des siècles, pour tomber, quelques-uns entre les bras de sa justice, et la majorité, il faut l'espérer, entre les bras de sa miséricorde.

Vingt-quatrième jour

S. JOSEPH DÉCLARÉ PATRON DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

I. — RAISONS DE LA PROCLAMATION DE S. JOSEPH COMME PATRON DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE

(*Pour le développement de cette première partie, voir le discours de Mgr Maupoint, page 188 et suivantes.*)

II. — OPPORTUNITÉ DE LA PROCLAMATION DU PATRONAGE DE SAINT JOSEPH[1].

Au moment où venait de s'accomplir la spoliation des États pontificaux, où le gouvernement italien, épiant nos malheurs, était accouru avec ses soldats, non pour secourir la France, à laquelle il devait trop, mais pour violer la Ville éternelle, ce patrimoine du monde chrétien; à cette heure si douloureuse et si sombre, abandonné de tous, captif au Vatican, — puisqu'en usant de sa liberté, il paraîtrait reconnaître le droit impie de l'usurpation, — Pie IX, enveloppé de la majesté de l'Église elle-même, assis sur la chaise curule de Pierre, adressait aux fidèles un décret pieux qui proclamait S. Joseph « Patron de l'Église catholique », en élevant sa fête au rang des plus hautes solennités de la religion.

Arrivant au milieu du bruit et des malheurs de la patrie, cet acte du souverain Pontife a besoin d'être recommandé à l'attention des fidèles, et nous voulons reposer un instant notre pensée attristée, en vous en expliquant le sens.

Jésus-Christ, toujours présent à son Église, la dirige graduellement dans ses voies; il ménage à chaque époque les enseignements et les exemples qui conviennent le mieux à ses devoirs et à ses besoins. Le culte de S. Joseph, quoique voisin des origines mêmes de l'Église, est une des institutions qui ont pris un développement providentiel dans les temps modernes. Il semble que le voile à demi transparent qui enveloppait sa douce et vénérable figure, ne devait tomber tout à fait qu'au XIXe siècle, et par la main de Pie IX, pour qu'elle pût rayonner dans tout son éclat aux regards consolés du chrétien.

Les âmes d'élite pourtant avaient nourri à toutes les époques une spéciale dévotion envers ce « Juste » par excellence que Marie appela son époux, et à qui Jesus-Christ put dire : « Mon père, » dans

1. Par Monseigneur David, évêque de Saint-Brieuc.

un sens vrai aux yeux du monde! Notre grand Gerson a composé un poëme latin en son honneur. Sainte Thérèse appelait à l'invoquer quiconque a besoin des miracles de la pitié divine. « Je ne me souviens pas, » disait-elle, « d'avoir jamais rien demandé à Dieu par son intercession sans l'avoir obtenu. » S. François de Sales, dans ce langage qui lui appartient, où respirent la candeur naïve, l'onction et la haute sagesse, a parlé de son culte en termes merveilleux, et Bossuet a consacré à sa gloire un de ces chefs-d'œuvre d'éloquence qui forcent à l'admiration les ennemis même de notre foi.

Pourquoi donc la Providence semblait-elle réserver à notre époque le culte spécial de S. Joseph? C'est que ses vertus et ses exemples répondent admirablement aux besoins de nos âmes: en réveiller le souvenir, en inspirer l'amour aux hommes, ce serait ramener la paix, l'ordre, les saintes mœurs dans notre société tourmentée.

Deux maux profonds travaillent notre siècle et altèrent les sources de la vie publique et privée: c'est d'abord le dégoût des humbles devoirs qui nous sont imposés à tous, de la vie obscure tracée devant nous par le doigt divin, l'aspiration à briser le cercle où la Providence a renfermé notre existence, non pour obéir à cette vocation irrésistible, composée de nobles attraits, qui pousse certains esprits d'élite en avant, mais parce qu'on recule devant l'humilité de la vie, parce qu'on recherche le bruit, l'éclat, les misérables satisfactions de l'orgueil. Depuis le jeune artisan qui rougit du métier de son père, jusqu'à l'homme instruit qui a soif d'ambition et de pouvoir, dût-il, pour réaliser son rêve, bouleverser le monde, chacun veut sortir de son état, de sa condition providentielle, et se montrer, aux regards du monde, autre qu'il n'est en réalité.

A ce mal vient s'en joindre un second, plus intime et plus général, qui est peut-être la raison secrète du premier: c'est que l'esprit de sacrifice, qui est l'âme de toute vertu, s'est éteint dans un grand nombre; c'est que beaucoup ne mettent plus le bonheur que dans les jouissances matérielles; c'est qu'un cri sort incessamment des entrailles de l'homme: Il faut jouir!

Le besoin de paraître et le besoin de jouir, quiconque connaît son temps dira que ces deux plaies de l'humanité déchue se sont envenimées, agrandies dans notre siècle, au point d'effrayer l'œil observateur.

Or, en face de ces maux qui altèrent si gravement la notion du devoir et de la vie présente, comme l'exemple de S. Joseph parle haut à la conscience! Comme il nous apprend, avec l'éloquence des faits, la folie et le néant des plus ardentes convoitises de l'homme! Et qu'importe le bruit que nous aurons

fait ici-bas, les traces plus ou moins profondes que nous y aurons laissées de notre passage d'un jour? La vie présente, pour celui qui la juge des hauteurs de la foi et de la raison, ne saurait avoir qu'un but, la soumission aux lois éternelles. Creuser son sillon obscur ou glorieux, selon la volonté du Maître de toute chose; renfermer sa vie dans le devoir; bénir Dieu de ce qu'il envoie, joie ou peine, pauvreté ou abondance; incliner ses épaules avec résignation sous tout fardeau imposé d'en haut; mettre une chaîne autour de son cœur, pour n'y abriter que les pures affections dont le ciel ne prive aucun être humain; peser dans sa main les biens que la foule haletante poursuit et qui trompent toujours ses désirs inassouvis; regarder la terre, non comme la patrie, mais comme l'arène où l'homme, ce soldat du devoir, conquiert, au prix de son sang, ses immortelles destinées : voilà, dans son idéal, la vie présente, et voilà, dans sa réalité, la vie de S. Joseph.

Et pourtant, quand on parle de lui, la pensée de quelques-uns s'étonne de la complète obscurité répandue autour de lui : « Quoi ! il passe silencieux et comme voilé à travers les premières scènes de l'Évangile, et semble ensuite s'effacer à tous les regards ! Il n'a prononcé aucune parole qui, arrivant à l'oreille du chrétien, puisse provoquer sa réflexion et son admiration ! Sa mort et sa tombe sont ignorées ! » Vous vous en étonnez ! C'est sa gloire, c'est son plus bel éloge ! Vous nous demandez ce qu'il a fait ! Il a fait la chose la plus belle, la plus difficile, la plus méritoire : il a voulu et il a su être obscur ! O humble Saint, tu resplendis à nos yeux de toute cette obscurité qui éclaire ta vertu, d'une si vive lumière ! La terre eût pu déposer sur ton front, comme sur celui de tes aïeux, une couronne, mais elle nous semblerait moins glorieuse que le nuage épais jeté sur ta vie d'humilité. » Voulons-nous apprendre quelque chose de profondément utile et sage, le résumé de la science pratique de la vie : aimons à être inconnus et ignorés : *Ama nesciri*[1].

Voilà aussi pourquoi, chers habitants de nos campagnes bretonnes, les bénédictions de Dieu reposent avec plus d'abondance sur vous : c'est que, plus que d'autres, vous avez résisté à l'entraînement qui emporte les hommes des champs vers les villes corruptrices; c'est que, plus que d'autres, vous aimez la vie de famille, le foyer paisible qui vous rassemble, les traditions de vos pères, le cimetière où dorment vos aïeux, l'église où vous avez été baptisés, la vieille terre natale dont l'absence faisait naguère souffrir et mourir vos enfants encore plus que les coups de l'ennemi. Ah ! conservez-les toujours, ces

1 *Imit.*

habitudes simples que raillent les mauvais ou les ignorants. Quand il faut offrir un grand exemple de dévoûment à Dieu et à la patrie, on sait qui le donnera : ce ne sont pas les beaux discoureurs, les ouvriers philosophes de nos villes industrielles, qui se lèvent comme un seul homme, et vont au danger et à la mort, sans sourciller. Bénissez Dieu, chaque jour, du sort qu'il vous a fait ; vos maisons, quoique recouvertes de chaume, cachent plus de vérité, plus de vertu, plus de paix, que les palais de nos villes les plus superbes !

Le second enseignement que nous pouvons recueillir de la vie de S. Joseph, c'est qu'il a marché dans la voie constante du sacrifice. Que trouvez-vous autre chose dans l'humble artisan de Nazareth ? Il a travaillé de ses mains pour gagner le pain de chaque jour qui devait nourrir l'Enfant-Dieu et sa mère ; il a traversé des épreuves délicates et douloureuses sans fléchir dans son obéissance et dans sa résignation. Vous chercheriez en vain dans cette existence austère et laborieuse une place aux joies de la terre ; tout y est empreint de gravité, de patience, d'esprit de sacrifice. Joseph s'est fait l'instrument docile des desseins de Dieu, et s'est oublié lui-même. Il a été l'homme du renoncement et de l'immolation, comme a été la Mère de douleur.

Or, la soif des jouissances n'est-elle pas le fonds même de nos maux ? N'est-ce pas pour la satisfaire à tout prix, que tant d'hommes ont détourné leurs regards du ciel pour ne plus voir que la terre ? Les habitudes molles n'ont-elles pas presque partout, même dans l'éducation, remplacé les habitudes viriles et chrétiennes de simplicité, de sobriété, d'austérité morale, d'énergie ? La croix, ce symbole qui contient tout le devoir et toute la religion, n'effraie-t-elle pas les yeux de la multitude ? Hors d'elle pourtant, c'est-à-dire, hors du sacrifice et du dévoûment à la loi divine, c'est la décadence sociale, l'affaissement des caractères, la perte des mœurs ; c'est la pente glissante qui conduit rapidement les peuples et les individus à toutes les servitudes et à la mort.

Vous tous qui menez une vie de privations, qui arrosez la terre de vos sueurs, qui marchez à travers les épines et les douleurs de ce monde, en regardant le ciel, soyez fiers et bénissez la Providence : vous êtes les privilégiés de l'amour infini. Le fardeau que vous portez, c'est celui que Jésus-Christ a pris sur ses épaules durant sa vie mortelle ; c'est celui qu'a porté le glorieux charpentier de Nazareth, son père adoptif. N'enviez rien au reste des hommes ; la part du sacrifice est la meilleure de celles que la vie présente peut offrir, puisqu'elle contient la plus sûre espérance du bonheur à venir. C'est par le

sacrifice que votre âme s'épure, se fortifie, et s'élève à la notion supérieure de la vie; et quand, après les jours de tristesse et de combat ici-bas, vous apparaîtrez à son tribunal, le Juge suprême, à la sueur de votre front, à l'humilité de votre vie, à la trace glorieuse de vos sacrifices, vous reconnaîtra pour ses frères de prédilection, pour sa tribu préférée qui a porté sans rougir aux yeux du monde sa livrée d'immolation!

Tel est le culte de S. Joseph. Il s'adresse de préférence à des temps comme les nôtres, où l'activité humaine, surexcitée au delà de toute mesure, s'admire dans ses conquêtes sur la matière, oublieuse des vérités éternelles qui sont la vie des âmes. Plus le travail humain se développe en merveilles d'industrie, plus il a besoin de la religion pour le moraliser, l'ennoblir, y faire pénétrer Dieu. Plus le front de l'homme se baisse obstinément vers la terre, plus la religion doit l'inviter à le relever souvent vers le ciel.

Ce n'est donc pas seulement une pensée chrétienne et pieuse, c'est une pensée éminemment sociale et d'un intérêt universel, qui a inspiré à Pie IX le décret proclamant S. Joseph « Patron de l'Église catholique ». Il rappelait ainsi au monde les idées et les vertus dont il a le plus besoin.

Entrons donc dans la pensée du Père commun des fidèles, et réveillons notre confiance envers l'humble et glorieux Saint qui reçut la garde de Jésus et de Marie. Les appuis et les espérances humaines tombent chaque jour autour de nous; la France est humiliée et écrasée plus qu'elle ne l'a jamais été dans le passé. Appelons à son aide les protecteurs célestes auxquels rien ne résiste sur la terre.

Joseph est le modèle des époux chrétiens; son esprit ramènerait parmi nous le culte de la famille, qui nous sauverait. Son souvenir parle également aux artisans les plus humbles et aux âmes les plus élevées, amies de l'ombre et du sacrifice, jalouses de la perfection spirituelle. Il est le patron-né des instituteurs chrétiens, de ces hommes modestes et laborieux qui accomplissent une œuvre si haute par l'éducation des enfants. N'est-ce pas à eux aussi que sont confiées des âmes appelées à partager la vie de Dieu dans l'éternité? Il est le patron spécial de l'Église catholique, imploré par notre foi afin qu'il veille sur elle, qu'il apaise les tempêtes que tant de passions soulèvent autour de la barque de Pierre, et qu'il conduise par la main, à travers les obstacles, le Pontife romain si douloureusement et si glorieusement éprouvé, qui préside à ses destinées.

Dans notre vaste diocèse nous ne connaissons aucune église ou chapelle de quelque importance, sauf celles de quelques-unes de nos communautés, qui ait été érigée à la gloire de S. Joseph.

Les temps, assurément, sont trop malheureux pour y songer aujourd'hui. Mais ce désir, cher à notre cœur et à celui d'un grand nombre parmi vous, sera un jour une douce réalité. Que Dieu réserve cette consolation et cet honneur à notre épiscopat !

Vingt-cinquième jour

PATRONAGE DE SAINT JOSEPH[1]

Il est, dans la nombreuse famille confiée à notre sollicitude pastorale, une portion d'élite adonnée à la prière et aux œuvres de charité, initiée aux choses de Dieu, et saintement désireuse de croître dans sa grâce et dans son amour. Notre instruction pastorale de cette année s'adressera plus particulièrement à ces âmes chrétiennes. Mais vous pourrez aussi en tirer un profit réel, ô vous, trop étrangers, hélas ! aux douceurs de la piété. Sans doute, nous ne discuterons pas avec vous ; nous ne nous efforcerons pas de réduire, par la force des raisonnements, vos intelligences sous le joug de la foi. Cependant, si nous pouvions vous inspirer confiance envers le glorieux Protecteur dont nous désirons aujourd'hui raconter les grandeurs, célébrer les vertus, exalter la puissance et la bonté ; si nous pouvions faire monter de vos cœurs sur vos lèvres une prière, une aspiration, un cri de supplication et d'espérance, nous croirions avoir plus fait pour le salut de vos âmes, qu'en développant devant vous des considérations plus ou moins hautes, mais purement spéculatives.

Nous venons vous entretenir de la piété envers S. Joseph, envers ce mortel privilégié qui reçut de Dieu le triple dépôt du secret de l'Incarnation du Verbe, de la virginité de Marie et de la personne adorable de Jésus enfant. S'il fallait justifier ici le choix du sujet que nous adoptons, nous n'hésiterions pas à vous dire, avant tout, combien il est doux pour notre cœur de célébrer la gloire et les bontés de celui qui, au jour de notre baptême, nous fut donné pour protecteur et pour modèle. Nous voudrions communiquer à tous nos diocésains la confiance filiale que nous avons en lui. D'ailleurs, S. Joseph occupa toujours dans l'Église une place d'honneur. Dès les premiers siècles, nous voyons les plus illustres docteurs déposer à ses pieds le tribut de leurs louanges. Les Grégoire de Nazianze, les Chrysostome, les Jean Damascène, les Hilaire de Poitiers ;

1. Par Monseigneur Gignoux, évêque de Beauvais.

les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, se sont faits ses panégyristes. Dans le cours des âges, les plus beaux génies, comme les saints les plus illustres par l'autorité de leur doctrine et par l'éclat de leurs œuvres, sont venus successivement s'incliner devant lui et le signaler dans les termes les plus magnifiques à la vénération des peuples. Il nous suffira de citer S. Bernard, S. Thomas d'Aquin, S. Bernardin de Sienne, sainte Thérèse, S. Ignace, Gerson, Suarez, Bossuet. Combien d'ordres religieux, de communautés ferventes, (et nous bénissons Dieu d'en posséder dans notre diocèse,) combien d'établissements de charité pour les enfants et les vieillards, ont pris naissance et grandi sous ses auspices !

Mais il semble que c'est de nos jours que le culte de S. Joseph est appelé à se répandre et à devenir vraiment populaire. Admirez ici la merveilleuse sagesse de l'Église, notre Mère. A l'incrédulité froide et railleuse du dernier siècle, elle opposait la dévotion affectueuse et compatissante envers le Cœur adorable de Jésus. Aux négations audacieuses de notre temps touchant la chute originelle, à cette tendance qui s'efforce de réhabiliter les instincts les plus grossiers de notre chair coupable, elle opposait naguère, aux applaudissements du monde catholique, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie, qui est, à lui seul, un trésor des plus précieux enseignements. Et voilà qu'à la vue d'une génération avide de lucre et de plaisir, ne travaillant que pour jouir, faisant parade de tout, même de sa bassesse, elle va prendre, dans son obscur atelier de Nazareth, Joseph, l'homme juste, chaste, dévoué, désintéressé, laborieux, modeste, pauvre et soumis, et elle nous le présente en disant : Voyez, et instruisez-vous. A peine élevé sur le trône de S. Pierre, Pie IX, chef et organe de l'Église, ordonnait que dans tout l'univers la fête du Patronage de S. Joseph fût célébrée le troisième dimanche après Pâques, afin que les fidèles, retenus par leurs travaux le 19 mars, fête principale de notre saint patron, puissent plus facilement invoquer son assistance, et étudier ses vertus dans un jour consacré au Seigneur. Dernièrement encore, cet illustre Pontife, entouré de trois cents évêques et élevant la voix en présence du monde entier, recommandait, dans son immortelle allocution, l'Église catholique et ses immenses besoins à la puissante intercession de S. Joseph. Nous entrerons donc dans ses vues, nous répondrons à ses désirs en vous entretenant de la gloire et de la puissance de ce grand Saint, vraiment privilégié entre tous les autres.

I. — Peut-être faudrait-il commencer par établir ici l'enseignement catholique touchant le culte et l'invocation des saints :

mais cet important sujet exigerait de longs développements. Bornons-nous à quelques mots. Le saint Concile de Trente, dans sa session vingt-cinquième, « avertit les Évêques et ceux « qui sont chargés de l'instruction des fidèles, qu'ils doivent « exposer avec soin la doctrine de l'Église, en enseignant que « les saints, qui règnent avec Jésus-Christ, offrent des prières « à Dieu pour les hommes; qu'il est bon et utile de les invoquer, « de l s supplier, et de réclamer leur assistance et leurs « suffrages, pour obtenir des grâces et des faveurs de Dieu, « par son Fils Jésus-Christ, qui est notre seul Rédempteur et « Sauveur,... et que leur invocation n'est nullement contraire « à l'honneur que l'on doit à Jésus-Christ, unique Médiateur « entre Dieu et les hommes. »

Telle est, en substance, la croyance de tous les siècles, et la tradition non interrompue depuis les temps apostoliques. L'hérésie a imputé à l'Église un culte idolâtrique à l'égard des saints. Nous repoussons avec indignation cette calomnie. A Dieu seul appartient le culte d'adoration : *Dominum Deum tuum adorabis, et illi soli servies*[1]. Dieu seul est adorable, Dieu seul est adoré dans la sainte Église catholique. Mais pourrions-nous nous dispenser d'honorer ceux que le Seigneur a honorés lui-même, jusqu'à les placer auprès de lui sur des trônes ? Ne rend-on pas hommage au souverain en entourant de respect les princes de sa cour, les ministres de son empire ? Douterions-nous du crédit des saints dans le ciel, quand ils en avaient un si grand sur la terre ? Douterions-nous de leur bonté pour les hommes, quand nous savons à quel point ils furent ici-bas charitables pour leurs frères ? Non, les liens ne sont point rompus entre eux et nous ; nous sommes membres de la même Église, enfants de la même famille. Sans doute, nous combattons encore dans l'exil, et eux, ils triomphent dans la patrie : mais nous ne supposerons jamais que, jouissant d'une sécurité parfaite en ce qui concerne leur bonheur, ils n'aient aucune sollicitude pour ce qui importe à notre salut. Jésus-Christ, répétons-le, « Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice pour tous[2], » est le médiateur suprême, « le médiateur unique[3], » en ce sens qu'il donne seul un prix infini à nos prières, les associant aux siennes et leur appliquant ses mérites ; mais autour de lui sont rangés, dans le royaume céleste, les saints qu'il daigne appeler ses amis et ses frères. Puissants avocats, ils plaident notre cause, afin que nous méritions d'être aidés et sauvés par le Seigneur, qui vit et règne dans tous les siècles : *Intercedant pro nobis ad Dominum, ut nos mereamur ab eo adjuvari et salvari, qui vivit et regnat in sæcula sæculorum*[4].

1. Luc., IV, 8. — 2. I Timoth., II, 6. — 3. *Ibid.*, 5. — 4. S. Liturg., Or. ad Prim.

Cette consolante doctrine n'est pas nouvelle pour vous, mais vous savez également que si le crédit de tous les serviteurs de Dieu, couronnés dans la gloire, est incontestable, leur puissance d'intercession doit être proportionnée à l'éminence de leurs vertus et à la grandeur de leur mission pendant qu'ils vivaient sur la terre. Quel sera donc, d'après ces principes, le pouvoir de S. Joseph sur le cœur de notre Dieu? Fixons nos yeux sur ce saint Patriarche, et considérons respectueusement celui que le Sauveur, dans son enfance et son adolescence, regarda si souvent avec amour.

II. — Entre les deux Testaments, quand l'ancienne Loi va finir et la Loi d'amour commencer, s'élève une figure simple, douce, grave et majestueuse. S. Joseph nous apparaît comme le trait d'union qui relie l'ancien monde et le nouveau. Il clôt la série des patriarches; il ouvre la longue et admirable série des bienheureux, enfantés par l'Évangile.

En lui, quel mélange de simplicité et de grandeur! Il est le fils des rois de Juda, le sang de David coule dans ses veines; et, pourtant, ce n'est qu'un pauvre artisan, gagnant à la sueur de son front le pain de chaque jour. Témoin des plus ravissants mystères, confident du Très-Haut, instruit directement par le ministère des anges, associé aux desseins de Dieu pour la rédemption du genre humain, S. Joseph contemple en silence ces grandes choses, il s'enveloppe dans une obscurité volontaire, il se tait, laissant à ceux qui en seront chargés le soin d'annoncer au monde les merveilles de Dieu. Les missions des saints sont, vous le savez, admirablement variées, selon les vues de la Providence. Celle de S. Jean-Baptiste fut d'annoncer la prochaine venue du Messie, de lui préparer les voies, de montrer du doigt l'Agneau de Dieu, et de dire au monde: Le voici! S. Pierre et les autres apôtres, les pontifes et les docteurs, furent chargés de manifester Jésus-Christ au monde et d'étendre son empire. Les martyrs lui ont rendu le témoignage du sang, les confesseurs et les vierges, celui des vertus. La mission de S. Joseph est de servir de voile à la maternité virginale de Marie et à l'Incarnation du Verbe, afin de tenir ces mystères cachés jusqu'au jour fixé par la volonté du Seigneur. Il semble n'être placé au troisième plan de ce ravissant tableau, que pour faire ressortir plus vivement les traits adorables de Jésus-Christ et la douce figure de la très sainte Vierge. Le Père éternel lui a délégué une paternité véritable sur son divin Fils; il l'a honoré comme jamais ne le fut un mortel; il l'a placé à une telle hauteur, qu'après la dignité de l'auguste Marie, il n'est pas de grandeur comparable à la sienne. Néanmoins, il est à peine question de

lui dans l'Évangile. Après y avoir figuré quelques instants à un poste d'honneur, il disparaît sans qu'on connaisse, par les Livres saints, ni l'époque, ni les circonstances de sa mort. Sa mission de silence, d'humilité, de protection, est terminée ; « ce serviteur prudent et fidèle [1] » a rempli le rôle qui lui était assigné dans la grande scène de l'Incarnation du Fils de Dieu ; il s'efface, et les écrivains sacrés ne parlent plus de lui.

III. — Toutefois, si l'Évangile est sobre de paroles à l'égard de S. Joseph, les traits par lesquels il le caractérise sont sublimes et magnifiques. Quand Dieu daigne exalter un de ses serviteurs, un mot suffit. Sa louange n'est pas, comme la nôtre, abondante en expressions; elle est courte, simple, majestueuse, mais elle ne laisse rien à désirer, rien à ajouter. Au témoignage de l'Esprit Saint, devenu le panégyriste de notre glorieux protecteur, S. Joseph est l'homme juste par excellence : *Joseph autem vir ejus quum esset justus* [2]. La justice, dans le langage des Livres saints, est l'assemblage de toutes les vertus, l'accomplissement de tous les devoirs. Énumérez, si vous voulez, les vertus les plus belles, la foi, l'espérance, la charité, l'humilité, la chasteté, le dévoûment, le courage, l'abnégation; avec l'Évangile, nous vous répondrons: S Joseph les possédait toutes, « il était juste ». « Oui, il était juste, » dit un pieux auteur, « parce qu'il devait garder le Juste des justes, Jésus-Christ; il était juste parce qu'à ses soins devait être confiée Marie, miroir sans tache, où se réfléchissent tous les rayons du Soleil de justice. »

IV. — Voulez-vous savoir comment cette justice fut récompensée : ouvrez encore l'Évangile et vous y lirez des paroles étonnantes qui confèrent à notre saint protecteur un titre de noblesse surpassant tous ceux des empereurs et des rois, des prophètes et des apôtres, des saints et des anges; un titre de noblesse tel, que Marie, avec ses privilèges incommunicables, brille seule au-dessus de S. Joseph. Les voici, ces paroles si courtes et si glorieuses pour notre saint Patron : *Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus qui vocatur Christus* [3] : « Joseph, l'époux de Marie, de laquelle est né Jésus, qui est appelé le Christ. » Oui, Joseph est l'époux de Marie ; il est le père adoptif du Sauveur, son tuteur, son nourricier, le chef de la Famille sainte, l'une des personnes de cette Trinité terrestre, réunie sous l'humble toit de Nazareth. Quelle gloire! Et dès à présent ne pouvons-nous pas nous écrier : Non, il n'est pas de mortel semblable à lui : *Non est inventus similis illi* [4]. Pour célébrer tant de

1. Matth., XXIV, 45. — 2. Matth., I, 19. — 3. Matth., I, 16. — 4. Eccli., XLV, 17.

grandeurs, il nous faudrait l'éloquence de Bossuet. Cette voix puissante a raconté dans un langage magnifique les prérogatives de S. Joseph[1]. Après lui, nous devrions nous taire, et pourtant notre cœur et votre piété nous pressent de parler.

S. Joseph fut l'époux de Marie : *Joseph virum Mariæ* ! Que vos pensées s'élèvent, chrétiens, et que rien de terrestre ne se présente à votre esprit! Il s'agit ici d'une alliance toute sainte. Deux astres confondant leurs lumières sont moins purs que ces deux cœurs; ce sont deux virginités qui s'unissent pour se conserver l'une l'autre. La parfaite et perpétuelle chasteté de Marie réclamait un gardien; Dieu a suscité le juste Joseph pour veiller sur ce précieux dépôt. Un ange défendait l'entrée du paradis de délices; un ange de la terre, S. Joseph, protégera, défendra le jardin mystérieux où doit croître l'arbre de vie, où le divin Époux prendra son repos, où couleront des fleuves de grâces. L'arche de l'ancienne Alliance fut confiée au fidèle Obédédom ; l'arche de l'Alliance nouvelle, l'auguste Vierge Marie, est donnée en garde au juste Joseph. Oh ! de quelle vénération il l'entoure, afin de la remettre toute pure au Verbe fait chair qui doit l'habiter !

Quand Dieu créa le premier homme, il lui donna un aide semblable à lui : *Adjutorium simile sibi*[2]. Quand il choisit un époux pour sa mère, il dut proportionner, aux incomparables vertus de Marie, celles de l'humble et saint compagnon de son existence. Sans doute, la très sainte Vierge, qui ne le cède en mérites qu'à son divin Fils, est mille fois plus élevée en grâces que S. Joseph : mais, pour qu'une sainte alliance, dont le Ciel était l'auteur, fût convenablement assortie, pour qu'elle devînt le modèle parfait de toutes les unions chrétiennes, ne fallait-il pas que S. Joseph fût, aux yeux du Seigneur, le plus vertueux des hommes? « Quel devait être, » dit à ce sujet le pieux auteur des *Méditations sacerdotales*, « l'heureux mortel que le Seigneur choisissait entre tous pour partager la destinée de sa mère? Ce choix seul élève S. Joseph à une dignité presque aussi incompréhensible pour lui, que l'était pour Marie sa dignité de mère de Dieu. Comme elle, il ne peut que se perdre humblement dans la pensée de sa propre grandeur et s'écrier dans le sentiment de son admiration et de sa reconnaissance : *Fecit mihi magna qui potens est*[3]. Oh ! qu'il y a d'honneur et de félicité dans ces deux mots : *Virum Mariæ!* l'époux de Marie!... Marie, cette créature d'un ordre tout divin, distinguée de toutes les autres par tant de privilèges : une conception immaculée, un enfantement virginal, une résurrection anticipée, une

1. Voir les beaux discours de Bossuet sur S. Joseph, page 316.
2. Gen., II, 18. — 3. Luc., I, 49.

triomphante assomption... Marie, cet assemblage de toutes les vertus, de tous les dons de la nature et de la grâce... Marie, que tous les docteurs, tous les saints, toutes les langues, toutes les générations ont louée et loueront à jamais..... Marie a reçu de la main de Dieu un époux digne d'elle, et cet époux est S. Joseph. N'est-ce pas assez pour que nous puissions dire qu'aucun homme ne lui a été semblable en gloire et en bonheur? *Non est inventus similis illi*[1]. »

L'éclat dont brille la très sainte Vierge rejaillit sur son époux: mais quels furent pour lui les fruits de ce saint mariage? Une femme apporte ordinairement en dot des biens périssables et les remet entre les mains de son époux. La dot de Marie était une vertu ineffable, ou, plutôt, un trésor de vertus et de grâces surpassant les mérites réunis de toutes les âmes les plus saintes[2]. S. Joseph puise à pleines mains dans ces richesses; et la présence continuelle de Marie durant trente années, sa conversation si douce et si sainte, son humilité, son ardente charité, son héroïque courage, devinrent comme le partage et le bien propre de S. Joseph. Que de gloire, et quelle sainteté !

V. — Et cependant, ce n'est point là le plus éminent privilège de S. Joseph. « Le Seigneur l'a établi le maître de sa maison, le prince de tout ce qu'il possède[3]. » Or, Dieu a un Fils en qui il a mis toutes ses complaisances[4]; un Fils engendré de toute éternité, Dieu comme le Père, « la splendeur de sa gloire, et l'image de sa substance[5] ». Eh bien! ce Fils adorable, né, dans le temps, de la Vierge Marie, que nous appelons, dans notre Symbole, « Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu[6], » S. Joseph est chargé de lui tenir lieu de père. Étranger à sa génération toute virginale et miraculeuse, il aura de la paternité tout ce qui peut se concilier avec la pureté sans tache de Marie. Il en aura l'affection, la tendresse, les soins, les pieuses sollicitudes. Il en aura le nom et même l'autorité : car Jésus lui était soumis[7]. Quel est donc ce mortel qui, dans la pauvre et sainte maison de Nazareth, dans cette maison où sont cachés le trésor du ciel et la Rédemption de la terre, disait à son Dieu : « Venez, — et il venait; — Faites ceci, — et il le faisait[8] »? Un tel pouvoir ne fut jamais délégué à un ange. Ces esprits célestes tremblent devant Dieu et exécutent ses ordres avec la rapidité de l'éclair. S. Joseph commandait au Verbe incarné, et le Sauveur, modèle adorable d'obéissance, accomplissait les volontés de son père adoptif: *Et erat subditus illis*[9].

1. Eccli., XLIV, 20.
2. *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas.* (Prov., XXXI, 29.)
3. Ps. CIV, 21. — 4. Matth., XII, 18. — 5. Hebr., I, 3. — 6. Symbole de Nicée.
7. Luc., II, 51. — 8. Matth., VIII, 9. — 9. Luc., II, 51.

Oui, Jésus « lui était soumis » comme l'enfant à son père, et cette paternité de S. Joseph est mentionnée plusieurs fois dans l'Évangile. S'agit-il, en effet, de donner au divin Enfant « un nom au-dessus de tout nom[1] »: ce nom sacré est révélé à S. Joseph par un ange[2]. S'agit-il de transporter le Sauveur en Égypte, pour le soustraire à la cruauté d'Hérode[3] : S. Joseph est encore averti par un messager céleste, et ses bras paternels sont le véhicule du divin fugitif. S'agit-il de le présenter au Temple : S. Joseph l'offre avec Marie, et il devient l'heureux témoin de cette scène magnifique de la Présentation, dont S. Luc nous a conservé le récit[4]. Jésus grandit : de l'enfance, il passe à l'adolescence ; sa sagesse va se révéler aux docteurs de la loi. Joseph l'accompagne à Jérusalem ; il le recherche, car le Sauveur s'est un instant dérobé aux regards de ses parents, « afin de vaquer aux œuvres de son Père céleste[5] ». Et quand la très sainte Vierge, après avoir retrouvé son divin fils, ose lui adresser un tendre reproche, ses paroles sont pour Joseph un titre de gloire : « Voilà, » dit-elle, « que votre père et moi nous vous cherchions, pleins de tristesse : *Ecce pater tuus et ego dolentes quærebamus te*[6]. »

Partout, dans le saint Évangile, S. Joseph paraît et agit en père. Il l'est réellement, et par la délégation divine, et par le cœur. A la sueur de son front il nourrit celui qui donne l'aliment à toute créature ; il dirige extérieurement celui qui régit l'univers ; il commande au Dieu tout-puissant, revêtu des infirmités de l'homme ; il protège sa faiblesse volontaire, et, en l'arrachant à la fureur de ses ennemis, il est, selon le langage des saints docteurs, comme le sauveur du Sauveur des hommes. Après la dignité de Marie, est-il, nous vous le demandons, une élévation semblable ?

Oh ! qui nous ouvrira le sanctuaire intime et mille fois béni de Nazareth pour y contempler la sainte Famille ? Quelles merveilles nous y verrions, et comme la figure de S. Joseph nous apparaîtrait grande et majestueuse ! La paix, l'union, la prière, le travail, la douce charité, embellissent cet asile. Dans cette demeure du Dieu fait homme, une autorité chérie et vénérée préside à tout. Joseph l'exerce pleinement et avec une ravissante modestie : il est le père, il est le maître, bien qu'il soit inférieur en mérites à Marie, et infiniment au-dessous du Sauveur. Soumis à la voix d'un père, Notre-Seigneur obéit ; mais son cœur filial ne se contente pas de payer à Joseph le tribut d'une humble déférence : il lui rend, par sa tendresse, ce qu'il reçoit tous les jours de son dévouement paternel. Il

1. Philipp., II, 9. — 2. Matth., I, 20. — 3. *Ibid.*, II, 13. — 4. Luc., II, 22 et seq.
5. *Ibid.*, 49. — 6. *Ibid.*, 48.

l'appelle du doux nom de père, et, en lui donnant ce titre, il inonde le cœur de Joseph d'une indicible joie : *Oh! quanta dulcedine*, dit S. Bernardin de Sienne, *audiebat Joseph balbutientem Jesum se patrem vocare!* Le Sauveur l'aime comme son ange visible, comme son tuteur et son défenseur; il l'aime comme le nourricier de son enfance, si attentif à ses moindres besoins; il l'aime comme l'époux vierge de sa mère vierge, comme un vase d'élection rempli des parfums des plus suaves vertus; il l'aime comme son père. Or, vous le savez, l'amour de Jésus n'est pas stérile; il est prodigue, au contraire, prodigue jusqu'à l'infini, et si ce Dieu nous a fait tant de bien, à nous, pauvres ingrats pécheurs, de quelle gloire n'a-t-il pas comblé ce serviteur fidèle, auquel il est uni par des rapports si étroits et par les liens de la plus ineffable tendresse!

VI. — D'après ce que vous venez d'entendre, jugez du crédit dont jouit auprès de Dieu le chaste époux de Marie, le père adoptif du Sauveur, le chef de la sainte Famille, aujourd'hui qu'il règne dans la gloire. Les martyrs prient par leurs plaies; les élus de tout genre, par les sacrifices et les vertus de leur vie mortelle; Marie, au témoignage de S. Bernard, par le sein qui allaita le Sauveur et par les entrailles qui le portèrent; S. Joseph, indépendamment des mérites accumulés durant une vie passée auprès du Fils de Dieu, ne peut-il pas élever vers lui ses mains durcies au travail pour le nourrir et pourvoir à sa subsistance? Ne peut-il pas lui montrer cette poitrine sur laquelle sa divine enfance goûta si souvent les douceurs du repos? Ne peut-il pas, afin d'enrichir notre indigence, nous distribuer les grâces dont l'auguste Marie, son épouse, est dépositaire? Son intercession est tellement efficace, que le pieux Gerson y voit un commandement et un ordre, plutôt qu'une supplication [1]. S. Bernardin de Sienne n'hésite pas à affirmer que, loin de l'avoir dépouillé de cette familiarité intime, de cette autorité vénérée, de cette dignité très sublime, qui firent le bonheur de son exil, Dieu a complété et consommé ces privilèges dans le ciel [2]. Enfin, (pour nous borner, car nous pourrions citer une multitude de témoignages,) S. Thomas, surnommé le Docteur angélique, déclare que s'il a été donné à certains bienheureux de venir en aide aux hommes dans des nécessités particulières, S. Joseph a reçu le pouvoir de nous assister dans tous les besoins de l'âme et du corps [3].

1. Dum vir, dum pater orat uxorem et natum, velut imperium reputat (Gers.)

2. Profecto dubitandum non est quod Christus familiaritatem, reverentiam, atque sublimissimam dignitatem, quam illi exhibuit dum ageret in humanis, tanquam filius patri suo, in cœlis utique non negavit, quin potius complevit et consummavit. (S. Bern. Sien., *Serm. de S. Joseph.*)

3. Quibusdam sanctis in aliquibus causis datum est patrocinari; at sanctissimo

La bonté de S. Joseph pour les hommes égale sa puissance. Pour avoir reposé quelques instants sa tête sur la poitrine du Sauveur, S. Jean, vous le savez, est devenu l'apôtre de la dilection; quels trésors de charité S. Joseph n'aura-t-il pas puisés dans ses rapports intimes avec le divin Maître, lui qui si souvent le porta dans ses bras, le serra contre sa poitrine, lui qui reçut ses filiales caresses et lui prodigua les témoignages de son paternel amour! Le cœur de Jésus-Christ, cœur aimant jusqu'à l'infini, s'épancha dans celui de S. Joseph et lui communiqua, pour la pauvre humanité, cette indulgence, cette miséricorde dont il surabonde lui-même.

De son côté, la divine Marie, dont nous sommes les enfants d'adoption, et qui nous a aimés au point de nous donner son Fils unique, a fait partager à son saint Époux ses sentiments de Mère à notre égard. S. Joseph est vraiment un père pour tous ceux qui l'invoquent; autant il est grand devant Dieu, autant il est compatissant à nos misères. Sainte Thérèse l'avait éprouvé très souvent dans sa vie, et elle s'écriait: « Je conjure, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'expérience; ils verront combien il est avantageux de recourir à ce glorieux Patriarche et de l'honorer spécialement. »

VII. — Puisque S. Joseph est le favori du Roi du ciel, le dispensateur de ses richesses; puisque sa bonté pour nous est si paternelle, nous avons bien le droit de vous adresser les paroles que le roi Pharaon adressait à ses sujets dans la détresse, en les renvoyant à son ministre, image anticipée de notre saint Patron: *Ite ad Joseph:* Allez à Joseph[1].

Allez à Joseph! *Ite ad Joseph*, prêtres du Seigneur, ô vous qui, dans un ministère supérieur à celui des anges, avez, avec S. Joseph, des traits si frappants de ressemblance! Comme lui, n'êtes-vous pas les chefs d'une famille sainte, les gardiens du Fils de Dieu caché sous les voiles eucharistiques, ses nourriciers dans les âmes, ses défenseurs et comme ses pères, lui donnant à l'autel une naissance mystique? Prenez S. Joseph pour guide, pour appui et pour modèle. Les vertus de votre saint état sont une pureté angélique, la prière, l'humilité, l'oubli de vous-mêmes, le dévoûment aux intérêts de Dieu et des âmes, un tendre et respectueux amour pour Notre-Seigneur et sa sainte mère. Ces vertus brillèrent du plus vif éclat dans la vie de notre saint Patriarche. Suppliez-le de vous les obtenir et de faire de vous ce qu'il était lui-même, « un serviteur prudent et fidèle[2] ».

Joseph, in omni necessitate et negotio concessum est tutari, et omnes ad se confugientes defendere, fovere et affectu paterno prosequi. (S. Thom.)

1. Gen., XLI, 55. — 2. Eccli., XLIV, 17.

Mettez aussi sous sa protection votre famille spirituelle : *Ite ad Joseph.*

Allez à Joseph, âmes privilégiées, vierges consacrées au Seigneur, anges de la prière, du sacrifice et de la charité. Il est le patron et le modèle de la vie intérieure et cachée. A son école vous apprendrez à jouir, loin du monde, de cette bienheureuse solitude que Dieu seul doit remplir, à goûter les délices de cette manne que chaque jour, dans le silence de la prière, le ciel vous envoie, à vous dévouer pour vos frères comme il se dévoua pour Jésus : *Ite ad Joseph.*

Allez à Joseph, braves ouvriers, qui, dans ces temps difficiles, pouvez à peine, par le plus rude labeur, subvenir aux besoins de votre femme et de vos enfants. Comme vous, il exerça un métier pénible ; comme vous, il fatigua ses deux bras pour un modique salaire ; comme vous, il connut toutes les privations de la pauvreté ; mieux que vous, il sut toujours interrompre ses travaux pour vaquer à la prière, dans les jours du saint repos. Imitez-le et, au lieu d'éclater en plaintes et en murmures, de vous défier de la Providence et de céder à un abattement voisin du désespoir, allez lui raconter vos peines, lui exposer vos besoins. Implorez son assistance dans vos heures de detresse : son secours ne vous manquera pas : *Ite ad Joseph.*

Et vous, pauvres pécheurs, dont la foi a fait dans les abîmes du doute un si triste naufrage, dont les passions furieuses ont ravagé le cœur, et qui avez eu le malheur de perdre Jésus-Christ en perdant sa grâce, « allez à Joseph ». Du sein de vos misères, faites appel à son secours tendre et compatissant. Ce cœur est tout pénétré du sentiment de miséricorde du Sauveur à l'égard de ses enfants ingrats. Comptez donc sur son entremise et suppliez-le de vous ramener à Dieu.

Enfin, qui que vous soyez, nous vous dirons : Allez à Joseph : *Ite ad Joseph.* Êtes-vous encore dans le premier âge : le guide, le tuteur de Jésus enfant est le spécial protecteur de l'enfance. Vivez-vous dans le célibat : S. Joseph se présente à vous tenant à la main le lis d'une pureté virginale. Êtes-vous dans l'état du mariage : modèle des époux et des pères, S. Joseph bénit et protège les ménages chrétiens. Mais c'est surtout au moment de la mort que son intervention se manifeste. Une croyance autorisée et admise parmi les chrétiens, nous fait penser que les saints, dans la gloire, ont un crédit tout particulier pour nous obtenir de Dieu des grâces semblables à celles dont ils furent eux-mêmes favorisés. S'il en est ainsi, le plus heureux des mourants ne devra-t-il pas être le patron des fidèles à l'heure dernière ? Quelle mort que celle de S. Joseph ! Voyez-vous, auprès de l'humble couche du Patriarche mourant, la Vierge des

vierges, sa sainte épouse, et le Dieu incarné, source de toute grâce, de toute consolation et de tout bonheur? Celle qu'il a protégée, respectée, chérie, lui prodigue les soins de la tendresse la plus attentive. Le Sauveur l'appelle son père, lui témoigne sa reconnaissance filiale, le prend dans ses bras et lui ouvre le ciel. Éclairés par ces deux célestes lumières, les derniers moments de S. Joseph ressemblent moins au déclin de la vie, qu'à l'aurore d'un jour nouveau. Ah! « que mon âme meure de la mort des justes, et que ma fin ressemble à cette fin[1]! » On ne meurt qu'une fois; l'épreuve est unique, elle est décisive; c'est un moment duquel dépend une éternité! A cet instant suprême, quel besoin n'aurons-nous pas de consolation, de force et de grâce! Où trouverons-nous un ami compatissant à nos défaillances et à nos douleurs; un ami puissant qui d'une main écarte « le lion rugissant prêt à nous dévorer[2] », et de l'autre nous montre la Vierge du bon secours, et le Dieu consolateur des âmes expirantes, le Dieu qui est « la résurrection et la vie[3] »? Cet ami, cet ange, ce soutien dans les angoisses de l'agonie, dans les tristesses de la mort, ce sera S. Joseph, si nous recourons avec confiance à sa protection paternelle. Mais, comme nous ne savons pas quel sera pour nous le dernier des jours, n'en laissons passer aucun sans supplier notre auguste Protecteur de nous obtenir, et d'obtenir à tous ceux qui nous sont chers, la grâce par excellence, la grâce d'une douce et sainte mort.

VIII. — Nous vous laissons avec ces saintes pensées, et, en terminant, nous confions à votre piété un ardent désir de notre cœur. Nous voudrions voir la piété envers S. Joseph se répandre de plus en plus dans notre diocèse. Sans doute, l'objet premier de notre culte sera toujours le Dieu Sauveur à qui seul « gloire, honneur, adoration dans tous les siècles des siècles[4] ». Sans doute, au-dessous de Jésus-Christ, l'incomparable Vierge, la privilégiée entre toutes, la mère immaculée et glorieuse de notre Rédempteur, mérite d'une manière tout exceptionnelle nos hommages, notre amour et notre confiance. Mais celui qui fut associé ici-bas d'une façon si intime à la vie du Verbe fait chair et de l'auguste Marie, doit occuper la troisième place dans nos pieux souvenirs. Après les noms sacrés de Jésus et de Marie, puisse le nom béni de S. Joseph être dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres! Puissent ses vertus modestes, ses vertus toutes d'intérieur, et, par conséquent, si bien appropriées à votre position, être imitées et reproduites dans toutes les familles chrétiennes!

Nous avons une autre ambition: nous désirons que le culte

1. Num., XXIII, 10. — 2. I Petr., V, 8. — 3. Joan., XI, 25. — 4. I. Timoth., I, 17.

extérieur de notre saint Patron prenne plus d'extension et de solennité. C'est précisément parce que le rationalisme envahit les intelligences, que l'Homme de foi, *fidelis servus*, doit être célébré; c'est parce que l'orgueil, la cupidité, l'amour effréné des jouissances, dépravent tant de cœurs, que le modèle de l'humilité, de la chasteté et de la pauvreté chrétienne, doit être exalté. Aussi avons-nous vu avec bonheur la piété de plusieurs de nos chers coopérateurs dédier, dans leurs églises, des autels à S. Joseph, un grand nombre d'associations pour la bonne mort se placer sous l'invocation de S. Joseph, des réunions de jeunes ouvriers prendre S. Joseph pour spécial protecteur. Ce mouvement, loin de se ralentir, s'augmentera, nous en avons l'assurance. Dans notre ville épiscopale, une gracieuse chapelle vient d'être construite au prix de beaucoup de sollicitudes et de fatigues, par un prêtre qui nous est particulièrement cher, en l'honneur de notre saint Patron. Elle est devenue le siège d'une Archiconfrérie, que le Saint-Père a enrichie des faveurs spirituelles les plus précieuses. C'est au moment où nous prenions congé du Vicaire de Jésus-Christ, qu'il daigna bénir cette œuvre de la manière la plus affectueuse et nous adresser des paroles paternelles que nous ne saurions oublier. Nous espérons que l'Archiconfrérie de S. Joseph exercera une pieuse et utile influence : mais nous espérons aussi que le sanctuaire dont nous venons de parler ne sera pas l'unique monument consacré, dans la ville de Beauvais, à la gloire de S. Joseph. Il faut que notre église cathédrale possède une chapelle où notre saint Protecteur sera spécialement honoré. Nous comptons pour cela sur la libéralité des fidèles de notre ville épiscopale, bien convaincu que cette nouvelle bonne œuvre ne sera en rien préjudiciable aux autres. Nous serions heureux si, dans les dernières années d'un épiscopat déjà bien long, il nous était donné de voir le culte de S. Joseph prendre de l'extension et de l'éclat. Qu'il daigne, ce saint Patriarche, être notre protecteur et le vôtre, durant la vie et surtout à l'heure de notre trépas! A cet effet adressons-lui tous cet humble prière d'un de ses plus dévots serviteurs:

« O grand Saint, digne entre tous les saints d'être vénéré, aimé, invoqué, tant par l'excellence de vos mérites, que par l'éminence de votre gloire et la puissance de votre intercession, en présence de Jésus qui vous a choisi pour père adoptif, et de Marie qui vous a accepté pour époux, je vous prends aujourd'hui pour mon avocat auprès de l'un et de l'autre, pour mon protecteur et mon père. Je me propose fermement de ne vous oublier jamais et de vous honorer tous les jours de ma vie. Daignez donc, je vous en conjure, daignez m'accorder votre

protection spéciale et m'admettre au nombre de vos dévoués serviteurs. Assistez-moi dans toutes mes actions, soyez-moi favorable auprès de Jésus et de Marie, et ne m'oubliez pas à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il[1] ! »

Vingt-sixième jour

SAINTETÉ DE SAINT JOSEPH [2]

Joseph autem cum esset justus.
Joseph était un homme juste.
(Matth., I, 19.)

De tous les temps, les hommes ont jugé, des qualités et des vertus, par l'éclat extérieur : la puissance, la supériorité des talents, les vastes connaissances, les succès éclatants, les actions qui produisent, en tout genre, des révolutions étonnantes, voilà ce qu'ils admirent, et à quoi ils consacrent des éloges et des monuments publics : il semble même que la sainteté ait besoin de cet éclat pour mériter les suffrages. Les vertus privées du fidèle, la patience, la modération, la vigilance d'un père de famille, renfermé dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, une vie commune et unie au dehors, leur paraissent trop obscures, pour soutenir la pompe d'un éloge; ils estiment les dons extérieurs des miracles et des langues, à cause de la célébrité qu'ils donnent : mais la charité, qui rend ses saints agréables aux yeux de Dieu, échappe à leurs regards et fixe rarement leur admiration. Cependant cet éclat extérieur n'est souvent qu'un prestige qui nous trompe, un ornement frivole qui sert de voile à la corruption, ou, du moins, qui n'ajoute rien à la sainteté véritable. Les vertus secrètes, indépendantes du jugement des hommes, ont toujours plus de réalité que ces vertus brillantes, nées le plus souvent dans l'orgueil, et soutenues par les regards publics.

La fidélité à ses devoirs, l'empire sur ses passions, une conscience pure, un cœur qui marche d'un pas ferme et assuré dans le chemin de la justice, supérieur à tous les obstacles qui pourraient l'arrêter, élevé au-dessus de tout ce qui se passe, et soumis à Dieu seul : voilà le fondement de la grandeur et de la sainteté véritables.

S. Joseph, époux de Marie, élevé, par ce glorieux titre, au-dessus des plus grands saints, n'eut aucune de ces qualités

1. P. Patrignani, *Dévotion à S. Joseph.*
2. Par le P. Élisée, des Carmes déchaussés.

brillantes que les hommes admirent. Les fonctions de son ministère n'étaient pas distinguées, en apparence, de celles d'une vie commune : on ne le vit pas, comme les Moïse et les Josué, donner des lois aux nations, faire trembler les souverains sur leurs trônes, commander aux éléments, changer l'ordre de la nature, étonner l'univers par sa puissance, et conduire un peuple à travers les miracles ; on ne le vit pas, comme les prophètes et les apôtres, disposer des dons de Dieu, ouvrir les yeux aux aveugles, guérir les malades, rendre les mourants à la lumière, et rappeler les morts du fond des sépulcres. L'Évangile nous le représente seulement comme un juste dont la vie a toujours été mesurée sur la volonté de Dieu, et sur les règles les plus exactes de la justice : *Joseph autem cum esset justus.*

Ne cherchons donc pas, dans la vie de notre Saint, cette puissance féconde en prodiges, ces actions éclatantes, suivies des hommages publics, ces traits pompeux et magnifiques, que l'éloquence humaine s'efforce d'embellir, mais qui sont plus propres à éblouir les esprits, qu'à toucher les cœurs ; à satisfaire une vaine curiosité, qu'à édifier la piété des fidèles. Bornons-nous aux louanges que les Livres saints donnent à Joseph, faisons voir sa justice et les récompenses de sa justice. C'est tout mon dessein, et le partage de ce discours. *Ave, Maria.*

I. — La volonté divine est la source primitive de toute justice : elle fixe les devoirs de l'homme, fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique voie de notre salut, et tout ce qui sort de l'ordre qu'il a établi est marqué au sceau de l'injustice : de là, il suit que la soumission à la volonté de Dieu est le premier caractère de la justice. Dès que l'homme est soumis à l'Être suprême, il accomplit tous ses devoirs ; sa piété n'a plus d'écueil à craindre ; ses vertus ont toujours des motifs épurés : il aime ses semblables, il est bienfaisant et modéré à leur égard, parce que l'ordre et l'harmonie publique, fondés sur l'amour et les services mutuels, sont une suite de la volonté du Créateur, qu'il prend pour règle de ses actions.

Telles sont les vertus dont S. Joseph nous donne l'exemple ; sa soumission à la volonté de Dieu le rend un modèle de justice, dans l'amour de son état, dans la promptitude de son obéissance aux ordres du Ciel, dans sa modération à l'égard de Marie : trois réflexions qui vous feront voir que Joseph était un homme juste : *Joseph autem cum esset justus.*

Le premier effet de la soumission à la volonté de Dieu est de nous tenir dans la place que la Providence nous a marquée : comme il est le souverain arbitre des destinées, qu'il établit

l'harmonie publique sur la différence des conditions, et qu'il proportionne ses grâces à l'état auquel il nous appelle, il faut que l'homme, soumis à sa volonté, soit content dans toutes les situations où il se trouve; qu'il ne cherche pas à en sortir contre l'ordre du Seigneur ; qu'il s'occupe uniquement des devoirs de son état, et qu'il ne substitue jamais des œuvres arbitraires et une perfection chimérique à celle que Dieu exige de lui. Il faut aller à Dieu par les voies que Dieu nous a frayées ; tout ce qui sort de cette règle est un excès de l'homme, et le triste fruit de l'amour-propre; la piété même, qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à la volonté divine, n'est qu'une recherche dangereuse de nous-mêmes.

S. Joseph, réduit à la condition la plus obscure, se soumet sans murmure aux ordres de la Providence ; destiné à cacher aux yeux des hommes la grandeur du Fils de Dieu sous le voile d'une bassesse apparente, il n'opposa pas aux desseins du Seigneur cette vaine raison qui rapporte tout à ses propres lumières, qui ose s'élever au ciel pour changer ce qui s'y passe, et donner des conseils à la Sagesse éternelle : il s'abandonna au choix de Dieu; il n'écouta ni les désirs inquiets de l'ambition, ni les cris importuns de l'intelligence, et il ne chercha pas à sortir de son état par les voies que la cupidité pouvait lui tracer.

En effet, à ne consulter que les sentiments humains, tout lui eût fourni des prétextes pour se soustraire à la volonté divine ; tout semblait révolter son cœur contre la honte de la pauvreté ; les intérêts du Fils de Dieu paraissaient exiger qu'il se montrât avec plus d'éclat : Jésus-Christ descendait sur la terre pour glorifier son Père ; et les Juifs n'attendaient de lui qu'une grandeur temporelle. Ne devait-il pas se montrer digne de leurs hommages, triompher des cœurs par sa puissance, et forcer l'incrédulité de reconnaître la suprême autorité de son ministère ? Qu'était-il besoin qu'un mystère dont les figures avaient été si pompeuses, et les préparatifs, si magnifiques, s'accomplît dans la plénitude des temps par des voies si obscures ?

La naissance même de S. Joseph ne devait lui inspirer que des sentiments de mépris pour la bassesse de sa condition. Issu des rois de Juda, il comptait parmi ses ancêtres des héros et des patriarches ; héritier de leur nom, il semblait devoir l'être aussi de leur magnificence et de leur gloire ; ses vues pouvaient être portées jusqu'au trône ; Israël attendait alors un libérateur du sang de David ; l'erreur publique favorisait les desseins ambitieux de ceux qui affectaient la royauté, et l'obscurité seule de Joseph mettait obstacle à son élévation.

Quel écueil pour une vertu vulgaire ! quel cœur ne se serait

pas ouvert à des désirs ambitieux ! quelle résignation ne fallait-il pas, dans ces circonstances, pour supporter sans murmure la bassesse et l'obscurité ! Vous le savez, l'amour de la gloire paraît être le partage des grands : les prérogatives d'une illustre naissance leur ouvrent la porte des honneurs ; le sang qui coule dans leurs veines les rappelle sans cesse à leur origine, l'éducation fortifie même en eux cet amour de l'élévation ; on s'efforce de rendre leurs enfants dociles aux leçons de la vanité ; on aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de l'ambition ; et les ébauches naissantes de ce vice sont regardées comme de grandes espérances : tout concourt à irriter cette passion dans les grands. L'éloignement des dignités amortit, pour ainsi dire, dans les hommes du commun, la vivacité de leurs désirs ; des objets plus vifs remplissent leur cœur ; ils n'osent s'élever au-dessus de la fange dans laquelle ils rampent ; et ils voient sans envie des honneurs qui n'entrent pas dans leur destinée. Mais ces hommes nés dans le sein de la gloire veulent toujours être environnés de son éclat ; ils sont sans cesse remués par ces mouvements qui nous font aspirer aux grands postes, et l'obscurité leur est insupportable. Cependant S. Joseph, fils de tant de rois, et qui ressentait encore des impressions de grandeur qui restent dans le cœur longtemps après la décadence d'une famille, se vit sans se plaindre tomber, du plus haut éclat de la gloire humaine, dans le mépris qui suit l'indigence, et réduit à une condition basse et obscure. L'élévation d'une maison étrangère sur le trône d'Israël ne répandit pas dans son cœur le poison de l'envie : loin de se révolter contre une autorité tyrannique, il donna l'exemple de la fidélité en payant le tribut à ceux à qui sa naissance lui donnait droit de commander. Instruit que le Fils de Dieu ne devait pas triompher des cœurs par l'éclat et la majesté; que sa gloire devait naître de ses humiliations et de ses opprobres ; qu'il descendait sur la terre pour confondre l'orgueil des hommes, et leur inspirer, par son exemple, le mépris des biens temporels, il entra dans la simplicité évangélique, et devint le premier disciple de Jésus-Christ humilié ; toujours dans l'ordre et la soumission, il ne voulut rien, il ne désira rien, que de demeurer dans la pauvreté où la Providence l'avait fait naître ; et il preféra l'obscurité que Dieu voulait de lui, à la gloire qui n'entrait pas dans ses desseins éternels.

Nous n'admirons peut-être pas dans Joseph cet amour de son état. La soumission à Dieu, qui rend l'homme content dans toutes les situations où il est placé, n'est pas dans nos cœurs ; sa volonté y trouve toujours un fonds de révolte, dès que ses vues ne sont pas conformes aux nôtres. Il faut que

rien ne trouble nos plaisirs et ne dérange l'orgueil de nos projets : le plus léger contre-temps nous accable ; la prospérité même ne nous trouve pas plus soumis que l'affliction ; il manque toujours quelque chose à l'avidité de nos désirs. Plus nous nous élevons, plus nos cœurs s'étendent : l'ambition seule décide de nos démarches, met tout en mouvement, et fait du monde entier un théâtre de confusion, où nul n'est à sa place ; où l'orgueil et la témérité s'élèvent aux premières dignités, tandis que le mérite demeure sans récompense ; où celui qui cherche à sortir de l'obscurité d'une vie privée est souvent incapable d'une vie publique. Le second effet de la soumission de Joseph à la volonté divine, c'est la promptitude de son obéissance aux ordres du Ciel. Dieu, dans sa providence ordinaire, a laissé à notre puissance le soin d'éclairer nos démarches : il a voulu que le cours des choses humaines eût sa suite et ses causes dans les événements que notre prévoyance peut empêcher ou faire naître, et qu'il dépendît des moyens, des précautions et des mesures que la raison doit fournir. Ce serait donc une fausse confiance, d'attendre un ordre particulier du ciel pour toutes nos actions ; de prendre des motifs d'incertitude et d'indécision dans les prétextes que fournit une obéissance timide et scrupuleuse ; de négliger tous les moyens humains, et de s'en rapporter tellement à Dieu, qu'on abandonnât tout soin, et qu'on méprisât toute prévoyance. La piété véritable n'est jamais suspendue entre ses devoirs et ces vaines frayeurs, et la religion, qui exige la soumission du fidèle, dans l'attente des événements, ne consacre ni sa sagesse ni son imprudence.

Mais la Sagesse divine sort quelquefois de cette économie dans laquelle elle conduit tout par les voies ordinaires ; elle rompt l'enchaînement des causes secondes, se forme d'autres plans remplis d'événements où sa main paraît toute seule ; où sa providence règle tout par des volontés particulières, ne laisse rien à la prudence humaine, et n'exige, des créatures, qu'une obéissance et une soumission sans bornes.

Et telle est la conduite du Seigneur dans ses desseins sur S. Joseph. On ne voit agir que les hommes dans les autres événements ; Dieu se cache et paraît invisible ; ici Dieu paraît seul à découvert. Il fait le choix des moyens, et ne laisse au ministre de ses volontés, que le soin de méditer ses merveilles. Le Seigneur commande, et S. Joseph obéit avec une promptitude merveilleuse. Voilà tout ce que les Livres saints nous font remarquer de son ministère.

Jésus-Christ croissait en âge, et sa sagesse, quoique infinie, paraissait se développer par des accroissements successifs ;

il était l'héritier du sang, des droits et du trône de la branche royale. Israël voyait en lui toutes ses espérances ; et les prémices des hommages des hommes, qu'il avait reçus dès sa naissance, faisaient augurer la grandeur de sa destinée. Hérode, également cruel et soupçonneux, n'ignorait pas les prétentions des Juifs ; il s'apercevait que l'attente d'un libérateur nourrissait dans cette nation un fonds de révolte et l'impatience de secouer le joug des étrangers ; l'arrivée des Mages augmenta son inquiétude et sa défiance ; il craignit cet Enfant qu'on venait chercher de si loin pour le reconnaître sous le titre de souverain de la Judée ; et il résolut de perdre un rival qui ranimait déjà les espérances d'Israël.

Quel funeste effet ne produit pas la jalousie dans les cœurs ! Hérode, livré à cette injuste passion, ne rougit pas d'employer le crime pour se délivrer d'un enfant qu'il redoutait ; sa politique cruelle confondit les innocents avec le prétendu coupable ; il ordonna de mettre à mort tous les enfants mâles âgés de deux ans et au-dessous ; tout regorgeait du sang innocent dans le territoire de Bethléem ; on n'entendait que des lamentations des mères désolées sur la mort de ces chères victimes ; c'en était fait du Fils de Dieu, si la promptitude de l'obéissance de S. Joseph ne l'eût arraché à la fureur de ce roi barbare. Hâtez-vous, lui dit un ange ; prenez avec vous le Fils de Marie et sa mère ; fuyez en Égypte et demeurez-y jusqu'au jour où je vous avertirai d'en sortir ; Hérode est instruit, et il ne tardera pas de faire chercher l'enfant pour lui donner la mort : *Futurum est enim ut Herodes quærat puerum, ad perdendum eum.*

Permettez, ô mon Dieu ! que j'expose les prétextes que S. Joseph pouvait opposer à vos ordres, et que j'imite le langage d'un mortel qui veut connaître les ressorts impénétrables de votre conduite par les lumières d'une vaine raison. Vous tenez dans vos mains le cœur des rois, vous confondez, quand il vous plaît, leur malice ; les mortels audacieux rentrent à vos ordres dans le néant, et un seul de vos regards confond toute grandeur. Pourquoi ne faisiez-vous pas éclater votre puissance pour sauver votre Fils ? pourquoi ne lanciez-vous pas vos foudres sur ce roi barbare ? pourquoi ne précipitiez-vous pas dans les abîmes le ministre de sa fureur ? La fuite pouvait, il est vrai, le dérober à l'exécution sanglante qu'on méditait contre lui, mais n'était-ce pas de tous les moyens de l'y soustraire le moins digne de sa grandeur ?

Ainsi parle une vaine raison, qui juge des œuvres du Seigneur par les vues de l'amour-propre, et qui cherche à se former un plan plus spécieux que celui de la divine Providence. S. Joseph étouffa tous ces murmures secrets qui s'élèvent si souvent dans

notre âme ; il n'opposa aucun prétexte à la volonté du Seigneur ; il ne chercha pas des motifs de résistance dans la délicatesse de la Mère, dans la faiblesse de l'Enfant, dans les incommodités, les fatigues et les dangers du voyage ; il ne s'informa pas de la durée de son exil, ni du temps où il plairait au Seigneur de finir ses peines; dès la nuit même, il prit l'Enfant et la Mère, il les conduisit, à la faveur des ténèbres, sans guide, sans secours, sans résistance; Dieu seul veillait à la conservation de cette auguste Famille; l'Égypte servit d'asile à cette Église errante, dès son origine.

S. Joseph trouva dans cette terre la sûreté que son innocence ne lui donnait pas dans celle de ses pères, et il y fit son séjour aussi longtemps qu'il plut à Dieu de laisser son Fils dans cet exil. La mort du tyran fit enfin cesser les alarmes ; un nouvel ordre du Ciel le rappela dans la Judée, et son obéissance fut aussi prompte ; il se disposa, sans différer, à ce retour ; il quitta l'Égypte et se mit en marche pour rentrer dans la terre de ses pères : *Qui consurgens, accepit puerum et matrem ejus, et venit in terram Israel.*

Admirable obéissance, qui nous apprend à nous soumettre sans murmure aux ordres du Ciel ; à nous conformer en tout à la volonté du Seigneur, qu'il nous manifeste par ses préceptes ; à régler toutes nos actions sur sa loi, sans chercher des motifs pour la combattre dans la sévérité des maximes, dans la faiblesse humaine, dans les bienséances et les usages d'un monde corrompu, dans tous ces vains prétextes que présente un amour-propre trop ingénieux à nous séduire !

Le troisième effet de la soumission de S. Joseph à la volonté divine, c'est sa modération à l'égard de Marie.

Dieu veut que nous aimions nos semblables, que nous respections leurs vertus, que nous supportions leurs défauts et que nous évitions avec soin de juger témérairement leur conduite.

La modération à l'égard du prochain est donc une suite de la conformité à la volonté du Seigneur. L'homme soumis à l'Être suprême ne forme jamais des soupçons téméraires contre ses frères ; son cœur droit et simple ne voit jamais le crime à travers les apparences de la vertu ; l'éclat extérieur de la piété suffit pour mériter son estime; il aime mieux se tromper par un motif d'humanité et d'indulgence, que de former un jugement désavantageux de son prochain en fouillant, avec une maligne curiosité, dans ses intentions les plus secrètes ; il sait que Dieu seul peut juger des motifs, et qu'il n'appartient qu'à lui de percer le voile impénétrable répandu sur les profondeurs du cœur humain.

La soumission à la volonté de Dieu nous rend même les

pécheurs en quelque sorte respectables ; elle nous fait entrer dans les desseins de cette sagesse qui fait servir à ses vues leur opposition à l'ordre; elle nous inspire des sentiments de bonté, de douceur, d'humanité à leur égard, parce que, dans les mains du Seigneur, qui peut les tirer de leurs égarements, ils sont toujours dignes de notre amour ; enfin, elle nous fournit des motifs de consolation dans les événements fâcheux que leur malice suscite, parce que ces maux sont une suite de la volonté d'un Dieu qui sait tirer le bien du mal, et qui n'éprouve ses serviteurs, que pour couronner leur patience.

Aussi S. Joseph, soumis à la volonté de Dieu, se montra plein de modération à l'égard de Marie, dans une circonstance où tout contribuait à augmenter ses soupçons et ses alarmes sur son infidélité : jamais épreuve ne fut plus délicate que celle où il se trouvait. On connaissait dans le monde l'engagement qu'il avait pris avec Marie. Cette union toute spirituelle n'avait été entretenue que par une secrète correspondance de chastes pensées. Il savait qu'elle devait être encore vierge, et cependant, selon les règles de la prudence humaine, il devait croire qu'elle ne l'était plus. Quel embarras ! quelle perplexité pour un époux rempli de cette délicatesse que la raison et la tendresse autorisent ! La vertu et la modestie de son épouse, et sa jeunesse sans reproche, pouvaient, il est vrai, lui répondre de sa fidélité : mais est-il rare que le vice emprunte les apparences de la vertu, et l'hypocrisie ne cache-t-elle pas souvent, sous le voile de la pudeur, des mœurs dont la corruption nous ferait horreur ? Quelque estime que Joseph eût pour Marie, il n'avait point de principe pour en juger favorablement, puisque son état déposait contre elle, et que son silence même semblait l'accuser.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que vous éprouvez souvent la patience de vos serviteurs, par ces perplexités cruelles où l'évidence nous force à condamner ceux que notre tendresse excuse ; où le trait qui nous frappe semble partir de la main qui nous est la plus chère.

Qu'il est rare alors de bannir de son cœur l'aigreur et l'amertume, d'étouffer l'impétuosité des premiers sentiments de la nature, de ne pas chercher un adoucissement criminel à ses peines en décriant les actions et la conduite de ceux que nous regardons comme les auteurs de nos maux ; de ne pas exciter contre eux la haine publique et de s'imposer un silence rigoureux sur la justice de leurs procédés !

Cependant S. Joseph, dans une épreuve si délicate, où la jalousie se croit tout permis, suspend son ressentiment, se soumet à la volonté de Dieu et conserve ce calme des passions

qui rend l'homme si grand, quand il ne prend pas sa source dans l'insensibilité où dans l'orgueil d'une vaine philosophie.

Il ne demande pas ces conseils indiscrets qui éternisent souvent la honte, sous prétexte de satisfaire à la vengeance : son secret est pour lui seul, et toute sa douleur est renfermée dans son cœur ; loin de s'abandonner à ses soupçons, il oppose aux apparences du crime tant de vertus qu'il voit dans Marie ; il aime à se persuader qu'elle n'est pas infidèle, et son esprit, en l'excusant, suit la pente de sa tendresse ; il regarde son état comme un mystère dont il doit attendre l'éclaircissement avec résignation ; et il aime mieux, dit S. Jérôme, présumer en elle un miracle, que de la soupçonner d'un crime : *Sciens illius castitatem, et admirans quod evenerat ; celat silentio, cujus mysterium non sciebat.*

Telle est la conduite pleine de modération dont S. Joseph usa à l'égard de Marie, et que l'Évangile nous présente comme un exemple de justice : *Joseph autem cum esset justus.* Où trouver encore une semblable modération parmi les hommes ? où trouver cette charité, qui ne forme jamais de soupçons téméraires contre le prochain ; qui supporte ses défauts, et qui excuse ses faiblesses ?

Bornons nos réflexions à des vertus qui puissent intéresser tous les cœurs. Nous portons tous un penchant violent à blâmer la conduite de nos semblables ; nous jugeons témérairement de leurs démarches les plus innocentes ; nous formons sans cesse des soupçons injustes contre leur vertu, et si l'éclat de leurs actions nous arrache quelques éloges, nous cherchons à nous dédommager de ces hommages forcés, par la censure secrète des motifs qui les font agir. Il semble que la vertu ne soit, dans notre idée, qu'un fantôme qui n'a jamais eu de réalité ; nous la trouvons toujours fausse ou ridicule dans nos frères : les uns n'ont que les apparences de la piété ; les autres n'en ont que la petitesse et les travers ; et, par une bizarrerie que nos caprices seuls peuvent justifier, nous donnons en même temps de grands éloges à la vertu, et nous perçons de mille traits ceux qui en font profession.

La conduite de S. Joseph à l'égard de Marie, son estime pour sa vertu, sa modération dans une circonstance où tout semblait déposer contre elle, condamnent la témérité de nos censures, et cette malignité secrète qui nous porte à juger mal de nos frères ; rien ne nous apprend mieux que nous devons être indulgents, même pour leurs vices, ménager leurs faiblesses, supporter avec soumission leurs défauts, et excuser les actions qui nous blessent en apparence, par l'innocence des intentions qui nous sont cachées.

La soumission de S. Joseph à la volonté de Dieu l'a rendu un modèle de justice dans l'amour de son état, dans la promptitude de son obéissance, dans sa modération à l'égard de Marie: vous l'avez vu. Il me reste à vous faire voir les récompenses de sa justice: c'est le sujet de ma seconde partie.

II. — La justice trouve rarement, sur la terre, des récompenses temporelles: l'impie, environné d'orgueil et de prospérité, jouit avec insolence des grandeurs et des richesses; ses succès surpassent ses désirs. Il voit sa postérité florissante, et, enivré de son bonheur, il méprise la main du Seigneur qu'il n'a pas éprouvée, et croit que ses crimes échappent à cet œil invisible qui perce les plus profonds abîmes! Le juste, au contraire, n'a souvent pour partage que le mépris, l'obscurité et l'indigence. Livré à la puissance de ses ennemis, l'envie le persécute, l'imposture triomphe de son innocence; et, à juger de la dispensation des biens terrestres sans les vues de la foi, on est tenté de croire que les faveurs du ciel sont le prix du crime, et ses châtiments, la seule récompense de la vertu.

S. Joseph, dont la justice mérita les éloges de l'Esprit Saint, ne reçut pas, pour récompense, des prospérités temporelles; il parut sur la terre, ainsi que la plupart des justes, pauvre, persécuté, l'objet du mépris et de l'indifférence d'un peuple qui réservait toute son admiration pour le vain spectacle de la gloire humaine; les distinctions du siècle étaient indignes de sa vertu; Dieu le fit entrer en partage de sa grandeur; il l'établit protecteur tout-puisssant des hommes; il le choisit pour coopérateur de ses desseins; il lui donna l'intelligence de ses mystères: trois prérogatives de Joseph, trois récompenses de sa justice: *Joseph autem cum esset justus.*

La connaissance des mystères est la première récompense de la justice de Joseph. Dieu se cache toujours aux yeux de l'iniquité: les hommes charnels et livrés aux plaisirs des sens, sont indignes d'être éclairés par cette lumière qui ne découvre que les biens spirituels; leur âme, plongée dans la corruption, ne peut s'élever aux vérités sublimes de la foi; et la religion, si consolante pour le fidèle, n'a pour eux que de l'obscurité: semblable à cette nuée lumineuse qui éclairait la marche des Israélites, tandis qu'elle répandait sur le camp des Égyptiens, des ténèbres impénétrables. Que la conduite du Seigneur à l'égard des justes est différente! Il leur manifeste la sagesse de ses desseins et l'admirable économie de sa providence; il leur ouvre tous les abîmes où sa grandeur se plaît à se voiler; la grâce qui les éclaire ne trouve point d'obstacle à ses leçons; leur raison, dégagée de la chaîne des passions, source féconde

de toutes nos erreurs, n'écoute plus que l'oracle suprême, et leur soumission devient la source de leurs lumières.

Aussi S. Joseph, si grand par sa justice, mérite d'entrer dans la confidence du Très-Haut ; il devient l'interprète de ses volontés; l'intelligence des Écritures lui est donnée; les événements qui doivent naître dans l'éloignement des temps sont mis sous ses yeux ; Dieu sort du sombre nuage où il s'était enveloppé; son secret lui échappe, et il ouvre enfin aux yeux de son fidèle serviteur les sceaux du livre mystérieux, où toute l'habileté des vieillards avait échoué.

L'Incarnation, ce mystère renfermé dans le sein de Dieu, n'était pas encore sortie du silence éternel ; les ténèbres de l'idolâtrie répandaient sur ce mystère un voile que la raison des sages du paganisme ne pouvait percer; les yeux charnels des Juifs n'y voyaient que des grandeurs temporelles ; ils voulaient un chef qui les réunît sous ses nobles drapeaux, qui rendît à Jérusalem son ancienne splendeur, qui fît gémir les ennemis de Juda sous le poids de ses armes, et qui remplît l'univers du bruit de ses victoires. Cette auguste réparation qui devait former, dans la justice, des hommes nouveaux, et qui était l'objet des vœux de toute la nature, n'était pas encore celui des espérances d'Israël, lorsque Marie conçut dans son sein, par l'opération du Saint Esprit, ce Libérateur attendu dès la naissance du monde. Cette auguste Vierge reçut aussitôt la connaissance du mystère ; l'envoyé du ciel lui annonça la grandeur future de son Fils; mais cet événement, qui fut pour elle un sujet de consolations, exposa Joseph aux plus cruelles inquiétudes ; sa modération dans cette circonstance le rendit digne d'entrer dans les secrets du Seigneur, qui attendait ce moment pour récompenser sa justice, et faire cesser ses alarmes. L'ange Gabriel, ministre ordinaire du Tout-Puissant dans ce grand ouvrage de la Rédemption des hommes, lui apparut en songe, et lui manifesta tous les desseins de Dieu: Ne craignez pas, Joseph, lui dit-il, de prendre Marie pour épouse; ne songez plus à rompre les liens qui vous unissent avec elle: sa vertu doit être au-dessus de tout soupçon; elle a conçu, sans cesser d'être vierge: le fruit de bénédiction qu'elle porte dans son sein est l'ouvrage de la puissance divine; c'est cet Enfant admirable que le prophète Isaïe annonçait ainsi à Achaz:

« Voilà qu'une Vierge concevra et mettra au monde un fils qu'on nommera Emmanuel : *Ecce Virgo in utero habebit et pariet filium, et vocabitur nomen ejus Emmanuel.* » Une révélation si distincte, qui suffisait pour calmer ses alarmes, ne fut pas le seul prix de sa justice; élevé au-dessus de tout ce passé, véritable

enfant des promesses, héritier de la foi des patriarches, l'amour des biens temporels ne l'aveugla pas, comme les descendants d'Abraham selon la chair; il méritait de pénétrer la profondeur du mystère d'un Dieu humilié, pauvre, persécuté, et qui n'est descendu sur la terre que pour confondre l'orgueil des hommes.

L'Ange lui découvrit toute l'étendue des miséricordes du Seigneur, et la vanité des préjugés de sa nation; il lui fit voir que le Libérateur ne serait grand que parce qu'il sauverait son peuple de l'esclavage du démon; qu'il descendrait sur la terre pour combler les hommes de ses bienfaits, pour attacher à la croix l'écrit fatal de leur condamnation, pour les rendre amis de Dieu, et adopter des nations étrangères aux promesses de l'ancienne Alliance : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* Tous ces événements renfermés dans l'avenir se présentèrent à ses yeux; il aperçut, dans l'éloignement des temps, cette Église qui devait s'accroître au milieu des persécutions les plus sanglantes, confondre la sagesse du siècle par la folie apparente de la croix, renverser les autels profanes et réunir tous les peuples dans un culte parfait et digne de Dieu: *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.*

Ainsi Dieu récompense la justice de S. Joseph, en lui donnant l'intelligence des mystères; sa foi vive, son mépris des biens temporels, son espérance ferme et ennoblie par des vues supérieures, le rendirent digne de connaître toute la magnificence des promesses, dont les Juifs ne saisissaient que l'ombre et la figure; la bassesse apparente du Messie ne le fit pas rougir de sa docilité, parce qu'il comprit qu'elle était la véritable grandeur, et qu'il préférait à l'éclat des grandeurs humaines les dons de la grâce et le mérite de la sainteté: ainsi Dieu communique encore les plus vives lumières à ceux qui le cherchent dans la droiture du cœur; tandis qu'il se cache aux yeux charnels et à la sagesse orgueilleuse du siècle.

La seconde récompense de la justice de S. Joseph, c'est qu'il a été choisi de Dieu pour coopérateur de ses desseins.

L'Éternel pouvait distinguer la naissance de son Fils par les traits éclatants de sa toute-puissance, abaisser des nuées de gloire pour enfanter le Juste, ouvrir les cieux pour lui frayer une route de lumière, et accompagner sa venue d'une telle splendeur et d'une telle magnificence, qu'il eût été impossible de le méconnaître.

Cependant il a voulu se servir du voile du mariage, pour cacher aux puissances des ténèbres la naissance miraculeuse du Libérateur, confondre le Fils des promesses avec les autres

enfants d'Abraham, et l'assujettir à toutes nos faiblesses. Sa gloire le quitte dès qu'il est sorti du sein de son Père ; sa sagesse est infinie: mais elle ne paraît qu'une raison naissante et enveloppée ; il est l'image de la substance du Père, mais cette ressemblance parfaite est cachée sous la vile forme d'esclave. Tel autrefois le nuage répandu sur le tabernacle dérobait aux yeux des mortels le sanctuaire de la nouvelle Alliance, tandis que le Très-Haut le remplissait au dedans de tout l'éclat de sa majesté.

Ce dessein, de cacher le mystère de l'Incarnation sous le voile du mariage, exigeait que le Seigneur choisît un homme à qui il confiât l'administration de ses intérêts; puisqu'il voulait que Jésus-Christ prît naissance dans le sein de Marie, il fallait à cette Vierge un époux témoin de sa virginité.

Telle est la sublime dignité à laquelle Joseph est élevé: époux de cette femme que toutes les races futures appelleront bienheureuse, de cette Vierge qui devait donner au monde le Fils de la promesse; époux de Marie, mère d'un Dieu, avec toute la prééminence que la nature et la religion ont attachée à cette qualité: quelle excellence dans cette supériorité! mais quelle pureté dans cette union toute spirituelle! la vertu seule formait les liens qui les unissaient; tout ce que l'amour développe, dans les cœurs, de sentiments vifs et délicats rectifiés par la charité, tournait au profit de leur chaste union: et ils jouissaient au même degré, des charmes de l'innocence, et des douceurs d'une confiance sans bornes.

Que ne puis-je pénétrer dans le sanctuaire où ces augustes époux consacraient leurs jours à la prière et aux actions de grâce, rappeler les tendres ménagements que S. Joseph avait pour Marie, et exprimer cette vénération religieuse qui lui faisait regarder cette Vierge plutôt comme sa souveraine, que comme son épouse. Instruit des desseins de Dieu, il respectait en elle les dons de la grâce; il savait qu'elle tirait toute sa gloire de son élévation à la maternité divine; il connaissait toute la grandeur de son Fils, et il se croyait trop heureux de partager avec elle ses soins et sa sollicitude pour un dépôt si précieux: *Joseph, vir Mariæ.*

A cette auguste qualité d'époux de Marie, S. Joseph ajouta celle de père de Jésus. L'Homme-Dieu devait naître du sein d'une Vierge, et ce fruit de bénédiction ne pouvait être que l'ouvrage de la puissance divine: mais l'Éternel voulant cacher ce mystère à la sagesse du siècle, il fallait qu'il fît son choix d'un serviteur fidèle qui tînt lieu de père devant les hommes à cet Enfant des promesses, et qui servît de voile aux desseins admirables de sa Providence. La justice de Joseph le rendit

digne de cette élévation; le Seigneur partagea avec lui cette gloire qu'il s'était réservée; il lui communiqua son autorité et sa puissance sur ce Fils bien-aimé; il devint la vive image et l'expression de sa paternité divine, et il mérita, par ses soins et sa tendresse, la qualité de père de Jésus, que l'Esprit Saint lui donne dans les Livres sacrés: *Et erat pater ejus.* Ministre de la Providence et coopérateur de la sagesse divine dans le plus grand de nos mystères, la gloire du patriarche Joseph ne fut que l'ombre de la sienne: l'élévation du premier, dans le palais de Pharaon, n'était que la figure de l'autorité que le second devait exercer dans la maison de Dieu. L'un sauva l'Égypte par sa prévoyance; il sut par ses bienfaits mettre un peuple dans les intérêts de sa gloire, et se l'attacher par la reconnaissance; l'autre, en conservant par ses soins le Fils de Dieu, concourut à la réparation du monde et au salut de tous les hommes. C'est dans la maison de Joseph que la religion se forme; c'est là que commence la carrière du Soleil de justice, dont la vive lumière doit dissiper toutes les erreurs; c'est sous sa main que croît cet arbre de vie dont les branches s'étendront sur toute la terre; c'est sous ses auspices que les mystères se consomment, et que les prophéties s'accomplissent. Les premiers rayons de l'étoile de Jacob doivent luire sur Bethléem, et Jérusalem tournait ses yeux vers cette terre fortunée d'où elle attendait son Libérateur: Dieu se servit du ministère visible de S. Joseph pour accomplir cet oracle. Sous sa conduite, la famille s'arrêta à Bethléem lorsque Marie était proche de son terme; le rejeton de Jessé prit racine dans la terre de ses pères; et cet Enfant, l'espoir de ses aïeux, reconnut en naissant l'origine de sa race. L'Agneau sans tache se soumet à la loi dans la circoncision, sa volonté paraît n'avoir aucune part aux prémices de son sacrifice: S. Joseph tient la Victime sur l'autel; il essuie ses larmes; il aperçoit sous le voile des cérémonies les ombres de son immolation sanglante; et, éclairé sur la destinée de ce Roi immortel des siècles, il lui donne ce nom divin qui pouvait seul exprimer toute sa grandeur: *Vocatum est nomen ejus Jesus.*

Tes vœux seront exaucés, juste Siméon; tu verras le Consolateur d'Israël avant que tes yeux se ferment à la lumière; et tu quitteras sans regret la terre après avoir joui du bonheur dont l'attente faisait le soutien de tes veilles; Joseph conduira le Dominateur dans son temple, tu le recevras de ses mains; l'éclat de sa gloire te jettera dans un transport extatique: et ta joie, contenue durant quelques moments, éclatera enfin dans ce cantique sublime, monument éternel de la pureté de ta foi et de la vivacité de tes espérances!

Ainsi, les desseins de Dieu s'accomplissent par le ministère

visible de Joseph ; les merveilles se développaient tous les jours davantage à ses yeux ; les cieux s'étaient ouverts pour rendre témoignage à la divinité du Messie ; les bergers, dignes, par la simplicité de leurs mœurs, de recevoir ses premières faveurs, étaient venus lui rendre leurs hommages, et un astre nouveau avait conduit à ses pieds les premiers de la gentilité convertis. Ces grands événements remplissaient Joseph de consolation ; il les méditait dans son cœur ; il se livrait aux transports de joie que ressent un père vivement touché de la gloire de son fils, lorsque des présages heureux lui font concevoir de grandes espérances sur sa destinée : *Et erant Pater ejus et Mater mirantes.* Mais la tendresse de ce fidèle serviteur ne se bornait pas à des sentiments stériles d'admiration : il rendait à l'Homme-Dieu des services réels ; il descendait dans le détail de ses peines et de ses besoins ; ce Temple que la divinité remplissait de sa gloire, s'élevait sous sa main ; cette raison souveraine, cachée sous la faiblesse de l'humanité, se développait en apparence par ses soins, et faisait briller sous le voile de l'enfance les premières lueurs de cette sagesse infinie qui devait confondre toute la prudence du siècle : *Puer autem crescebat et confortabatur plenus sapientia.*

Ici, la grandeur de Joseph m'accable de son poids ; l'éclat de sa gloire me force à baisser les yeux, et je ne trouve plus d'expression digne de mon sujet. Je vois l'Éternel dépendant de la créature, et l'Arbitre souverain des destinées exécutant les ordres d'un mortel : *Et erat subditus illis.* Celui qui pèse l'univers dans sa main, qui commande en maître à la nature, et qui d'un mot fit sortir tous les êtres du néant, reçoit la nourriture des mains de S. Joseph ; le travail d'un pauvre artisan est son unique ressource dans ses besoins, et il se livre lui-même aux exercices pénibles d'une vie laborieuse, conforme à la situation présente de sa famille : *Et erat subditus illis.*

Heureuse Maison où l'on voyait régner la paix, la simplicité, et qui, sous des dehors obscurs, renfermait tous les trésors du ciel et toute l'espérance de la terre ! Précieux travaux, qui avaient pour objet la vie et la subsistance d'un Homme-Dieu ! Soins aimables de S. Joseph, qui confondent la dureté de ces parents qui rougissent d'entrer dans le détail des besoins de leurs enfants, et qui croient ne devoir à leur éducation que les moments qu'ils ne peuvent pas donner aux excès des passions ! Non, rien n'est plus grand que S. Joseph, renfermé dans l'enceinte des devoirs d'un père, content sous un toit rustique, veillant à l'enfance du Sauveur, et travaillant de ses mains pour faire subsister sa famille ; cette simplicité de mœurs a plus de

dignité, d'élévation véritable, que tout le faste de nos usages; et si ces traits paraissent obscurs, ce ne sera jamais qu'à ces hommes frivoles qui ne voient rien de grand dans les devoirs, et qui regardent les vertus domestiques comme le partage du vulgaire.

Enfin, S. Joseph est établi protecteur tout-puissant des hommes; et c'est la troisième récompense de sa justice. Rien n'est plus admirable ici-bas que la variété des voies du Seigneur sur ses élus: les dons extérieurs qu'il répand sur eux ne sont pas toujours mesurés sur leur sainteté; quelques-uns, doués du don des miracles, paraissent disposer de la nature en maîtres, et sont regardés comme les dépositaires de la puissance divine; d'autres, avec une sainteté plus éminente, n'ont aucune de ces qualités brillantes qui fixent nos regards; les occasions éclatantes manquent à leur vertu renfermée dans les devoirs communs, et leur mérite n'est pas annoncé par ces traits extraordinaires qui entraînent la multitude.

La gloire et la puissance des justes sur la terre ne sont donc pas la mesure certaine du mérite de leur sainteté; mais il n'en est pas ainsi de cette gloire et de cette puissance dont ils sont revêtus dans le ciel, lorsque les liens de leur mortalité sont brisés. Comme ces dons sont alors la récompense véritable de leur sainteté, ils sont toujours proportionnés à leur mérite: plus leur vie a été pleine de vertus, plus leur mort doit être suivie de vénération et d'hommages; et plus ils ont été saints aux yeux de Dieu, plus il les élève à un degré sublime de puissance et d'autorité.

Cette vérité supposée, il est facile de comprendre quelle est la puissance de S. Joseph auprès de Dieu, et combien il est digne de nos hommages. Toujours soumis à la volonté de son Créateur, sa vie n'est qu'une suite d'actions vertueuses; comblé des grâces qui sont les semences de l'immortalité, chaque instant ajoutait un nouveau degré à ses mérites; il est donc, auprès de Dieu, le plus puissant des saints, comme il a été à ses yeux le plus juste des enfants des hommes; honoré de toutes les faveurs qui peuvent rapprocher les distances infinies que le néant met entre la créature et l'Être suprême, père adoptif de celui qui est la source de toutes les grâces, quel pouvoir ne doit pas avoir son intercession auprès d'un Fils dont il a mérité toute la tendresse; et, pour me servir de l'expression d'un grand homme, quelle force ne doit pas avoir sa prière, puisque, en qualité de père, il prie en quelque sorte avec autorité? *Quanta vis in eo impetrandi, quia, dum pater filium orat, imperium reputatur?* Ainsi la dévotion à S. Joseph réunit aujourd'hui tous les peuples que l'Église renferme dans son

sein ; partout où la gloire du Fils trouve des adorateurs, la protection puissante du père trouve des hommages; animées par la confiance, de saintes sociétés, assemblées en son nom, se forment de toutes parts ; des monuments publics sont élevés en son honneur : des autels sont consacrés à l'Éternel sous son invocation, et les fêtes où nous célébrons sa grandeur deviennent tous les jours plus pompeuses et plus solennelles.

Auguste Thérèse, remplie d'une dévotion si vive et si fervente pour S. Joseph, vous qui n'avez jamais employé vainement son pouvoir, et qui avez désiré si souvent d'inspirer à tous les hommes les sentiments de vénération dont vous étiez pénétrée pour ce grand Saint, vos souhaits sont accomplis ; l'univers est rempli du bruit des merveilles que le Seigneur a opérées en votre faveur par son intercession ; vos enfants ne sont plus les seuls zélateurs de son culte : leur confiance a passé dans les cœurs de tous les fidèles ; ils s'empressent de charger ses autels de dons et d'offrandes ; ils viennent de tous côtés, comme autrefois au libérateur de l'Égypte, lui exposer leurs besoins ; ils le regardent comme l'asile des pécheurs, la ressource des faibles et des opprimés, l'espérance et le soutien de tous ceux qui implorent sa puissante protection.

Allons donc à S. Joseph ; adressons-lui nos vœux avec confiance ; demandons-lui, non des faveurs temporelles qui pourraient nous corrompre, mais la délivrance des passions qui nous tyrannisent ; soyez persuadés que vous ne mériterez jamais sa protection par les seules apparences d'un culte extérieur ; l'imitation est le premier hommage que vous devez à sa vertu ; soyez contents dans l'état où la Providence vous a placés ; soumis aux ordres du ciel, modérés à l'égard de vos semblables, vivez dans la justice, et vos vœux seront dignes de Joseph : il les portera jusqu'au trône de l'Éternel ; le Seigneur répandra sur vous ses bénédictions ; et s'il ne vous récompense pas pendant cette vie par des consolations terrestres, il vous fera part, dans l'autre, de la gloire immortelle. Ainsi soit-il !

Vingt-septième jour

COMMENT S. JOSEPH NOUS ENSEIGNE LA FIDÉLITÉ A LA GRACE[1]

Non est inventus similis illi in gloria sanctorum.

Parmi les saints qui sont dans la gloire, il n'en est point qui lui sont comparable. (Eccli., XLIV, 20.)

Telle est l'idée que je me suis formée du grand Saint dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Un saint sans égal entre les saints, et à qui on peut appliquer, dans toute la rigueur des termes, les paroles de mon texte : *Non est inventus similis illi*. Vous jugerez si le portrait que j'en trace est fidèle et si l'application que j'en fais est fondée. Ce qui me paraît, c'est que plus on réfléchit sur ce que l'Évangile nous annonce de ce grand Saint, plus on examine ce qu'en ont écrit les saints Pères, plus on médite ce que les saints en ont dit dans leur temps, plus on se confirme dans la pensée que S. Joseph a été marqué à un caractère de sainteté singulièrement propre, et qu'il est véritablement incomparable parmi les élus ; c'est ce que j'entreprends de justifier à la gloire de ce grand Saint.

Pour le faire avec plus de solidité, je remarque que deux choses doivent nécessairement concourir à une sainteté éminente : d'une part, des grâces ineffables que Dieu communique à ses saints ; de l'autre, les moyens et les occasions qu'ils ont de faire valoir le précieux talent de ces grâces ; plus ce fonds de grâces est riche et abondant, plus les moyens de le faire valoir sont multipliés et puissants, plus aussi la sainteté doit-elle être éminente et sublime.

Or, je dis que ce fonds, ces deux sources ineffables de sainteté se trouvent réunies en Joseph, de manière qu'il ne peut souffrir de comparaison avec aucun autre saint ; c'est ce qui va fonder le partage de ce discours et la matière de son éloge.

S. Joseph est incomparable parmi les saints, soit qu'on en juge par les grâces éminentes qui lui ont été communiquées : premier point ; soit qu'on en juge par les moyens et les occasions qu'il a eues d'augmenter ces grâces : second point.

La grâce qui lui a été communiquée, vous en verrez l'abondance et le prix ; les moyens qu'il a eus de les mettre à profit,

1. Par l'abbé Baudran.

vous en verrez l'efficace et le nombre. Vierge sainte ! le sujet que je traite intéresse votre gloire et votre tendresse, obtenez-moi la grâce de publier dignement les louanges d'un époux qui vous fut si cher. *Ave, Maria.*

1. — On doit juger des grâces que Dieu communique à ses saints par ces deux grands principes : premier principe : plus un saint a eu d'union, de rapport avec Jésus-Christ, plus aussi a-t-il eu de part à ses grâces. Pourquoi ? Parce que, dit S. Thomas, plus on approche d'une cause, plus on doit participer à ses effets ; plus on approche du feu, par exemple, plus on doit participer à la chaleur ; plus on approche du soleil, plus on doit participer à ses vives lumières ; or, Jésus-Christ est le principe de la grâce par excellence : donc, plus un saint a eu d'union avec lui, plus il a eu de part à ses dons. Second principe, également incontestable : plus la dignité et les fonctions où un saint a été destiné ont été sublimes et relevées, plus aussi les grâces qui lui ont été communiquées ont dû être précieuses et abondantes. Pourquoi encore ? Parce qu'il est de la sagesse de Dieu de proportionner les moyens à la fin, et de donner à ses saints des grâces convenables au rang où il les élève ; à un rang moins distingué, des grâces moins précieuses ; à un rang plus élevé, des grâces plus éminentes : vérités si incontestables, que lorsque les saints Pères raisonnent des grâces accordées à Marie, du ministère accordé aux prophètes et aux apôtres, ils ne règlent leurs décisions que sur ces deux principes. Marie, disent-ils, plus qu'aucun autre saint a été unie avec Jésus-Christ : donc la grâce dont elle a été comblée surpasse celle de tous les autres saints. Le ministère de Jean-Baptiste, celui des apôtres, sont les plus relevés de l'Église : donc les grâces qui les ont accompagnés sont les plus abondantes des grâces.

Voulons-nous donc juger sainement des grâces accordées à S. Joseph : faisons-lui l'application de ces deux principes ; examinons, d'une part, l'union qu'il a eue avec Jésus et Marie, et, de l'autre, considérons la dignité et les fonctions auxquelles il était destiné. Sur ces deux règles immuables, formons sans crainte nos jugements. Joseph, père de Jésus et époux de Marie ! ces deux titres sublimes ne sont-ils pas la preuve à jamais incontestable de son union intime avec Jésus-Christ et de l'excellence de ses fonctions, et, par conséquent, de l'abondance de ses grâces ?

Joseph, époux de Marie : je commence par là. Époux de Marie, telle est l'union sainte qu'il contracte avec elle par les liens d'un mariage sacré : c'est-à-dire par les liens les plus

indissolubles, les plus étroits, les plus sacrés qu'il soit possible de former parmi les hommes : union si grande, qu'en vertu de cette alliance, Marie devient la compagne, la possession de Joseph, et Joseph devient le supérieur et le chef de Marie ; il acquiert un véritable domaine sur elle, sur sa conduite, sur ses sentiments, sur son cœur ; il a droit à sa soumission, à sa déférence, il a droit à son amour et à sa tendresse : union si constante, qu'en qualité d'époux, il lui est uni pour toujours, il passe sa vie avec elle, et la mort seule peut rompre les liens que la grâce a formés ; union si intime, qu'il ne fait plus avec elle qu'un cœur et qu'une âme ; il est sa consolation dans ses peines, sa ressource dans ses besoins, son compagnon inséparable dans tous les états de prospérité et d'adversité, de douleur et de joie, de pauvreté et d'abondance ; chargé même de la conservation de son honneur, de sa vie : tout cela était renfermé dans le titre d'époux. Voilà ce que Joseph a été pour Marie, voilà ce que Marie a été pour Joseph. Fut-il jamais union si parfaite ? Cherchez parmi tous les saints : en trouverez-vous un seul orné d'un si glorieux privilège ? Voilà donc Joseph à ce premier titre véritablement sans égal entre tous les saints : *Non est inventus similis illi.*

De cette union intime contractée avec Marie suivait naturellement la dignité éminente où Joseph est élevé ; pour la comprendre, il ne faut ni raisonnement ni discours, il ne faut qu'un cœur et des sentiments. Époux de la mère d'un Dieu, de la Reine de l'univers ; ah ! si ces noms sacrés ne nous faisaient pas d'abord sentir la dignité de Joseph, nous resterait-il un rayon de foi ?

Rappelons ce que cette foi nous apprend des grandeurs de la dignité de Marie, une vierge, une vierge mère, une vierge mère de son Dieu ! cette Vierge incomparable, unie à Joseph, soumise à Joseph, et, dans les mêmes sentiments que Sara le disait à Abraham, disant elle-même à Joseph : Vous êtes mon époux et mon seigneur : *Dominus meus.* O élévation sublime ! s'écrie le célèbre Gerson. O dignité incomparable de Joseph, que la mère d'un Dieu, que la Reine du ciel, la souveraine de l'univers n'ait pas cru indigne d'elle de vous appeler son seigneur ! *O admiranda Josephi sublimitas, ut Mater Dei, Regina Cœli, domina mundi, appellare te dominum non indignum putaret !*

Mais voici un privilège bien plus glorieux encore à Joseph : père de Jésus, nom sublime, nom sacré, vous ne fûtes pas seulement donné à Joseph par ceux qui ignoraient les mystères ineffables du Verbe fait chair ; l'Esprit Saint lui-même a honoré Joseph de ce nom, les évangélistes le lui ont attribué, Marie enfin le lui a donné. Votre père et moi nous vous cherchions,

lui dit-elle après l'avoir trouvé dans le temple : *Pater tuus et ego*, etc : preuve évidente que c'était là le nom que Jésus lui donnait lui-même.

Ce nom sublime était fondé en Joseph sur deux titres également légitimes :

1° Par voie de députation, le Père éternel lui délégua son autorité sur le Verbe fait chair, et le mit, en quelque manière, à sa place auprès de cet Homme-Dieu ;

2° Par voie d'adoption spéciale de Jésus-Christ même, qui s'était choisi Joseph pour lui rendre pendant sa vie mortelle les hommages de sa soumission, voulant être dans cet état un modèle d'obéissance aux enfants, comme il a été le modèle de toutes les vertus dans tous les autres états.

De là concluons que le nom de père dans Joseph ne fut pas un simple titre d'honneur, mais un droit d'autorité légitime ; que Joseph eut et exerça envers Jésus les sentiments d'un vrai père, l'affection et la tendresse d'un père, les soins et la sollicitude d'un père, et réciproquement que Jésus eut à l'égard de Joseph les sentiments d'un fils, c'est-à-dire que, comme Joseph porte le nom de père et en exerce l'autorité, ainsi Jésus porte le nom de fils et en remplit les devoirs ; c'est l'Évangile même que j'ai pour garant de tout ce que j'avance, il atteste toutes ces vérités, et il a tout renfermé dans ces deux mots énergiques : Il leur était soumis : *Erat subditus illis.*

Pour me former une idée encore plus juste et plus relevée de ces grands mystères, je me transporte en esprit, j'entre dans la maison de Joseph, et là quelle est ma surprise ! Je vois ce divin enfant qui est en effet soumis à Joseph, qui l'honore, qui le respecte comme son père. Mais quel est cet enfant de bénédiction? me dis-je à moi-même. C'est le Créateur de cet univers, c'est le Roi de gloire, c'est le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Or, ce Créateur de l'univers, ce Roi de gloire, ce Fils de Dieu, c'est celui qui appelle Joseph son père et qui lui rend l'obéissance d'un fils. Quelle gloire ! quelle merveille ! Je ne m'arrête pas là, mais, portant encore plus loin mes pensées et dans les transports de mon admiration, ce Dieu, me dis-je encore à moi-même, ce Dieu tout-puissant que je vois couronné de gloire dans le ciel, Joseph tient sa place sur la terre, il la tient auprès de ce Fils bien-aimé, et en cette qualité il est vrai de dire que Joseph est élevé à une espèce d'alliance avec le Père éternel : l'un étant père par essence, en vertu de la génération éternelle ; l'autre, père par adoption, en conséquence de la naissance temporelle. A cette vue je ne dis pas seulement : quelle grâce ! quelle gloire ! mais : quel prodige de grâce, quel comble de gloire !

Ici, quand, éclairé des lumières de la foi, je remonte d'âge en âge, de siècle en siècle, et que je vois tout ce qu'il y a jamais eu de grands hommes, de grands saints dans l'antiquité sacrée, je dis : Qu'y a-t-il jamais eu de plus grand que les Noé, les Abraham, les David, les Salomon, les Moïse, les Josué, les Phinées, les Gédéon, les Isaïe, les Jérémie, les Jean-Baptiste, et tant d'autres? Or, tout ce qu'ils ont jamais eu de grandeur, d'où vient-il et quel en est le véritable principe, si ce n'est le rapport qu'ils ont eu avec le Messie, les liaisons avec le Rédempteur des nations, dont ils étaient les images et comme les précurseurs? Les Abraham, les Isaac sont grands, parce qu'ils étaient ses figures; les David et les Salomon sont grands, parce qu'ils étaient ses ancêtres; les Isaïe, les Jérémie, parce qu'ils étaient destinés à annoncer sa venue; les Josué, les Gédéon, parce qu'ils annonçaient ses combats. Or, s'ils étaient si grands parce qu'ils devaient être ses figures, ses ancêtres, ses précurseurs, ses héros, ses prophètes, que sera-ce donc de celui qui doit en avoir les droits, en exercer l'autorité? Telle a été votre gloire, ô grand Saint! ô incomparable Patriarche! ô Joseph! A l'égard du Messie, du Désiré des nations, les autres saints l'auront annoncé, l'auront désiré, l'auront adoré en esprit; pour vous, vous l'avez vu de vos yeux, vous l'avez porté entre vos bras, vous l'avez adoré vivant et présent. O dignité! ô merveille! ô ciel! qu'avez-vous de plus grand? O terre! qu'avez-vous même de comparable en grandeur? et quel autre qu'une intelligence céleste peut en mesurer toutes les dimensions? *Non est inventus similis illi.*

Car de là que ne s'ensuit-il pas? et que n'a-t-on pas droit d'en conclure à la gloire de ce grand Saint? De là, et par cette union intime que Joseph a contractée avec Jésus-Christ, quelle a été la dignité, la sublimité de ses fonctions, puisque dès lors elles sont toutes terminées immédiatement à la personne du Verbe à qui elles se rapportent comme à leur principe, leur objet et leur fin?

Car s'il est vrai de dire que les actions participent à l'excellence du terme, la dignité de cet Homme-Dieu étant infinie, elle donne comme un caractère d'infini à tout ce qui a rapport avec lui. D'où il s'ensuit qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a, qu'il n'y aura jamais rien de si grand, de si noble, de si sublime, que les fonctions de Joseph qui ont eu ce rapport intime, cette liaison ineffable avec la personne adorable de Jésus-Christ tant qu'il a vécu avec Joseph sur la terre.

Et de là, les saints Pères qui ont parlé des grandeurs de Joseph tirent une conséquence bien glorieuse à ce Saint, et bien essentielle à notre sujet: ils assurent que Joseph n'est

point renfermé dans l'ordre ordinaire et commun avec les autres saints, mais élevé à un ordre supérieur et plus excellent; ils distinguent trois ordres différents dans les choses de ce monde: l'ordre de la nature, l'ordre de la grâce et l'ordre de l'union hypostatique. Dans l'ordre de la nature sont renfermées toutes les choses qui ne participent point à la rédemption; les saints sont renfermés dans l'ordre de la grâce; Jésus et Marie étaient dans l'ordre de l'union hypostatique: Joseph avec une juste proportion doit être placé dans cet ordre avec eux, à cause de l'union intime qu'il a contractée avec eux, et, par là, il se trouve hors de toute comparaison et de tout parallèle avec le reste des saints. D'où les théologiens infèrent encore que cet oracle de Jésus-Christ en faveur de S. Jean-Baptiste: « *Inter natos mulierum*, etc. Parmi les enfants des hommes, il n'en est point de plus grand; » cet oracle, dis-je, ne renferme ni Marie ni Joseph dans son étendue, l'un et l'autre se trouvant élevés à un ordre bien supérieur à S. Jean et aux autres saints; ainsi se vérifie toujours à la lettre cet autre oracle spécialement propre à Joseph: *Non est inventus similis illi.*

Ne nous lassons point d'approfondir ces trésors de grâce, et, sans crainte de les épuiser, donnons encore un nouvel éclat à la gloire de S. Joseph, et puisons-en la preuve dans ces deux ineffables privilèges de père de Jésus et d'époux de Marie. Qui peut douter, en effet, que cette qualité d'époux de Marie n'exigeât naturellement en Joseph une ressemblance intime avec elle? car enfin son alliance avec Marie ne fut pas l'effet du hasard ou de vues purement humaines: ce fut l'ouvrage d'une sagesse éternelle, d'une providence toute divine. Dieu, en créant Joseph, le destina pour époux à Marie, il le choisit pour elle, il le rendit digne d'elle; or, un époux digne de Marie ne pouvait être qu'un époux semblable à Marie, semblable en grâces, semblable en sainteté, semblable en vertus; c'est une loi dictée par la nature, que dans une alliance, dans un mariage assorti, il faut de l'égalité entre les époux; et où l'égalité ne peut se trouver, il faut au moins de la proportion. Or, Dieu, qui formait lui-même les nœuds de cette sainte alliance, se serait-il écarté de cette loi naturelle? Sa gloire, son amour, sa sagesse, tout y était intéressé, toutes les raisons publièrent à haute voix, qu'à l'épouse la plus digne et la plus parfaite convenait le plus parfait et le plus digne de tous les époux: donc jamais il n'y eut rien de si semblable à Marie en grâce, en sainteté, que Joseph. Mais dire cela, n'est-ce pas assurer que la grâce et la sainteté dans Joseph furent sans égales parmi les saints? *Non est inventus.*

La qualité de père de Jésus présente le même raisonnement avec encore plus de force et avec un nouvel avantage pour le

saint Patriarche. Joseph porta dignement ce nom; Dieu, qui le lui donna, lui donna de quoi en soutenir l'excellence. Or, rien ne pouvait rendre Joseph digne de porter ce grand nom que la grâce et la sainteté: il reçut donc une grâce proportionnée à ce grand nom; ce nom est incomparable en lui-même: la grâce le fut donc aussi. Et voilà le raisonnement de S. Paul dans une matière à peu près semblable: lorsque, voulant montrer l'excellence du Messie sur les intelligences célestes, il faut, dit-il, que le pontife de la nouvelle alliance soit autant au-dessus des anges, que le nom qu'il porte est au-dessus de tout nom; or, à qui est-ce des anges que le Père éternel a dit: Vous êtes mon fils! Disons-en de même: la grâce de Joseph doit être aussi supérieure à celle des autres saints, que le nom qu'il porte est supérieur à leur nom; or, à qui est-ce d'entre les saints que Jésus a dit comme à Joseph: « Vous êtes mon père »?

Réunissons toutes ces preuves sous un seul point de vue, rapprochons toutes ces conséquences de leur principe, et concluons, par un raisonnement sans réplique: S'il est vrai de dire qu'on doit juger de la grâce que Dieu communique à ses saints par l'union qu'ils ont eue avec Jésus-Christ, et par la dignité où ils ont été élevés, je demande si jamais saint a été aussi uni que Joseph à Jésus. Je demande encore si, parmi les saints et les anges même, on trouve une dignité comparable à la dignité de Joseph. Mais si cela est, que reste-t-il à conclure, si ce n'est que la grâce communiquée à Joseph a été des plus précieuses et des plus abondantes parmi les grâces? Ne pourrais-je pas même ajouter, par surabondance de preuves pour nous, et de gloire pour Joseph, qu'il fut, en quelque manière, associé au grand mystère de la Rédemption, et comme le coopérateur fidèle du Père éternel, ainsi que l'appelle S. Bernard? Et n'est-ce pas à Joseph que l'ange s'adresse pour porter les ordres du Très-Haut, et les dispositions de la Providence sur le Verbe fait chair? fonction qui, étant plus noble que toute autre fonction, exigeait, par conséquent, une grâce plus excellente que la grâce de tout autre saint. *Non est inventus similis illi.*

Joseph incomparable en sainteté, soit qu'on en juge par la grâce qui lui a été communiquée: nous l'avons prouvé; soit qu'on en juge par les moyens qu'il a eus de mettre à profit cette grâce: c'est le sujet du second point.

II. — Entre les moyens d'augmenter la grâce, il en est de deux sortes: moyens intérieurs, et moyens extérieurs. Moyens intérieurs, ce sont les grâces actuelles, vives lumières qui éclairent l'esprit, onctions salutaires qui touchent le cœur. Quels prodiges n'opèrent-elles pas dans les saints! Moyens

extérieurs, ce sont les exemples, les instructions, les entretiens, surtout certaines occasions dans la vie, certaines circonstances heureuses qui contribuent à l'exercice et à la perfection des vertus.

Or, plus je considère la vie de Joseph, plus j'y trouve, plus j'y admire tous les moyens réunis à la fois. D'abord j'y trouve pour l'intérieur les moyens les plus abondants dont l'amour de Jésus et de Marie pour lui ont été la source, surtout ces occasions précieuses de s'enrichir d'un trésor de mérites. J'y trouve les autres secours extérieurs les plus efficaces : secours des exemples, secours des instructions, secours des entretiens, tous les secours propres à faciliter, à augmenter, à perfectionner la vertu, et tout cela d'une manière toujours incomparable, toujours unique pour lui : *Non est inventus.* O mon Dieu ! que le détail où je vais entrer serait intéressant, si mes paroles pouvaient répondre à la beauté et à la dignité du sujet !

Je dis que l'amour de Jésus et de Marie pour Joseph fut pour lui la source de tous les moyens intérieurs de salut. Marie, comme épouse de Joseph, était obligée de l'aimer comme son époux ; elle y était engagée, n'eût-elle même consulté que son devoir ; mais non, son amour ne fut pas un simple amour de devoir : elle aima Joseph par estime, par inclination, par reconnaissance. Par estime, elle connaissait son mérite et toute sa vertu ; par inclination, à cause de la conformité mutuelle de mœurs et de sentiments, par reconnaissance, elle avait reçu de lui mille bienfaits signalés, elle en recevait tous les jours, encore; par tous ces endroits elle aimait donc Joseph. Aimer c'est vouloir du bien, c'est en procurer ; Marie désira donc pour Joseph l'abondance des dons célestes ; si elle les désira, elle les demanda; si elle les demanda, elle les obtint. Elle les demandait pour un digne époux, elle les demandait à un tendre fils : pouvait-elle n'être pas exaucée ?

Mais d'ailleurs, Jésus avait-il besoin d'être sollicité en faveur de Joseph ? Son amour cédait-il à celui de Marie ? Ayant voulu être redevable à Joseph de tous les secours dont il avait besoin dans son enfance, de sa nourriture, de son entretien, de la conservation même de sa vie, devait-il, pouvait-il ne pas user de retour ? Maître absolu de tous les trésors, dans la distribution qu'il en fit, aurait-il oublié Joseph ? ne l'a-t-il pas préféré à tout autre ? Ce grand Saint en fut donc comblé, et il trouva dans l'amour de Jésus et de Marie une source ineffable de grâces et moyens d'augmenter cette grâce.

Mais cette source avait ses accroissements, et dans certains temps, certaines occasions, elles se répandait avec plus d'abondance. Dans la cour des grands et des rois de la terre, il y a

certaines occasions, certains jours de réjouissance et de fête, où ils font des largesses avec plus de profusion, et versent à pleines mains la magnificence de leurs trésors : à la naissance d'un prince, par exemple, après une victoire signalée, après quelque service éclatant rendu à l'état, ou à la personne du prince : occasions précieuses, qui sont souvent, pour certains particuliers, l'époque de leur fortune et de leur bonheur.

Ainsi Dieu en use-t-il dans l'économie de sa providence en général ; ainsi en usa-t-il envers Joseph en particulier : tous les jours pour lui étaient favorables, mais il y avait des jours bien plus favorables et plus heureux. Quand il s'accomplissait quelque grand mystère, qui peut douter que, dans ces occasions précieuses, Dieu ne répandît sur Joseph ses trésors avec plus d'abondance ?

Je considère ce grand Saint, par exemple, à la Nativité de Jésus-Christ, prosterné et fondant en larmes aux pieds de la crèche, et, dans les transports de mon admiration, je me dis à moi-même : O mon Dieu ! si le ciel dut répandre ses grâces sur la terre, ce fut sans doute dans ce grand jour ; mais ces grâces répandues libéralement sur la terre, sur qui coulèrent-elles avec plus d'abondance que sur Joseph ? Il se trouve seul avec Marie dans l'étable de Bethléem ; il a le bonheur d'adorer le premier le Messie, le Sauveur naissant ; il reçoit ses premiers regards, il recueille ses premiers soupirs : ne recevrait-il pas ses premières grâces comme les premiers rayons du soleil naissant ?

Je considère encore ce grand Saint à la présentation de Jésus au temple ; dans quels sentiments fait-il cette offrande ! avec quelle ardeur, quel zèle, quel amour ne paraît-il pas dans le temple pour y présenter la victime ! Voilà ce qu'il offre ; mais que ne reçoit-il pas ?

Je le considère dans sa fuite en Égypte ; je l'accompagne en esprit durant ce pénible voyage : que n'eut-il pas à souffrir de voir une épouse chérie, un tendre Enfant, exposés à tant de fatigues ! Quel désir de leur en adoucir les rigueurs ! quel regret de ne le pouvoir ! Il est sensible aux peines de Jésus et de Marie : Jésus et Marie seront-ils insensibles à ses vœux ? Il veille sur la Providence ; la Providence aura-t-elle les yeux fermés sur lui ? Ainsi en fut-il de tant d'autres mystères, la circoncision, l'adoration des mages, le séjour en Égypte, le retour à Nazareth : toute la vie de Joseph fut remplie de ces précieuses circonstances, de ces heureuses occasions de grâces, de mérites et de vertus.

Il y a plus encore : ce ne furent pas les seuls mystères dont Joseph fut témoin, qui devinrent pour lui des occasions de

mérite : ceux mêmes qui ne devaient s'accomplir qu'après sa mort et dans la suite des temps, il les avait présents, il les prévoyait, il y assistait en esprit : il savait qu'un jour ce divin Enfant qu'il avait sous les yeux serait élevé sur la croix ; il se le représentait déjà tel qu'il serait un jour, tout sanglant au Calvaire. Voilà, se disait-il dans ces moments où la grâce lui dévoilait l'avenir, voilà cet enfant de bénédictions! un jour ce sera l'homme de douleur; voilà sa tête : un jour elle sera couronnée d'épines; voilà son cœur : un jour il sera percé du glaive de douleur; voilà son corps adorable : un jour il sera déchiré, ensanglanté, tout couvert de plaies. O mon Dieu ! vous qui inspirez à Joseph ces sentiments, quels sentiments aviez-vous pour lui? Comment n'aurait-il pas eu une part à l'abondance de vos grâces, lui qui prenait une si grande part à l'amertume de vos douleurs? Autre moyen d'augmenter encore la grâce, c'est celui des exemples, des instructions, des entretiens. Joseph eut, durant sa vie, sous les yeux, les exemples, les instructions, les entretiens de Jésus et de Marie ; est-il nécessaire de dire qu'en ce point il fut véritablement sans égal entre tous les saints ! *Non est inventus similis illi !*

Ici, entrons encore en esprit dans l'humble boutique de Joseph : quels prodiges, quel spectacle pour le ciel et pour Joseph ! Ah ! si, comme lui, nous pouvions être témoins de ce qui se passait dans le secret de cette famille, voir de nos yeux les actions, la conduite, les sentiments de ces personnes sacrées ! Mais, non, les hommes n'étaient pas dignes de voir ces merveilles ; vous seul, ô grand Saint, ô glorieux Patriarche ! vous seul fûtes choisi pour jouir d'un spectacle si consolant. Là, vous eûtes sous les yeux pour modèle cette épouse, dont toutes les actions, toutes les paroles, toutes les démarches furent autant de modèles de perfection ; vous la vîtes agir, vous la vîtes travailler, vous la vîtes prier, converser, toujours comme il convenait à la mère d'un Dieu ; vous lui vîtes pratiquer toutes les vertus avec une ardeur toujours nouvelle, surtout ces vertus aimables et si propres à toucher, à gagner les cœurs : les charmes de la modestie, les attraits de la douceur, les entrailles de la charité. Quels objets ! quels motifs !

Exemples d'autant plus efficaces, d'autant plus touchants, qu'ils étaient soutenus des entretiens et des instructions. O entretiens secrets, ô instructions toutes divines ! que la pensée est douce à ceux qui contemplent la vie de Joseph ! Entendre parler Marie des grandeurs de Dieu, des vérités éternelles, des beautés de la vertu, du néant des choses humaines, des délices de l'immortalité glorieuse, du bonheur d'aimer Dieu et de le servir ! Si les entretiens d'un homme rempli de l'esprit

de Dieu font quelquefois de si vives impressions sur les âmes, que ne devaient pas produire ceux de Marie ! quelles paroles de feu, quels traits enflammés devaient sortir de ce cœur plus pur, plus embrasé que celui des anges, des séraphins même !

Mais, si quelques faibles rayons produisaient ces effets admirables, que devait-ce donc être lorsque le divin Soleil de justice lui-même venait à paraître ? C'est-à-dire, si les exemples, les paroles de Marie, étaient si touchants et si efficaces, qu'était-ce donc de ceux de Jésus-Christ même ? Quand on vient à penser que durant les dix, les vingt, les trente années peut-être, que Jésus n'eut d'autres disciples à instruire que Marie et Joseph ; que durant trente ans les trésors de la sagesse furent comme renfermés dans le secret de cette boutique de Joseph ; que, durant tout ce temps, son zèle immense fut borné à sanctifier ces deux grandes âmes : que ne dut-il pas opérer dans elles ? Et si, durant sa vie, il s'appliqua ensuite avec tant de soins, d'ardeur, de constance, à instruire les apôtres, cœurs grossiers et terrestres, avec quelle consolation ne dût-il pas se prêter à l'instruction de Marie et de Joseph, cœurs tout célestes, terre si bien disposée à recevoir la divine rosée !

Je me représente Jésus au milieu d'eux, les entretenant du royaume de Dieu, leur manifestant les plus sublimes mystères, les secrets de la sagesse, les ressorts de la providence, l'économie de la grâce, les splendeurs de la gloire : quelles lumières dut-il présenter à leurs esprits, quels sentiments, quelles ardeurs, quels transports dut-il exciter dans leurs cœurs, les remplissant de consolations, les comblant de joie, les ravissant au-dessus d'eux-mêmes !

Pour moi, je m'imagine que le ciel même était, en quelque manière, jaloux de leur bonheur. En effet, Joseph ne trouvait-il pas déjà comme toutes les délices du ciel dans la familiarité, la condescendance, les entretiens intimes avec Jésus-Christ, si propres à nourrir, à augmenter la divine flamme qui dévorait déjà le cœur de ce grand Saint ? Combien de fois, dans les premières années de l'enfance de Jésus, Joseph le porta-t-il entre ses bras ! Combien de tendres baisers imprima-t-il sur ses mains innocentes et sur sa poitrine sacrée ! Combien de fois ne jouit-il pas du plaisir céleste de contempler le plus beau des enfants des hommes ! Combien de fois, durant le sommeil de ce divin Enfant, ne se tint-il pas au pied de son berceau, les yeux, le cœur fixés sur ce tendre objet de ses complaisances ! Quels sentiments, lorsque, assis à sa table, il partageait avec lui le pain de ses larmes ! Quelle consolation, de fournir de quoi entretenir cette vie qu'il devait immoler pour les hommes !

O mon Dieu! le ciel, oui, le ciel même a-t-il quelque chose de plus doux, de plus céleste, de plus divin? Ainsi s'écoulèrent les jours de ce grand Saint; ainsi furent remplies ses années.

Que restait-il donc à Joseph, si ce n'est que, comme il avait été sans égal durant sa vie, il le fut encore à sa mort? Voulez-vous donc que nous considérions encore ce saint Patriarche dans ses derniers moments et à la fin de sa course: examinons-le, et nous trouverons que sa mort fut incomparable, tout à la fois en rigueur, en mérite, en douceur.

En rigueur, on n'en sera pas surpris, si on pense à ce qu'il quittait, à ce qu'il aimait. Il quittait Jésus, il quittait Marie: quel regret, quel sacrifice! que n'en dut-il pas coûter à son cœur!

Mort incomparable en mérite: plus le sacrifice était grand, plus il était méritoire; mais, outre ce sacrifice héroïque, quels durent être en Joseph les accroissements de toutes ses vertus dans ses derniers moments qui devaient mettre le comble à sa sainteté, dans l'immolation de la victime en parfait holocauste!

Mort incomparable, surtout dans sa douceur; il meurt, mais comment? Ah! il meurt entre les bras de Jésus et de Marie; Marie lui ferme les yeux, Jésus reçoit ses derniers soupirs; il rend son âme entre leurs mains et finit sa course mortelle.

Allez, grand Saint, sortez de cette vallée de larmes, entrez dans le céleste séjour, allez recevoir la récompense de vos travaux; allez, par votre présence, consoler dans les limbes tant d'âmes justes qui sont dans l'attente du Libérateur; allez porter à cette troupe innombrable de captifs, l'heureuse nouvelle de leur délivrance prochaine; allez exciter leurs transports en leur apprenant ce que vous savez, ce que vous avez vu du Messie si longtemps désiré; dites-leur que ce Messie, ce divin Libérateur, est enfin arrivé, que vous l'avez vu de vos yeux, que vous l'avez tenu entre vos bras, qu'il est déjà sur les bords du Jourdain pour annoncer le royaume de Dieu, qu'il est sur le point de monter au Calvaire, que bientôt ils le verront de leurs yeux; dites-leur que leurs ténèbres vont bientôt être dissipées, que, sortant de leur captivité, ils vont entrer dans l'heureuse liberté des enfants de Dieu. Quels transports n'allez-vous pas exciter dans leurs cœurs!

Mais, grand Saint! placé vous-même dans le sein de la gloire, quelle confiance n'excitez-vous dans nous par votre puissante intercession auprès de Dieu! Allons à Joseph, invoquons-le avec une ferme confiance dans tous les états, dangers, tentations, où nous pourrons nous trouver dans la vie. Ce n'est pas sans dessein que Dieu a fait passer ce grand Saint dans tous les différents états et dans les différentes

épreuves où l'on peut se trouver : c'est afin que chacun de nous trouve dans lui tout à la fois et un modèle et un protecteur. Il était de sang royal : voilà pour les grands et pour les riches : il était artisan : voilà pour le peuple et les pauvres ; il a vécu dans les liens du mariage : voilà pour ceux qui y sont engagés ; il a vécu toujours vierge : voilà pour ceux qui sont dans le célibat ; il a éprouvé les peines intérieures : voilà pour les affligés qui portent la croix ; il a goûté les plus pures délices, les plus ineffables douceurs : voilà pour ceux que Dieu conduit par la voie des consolations ; il a été dans tous les états de la vie pour servir de modèle à toutes les vertus.

Sainte Thérèse disait qu'elle n'avait jamais rien demandé par l'intercession de ce Saint, qu'elle ne l'eût obtenu.

Pères et mères, mettez vos familles sous sa protection, et faites-y régner son esprit ; époux et épouses, prenez ce Saint pour modèle et imitez ses vertus. Justes, suivez-le dans les voies de la vie intérieure ; pécheurs, prenez-le pour votre médiateur auprès de Dieu ; chrétiens, qui que vous soyez, consacrez-vous à lui, honorez-le, invoquez-le, imitez-le durant votre vie ; mais surtout invoquez-le spécialement pour la grâce d'une sainte mort : il en est le protecteur spécial. A la mort, dans ce moment dangereux, à cette heure fatale, dans les angoisses de ce dernier combat, lorsque les ombres de la mort viendront nous environner, lorsque tous nos péchés viendront se présenter et nous alarmer, lorsque les démons feront les derniers efforts pour nous tenter, lorsque les fantômes lugubres s'offriront à notre imagination pour la troubler : alors, alors nous aurons besoin d'un secours puissant, d'une protection spéciale. Grand Saint, après Jésus et Marie, c'est auprès de vous que nous la trouverons, vous nous consolerez, vous nous soutiendrez, vous nous obtiendrez la grâce d'offrir à Dieu notre dernier sacrifice, de lui consacrer nos derniers soupirs, de rendre notre âme entre les mains de son Créateur ; de tellement finir notre course dans le temps, que nous puissions en aller commencer une plus heureuse dans le sein de l'éternité même ! Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Ainsi soit-il !

Vingt-huitième jour.

LES PRIVILÈGES DE SAINT JOSEPH[1]

Jacob, autem genuit Joseph, virum Mariæ, de qua natus est Jesus.

Jacob fut père de Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus.
(Matth., I, 26,

Quel est le sens de l'admirable vision qu'eut un saint Patriarche, lorsqu'il aperçut en songe une échelle qui, de ses deux extrémités, touchait au ciel et à la terre, et sur le haut de laquelle le Seigneur était appuyé? A cette question, différents auteurs ont donné différentes réponses. Mais, sans en blâmer aucune, je pense qu'il n'en est point de plus juste que celle d'un savant interprète[2], qui a cru trouver dans cette échelle mystérieuse une figure de la généalogie de Jésus-Christ.

En effet, cette généalogie touche de ses deux extrémités le ciel et la terre, puisqu'elle commence par le premier Adam, qui a été formé de terre, et qu'elle finit par le second, qui est venu du ciel. Oui, Adam, Noé, Abraham et les autres patriarches sont comme les degrés de cette échelle sainte, et le plus haut de tous, sur lequel le Seigneur est appuyé, c'est Joseph, époux de Marie, de laquelle est né Jésus.

Et c'est ce qui fait la gloire de ce grand Saint : car, combien ne lui est-il pas glorieux d'avoir une généalogie qui lui est commune avec le Sauveur du monde? quel vaste champ ne trouverais-je pas ici pour le louer, si je voulais chercher la matière de cet éloge dans les sépulcres des rois dont il est descendu? Mais le sujet est trop abondant pour s'étendre sur des louanges étrangères. Bornons-nous donc à celles qui lui sont propres, et faisons voir les glorieuses prérogatives dont Dieu l'a honoré. Ne nous en tenons pas là : pour n'être point de stériles admirateurs des prérogatives de S. Joseph, tirons, de ces privilèges mêmes, des conséquences qui puissent servir à régler notre conduite à son égard.

Voilà donc, en deux mots, tout le plan de ce discours : quelles sont les prérogatives dont Dieu a honoré S. Joseph : vous le verrez dans le premier point; quels sont les honneurs que nous devons rendre à S. Joseph: vous le verrez dans le second. O Vierge sainte, auguste épouse du glorieux Patriarche dont la solennité nous assemble, intéressez-vous à son éloge,

1. Par l'abbé Beurrier. — 2. L'abbé Rupert.

et obtenez-moi la grâce de n'y rien dire qui ne soit digne de vous et de lui. C'est ce que nous vous demandons en vous saluant humblement, et en vous disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

I. — Je ne m'arrête pas à vous faire ici l'énumération des grands hommes dont Joseph a tiré son origine. Une gloire qui lui est commune avec tant d'autres ne doit entrer pour rien dans un éloge où tout doit lui être particulier. Pour le peindre donc avec des traits qui ne conviennent qu'à lui seul, représentons-le comme époux de Marie et comme père de Jésus : ce sont là les prérogatives auxquelles on peut rapporter toutes celles qu'il a reçues de Dieu.

1° *Époux de Marie.* — N'êtes-vous point surpris, chrétiens, de ce que l'Évangile nous dit si peu de chose de S. Joseph? Votre zèle pour l'honneur de ce grand Saint ne vous ferait-il pas souhaiter de trouver dans l'Écriture un détail plus circonstancié de ses grandeurs? Si cela est, considérez que l'Esprit Saint a dit de lui qu'il était l'époux de Marie. Dans ce peu de mots, vous trouverez l'éloge le plus complet qu'on puisse faire d'un pur homme. Oui, dire que Joseph est l'époux de Marie, c'est dire de lui tout ce qu'on en peut dire de plus grand : *Virum Mariæ, nihil præterea dici potest.* C'est la remarque de S. Jean Damascène; et, pour comprendre combien elle est judicieuse, approfondissons avec lui le sens de ces admirables paroles: *Virum Mariæ.*

Nous lisons, au livre de l'*Ecclésiastique*, qu'une femme vertueuse sera le partage de celui qui craint Dieu, et qu'il la lui donnera pour récompenser ses bonnes actions : *Mulier bona dabitur viro pro factis bonis*[1]. Sur ce principe, je demande quelles ont dû être la justice et la sainteté de celui qui a mérité de recevoir pour épouse la plus vertueuse et la plus sainte de toutes les femmes? Il est évident qu'il a dû être le plus juste et le plus saint de tous les hommes qu'il y eût alors au monde. Oui, chrétiens, Marie, cette incomparable Vierge que Dieu le Père a choisie pour sa Fille, que Dieu le Fils a choisie pour sa Mère, que le Saint Esprit a choisie pour son Épouse, doit contracter un mariage à l'ombre duquel s'opérera le plus grand de tous les mystères. Outre l'invisible époux, auquel seul elle sera redevable de sa fécondité, il lui en faut un visible qui serve tout ensemble et de défense à sa virginité pour la mettre à couvert des faux soupçons des hommes, et de voile à la divinité de son Fils, pour en dérober la connaissance aux démons.

Quel sera l'heureux mortel sur qui tombera cette faveur?

1. Eccli., XXVI, 3.

Sera-ce le plus riche d'entre les Juifs, le plus grand d'entre les princes, le plus puissant d'entre les rois? Ainsi choisirait le monde, mais le monde n'entre pour rien dans ce mariage. Il n'appartient qu'à Dieu de choisir un époux à sa fille; et, pour que ce choix soit digne de celui qui en est l'auteur, il ne peut tomber que sur le plus juste et le plus saint de tous les hommes.

On observe ordinairement, autant qu'on le peut, dans le mariage, une espèce d'égalité entre les personnes qui le contractent, selon cet ancien axiome : *Si vis nubere, nube pari;* et Dieu lui-même observa cette règle au commencement du monde; pour donner au premier homme une épouse qui lui convînt, il la fit toute semblable à lui : *Faciamus ei adjutorium simile sibi*[1]. On ne peut donc douter que, dans le mariage de la très sainte Vierge, Dieu n'ayant trouvé sur la terre aucun homme entièrement semblable à elle, il n'ait choisi celui de tous les hommes qui lui ressemblerait le plus.

En vain, concurrents de Joseph, prétendîtes-vous lui être préférés dans une si noble alliance; vous aviez tous sans doute plus de richesses que lui: mais il avait plus de vertus que vous, et ce fut la vertu seule qui termina ce différend.

Car Joseph, avant d'épouser la sainte Vierge, était vierge lui-même, et probablement il avait déjà fait vœu de ne cesser jamais de l'être; du moins quelques saints Pères l'ont pensé: mais s'il n'avait pas encore porté la perfection jusque-là, il le fit dans la suite, à l'exemple de sa sainte épouse. En effet, peut-on douter que le bon exemple, qui de soi-même est si propre à porter au bien, ne le fut encore plus dans la personne de Marie, surtout à l'égard d'une âme aussi bien disposée que l'était celle de Joseph? Non, chrétiens, et si S. Paul nous assure qu'une femme fidèle peut contribuer à la conversion d'un mari qui ne l'est pas, il est certain que les vertus dont la sainte Vierge donnait continuellement l'exemple à S. Joseph le portèrent à les imiter.

D'ailleurs, si dans Marie tout, jusqu'à son silence, était édifiant, ses discours l'étaient encore plus. Capables d'allumer le feu de l'amour divin dans les cœurs les plus froids, quelles ardeurs ne durent-ils pas exciter dans le cœur de S. Joseph? Ajoutez à cela toutes les grâces qu'elle lui obtint par ses prières: car, en qualité d'épouse, elle était obligée de prier pour son époux. Aussi ne manqua-t-elle pas de demander pour lui les faveurs du ciel les plus abondantes: or, dire qu'elle les a demandées, n'est-ce pas dire qu'elle les a obtenues?

Quelles vertus n'avons-nous pas droit d'attribuer à S. Joseph,

1. Gen., II, 18.

fondés sur cela seul, qu'il était époux de Marie? Il convenait, dit le célèbre Gerson, que Joseph participât aux prérogatives de Marie, afin qu'il eût au moins quelque ressemblance avec une si digne épouse : *Decuit ut tanta prærogativa Joseph polleret quæ similitudinem exprimeret talis sponsi ad talem sponsam.* Aussi partagea-t-il avec elle, non seulement toutes ses vertus, mais encore toutes ses grandeurs : car il se fit dans ce mariage, comme dans les autres, une communication de biens et d'honneurs, avec cette différence que, dans les mariages ordinaires, la femme est honorée des qualités de son mari ; qu'elle devient princesse, par exemple, en épousant un prince, et reine en épousant un roi : au lieu que, dans celui-ci, c'est le mari qui est honoré des qualités de la femme, et qui devient, en quelque sorte, roi du ciel et de la terre en épousant celle qu'on peut, à juste titre, en appeler la Reine.

Non, chrétiens, quand j'entends l'Église appeler Marie « la Reine des anges et des archanges, la Reine des patriarches et des prophètes, la Reine des apôtres et des martyrs », je ne puis me dispenser de regarder Joseph comme en étant le roi, puisque, étant le véritable époux de Marie, il ne fait, pour ainsi dire, qu'une même personne avec elle. En effet, comment refuserait-on ce titre à un Saint qui, par son mariage avec la très sainte Vierge, contracta l'alliance, ou, si l'on aime mieux un autre terme, l'affinité la plus étroite avec le Fils de Dieu? Or, S. Joseph eut cet avantage. En épousant Marie, il devint, en quelque sorte, le père de Jésus, ou, du moins, il passa pour tel, et c'est la seconde prérogative de ce grand Saint.

2° *Père de Jésus.* — Mais, après avoir dit qu'on ne peut rien ajouter à la qualité d'époux de Marie, n'est-ce pas se contredire que d'ajouter ensuite que Joseph est père de Jésus? Non, parce que la qualité de père de Jésus est moins pour S. Joseph une seconde prérogative, qu'une suite essentielle de la première; c'est S. Jérôme qui nous l'apprend : Si Joseph, nous dit-il, est l'époux de Marie, il faut nécessairement qu'il soit le père de Jésus : *Si vir Mariæ, et pater Dei est.*

Entre les deux privilèges d'époux de Marie et de père de Jésus, il y a cette différence, que S. Joseph ayant contracté un véritable mariage avec la sainte Vierge, il était véritablement son époux : au lieu que, n'ayant pas donné naissance à Jésus-Christ, il n'était pas véritablement son père. Mais, à cela près, il eut avec cet Homme-Dieu tous les rapports d'un père. Il en porta le nom, il en exerça l'autorité ; il en remplit les devoirs ; il en ressentit la tendresse; il en reçut les faveurs. Reprenons.

Si je ne voyais le nom de fils de Joseph donné dans l'Évangile à Jésus que par les Juifs, ses ennemis, qui disaient, en murmu-

rant : N'est-ce pas là Jésus, fils de Joseph ? *Nonne hic est fabri filius*[1] ? je regarderais cela comme un effet de leur malice, qui n'appelait Jésus-Christ de ce nom, que pour marquer le mépris qu'ils faisaient de sa personne ; si je ne le lui voyais donner que par ses disciples, je regarderais cela comme un effet de leur simplicité qui, n'étant pas encore assez instruite des qualités du Maître qu'ils suivaient, ne le prenait que pour un pur homme, et je ne conclurais pas de tout cela qu'on pût appeler Joseph « père de Jésus ». Mais, quand je vois que la sainte Vierge, en parlant de Joseph à Jésus-Christ même, ne fait pas difficulté de lui dire : Votre père et moi, nous vous cherchions : *Pater tuus et ego quærebamus te*[2], pour lors je suis obligé de reconnaître que Joseph est le père de Jésus, par la plus excellente de toutes les adoptions, et que, par conséquent, le nom de père lui convient incontestablement.

Respectable nom qui fut accompagné, dans Joseph, d'une autorité vraiment paternelle à l'égard de Jésus-Christ. Mais de qui pouvait-il la recevoir, cette autorité sur la personne d'un Dieu ? De celui de qui, selon S. Paul, procède toute paternité dans le ciel et sur la terre : *Ex quo omnis paternitas in cœlo et in terra*[3] : c'est-à-dire du Père éternel lui-même. Oui, chrétiens, (et cette réflexion est de S. Thomas,) le Père éternel voulut bien partager avec S. Joseph l'autorité qu'il avait sur son Fils, en quoi il fit en sa faveur quelque chose de semblable à ce qu'il avait fait en faveur d'Adam.

Dieu, après avoir créé les animaux et le premier homme, donna à celui-ci le pouvoir de leur imposer des noms qui leur convinssent, afin de les obliger à le regarder comme leur souverain. De même, après avoir formé Jésus-Christ, il chargea Joseph de lui donner un nom pour lui apprendre qu'il devait, après la naissance de cet Homme-Dieu, avoir autant d'autorité sur lui, que s'il en eût été véritablement le père : *Et vocabis nomen ejus Jesum*[4].

Aussi l'incomparable Joseph entra-t-il dès lors dans tous les droits du Père éternel sur son Fils, et ce divin Fils voulut bien lui être assujetti : *Et erat subditus illis*[5]. On ne sait presque ce que l'on doit ici le plus admirer, ou de l'humilité d'un Dieu qui obéit à un homme, ou de l'autorité d'un homme qui commande à un Dieu. Disparaissez, illustre conquérant, qui commandâtes autrefois à l'astre du jour : voici un Saint dont la gloire fait éclipser la vôtre. Il commande au Soleil de justice et il le voit parfaitement soumis à ses ordres : *Et erat subditus illis*. Mais si Joseph exerça si dignement l'autorité de père à

1. Matth., XIII, 55. — 2. Luc., II, 48. — 3. Ephes., III, 15. — 4. Matth., I, 21
5. Luc., II, 51.

l'égard de Jésus-Christ, il en remplit encore tous les devoirs.

Un des devoirs essentiels des pères envers leurs enfants, c'est de leur conserver la vie. Or, combien de fois Joseph conserva-t-il la vie à Jésus-Christ? A peine est-il né, cet Enfant adorable, qu'un tyran le cherche pour le mettre à mort. A qui le ciel confiera-t-il le soin de conserver des jours si précieux? A Joseph. Levez-vous, lui dit un ange, prenez l'Enfant et la Mère, et fuyez en Égypte. Aussitôt Joseph obéit, et, en dérobant Jésus à la fureur d'Hérode, il devient, pour ainsi dire, le sauveur du Sauveur même.

Au reste, s'il ne conserva qu'une fois la vie de Jésus en le délivrant de ses ennemis, cent et cent fois il la lui conserva en le nourrissant de son travail: en sorte que, par un prodige inouï jusqu'alors, il fut vrai de dire qu'un homme acquérait, en travaillant, de quoi vêtir, entretenir et nourrir son Dieu. Ah! Seigneur, vous disiez autrefois à David qu'étant le maître du monde, vous ne lui demanderïez pas de quoi apaiser votre faim: *Si esuriero, non dicam tibi* [1]. Mais aujourd'hui vos besoins demandent eux-mêmes de la nourriture à Joseph; et ce grand Saint, en vous la donnant, montre bien que, s'il n'a pas à votre égard la nature d'un père, il en a du moins toute la tendresse.

Et quand je dis tendresse, prenez bien ma pensée; je ne dis pas une tendresse semblable à celle que les pères ressentent ordinairement pour leurs enfants: mais une tendresse surnaturelle, une tendresse qui surpassait toute autre que celle de la très sainte Vierge. En effet, toute la sainte Trinité contribuait à l'en rendre participant.

C'est la pensée de S. Jean Damascène. Oui, dit-il, le Père éternel, qui avait donné à Joseph l'autorité du père sur son Fils, lui en donnait aussi toute l'affection; ce divin Fils, qui venait sur la terre pour y allumer le feu de son amour, en embrasait à chaque instant le cœur de celui qui le tenait si souvent sur sa poitrine; et le Saint-Esprit, qui avait substitué Joseph au titre d'époux visible quand il l'était invisiblement, donnait, par un souffle continuel, de nouveaux accroissements à ce feu sacré. Comment donc, après tout cela, le cœur du saint Patriarche aurait-il pu ne pas devenir une fournaise tout embrasée des flammes du divin amour?

Amour à l'augmentation duquel Marie contribuait encore de son côté: car étant, comme l'Église l'appelle, la Mère du bel amour, *Mater pulchræ dilectionis* [2], elle ne pouvait qu'augmenter celui de son chaste époux. Elle eût cru n'aimer son Fils que de la moitié d'elle-même, si son amour ne lui eût été commun

1. Ps. XLIX, 12. — 2. Eccli., XXIV, 24.

avec S. Joseph : aussi le partagea-t-il avec elle, et la douleur qu'ils ressentirent tous les deux, lorsque ce cher Fils, à l'âge de douze ans, se sépara de leur compagnie, en est une preuve incontestable. Votre père et moi, lui dit Marie, quand elle le retrouva, nous vous cherchions avec bien de la douleur : *Pater tuus et ego dolentes quærebamus te* [1]. Or, si l'amour qu'on a pour quelqu'un peut se mesurer sur la douleur qu'on a de son absence, la douleur de Joseph étant ici comparée à celle de Marie, on peut dire que sa tendresse pour l'Enfant Jésus fut en quelque sorte égale à la sienne.

En effet, comment Joseph n'eût-il pas aimé Jésus de l'amour le plus tendre ? Il en recevait à chaque instant des faveurs les plus signalées : car, si Joseph avait pour Jésus l'amour d'un père envers son fils, Jésus avait pour Joseph l'amour d'un fils envers son père, et lui en donnait des marques par de continuels bienfaits.

De là les lumières par lesquelles il éclairait son esprit, et lui découvrait ses divines perfections ; de là les feux dont il embrasait son cœur et par lesquels il y excitait des ardeurs toujours nouvelles ; de là, enfin, la faveur qu'il lui fit de l'appeler souvent du doux nom de père. C'est un saint qui nous en assure : *O quanta dulcedine audiebat Joseph parvulum se patrem vocare !*

Si ce fut une grande faveur au saint vieillard Siméon d'avoir une fois reçu l'Enfant Jésus entre ses bras, quelles faveurs ne furent pas à S. Joseph de l'avoir mille et mille fois porte dans les siens ! O bras sacrés, que nous pouvons à juste titre vous donner les bénédictions que l'Église donne aux entrailles de Marie, puisque, comme elles, vous eûtes le bonheur de porter le Fils du Père éternel ! *O beata brachia Josephi virginis, quæ portaverunt æterni Patris Filium !*

Mais Jésus-Christ couronna toutes ses faveurs envers S. Joseph par la plus grande qu'il pût lui accorder dans ce monde. En effet, pour récompenser les services qu'il lui avait rendus en le portant entre ses bras pendant son enfance, il voulut qu'il eût l'avantage de mourir entre les siens. Il est vrai que l'Évangile n'en parle pas : mais il semble l'insinuer par son silence, et voici le raisonnement qu'on peut tirer de ce silence même.

L'Évangile ne fait plus la moindre mention de S. Joseph depuis le jour où Jésus-Christ fut retrouvé dans le temple à l'âge de douze ans. Il n'en parle ni à l'occasion des noces de Cana où Jésus et Marie furent invités et où Joseph se fût trouvé aussi comme eux, s'il eût été encore vivant ; ni pendant les quatre années de la prédication de Jésus-Christ, dont les ennemis

1. Luc, II, 48.

disaient : N'avons-nous pas au milieu de nous sa mère, ses frères et ses sœurs? sans parler de son père, parce que sans doute il était mort. Mais, ce qui paraît le plus décisif, c'est ce que l'Évangile rapporte dans le cours de sa Passion. Il y est dit que Notre-Seigneur, près d'expirer sur la croix, recommanda sa sainte mère à son disciple S. Jean, ce qui semble montrer qu'elle était veuve : car si elle avait eu son époux, Jésus-Christ n'aurait pas eu besoin de la recommander à un étranger. Tout cela montre qu'il paraît certain que Joseph mourut avant la prédication du Sauveur : or, comme il est d'un bon fils d'assister son père à la mort, on ne peut douter qu'il n'ait eu le bonheur d'expirer entre les bras de cet Homme-Dieu.

L'heureuse mort ! l'heureuse mort que celle de ce grand Saint ! Il meurt en présence de Jésus et de Marie, qui lui rendent ce passage aussi doux qu'il est terrible aux autres hommes. Il meurt en la compagnie des anges, qui désireraient presque d'être mortels, s'ils étaient assurés de mourir d'une si belle mort. Il meurt, et aussitôt ces esprits bienheureux portent son âme en triomphe dans le sein d'Abraham. Séjour des âmes justes, s'écrient-ils avant d'y entrer, ouvrez vos portes, et recevez l'homme le plus illustre que vous ayez encore vu. Et vous, anciens patriarches qui soupirez, depuis tant de siècles, après l'heureux moment de votre délivrance, apprenez de la bouche de Joseph, qui descend aujourd'hui vers vous, que votre Libérateur ne tardera pas à y descendre lui-même.

Oui, Joseph après sa mort descendit dans les limbes. Jésus-Christ devait y descendre après la sienne ; il ne convenait pas que Joseph en fût exempt. Disons mieux : il était absolument nécessaire qu'il y descendît, puisque les portes du ciel étaient encore fermées, les limbes, qui en étaient comme le parvis, étaient la seule demeure qui lui convînt.

D'ailleurs, il convenait encore qu'il s'y trouvât par une autre raison, c'est-à-dire pour y être, peu de temps après, le témoin du glorieux triomphe de son Fils. Mais que dis-je? le témoin ! Il fut celui qui y participa davantage et qui en fit un des principaux ornements.

Justes de l'ancienne Alliance, vous n'eûtes part au triomphe de Jésus-Christ que comme d'heureux captifs attachés à son char par les liens de l'amour que vous aviez pour lui. Célestes intelligences, vous n'y participâtes que comme de brillantes légions qui précédiez la marche de cet illustre conquérant. Mais Joseph, en qualité de père du vainqueur, fut celui d'entre vous qui participa le plus à sa gloire.

Après que Jésus-Christ eut pris sa place à la droite de Dieu, son Père, il plaça les différents ordres des saints parmi les

neuf chœurs des anges, en les élevant plus ou moins haut selon le plus ou moins de mérite de chacun d'eux. Mais pour Joseph, ce séraphin terrestre, qui avait eu des rapports si étroits en ce monde avec Jésus et Marie, il y a lieu de croire qu'il l'éleva au dessus des séraphins du ciel.

Oui, j'aime à me persuader que Jésus-Christ le fit asseoir sur le trône qui est immédiatement au-dessous de celui qu'il réservait à sa sainte mère. Quoi qu'il en soit, il est sûr que S. Joseph est un de ceux, peut-être même celui de tous après la très sainte Vierge, qui participe le plus à la gloire de Jésus-Christ et, par conséquent, un de ceux que nous devons le plus honorer. Mais, en quoi consiste cet honneur que nous devons lui rendre? Sujet de la seconde partie.

II. — Quoique l'Église ait toujours eu une grande vénération pour S. Joseph, toutefois son culte n'était pas pendant les premiers siècles aussi célèbre qu'il l'est dans le nôtre. Et la raison n'en est pas difficile à comprendre: c'est que, dans les premiers temps, le nom de père de Jésus aurait pu servir de prétexte aux hérétiques qui niaient la divinité de Notre-Seigneur. Mais aujourd'hui que ces ennemis du Fils de Dieu sont entièrement dissipés, au moins parmi nous, on peut sans aucun péril honorer ce grand Saint. Disons mieux, on ne peut, sans indifférence pour Jésus et Marie, refuser de lui rendre les plus grands honneurs. En effet, un Saint que Marie a honoré comme étant son véritable époux, un Saint que Jésus a honoré comme s'il eût été son véritable père, a sur nos hommages un droit trop incontestable, pour qu'il soit besoin de le prouver. Aussi ne m'arrêterai-je pas à établir les motifs qui doivent nous engager à lui rendre un culte spécial. Voyons seulement en quoi consiste ce culte. On peut, ce me semble, le réduire à deux chefs principaux, qui sont d'imiter ses vertus et d'implorer son assistance.

Si, comme dit S. Augustin, on ne peut mieux honorer les saints qu'en les imitant: *Vera devotio est imitare quod colimus*, il est sûr qu'il n'en est point qu'on puisse mieux honorer que le glorieux S. Joseph, puisqu'il n'en est point qui puisse être imité d'un plus grand nombre de personnes. Les grands et les petits, les riches et les pauvres, les vierges et les épouses, les prêtres et les religieux, tous enfin peuvent trouver en lui un modèle achevé de toutes les vertus propres de leur état.

L'Écriture, il est vrai, garde un profond silence sur le détail des vertus particulières de S. Joseph: cependant, en le qualifiant du titre de juste, elle en dit assez pour nous faire comprendre qu'il ne lui manquait aucune de celles qui sont nécessaires

pour rendre un homme ami de Dieu. Mais, ce que l'Écriture a tenu secret par rapport aux circonstances de ses vertus, une pieuse tradition nous l'a dévoilé.

Elle nous a appris que ce grand Saint, non content d'une chasteté commune, observa une virginité parfaite. Exemple d'autant plus admirable qu'il était plus rare en ce temps-là : par conséquent, exemple bien propre à confondre ceux qui, dans un temps où la virginité est si commune, ont tant de peine à garder les lois de la chasteté la plus ordinaire. Pour vous, âmes pieuses, qui, dans le cloître ou dans le monde, avez soin d'imiter cette vertu de S. Joseph, essayez d'imiter encore le soin qu'il eut de fuir tout ce qui pouvait y donner la moindre atteinte, et souvenez-vous que la retraite et la mortification furent en lui comme les deux gardiennes de cette précieuse vertu.

Ce que S. Bernard a dit de la très sainte Vierge, on peut le dire à proportion de S. Joseph, savoir : que si sa virginité le rendit agréable aux yeux de Dieu, ce fut son humilité qui le fit choisir pour le père de Jésus. En effet, quelle humilité dans un homme issu des rois de Juda, de se voir confondu dans la foule, et réduit à gagner sa vie du travail de ses mains !

Apprenez de là, vous que l'arrangement de la Providence a fait déchoir du rang qu'ont tenu vos ancêtres, à vous réjouir de ce que le monde appelle renversement de fortune, et à bénir Dieu de ce qu'il vous a tirés d'un état si dangereux pour le salut. Peut-être, Seigneur, — devez-vous lui dire avec actions de grâces, — peut-être qu'en vivant dans l'éclat, j'aurais eu, comme bien d'autres, la faiblesse de m'en laisser éblouir. Vous y avez pourvu en me mettant dans l'obscurité. Que votre miséricorde en soit à jamais bénie, ô mon Dieu !

Tels doivent être vos sentiments : mais si vous n'avez pas encore assez d'humilité pour aimer votre abjection et vous en réjouir, ayez-en du moins assez pour acquiescer sans murmure aux desseins de Dieu sur vous. Mais, hélas ! combien de chrétiens murmurent aujourd'hui, je ne dis pas de se voir déchus de l'élévation de leurs pères, mais de ne pouvoir pas s'élever, comme ils le voudraient, au-dessus de leur condition. Ah ! qu'une telle conduite est opposée à celle d'un Saint dont l'humilité souffrit en patience toutes les peines attachées à son état !

Car, combien de peines S. Joseph n'eut-il pas à souffrir ! que de fatigues n'essuya-t-il pas ! que de travaux n'endura-t-il pas ! que de sueurs ne répandit-il pas pour gagner de quoi subvenir aux nécessités de la sainte Famille dont il était le chef ! Apprenez de là, vous, pauvres que Dieu assujettit à un

travail dur et pénible, à sanctifier ce travail en le faisant en esprit de pénitence ; et vous, riches que Dieu semble avoir déchargés de cette loi, souvenez-vous que si vous n'êtes pas obligés de vivre d'un travail corporel, vous devez souffrir en patience les autes peines inséparables de votre condition. S. Joseph vous en fournit encore un bel exemple dans le courage avec lequel il souffrit les différentes peines intérieures dont Dieu permit que son esprit fût affligé.

Quelles inquiétudes ne lui causa pas, au commencement de son mariage, la forte raison qu'il semblait avoir de soupçonner la fidélité de sa sainte épouse ! quels chagrins ne lui causa pas, après la naissance de Jésus, la persécution d'Hérode qui cherchait ce divin Enfant pour le mettre à mort ! quelles douleurs ne lui causa pas, quelques années après, la perte qu'il fit de ce précieux dépôt en allant au temple ! Voilà des peines, et des peines bien sensibles ! Comment Joseph les supporta-t-il ? Avec une entière conformité à la volonté de Dieu : car il fit toujours de cette adorable volonté la règle unique de ses actions.

L'obéissance, avec laquelle il exécuta les ordres de Dieu dans une occasion très difficile, en est une preuve. Au milieu de la nuit, un ange lui apparaît, lui ordonne de prendre l'Enfant et la mère, de fuir en Égypte, et d'y rester jusqu'à ce qu'on lui dise d'en sortir. Aussitôt, sans représenter ni l'obscurité de la nuit, ni la difficulté des chemins, ni la rigueur de la saison, Joseph part et obéit aveuglément. En vrai fils d'Abraham, il abandonne son pays au premier ordre qu'il en reçoit ; et, comme il n'en sort que par obéissance, il attendra, pour y rentrer, que la même vertu le lui commande. Malgré le saint empressement qu'il a de se rendre à Jérusalem pour les cérémonies de la religion, il restera dans un pays idolâtre, jusqu'à ce que le ciel qui l'y a envoyé l'en retire.

Est-ce ainsi, chrétiens, que nous obéissons aux ordres de Dieu ? Quand ces ordres sont conformes à notre volonté, nous les observons à la lettre : mais dès qu'ils y sont contraires, quels prétextes ne cherchons-nous pas pour en éluder l'exécution ! Apprenons donc de S. Joseph à perfectionner notre obéissance, et souvenons-nous que les désirs qui paraissent les plus pieux, dès là qu'ils sont contraires à cette vertu, cessent d'être agréables à celui qui nous assure, dans les Livres saints, qu'il préfère l'obéissance aux sacrifices : *Melior est obedientia quam victimæ*[1].

Aussi cette vertu régla-t-elle toutes les actions de S. Joseph.

1. I Reg., XV, 22.

Lors même qu'il commandait, il ne commandait que par obéissance. Et, sans cela, comment aurait-il pu se résoudre de commander à Jésus et à Marie? C'est moi, disait-il, qui devrais obéir : mais, puisque Dieu veut que je commande, je commanderai par obéissance, et, par là, j'aurai l'avantage d'obéir même en commandant.

Réflexions bien consolantes pour ceux qui, après avoir porté l'aimable joug de l'obéissance, ont été contraints de se charger du soin de conduire les autres. Qu'ils imitent S. Joseph, en ne commandant, comme lui, que pour plaire à Dieu ; et leurs commandements mêmes deviendront des actes de l'obéissance la plus parfaite. Mais en quoi ce grand Saint nous fournit encore un beau modèle de vertu, c'est dans son recueillement.

Parmi ceux qui font profession de piété, les uns s'adonnent aux exercices de la vie active, et les autres ont plus d'attrait pour les pratiques de la vie intérieure: mais il en est peu qui excellent dans l'une et dans l'autre. Or, ce fut là ce que fit le glorieux S. Joseph. Dans une condition qui l'obligeait à vivre au milieu du monde et mener une vie, en apparence, très commune, il parvint à une oraison des plus sublimes et à l'union la plus étroite avec Dieu.

Ne cherchez donc plus, âmes intérieures, dans les déserts et dans les cloîtres, des modèles de la vie contemplative. Entrez dans la boutique de S. Joseph : vous y verrez, en un degré souverain, ce que l'Égypte et la Thébaïde n'ont vu que très imparfaitement; vous y verrez un artisan qui emploie ses mains au travail le plus pénible, et son cœur à l'oraison la plus fervente; vous verrez Joseph et Marie s'appliquant aux choses extérieures de leur état, et, néanmoins, continuellement occupés à contempler, à bénir, à adorer et à aimer Dieu.

Semblables aux deux chérubins qui, devant l'arche, en posture de suppliants, regardaient sans cesse le Propitiatoire, ces deux époux ont toujours les yeux de l'âme attachés sur Jésus-Christ; et leurs actions, même les plus ordinaires, se faisant pour son amour, leur tiennent lieu d'une oraison continuelle.

Apprenez de là, vous, gens du monde, qui croyez trouver dans vos emplois un prétexte pour vous dispenser de l'oraison, qu'elle n'est point incompatible avec le travail; et vous, âmes ferventes qui, par état ou par goût, donnez tous les jours quelque temps à ce pieux exercice, apprenez que c'est surtout à S. Joseph, après sa sainte épouse, que vous devez vous adresser pour obtenir la grâce d'y avancer de plus en plus : car il est particulièrement le protecteur des âmes d'oraison, ce qui doit les engager à implorer son assistance.

Au reste, elles ne sont pas les seules à qui sa protection soit utile, et tous les chrétiens ont droit d'y prétendre; les nobles, parce que S. Joseph était issu de la plus illustre noblesse; les artisans, parce qu'il travailla comme eux à un métier dur et pénible; les pauvres, parce qu'il pratiqua la pauvreté; les vierges, parce qu'il fut le témoin aussi bien que l'admirateur et l'imitateur de la virginité de Marie; les époux, les pères, les enfants, parce qu'il fut l'époux de la plus vertueuse de toutes les femmes, le chef de la plus sainte de toutes les familles, le nourricier du plus aimable Enfant qui fut jamais; en un mot, tous les hommes peuvent se confier en son secours, parce qu'il fut comme le sauveur de celui qui est venu pour les sauver tous. Ainsi il n'est personne qui ne puisse implorer son assistance et espérer qu'il obtiendra, par son entremise, un prompt soulagement dans toutes ses nécessités.

Il y a des saints, dit le Docteur angélique, à qui Dieu semble avoir donné un pouvoir plus spécial pour nous soulager dans certaines nécessités particulières: mais, pour ce qui est de S. Joseph, continue-t-il, son crédit est universel, il s'étend généralement sur toutes sortes de nécessités, de quelque espèce qu'elles soient: *A sanctissimo Josepho in omni necessitate concessum est opitulari.* Prions-le donc et persuadons-nous qu'il nous assistera avec une bonté paternelle.

En effet, comme S. Joseph, en exerçant la fonction de père à l'égard de Jésus-Christ, est devenu le père de tous les chrétiens, on ne saurait douter que Dieu lui ait donné un cœur de père à cet égard. Mais s'il a pour vous un cœur de père, il en a les sentiments, il en a la tendresse, et ce serait lui faire une injure, que de le croire capable d'être indifférent sur ce qui nous touche, particulièrement dans l'ordre du salut. Non, il ne l'est pas. Prions-le donc encore une fois de s'intéresser pour nous auprès de Dieu: il le fera, et s'il le fait, que ne sommes-nous pas en droit d'attendre de sa protection?

Si quelqu'un, pendant que Jésus et Marie vivaient sur la terre, eût voulu en obtenir une grâce, à qui se fût-il adressé pour la solliciter en sa faveur? A nul autre sans doute qu'à S. Joseph. Persuadé que les deux titres d'époux de Marie et de père de Jésus lui donnaient un libre accès auprès de l'un et de l'autre, il eût cru être assuré d'obtenir d'eux tout ce qu'il demanderait par son entremise. Or, y a-t-il apparence que ce grand Saint ait aujourd'hui dans le ciel moins de crédit qu'il n'en avait autrefois sur la terre? Non, dit un célèbre auteur, les prières que S. Joseph adresse à son épouse et à son Fils ne peuvent manquer d'être exaucées: *Dum vir uxorem, dum pater Filium orat, velut imperium reputatur.*

Comme le Père éternel ne peut rien refuser à Jésus quand il lui montre les adorables plaies qu'il a reçues dans ses mains pour notre amour, de même, et gardant toujours, comme vous le pensez bien, la disproportion infinie qui se trouve entre l'un et l'autre, de même Jésus ne peut rien refuser à Joseph, quand il lui montre les mains bénies qui ont eu le bonheur de le servir et de travailler pour sa subsistance. O mains sacrée, que vous êtes heureuses d'avoir contribué, sur la terre, à conserver la vie du Sauveur, et qu'il vous en récompense abondamment dans le ciel, en vous y faisant, après les mains de Marie, les dispensatrices de ses plus riches trésors !

Oui, chrétiens, Joseph est, dans le ciel, après Marie, celui qui a le plus de part à la distribution des faveurs célestes. Adressons-nous donc à lui, nous surtout, Messieurs, qui, par notre ministère, avons, comme S. Joseph, le droit de toucher le corps de Jésus-Christ. Prions-le, par la pureté de ces mains qui portèrent si souvent ce divin Sauveur pendant son enfance, de nous en obtenir une qui nous rende moins indignes de le tenir tous les jours dans les nôtres. Prions-le, par la ferveur avec laquelle il s'entretint avec Dieu dans l'oraison, de nous obtenir la grâce de ne jamais abandonner ce saint exercice. Invoquons-le dans nos distractions, et il les éloignera ; dans nos ténèbres, et il les dissipera; dans nos faiblesses, et il nous fortifiera : en un mot, dans toutes nos peines, et il nous consolera, ou, ce qui vaut encore mieux, il nous obtiendra la grâce de les souffrir en patience.

Sur quoi fondé, osè-je bien ici vous faire une promesse si avantageuse ? Fondé sur l'autorité d'une des plus grandes lumières que Dieu, dans les derniers temps, a données à son Église, sur l'autorité de l'illustre et séraphique réformatrice du Carmel, qui assure qu'elle n'a jamais rien demandé à Dieu par l'intercession de S. Joseph, qu'elle ne l'ait obtenu. Elle exhorte les fidèles à se mettre en état de l'éprouver à leur tour; et c'est aux sollicitations de cette grande Sainte que l'Église est redevable de la singulière dévotion que l'on a aujourd'hui à ce saint Patriarche.

Que ne puis-je, aussi bien que sainte Thérèse, exhorter tout le monde à cette dévotion! que ne puis-je au moins me faire entendre en tous les lieux où il y a des affligés! Je leur dirais: Allez, mes frères, allez à Joseph : *Ite ad Joseph*[1]. Êtes-vous accablés d'un nombre d'enfants, à qui la pauvreté vous met hors d'état de donner le pain qu'ils demandent: allez à Joseph: *Ite ad Joseph.* Plus puissant que ne le fut autrefois le ministre

1. Gen., XLI, 55.

de Pharaon, il vous fera trouver dans les greniers de la Providence un secours auquel vous ne vous attendez pas. Êtes-vous tourmentés d'une longue maladie, qui vous mette en danger de perdre la patience: allez à Joseph: *Ite ad Joseph.* Plein de compassion pour votre misère, il vous obtiendra ou la santé, ou la grâce de faire un saint usage de vos maux. Êtes-vous pressés de peines intérieures qui vous font perdre la tranquillité de l'âme: allez à Joseph: *Ite ad Joseph.* Connaissant vos peines par l'expérience qu'il en a faite, il priera Dieu de dissiper l'orage et de vous remettre au plus tôt dans le calme. En un mot, dans tous vos besoins, dans toutes vos nécessités, adressez-vous au glorieux S. Joseph, et vous ne tarderez pas d'éprouver la puissance de son intercession: *Ite ad Joseph.*

Pour vous, Mesdames, que la divine miséricorde a, par une prédilection particulière, appelées au saint Ordre du Carmel, vous n'avez pas besoin qu'on vous exhorte à invoquer S. Joseph. Vous ne seriez pas les filles de sainte Thérèse, si vous n'aviez pas une dévotion spéciale pour ce grand Saint. Aussi n'en manquez-vous pas. C'est votre protecteur, c'est votre patron, c'est votre père. Il vous a tant de fois secourues par le passé, votre Ordre lui a tant d'obligations! Tout cela vous exhorte à le prier de vous continuer son assistance, et m'engage à lui demander cette grâce en votre nom. Oui, grand Saint, je vous supplie, par la ferveur de vos oraisons continuelles, d'obtenir aux saintes âmes qui composent cette pieuse communauté, la grâce d'avancer toujours dans la vie intérieure, et de s'unir de jour en jour plus étroitement à leur divin Époux.

Je vous supplie encore, par votre amour pour la pauvreté et pour l'Enfant Jésus, d'avoir compassion de tous les pauvres en général et des orphelins en particulier. Chacun de ceux-ci peut dire que leur père et leur mère l'ont abandonné: *Pater meus, et mater mea, dereliquerunt me*[1]: mais vous voudrez bien y suppléer et leur en tenir lieu: *Tibi derelictus est pauper; orphano tu eris adjutor*[2]. Vous pourriez le faire par des miracles: mais, sans en venir à ces voies extraordinaires, vous en avez une toute naturelle à laquelle je vous prie d'avoir recours: c'est d'inspirer aux riches qui composent cet auditoire une tendre compassion pour les pauvres. Par là vous rendrez un double service, et aux pauvres que vous nourrirez par les aumônes des riches, et aux riches que vous sauverez par les aumônes qu'ils feront aux pauvres.

Mais je ne puis terminer ce discours sans vous supplier, par le bonheur que vous eûtes, comme on le croit, d'expirer entre

1. Ps. XXVI, 10. — 2. Ps. X, secundum Hebræos, 14.

les bras de Jésus et de Marie, de nous obtenir à tous la grâce de vivre et de mourir dans l'amour de Dieu, afin qu'après une sainte vie et une précieuse mort, nous parvenions à la gloire éternelle, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint Esprit. Ainsi soit-il!

Vingt-neuvième jour

VUE D'ENSEMBLE

I. — LA PHYSIONOMIE MORALE DE SAINT JOSEPH [1]

Dieu a confié à Joseph, non seulement ce qu'il a de plus précieux dans tout l'univers, mais ce qui dépasse le prix de tous les univers possibles : Jésus, son fils; Marie, sa mère. Joseph est l'époux de Marie ; il est le père putatif, le père légal, le père par adoption et par amour, le père nourricier de Jésus! Il est le lieu vivant où vivront Jésus et Marie ; le cadre libre, animé, aimant où ils se mouvront, le firmament sans nuage où ils brilleront. Lui-même ne brillera point, mais il fera briller ces deux astres dont sa vie et son cœur sont comme l'atmosphère et la sphère. Il n'est assurément ni la source ni le fleuve de la Rédemption ; mais il est la terre docile et ouverte qui permet à la source de jaillir et au fleuve de s'écouler.

Qui dira la grandeur, la beauté, la sainteté d'une vie assortie ainsi par Dieu même à un pareil mystère? Si l'on dore avec tant de soin l'intérieur de ces coupes sacrées, qui, chaque matin, durant quelques instants, doivent contenir le sang de la Victime eucharistique, comment le Saint-Esprit a-t-il dû revêtir de pureté, de justice, de charité surtout ; comment a-t-il dû transformer en amour, en religion, en humilité, en piété fervente, en dévoûment sans bornes, non seulement l'intérieur de cet être, mais tout cet être destiné et consacré à servir de lieu humain, de demeure, d'abri, à l'ineffable vie de Jésus et de la très sainte Vierge? Oui, cette paternité de Joseph au regard de Jésus est le miroir de la paternité éternelle; elle en reflète l'autorité, l'imperturbable sérénité, l'immensité, la suavité.

Joseph, pourtant, fait mieux encore qu'abriter Jésus et Marie : sa paternité est active, Dieu la veut efficace. Il doit régir ceux qu'il protège, il doit nourrir ceux qu'il régit. Cette grande œuvre de la Providence, qui consiste à gouverner le monde et que l'esprit n'entrevoit pas sans être ravi d'admiration, cette œuvre,

1. Par Monseigneur Gay.

dis-je, est, sans comparaison, moins admirable que le gouvernement et la conduite du Sauveur et de la sainte Mère. Certes, la lumière des perfections divines brille d'un vif éclat dans le régime de l'univers visible; mais, rapprochée de la splendeur où paraissent ces mêmes perfections dans le régime du seul Verbe incarné et de cette femme qui l'a mis au monde, cette lumière n'est plus qu'une aurore, une très pâle aurore.

Or, Joseph entre de plain pied, il entre de plein droit, il entre comme chef, comme père, dans ce gouvernement humain de la vie de Jésus et de Marie. Il est, par là, le sacrement conscient, vivant, méritant, agissant de cette sagesse, de cette puissance, de cette bonté qu'on nomme la Providence, et de son action la plus excellente, qui est la direction ici-bas du Fils de Dieu fait homme, et de celle qui le suit pas à pas dès qu'elle l'a enfanté. Cela confère à Joseph une dignité incompréhensible, et nous le montre investi d'une clarté que n'atteint pas, tant s'en faut, celle des séraphins. La cîme de la paternité dans l'Église, c'est la papauté. Les papes, je dis les plus grands et les plus saints, ne se sont jamais appelés et n'ont jamais été que les vicaires du Christ. Seul, entre toutes les créatures, Joseph est le vicaire de Dieu.

Au reste, il n'a pas mandat seulement pour être la sagesse extérieure et sensible de la Sagesse éternelle faite homme, et le guide de son Dieu devenu son enfant; il a mission de le nourrir, de nourrir celui qui nourrit tout être vivant, de nourrir la vie qui vit d'elle-même et en elle-même, enfin de nourrir Jésus. Et c'est par son travail qu'il lui procurera cette nourriture. Adam se nourrissait sans peine et sans fatigue des fruits du paradis terrestre; Joseph nourrit des fruits de la terre ce paradis céleste qui est Jésus-Christ. Et ces fruits, il ne les cueille pas seulement quand ils sont mûrs, il les cultive pour qu'ils mûrissent; et, pour les cultiver, il les arrose de ses sueurs et de ses larmes, car il les doit arracher à un sol rebelle et ingrat.

Quel bonheur sans nom dans cette peine; mais quel étrange bonheur dans cette fonction!

O ce pain gagné par Joseph, et mangé par Jésus, après avoir peut-être été pétri et cuit par sa mère! O cet atelier! O cette table! O ce labeur! O ce festin! Qui ne sent que le ciel est là, et que cette humble et ignorée maison de Nazareth est plus grande que le monde, plus sainte que le temple, plus bénie que l'arche d'alliance, plus heureuse même que la Jérusalem d'en haut, où Dieu a bien l'armée entière de ses bons anges, mais où il n'a encore ni Jésus ni Marie? Or, S. Joseph est là; il est chez lui; c'est sa maison; il y vit, il y travaille, il y prie,

il y mange, il y dort, il y commande; il y est le seigneur obéi et respecté; il y est le père très aimé, et l'image vive et consacrée du Père éternel.

II. — SAINT JOSEPH MODÈLE DE DÉTACHEMENT[1]

L'homme veut posséder et jouir : il le veut surtout dans les temps présents. Ces découvertes scientifiques qui ont exalté notre orgueil nous ont aussi rendu la vie plus facile et la terre plus douce. Loin de moi la pensée de les maudire ou même de les déplorer ! Fruits glorieux du génie humain, elles sont aussi des dons de la munificence divine; elles aident l'homme à s'emparer de ce monde qu'il a reçu mission de soumettre et de régir[2]; elles agrandissent son domaine moral non moins que son empire matériel. Ce fil électrique qui court sur nos têtes, il porte à des êtres perdus au loin l'expression de nos tendresses, de nos joies, de nos douleurs; il complète la vapeur qui, en peu de jours ou en peu d'heures, rassemble autour d'un foyer, d'un lit de mort ou d'un tombeau, ceux que l'espace avait séparés; qui prête ses ailes de flamme aux messagers de l'Évangile. Sans faire tomber le pinceau des mains d'un Ingres ou d'un Hippolyte Flandrin, l'industrie contemporaine a forcé le soleil à reproduire sur une plaque fragile les traits des personnes aimées : grâce à cette merveilleuse découverte, les familles les plus modestes, pour qui le grand art de la peinture n'existait pas, ont désormais leur musée domestique. Tout cela est beau, tout cela doit faire monter l'hymne de notre reconnaissance vers le « Père des lumières de qui descend tout don parfait[3] ». Mais tout cela aussi peut attacher davantage l'homme à la terre, et, en lui facilitant la jouissance, reculer à ses yeux dans un lointain plus fuyant la vie future et le ciel. Ces périls sont d'autant plus grands que la foi et la charité se sont refroidies dans beaucoup d'âmes.

O Joseph, ô le modèle du détachement le plus achevé, venez à notre secours ! Les patriarches, vos ancêtres, se regardaient comme des « voyageurs et des étrangers[4] » dans la terre où leur race devait un jour s'établir; ils « attendaient cette cité dont Dieu même est l'architecte[5] »; comme eux et mieux qu'eux encore, vous avez été voyageur ici-bas et vous avez attendu le ciel. Eux du moins n'avaient pas renoncé à toutes les richesses et à toutes les joies terrestres. Leur vie errante avait une sobre abondance, d'innocentes délices, et une gloire modeste. Mais, ô Joseph, où furent vos joies et vos plaisirs terrestres ? Ah! si Moïse a porté, avant l'Évangile, l'ignominie de la croix du Sauveur[6], n'avez-

1. Par le R. P. Largent. — 2. Genes., I, 28. Sap., IX, 3. — 3. Jac., I, 17.
4. Genes., XLVIII, 9. Hebr., XI, 13. — 5. *Ibid.*, 10. — 6. *Ibid.*, 26.

vous pas porté plus parfaitement encore cette ignominie sainte? La Palestine où vos pères avaient régné vous mesura avec parcimonie l'espace où devait s'écouler votre vie laborieuse. Vous ne pûtes toujours y demeurer en paix, et je vous vois errer de Nazareth à Bethléem, de Bethléem en Égypte, d'Égypte en Galilée. Vos dernières années s'achevèrent sans doute dans la pauvreté, comme vos premières années y avaient commencé. Jésus vous succéda dans l'exercice de l'humble métier qui vous avait procuré, à la sueur de votre front, le pain de chaque jour; il était pauvre: c'est donc que vous l'étiez en mourant. O Joseph, ô pauvre de Jésus-Christ, vous avez devancé dans la voie royale du détachement chrétien, les Paul, les Antoine, les Hilarion, les François d'Assise, les François de Paule: inspirez-nous l'estime à devenir, au degré voulu par Dieu, de véritables « pauvres »! Ce mot qui effraie le monde ou le fait sourire sur nos lèvres. Nous connaissons l'Évangile: le *Beati pauperes spiritu*, « heureux les pauvres en esprit[1], » est l'idéal qui, depuis dix-huit siècles, rayonne à nos regards, et dont toute âme chrétienne, dont toute âme sainte, l'âme d'un S. Louis ou d'une sainte Élisabeth de Hongrie, s'efforce de reproduire en elle au moins quelques traits!

Détaché des biens de la terre, Joseph le fut aussi de ses plaisirs. D'ordinaire nous aimons la richesse à cause des jouissances qu'elle peut nous donner. Comme le tentateur qui, du haut d'une montagne, osait montrer à Jésus les royaumes du monde et leur gloire, la richesse, tentatrice terrible, déroule à nos yeux, dans une sorte de magique panorama, toutes les joies frivoles ou mauvaises qu'elle promet à nos convoitises. De là ce désir âpre et haletant qui pousse un si grand nombre d'hommes, et en particulier un si grand nombre de nos contemporains, à la poursuite des biens terrestres. O Joseph! comme vous, je veux mépriser les plaisirs. Je n'ai point été créé pour eux, et ils ne peuvent que m'éloigner du but de mon voyage. Les uns, en amusant mon âme, retarderaient sa croissance et l'empêcheraient d'atteindre cet âge parfait qui est l'âge du Christ[2], l'âge de l'éternité; les autres me plongeraient dans la boue. Les joies permises elles-mêmes, je ne veux les goûter qu'en passant et sans arrêter ou ralentir ma course, comme Jonathas, en traversant le désert, goûta du bout de sa baguette un peu de miel[3]; comme vous-même, ô Joseph! vous avez goûté les consolations qui tempérèrent ici-bas vos angoisses et vos douleurs! En vous imitant, je respecterai les desseins de la Providence; les ombrages et les sources vives de l'oasis ne me feront pas oublier

. Matth., V, 3. 2. Ephes., IV, 13. — 3. I Reg., XIV, 27, 43.

que j'ai le désert à traverser et la patrie à conquérir; pour parler comme l'Église, je passerai au milieu des biens qui fuient sans oublier ceux qui demeurent[1] !

III. — CONFIANCE DE SAINT JOSEPH A LA DIVINE PROVIDENCE[2]

I. — *Motifs de la confiance de S. Joseph en la divine Providence.* — Les principaux motifs de cette confiance sont : 1° la protection incessante de Dieu sur son Fils bien-aimé, objet de toutes ses dilections ; 2° le besoin surnaturel que S. Joseph avait du secours divin pour remplir dignement sa double mission ; 3° enfin, les promesses formelles que Dieu lui avait faites par le ministère de ses anges. Au surplus, S. Joseph, homme de tradition, était très versé dans le sens et l'intelligence des Écritures. Il savait qu'il avait été choisi pour être le père adoptif du Messie, et il était fermement convaincu que tout ce qui avait été prédit devait rigoureusement s'accomplir. Comment l'ombre du moindre doute aurait-elle pu germer dans cette âme qui contemplait et adorait, chaque jour, le Médiateur du ciel et de la terre, alors que, autour de lui, le monde entier ployait sous le faix de l'idolâtrie, de la superstition ou du pharisaïsme? Non, intimement convaincu que Dieu n'abandonne jamais ceux qui mettent en lui leur confiance, S. Joseph s'attacha sans réserve et sans retour à la conduite de la divine Proidence.

II. — *Qualités de la confiance de S. Joseph.* — Nous lisons dans l'Ancien Testament que le saint homme Job laissa échapper, au milieu des terribles épreuves dont il était assailli, ces sublimes paroles d'entière confiance : « Quand Dieu m'anéantirait, j'espèrerais encore en lui, si c'était possible ! » Eh bien, la confiance de S. Joseph en la divine Providence a été plus parfaite encore que celle de Job, pour ainsi parler. Elle a été universelle, constante et inébranlable. Jamais rien n'a pu diminuer son courage ; jamais le désespoir n'est venu troubler son esprit. Sa fermeté a été plus inviolable que le granit. Aucune tribulation, si grande fût-elle ! ne l'a fait dévier de la voie simple et droite qu'il s'était tracée. Et pourtant, qui fut ici-bas plus éprouvé, plus contrarié, plus tourmenté? Cette confiance inaltérable éclata surtout dans trois circonstances solennelles de sa vie : 1° quand il s'aperçut de la grossesse de sa chaste épouse ; 2° pendant le voyage à Bethléem, au milieu des rigueurs de l'hiver; 3° lorsque l'ange vint l'avertir pendant la nuit qu'il fallait

1. *Collecte du troisième dimanche après la Pentecôte.*
2. Par M. l'abbé Boissin.

prendre l'Enfant-Dieu avec sa mère et s'enfuir en Égypte. Ce sont là trois points lumineux dans cette existence toute de dévouement et de sacrifice. Partout et toujours, S. Joseph témoigna la plus grande confiance en Dieu, et il n'eut jamais lieu de s'en repentir.

III. — *La confiance de S. Joseph doit servir de modèle à la nôtre.* — Tous les théologiens, appuyés sur la révélation, s'accordent à dire que Dieu, voyant notre faiblesse, notre impuissance et notre impossibilité d'agir méritoirement sans le secours d'en haut, s'est engagé à nous assister dans nos besoins, à nous protéger dans nos dangers, à nous fortifier dans nos défaillances, à nous accorder enfin tout ce que nous sommes en droit d'attendre pour l'œuvre de notre salut. Les promesses divines sont, à ce point de vue, si explicites et si claires que les mettre en suspicion est à la fois une injustice et un blasphème. Nous sommes à l'égard de Dieu ce que sont les petits enfants à l'égard de leur mère. L'enfant a par instinct confiance en sa mère ; il se laisse aveuglément conduire par elle ; son cœur lui dit qu'avec sa mère il ne court aucun péril, que sa mère ne peut le tromper, qu'elle est sa vigilante sauvegarde. Cette confiance aveugle et illimitée, S. Joseph nous en a donné, toute sa vie durant, un merveilleux exemple. Imitons-le ; espérons tout, comme lui, de la bonté de Dieu. Dieu est un océan de tendresses pour les hommes. Il n'a jamais abandonné ceux qui l'invoquent avec foi. Son cœur est un océan intarissable de biens spirituels et temporels. Ne craignons donc pas de l'importuner et n'oublions point, avec S. Joseph, que celui qui n'espère rien n'aura rien, que celui qui espère tout obtiendra tout. L'espérance, la foi et la charité peuvent transporter les montagnes. Ne soyons pas comme ces insensés dont l'esprit et le cœur sont entièrement absorbés dans les biens et les jouissances terrestres ; qui mettent toute leur confiance dans la fortune ; pour lesquels l'argent est tout ; qu'on dirait, enfin, n'avoir été créés, que pour manipuler la matière. Plaignons ces aveugles volontaires qui nient l'intervention de la Providence, lors même qu'ils en éprouvent plus sensiblement les merveilleux effets. Mais croyons toujours avec le Saint Esprit, que tout, ici-bas, n'est que vanité !... qu'il n'y a de vrai bien, que l'amour de Dieu et la confiance en ses divines promesses : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* [1].

1. Eccle., I, 2.

Trentième jour

ÉLÉVATIONS SUR SAINT JOSEPH[1]

I. — COMBAT DE L'AMOUR ET DU RESPECT QUE SAINT JOSEPH PORTAIT A JÉSUS

O grand Saint, quel cœur ne s'attendrirait au souvenir du respect mêlé d'amour, et de la familiarité accompagnée de circonspection avec laquelle vous traitiez votre tant aimable et tant adorable Jésus ! Quand ce glorieux Enfant n'eût point eu d'autres attraits que ceux qui paraissaient au dehors de son humanité sacrée, c'en était assez pour ravir votre cœur : mais n'est-il pas vrai que les richesses intérieures de sa belle âme, et l'éclat de sa divinité que la foi découvrait à travers le voile de son corps passible et mortel, étaient des charmes incomparablement plus propres à lui conquérir toutes vos affections ? Peut-être, parfois, la crainte vous faisait appréhender en lui la majesté qui le rendait vénérable dès ses plus tendres années : mais, sans doute, en même temps la charité vous pressait d'approcher et de ne point redouter la divinité éclipsée, pour ainsi dire, par l'interposition d'un corps sujet aux misères des hommes. L'amour était le plus fort en cette circonstance, et quelque violence que le respect fît à la dilection, néanmoins elle demeurait toujours maîtresse de votre esprit, et se produisait par des tendresses paternelles envers ce cher nourrisson. Et c'était alors que vous goûtiez, soit dans votre petite maison de Nazareth, soit dans votre exil d'Égypte, avec la Vierge votre épouse, les délices de la conversation de Jésus, conversation pleine de joies innocentes et de lumières divines. O Joseph, mon père, ne me ferez-vous pas participer à cette conversation ? Ne m'admettrez-vous pas au nombre de vos serviteurs, et ne me permettrez-vous pas de passer le reste de mes jours dans la très douce société de votre Fils ? Au moins, accordez-moi que je rencontre une fois cet Enfant-Dieu qui est mon frère, ou sur vos bras, ou sur ceux de sa divine Mère ; et que, l'ayant trouvé, je l'adore, je le salue, je l'embrasse, je le place au milieu de mon âme, je l'introduise si avant dans mon cœur, qu'il demeure tout à moi, comme je veux vivre et mourir tout à lui ?

II. — JÉSUS ENTRE LES BRAS DE JOSEPH

Quel doux et ravissant spectacle pour le cœur chrétien, de contempler Jésus entre les bras de ce pauvre charpentier, en

1. Par le P. Jean Jacquinot, S. J.

qui le Père éternel a versé des torrents d'amour, et en qui il a uni les joies de la paternité avec les honneurs de la virginité! Ne diriez-vous pas, à considérer ce petit Roi suspendu au cou de S. Joseph, qu'il s'est fait des bras de ce juste un char de triomphe, des colonnes d'argent de ses mains, un reposoir d'or de son sein, et de son cœur le palais de la divine charité[1]? Ne jugeriez-vous pas, à le voir, qu'il s'est mis comme un faisceau de fleurs sur sa poitrine[2], ou imprimé sur son cœur et sur son bras comme un cachet[3], pour nous faire entendre que Joseph est entièrement à lui, puisqu'il porte ses armes et ses livrées? Ne diriez-vous pas qu'il est le roi pacifique assis sur son trône d'ivoire[4], où il reçoit les honneurs que lui rendent les facultés de l'âme, les sens et tous les membres du corps virginal de son cher nourricier? Lorqu'il lui arrivera d'y prendre son repos, ah! je vous en conjure, ne l'éveillez point[5]. Mais si vous le trouvez bon, donnez promptement avis à ceux qui s'égarent parmi les troupeaux des créatures[6], que, s'ils veulent trouver Jésus, ils viennent le chercher dans le sein de Joseph où il dort paisiblement. Oh! qu'ils aimeraient et le Fils et le père, s'ils en connaissaient la bonté! Oh! que bientôt ils se rangeraient à leur service, s'ils avaient goûté les consolations de celui-ci et les caresses de celui-là! Mais ne perdons point de vue le petit Jésus se reposant sur le sein de Joseph, puisqu'en cette attitude il semble être spécialement l'objet de notre félicité en ce monde, tout ainsi qu'en l'autre il l'est des anges et des saints qui le contemplent glorieux dans le sein de son Père. Voyez donc qu'il est beau ce divin Enfant porté sur les bras de Joseph? Que ce joug est agréable, et ce fardeau, léger[7] à celui qui le porte! Qu'il est aisé, ô adorable Enfant, de vous reconnaître en cet état pour la plus riche marque de la principauté de votre gouverneur[8]! vos petits bras autour de son cou sont un collier d'un inénarrable prix. Un seul de vos regards lui dit d'ineffables choses; un baiser de votre bouche divine fait naître plus de joies en son cœur, que tous les biens de la terre n'en peuvent donner à l'âme pendant la durée de tous les siècles. Vos caresses ont plus de force pour enflammer son amour, que l'huile n'a de vertu pour enflammer le feu. Si quelques saintes âmes, jouissant de la présence du Sauveur ou de la Vierge seulement par une vision surnaturelle, se sont néanmoins trouvées si embrasées de leur amour et si enivrées de délices célestes, qu'elles s'écriaient à élans redoublés: « C'est assez, Seigneur, c'est assez! » ne pouvant plus supporter sans mourir, ni des ardeurs si extrêmes, ni de si exubérantes

1. Cant., III, 9, 10. — 2. *Ibid.*, I, 12. — 3. *Ibid.*, VIII, 6. — 4. III Reg., X, 18.
5. Cant., III, 5. — 6. *Ibid.*, I, 7. — 7. Matth., XI, 30.— 8. Is., IX, 6.

douceurs : que doit on penser de Joseph qui voyait réellement l'un et l'autre tous les jours, qui était jour et nuit avec Jésus, qui le tenait embrassé si longtemps qu'il voulait, et qui en était caressé à toute heure [1] ? Quels étaient les émotions, les efforts, les élans, les tendresses de son cœur, lorsqu'il buvait à longs traits dans la divine source de l'amour et qu'il goûtait à plaisir les prémices des grandes joies que le Sauveur devait répandre par tout le monde ? A dire vrai, son cœur eût éclaté en mille pièces par la violence de la dilection, son âme se fut liquéfiée à force de douceur, mieux que celle de l'Épouse des Cantiques à la voix de son Bien-Aimé [2] ; il fut mort de joie et d'amour, si Dieu, par un miracle, ne lui eût conservé la vie.

O Joseph, je ne me lasse point de contempler Jésus dans vos bras : mais je n'ose approcher. Pendant qu'il repose sur votre sein, adorez-le en mon nom sur votre cœur ; en mon nom, imprimez-lui doucement un baiser au front, et dites-lui de me le rendre à mon dernier soupir.

III. — LE CORPS ET L'AME DE JOSEPH, LE PLUS SAINT AUTEL DU MONDE APRÈS LA VIERGE

Qui pourra jamais dire la sainteté et le bonheur de Joseph ? Bienheureux le corps de Joseph, le trône vivant du Verbe divin pendant sa minorité sur la terre, le char de gloire de la souveraine Majesté anéantie parmi les créatures, le tabernacle mouvant de la Divinité habitant avec les hommes, et l'autel animé de l'Hostie destinée au rachat de l'univers ! Bienheureux tous les membres de ce corps virginal, consacrés au service de Jésus et de Marie ! Heureux le sein où Jésus prit si souvent son repos pendant les jours de son enfance ! Heureux les yeux qui virent le Désiré de toutes les nations, celui qui était la beauté infinie, et que les anges contemplaient du haut du ciel avec des avidités indicibles ! Heureuses les lèvres à qui il fut donné de baiser celui dont les purs esprits n'approchent que les ailes baissées, à force de respect ! Heureuse la langue qui parla si souvent à l'Homme-Dieu ! Heureuses les oreilles qui entendirent si longtemps les entretiens et les discours de la Vérité éternelle ! Heureux les bras qui enlacèrent celui qui enferme toutes choses dans son immensité ! Heureuses les mains qui touchèrent l'humanité du Verbe incarné, de laquelle émanaient continuellement des vertus salutaires aux corps et profitables aux âmes ! Heureux les genoux qui soutinrent la Parole soutenant et conservant tous les êtres, et à qui les Séraphins tiendraient à honneur de servir de marchepied dans le ciel !

1. Tolet., in Luc., *Annot.* LVI. — 2. Cant., V, 6.

Mais surtout heureux le cœur de Joseph, cœur gardé d'une sûre garde, cœur disposé à toutes les volontés du Seigneur, cœur portant au milieu de soi la loi de Dieu; cœur très haut, dans lequel et par lequel le Tout-Puissant a été exalté; cœur toujours sanctuaire de la grâce depuis sa première sanctification; cœur embrasé de l'amour divin dans l'ardeur des saintes contemplations; cœur identifié par affection au cœur de Jésus et de Marie! Heureuse encore et plus heureuse sa très sainte âme, la plus belle que le Créateur ait jamais produite après celle de son Fils et de la bienheureuse Vierge, qu'il doua d'un entendement si élevé, et d'une volonté si portée au bien, dont il fit le ciel de la grâce, le palais des vertus, et le trône de la virginité! Heureux tout ce que le corps de Joseph eut de beauté, son âme, de sainteté, et son cœur, d'amour, puisque tout en lui servit si admirablement au dessein que le Ciel avait eu, de toute éternité, de le faire le très digne père du Fils et le très sage époux de la Mère de Dieu!

IV. — OCCUPATION INTÉRIEURE DE SAINT JOSEPH

O Dieu! que douces étaient ces pensées au cœur du bienheureux Joseph : Je sers de père à celui qui est né sans père sur la terre et par qui toutes choses ont été faites dans le monde! Je suis l'époux de la mère de Dieu, et le Verbe éternel s'est allié à la nature humaine dans les flancs sacrés de mon épouse. Les cieux ont distillé leur rosée, si longtemps attendue, dans l'enceinte de ma maison. C'est chez moi que l'Agneau dominateur de la terre est venu habiter dans sa miséricorde. C'est dans mon désert et dans ma solitude que Jésus, la manne du ciel, est tombé, et j'en ai le premier, après mon épouse, savouré la ravissante douceur. Je vois, en vérité, ce beau jour qu'Abraham et les autres auteurs de ma race n'ont vu qu'en figure et qu'en esprit. Dieu m'a donné en garde ce qu'il avait de plus précieux au ciel et sur la terre, le Verbe incarné et sa très sainte mère. Jésus-Christ me sera éternellement redevable de son éducation, si je l'ose ainsi dire, et du soin que j'ai eu de le sauver lorsque Hérode le poursuivait à mort. « Celui qui m'a créé repose dans mon tabernacle, et reçoit un singulier plaisir de me voir jeter les racines du salut dans le cœur des élus. Je marche continuellement en la présence sensible de Dieu vivant avec moi, et je ne fais pas un pas pour son amour, qu'il ne doive récompenser du centuple de la félicité. Je peux acquitter, par la seule offrande de mon Fils, toutes les dettes qui me tiennent obligé au Père éternel, et, par ce même moyen, de créancier le rendre mon débiteur. Je soutiens de mes faibles mains celui

qui porte avec trois doigts la masse pesante de l'univers. » Oh ! que de consolations réjouissaient sa sainte âme, que de célestes ardeurs l'embrasaient! que d'actes intérieurs de foi, d'adoration, d'admiration, de charité, d'humilité et d'actions de grâces produisait son cœur, quand il s'occupait à contempler toutes ces vérités et beaucoup d'autres semblables, que le Saint Esprit, dont il était rempli, lui fournissait en abondance !

V. — VIRGINITÉ DE S. JOSEPH. — SON POUVOIR AUPRÈS DE DIEU POUR NOUS OBTENIR LA VERTU DE CHASTETÉ

Dieu, qui de toute éternité prédestinait Joseph à être l'époux de la Vierge immaculée et le père nourricier du Verbe incarné, lui réservait une pureté plus haute que celle des séraphins. Ce titre d'époux de la Vierge, de père adoptif du Sauveur, et le ministère qu'il avait à remplir auprès du Fils et de la Mère, demandaient un pareil privilège. Et c'est ce que S. François de Sales se plaît à proclamer : « Le grand S. Joseph devait, pour cet effet, surpasser tous les saints, les anges, les chérubins eux-mêmes en cette vertu de virginité [1]. »

O Joseph, en vue de l'union intime que vous deviez avoir avec le Verbe incarné et sa divine mère, Dieu à ce privilège d'une virginité plus qu'angélique en ajouta un second qui était la sauvegarde du premier : il vous confirma en grâce. En sorte, ô bienheureux Joseph, que dès cette vie votre virginité avait la même stabilité que dans le ciel. « Ce corps doit ressusciter spirituel : *Surget spirituale.* » Cette loi était comme anticipée pour vous; tout était déjà spirituel dans votre chair mortelle ; elle avait dans l'exil le privilège de la patrie; elle était une chair « angélifiée », *angelificata caro* [2].

En tout, mais pour la virginité en particulier, ô Joseph, vous êtes, après la mère de Dieu, la perle du monde, *gemma mundi.* Le Verbe incarné qui vous garda trente ans comme la prunelle de son œil, qui reposa si souvent sur votre cœur, imprimait au lis de votre virginité une blancheur toujours croissante ; il transfigurait votre virginité, l'élevant sans cesse afin de vous rapprocher de plus en plus de son cœur. La divine Vierge, miracle de pureté dès sa conception immaculée, et qui, en pureté comme en amour, ne cessa, jusqu'au dernier soupir, de s'élever ineffablement devant Dieu, était, ô Joseph, avec le Verbe incarné, la toute-puissante gardienne de votre pureté. Ce soleil de virginité se réfléchissait en vous comme en un limpide miroir. Placé entre le Verbe incarné et sa divine mère,

1. *Entretien sur les vertus de S. Joseph.*
2. Tertullien, *De Resurrectione carnis.*

de leur cœur il tombait dans le vôtre un fleuve perpétuel de pureté. Les richesses de virginité qui s'accumulèrent en vous, pendant les soixante-dix ans de votre vie, sont, ô Joseph, un assez grand trésor pour en faire part à toute l'Église. Vous êtes, après la Vierge, le plus pur chef-d'œuvre de Dieu. Vous êtes, après la Vierge, la source de pureté la plus riche. Vous êtes, après la Vierge, le plus puissant médiateur auprès de Dieu, pour nous obtenir la pureté. Vous êtes, après la Vierge, le plus puissant défenseur de la pureté. Vous êtes, après la Vierge, l'ami le plus fidèle des âmes pures. En qualité d'époux de la Vierge, de père adoptif du Sauveur, d'économe de la maison de Dieu, vous puisez, non seulement dans les trésors de virginité que vous avez acquis, mais encore dans les trésors de la Reine du ciel, et dans les trésors infinis de son divin Fils. Quiconque veut être chaste, qu'il s'adresse à vous, qu'il vous supplie, et il obtiendra cette vertu. O Joseph, étendez sur moi votre manteau, inclinez sur ma tête ce lis que vous tenez en main, abaissez sur moi un regard, et je serai armé pour le combat, et je foulerai aux pieds tous les ennemis, et vous me verrez un jour au ciel avec la palme de la victoire.

VI. — ACCROISSEMENT DE LA GRACE DIVINE DANS JOSEPH

Joseph signifie accroissement. Nul, après la Vierge, n'a mieux justifié son nom que Joseph. Les accroissements de la grâce en son âme sont les plus beaux à contempler après ceux de l'âme de la Vierge immaculée.

Selon la pensée des docteurs, Joseph, ainsi que le divin Précurseur et le prophète Jérémie, fut sanctifié dans le sein de sa mère. La grâce, infuse en son âme à sa première sanctification, fut proportionnée au ministère qu'il devait remplir, ministère plus haut que celui des prophètes et des apôtres. En le purifiant du péché originel, Dieu voyait en lui le père nourricier du Verbe incarné et l'époux de la Vierge. Les trois divines personnes épanchèrent donc en lui en ce moment une grâce sanctifiante, conforme aux relations qu'il devait avoir avec chacune d'elles, avec le Verbe incarné et sa divine mère.

Par un second privilège qui découlait du premier, Dieu avança en Joseph l'usage parfait de la raison ; et dès lors, la grâce infuse en lui commença à agir.

La grâce, d'après le principe des théologiens, double de quantité, quand elle opère selon toute son activité intérieure.

Ce qui arrête son activité, c'est le foyer de la concupiscence, ce sont les péchés véniels. Mais Dieu, par sa puissance, enchaîna, éteignit en Joseph ce foyer, en sorte que son âme eut la pureté

d'un ange. Quant aux péchés véniels, ils furent, selon les docteurs, très rares et très légers en Joseph, l'exemption de tout péché étant le privilège de la Vierge. Ainsi, sauf ces rares péchés véniels de pure fragilité, qui, dans Joseph, constituaient de petits mais réels obstacles à l'activité de la grâce; sauf ces rares moments, dans tout le reste de cette admirable vie, la fidélité de Joseph à la grâce étant parfaite, la grâce opéra en lui selon toute son activité intérieure.

O Joseph, comme, au flambeau de cette loi de l'augmentation de la grâce, mon œil plonge dans ta vie! Que ton enfance fut belle! qu'elle fut riche en mérites! Dès l'âge le plus tendre, tu connus la contemplation; tu en sortais embrasé comme un séraphin. A chaque acte d'amour de Dieu que tu faisais, tu paraissais en sa divine présence avec une parure de grâce, d'une richesse double de celle que tu possédais l'instant d'auparavant.

Que ton adolescence est belle, ô Joseph! et que chacune de ses heures est précieuse devant le Seigneur!

Que dire des années de ta jeunesse incomparablement plus belle encore! La grâce qui était en toi, agissant selon toute sa force, produisait des actes qui ravissaient le cœur de Dieu. Chacun de ces actes doublait en ton âme la communication intérieure du Saint Esprit, doublait la capacité et les flammes de ton cœur. Tu t'élevais ainsi comme un cèdre de sainteté. D'ascension en ascension, tu arrivais à cette hauteur, où Dieu t'avait enfin assez sanctifié pour que tu ne fusses pas trop indigne d'être l'époux de la Vierge sans tache, et le père nourricier du Verbe incarné. Quand tu es dans le midi de ton âge et de ta sainteté, Dieu forme ces liens qui t'élèvent, pour l'éternité, au-dessus de tout homme et tout ange: il te donne pour époux à la Vierge, et pour père au Verbe fait chair. Comment s'écoulent, ô bienheureux Joseph, les trente années que tu passes dans leur société? Les accroissements de la grâce furent tels, que tout esprit succombe dans cette contemplation. Tu vivais avec celui qui était la charité infinie, avec ton Dieu, et avec celle qui était la mère de ton Dieu et la dispensatrice de toutes les grâces du paradis. Les trésors que t'apportait chaque heure durant ces trente années échappent à toutes nos appréciations. Tu te trouvais en contact immédiat avec celui qui embrase les séraphins; tu le tenais dans tes bras, tu le pressais contre ton cœur; tu vivais avec la Vierge immaculée, avec celle qui est la perle, l'abîme et l'apogée des miracles de Dieu; qui aime plus Dieu, à elle seule, que tous les anges et tous les saints ensemble. Cette divine mère, voyant ton amour pour le Verbe incarné, et le Verbe incarné, voyant tout ce que tu faisais pour sa divine mère, te payaient à l'envi de tout ton amour, de tous tes soins, de toute ta sollici-

tude, de tous tes travaux, de tous tes martyres. L'un et l'autre épanchaient de leurs cœurs la richesse de la divine charité, et en remplissaient le tien à mesure que la charité le dilatait. Jusqu'où alla cette dilatation? Jusqu'où allèrent ces communications et ces épanchements de la charité divine? Pendant trente ans, tu ne fus occupé que du Christ et de la Vierge : mais pendant trente ans le Christ et la Vierge ne cessèrent jamais de s'occuper de toi, de t'enrichir, de te sanctifier. O Joseph! je m'arrête, parce que je me perds dans cette immensité des trésors de ta grâce. Tendre père, bien-aimé Joseph, enseigne-moi le prix de la grâce; fais-moi comprendre qu'elle est le trésor des trésors; qu'elle vaut mille millions de fois plus que tous les royaumes de l'univers; qu'avec elle le ciel m'est ouvert; et que sans elle il me demeure à jamais fermé. Enseigne-moi à accroître chaque jour le trésor de la grâce en mon âme, en multipliant les actes de charité et d'amour, afin qu'après avoir aimé Dieu sur la terre, je continue de l'aimer éternellement avec toi dans le ciel.

VII. — BIENHEUREUSE MORT DE S. JOSEPH
TRÉSORS DE CONFIANCE QUI Y SONT RENFERMÉS POUR NOUS

Transportons-nous par la pensée dans la sainte maison de Nazareth, et contemplons Joseph étendu sur une pauvre couche. La Vierge soutient sa tête de ses mains immaculées; le Verbe incarné, Jésus, est à côté de lui, le regardant avec amour, et le fortifiant par son regard. Recueillons-nous : car tout le ciel est recueilli autour du lit de ce mourant; assistons aux dernières opérations de la grâce dans l'âme de Joseph : à part les derniers moments de la Vierge, cette terre d'exil n'offrira jamais un spectacle aussi sublime et aussi saint.

Jésus et Marie, voyant que Joseph n'a plus que quelques heures à passer dans cet exil, veulent lui témoigner leur reconnaissance d'une manière divine, et mettre ainsi le comble à leurs bienfaits. Le Roi et la Reine des séraphins, pour l'élever à un indicible comble de gloire en paradis, l'élèvent à un indicible comble d'amour avant qu'il quitte l'exil. Le divin Maître, Jésus, qui est, comme Dieu, la charité infinie, et qui en possède la plénitude dans son cœur, presse sur son cœur divin son père bien-aimé, afin de le plonger tout vivant encore dans ce divin incendie, de l'y embraser de plus en plus, et de l'y transformer de plus en plus; il lui parle, et sa voix fait fondre son cœur; il le regarde, et il le blesse, et il le transfigure. Dans ses divines mains il prend les mains de Joseph, et, par ce contact, il le sanctifie, il imprime à tout son être l'empreinte vivante de la Divinité.

Marie, qui veut acquitter envers Joseph la dette de sa reconnaissance, emploie tout son pouvoir à l'enrichir. Elle qui possède dans son cœur plus d'amour que n'en ont tous les séraphins, tous les bienheureux esprits, et tous les saints réunis, elle qui est la trésorière et la dispensatrice de toutes les grâces et de tous les dons du Saint Esprit, elle se hâte d'enrichir l'âme de Joseph; elle lui envoie de divines ardeurs, et elle lui fait faire encore, durant le peu de temps qui lui reste, un immense chemin dans le divin amour. Ainsi, sous l'œil du Verbe incarné et sous l'œil de la Vierge, sous l'action du double feu qui part du cœur divin et du cœur immaculé, Joseph multiplie rapidement ses actes de charité et d'amour; tout secours lui étant surabondamment donné pour agir suivant toute l'activité de la grâce qui est en lui, et tout acte où la grâce agit selon toute son énergie doublant la charité intérieure, il en résulte que Joseph offre un spectacle divin à la Trinité adorable, au Verbe incarné, à sa divine mère, à tous les anges de Dieu: d'instant en instant, d'acte en acte, il s'élève à un amour de Dieu double de celui qu'il possédait; c'est un soleil à chaque instant doublant d'éclat; c'est un incendie à chaque instant doublant de flammes; c'est une union avec Dieu, avec le cœur du Verbe incarné, à chaque instant doublant d'intimité; c'est l'âme arrivant aux embrassements de la Divinité, entrevoyant à travers le dernier voile sa beauté infinie, et se sentant emportée vers elle, d'un mouvement ineffablement impétueux. Ce mouvement emporterait mille fois l'âme de Joseph, si Jésus ne la retenait par un miracle, pour lui donner encore le temps d'accroître, par ces élancements redoublés d'amour, ses mérites et sa gloire.

Enfin Joseph est au degré de grâce, et, par conséquent, de gloire où Dieu l'a vu de toute éternité. Le dernier diamant s'enchâsse dans sa couronne; il est assez embrasé d'amour, il est assez élevé au-dessus des séraphins, pour qu'il apparaisse dans le ciel à la même place où il a paru sur la terre, à côté de Marie et de Jésus. La Trinité suradorable met la dernière main au troisième chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse et de son amour. Le grand coup de maître est donné. C'en est fait : le miracle qui arrêtait Joseph dans la vie est suspendu. Et cet amour plus que séraphique qui embrase son âme, agissant selon toute son intensité, brise soudain les chaînes qui l'attachaient au corps, et Joseph meurt d'amour, dans les embrassements mêmes de son Dieu.

Le divin Rédempteur ferme lui-même les yeux au juste Joseph, et, ce devoir de la piété filiale rempli, il répand de douces larmes de tendresse et d'amour sur son père. La Vierge

immaculée mêle ses larmes à celles de son divin Fils. Heureuses funérailles, honorées des larmes d'un Dieu et de la mère d'un Dieu! Le vénérable vieillard est transfiguré sur son lit de mort; jamais, sur aucun front, sauf celui de la Vierge, ne brilla une majesté si auguste. Ses membres sont encore flexibles comme s'il était vivant; de son corps s'exhale un parfum plus suave que celui qui s'était exhalé ou devait s'exhaler, dans la suite des temps, du corps des saints: parce qu'il n'y avait jamais eu, et qu'il ne devait jamais y avoir une sainteté comparable à celle de Joseph. Tandis qu'un religieux silence règne autour de cette dépouille mortelle, tandis que les anges la contemplent dans le ravissement et l'admiration, pendant que Jésus et Marie donnent un libre cours à leur douleur, conduits par la piété filiale et la foi, approchons-nous du corps du saint Patriarche. Vénérons d'abord cette tête, confidente des secrets du Très-Haut, qui porta les sollicitudes du mystère du Verbe incarné; cette tête où régna toujours la pensée de Dieu et de sa gloire, et qui ne fut jamais traversée par l'ombre d'une idée contraire à la loi divine; cette tête qui, durant l'enfance du Verbe incarné, fut si souvent l'appui de sa tête divine, confondue alors dans une même gloire et ceinte, en quelque sorte, du diadème de sa divinité; cette tête qui, avant le dernier soupir, s'est vue encore une fois honorée de cette faveur et consacrée par ce divin contact. Nous vous saluons, tête sacrée, qui porterez un jour la troisième couronne du ciel. Approchons maintenant des pieds du saint Patriarche; et, les genoux en terre, baisons avec respect ces pieds bénis dont tous les pas ont été pour Dieu, pour le Christ, pour la Vierge et pour nous. Allons enfin vénérer ses glorieuses mains croisées sur sa poitrine. Elles ont terminé leur travail; elles n'en auront plus d'autre que de distribuer dans le ciel les grâces que Jésus et Marie se plairont à accorder par lui. Imprimons avec foi et avec amour nos lèvres sur ces bénites mains et, tandis que nous les baisons, voyant par anticipation notre dernière heure, jetons-nous en esprit dans les bras de Joseph; ce n'est pas assez: enfonçons-nous, réfugions-nous jusque dans le centre de son cœur, comme dans un asile assuré, et une forteresse inexpugnable. Conjurons-le de nous y garder, de nous y défendre durant le dernier combat. Disons-lui, comme Jacob à l'ange: Je ne vous laisserai pas, je ne m'arracherai pas de vos embrassements, que vous ne m'ayez donné votre bénédiction pour la dernière heure: *Non dimittam te, donec benedixeris mihi.*

Comme cette faveur est pour nous la grâce des grâces, le couronnement de toutes les autres, et la porte de la bienheureuse

éternité, après l'avoir instamment demandée à S. Joseph, demandons-la plus instamment encore à Jésus et à Marie; profitons d'un moment où nous sommes sûrs d'avoir accès auprès de leurs cœurs : ils pleurent encore celui auquel ils viennent de fermer les yeux. Par le nom de votre très cher Joseph, par la douceur de sa mort, par les larmes que vous lui donnez, nous vous en conjurons, ô Jésus, ô Marie, daignez, avec Joseph, nous bénir à notre dernière heure. Nous vous demandons cette grâce en présence du corps virginal de Joseph; et nous ne cesserons de vous la demander tous les jours de notre vie. Divin Sauveur, et vous, divine Mère, pendant les dernières heures de Joseph, vous ne cessâtes de le regarder. O Sauveur, riche de miséricorde, ô Vierge, riche de clémence, nous ne vous demandons qu'un seul de ces regards qui réjouirent Joseph, un seul, parce qu'un seul nous suffit.

Trente-et-unième jour

LE SOUVENIR DU MOIS DE SAINT JOSEPH [1]

I. — Jetons d'abord les yeux sur Jésus, notre modèle et notre maître, lui qui a voulu que sa mère fût la nôtre, qu'autant que nos faibles cœurs peuvent s'élever aux sentiments de son cœur divin, nous aimions Marie comme il l'a aimée : bon Sauveur qui va bientôt nous appeler ses frères, et qui, de la même bouche, a si souvent appelé Joseph « mon père ».

Transportons-nous dans cette petite maison de Nazareth qu'habita Jésus avec Marie et Joseph. Qui est-ce qui commande? qui est-ce qui obéit? L'Évangile nous dit en parlant de Jésus : « Il leur était soumis. » Voilà, depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de trente, tout ce que S. Luc nous raconte de la vie admirable du Sauveur. C'est donc Jésus qui obéissait à Marie et à Joseph, et c'est Joseph, le chef de la famille, qui commandait surtout à Jésus; Jésus obéissait à Joseph, mais avec quelle perfection, c'est-à-dire avec quel respect, quel amour, quelle joie, quelle promptitude! « Il leur était soumis, » et en quoi consistait sa soumission? L'Évangile, il est vrai, ne nous en dit pas davantage : mais tâchons, sur les traces des pieux interprètes, les Pères de l'Église, aidés de la tradition, de pénétrer dans ce divin intérieur. S. Bazile a écrit que Jésus travaillait constamment, pour obéir à Marie et à Joseph. S. Justin assure que ce Dieu incarné servait d'aide à Joseph et partageait

1. Par M. l'abbé Deidier.

ses travaux pénibles de toutes les forces de sa sainte humanité. S. Bonaventure et S. Jérôme disent la même chose. Enfin, sainte Brigitte, à qui Marie elle-même a voulu raconter les secrets d'une partie de sa vie cachée, sainte Brigitte nous rapporte les propres paroles qu'elle a entendues de la bouche de la sainte Vierge : « Mon fils était si obéissant, que si Joseph lui disait : — Faites ceci ou cela, — à l'instant il le faisait. »

Joseph commandait donc à Jésus de la même manière que les pères ont coutume de commander à leurs enfants; sans doute il devait en coûter à une âme si sainte, si remplie de foi et d'humilité, d'exercer son autorité sur celui qu'il reconnaissait pour son Dieu ; et quand Joseph voyait ce divin Enfant travailler sous ses ordres avec tant d'ardeur, fatigué, couvert de sueur quelquefois, il avait besoin de se rappeler que tels étaient les décrets du Très-Haut, qui devaient encore demeurer inconnus au reste des hommes. Nous ne saurions douter que ce saint Patriarche ne se soit conformé avec une grande perfection à ces vues adorables que l'Esprit Saint lui dévoilait ; ainsi il nous est permis de nous représenter, dans ce simple atelier, Joseph disant à Jésus : Mon fils, aidez-moi à scier cet ais. — Jésus, prenez ce marteau, enfoncez ce clou. — Ramassez ces sciures. — Jésus, réunissez ces copeaux et portez-les à votre mère. — Et Jésus, prompt comme l'éclair, remplissait aussitôt les volontés de Joseph. Voilà pourquoi les habitants de Nazareth, souvent témoins d'un spectacle dont ils ignoraient le mystère, disaient plus tard, pour combattre la mission divine du Sauveur : N'est-ce pas là le fils du charpentier?

C'est ainsi que le Sauveur a voulu apprendre aux enfants l'obéissance et le respect envers les auteurs de leurs jours ; mais n'a-t-il pas voulu aussi montrer par le même exemple, à l'immense famille des chrétiens, l'amour et la vénération qu'elle devait porter à S. Joseph, qui fut pendant tant d'années le chef de la sainte Famille et le dépositaire des ordres du Ciel à son égard? Quel chrétien digne de ce nom, se rappelant les sentiments de son Dieu pour le protecteur de son enfance, les soins et l'amour de Joseph envers Jésus, ne se sentirait rempli, pour cet aimable Père, d'un profond respect, d'une vive tendresse, de la plus grande reconnaissance? C'est lui qui a nourri, élevé, gardé notre Sauveur pendant toute son adolescence. C'est lui qui, au prix d'un humble et pénible travail, a entretenu et conservé cette vie si précieuse.

II. — Sans quitter cette demeure si chère de Nazareth, que nos regards se tournent vers Marie, pour apprendre d'elle à honorer Joseph! L'une mystérieuse sous la divine influence

du Soleil de justice, elle réfléchissait tous ses rayons, et l'un et l'autre s'inclinaient devant ce nouveau Joseph, bien autrement grand que l'ancien.

Marie était l'épouse de Joseph, et quand nous savons que, non seulement jamais le moindre péché ne pénétra dans son âme, mais qu'encore elle a été parfaite en tout, de sorte que chacune de ses actions, chacun de ses sentiments fût un modèle de perfection, pouvons-nous douter qu'elle n'ait été, à l'égard de Joseph, l'épouse la plus tendre et la plus dévouée? D'ailleurs, Jésus honorait et chérissait Joseph; sa mère contemplait tous les jours sa divine obéissance; et comment n'eût-elle pas honoré et chéri comme lui cet époux que l'Esprit Saint lui-même avait pris soin de former pour la Fille chérie du Très-Haut? Marie voyait en Joseph celui que Dieu avait préposé à sa garde et à celle de son fils unique. C'était par lui que les ordres du Ciel arrivaient à la sainte Famille, et jamais Marie n'envia à Joseph ces communications mystérieuses avec les esprits célestes. Pour elle, humble épouse, il lui suffisait de suivre son époux avec docilité et promptitude, à Bethléem, en Égypte, partout où il plaisait à la divine Providence de l'envoyer. Marie, épouse et vierge, aima Joseph de toute l'affection de son cœur, si pur et si tendre. Mais qui comprendra toute la reconnaissance de Marie pour celui qui, dans une circonstance critique, attendit que l'Ange du Seigneur vint calmer ses anxiétés? Joseph, fils de David, lui dit l'Ange, ne craignez point de garder avec vous Marie, votre épouse, car le fruit qu'elle porte est du Saint Esprit. Depuis cet instant, de quelle vénération, de quel respect, de quels tendres soins Joseph environna la mère de son Dieu? Comment Marie paya-t-elle cet amour protecteur de son saint époux? Ah! demandons-lui, dans la prière et la méditation, qu'elle nous dévoile ses précieux sentiments afin de nous en pénétrer.

Marie donna à Joseph tout son cœur, après Dieu; et, lorsqu'elle fut devenue mère par la vertu du Très-Haut, ce fut encore à lui qu'elle remit la garde et la disposition entière du précieux trésor que Dieu lui avait confié. Elle ne craint pas de lui donner en toute occasion le titre de père : « Votre père et moi vous cherchions, » dit-elle à Jésus. Partout nous la voyons pleine de déférence pour son auguste époux, et elle-même raconte à sainte Brigitte qu'elle s'abaissait avec une grande joie à rendre à Joseph les moindres services

Depuis que, de cette simple demeure qu'ils habitaient à Nazareth, ces deux glorieux époux ont été transférés au plus haut du ciel, Marie sur son trône est encore attentive à la gloire de Joseph sur la terre. Dans cette sainte maison,

merveilleusement transportée à Lorette, elle ordonna au P. Balthasar, de la Compagnie de Jésus, de choisir ce grand Saint pour protecteur spécial. Et le bienheureux Herman, si connu pour son tendre amour envers Marie, reçut d'elle l'ordre de changer son nom en celui de Joseph. Un esclave maure de Naples, qui allait recevoir le baptême, fut aussi averti, par la sainte Vierge, de prendre le nom de Joseph. Pleine de reconnaissance envers sainte Thérèse, qui avait étendu par toute l'Église le culte et la gloire de son époux, Marie vint elle-même, du haut du ciel, lui offrir un présent inestimable. Dans une autre occasion, elle montra à sainte Gertrude le trône incomparable où était assis Joseph, et toute l'assemblée des saints inclinant doucement la tête à son seul nom.

Ne craignons donc pas de partager nos cœurs entre Joseph et Marie: mais sachons, au contraire, que nous ne saurions aimer véritablement notre tendre Mère, sans aimer avec elle celui qu'elle a chéri sur la terre et qu'elle chérit encore dans le ciel.

On ne saurait quitter Jésus pour Marie, non plus que Marie pour Joseph : mais l'expérience montre que ces trois amours s'augmentent l'un par l'autre, et sainte Magdeleine de Pazzi nous dit que S. Joseph protège tout particulièrement les âmes dévóuées à Marie.

III. — Le troisième motif d'honorer Joseph, nous le trouvons dans l'exemple des saints anges. Princes de la cour céleste, ils voyaient leur grand Roi, descendu du ciel sur la terre, servir Joseph et lui obéir en tout. De quel respect ils durent se sentir pénétrés pour cet homme admirable! Joseph, égal à eux par sa pureté parfaite, offrait à leurs regards célestes une merveille incomparable; époux vierge d'une mère vierge, le premier sur la terre avec son auguste épouse, il faisait voir des vertus qui jusqu'alors n'avaient appartenu qu'aux purs esprits. Depuis, plusieurs saints ont mérité d'être appelés des anges ici-bas : mais S. Joseph les surpasse tous et brille au milieu de leur troupe glorieuse, comme un lis parmis les fleurs.

Marie se troubla à la vue de l'ange; nulle part nous ne voyons qu'elle se soit troublée une seule fois à la vue de Joseph. Et nous pouvons répéter, après S. François de Sales, que Joseph a surpassé en pureté les anges de la plus haute hiérarchie. Que dire de ses autres vertus, de sa fidélité, de sa sagesse dans le gouvernement de la sainte Famille, mais surtout de cet amour contemplatif par lequel il fut semblable aux séraphins?

Ce fut donc une mission honorable et chère à ces bienheureux

esprits, de venir porter à ce serviteur fidèle les volontés du Très-Haut. Aussi remarquons comme l'Ange lui parle la première fois qu'il apparaît; il l'appelle par son nom : Joseph, fils de David. Nous ne voyons pas, dans l'Écriture, que la coutume des anges fût d'en agir ainsi en s'adressant aux hommes. L'ange qui parle à Ézéchiel lui dit: « Fils de l'homme, tenez-vous sur vos pieds ; » à S. Pierre : « Levez-vous promptement ; » à S. Jean l'évangéliste : « Écrivez ce que vous voyez. » Ainsi ces messagers célestes semblent ignorer ou ne compter pour rien les noms des hommes sur la terre. Mais, pour Joseph, ils l'appellent par son propre nom et le traitent de prince de la maison de David : « Joseph, fils de David. » Un célèbre interprète de la sainte Écriture dit que si le Seigneur, toujours avec Joseph, lui faisait intimer ses ordres par les anges, c'était sans doute pour procurer à ceux-ci l'occasion d'entretenir un saint qu'ils aimaient et vénéraient. C'est pourquoi l'ange qui, durant son sommeil, vient lui ordonner de se lever pour se rendre en Égypte avec l'Enfant et sa mère, ajoute seulement : Demeurez-y jusqu'à nouvel ordre ; et sept ans après, Dieu envoie encore un ange pour l'avertir de retourner en Judée, mais sans lui indiquer le lieu qu'il pourra habiter sans danger. Les anges, dit le saint interprète, étaient heureux de ces visites réitérées, dans lesquelles ils admiraient la promptitude de l'obéissance de Joseph, la grandeur de sa foi, la tranquillité de son âme.

Mais si les anges voyaient en Joseph des vertus au moins égales aux leurs, combien ses prérogatives sublimes l'élevaient au-dessus d'eux ! « Auquel des anges, » dit l'Écriture, « Dieu a-t-il jamais dit : Vous êtes mon fils ? » mais auquel a-t-il dit : Vous êtes mon père? Les anges se contentèrent d'adorer le Fils de Dieu sur la terre ; Joseph, l'adorant avec eux, pouvait seul l'appeler son fils, le baiser, le caresser. Les anges, incapables de jalousie, ne virent sans doute dans la sublime dignité de Joseph, qu'un nouveau motif de l'honorer, de le respecter, de le servir autant qu'il leur était possible de le faire. Aussi plusieurs saints ont cru que les anges étaient venus souvent aider Joseph et le soulager dans ses pénibles travaux. Et quand nous les voyons au désert se faire les serviteurs de quelques amis de Dieu, cette pieuse croyance ne nous paraîtra-t-elle pas vraisemblable?

Les anges, dit le P. Segneri, servirent d'infirmiers pendant sept jours à un saint ermite dans sa dernière maladie. Ils furent les courriers d'Antoine, médecins pour Timothée, laboureurs pour Isidore ; et les pilotes de ce vieillard dont S. Paulin nous raconte l'histoire merveilleuse. Et Joseph, entretenant au prix de ses travaux et de ses sueurs la vie de l'Homme-Dieu, avec

quel empressement leurs troupes bienheureuses ne seront-elles pas descendues du ciel dans son atelier, pour travailler avec lui! Avec quelle joie n'auront-elles pas volé sur les chemins au-devant de ses pas, pour le guider et soulager sa fatigue!

Une religieuse, fort éclairée d'en haut sur les mystères de la sainte Enfance du Sauveur, répondit un jour à sa supérieure, qui l'interrogeait sur S. Joseph, que ce grand Saint allait quelquefois travailler à la journée, et que les anges le suivaient pour l'aider; mais, ajouta-t-elle, il ne s'arrêtait pas à les regarder, car, depuis que ses yeux avaient contemplé Jésus, il ne pouvait plus voir que ce divin Enfant et sa sainte mère.

Servons donc Joseph avec Jésus; aimons-le avec Marie; honorons-le avec les saints anges.

IV. — Enfants de la sainte Église, c'est elle qui doit guider notre zèle dans le culte que nous rendons aux saints. Voyons donc comment elle a honoré et honore encore S. Joseph.

Il est vrai que cette Mère prudente, craignant pour ses enfants nouveau-nés et peu instruits de ses mystères les dangers de l'idolâtrie ou de l'hérésie, dont l'ivraie se mêlait déjà à la semence divine, ne s'occupa, au commencement, qu'à enraciner dans leurs cœurs la foi au Sauveur des hommes. Ainsi, dans ses premières prédications, elle ne crut pas devoir développer à leurs yeux, à peine dégagés des ténèbres du paganisme, tous les points de sa foi au Saint Esprit. L'hérésiarque Cérinthe avait déjà entrepris, en honorant S. Joseph, d'en faire le véritable père de Jésus: il renversait ainsi toute la croyance chrétienne, et voilà pourquoi l'Église sembla, durant quelque temps, comme oublier S. Joseph.

Mais aujourd'hui, et depuis plusieurs siècles, elle se dédommage de la réserve que lui avait imposée sa sagesse dans ces temps anciens. Quels honneurs éclatants ne rend-elle pas à S. Joseph sur tous les points du globe! Partout des autels lui sont élevés. Partout ses louanges se trouvent dans la bouche des fidèles. Des hymnes remplis des plus pompeux éloges sont chantés en son honneur. Elle lui a donné un office et une Messe propre; des confréries sont érigées sous ses auspices, et sa fête, placée au milieu du carême, impose à tous les orateurs chrétiens la douce nécessité de faire retentir en un seul jour sa louange dans toutes les chaires catholiques.

C'est ainsi que l'Église a voulu compenser ce qui a manqué dans les premiers temps au culte de ce grand Saint, père adoptif de son divin Époux, et à qui elle se reconnaît si redevable, pour tous les soins qu'il a prodigués au Sauveur.

Comme Pharaon éleva l'ancien Joseph au-dessus de tous les

grands de son royaume et remit en ses mains une autorité suprême, ainsi agit l'Église à l'égard de Joseph, Père du Sauveur. Je vous confie ma famille, lui dit-elle, ô vous à qui le Père éternel confia son Fils bien-aimé! En adoptant Jésus, n'avez-vous pas aussi adopté les chrétiens, ses frères? Saint époux de Marie, Père de Jésus, soyez aussi le Père de son Église; protégez-la, de concert avec Marie, contre tous ses ennemis visibles et invisibles, et que par mes soins, bénis du Seigneur, vos louanges retentissent avec les siennes d'un bout à l'autre de l'univers!

Voyons, en effet, la dévotion à S. Joseph s'étendre partout où le nom de Jésus est porté par les missionnaires catholiques. Nulle peuplade sauvage où elle n'ait pénétré en même temps que la foi chrétienne. L'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie, connaissent S. Joseph aussi bien que l'Europe. Au fond de ces forêts, le premier des Iroquois qui reçoit le baptême reçoit aussi le nom de Joseph; et parmi ces peuples du Paraguay, dont la touchante histoire fait couler nos larmes, une multitude d'heureux chrétiens se glorifiaient de porter ce nom béni. Au Tonkin, à la Chine, dans les îles les plus reculées, Joseph est invoqué, prié et aimé.

C'est ainsi que Jésus, porté par Joseph en Égypte, renversa les autels des idoles et veut encore que sa religion sainte soit annoncée chez les nations barbares, soutenue par son père bien-aimé.

S'il faut combattre le schisme et l'hérésie, c'est encore à Joseph que s'adresse l'Église. Gerson nous apprend que c'est à l'occasion du schisme qui menaçait l'Occident que s'établit la dévotion à S. Joseph. Au concile de Constance, parmi d'autres moyens de calmer la tempête et de réformer les mœurs, lui-même proposa dans un discours d'invoquer S. Joseph d'une façon spéciale et de propager son culte. Il s'étendit sur les mérites et les illustres prérogatives de ce fidèle gardien du Sauveur, et son discours fut approuvé du concile entier.

Joseph, protecteur de l'Église, est encore le guide et l'appui de chaque fidèle en particulier.

Dieu a donné à plusieurs saints un pouvoir spécial pour nous protéger en telle et telle circonstance; mais ces pouvoirs il les a tous réunis en Joseph: père de Jésus, époux de Marie, il a tout empire sur leurs cœurs sacrés. Au ciel, comme autrefois sur la terre, il ne demande pas, il commande. Sainte Thérèse en avait fait la constante expérience, et c'est pour cela qu'elle engage si fortement tons les fidèles à recourir à lui, car il peut et il veut nous assister. Souvenons-nous toujours, et ne nous lassons pas de le répéter, qu'il est le père de Jésus et le nôtre.

Ce Sauveur miséricordieux lui a donné un cœur vaste comme la grande famille qui lui est confiée; et à nous il dit, comme autrefois Pharaon : Allez à Joseph.

Imitons donc la confiance de l'Église, qui demande, par l'intercession de ce grand Saint, ce qu'elle ne saurait obtenir par elle-même : *Ut quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur.*

Que les vierges chétiennes recourent à Joseph ! Il surpassa en pureté, dit S. François de Sales, les plus purs d'entre les anges, et Dieu lui-même l'établit le gardien de la virginité de Marie.

Il sera le directeur des âmes adonnées à la vie intérieure, celui dont la vie mortelle s'écoula dans une contemplation semblable à celle des esprits célestes; et sainte Thérèse nous dit en effet qu'il n'y a point d'âme dévouée à S. Joseph qui ne fasse de grands progrès dans la vie spirituelle. C'est par son secours que le Père Claude de la Colombière et le Père Louis Lallemand parvinrent à une si grande union avec Dieu.

S. Joseph sera surtout le protecteur des époux et des familles chrétiennes, comme il le fut de Marie et de Jésus, pourvu qu'ils se dévouent à lui avec amour et confiance.

Il est le père des ordres religieux dont la vie commune est une imitation de cette vie active et contemplative que la sainte Famille menait à Nazareth.

Les ouvriers de toutes sortes doivent prendre ce grand Saint pour leur patron et leur modèle; qu'ils s'appliquent à imiter son travail laborieux, en élevant comme lui leurs âmes au-dessus d'un gain terrestre, dont ils ont besoin sans doute, mais qui n'est pas leur fin !

Et ceux qui ont reçu la mission précieuse d'élever la jeunesse, comment ne prendraient-ils pas pour guide l'homme incomparable à qui fut confiée l'éducation de Jésus? De leur côté, les jeunes gens trouveront le modèle de leur soumission dans celle du divin Sauveur.

Les prêtres du Seigneur qui portent entre leurs mains le même Dieu qui reposa dans les bras de Joseph, eux que Jésus honore de la même obéissance qu'il eut jadis pour son père adoptif, qu'envieront-ils? que demanderont-ils à S. Joseph, élevés qu'ils sont à des fonctions si sublimes? Ils demanderont la pureté de son cœur, la vivacité de sa foi, l'ardeur de sa charité.

Pauvres pécheurs, élevons aussi les mains vers S. Joseph; il comprendra notre misère, car il perdit Jésus pendant trois jours! Ah! qu'il nous apprenne à le chercher comme il le chercha, qu'il pénètre nos cœurs de cette douleur amère qui remplit alors le sien, et que notre tristesse et nos larmes nous rendent dignes de le retrouver comme lui dans le temple !

V. — Les ordres religieux, portion choisie de l'Église, ont tous fait profession d'honorer S. Joseph d'un culte spécial. Et d'abord celui du Carmel se distingue entre tous, dès son origine, par les pratiques de sa dévotion singulière. Le premier il eut un Office propre en l'honneur de ce grand Saint, et il l'apporta de Syrie en Europe. S'il parut ensuite se relâcher de sa première ferveur, bientôt l'illustre Thérèse vint rallumer ce feu sacré. En réformant le Carmel, elle y rétablit avec éclat la dévotion à S. Joseph et mit sous son nom et sous sa protection presque tous les monastères qu'elle fonda. Peu après sa mort, en 1621, un chapitre général de l'Ordre reconnut solennellement S. Joseph pour patron et pour père. Dans la suite, un nouvel Office fut composé par le Père-Général des Carmes, qui, en 1680, institua la fête du patronage de S. Joseph, fixée au troisième dimanche après Pâques, et célébrée par plusieurs églises avec une grande solennité.

L'Ordre de Saint-François honora aussi Joseph dès son enfance. En l'année 1399, un Chapitre général établit sa fête, qui devint encore plus solennelle par les décrets successifs de plusieurs autres chapitres. Au reste, les tendres écrits de S. Bernardin de Sienne témoignent assez de la dévotion que, dès ce temps-là, son Ordre professait pour S. Joseph.

Plus tard, S. Pierre d'Alcantara, rétablissant la réforme chez les Franciscains, mit son œuvre sous la protection de S. Joseph et lui imposa son nom, en lui donnant pour sceau l'image de ce saint Patriarche tenant l'Enfant Jésus dans ses bras.

Au XIVe siècle, nous voyons Albert le Grand, cet illustre religieux de Saint-Dominique, composer un Office de S. Joseph pour son Ordre. Longtemps après, Isidore de l'Isle, aussi dominicain, fit un nouvel Office, qui respire la plus grande piété envers ce grand Saint; ses écrits sont empreints du même sentiment. Aussi Dieu lui fit-il entrevoir la gloire qui devait, dans les siècles suivants, entourer le nom de Joseph.

Ce furent encore les Dominicains qui ajoutèrent un office propre à la fête déjà établie chez les Franciscains, l'Anniversaire du Mariage de Joseph et de la Mère de Dieu. A leur prière, Paul III fixa cette fête au 23 janvier.

Les Augustins déchaussés ont aussi tenu un Chapitre général à Rome, en 1632, dans lequel ils décrétèrent que toutes leurs maisons d'Italie et d'Allemagne se mettraient sous la protection de ce Saint.

Leurs noviciats et leurs collèges furent consacrés à la sainte Famille, et chaque vendredi on en récite les vêpres.

Un nouveau Chapitre, tenu en 1700, s'occupa encore de

S. Joseph et obtint la faculté de célébrer la fête solennelle de son patronage.

La Compagnie de Jésus ne pouvait manquer de se consacrer au Saint qui fut le père nourricier du Sauveur. Aussi elle a mis sous son invocation presque toutes ses maisons de troisième probation où, après de longues années consacrées à l'étude, les novices de cette sainte Compagnie achèvent de se former, dans l'humilité et le recueillement, à la science des saints. Dans tous les collèges, dans toutes les églises des Jésuites, S. Joseph est honoré d'une façon particulière. La première église en France lui fut dédiée par les Jésuites de Lyon, et il a accordé dans ce lieu des faveurs extraordinaires à ceux qui l'ont invoqué. Ce sont aussi les enfants d'Ignace qui ont porté dans le nouveau monde le nom de S. Joseph.

Enfin, nous devons à cette sainte Compagnie l'établissement de l'Exercice dit de la Bonne Mort, fondé à Rome, et dont S. Joseph est le patron : association ouverte à tous les fidèles, afin qu'à leur dernière heure ils puissent tous avec confiance réclamer l'assistance de celui qui mourut si heureusement dans les bras de Jésus et de Marie. Puissions-nous tous, élevés par les mains unies de la sainte Vierge et de S. Joseph, monter jusqu'à la patrie céleste!

VI. — Voyons maintenant l'exemple des princes, des villes, des empires qui sont venus en foule se mettre sous la protection de S. Joseph. Citerons-nous ce prince pieux, Léopold Ier, empereur d'Allemagne, qui, après avoir mis tout son royaume sous le puissant patronage de Marie et de Joseph, dont il faisait célébrer le saint mariage par une fête solennelle, dut à sa piété pour S. Joseph la naissance d'un fils longtemps désiré ? Une statue d'argent avait été élevée à ce grand Saint sur l'une des places de Vienne : prières publiques, processions, panégyriques, se succédèrent dans huit églises pendant huit jours entiers, et au bout de neuf mois, le jeune héritier de la couronne reçut avec la naissance le nom de Joseph. Plus tard, lui-même, entouré de sa cour et de son peuple, érigea à son saint patron une nouvelle statue, sur une autre place de la ville.

Noble et pieux Gerson, la France reconnaissante se souviendra qu'elle doit à tes efforts et à ton zèle les premiers germes de sa dévotion à S. Joseph ! Longtemps, il est vrai, cette précieuse semence demeura ensevelie sous une terre paresseuse, et ce fut Grégoire XI qui érigea, en l'honneur de ce Saint, les premières chapelles à Avignon. Enfin, la reine Anne-Thérèse d'Autriche, voulant imiter l'exemple de sa sainte patronne,

propagea de tout son pouvoir le culte de S. Joseph dans le royaume. Louis XIV dut à sa pieuse mère le nom de Joseph, qu'il reçut au baptême avec celui de son saint aïeul. C'est encore Anne d'Autriche qui appela en France les filles de sainte Thérèse et étendit par leur moyen la dévotion à S. Joseph.

Il faudrait citer ici le nombre presque infini de saints établissements, d'ordres religieux, de confréries pieuses, de livres édifiants que nos ancêtres ont fondés, établis, composés à la gloire de S. Joseph ; et cependant avançons encore dans cette voie, surpassons nos pères dans le culte et l'honneur qu'ils ont rendus à ce grand Saint. Joseph, comme Marie, doit grandir à travers les siècles ; et puisque Dieu a permis que cette aimable aurore se levât si tard pour nous, n'était-ce pas afin de réserver son plus vif éclat à ces derniers temps, où l'héritage précieux de la foi semble confié à quelques familles chrétiennes, chargées de conserver ce saint dépôt au milieu des contradictions, des épreuves, et peut-être des persécutions des hommes, comme Joseph garda Jésus ?

L'Espagne, qui avait appris de Thérèse à honorer S. Joseph avec tant de piété par des fêtes multipliées, étendit son culte jusqu'aux Pays-Bas, lorsque l'archiduchesse Isabelle-Claire-Eugénie alla gouverner ce royaume pour le roi catholique. Par le zèle de cette pieuse princesse, avant même le décret d'Urbain VIII, on voyait la fête de S. Joseph célébrée par tout le pays à l'égal des plus grandes solennités. Dans la ville d'Anvers, une seule famille fit bâtir deux chapelles magnifiques en l'honneur de ce Saint, l'une dans l'église des Augustins, et l'autre dans celle des Jésuites. Cette dernière, précieuse d'abord par l'art et les richesses qui y sont déployées, le devint bien davantage par les faveurs sans nombre que S. Joseph se plut à y répandre. En moins de six ans, un volume entier fut rempli de ces récits multipliés. Chaque vendredi, trois messes sont dites dans cette chapelle pour obtenir une bonne mort, chacune de ces messes est suivie de l'exposition et de la bénédiction du Saint Sacrement, et les fidèles y accourent en foule.

C'est à l'Italie, c'est à Rome que Joseph a légué sa dépouille de voyageur, son bâton et son manteau, qui sont gardés dans l'église Sainte-Anastasie. Pérouse conserve son anneau nuptial, et l'heureuse ville de Lorette possède cette demeure précieuse enlevée à Nazareth.

Comment cette contrée, foyer de notre sainte religion, n'honorait-elle pas entre toutes les autres le glorieux époux de Marie ? Nous ne parlerons pas de ces fêtes nombreuses et des neuvaines ferventes qui les précèdent dans toutes les villes,

mais nous citerons un usage touchant de la ville de Florence, emprunté à ce pieux marchand dont S. Vincent-Ferrier nous raconte la sainte vie et l'heureuse mort. A Florence donc, le jour de S. Joseph, chaque famille admet à sa table trois pauvres, un vieillard, une femme et un enfant, et ceux qui ne peuvent en cela suivre leur dévotion font une aumône distribuée de la même manière. Outre le 19 mars, cette ville si dévote à S. Joseph lui rend ses hommages le 23 janvier, en l'honneur de son saint mariage. Le 20 juin, elle célèbre sa précieuse mort, et, le premier dimanche de l'Épiphanie, on fait la fête de sa vie cachée avec Jésus et Marie.

VII. — Tâchons maintenant d'exciter notre dévotion par le souvenir des écrits pieux et des saintes pratiques que S. Joseph inspira à quelques personnages illustres entre ceux qui nous ont précédés.

Le pieux chancelier Gerson revient encore se placer tout naturellement à leur tête, lui qui, dès sa jeunesse, consacra sa plume à S. Joseph. Il vécut longtemps, et, élevé au-dessus de tous les docteurs de son siècle par sa science et son zèle, jusqu'à la fin de sa carrière, il travailla constamment à faire connaître S. Joseph et à propager son culte dans le monde chrétien. Il a composé en son honneur messe, offices, hymnes, panégyriques, et nous l'avons déjà vu, au concile de Constance, célébrer S. Joseph au milieu des évêques réunis. Ses efforts cependant n'eurent pas tout le succès qu'il eût souhaité pendant sa vie. Mais lorsqu'après un siècle Dieu permit que ce nom vénéré sortît enfin de l'ombre où il l'avait tenu mystérieusement caché, tous ceux qui ont entrepris de parler et d'écrire sur ce saint Patriarche ont emprunté à Gerson leurs plus belles pensées.

Le savant cardinal d'Ailly, contemporain de Gerson, écrivit aussi à la louange de S. Joseph.

Nous avons eu déjà l'occasion de citer Isidore de l'Isle, pieux dominicain qui, dès l'an 1522, annonçait la gloire future de ce grand Saint.

Un peu plus tard, nous trouvons deux jésuites, le père Barri qui se reconnaît redevable à S. Joseph de ce que lui et ses confrères de Lyon viennent d'échapper à la peste, et le père Binet, qui ne se console de l'indifférence des siècles passés pour S. Joseph, que par l'espoir que la multitude des hommages réparera désormais cet oubli.

Nous pourrions nommer encore d'autres religieux de la Compagnie de Jésus : François Suarez, Pierre Canisius, Étienne Ménochius, Bollandus, et enfin un grand nombre de commentateurs de l'Ancien et du Nouveau Testament ; car c'est l'Évan-

gile lui-même qui nous fournit en peu de mots le plus sublime éloge de Joseph : « Joseph, son époux, était un homme juste. » Quelle parole dictée par le Saint Esprit! Un homme juste devant Dieu, la sainteté même! devant Dieu qui avait éprouvé cette justice comme l'or dans le creuset!

Comment se défendre de s'arrêter ici pour admirer Joseph dans l'exercice de cette foi, de cette fidélité, de cette constance qui lui méritèrent un si magnifique éloge? Aussi bien, que nous proposons-nous autre chose que de nous remplir de plus en plus de dévotion envers ce grand Saint? Voyons donc rapidement quelques-unes des vertus qu'il presente à notre imitation.

Joseph n'avait pas, comme nous, les grâces et les vives lumières de l'Évangile... L'ange lui révèle l'opération merveilleuse du Saint Esprit, et il ne doute plus; mais, plein de simplicité, il se prosterne le premier devant le fils de Marie, et l'adore avec elle... Avec les abaissements du Sauveur nous lisons aussi l'histoire de ses miracles, nous sommes témoins de l'empressement des peuples autour de sa personne, et nous assistons à cette mort admirable, qui ne saurait être que la mort d'un Dieu... Mais Joseph... Il n'a vu du Messie que ses bassesses et ses anéantissements; à peine né dans une pauvre étable, il est obligé de l'emporter en Égypte pour fuir la persécution. Un Dieu!... il faut le soustraire à la fureur d'Hérode en se sauvant au milieu de la nuit! Après sept ans de souffrances et de privations, dans une terre étrangère, Hérode est mort, l'ange lui apparaît, il revient et n'ose encore retourner à Bethléem de peur d'Archelaüs.

Quelle simplicité! quelle obéissance! quelle foi!

Jésus, en naissant, n'apporte à Joseph que des souffrances; il était pauvre, mais au moins il avait une maison, un lieu pour se reposer. A peine a-t-il reçu Jésus, qu'il faut quitter jusqu'à cet asile. Il était tranquille du moins dans son indigence; Jésus arrive, et la persécution s'attache à lui. Le ciel le trahit par l'étoile; et pour lui commence une vie de fatigues, de périls, de voyages... Il n'a plus où reposer sa tête. Toujours errant, voyageur, il ne murmure point, il ne se plaint point, il ne s'inquiète que du péril de Jésus.

Quel modèle de résignation, de patience et d'amour!

VIII. — Ne nous étonnons donc pas que de saintes âmes, par la dévotion et l'imitation de Joseph, soient parvenues à une si haute perfection.

Le vénérable Gaspard Bon, de l'Ordre des Minimes, ne cessait tout le jour de converser en esprit avec la sainte Famille. Jésus, Marie, Joseph, étaient le commencement et la fin de

tous ses discours. Il mourut au bruit de cette douce mélodie qu'à sa prière les religieux qui l'environnaient faisaient retentir sans cesse auprès de son lit.

Un saint religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Pierre Cotton, avait une telle dévotion à S. Joseph, que toujours, dans ses prédications et ses exhortations nombreuses, il avait soin de mettre quelque trait en l'honneur de ce grand Saint. C'est lui qui fit bâtir à Lyon la première église érigée en France en l'honneur de S. Joseph. Il eut le bonheur de mourir comme il l'avait souhaité, le jour même de la fête de son saint protecteur.

Le P. Lallemand, qui fut regardé dans son Ordre comme la copie fidèle de l'esprit de S. Ignace, avait pris S. Joseph pour son guide. Il avait en lui une telle confiance, appuyée sur les faveurs qu'il en avait obtenues, qu'ayant remarqué au collège de Bourges, dont il était recteur, deux jeunes régents très pieux, il les fit venir et les exhorta à faire célébrer par leurs élèves la fête de S. Joseph, qui approchait, leur promettant qu'en récompense ils obtiendraient de ce grand Saint la grâce qu'ils demanderaient. Les élèves des deux classes communièrent le jour de la fête, et les Pères obtinrent chacun ce qu'ils avaient souhaité. L'un d'eux est le Père Nouet; il demanda la grâce de parler et d'écrire sur Notre-Seigneur Jésus-Christ; on sait s'il fut abondamment exaucé. Quant au P. Lallemand, dévot toute sa vie à S. Joseph, il voulut, à la mort, que son image fût mise avec lui dans le tombeau.

Nous ne parlerons plus de sainte Brigitte qui, par une faveur incomparable, avait appris de Marie elle-même à honorer son saint époux, ni de sainte Thérèse, qui n'a cessé de recommander aux fidèles une dévotion dont elle avait retiré de si grands fruits. C'est cette Vierge illustre qui contribua le plus à faire connaître S. Joseph par toute l'Église; car Dieu se plaît souvent à employer pour ses grands desseins de faibles instruments aux yeux des hommes.

Une des filles de sainte Thérèse, Claire-Marie, de la maison de Colonne, employa tout le crédit que lui donnait sa naissance à obtenir du Saint-Siège des privilèges pour rendre plus solennelle la fête de S. Joseph. Ce jour-là, elle habillait complètement un vieillard et distribuait des aumônes autant que la pauvreté de son monastère pouvait le lui permettre. Cette fête ne se passait jamais sans qu'elle sentît augmenter sa dévotion.

Une autre carmélite, la vénérable Marguerite du Saint Sacrement, avait eu, dès sa plus tendre jeunesse, un attrait particulier pour les mystères de la sainte enfance du Sauveur. Elle chérissait S. Joseph comme son père. Je vous conjure, écrivait-elle à une religieuse qui en aidait une autre dans sa charge, je

vous conjure de vous unir à l'Enfant Jésus qui, dans l'atelier de S. Joseph, n'était pas son chef, mais seulement son aide. Attachez-vous à considérer la sœur à qui vous avez été donnée pour aide, du même œil qu'il considérait le glorieux S. Joseph.

Une religieuse dominicaine de Civita-Vecchia, aussi nommée Marguerite, avait la même dévotion pour la sainte Famille; elle méditait sans cesse sur le bonheur de Marie et sur les services que Joseph rendit à Jésus.

La vénérable Jeanne des Anges, religieuse ursuline. avait été délivrée de maux cruels par la protection de S. Joseph. Aussi lui rendit-elle toute sa vie un culte spécial. Chaque année, à sa fête, elle lui renouvelait l'offrande de son amour filial, et faisait neuf jours de la semaine correspondant à celui de sa fête. Elle obtint, par sa piété, une grande constance à supporter les peines que Dieu lui envoyait.

Nous ne parlerons plus que d'une sainte religieuse, Marie-Catherine de Saint-Augustin, sœur hospitalière à Québec. Elle avait une dévotion spéciale à S. Joseph, comme protecteur de la chrétienté nouvelle où le Ciel l'avait envoyée ; c'est pour cela qu'elle ajouta le nom de Joséphine à ceux qu'elle portait. Dieu lui montra S. Joseph si grand dans le ciel, que, transportée de joie et de confiance, elle s'écria : Grand Saint, demandez au Roi de gloire que je ne perde jamais son amour ; il ne pourra vous refuser cette grâce. Sa prière fut exaucée, pourvu qu'elle s'abandonnât toujours aux saintes volontés de Dieu.

S. Joseph, grand sur la terre par ses vertus sublimes, par l'estime du Père céleste qui le fit chef de sa famille, et par l'obéissance que lui rendirent Jésus et Marie; S. Joseph, nous venons de le voir, est encore plus grand dans le ciel par la gloire et la toute-puissance, si je puis parler ainsi, dont Jésus-Christ s'est plu à investir ce père chéri. Que de motifs de nous jeter dans ses bras et d'implorer sa protection pour le temps de notre pèlerinage exposé à tant de dangers !

Mais voici une dernière considération, plus touchante peut-être que toutes les autres pour nos cœurs, car, justes ou pécheurs, qui peut penser sans crainte à sa dernière heure ?

IX. — Nous mourrons tous, nous n'en pouvons douter. Mais quand mourrons-nous ? Comment mourrons-nous ? Mourrons-nous dans la paix du Seigneur, ou dans son éternelle disgrâce ? Cruelle incertitude, hélas ! où Dieu laisse ici-bas les plus saintes âmes ! Car la persévérance finale est la grâce des grâces ; nul ne saurait la mériter par ses efforts, et c'est la miséricorde toute gratuite du Seigneur qui nous l'accorde.

S. Joseph, le patron des agonisants, est aussi le père du

souverain Juge. Quel motif de confiance pour ceux qui se seront dévoués à lui pendant leur vie! Oh! pourrait-il laisser périr un seul de ses serviteurs sans implorer sa grâce? Et si le Seigneur répondait à Joseph comme autrefois à Moïse, qui n'était pourtant que son serviteur: « Laissez, laissez agir ma colère sur ce pécheur. » Joseph, redoublant d'instances, arrêtera la foudre dans les mains de Dieu, et descendant près du lit de celui qui l'invoque, lui-même suggèrera à son cœur l'acte d'une contrition véritable. Non, l'âme qui aime Joseph ne saurait aimer le péché jusqu'à la fin. O vous qui désespérez de votre volonté rebelle, jetez-vous dans son sein, et vos chaînes tomberont d'elles-mêmes, et une sainte vie vous préparera à une sainte mort!

Joseph rendit son âme bienheureuse entre les mains de Jésus et de Marie. Que cette mort est précieuse et belle! Il est vrai que la même obscurité dont le Seigneur s'est plu à protéger pendant sa vie l'humilité de son père adoptif environne encore sa mort. L'Évangile n'en fait point mention, mais le rapprochement d'un grand nombre de circonstances, plus que vraisemblables, ont fait penser aux saints Pères et à tous les commentateurs, que Joseph avait déjà quitté la terre quand Jésus commença l'exercice de sa mission publique.

Et maintenant, c'est aux âmes chrétiennes, c'est aux cœurs tendres à se représenter le touchant tableau de l'agonie de S. Joseph, assisté par Marie et consolé par Jésus!!! Pour nous, reconnaissant notre insuffisance à le retracer, nous nous contenterons de nous jeter aux pieds de ce bienheureux Père et de lui demander, par les joies inénarrables qui remplirent alors sa sainte âme, qu'il prenne soin de la nôtre dans ce redoutable passage.

O Joseph, venez à mon aide dans cette heure terrible, qui est peut-être si près de moi!... Écartez de mon lit funèbre les visions ténébreuses et les pièges de l'ennemi! réveillez la foi et l'amour dans mon cœur! soutenez-moi entre un funeste désespoir et une présomption non moins dangereuse! Placez-moi dans les bras de Marie et les vôtres, dans les bras de Jésus, mon Sauveur, mon Rédempteur, en qui seul je m'appuie, aidé par vous et par ma sainte Mère.

Jésus, Marie, Joseph, assistez à mon agonie!

Jésus, Marie, Joseph, recevez mon âme, je la remets entre vos mains!

Voir d'autres discours sur S. Joseph, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VIII, p. 312; t. XII, p. 363, 458; t. XX, p. 252; t. XXI, p. 563; t. XXII, p. 659, 665; t. XXX, p. 367.

L'ESPERANCE[1]

Domine virtutum, beatus homo qui sperat in te.

O Dieu tout-puissant! bienheureux est l'homme qui espère en vous.

(Ps. LXXXIII, 13.)

Mes Frères,

Je viens vous parler d'espérance, et, en vous en parlant, je crois répondre à un besoin.

A toute heure froissé par les réalités de la vie, sentant lui échapper tout ce qu'il aime, sa jeunesse, ses forces, ses joies; placé entre un avenir incertain et un passé jonché des ruines de son bonheur; ou bien encore, fatigué de cette lutte glorieuse, mais terrible, qu'il faut recommencer sans cesse s'il veut rester fidèle au devoir et à la vertu, l'homme éprouve le besoin de lever les yeux vers ces régions tranquilles où la douleur ne l'atteindra plus et où il pourra se reposer de ses combats.

Mais il est des heures où ce besoin devient en lui plus vif et plus profond. Ce sont ces heures de crise où les angoisses publiques s'ajoutent aux angoisses privées, et où, comme le disait un ancien, il y a des larmes dans les événements eux-mêmes et jusque dans les choses : *Sunt lacrymæ rerum.*

Or, nous sommes à l'une de ces heures-là. Prêtez l'oreille au bruit du monde: est-ce une plainte qu'il vous apporte? est-ce un cantique? — C'est une plainte, et une des plus déchirantes qui soient montées des lèvres de l'humanité.

Plainte des poètes. Jamais leur lyre n'a tant pleuré. Les plus désespérés, — c'est l'un d'eux qui parle, —

Les plus désespérés sont leurs chants les plus beaux;
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.

Plainte des philosophes. Après avoir, au commencement de ce siècle, dans l'ivresse d'un premier enthousiasme, espéré résoudre, à elle seule, ces éternels problèmes qui tourmentent l'âme humaine, la raison s'est tout à coup troublée, et, doutant d'elle-même, elle a laissé ses représentants en proie à des angoisses dont le plus illustre, Jouffroy[1], est mort.

Plainte des politiques. De tragiques révolutions ont ébranlé la société. Comme la pensée pure, la politique a eu ses victimes,

1. Discours prononcé le 26 avril 1885, dans l'église de Saint-Paterne, par M. l'abbé Laroche, chanoine honoraire, curé de Saint-Aubin.

et l'Histoire contemporaine ne parle, à chaque page, que de ministères déchus et de trônes tombés.

Singulière génération que la nôtre, à la fois avide et impuissante, fiévreuse et fatiguée, ardente et découragée !

Aussi, malgré les conquêtes de la science, malgré les progrès de l'industrie, malgré l'accroissement du bien-être général, les âmes souffrent, et, de quelque côté que se portent les regards, ils ne rencontrent que des visages tristes et des cœurs abattus.

Faut-il donc, nous aussi, courber la tête et laisser s'affaisser nos âmes sous le double poids des tristesses privées et des tristesses publiques? Faut-il, avec un illustre écrivain qu'entendait, il y a deux jours, l'Académie, conclure que « ceux-là seuls arrivent à trouver le secret de la vie qui savent étouffer leur tristesse et se passer d'espérance » ?

Non ; ces plaintes découragées ne sont point faites pour nos lèvres. Ce n'est pas nous, chrétiens, qui maudirons jamais la vie parce qu'elle est amère, ou qui désespérons des choses humaines parce qu'elles sont troublées. Nous sommes ici-bas les hommes de l'espérance, parce que nous croyons à deux grands dogmes qui nous interdissent les lamentations stériles et les lâches défaillances: à l'intervention de Dieu dans les affaires de ce monde, et à une vie heureuse dans l'autre ; à la Providence et à l'immortalité. Quand arrivent pour nous les jours tristes, nous nous réfugions dans ces régions supérieures que notre foi nous ouvre, et nous y cherchons le secret d'une énergie virile et d'une impérissable confiance.

C'est vers ces régions que je viens vous inviter à monter ce soir. Votre saint patron me pardonnera de taire ses vertus pour ne vous entretenir que des célestes espérances qui l'ont ici-bas soutenu et consolé.

Je vous dirai quel rôle joue l'espérance dans la vie chrétienne et sur quels fondements elle s'appuie ; et j'espère que vous reconnaîtrez qu'elle est un sentiment aussi légitime que fécond.

Demandons à Dieu, par l'intercession de Marie, de bénir ma parole. *Ave, Maria.*

I. — Dans l'ordre même naturel, il est peu de sentiments qui s'emparent aussi fortement de l'âme que l'espérance, et qui aient une aussi puissante influence sur la vie.

Cette vie, à peine l'avez-vous entrevue, qu'elle vous a paru chétive, imparfaite, et que l'espérance est venue solliciter votre âme, la détacher du présent et l'entraîner dans l'avenir par un irrésistible charme. Vous étiez enfant ; vous étiez assis à un joyeux foyer; l'amour, le dévouement, se prodiguaient à vous sous toutes les formes, et cependant des images de bonheur,

auxquelles rien ne répondait dans la réalité, passaient et repassaient devant votre âme, et votre âme, émue, ravie, aurait voulu précipiter les heures, et saisir, et goûter ce bonheur idéal qu'elle entrevoyait dans ses rêves. On avait beau vous dire que ces rêves, l'avenir ne les réaliserait pas tous; que ces espérances tomberaient une à une, comme tombent les feuilles à mesure que l'année s'écoule et que l'hiver approche; vos illusions vous étaient chères, et, malgré tous les prophètes de malheur, vous ne pouviez vous décider à leur dire adieu. Et aujourd'hui que vous connaissez mieux la vie, aujourd'hui que les illusions de la jeunesse ont fait place à des réalités douloureuses, est-ce que vous êtes désenchantés? Non; ce bonheur que le passé ne vous a pas donné, vous l'attendez encore, et l'espérance, entr'ouvrant l'avenir, en fait briller à vos yeux la lointaine, peut-être, mais séduisante image.

Vous voyez quelle place tient l'espérance dans notre vie. Eh bien! ce sentiment si profond, si doux, la religion s'en est emparée; elle l'a transformé en une obligation de conscience, et, par un art divin qui ravissait Chateaubriand[1], elle en a fait une vertu surnaturelle. Seulement, en même temps qu'elle agrandissait ce sentiment, elle en agrandissait l'objet. Au lieu des bonheurs fragiles, incomplets, de la terre, elle nous promettait, comme récompense de nos vertus, comme dernier terme de notre vie morale, un bonheur parfait, éternel, dans la possession de Dieu même. Et, comme elle savait notre faiblesse, en même temps qu'elle nous promettait le bonheur, elle nous promettait la grâce; en même temps que la récompense, la force pour l'atteindre : la force même de Dieu, s'unissant à la nôtre, pour régler, pour diriger, tout en la respectant, notre liberté.

Magnifiques promesses, par lesquelles elle élargissait nos conceptions de la vie, enflammait notre courage, adoucissait nos tristesses, transfigurait notre existence tout entière.

Qu'est-ce que l'homme sans espérance? Qu'est-ce que l'homme si vous lui fermez les horizons d'une autre vie? Pascal nous l'a peint en des pages célèbres où court je ne sais quel frémissement d'ardente et douloureuse émotion. Il nous l'a montré perdu dans cet immense univers comme dans une solitude sans bornes, muette et ténébreuse, où il est le jouet des éléments; enfermé entre d'effroyables espaces qui le circonscrivent de toutes parts, entre deux éternités dont l'une le

1. « Sans doute elle fut révélée par le Ciel cette religion qui fit une vertu, de l'espérance... N'est-il pas surprenant de voir l'espérance, qu'il est si doux de garder, et qui semble un mouvement naturel de l'âme, de la voir se transformer, pour le chrétien, en une vertu rigoureusement exigée? En sorte que, quoi qu'il fasse, on l'oblige de boire à longs traits à cette coupe enchantée, où tant de misérables s'estimeraient heureux de mouiller un instant leurs lèvres. » (*Génie du Christianisme.*)

précède et dont l'autre le suit ; ombre frémissante qui n'apparaît un instant à la surface des choses, que pour retomber bientôt dans le néant, d'où elle est sortie... Voilà l'homme sans espérance. Dès lors, à quoi bon iriez-vous lui parler de vertu et de dévouement ? De quel droit iriez-vous lui demander de mourir pour l'honneur ou pour la patrie ? Vertu, dévoûment, honneur, patriotisme, mots creux et sonores dont il aurait vraiment bien tort d'être la dupe ; vaines idoles que quelques pelletées de sable recouvriront demain, et auxquelles il serait insensé de sacrifier sa vie. Le plaisir, voilà le seul bien réel. C'est lui qu'à tout prix, d'une main ardente et rapide, il doit s'efforcer de saisir avant que la mort ne le lui ravisse.

Comparez à cette conception étroite et mesquine de la vie, — et sous l'hypocrisie des formules qui la cachent, c'est celle de beaucoup de doctrines contemporaines, — comparez à cette conception étroite et mesquine la conception chrétienne : quelle différence !

La vie n'est plus un mauvais rêve ; elle est une réalité sacrée. Elle n'est plus une lutte stérile contre des forces ennemies qui nous écrasent ; elle est un glorieux combat que Dieu contemple et qu'il s'apprête à récompenser. Elle n'est plus un mouvement sans but ; elle tend à une fin supérieure. Elle n'est plus resserrée entre un berceau et un sépulcre ; elle a un prolongement sans fin dans les siècles futurs. La mort n'est plus un arrêt dans le développement de nos facultés ; elle est un progrès : l'intelligence s'ouvre, plus large, à la lumière, le cœur, à l'amour de la vérité et de la beauté infinies aperçues sans voiles. Notre être, en un mot, ne périt pas ; il est complété, agrandi, transfiguré ; c'est-à-dire que l'espérance revêt la vie d'une grandeur surhumaine et d'une incomparable dignité.

Elle fait plus : elle la transforme, elle la sanctifie, en communiquant à l'âme une force victorieuse dans l'œuvre de son perfectionnement moral.

Sans doute, la vertu doit être aimée pour elle-même ; et dût-elle ne recevoir de récompense ni de Dieu ni des hommes, nous devrions encore être prêts à vivre et à mourir pour elle. Mais, vous le savez, peu d'âmes sont capables d'un aussi sublime désintéressement et d'un si pur amour. La plupart ne séparent pas l'idée de leur bonheur de l'idée de leur perfection. Et d'ailleurs, pourquoi les sépareraient-elles ? Est-ce dégrader la vertu, que de voir en elle la source de la félicité ? La religion chrétienne n'a pas séparé ces deux idées ; elle n'a pas isolé ces deux forces ; elle les a combinées au contraire, et c'est en les combinant qu'elle a soulevé les âmes vers la

bien. Que ne fait pas entreprendre l'espérance, chétive même et imparfaite ? C'est elle qui, tous les jours, dans nos ateliers ou sur nos sillons, soutient les milliers de bras de nos travailleurs ; c'est elle, ô mères, qui, près du berceau de vos enfants, dilate vos cœurs, et, par ses douces promesses, charme vos dévouements ; c'est elle qui anime, sur les champs de bataille, la bravoure de nos soldats, en leur montrant, à travers les fumées de la poudre, les rayonnantes images de la gloire et de la patrie ; c'est elle qui, en provoquant les généreuses initiatives, les grands desseins, les fécondes audaces, élève les peuples ; c'est elle qui parfois les sauve. N'en êtes-vous pas vous-même la preuve ? N'êtes-vous pas deux fois les fils de l'espérance? C'est parce qu'au V[e] et au XV[e] siècles, un vieillard et une jeune vierge n'ont pas désespéré de vous et de la France, qu'Orléans est debout et que la France est indépendante. Et aujourd'hui encore, au lendemain de désastres où nous avons vu se briser notre épée et pâlir nos gloires, si nous ne laissons pas envahir nos âmes par d'énervantes tristesses et de sombres découragements, c'est que notre patriotisme nous montre l'espérance assise sur nos frontières mutilées.

Richesse, honneur, patrie, gloire nationale, grands et beaux mots, si vous avez pu susciter de si nobles enthousiasmes, soutenir de votre magie sacrée tant de victimes illustres ou obscures qui sont mortes, joyeuses, en vous murmurant, quels enthousiasmes, quelles œuvres, quels sacrifices n'inspireront pas ces mots plus grands et plus beaux encore : vertu, bonheur, gloire, patrie éternelle !

Rappelez-vous cette page magnifique où S. Paul a peint, en traits de feu, ces hommes vénérables qui ont étonné les temps antiques par la grandeur de leur courage et de leurs œuvres : Abraham, David, Isaïe, Jérémie... « Ils ont vaincu les empires, » s'écrie-t-il ; « ils ont fermé la gueule des lions, émoussé le tranchant du glaive ; ils ont connu les prisons, les fouets, les chaînes ; ils ont été forcés de se cacher dans les solitudes, dans les cavernes, dans les gorges des montagnes ; ils ont été sciés, lapidés. Hommes magnanimes, ils souriaient aux opprobres, et ils dédaignaient la mort : et pourquoi ? Parce que l'espérance leur montrait dans le lointain le repos, la gloire, la félicité dans une meilleure patrie : *Confitentes quia peregrini sunt super terram, significant se patriam inquirere... spe salvi facti sunt.* » C'est la même vision qui illuminait pour les martyrs des temps nouveaux les ténèbres des catacombes ; qui, dans l'amphithéâtre, parmi les épées nues, les tigres et les léopards, mettait la sérénité sur leur front et la vaillance dans leur cœur. Tous nos saints ont été des hommes de grande espérance.

De là ces hardiesses divines, cet invincible courage, qui leur faisaient entreprendre des œuvres, tenter des réformes réputées impossibles. De là, dans leur lutte contre les hommes ou contre les choses, cette opiniâtreté profonde, cette confiance obstinée, qui ne se laissaient, ni intimider par la menace, ni amollir par la séduction, ni décourager par l'insuccès.

Et, sans recourir à ces grands exemples, quel est le chrétien qui, dans l'accomplissement obscur du devoir, dans ses luttes secrètes contre les passions, ne soit fortifié, lui aussi, par la pensée que Dieu est près de lui ici-bas pour le soutenir, et qu'il l'attend au ciel pour le récompenser?

C'est ainsi que, par sa doctrine de l'espérance, la religion chrétienne provoque le déploiement de toutes les forces vives de l'âme, tandis que toute doctrine qui rétrécit les horizons de la vie n'est propre qu'à glacer le cœur et qu'à décourager la vertu.

Enfin, j'ai dit que l'espérance était pour nous la source d'ineffables consolations. Et qui donc, parmi nous, n'a pas besoin d'être consolé? Qui donc, un jour ou l'autre, ne verse pas des larmes? Qui donc, un jour ou l'autre, ne rencontre pas, sur son chemin, les déceptions, les injustices, et, sous leurs formes variées, l'ingratitude et la malice humaine? Qui n'a pas vu la mort vider son foyer, et, en emportant, les uns après les autres, des êtres chéris, emporter en quelque sorte des lambeaux de son cœur? Ah! qu'alors l'incrédule se révolte, qu'il blasphème, ou bien qu'il se traîne sombre et muet vers cette tombe qui va engloutir tous ses rêves, toutes ses affections, tout son bonheur, je le comprends. Que dis-je? Je comprends qu'à certains moments, et dans certains deuils, sa tête se trouble, sa raison s'égare, et que sa main cherche un poignard.

Pour nous, chrétiens, nous ne connaissons ni ces affaissements, ni ces désespoirs. Comme le disait notre grand Apôtre, nous sommes des hommes consolés, et nous ne pleurons pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance: *Sicut cæteri qui spem non habent.* Nous savons que la vie présente est une épreuve, et que la douleur peut être, pour nous, le principe d'une immortelle gloire. Il en est de chacun de nous comme de Jésus-Christ, notre chef. Quelle vie que la sienne!... La douleur au commencement, et la douleur au bout; une étable, un atelier, une croix; la nuit glacée de Noël, les sueurs obscures de Nazareth, les opprobres et le sang du Calvaire... Oui, mais quel lendemain! Le lendemain, c'est la pierre du sépulcre renversée; le lendemain, c'est le ciel ouvert; ce sont les chœurs angéliques acclamant leur roi dans le crucifié de la veille; c'est l'humanité embrassant sa croix dans l'ardeur d'une reconnaissance et d'un amour que

les siècles ne refroidiront jamais. — Pour nous aussi, chrétiens, aujourd'hui peut-être, c'est la mansarde délabrée; ce sont les enfants sans pain ; ce sont les espérances trompées, les affections trahies ; ce sont les adieux déchirants. Oui, mais demain, c'est le ciel : ce sont les unions refaites; ce sont les injustices réparées; ce sont les aspirations de l'esprit et du cœur satisfaites ; c'est Dieu vu, aimé, possédé à jamais !

Voilà comment l'espérance transfigure pour nous l'existence. En se liant à une conception plus large de la vie, elle en fait la dignité ; en associant l'idée du bonheur à celle de la perfection, elle en soutient la moralité ; en mêlant l'espoir des joies futures aux tristesses présentes, elle en assure, dans une certaine mesure, la félicité.

Vous vous rappelez l'inscription célèbre que le Dante a placée sur la porte de son enfer : « Par moi, l'on va dans la cité des pleurs... Vous qui entrez, laissez là l'espérance ! » Si, au lieu du poème de la vie future, il eût fait le poème de la vie présente, sur la porte d'entrée, il eût pu graver la même inscription. Il n'avait qu'un mot à changer; mais, en changeant ce mot, il changeait tout : « Par moi, l'on va dans la cité des pleurs, du combat et de la mort. Mais vous qui entrez, entrez sans crainte, car vous emportez l'espérance ! »

II. — Je vous ai dit la puissance, la beauté et la douceur de l'espérance chrétienne. Ai-je eu raison ? Dieu s'intéresse-t-il vraiment à nos destinées ? N'est-ce pas là une de ces mille illusions par lesquelles nous aimons à nous charmer nous-mêmes ? et quand, pour nous consoler du présent, notre imagination nous ouvre les prespectives illimitées d'une autre vie, fait-elle autre chose que nous bercer d'un magnifique songe ? Pour le savoir, interrogeons tour à tour Dieu et l'homme : Dieu, son cœur, sa parole, ses actes; l'homme, son amour, ses souffrances, ses vertus ; et vous verrez que ni nos ambitions ne sont trop hautes, ni nos espérances, mal fondées.

J'ouvre d'abord le cœur de Dieu, et, à la double clarté de ma raison et de ma foi, je reconnais qu'il nous aime, car il nous a créés. Voilà pourquoi, soir et matin, nous nous tournons vers lui, et nous le saluons du doux nom de père. Or, quel est le père qui ne s'intéresse pas au sort de ses enfants ? Quel est le père qui, au milieu de tous les périls où les vicissitudes de la vie les jettent, ne les suit pas d'un regard inquiet, ne les couvre, ne les enveloppe pas de ses tendresses et de ses dévoûments ? Quel est le père qui, pouvant leur assurer un peu de bonheur, ne le leur assurerait pas, dussent ses cheveux blanchir à la peine, et ses membres se briser ? Quel est le père

surtout qui, pouvant ravir quelques heures à la mort, ne prolongerait pas ces chères existences, même au prix de la sienne? Et Dieu, Dieu assisterait en spectateur impassible au drame si auguste et parfois si poignant de notre existence! il ne s'inclinerait pas tendrement sur nos joies et sur nos douleurs! il n'étendrait pas son bras pour nous soutenir dans nos luttes, pour nous relever dans nos défaillances! il n'ouvrirait pas l'oreille à nos sanglots! et, après nous avoir vus, d'un œil indifférent, lutter et souffrir, il nous laisserait encore mourir, et mourir tout entiers! père sans entrailles, il se ferait un jeu cruel de ne nous tirer du néant que pour nous y replonger! Non, toute mon âme se révolte à une pensée pareille, et il me semble, en l'énonçant, que je blasphème son amour.

Et d'ailleurs, est-ce que ses desseins sur nous nous sont inconnus? Chaque fois qu'il nous a parlé, soit par ses prophètes, soit par son Fils, n'était-ce pas pour nous dire que la vie présente n'était qu'une épreuve passagère, qu'il nous aiderait à la traverser, et qu'elle nous conduirait, si nous le voulions, à une vie et à des joies sans fin? L'Évangile est plein de ces affirmations et de ces promesses. Un jour, en particulier, afin de donner plus de solennité à ses paroles, Jésus-Christ gravit les pentes d'une montagne, et là, debout sur ces cimes sublimes, devant ces petits, ces pauvres, ces malades qui l'avaient suivi, en face de toutes ces victimes des événements ou des hommes, il fit entendre une sorte de cantique qu'on peut appeler le cantique de l'espérance.

« Bienheureux » disait-il, « bienheureux ceux qui sont doux! bienheureux ceux qui ont le cœur pur! bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice! bienheureux ceux qui pleurent! » et, en disant ces mots, il montrait le ciel ouvert et la couronne toute prête.

Immortel cantique, il n'a pas cessé, depuis dix-huit siècles, de retentir aux oreilles de l'humanité, pour l'encourager dans ses luttes et endormir ses douleurs!

Mais nous avons mieux que des cantiques; nous avons mieux que des promesses pour encourager nos espérances: nous avons les actes mêmes de Dieu. Pourquoi est-il venu au sein de sa création? Pourquoi, y venant, a-t-il choisi, pour naître, une étable, et, pour mourir, une croix? Pourquoi et cet étrange berceau et cet étrange lit de mort? Pourquoi ces humiliations? pourquoi ces opprobres? pourquoi ce sang? Un poète l'a dit dans deux vers sublimes:

> Une immense espérance a traversé la terre:
> Malgré nous, vers le ciel, il faut lever les yeux.

Oui, ce Dieu qui passait pauvre, infirme, couronné d'épines, ruisselant de sang, c'était l'espérance elle-même qui passait parmi nous ; c'était l'espérance venant nous dire que nos chaînes étaient brisées, que le ciel était ouvert, et nous invitant à relever vers lui les yeux.

Et nous les avons relevés ; et, sereins, confiants, nous avons redit avec l'Église, devant notre crucifix : *O crux, ave, spes unica :* « Salut, ô croix, notre unique espérance ! »

La croix, pourtant, n'est pas le seul, ni même le plus sûr gage de notre espérance. Dieu nous en a donné un autre. Après l'immolation passagère sur un point de l'espace et à un moment de la durée, il a rêvé l'immolation permanente à travers les siècles et sur tous les points de l'étendue. Et ce rêve, il l'a réalisé. Dieu s'immole sur des milliers d'autels, et non seulement il s'immole, mais il se donne ; il se donne sous la forme d'un aliment, et il n'est pas une de ses créatures qui, pendant le court instant de son passage ici-bas, ne puisse ouvrir ses lèvres tremblantes et s'unir à lui.

L'Eucharistie, voilà le grand, le suprême gage de l'espérance catholique : *Futuræ vitæ pignus.* Voilà entre Dieu et l'homme le sceau d'une alliance immortelle ! Comment ! il m'aimerait jusqu'à descendre dans ma poitrine à moi, pauvre petit être infirme et pécheur ; il m'aimerait jusqu'à mêler sa chair à ma chair, son sang à mon sang, sa vie à ma vie ; il me dirait, au fond de la conscience, de ces ineffables paroles que murmure seul l'ami à l'oreille de son ami ; il ferait cela pendant trente, quarante, cinquante ans ; et, après avoir comme fasciné mon cœur, après lui avoir fait une blessure inguérissable, il s'en irait, il imiterait la créature et ses amours infidèles ! Non ; ce n'est pas possible. L'Eucharistie n'est qu'un essai ; comme un artiste prélude, par des sons voilés, à un éclatant concert, Dieu commence ici-bas l'union ; il la commence sous des voiles, dans le mystère : mais les voiles se déchireront ; mais le mystère s'éclaircira ; mais l'union s'achèvera. Elle s'achèvera dans les clartés et les ravissements du ciel. Elle repose au fond de mon cœur, et rien ne l'en arrachera jamais, cette invincible espérance : *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.*

Tels sont, du côté de Dieu, les appuis de l'espérance chrétienne. Je les ai indiqués les premiers, parce que l'espérance est une vertu surnaturelle : le bonheur qu'elle nous promet dépasse tout ce que l'homme est en droit d'attendre, à plus forte raison d'exiger de la bonté infinie elle-même ; et, par conséquent, son dernier fondement ne saurait être qu'en Dieu. Mais serait-ce la rabaisser que de lui chercher aussi des fondements dans l'âme humaine ? et, bien que la raison ne nous

autorise pas à espérer des félicités égales à celles que nous promet la foi, son témoignage est-il à dédaigner? Je ne le pense pas. Voilà pourquoi, après avoir ouvert le cœur de Dieu, j'ouvre le cœur de l'homme, et j'y découvre trois saintes, trois augustes choses, qui ne peuvent se passer d'espérance : l'amour, la souffrance et la vertu.

L'amour, il est manifeste que rien ici-bas ne le satisfait. Une inquiétude éternelle le promène de créature en créature, sans qu'il se pose jamais, et, après avoir épuisé toutes les délices, délices des richesses, délices du plaisir, délices de la science, délices des affections saintes ou des affections coupables, il soupire, il languit, il attend encore. « Oh! qui dira » s'écrie un charmant écrivain, Henry Perreyve, « qui dira les ineffables souffrances des cœurs sur la terre, et comment c'est une plainte éternelle que le langage de l'amour? Écoutez tous les échos élevés de l'âme humaine : si l'homme parle d'aimer, c'est pour gémir, c'est pour pleurer... Si, de loin en loin, un cantique de joie se fait entendre et interrompt un moment cette grande monotonie, c'est pour célébrer le ravissement d'une heure et retomber aussitôt dans l'immensité des désirs..... Va donc, immortel plaintif!... les hommes ne peuvent rien pour toi. Appelle, désire, pleure et languis, et remplis toute la terre du chant de ta chère douleur!... » Oui, mais cette douleur, si chère soit-elle, elle ne peut pas durer toujours; cette plainte, elle ne peut pas être éternelle; ces désirs, ils ne peuvent pas être toujours inassouvis. Ou la création n'a pas de sens, toutes nos tendances sont des forces aveugles et sans but, Dieu n'est pas sage; ou ce bonheur, qu'appellent de si puissants désirs, de si ardentes et si douloureuses aspirations, nous sera donné. »

Notre cœur le demande; j'ajoute que nos souffrances l'exigent. Il y a ici-bas des souffrances imméritées; il y a des vertus méconnues, de pures affections trahies; il y a eu, et non pas seulement dans les amphithéâtres de Rome ou sur le théâtre public de l'Histoire, mais dans les plus humbles mansardes, mais dans le sanctuaire intime de la conscience, des victimes du devoir : victimes du patriotisme, victimes de la pureté, victimes du zèle, victimes de la fidélité à des serments sacrés; votre souvenir attendri les nomme : Jeanne d'Arc, Jean Népomucène, Grégoire VII, et tant d'autres... Eh bien! ces douleurs, on l'a dit, elles forment comme un appel à la justice de Dieu. Et ici, la raison est d'accord avec la foi. « N'allez pas dire que la vie future est un rêve, » s'écrie un philosophe [1], dont j'aime à redire, sous les voûtes de ce temple, les nobles accents;

1. M. Caro.

« n'allez pas le dire à cette jeune fille qui donne à un travail ingrat, dont elle meurt, chaque minute d'une existence déshéritée, dans un coin oublié d'une froide maison. N'allez pas le dire à ce pauvre infirme, sur ce grabat où la misère l'a jeté, et où son âme poursuit l'espérance dans quelques mots divins. Ne le dites pas non plus à ce juste trahi par le hasard ou vaincu par la force, et qui voit son droit périr entre ses mains brisées. Ces douleurs, ces misères, ces ignorances, ces cœurs glacés par une vie plus froide que la mort, ces courages trahis, ces justes causes abattues, tout cela forme comme un cri déchirant et sublime de l'humanité vers un monde mystérieux. Ne les faites pas mourir deux fois, ces vaincus de la grande lutte humaine, ces blessés de la vie, en leur fermant ce refuge. Et ce n'est pas le bienfait d'une belle chimère que je réclame pour eux; non, c'est le droit offensé, c'est la dignité de l'humanité violée dans leur personne, qui impose à Dieu cette réparation. »

Ce sont nos vertus aussi, — et c'est par là que je termine, — ce sont nos vertus qui la réclament. Pauvres créatures, nous lutterions pendant quarante, cinquante ans, pour sauver l'honneur, la pureté de nos âmes; nous nous arracherions, tout en pleurs, à la séduction de tant de passions odieuses, tant que vous le voudrez, mais aussi, charmantes, qui nous sollicitent, et, n'écoutant ni nos sens, ni notre imagination, ni notre cœur, nous nous immolerions au devoir et à la vertu... Et un jour, le même silence éternel pèserait sur notre tombe et sur celle du libertin; un jour, dans le même néant, s'évanouiraient et toutes les innocences et tous les crimes; et les élans sacrés vers le bien et les ardeurs corruptrices; et les mâles courages et les lâches faiblesses; et la vierge des cloîtres et la courtisane; et les martyrs et les bourreaux; et Messaline et Jeanne d'Arc; et Vincent de Paul et Marat!

Non, non, ce n'est pas là le terme; il y a pour ces saints combats des couronnes; pour ces défaites de la vertu, des revanches; pour ces agonies sacrées, des résurrections. La justice de Dieu n'est qu'un mot, si l'ordre moral n'a pas, dans des peines et des récompenses finales, son couronnement. La vertu mène au bonheur: il n'y a que cette espérance qui puisse expliquer la vie et justifier Dieu.

J'ai fini, mes frères. Qu'ai-je eu en vue, en vous disant ces choses? Vous endormir dans l'inertie? Loin de là. J'ai voulu, en un temps où les préoccupations matérielles absorbent l'activité de la plupart des hommes, relever plus haut que la terre vos pensées; en un temps de faiblesse et d'énervement moral, enflammer vos courages en leur proposant un grand but; j'ai voulu, dans un temps de sourde anxiété et d'universelle

tristesse, consoler vos âmes par la radieuse vision d'un monde meilleur. J'ai voulu enfin, et par-dessus tout, en ravivant en vous la pensée et l'espérance d'un avenir immortel, vous décider à le préparer et à vous en rendre dignes.

Et maintenant, pour résumer ma pensée, laissez-moi évoquer un grand souvenir, qui est en même temps la plus saisissante image que je connaisse de la vie humaine.

Israël était depuis quatre cents ans en Égypte; il ployait sous le joug du travail et sous la main de fer de Pharaon. Un jour, enfin, Dieu en eut pitié; un jour, Dieu donna le signal de la délivrance. Et, à ce signal, six cent mille hommes, — sans compter les femmes et les enfants, — six cent mille hommes se levèrent. Dieu se mit à leur tête, et, caché dans une nuée mystérieuse, il leur montra le chemin: *Dominus præcedebat ad ostendendam viam.*

Pharaon se repentit de les avoir laissé partir. Il fit apporter ses armes, atteler ses chariots, et, à la tête d'innombrables cavaliers, il se mit à leur poursuite.

Tout à coup, les enfants d'Israël entendent le bruit des chars, le cliquetis des armes, le hennissement des chevaux... Que faire? Derrière eux, les Égyptiens dont les épées étincellent; devant eux, la mer qui mugit...

Moïse se jette à genoux, confie à Dieu ses angoisses et celles de tout un peuple, puis il se relève, confiant et calme, et étend sa verge sur les flots. Les flots se séparent, et les Israélites s'avancent entre la double muraille qu'ils forment à leurs côtés. Les Égyptiens les suivent; déjà de leurs naseaux fumants leurs chevaux les touchent.

Moïse se retourne, étend de nouveau la main; la muraille humide s'écroule, les eaux se rapprochent, chevaux et cavaliers tourbillonnent et disparaissent dans le gouffre, et c'est à peine si quelques cadavres viennent battre le rivage, pendant qu'Israël entonne le cantique de sa délivrance.

Mais ce cantique, — comme il arrive toujours ici-bas, — expire bientôt sur ses lèvres; d'autres périls se sont offerts: après l'immensité de la mer, l'immensité du désert; après les flots, les sables; après le glaive de l'Égypte, la faim. Israël crie de nouveau vers Dieu: Dieu ouvre le ciel et en fait descendre une nourriture mystérieuse, qui, encore une fois, ranime et réjouit son peuple. Ce peuple erre ainsi pendant quarante ans dans la solitude, jusqu'à ce qu'enfin, après bien des luttes et bien des défaillances dans lesquelles la main de Dieu ne l'abandonne pas un instant, il achève sa course errante et se repose, dans la terre promise, de ses fatigues et de ses longues pérégrinations.

Mes Frères, cet Israël, vous l'avez reconnu: c'est vous, c'est moi. Ce lieu d'exil d'où il faut sortir, vous l'avez nommé: c'est la terre. Ces flots orageux qu'il faut traverser, vous les avez entendus, vous les entendez peut-être encore gronder à vos oreilles, en écoutant le bruit que font vos passions. Ce désert qui étend devant vous ses mornes et incommensurables solitudes, c'est la vie avec ses mécomptes, ses tristesses et ses abandons. Cette terre promise, c'est le ciel dont mes lèvres saluent une dernière fois les joyeux rivages... Marchons vers cette patrie éternelle; marchons sans trêve et sans défaillance, le cœur fortifié par la nourriture divine qui, chaque matin, tombe pour nous du ciel: l'Eucharistie; et les yeux fixés sur la nuée lumineuse qui nous précède: l'Espérance! Ainsi soit-il!

L'ENFANCE CHRETIENNE[1]

Quandiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.

Ce que vous aurez fait pour l'un de ces petits enfants qui sont mes frères, je le regarderai comme fait à moi-même.
(Matth., XXV, 40.)

MONSEIGNEUR[2], MES FRÈRES,

Il me semble que ce qui fait le caractère particulier de cette fête et son inexprimable charme, c'est que nous y voyons réunies, dans un divin mélange, toutes les plus belles choses de ce monde: la religion, l'enfance, le malheur, l'innocence et la charité.

Tous vos petits enfants sont là, radieux dans leurs habits de fête, des oriflammes à la main, le sourire aux lèvres et la fierté au front[3]. Et, à côté d'eux, voici d'autres enfants sur qui ne se repose pas le regard d'un père et d'une mère, — hélas! ils n'en ont plus, — mais à qui la charité va créer une famille et rendre, autant que cela se peut, les dévouements et les joies perdus.

Je ne détournerai pas votre pensée du cher objet qui la fixe aujourd'hui tout entière, et, puisqu'on me demande quelques

1. Allocution prononcée le 8 mars 1885, pour la bénédiction de l'orphelinat Saint-Léon, au château de la Ferté-Saint-Aubin, par M. l'abbé Laroche, chanoine honoraire, curé de Saint-Aubin.

2. Monseigneur Coullié, évêque d'Orléans.

3. Tous les enfants de la paroisse devaient conduire en procession les jeunes orphelins à l'asile que leur avait préparé la générosité de M. et de Mme Dessales.

paroles, je les consacrerai à dire les charmes de l'enfance chrétienne et vos devoirs envers elle.

L'enfant chrétien a un triple charme: le charme de l'innocence, le charme de l'espérance, et enfin ce que j'appellerai, ne trouvant pas de mot plus juste, le charme religieux.

Le charme de l'innocence: car l'enfant, c'est l'humanité dans sa fleur: fleur délicate qu'aucun souffle n'a encore ternie. Ah! sans doute, à tout âge, l'homme est aimable. Même brisé par l'âge, même flétri par le vice, il a une beauté qui survit à tout, et que, nous, chrétiens, nous savons découvrir derrière tous les outrages des passions et tous les outrages des ans. Mais combien est-il plus beau, combien est-il plus aimable à ce premier moment de la vie où rien en lui n'a été profané, où le visage et l'âme ont encore leur premier et virginal éclat, où la candeur, la pureté, rayonnent à travers une chair transparente et donnent au regard, au sourire, à toute la physionomie une expression céleste!

L'enfant a un second charme: le charme de l'espérance.

Nous descendons, nous, — pour la plupart du moins, — nous descendons les pentes de la vie; l'enfant, lui, les monte. Nous, nous nous en allons; lui, il arrive. Nous, nous sommes ou nous serons bientôt le passé; lui, il est l'avenir. Ces frêles mains qui ne peuvent guère aujourd'hui vous offrir autre chose que des caresses, demain elles tiendront la charrue et féconderont nos campagnes; demain elles tiendront l'épée de la France et vengeront l'honneur national; demain elles tiendront à l'autel la chair et le sang de Jésus-Christ, elles offriront à Dieu le sacrifice éternel. C'est-à-dire que sur elles reposent le sort de vos familles, l'avenir de la patrie et de l'Église: par conséquent, les destinées du monde.

Enfin, tout enfant chrétien a un dernier charme que j'ai appelé le charme religieux.

Dans cet enfant, sous la frêle et charmante enveloppe du corps, il y a une âme: une âme créée à l'image de Dieu, une âme rachetée du sang de Jésus-Christ, une âme ornée de grâces et de vertus surnaturelles au baptême et appelée un jour à la possession de Dieu même.

Ah! voilà, voilà surtout ce qui nous émeut devant vos enfants. Voilà ce qui inclinait vers eux, dans une prédilection si marquée, le Cœur de Jésus-Christ; voilà ce qui explique les scènes ravissantes dont fut tant de fois témoin le beau ciel de l'Orient et dont celle d'aujourd'hui est la fidèle image. Les enfants couraient par troupes, au-devant de Jésus, comme ira toujours vers lui, par son élan naturel, tout enfant pur; avec la naïve audace de l'innocence, ils perçaient la foule; ils cherchaient à

arriver jusqu'à lui. Et Jésus, dès qu'il les apercevait, commandait qu'on leur fît place ; il leur faisait signe d'approcher ; il les prenait dans ses bras ; il reposait sur eux ses yeux et son cœur attristés du spectacle des misères humaines ; il les couvrait de ses baisers, de ses caresses et de ses bénédictions : *Complexans benedicebat eos.*

Divins souvenirs ! votre charme n'a pas vieilli. Après dix-huit siècles, il nous attendrit encore. Ou plutôt, que parlé-je de souvenirs ? Tout enfant reçoit ces bénédictions à son baptême, et, régénéré dans la grâce du Christ, il revêt une beauté mystérieuse qui le transfigure à nos yeux.

Quels devoirs découlent pour vous de cette notion de l'enfance chrétienne ? Pour être bref, je les réduis à deux. Vous avez à la fois à « sauvegarder » et à « former » vos enfants.

Votre premier devoir est de les sauvegarder. Ignorez-vous en effet quels périls ils courent ? Ces périls sont si grands, que, quand j'y songe, ma pensée se reporte involontairement vers cette scène du déluge à laquelle un de nos grands peintres a donné un relief saisissant. Le ciel s'est ouvert ; l'eau en tombe par torrents. L'Océan de son côté a soulevé ses abîmes, et l'eau de la terre, et l'eau du ciel, mêlées ensemble, ne forment plus qu'une seule mer, immense et houleuse. Des nuages livides roulent dans un ciel morne. Cachée par derrière, la lune laisse à peine apercevoir son disque sanglant. Quelques cadavres flottent sur l'abîme... Éperdue, folle de terreur, une mère a saisi son enfant ; elle a gravi un roc escarpé, et là, debout sur cette cime solitaire, de ses deux bras tendus, elle élève vers le ciel son fils, afin de le soustraire, s'il se peut, à la fureur de ces flots qui à ses pieds écument et qui montent... Saisissante image de vos devoirs à l'heure actuelle ! vos enfants, à vous aussi, sont menacés: ils sont menacés dans leur foi ; ils sont menacés dans leur vertu. Est-ce que vous ne voyez pas, est-ce que vous n'entendez pas tous ces flots qui montent : passions orageuses, folles joies du monde, charmes de l'indépendance, mauvais discours, mauvais livres, mauvais exemples, railleries et sarcasmes ? Pauvres enfants, qui les sauvera ? qui empêchera que tous ces trésors de foi, de pureté, que le baptême, qu'une éducation chrétienne avait mis dans leur âme, ne soient submergés ? Qui empêchera qu'ils n'aillent grossir le nombre de ces « blasphémateurs de dix ans, » de ces « impies précoces » que vous rencontriez naguère, Monseigneur, et qui faisaient frémir votre âme de douleur et d'épouvante[1] ? — Qui ? le prêtre ? — Oui, sans doute : mais à

1. Mandement de Monseigneur l'Évêque d'Orléans, pour le carême de 1885.

lui seul il ne peut pas tout. C'est vous d'abord, vous surtout, pères et mères, qui, par une vigilance inquiète, et, j'ose le dire, une impitoyable énergie, devez les soustraire à ces influences malsaines qui les menacent, et sauvegarder à tout prix leur foi et leur vertu.

Mais je ne dis pas assez en disant que vous devez les sauvegarder : vous devez les développer. C'est pour cela que Dieu vous a consacrés ; c'est pour cela qu'il vous a investis, au jour de vos noces, d'une sorte de sacerdoce qui complète, qui, au besoin, remplace le nôtre. Nous, prêtres, nous n'avons vos enfants que quelques jours, que quelques heures par semaine, et, malgré l'efficacité divine de notre ministère, qu'est-ce que cette influence passagère auprès de cette influence de tous les jours et de toutes les heures que vous exercez sur eux ? Aussi, malgré la part à faire à leur liberté, je ne crains pas de vous dire que vous êtes responsables, dans une large mesure, de leurs vertus et de leurs vices, de leur avenir humain et de leur avenir éternel. La sagesse antique et le bon sens populaire l'ont entrevu. « *Qualis pater, talis filius :* Tel père, tel fils. » L'âme de l'enfant se moule sur l'âme de son père et de sa mère. Si son père et sa mère prient, il prie. Si son père et sa mère respectent le dimanche, il le respecte comme eux. Si son père et sa mère vont à la Table sainte, il y va avec eux. Mais, si c'est le contraire qui arrive, comment voulez-vous qu'il accomplisse des devoirs que trahissent sous ses yeux ceux qui lui en devaient l'exemple ? et si, par une inconséquence heureuse, ils lui en parlent encore, comment voulez-vous qu'il croie à des paroles auxquelles toute leur conduite donne un solennel démenti ?

Ah ! que de choses j'aurais à dire encore, si je voulais suivre ma pensée jusqu'au bout ! Comme il me serait facile de vous prouver que le plus sacré de vos devoirs est aussi le plus grand de vos intérêts ! Comme il me serait facile de vous montrer que le jour où un enfant quitte Dieu, l'Église, ses sacrements, n'est pas le jour où il devient plus respectueux, plus docile envers son père et sa mère, et que les foyers où l'on verse les larmes les plus amères ne sont pas ceux où Jésus-Christ est aimé et servi !... Mais j'en ai dit assez, je l'espère, pour réveiller vos âmes, et y ranimer, si besoin en était, le sentiment de vos devoirs et de votre responsabilité.

Et maintenant, que vous dirai-je à vous, mes enfants, qui n'avez pas toutes ces sauvegardes, toutes ces influences bénies dont je viens de parler ; à vous qui n'avez pas de père, qui n'avez pas de mère pour protéger votre âme, pour l'éclairer et la former à la vertu ? Est-ce que vous seriez deux fois déshérités,

déshérités des biens de la terre, et déshérités des biens du ciel ? Non, mes enfants. La nature vous a refusé une famille : la charité va vous en donner une. A vous qui, hier peut-être, manquiez du nécessaire, elle va vous offrir une demeure princière, des eaux courantes, de beaux ombrages, tout ce qui fait la douceur et le charme de l'existence. Elle va, — ce qui vaut mieux, — vous offrir, combinés, fortifiés l'un par l'autre, l'enseignement et l'exemple du travail et de la vertu. Elle va vous envelopper d'affections si dévouées et si pures, qu'ils ne seront pas un mensonge sur vos lèvres, ces noms de « frère » et de « sœur » que vous répèterez si souvent. Il n'est pas jusqu'au doux nom de mère qui, dans l'illusion de votre amour, ne puisse venir s'y placer, car il est de délicates tendresses et de généreux sacrifices auxquels vous reconnaîtrez vite un cœur maternel qui reportera sur vous, avec ses affections brisées, tout le bonheur qu'il préparait à un être chéri.

Et maintenant je me tais. C'est à vous, Monseigneur, de faire descendre sur toutes les grandes choses que j'ai célébrées quelque chose de meilleur que nos louanges : la bénédiction de Dieu. Bénissez, et les enfants, et les pères et mères, et les orphelins, et leurs bienfaiteurs. Bénissez et les foyers anciens et les foyers nouveaux, et ceux que le bonheur habite, et ceux qu'ouvre au malheur la charité. Ainsi soit-il !

L'AGRICULTURE

AU POINT DE VUE CHRÉTIEN [1]

> *Non sum propheta, homo agricola sum,*
> *Adam exemplum ab adolescentia mea.*
> Je ne suis pas un prophète, mais un agriculteur qui a suivi l'exemple d'Adam depuis sa jeunesse.
> (Zachar., XIII, 5.)

MES FRÈRES,

Cette parole inspirée résume fidèlement la vie de S. Isidore, votre glorieux patron. Ce pauvre Espagnol que nous acclamons aujourd'hui ne semblait pas fait pour les honneurs qui viennent le chercher, car il occupait dans le monde une place imperceptible ; et, au milieu des foules qui s'agitaient autour de lui, il n'avait pas plus d'importance qu'un de ces atomes qui dansent dans un rayon de soleil.

1. Par M. l'abbé Poplinaux, Chanoine de Poitiers.

Mais Dieu a pour les petits un faible dont il ne peut se défendre; il donne aux minimes[1] des soins particuliers, et, sans faire acception de personne, tout en distribuant au chêne ou à l'ormeau les provisions dont il a besoin, il envoie une lumière plus douce, un jour plus tamisé à la violette cachée dans l'herbe, au muguet perdu dans les taillis.

Que voulez-vous? Il n'aime pas les superbes; c'est une satisfaction pour lui, de choisir ce qui n'est rien, afin de confondre ce qui est quelque chose, et, sans dédaigner les villes, qu'un poète appelle les étables des nations, il préfère les campagnes, dont les habitudes sont simples, les mœurs, austères, et qui lui fournissent un plus grand nombre d'élus.

S. Isidore est un de leurs candidats. Cette fleur des champs, qui grandissait dans la solitude, ce beau lis, qui ne fut jamais transplanté, flattait le regard du Père céleste, et, quand il fut fauché par la mort, l'Église le plaça sur l'autel, et elle le présente comme un modèle à tous ceux qui n'ont pas d'autre fortune que leurs bras.

Il m'est doux d'assister à cette fête de famille et d'accepter l'invitation de Monsieur le curé de Montierneuf. C'est pour moi l'occasion de saluer de ma parole le patron des laboureurs, et d'exprimer à ses clients ma profonde sympathie. Si le temps ne m'était pas mesuré, je ferais le panégyrique de cet artisan dont vous portez la bannière, et qui fait plus d'honneur à l'Espagne, que Charles-Quint ou Philippe II: car Dieu ne regarde pas à la splendeur du rang, mais à la beauté de l'âme; et l'âme du villageois lui est plus chère que celle du souverain, si elle est plus riche en vertus. Je m'incline devant les exigences de cette journée. Les courses qui vont avoir lieu intéressent principalement les agriculteurs. Leurs élèves font tous les frais de la séance: il est juste qu'ils soient témoins de leurs succès.

I. — La profession que vous avez embrassée, et sur laquelle les vertus de S. Isidore répandent leur éclat, doit vous inspirer une légitime fierté, car elle occupe dans l'histoire une place considérable. Je ne vois pas de métier qui puisse lui être comparé. Ancienne comme le monde, l'agriculture a formé la société et se chargea de la nourrir: aussi tous les peuples la regardent comme leur mère, et l'entourent d'une grande considération.

Je parle d'ancienneté, ce n'est pas sans motif, puisque le premier homme fut un cultivateur. Adam n'était pas seulement le régisseur du Paradis terrestre: en l'installant dans cette

1. Coloss., III, 25.

magnifique propriété que nous avons perdue, et dont le souvenir laisse encore des regrets, Dieu lui en imposa la culture; il voulut que ce domaine fût exploité, afin de donner des revenus plus abondants : *Posuit in eo, ut operetur, et custodiret illum*[1]!

La vie des patriarches ressemblait à la vôtre : elle était pastorale et agricole; ils labouraient la terre, ils gardaient les troupeaux; et quand Tubalcaïn fit la fortune de l'industrie en forgeant les métaux, l'agriculture ne perdit rien à cette concurrence; elle conserva sa popularité. David, le berger de Bethléem, la favorise de tout son pouvoir. Il multiplie les étables, creuse des citernes, agrandit les prairies, cultive la vigne et propage l'olivier.

Fidèle aux traditions bibliques, Salomon continue l'œuvre de ses prédécesseurs et donne à son règne une magnificence demeurée proverbiale; on n'a pas l'idée d'une semblable prospérité. L'argent était commun comme les pierres, et la sainte Écriture fait remarquer, avec une complaisance visible, que, depuis Dan jusqu'à Bersabée, chacun mangeait joyeusement le fruit de ses mains, à l'ombre de sa vigne et de son figuier[2].

En dehors de la Judée, l'agriculture rencontre de nombreux amis. Les rois de la Grèce et de l'Égypte, qu'Homère appelle pasteurs des peuples, mettant sur le même pied les princes et les bergers, ne lui ménagent ni les couronnes, ni les triomphes. A Rome, les faveurs arrivent de tous côtés. Les chefs de l'armée, les consuls, les empereurs échangent le sceptre ou l'épée pour la bêche et le rateau. L'histoire raconte que Curius Dentatus, le vainqueur de Pyrrhus, roi d'Épire, conduisait la charrue de ses bras victorieux, et, quand les ambassadeurs des Samnites vinrent lui offrir de l'or et des présents, ils le trouvèrent à la campagne, mangeant, dans une écuelle de terre, des fèves qu'il avait cultivées.

Plus tard, dans les siècles chrétiens, l'agriculture voit augmenter son prestige, elle reçoit de nouveaux honneurs, elle trouve de plus grandes gloires. S. Benoît, traçant le programme de la perfection monastique, met en première ligne l'oraison et le travail des mains, deux occupations qui ont pour lui la même importance, parce qu'elles vont au même but; et, afin d'ajouter l'exemple au précepte, il quittait souvent la plume, pour aller remuer la terre du jardin.

S. Bernard, cet homme extraordinaire, ce thaumaturge de premier ordre qui semait les miracles sur son chemin, ce puissant orateur qui enthousiasmait l'Europe et organisait la

1. Genes., II, 15. — 2. III Reg., IV, 25.

croisade, après les triomphes qu'il avait remportés, il revenait dans la solitude de Clairvaux reprendre le manche de la charrue; et quand on lui demandait où il avait puisé cette éloquence qui entraînait les masses, il répondait : A la campagne, à l'ombre de nos bois.

Ces traditions ne sont pas interrompues, elles subsistent toujours : car les moines, disait Montalembert, ressemblent aux chênes : ils sont immortels. Grâce aux encouragements de l'Église, les religieux qui ont défriché l'Europe continuent leurs glorieux travaux. Ces cultivateurs héroïques dont la vie est un prodige, et qui choisissent de préférence les landes désertes, les contrées insalubres, les marais fiévreux, Dieu les maintient parmi nous, afin de vous rappeler la sainteté du travail et de le relever dans votre estime.

Mais aux nombreuses références que l'agriculture nous présente, il faut ajouter ses états de services; et, puisqu'on semble les oublier, je dois les mettre à l'ordre du jour. Disons tout haut qu'elle a civilisé les peuples, fondé l'économie sociale et donné des garanties à la fortune publique.

Nous voyons, dans la Bible, que les tribus qui parcouraient les plateaux de l'Asie, le pays des grandes herbes, passaient leur vie dans de continuelles pérégrinations. Abraham, Isaac, Jacob vivaient sous la tente, ils allaient de pâturages en pâturages, conduisant leurs immenses troupeaux, et, pendant plusieurs siècles, l'homme n'eut pas d'autre occupation.

L'agriculture fit cesser cette vie nomade : elle fixa au sol les nombreuses familles qui n'avaient pas de foyer, et, en leur donnant un domicile, elle organisa la propriété, favorisa le travail, et résolut le problème de la vie sociale, qui consiste dans l'alliance du bonheur et de la vertu.

Vous demanderez, peut-être, à quelle époque et sur quels rivages la vie champêtre a réalisé cet idéal. La réponse est facile, car les exemples ne manquent, ni dans le présent, ni dans le passé. Je pourrais vous conduire en Amérique, sur les bords de la Plata, dans ces admirables réductions du Paraguay fondées par les Jésuites au XVIe siècle, et qui furent, pendant plus de deux cents ans, le type achevé du gouvernement chrétien. Le succès a été complet, l'épreuve, décisive : il le faut bien, car les ennemis de la Compagnie sont obligés d'en convenir. Ils dénaturent ses intentions, ils incriminent ses actes : mais les résultats sont merveilleux ; et quand les Pères, attaqués par ceux qui devaient les défendre, furent forcés de s'éloigner, les Indiens, transformés, pleuraient à chaudes larmes : ils voyaient partir leur bonheur. Mais j'aime mieux vous accompagner en Espagne, dans la patrie de S. Isidore, et vous montrer à nos

portes un petit peuple qui savoure le bonheur que Virgile chantait en jetant un regard d'envie aux plaines de Mantoue :

O fortunatos nimium, sua si bona norint agricolas !

Les Basques sont sobres et joyeux. Ils ne connaissent pas la fortune, mais ils ignorent la misère, et les avances de la cupidité ne peuvent les tenter. En voyant le ciel ouvert au-dessus de leurs têtes, ces pauvres montagnards se contentent de leur médiocrité; et, loin de chercher à s'enrichir par des moyens illicites, ils ont un grand respect pour le bien d'autrui.

Les bestiaux et les récoltes demeurent en sécurité au milieu des champs, n'ayant pas d'autre gardien que le septième commandement; ce surveillant mystérieux, ce protecteur invisible, qui a perdu chez nous la plus grande partie de son influence, inspire encore à nos voisins autant de crainte qu'une légion de gendarmes.

Voyons maintenant comment l'agriculture est la nourrice du genre humain et justifie la parole de Sully, ministre d'Henri IV: « L'agriculture et le commerce sont les deux mamelles de la France. »

Toutes les classes de la société, les plus humbles comme les plus élevées, sont tributaires du laboureur; l'industrie, les arts, les sciences viennent frapper à la porte de la chaumière et lui tendre la main. Son pain, son vin, la chair de ses animaux, son huile, sa laine, leur sont indispensables; et ces précieuses denrées, qu'on ne trouve pas ailleurs, exigent de grands sacrifices. Il faut voir le cultivateur à l'œuvre, pour estimer son travail et apprécier ses services. Quelle vigilance! quelle activité! Sans le dimanche qui suspend les œuvres serviles, on pourrait dire qu'il ne se repose jamais. Le soleil n'est pas encore levé quand il commence sa pénible journée, et, quelle que soit la saison, il ne rentre au logis qu'après avoir supporté les ardeurs de l'été ou les rigueurs de l'hiver; heureux encore si, revenant à la maison, il n'est pas accablé par les soucis : car les inquiétudes le suivent souvent et troublent parfois son sommeil. On ne se figure pas, dans le monde, toutes les épreuves du laboureur; on ne sait pas ce que coûtent de peines, de fatigues, d'anxiétés, cet épi doré qui porte dans ses balles la chair et le sang des enfants de Dieu; cette grappe vermeille dont le jus rafraîchit les lèvres et caresse le palais; ces aliments variés qui garnissent nos tables, et sans lesquels la vie de l'homme s'éteindrait comme une lampe épuisée, la vie matérielle, la vie intellectuelle, la vie sociale, et, dans une large mesure, la vie surnaturelle, puisque l'Église s'approvisionne chez le cultivateur; elle lui demande les éléments du Sacrifice

eucharistique, le pain et le vin de l'autel, qui auront l'honneur d'être transsubstantiés par la parole du prêtre, et qui deviendront le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Voilà le prix du pain que nous consommons chaque jour et que le laboureur distribue avec une libéralité providentielle; voilà la valeur des aliments que l'agriculture seule peut donner, et qui devrait attirer sur elle la protection des pouvoirs publics.

II. — Après avoir énuméré les services que l'agriculture nous rend depuis le commencement du monde, j'ai bien le droit de demander pour elle la reconnaissance de ses obligés.

Mais cet inventaire serait incomplet, si je prenais congé de vous sans parler de vos charges, sans dire un mot de vos obligations, car vous êtes les bien-aimés de Dieu. Vos labeurs ont des dédommagements; il y a des compensations à vos sollicitudes; et, puisque la reconnaissance est la réplique du bienfait, Dieu vous donnant beaucoup, vous lui devez beaucoup. Savez-vous ce qui me plaît dans votre profession, ce qui la met au-dessus des autres situations que les hommes se partagent? Elle rend le salut plus facile, elle rapproche davantage du royaume des cieux.

Comparez, par exemple, votre condition avec celle de l'ouvrier. Quelle différence entre le vaste chantier où Dieu vous tient compagnie et partage votre besogne, et les bâtiments enfumés où l'industrie entasse ses forçats! Pendant que vous travaillez sous un ciel splendide, les musiciens de la Providence vous donnent un concert. Les bœufs mugissent, les abeilles bourdonnent, les petits oiseaux gazouillent, les fleurs exhalent leurs parfums. A la manufacture, à l'usine, l'ouvrier, ou, plutôt, l'esclave, enchaîné à une machine qui ne lui donne aucun répit, n'entend que le sifflement de la vapeur, le bruit des engrenages, et ne respire que des miasmes empestés. Rien ne charme son regard dans ce travail monotone, rien n'élève sa pensée, rien ne parle à son cœur, sans compter les propos licencieux ou impies qui font de ces ateliers le vestibule de l'enfer. Vous, mes Frères, vous travaillez joyeusement.

Transportée par le spectacle de la nature qui faisait dire à S. François de Sales: « Quel beau sermon!! » votre âme monte d'un vol facile vers la demeure des anges, et se balance dans les splendeurs de l'infini.

Comment se fait-il que vous assistiez chaque jour à ce sermon, et que vous soyez si peu touchés par l'éloquence du prédicateur?

Comme S. Jean, je l'avoue, il traite le même sujet, mais on ne se fatigue pas de l'entendre; il a toujours l'attrait de la

nouveauté. Il vous rappelle aussi gracieusement que possible les libéralités du divin Maître, le concours indispensable qu'il vous prête si gratuitement. Il dit ce que l'apôtre S. Paul répétait aux Corinthiens, pour exciter leur reconnaissance : Le labour et les semailles ne sont que les préliminaires de la culture : *Neque qui plantat, neque qui rigat est aliquid.* Dieu seul fait germer le grain et le conduit à la maturité. Sans le soleil et la rosée que les meilleurs engrais ne peuvent remplacer, les céréales moisiraient dans la terre, les plantes seraient sans fleurs, et les arbres, sans fruits : *Sed qui incrementum dat Deus*[1] !

S. Isidore était plus reconnaissant que nous, et mieux avisé. Il savait que dans l'ordre surnaturel, on s'enrichit en payant ses dettes, parce que le Seigneur est d'autant plus généreux, qu'il est plus sincèrement remercié. Aussi sa grande préoccupation était de rendre grâce à Dieu. Il n'espérait pas s'acquitter : c'est chose impossible ; les dons de la grâce ne sont susceptibles d'aucune estimation, et, comme l'enseigne la théologie, mille ans d'une vie plus parfaite que celle d'un séraphin ne donneraient pas le droit de séjourner une demi-heure dans le royaume des cieux. Mais, comme un débiteur de bonne volonté qui cherche à grossir et à multiplier les à-comptes, il ajoutait à ses prières de continuelles mortifications. La frugalité des repas, les rigueurs du jeûne, ne suffisaient pas à son austérité ; il demandait à la nuit un supplément de pénitence, et, après les fatigues de la journée, il comptait les heures réservées au sommeil pour en donner une portion à son cœur et à Dieu. Ah ! ne vous étonnez pas, si la ferveur de cet angélique mercenaire profite à la ferme dont il est l'ornement, et devient pour elle une source de bénédictions. A ses vrais amis Dieu ne refuse rien, pas même un miracle. Un jour qu'Isidore était en oraison, le divin Maître, charmé par sa candeur, le garda plus longtemps que d'habitude, et lui fit oublier le moment du travail. Il savait bien qu'en prolongeant l'audience, il le mettait en défaut : mais il se réservait de faire un prodige pour dégager sa responsabilité, et donner à sa sainteté un éclatant témoignage. En effet, quand le maître de l'exploitation vint rappeler à l'ordre le serviteur négligent, quelle ne fut pas sa surprise de le voir escorté par deux jeunes gens vêtus d'une belle robe de lumière, et tenant chacun le manche d'une charrue[2] ! Je n'ai pas besoin de nommer les auxiliaires qui viennent, passez-moi l'expression, donner un coup de main au domestique embarrassé, et terminer sa besogne. Vous devez les reconnaître : ils ont l'uniforme des séraphins.

1. I Ad Cor., III, 7.
2. *Breviar. Rom.*, XV maii.

L'incrédule sourit de notre simplicité, car il ne veut pas entendre parler des choses surnaturelles. Il s'imagine, peut-être, qu'en niant l'existence de Dieu, il est dispensé de le servir : mais il se trompe grossièrement. Le débiteur qui maudit son créancier n'éteint pas sa dette, et le prince qu'on brûle en effigie s'inquiète peu de cette exécution. Le Seigneur en fait autant. Seulement, de temps à autre, pour affirmer sa souveraineté méconnue, et soulager la conscience chrétienne, il frappe des coups de maître qu'on ne peut éviter. Un souffle glacé arrive à l'improviste, un rayon trop chaud tombe sur la récolte mûre : il n'en faut pas davantage pour déconcerter l'impie et lui faire passer de mauvaises nuits.

« Soyez fidèles, » dit le Seigneur, par la bouche d'un prophète, « soyez fidèles, et vous aurez lieu de vous en féliciter. J'engraisserai vos étables, je féconderai vos sillons ; vos herbages se garniront de pâture, et vos sarments ploieront sous la charge des raisins[1]. »

Après les affirmations de celui qui a la fortune à ses gages, j'ai le droit de dire que si les hommes se convertissaient en masse, ils vérifieraient bien vite l'authenticité de cet engagement : le monde serait transformé ; un courant de sainteté passerait sur la terre et lui rendrait la santé ; les fléaux qui désespèrent la science disparaîtraient bien vite ; les récoltes seraient assurées contre les orages, et les gerbes, entassées dans l'aire, presseraient le sol du poids de leurs richesses ; on se croirait en Égypte, devant les greniers d'abondance du roi Pharaon.

Je reconnais volontiers que l'agriculture a reçu, depuis quelques années, de notables perfectionnements : on a transformé les instruments, modifié la culture, amélioré les races, afin d'augmenter le rapport de la terre et de rendre le travail plus productif. L'Église, qui applaudit à tous les progrès de bon aloi, félicite ceux qui en sont les apôtres, et puisque j'aperçois dans cet auditoire l'élite du comice agricole de Poitiers, je suis heureux de tendre la main à ces hommes d'intelligence et de cœur, et de les signaler à la reconnaissance de ceux qui travaillent ; mais, qu'ils me permettent de dire que leurs efforts n'auront qu'un succès limité, aussi longtemps que le principal sera sacrifié à l'accessoire : or, le principal, c'est la culture des cœurs, la transformation des âmes. Couronnez les bœufs, décorez les charrues, diplômez les engrais, médaillez les ray-grass : c'est bien ; mais pensons au personnel de la ferme, n'oublions pas cette intéressante population des campagnes, qui est le premier instrument de leur prospérité. Nos pères

1. Joel, II, 24.

étaient plus intelligents que nous. Suivant le conseil de l'Évangile, ils préféraient l'âme à la nourriture, le corps au vêtement, et ils s'appliquaient à moraliser le cultivateur, à le rendre plus économe, plus tempérant, plus loyal, plus religieux, disant avec raison : « Tant vaut l'homme, tant vaut le domaine. » Cet adage n'a plus cours aujourd'hui que le matérialisme nous envahit de toute part; le ciel est fermé par la libre pensée, l'homme est désormais souverain, et, au département de l'agriculture, la toute-puissance appartient aux engrais concentrés. Seulement l'âge d'or pompeusement annoncé ne vient pas, nous sommes toujours à la porte du Paradis terrestre, et, en attendant qu'on la force, ce qui n'est pas facile, l'industrie souffre, l'agriculture se désole, le commerce languit, la misère prend des formes sinistres; on commence à voir que l'absence de Dieu coûte cher, et que la société gagne en vices ce qu'elle perd en vertus.

Mes Frères, faisons refleurir la religion parmi nous. Donnez à l'Église et à la France le beau spectacle de ces familles choisies qui, sans négliger les choses temporelles, font aux intérêts éternels une part que rien ne peut leur ravir[1]. Ne vous contentez pas de cette honnêteté banale dont s'affuble le premier venu, et qui ne peut être un vêtement d'honneur, car il sert à dissimuler l'absence des vertus chrétiennes, et il est, aujourd'hui, plus mal porté que jamais.

Retournons sincèrement à Dieu. Lui seul est grand, lui seul est bon, lui seul peut vous consoler et vous bénir. Venez tous les dimanches dans cette belle église, qui vous rappelle tant de souvenirs, assister à la sainte messe, et entendre le prône de votre bon curé. Et, comme il ne faut rien faire d'une manière incomplète, chaque année, à la fête de Pâques, après les purifications du sacrement de Pénitence, vous viendrez vous asseoir à la Table des anges où votre couvert est toujours mis. C'est le seul moyen de plaire à Dieu, d'obtenir ses bonnes grâces, et de travailler à votre félicité.

1. Matth., VI, 25.

L'ENFER[1]

Soit qu'il récompense, soit qu'il punisse, Dieu agit toujours d'une façon digne de sa suprême grandeur. Comme sa miséricorde, sa justice est infinie, et, conséquemment, elle a, pour nous, faibles et aveugles mortels, d'insondables abîmes. Dieu est la loi vivante, le bien absolu : comment pourrait-il ne pas détester souverainement le mal? Toute iniquité le blesse; tout désordre lui fait horreur. C'est là son ennemi capital ; avec cet ennemi aucune trêve, aucune alliance possible. Dès qu'il l'aperçoit, son courroux s'enflamme. Semblable à un guerrier que la fureur des combats anime, il saisit son glaive, il tend son arc, y met ses flèches, et, parlant de ceux qui lui résistent, il crie par la bouche de son prophète: « Du premier au dernier, je les passerai tous au fil de l'épée; pas un n'échappera, non, pas même ceux qui prendront la fuite. S'ils cherchent un asile dans le sein de la terre ou sur les hauteurs du ciel, je saurai bien les en tirer; s'ils croient se dérober à mes yeux sur les cimes ombreuses du Carmel, j'irai là les chercher; s'ils descendent au fond de la mer, je commanderai au serpent de les mordre et j'arrêterai mes yeux sur eux, non pour leur salut, mais pour leur perte : » *Novissimum eorum in gladio interficiam : non erit fuga eis. Fugient, et non salvabitur ex eis qui fugerit. Si descenderint usque ad infernum, inde manus mea educet eos; et si ascenderint usque ad cœlum, inde detraham eos; et si absconditi fuerint in vertice Carmeli, inde scrutans auferam eos; et si celaverint se in profundo maris, ibi mandabo serpenti, et mordebit eos. Ponam oculos meos super eos in malum, et non in bonum*[2].

Déjà bien des fois, le monde a vu éclater le feu de cette redoutable vengeance. Adam coupable en sentit les premiers coups; et, depuis ce jour fatal, quelles ruines, quelles larmes et quels désastres! Que de cités renversées, que d'empires détruits, que de peuples éteints, que de familles anéanties, que d'hommes brisés pour leurs crimes! Qui pourra peindre toutes les désolations et toutes les calamités du genre humain? Cependant, ce ne sont là que comme des essais et des préliminaires: *Hæc autem omnia initia sunt dolorum*[3]. Ce ne sont là que les douleurs d'un exil pendant lequel on peut et on doit conserver l'espoir de rentrer un jour dans la patrie. Que dirons-nous donc des

1. Pastorale par Monseigneur Le Coq, évêque de Nantes.
2. Amos, IX, 1-4. — 3. Matth., XXIV, 8.

tortures réservées à ceux qui sont à tout jamais proscrits? Que penser des supplices qui leur sont infligés, dans cette région sombre où Dieu exerce en toute liberté sur eux, avec une verge de fer et un spectre d'airain, son légitime et rigoureux empire? *Deus ultionum Dominus: Deus ultionum libere egit*[1].

Méditons cette vérité; pensons-y souvent. Rien de plus capable d'exciter en nos cœurs cet esprit de pénitence et de componction dont ils doivent être pénétrés, surtout pendant la sainte Quarantaine.

I. — L'enfer existe. Il n'est pas de dogme plus terrible, et, chose étonnante, il n'en est pas de plus profondément enraciné dans le cœur et dans les souvenirs de l'humanité. Ni les prodigieux égarements du paganisme, ni les révoltes de l'hérésie, ni les clameurs des passions alarmées, ni les audaces de l'impiété, ni les négations de la fausse science, rien n'a pu faire disparaître cette antique et universelle tradition. Elle se retrouve, quoique revêtue de différentes formes, au fond constamment la même, à toutes les époques et chez tous les peuples. Est-ce là une erreur? Est-ce un préjugé? On pourra le dire; on ne le prouvera jamais.

L'enfer existe. Pour le chrétien, c'est un fait absolument certain. C'est un article de son Symbole. Ici, comme toujours, sa foi complète et soutient sa raison.

L'enfer existe: nous en avons pour garant, non pas le témoignage d'un homme, non pas le témoignage d'un ange, mais le témoignage de Dieu même qui a bien voulu nous le déclarer, en diverses circonstances, de la manière la plus formelle et la plus authentique, par ses envoyés, et plus solennellement que jamais par son propre Fils, lorsqu'il apparut sur notre terre. Ouvrez l'Évangile. Lisez les passages où il est fait mention de l'enfer, et vous verrez que les paroles de Jésus-Christ, sur ce grave sujet, sont d'une clarté effrayante. Rien de plus net; rien de plus positif. Il n'y a là manifestement ni parabole, ni allégorie. D'ailleurs, s'il y avait eu, dans les paroles du divin Maître, l'ombre d'une équivoque, l'Église, avec son autorité infaillible, l'eût fait depuis longtemps disparaître.

Si l'enfer n'existe pas, Jésus-Christ lui-même nous a cruellement trompés; ses miracles, crus dans tout l'univers, n'ont rien de réel; le Christianisme, cette religion qui a si merveilleusement transformé le monde, n'est qu'une vaste erreur; nos cérémonies les plus augustes, un vain et ridicule spectacle; le sacerdoce, une corporation odieuse qui a su, depuis bientôt

1. Ps. XCIII, 1.

deux mille ans, se donner le mot, pour exploiter indignement la crédulité des peuples.

Si l'enfer n'existe pas, nos apôtres, nos douze millions de martyrs, nos légions de pénitents et d'anachorètes, nos plus grands saints, nos plus illustres docteurs, ces hommes dont le génie et la vertu ont brillé, d'âge en âge, d'un si magnifique éclat, tous, sans exception, ont été ou des dupes ou d'audacieux imposteurs. Une telle conséquence est-elle admissible? Le plus simple bon sens suffit pour en faire justice. Donc l'enfer existe, et les habitants de cet affreux séjour se nomment les réprouvés, les maudits : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum*[1]. Par leur faute, ils ont perdu Dieu; par leur faute, ils se sont séparés du souverain Bien. Le sentiment vif et continuel de cette perte immense, un regret sans espoir et plein d'une amertume comme infinie, voilà leur premier supplice; voilà le ver cruel qui les ronge et qui ne meurt pas : *Vermis eorum non moritur*[2]. Outre le ver qui ronge, il y a le feu qui brûle et qui ne s'éteint pas: *Et ignis non extinguitur*[3]. On a disputé et on peut disputer encore sur la nature et le mode d'action de cette flamme mystérieuse: mais, après toutes ces discussions, il reste toujours bien établi que l'Écriture désigne par ce mot un agent réel, doué d'une activité effroyable qui ne s'épuise jamais, ardent et zélé pour accomplir sa mission; or, sa mission est de sévir sans relâche contre les criminels que la mort lui livre et de les châtier principalement pour les plaisirs sensibles et désordonnés qu'ils ont pris dans les créatures: *Terribilis expectatio judicii et ignis æmulatio, quæ consumptura est adversarios*[4].

II. — Quelles sont les âmes qui, trahissant leurs destinées, descendent dans ces abîmes? Ici, l'Église est d'une réserve extrême. Sauf Judas, elle ne signale nommément personne. Lors même qu'elle est contrainte de refuser ses prières publiques et les honneurs de la sépulture chrétienne, elle n'entend pas déclarer par là que celui qu'elle frappe d'une telle censure ne pourra trouver grâce devant le Tribunal suprême. Nul ne sait quels miracles de grâce peuvent s'accomplir dans le cœur de l'homme, au moment de son trépas. L'Église se borne donc à dire en général que les pécheurs qui meurent dans l'impénitence sont perdus sans ressource. Et encore ne faut-il pas conclure de là que tous subissent absolument les mêmes peines. Dieu est l'équité même; il rend à chacun selon ses œuvres. Or, tous ceux qui partent de ce monde en état de péché ne sont pas également pervers. Le nombre des fautes doit établir entre eux une première différence. Une seule faute grave vous rend dignes

1. Matth., XXV, 41. — 2. Marc., IX, 43. — 3. *Ibid.* — 4. Hebr., X, 27.

de la damnation. Si le repentir ne l'efface, votre perte est assurée. Vous serez inévitablement châtiés; que serait-ce, si, au lieu d'une faute, vous en aviez commis des milliers?

En second lieu, les fautes, fussent-elles égales en nombre, ne sont pas toutes de la même nature; il en est d'un caractère plus odieux et qui révèlent une malice et une dépravation plus profonde. Enfin, les circonstances qui varient presque à l'infini viennent plaider pour ou contre le coupable. La culpabilité est toujours en raison directe de la liberté. Rien de plus évident. Que la liberté soit totalement anéantie, la culpabilité disparaît. Que la liberté soit seulement diminuée, la culpabilité diminue dans la même proportion. Or, est-ce que tous les hommes possèdent le libre arbitre au même degré? Est-ce que tous sont également maîtres de leurs impressions, de leurs actes et de leurs paroles? Est-ce que tous éprouvent, dans les mêmes circonstances, en présence des mêmes objets, les mêmes attraits ou les mêmes répulsions? Dieu, qui sonde les reins et les cœurs, peut seul apprécier, avec une exactitude parfaite, ce qui se passe au fond des consciences. Toutefois, si courte que soit notre vue, nous pouvons, sans présomption aucune, affirmer que plusieurs causes influent, en sens contraire, sur les mouvements de la volonté humaine. Ne faut-il pas tenir compte ici du tempérament, de l'éducation, du milieu, des préjugés, des travers d'esprit, de la vivacité de l'âge, de la fougue des passions? C'est ce que fait Dieu. On n'en peut douter. Dieu n'est pas un tyran aveugle qui enveloppe pêle-mêle, sans aucun discernement, dans un même anathème, tous ceux qui ont le malheur de lui déplaire. Il y a donc, comme l'a dit le Concile de Florence, graduation de peines pour les damnés.

N'allez pas croire, cependant, que l'enfer, même dans ce qu'il a de plus mitigé, soit une condition supportable. Une souffrance, quelque réduite qu'on suppose son intensité, est toujours chose affreuse, dès lors qu'elle doit être éternelle. N'allons donc pas imprudemment nous rassurer. Tremblons plutôt. D'ailleurs, s'il est permis de croire qu'il y a dans l'enfer certains adoucissements relatifs, ces adoucissements seraient-ils pour nous? Il y a lieu d'en douter. Pourquoi? Parce que nous avons reçu, et parce que nous avons constamment entre les mains, des trésors spirituels, des moyens de salut que beaucoup d'autres ne reçurent et ne connurent jamais.

Voyez, par exemple, ces hommes qui ont eu le malheur de naître et de grandir au milieu des folies et des corruptions d'une société païenne; voyez, même dans nos contrées, ceux qu'on a si justement appelés les sauvages de la civilisation. Dès leur entrée dans la vie, ils se trouvent, sans le savoir et sans le

vouloir, comme plongés dans une atmosphère corrompue. Là, quels discours et quels exemples! Esclaves de sens abrutis et grossiers, ils végètent plutôt qu'ils ne vivent. Que savent-ils de leur principe et de leur fin ? Presque rien. Chez eux, le cœur n'a connu que des instincts ; le sens moral, au lieu de recevoir une noble culture, a été comme fatalement déprimé.

Mais, qui parmi vous est réduit à un si lamentable état? Non, vous n'êtes ni dans cette abjection, ni dans cette honteuse ignorance. Ah! disons au contraire que Dieu a daigné, en notre faveur, opérer des prodiges. A quel foyer lumineux et pur il plaça notre berceau ! De quelles tendres sollicitudes il entoura nos jeunes années ! Le flambeau de la foi guida nos premiers pas. Notre esprit, à peine ouvert, fut suavement initié aux grands et doux mystères de l'Évangile. On essaya, dès lors, de nous faire comprendre et l'excellence de notre origine, et la dignité de notre nature, et la sublimité du but auquel nous devons aspirer. Le Sauveur Jésus, dont on nous racontait le dévoûment et l'amour, apparut en quelque sorte lui-même à nos regards éblouis, et, avec cet ineffable accent qu'on ne doit jamais oublier, il nous dit : — Mon fils, écoute bien! Je suis la vérité, c'est moi qu'il faut croire ; je suis la voie, c'est moi qu'il faut suivre. — Et depuis ce jour-là, il ne s'est pas éloigné. Le voici sans cesse debout à nos côtés, comme père, comme pasteur et comme victime. Comme père, il tient toujours les bras largement ouverts pour recevoir le prodigue, objet de tant de vœux et de soupirs ; comme pasteur, il court, sans se lasser jamais, après la brebis perdue, et dès qu'il la découvre, épuisée de fatigues, meurtrie et blessée de mille manières, il la soulève avec précaution, de ses deux mains, la met doucement sur ses épaules et la rapporte avec allégresse au bercail ; comme victime, il s'imole à chaque instant et partout. Son sang, répandu sur la croix pour le rachat du monde, est devenu ce calice délicieux et inépuisable où nos âmes peuvent boire à longs traits le salut et l'immortalité. Et si nous méprisons de pareils bienfaits, si nous restons insensibles et froids en présence d'un tel foyer d'amour, si nous ne voulons céder ni aux avances, ni aux poursuites de cette miséricorde infinie, si notre cœur s'endurcit, au lieu de se convertir, que faisons-nous? Nous amassons inévitablement sur nos têtes des flots vengeurs qui nous engloutiront au jour de la colère : *An divitias bonitatis ejus, et patientiæ et longanimitatis contemnis ? Secundum duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram in die iræ*[1].

Malheur à toi, Corozaïm ! malheur à toi, Bethsaïde ! car si les merveilles accomplies sous vos yeux s'étaient accomplies

1. Rom., II, 4-5.

devant Tyr et Sidon, ces cités auraient fait pénitence sous le cilice et la cendre; et voilà pourquoi, je vous le dis, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées avec moins de rigueur que vous : *Verumtamen dico vobis : Tyro et Sidoni remissius erit in die judicii, quam vobis*[1].

Et toi, Capharnaüm, n'élevais-tu pas jusqu'au ciel ton front superbe? Tu descendras jusqu'aux enfers, car si Sodome, la ville infâme, eût vu les prodiges que tu as vus toi-même, elle serait peut-être encore debout. Quoi qu'il en soit, je te le déclare, au jour du jugement, elle sera traitée moins sévèrement que toi : *Verumtamen dico vobis, quia terræ Sodomorum remissius erit in die judicii, quam vobis*[2].

Quelles paroles et quelles menaces! C'est Jésus-Christ lui-même qui les a prononcées; il les adresse à tous ceux qui opposent une résistance opiniâtre à sa lumière et à sa grâce. Oui, malheur surtout au chrétien qui oublie ses promesses, viole ses serments, méconnaît ses grandeurs surnaturelles, et profane, en sa personne, les dons divins! Malheur au chrétien qui foule aux pieds le prix de sa rédemption et qui, de son cœur, autrefois temple de l'Esprit Saint, a fait un temple d'abominables idoles! *Quanto magis putatis deteriora mereri supplicia, qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit, in quo sanctificatus est, et spiritui gratiæ contumeliam fecerit*[3].

Écoutez encore, écoutez ce que le Psalmiste prophétise à cet homme sacrilége et rebelle: « Il n'a pas voulu la bénédiction, elle s'éloignera de lui; il a aimé la malédiction, elle viendra sur lui: et, une fois venue, elle ne se retirera pas; elle restera comme une ceinture autour de ses reins, comme une tunique empoisonnée sur ses membres; elle pénétrera comme l'huile, dans la moelle de ses os: » *Et dilexit maledictionem, et veniet ei; et noluit benedictionem, et elongabitur ab eo; et induit maledictionem sicut vestimentum, et sicut oleum, in ossibus ejus, et sicut zonam qua semper præcingitur*[4].

Malédiction effroyable, qui n'est pas seulement celle d'un père chassant de son foyer un fils dénaturé, ou celle d'un prince bannissant de ses États un sujet en perpétuelle révolte. C'est la malédiction de Dieu, d'un Dieu insulté dans tous ses attributs, insulté jusque dans les plus touchantes manifestations de son amour. « Or, » dit Bossuet, « rien de plus furieux qu'un amour méprisé et outragé. Il est juste que Dieu mesure sa colère à ses bontés et à nos ingratitudes... Il ne faut pas s'imaginer que les grâces périssent; les grâces que nous

1. Matth., XI, 22. — 2. Matth., XI, 24. — 3. Hebr., X, 29. — 4. Ps. CVIII, 18, 19.

rejetons, Dieu les rappelle à lui-même. Dieu les ramasse en son sein, où sa justice les change en traits pénétrants dont les ingrats seront percés ! Ils connaîtront, les misérables, ce que c'est que d'abuser des bontés d'un Dieu, de forcer son inclination bienfaisante, de le contraindre à devenir cruel et inexorable, lui qui ne voulait être que libéral et bienfaisant. Dieu ne cessera de les frapper de cette main souveraine et victorieuse, dont ils ont injurieusement refusé les dons, et ses coups, redoublés sans fin, leur seront d'éternels reproches de ses grâces méprisées. Ainsi, toujours vivants et toujours mourants, immortels pour leurs peines, trop forts pour mourir, trop faibles pour supporter, ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs; et, poussant, parmi des blasphèmes exécrables, mille plaintes désespérées, ils porteront à jamais le poids infini de tous les sacrements profanés, de toutes les grâces rejetées, non moins accablés des miséricordes de Dieu que de l'excès intolérable de ses vengeances. O justice! O justice! O justice ! il faut adorer tes saintes et inexorables rigueurs. A force de pardonner, Dieu en vient enfin, en quelque façon, à ne pouvoir plus pardonner, et il faut que sa justice s'accomplisse. De là cet horrible grincement de dents et ce pleur éternel : » *Ibi erit fletus et stridor dentium*[1].

Vous demandez, peut-être, en quelle région, en quel lieu sont infligés de pareils supplices ? Sans nous livrer ici à de vaines et curieuses recherches, disons simplement que ce lieu, en un certain sens, n'est pas loin de nous. L'enfer n'est pas un pays perdu au delà des fleuves, des montagnes et des océans. Non, non, ne jetez pas si loin vos regards inquiets : vous êtes sur ses limites et à sa frontière. Entre lui et vous, si vous êtes dans le mal, il n'y a qu'un point presque imperceptible; il n'y a que cette vapeur légère qui se nomme la vie et que le moindre souffle dissipe en un clin d'œil. Ah! si le pécheur consentait à sortir de ce tourbillon ténébreux qui l'aveugle et l'emporte; s'il pouvait se mettre quelques heures seulement à l'écart, en face de lui-même; s'il pouvait écouter, il entendrait déjà, dans les solitudes de sa conscience bouleversée et de son âme dévastée, rugir le désespoir ; s'il pouvait attentivement regarder, il apercevrait déjà, comme se projetant sur toutes ses joies coupables, la lueur sinistre des flammes qui approchent et qui bientôt vont le saisir et le dévorer! Le malheur est que trop souvent on écarte comme importun le souvenir de ces grandes vérités. Combien, cependant, il serait sage d'y ramener fréquemment et d'y fixer fortement son esprit!

1. Luc., XIII, 28.

III. — Prenons l'homme tel qu'il est, dans la réalité de sa nature amoindrie et déchue. Combien, même chez les meilleurs, la volonté est mobile et chancelante ! Suffit-il de lui montrer le droit chemin pour qu'elle le suive aussitôt ? Il s'en faut bien. Les plus belles théories sur la beauté du devoir ne la touchent que médiocrement. Sa mollesse a besoin d'être excitée et soutenue par des motifs d'un ordre moins élevé, sans doute, mais nécessaires, puisque ce sont pratiquement les seuls efficaces. S'imaginer que le cœur humain est généralement capable de se porter au bien par le pur amour du bien, c'est une illusion, c'est une chimère que vient démentir trop souvent l'expérience.

« La crainte habituelle des châtiments de Dieu, » disait Bayle lui-même, « est une source de bonnes œuvres. C'est un des plus grands ressorts de la conduite des hommes. Elle les contraint de faire cent choses pénibles et de s'abstenir de ce qui leur est le plus agréable. Ceux qui approfondissent la chose croient que la véritable et principale force de la religion, par rapport à la pratique de la vertu, consiste à être persuadé de l'éternité des peines et des récompenses. »

« L'idée d'un lieu de récompense, » ajoute Montesquieu, « emporte nécessairement l'idée d'un lieu de peines, et quand on espère l'un, sans craindre l'autre, les lois n'ont plus de force. »

Voulez-vous d'autres témoignages, empruntés même au paganisme ? Polybe, historien philosophe, reproche, comme un défaut politique, aux magistrats de son époque, de laisser s'affaiblir « dans le peuple la croyance aux châtiments futurs ». « De là vient la corruption générale des mœurs dans la Grèce et le peu d'égards que l'on a pour la foi des promesses et la sainteté des serments. »

Écoutez encore Juvénal qui, dans l'une de ses plus véhémentes satires, s'écrie : « Voulez-vous savoir pourquoi la licence et la débauche sont portées aujourd'hui à un excès si honteux ? C'est que, parmi nous, si vous exceptez les enfants, il n'y a peut-être pas un seul citoyen qui croie aux châtiments de la vie future et au jugement sévère qu'il doit subir après la mort ! »

Or, ne l'oublions pas : les mêmes causes produisent invariablement les mêmes effets. Dès que le scepticisme religieux vient à prévaloir au sein d'un peuple, dès que les dogmes les plus essentiels, et en particulier le dogme de l'enfer, sont mis en doute ; quand on néglige de faire pénétrer dans l'âme encore tendre et docile de l'enfant, ces fortes et fondamentales vérités ; quand une génération grandit sous l'empire énervant de la

mollesse et de l'indifférence ; quand on n'a plus que les flasques et flottantes maximes de la morale indépendante pour élever, guider, soutenir et retenir l'homme, on peut dire, hélas ! que tout frein est brisé, que toute digue est rompue ; les instincts, affranchis de tout joug sérieux, se précipitent ardemment à la poursuite des objets qu'ils convoitent ; c'est le déchaînement de toutes les cupidités ; c'est le mépris de tous les droits et l'oubli de tous les devoirs ; la terre est couverte d'iniquités ; le péril est partout, la sécurité, nulle part : *Corrupti sunt, et abominabiles facti sunt in studiis suis : non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. Quorum os maledictione et amaritudine plenum est ; veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem ; contritio et infelicitas in viis eorum : non est timor Dei ante oculos eorum*[1].

Pour guérir de pareilles plaies, pour prévenir de si grands maux, il n'y a qu'un seul remède, il n'y a qu'un seul moyen : la netteté et la fermeté des convictions, le souvenir des fins dernières, la pensée fréquente de l'éternité. Oui, dans l'intérêt public, comme dans l'intérêt de chacune de nos âmes, il faudrait qu'il y eût une voix, éclatante comme le tonnerre, retentissante comme la trompette du jugement dernier, une voix capable de dominer et les bruits de la terre et les folles joies du monde, une voix infatigable et qui, sans relâche, pût crier jour et nuit, partout et à tous : — Pensez, pensez à l'éternité !

Voyageurs qui passez sur cette terre, où allez-vous ? Au néant ? Ne le croyez pas. La vie est un foyer qui, une fois allumé, ne s'éteindra jamais. Le souffle qui l'anime est un souffle immortel. Voyageurs, où allez-vous ? Vers des régions inconnues où, passant de sphères en sphères, par une série d'existences successives, il vous serait loisible de porter un ironique défi à cette justice divine qui, perpétuellement, vous poursuivrait, sans jamais pouvoir vous atteindre ? Non, ne le croyez pas. Cette hypothèse, imaginée par d'anciens philosophes, ressuscitée par quelques rêveurs de nos jours, ne sera jamais qu'une hypothèse gratuite, dangereuse et absurde. Écoutez plutôt la calme et droite raison qui, d'accord avec l'Esprit Saint, vous dit : Au terme de la carrière qui s'abrège pour nous à chaque pas, se trouve certainement, se trouve inévitablement l'éternité ! *Ibit homo in domum æternitatis suæ*[2].

Hommes cupides et avares, adorateurs du veau d'or, songez-y : vous n'emporterez pas la moindre parcelle de vos biens au delà des limites qui séparent le temps de l'éternité !

Hommes sensuels et licencieux, qui ne rêvez que jeux, théâtres, festins et plaisirs, songez-y : tous ces brillants et

1. Ps. XIII, 1-3. — 2. Eccle., XII, 5.

légers fantômes vont bientôt s'évanouir devant la formidable apparition de la mort et de l'éternité !

Hommes légers et moqueurs qui, le sourire aux lèvres, vous faites comme un jeu de semer autour de vous la corruption et le scandale, songez-y : toutes ces âmes flétries et perdues vous attendent, en criant vengeance, sur le seuil de l'éternité !

Hommes dévorés d'ambition et dont la vie se consume à la recherche des honneurs et des dignités, songez-y : ces dignités et ces honneurs, et ces titres pompeux, et ces décorations étincelantes, ne vous donneront aucun privilége et ne vous seront d'aucun secours en face de l'éternité !

Hommes impies et sacriléges qui, par vos blasphèmes et vos audacieuses négations, ne craignez pas d'outrager Dieu lui-même, songez-y : ce Dieu n'en demeure pas moins ce qu'il est, et bientôt vous l'apercevrez sur son trône, que rien n'ébranle, au milieu des foudres et des éclairs, dans l'éternité ! *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*

IV. — Et qu'est-ce donc que cette éternité? Impossible de la concevoir parfaitement ici-bas. Rien de ce que nous avons sous les yeux ne peut nous en donner une juste idée. Le temps s'écoule comme un torrent rapide. L'éternité est le roc au pied duquel tout passe, et qui reste immobile. Le temps se mesure, se compte, se divise ; il a ses années, ses jours et ses heures. Nous possédons des mécanismes ingénieux qui marquent et qui sonnent la dernière minute de chaque heure, la dernière heure de chaque jour, le dernier jour de chaque année. Rien ne peut indiquer la marche de l'éternité par la raison bien simple que l'éternité n'avance pas. Là, ni point de départ, ni point d'arrivée ; là, on ne connaît ni passé, ni futur. Ne demandez pas ce qui arrivera demain : là, il n'y a pas de lendemain.

Voici des siècles et des siècles qui viennent s'ajouter à des millions de siècles ; cette série, si longue qu'elle soit, a un commencement comme elle a un terme : ce n'est donc pas l'éternité !

Supposez qu'à une époque quelconque, le vaste bassin des mers soit entièrement desséché. Debout sur ces rivages que ne baigne plus aucun flot, vous contemplez ce spectacle, et vous apprenez que ce desséchement s'est opéré, à la longue, d'une façon très lente. Ces grandes eaux ne diminuaient que d'une quantité imperceptible, chaque année, et vous vous écriez : — « Dieu ! que de temps il a fallu, avant de voir la dernière goutte disparaître ! — Oui, mais c'est encore le temps. Ce n'est donc pas l'éternité.

Une montagne gigantesque se dresse devant vous ! Autrefois

elle n'existait pas. Elle s'est formée peu à peu. Tout d'abord, ce n'était qu'un grain de sable; après dix mille ans, un second grain de sable est venu s'ajouter au premier; puis, après la même période de temps, un troisième; et ainsi de suite. Combien a duré cette formation? Peut-être, à l'aide du calcul, pourrez-vous le savoir. Vous trouverez un chiffre fabuleux, mais au résultat vous n'obtiendrez pas l'éternité.

Éternité! Sphère sans bornes, dont le centre est partout, la circonférence, nulle part.

On passe du temps à l'éternité; de l'éternité, on ne revient pas au temps.

Éternité! État fixe, immuable! Dès qu'on y aborde, tout mouvement cesse. La liberté, force capricieuse qui allait tantôt à droite, tantôt à gauche, s'arrête tout à coup. Plus de changement, plus de retour, plus de conversion possible. Ce que l'homme veut alors, il le voudra toujours. Ce qu'il déteste alors, il le détestera toujours; ce qu'il sera alors, il le sera toujours. L'arbre demeure du côté où il tombe: *Si ceciderit lignum ad austrum, aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit*[1].

Ainsi, mon Dieu! cet être que je possède, je le possèderai toujours; et s'il est malheureux, il le sera toujours!

Cette vie dont j'ai pleine conscience se fera sentir toujours et si elle devient, à un moment, la vie d'un réprouvé, elle le sera toujours!

Cette existence, qui a commencé il y a trente ou quarante ans, n'aura jamais de fin, et si elle est pour moi un supplice, je ne pourrai jamais m'en débarrasser? Non, jamais. Toujours souffrir! Toujours crier et se lamenter en vain comme le mauvais riche: *Crucior in hac flamma*[2]. N'avoir d'autre réponse à ces cris déchirants que l'écho sinistre de la voûte embrasée, et ne voir et n'entendre que ce mot: Éternité! Éternité! Qui ne frémit à une telle pensée? Quelle épouvante dans l'âme qui entrevoit, même comme simplement possible, un pareil sort! A combien ce sort est-il réservé? C'est le secret de Dieu, mais souvenez-vous de ce qui est écrit dans l'Évangile: Large est la porte et spacieuse est la voie qui conduit à la perdition, et nombreux sont ceux qui suivent cette voie et qui entrent par cette porte: *Lata porta, et spatiosa via est, quœ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam*[3]. D'ailleurs, quand il n'y aurait qu'un seul damné sur cent mille hommes, chacun ne devrait-il pas trembler pour soi?

Soyez donc, nous vous en conjurons, soyez prudents. Prêtez l'oreille, tandis que vous le pouvez encore, aux leçons de la

1. Eccle., XI, 3. — 2. Luc., XVI, 24. — 3. Matth., VII, 13.

vraie sagesse. Quand il est question de votre âme et de son avenir, suivez au moins les règles de conduite que vous savez si bien suivre dès qu'il s'agit de vos intérêts temporels. Un homme grave vient vous dire : Faites attention ! si vous commettez tel acte, si vous cédez à tel attrait, si vous n'évitez telle occasion, vous allez perdre votre fortune, votre santé, votre honneur ; demain, vous serez réduits à la dernière indigence ; une lèpre incurable enveloppera hideusement votre corps, des pieds à la tête ; vous serez en outre flétris dans l'opinion publique. — En présence de ces avertissements et de ces menaces, que feriez-vous ? Sans doute, vous ne seriez ni assez aveugles, ni assez emportés pour n'en tenir aucun compte. En ce moment, c'est au nom de Dieu, c'est au nom de Jésus-Christ, c'est au nom de l'Église, que nous venons vous dire : — Prenez garde ! Si vos œuvres sont mauvaises, si votre vie n'est qu'un tissu de crimes ; si rien ne vous touche plus ; si le remords lui-même s'émousse ; si la Croix du Sauveur et le sang qui l'arrose vous laissent indifférents; si, cette année encore, les fêtes pascales passent sans opérer aucun changement dans vos mœurs ; et si la mort vient à vous saisir en ces déplorables dispositions, quel est votre espoir ? « Aveugle, ou allez-vous ? Quelle malheureuse route prenez-vous ? Hélas ! hélas ! revenez, pendant que vous voyez encore le chemin. Il avance ! Ah ! quel labyrinthe, et combien de fallacieux et inévitables détours va-t-il rencontrer ! Il est perdu : je ne le vois plus ; il ne se connaît plus lui-même, et ne sait où il est : il marche pourtant toujours, entraîné par une espèce de fatalité malheureuse, et poussé par des passions qu'il a rendues indomptables. Il faut qu'il avance. Quel abîme lui est réservé ? Quel précipice l'attend ? De quelle bête sera-t-il la proie ? Sans secours, sans guide, que deviendra-t-il ? Hélas ! hélas ! C'est tout ce qu'on en peut dire. C'est par des cris, c'est par des gémissements et par des larmes, et non point par des paroles, qu'il faut déplorer cet état ! — Étrange état, en effet ; on va, car il faut aller, et notre âme ne peut pas demeurer sans mouvement ; on va donc et on ne sait où l'on va ; on croit aller à la gloire, au plaisir, à la vie, au bonheur ; on va à la perdition et à la mort[1]. »

Y aurait-il parmi nous, mon Dieu ! quelques-uns de ces hommes assez désespérés pour s'en aller ainsi, à l'aventure, les yeux obstinément fermés, vers ce gouffre effroyable et toujours béant, où s'engloutissent sans cesse de nouvelles victimes qui ne reviennent jamais ?

Dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque termino[2].

1. *XVII° Méd. sur l'Évangile.* — 2. Is., V, 14.

Quelle horreur et quel sujet d'épouvante ! Cette seule pensée ne devrait-t-elle pas faire pénétrer une salutaire terreur jusqu'à la moelle de vos os ? Est-ce que vous ne croyez plus à la divine parole ? Est-ce que vous ne croyez plus à l'Église ? Et si vous y croyez, pourquoi donc hésiter ? Pourquoi ne pas rompre vos habitudes coupables ? Pourquoi ne pas réparer vos torts ? Pourquoi ne pas verser des larmes sur votre triste passé ? Pourquoi ne pas commencer une vie nouvelle, toute de pénitence et d'expiation ? Est-il donc trop tôt ? Savez-vous si, demain, il ne sera pas trop tard ? Pourquoi tant et de si longs délais ? Pourquoi ces inconséquences qui désolent le bon sens, qui consternent la foi et qui peuvent avoir des suites irréparables ? — Oh ! de grâce, ayez pitié de vous-mêmes ; ayez pitié de vos âmes ; ne les perdez pas par votre faute ; ne les condamnez pas à cette effroyable nécessité de maudire une existence qu'elles n'avaient reçue que pour mériter le parfait bonheur.

Puisque la nuit où l'on ne peut plus rien faire n'a pas encore étendu définitivement ses ombres désolées sur vous ; puisque l'on vous permet encore d'agir, de travailler, de faire votre choix, choisissez donc la vie et non pas la mort ; choisissez la lumière et non pas les ténèbres ; choisissez l'honneur et non pas l'opprobre ; choisissez le torrent de délices et non pas l'océan de flammes ; choisissez les chants d'allégresse avec les anges et non pas les cris furieux d'un désespoir sans remède ; choisissez la société des Saints et non celle des damnés ; fils de Dieu, montez, montez courageusement au ciel et ne vous laissez pas mollement glisser sur les pentes fatales qui aboutissent à l'enfer.

LA PRIÈRE[1]

Notre Saint-Père le pape Léon XIII, dans chacun des actes de son pontificat, prend soin de nous recommander le devoir de la prière, et il le fait avec une insistance qui s'explique par les nécessités du temps présent et par l'obligation particulière qu'elles nous imposent de nous mettre sous la protection de Dieu.

Il n'est pas une des encycliques du souverain Pontife, pas une de ses allocutions, pas une de ses lettres, qui ne contienne une exhortation pressante à la prière. Non content d'exhorter,

1. Pastorale de Monseigneur Foulon, archevêque de Besançon.

d'inviter, de presser, de supplier même, le Pape, entrant dans le détail de ce devoir, règle le temps et la durée de la prière, en détermine les intentions, en ordonne les formules, ainsi qu'il le faisait naguère pour la récitation du saint rosaire et pour les prières que le prêtre doit faire tous les jours avec les fidèles en descendant du saint autel après la célébration du saint sacrifice de la messe. Le Pape ramène tout à ce point principal, si bien que ceux de ses actes qui ne se proposent pas directement ce but y aboutissent en définitive. Ainsi, selon la remarque d'un grand évêque[1], « le Pontife romain, lors même qu'il ne manie plus aucun des ressorts matériels qui impriment le mouvement aux affaires d'ici-bas, exerce toujours la plus énergique action sur les événements de la terre : car c'est la prière des chrétiens qui gouverne le monde, et la prière obéit aux inspirations du vicaire de Jésus-Christ. » Ainsi, le Pape remplit ici-bas et remplira jusqu'à la fin des siècles la fonction du Pontife éternel dont il est le vicaire sur la terre, et qui, selon la parole de S. Paul, est toujours vivant afin de prier pour nous, et aussi afin d'exhorter les chrétiens à prier avec lui : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*[2].

Averti par la sollicitude du Père commun des pasteurs et des fidèles, il nous a paru utile de vous rappeler le grand devoir de la prière, surtout en ce moment où Dieu nous démontre, par tant d'exemples, que c'est en lui seul qu'il faut espérer, et au début de cette sainte Quarantaine qui est, à proprement parler, le temps de la prière.

I. — La première vérité dont on doit être convaincu quand on parle de la prière, c'est qu'elle nous est absolument nécessaire, puisque, d'une part, Dieu ne nous doit rien, que, de l'autre, nous avons besoin de tout, et qu'enfin c'est à Dieu seul que nous pouvons efficacement recourir pour obtenir ce qui nous manque, car, ni par nos semblables, ni par nous-mêmes, nous ne sommes capables de nous le procurer.

Absolument dépendants dans l'ordre naturel où nous ne sommes, en réalité, les maîtres de rien, nous le sommes encore plus dans l'ordre surnaturel où nous manquons véritablement de tout.

A moins de nier la providence de Dieu, et même Dieu et son existence, car, si l'on veut être conséquent, il faudrait aller jusque-là quand on ne reconnaît pas la nécessité de la prière, à moins de se regarder comme le centre de tout et comme assez puissant pour se suffire à soi-même ; à moins de tomber dans cet excès d'affirmer que nous, qui avons si souvent besoin de

1. Son Éminence le cardinal Pie. — 2. Hebr., VII, 25.

prier nos semblables et qui sommes dépendants de leur assistance, nous pouvons nous passer du secours de Dieu; à moins, dis-je, de tomber dans ces erreurs radicales, il nous est impossible de ne pas convenir que la prière est une impérieuse nécessité pour l'homme. Cette nécessité, elle a été comprise dans tous les temps, elle est une de ces vérités primordiales qui forment, pour ainsi dire, le fond de la conscience humaine chez tous les peuples, dans tous les pays, et que la raison seule suffit à établir.

Avant toute croyance à une religion révélée, la croyance à la nécessité de la prière s'est exprimée par les rites de toutes les fausses religions qui ne sont, à proprement parler, que des rites de prières, si bien que l'on ne saurait les concevoir et qu'elles n'auraient pas subsisté si elles n'avaient pas eu la prière pour fondement et pour pratique essentielle.

Il faut que cette conviction soit bien gravée dans le cœur de l'homme, pour que la prière n'ait jamais cessé dans l'humanité. Tant de supplications, tant de sacrifices, tant de soupirs et d'élans provoqués par la douleur, par la crainte, par l'espérance, par la reconnaissance, et tout cela, depuis que le monde existe, ne peut être une folie dont le genre humain persévèrerait à être saisi et dont se rirait un Dieu indifférent et cruel. Il y a un Dieu; il y a une Providence; il y a, dans l'humanité, des misères et des faiblesses: Dieu seul est capable de nous venir efficacement en aide: il faut nier toutes ces vérités, si l'on ne reconnaît pas la nécessité de la prière.

Pour se dispenser de prier, il faudrait que nous eussions le droit d'être assistés de Dieu sans avoir besoin de lui rien demander, ou bien que nous pussions nous prévaloir d'un mérite personnel pour revendiquer son secours comme une dette; la prière alors ne serait qu'une sommation à l'image de celles que l'on fait à un débiteur qui ne se presse pas de s'acquitter.

Mais qui donc pourrait se prévaloir ici d'un droit ou d'un mérite? Nul homme, dit S. Thomas, ni juste, ni pécheur, n'a droit d'espérer en Dieu, qu'autant qu'il le prie; c'est que Dieu, qui ne nous doit rien par justice, ne s'est engagé vis-à-vis de nous au titre de sa miséricorde, que sous la condition de la prière. Dieu peut donc, sans cesser d'être miséricordieux, ne nous rien accorder quand nous ne le prions pas.

Il y a plus: quoique, dans le cours ordinaire du gouvernement de sa providence, Dieu fasse, comme le dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, luire son soleil sur les bons comme sur les méchants et qu'il verse ses pluies sur les justes comme sur les injustes; quoiqu'il n'ait pas attaché nécessairement la

prospérité temporelle aux efforts de la prière, puisqu'il y a ici-bas un grand nombre d'hommes qui ne prient pas et auxquels cependant il abandonne le monde et ses richesses, tandis que beaucoup d'autres qui le prient vivent et meurent dans la pauvreté; malgré cette vérité d'expérience, il est certain que nous avons le devoir de prier pour obtenir les grâces, même de l'ordre temporel. Sans doute, c'est avant tout dans l'ordre des biens surnaturels que la prière doit opérer; Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'a dit: « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice: *Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus;* » il est vrai aussi qu'en ajoutant ces autres paroles: « Tout le reste vous sera donné par surcroît: *Hæc omnia adjicientur vobis* [1] », notre divin Sauveur semble insinuer que les biens d'ici-bas, c'est-à-dire « tout le reste, » ont si peu de valeur aux yeux de Dieu, qu'il semble les donner sans regarder sur qui ils tombent, et qu'en conséquence il n'est guère besoin de les lui demander. Mais Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la suite de son discours et pour expliquer complètement sa doctrine, nous fait un commandement exprès de demander à Dieu même les biens de l'ordre temporel, puisque, dans l'Oraison dominicale, il veut que nous implorions de lui notre pain de chaque jour: *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.* C'est qu'il y a, dans la vie humaine, des besoins et des sujets de douleur dont l'homme aura toujours à souffrir et qu'il dépend de Dieu seul de supprimer; c'est que Dieu, qui est le maître de la vie et de la mort, tient à ce que l'homme reconnaisse l'absolue dépendance où il est de son Créateur; voilà pourquoi il attache à la prière de l'homme le pouvoir d'adoucir les conditions de son existence sur la terre. Sans doute, dit S. Thomas, Dieu a décidé de toute éternité l'ensemble et les détails de son gouvernement ici-bas; sans doute, il a établi des lois invariables auxquelles il a soumis l'universalité des êtres; sans doute, il a mesuré de toute éternité à chacun des hommes sa part de joies ou de douleurs, d'épreuves ou de consolations; mais il a prévu en même temps que l'accomplissement d'un grand nombre de ces lois dépendrait de la libre disposition de l'homme, et que la prière serait capable de modifier ses desseins: car, ajoute S. Thomas, « Nous ne prions pas pour changer l'ordre divin, mais pour obtenir ce dont l'accomplissement est attaché à la prière [2] ». Le saint docteur explique ailleurs cette doctrine par une comparaison saisissante de justesse: « Prétendre, » dit-il, « qu'il est inutile de prier sous prétexte qu'on chercherait ainsi à détruire l'ordre immuable de la Providence, c'est dire

1. Matth., VI, 33. — 2. *Summ. theol.*, secunda secundæ, quæst. LXXXIII, art. II.

qu'il ne faudrait pas marcher pour aller d'un lieu à un autre, ni manger pour vivre, puisqu'il est décidé de toute éternité si nous devons vivre ou mourir; or, raisonner ainsi serait le comble de la folie [1].

Notre-Seigneur Jésus-Christ, énumérant, dans le saint Évangile, les calamités qui doivent fondre sur la terre pendant les jours qui précèderont le dernier jour du monde, nous assure que ces épreuves seront abrégées en considération des élus, c'est-à-dire de ceux qui prient ici-bas ou de ceux qui, déjà établis dans la gloire du ciel, intercèdent pour nous auprès de Dieu. La prière peut donc exercer son influence sur la manière dont s'accomplissent les desseins de Dieu sur ses créatures.

Il y a plus : s'il est vrai que les terribles manifestations de la justice de Dieu à la fin du monde doivent être abrégées en faveur de la prière des élus, cette même prière a eu le pouvoir de hâter l'heure où devait s'accomplir la plus grande des œuvres de Dieu, l'Incarnation de son divin Fils. Le temps déterminé pour l'avènement de ce grand mystère n'était pas si absolument fixé dans les conseils de l'Éternité, qu'il n'ait pas été tenu compte des soupirs et des vœux ardents des justes de l'ancienne Loi. J'entends la voix de ces justes à travers les âges : « O cieux, laissez tomber votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste comme une pluie salutaire ! *Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant Justum* [2]. » J'entends le prophète Daniel, exilé sur la terre étrangère et soupirant après le Messie promis, mériter, à force de soupirs et de larmes, que Dieu lui envoie son ange pour lui annoncer qu'il consent à avancer la date de la rédemption du monde. « Dès le début de votre prière, » lui dit l'ange Gabriel : « *Ab exordio precum tuarum;* et parce que vous êtes un homme de désirs : *Quia vir desideriorum tu es*, j'ai reçu l'ordre de Dieu de vous apporter la nouvelle que voici : c'est que le temps a été réduit à soixante-dix semaines en faveur de votre peuple et de la ville sainte : *Septuaginta hebdomades abbreviatæ sunt super populum tuum, et super urbem sanctam tuam* [3]. »

Et qui nous dit que les prières de la très sainte Vierge, choisie de toute éternité pour devenir la mère de Dieu fait homme, n'ont pas eu aussi pour effet d'attirer plus promptement sur la terre le Fils de Dieu, qui devait y descendre pour nous racheter ? « Marie, » a dit un pieux auteur, « voyant les ravages du péché dans le monde, souhaitait ardemment la venue du Messie. Elle l'attendait avec tant d'impatience, qu'enfin Dieu, touché par ses prières, prévint le temps où il devait l'envoyer, et, en sa considération, le Verbe de Dieu avança sa venue sur la terre [4]. »

1. *Cont. gent.*, l. III, cap. XLVI. — 2. Is., XLV, 8. — 3. Dan., IX, 24. — 4. Olier, passim.

La prière ayant eu cette influence décisive sur l'accomplissement du plus grand des desseins de Dieu, quelle puissance ne doit-elle pas avoir, quand il s'agit, je ne dis plus de la décision de l'Incarnation de son divin Fils, mais de l'application à l'homme des grâces, même temporelles, que les mérites du Fils de Dieu fait homme mettent à la disposition de l'homme quand il prie ?

II. — Comme la prière a pour but de glorifier Dieu et d'obtenir de lui les grâces dont nous avons besoin, ceux qui contestent sa nécessité disent que Dieu n'a nul besoin d'être ainsi glorifié par l'homme, puisque nos louanges n'ajoutent rien à la plénitude de ses perfections. Il est vrai que nous sommes impuissants à augmenter la gloire essentielle de Dieu aussi bien qu'à la diminuer : mais, en exigeant nos prières, Dieu ne recherche pour lui-même aucun avantage, il se propose seulement notre utilité. S'il veut que, lorsque nous prions, nous commencions par lui rendre hommage, c'est qu'il est de l'essence de toute prière de débuter ainsi. Les solliciteurs d'ici-bas le savent bien, et ce n'est pas autrement que les pauvres demandent l'aumône. « Mendiants de Dieu, » comme le dit S. Augustin : *Mendici Dei ;* notre pauvreté spirituelle est tenue de s'exprimer de la même façon auprès de celui qui est seul capable de nous secourir. Aussi dans l'Oraison dominicale, type immortel de toutes les prières, avant de penser à nous-mêmes, nous formons d'abord des souhaits pour Dieu ; nous le glorifions en exprimant le vœu que son nom soit sanctifié, que son règne arrive et que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Nous qui ne pouvons rien, ni pour accroître, ni pour diminuer la gloire que Dieu possède essentiellement en lui-même, nous qui sommes aussi impuissants devant lui, que l'est un mendiant vis-à-vis du riche auquel il souhaite, dans l'espoir de ses libéralités, des biens qu'il est incapable de lui procurer, comme la santé, le bonheur, nous qui sommes dans de telles conditions, il est néanmoins dans l'ordre que nous désirions à Dieu la gloire et la puissance ; nous y sommes même tenus, comme si nous avions le pouvoir de réaliser ces choses divines par nos efforts humains.

Mais Dieu, dit-on encore, connaît nos besoins ; il sait à l'avance tout ce qui nous est nécessaire ; il est donc inutile de lui rien demander. L'Évangile avait fait cette remarque avant ceux qui s'en servent comme d'un argument contre la prière : « Votre Père céleste, » avait dit Notre-Seigneur, « sait ce qui vous manque, avant même que vous le lui demandiez[1]. »

1. Matth., VI, 32.

Et cependant Jésus-Christ dit ensuite : « Demandez, et vous recevrez. » Oui, sans doute, Dieu connaît nos besoins, mais il veut que nous les connaissions nous-mêmes. Quoi qu'il puisse y pourvoir sans nous, il tient à y être déterminé par nous. Il est maître de ses biens ; c'est donc à lui d'en disposer aux conditions qu'il lui plaît. Or, il plaît à sa bonté et à sa puissance de se laisser solliciter par l'homme. Qui donc oserait lui demander compte de cette conduite? Que si nous recherchons curieusement pourquoi Dieu, qui n'a besoin de rien, daigne cependant exprimer le besoin qu'il a de nos prières, c'est qu'il veut nous faire apprécier la valeur de ses dons par l'effort même que nous aurons fait pour les obtenir. Les choses, dit-on, ne valent que ce qu'elles coûtent ; et si nous méconnaissons trop souvent la valeur des bienfaits généraux de la Providence de Dieu, de ces bienfaits qui nous sont prodigués chaque jour d'une manière si libérale, si constante, si régulière, comme la santé, le bien-être, la fécondité de la terre, la succession des saisons, si nous oublions d'en remercier Dieu, c'est que nous n'avons pas eu la peine de les demander. Il en serait ainsi pour les biens de la grâce, si Dieu n'exigeait nos prières. A force de les recevoir sans les avoir sollicités, nous croirions y avoir des droits, et, dans ce sentiment, nous nous dispenserions de la reconnaissance. Or, Dieu ne veut pas que l'homme, qui a vis-à-vis de lui toutes les dépendances, affecte à son égard l'indépendance de cœur qui s'appelle l'ingratitude ; il veut que, déjà trop portés à nous faire le centre de tout, nous ne soyons pas encouragés dans cette disposition par la certitude de tout obtenir, sans avoir eu besoin de rien demander.

Voilà pourquoi la prière est nécessaire.

Mais qu'est-il besoin de raisonnements pour établir une vérité dont notre cœur tout seul, si nous consentons à l'interroger, nous démontre l'évidence? Ceux qui ne croient pas à la nécessité de la prière n'ont donc jamais senti, avec le vide que font dans l'âme les tristesses, les amertumes, les deuils de la vie, le besoin impérieux de se tourner vers Dieu, de même que les plantes abandonnées dans l'obscurité font effort pour se rapprocher de la lumière qui est leur vie? Ils n'ont donc pas l'expérience du peu que sont les consolations humaines et dans quelle désolation elles nous laissent, lorsqu'elles ne sont pas soutenues par les espérances d'en haut? Ils n'ont donc pas compris que, lorsque tous les appuis d'ici-bas font défaut, il ne leur reste que Dieu? Ils n'ont donc pas éprouvé ce besoin du divin qui, dans les jours sombres de la vie, sollicite les âmes, même les moins ouvertes aux pensées surnaturelles, et les incline, comme de force, à s'humilier et à prier? Pères et mères

de famille, moins accablés encore par le souci de l'existence de chaque jour, que par la sollicitude de l'avenir de vos enfants, par les craintes que vous donnent leurs maladies, leurs défauts, leurs vices, les difficultés et les périls qui les attendent dans la vie, est-ce que vous ne sentez pas le besoin de les recommander à un Père plus fort et plus puissant que vous, au Père qui est dans les cieux? Vous ne me contredirez pas lorsque je vous dirai que, si l'indifférence arrête trop souvent la prière sur vos lèvres lorsqu'il s'agit de vous seuls, la prière y est ramenée comme de force par le souvenir de vos enfants. Ah! l'homme qui souffre, l'homme qui craint et qui espère, et, pour tout dire en un mot, l'homme placé sur cette terre, qui est un lieu d'exil et une vallée de larmes, est obligé, s'il est sincère, lors même qu'il ne serait pas croyant, de convenir qu'il a un immense besoin de Dieu. Que ne doit donc pas être cette conviction pour un croyant véritable? « Un homme, » dit Bossuet, « jeté par la tempête dans une île déserte et abandonné dans cette solitude, n'a pour se consoler que ses soupirs, que ses cris, que ses larmes, que ses souvenirs d'amitié, de famille, de patrie, et ses pensées d'espérance d'être un jour arraché à ce séjour de malheur. Le chrétien est sur la terre comme un naufragé; il est abandonné dans le désert, dans la solitude, dans une patrie qui n'est pas la sienne; comme lui, il se consume par ses soupirs, ses larmes, ses souvenirs et ses espérances. Or, tout cela, c'est la prière. »

III. — Si, par la connaissance intime de notre faiblesse et par le seul instinct de la nature, nous courons de nous-mêmes aux pieds de Dieu, combien ce devoir est plus impérieux pour nous, en vertu de notre qualité de chrétiens! C'est qu'en effet le christianisme a rendu la prière plus nécessaire encore et il l'a faite plus pressante.

Sans doute, l'Ancien Testament est plein de recommandations et d'exhortations à la prière, et il en contient des formules qui, comme les psaumes et les cantiques prophétiques, sont devenus le langage de la prière publique de l'Église. Toutefois, une chose nous frappe dans le saint Évangile, c'est le soin encore plus grand, c'est la sollicitude toute particulière, c'est l'insistance avec lesquelles Notre-Seigneur Jésus-Christ nous en prescrit l'obligation. A lire les passages qui se rapportent à cette doctrine, il semble que l'homme ait eu besoin d'une nouvelle éducation pour comprendre les nouveaux devoirs qu'allaient lui imposer ses nouveaux rapports avec Dieu, depuis qu'un Dieu fait homme s'est rapproché de lui et a habité parmi nous.

Non seulement Jésus-Christ nous permet de prier, ce qui serait déjà un grand honneur pour une simple créature, mais il

nous en supplie ; il fait plus, il nous menace si nous ne prions pas. Il va même jusqu'à conclure par ce commandement formel, impérieux, absolu : « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser : *Oportet semper orare et numquam deficere*[1]. » Que les pensées de Dieu sont différentes de celles des hommes ! Nous sommes bien rarement tentés de nous plaindre, quand nos semblables ne nous demandent rien ; souvent même il nous paraît qu'ils nous rendent alors un véritable service. Que d'amitiés ici-bas ne durent que parce qu'on ne les a jamais mises à ce genre d'épreuve ! que d'intimités dont les liens se relâchent et même se rompent tout à fait lorsque l'ami devient un solliciteur ! Aussi, c'est d'après la disposition où l'on est d'obliger, d'avoir des prévenances, de rendre service, surtout de ne pas se lasser des importunités, qu'on juge les véritables sentiments du cœur vis-à-vis de ceux qu'on appelle ses amis.

Mais quel ami que Dieu, puisque, loin de se lasser de nos prières, il les appelle ; loin de se rebuter de nos importunités, il les ordonne ; loin de s'offenser de nos demandes indiscrètes, il les provoque par l'assurance qu'il nous donne de nous exaucer toujours en nous accordant, sinon la grâce spéciale pour laquelle nous le prions, au moins les grâces qui, dans ses desseins, sont les plus utiles à notre salut !

« Jusqu'ici, » dit Jésus-Christ, « vous n'avez jamais rien demandé : *Usque modo non petistis quidquam.* » « Demandez donc, et vous recevrez : *Petite, et accipietis*[2]. » Et il insiste avec une singulière abondance de mots, de comparaisons, de figures, de paraboles, afin d'affirmer encore davantage la vérité qu'il enseigne, afin de nous la faire mieux comprendre : « Cherchez, » dit-il, « et vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert ; car celui qui demande reçoit ; celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. »

Est-ce assez ? nos très chers Frères. Non, assurément, car, malgré de telles avances de la part de notre divin Sauveur, l'indifférence de l'homme pour le don de Dieu, pour la grâce, est si grande, il est si porté à se défier de la bonté de son Créateur et de son Père, que Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne nous animer à la confiance, en comparant la paternité de Dieu avec la paternité d'ici-bas. Il veut ainsi nous bien persuader que, la perfection de la bonté appartenant à Dieu, nous avons à attendre de lui tous les biens que la bonté humaine, tout imparfaite qu'elle est, ne refuse pas à ceux qui l'implorent. « Quel est celui d'entre vous, » dit-il, « qui donnerait à son fils une pierre, au moment où il lui demande du pain, ou bien un serpent,

1. Luc., XVIII, 1. — 2. Matth., VII, 7.

lorsqu'il lui demande un poisson? Si donc vous, tout mauvais que vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à plus forte raison votre Père qui est dans les cieux en donnera-t-il à ceux qui les lui demandent[1]. »

Mais, rassurés du côté de la bonté de Dieu, nous pourrions être inquiets sur sa patience et craindre que nos importunités dans la prière ne produisissent un effet tout différent de celui que nous nous proposons d'y obtenir. N'ayons pas cette crainte: Notre-Seigneur prend soin de la dissiper par une autre comparaison : « Si quelqu'un de vous, » dit-il, « a un ami, et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit, en lui disant : Mon ami, prête-moi trois pains, parce qu'un des miens vient d'arriver de voyage et que je n'ai rien à lui offrir ; si celui-là répond de l'intérieur : — Ne m'importunez pas ; ma porte est déjà fermée et mes serviteurs sont au lit comme moi ; je ne puis me lever pour vous satisfaire ; — et si l'autre persévère néanmoins à frapper à la porte, je vous le dis en vérité, quand il ne se lèverait pas pour lui en donner par la raison qu'il est son ami, il se lèvera à cause de son importunité et lui en donnera autant qu'il en a besoin[2]. »

Il semble que Jésus-Christ ait épuisé par cette image toutes ses recommandations en faveur de la prière. Il n'en est rien ; le divin Sauveur ajoute encore à cette doctrine de nouveaux traits. Non seulement il insiste, comme vous l'avez entendu, sur l'importance de la prière : il nous enseigne encore la manière dont nous devons la faire, même l'attitude qu'il y faut avoir. Il ne veut pas, par exemple, qu'on s'y répande en trop de paroles : *Orantes nolite multum loqui*[3]. S'il promet la bénédiction de sa présence à ceux qui se réunissent pour prier en son nom, il veut, pour la prière solitaire, le silence de l'intérieur de la maison ; il ordonne même de fermer la porte du lieu où l'on prie : *Intra in cubiculum tuum, et, clauso ostio, ora Patrem in abscondito*[4]. Lui-même, il s'agenouillait quand il priait son Père : *Positis genibus orabat*[5] : afin qu'à son exemple nous apprissions que cette attitude, qui est celle de l'humilité, convient surtout à ce grand acte de l'humilité qui est la prière. Si l'on se tient debout en priant, Jésus-Christ met en parallèle, dans la parabole du pharisien et du publicain, la manière différente dont ces deux hommes se comportent dans la même attitude, ainsi que la valeur différente de leur prière : orgueilleuse et arrogante chez l'un, simple et humiliée chez l'autre. Notre-Seigneur Jésus-Christ va encore plus loin ; il daigne nous enseigner la formule, le langage, les termes mêmes de la prière. Un jour, ses disciples,

1. Matth., VII, 9, 11. — 2. Luc., XI, 5-8. — 3. Matth., VI, 7. — 4. *Ibid.*, 6.
5. Luc., XXII, 41.

l'entendant parler si souvent de la prière, lui dirent : Maître, apprenez-nous à prier ; et Jésus leur répondit : Voici comment vous direz : « Notre Père qui êtes aux cieux ; » et, à la suite de cette première invocation, il leur apprend cette admirable Oraison dominicale, la règle éternelle de nos devoirs et de nos sentiments envers Dieu, et qui contient tout ce que l'homme peut et doit lui demander ; prière à la fois populaire et sublime, prière dont la courte formule est accommodée à la mesure de l'intelligence et de la mémoire de tous les hommes, même des plus ignorants ; prière que l'Église répète tous les jours au saint sacrifice, en s'autorisant, pour oser parler ainsi à Dieu, du précepte que Jésus-Christ nous en fait et de l'enseignement qu'il y a ajouté : *Præceptis salutaribus moniti et divina institutione formati*, *audemus dicere.*

Vous le voyez, le grand souci de Dieu, c'est la prière ; son grand désir, c'est qu'on le prie ; sa crainte, s'il est permis de s'exprimer ainsi, c'est que l'homme se lasse de faire violence à sa bonté, puisque cette bonté ne se lasse jamais. Et, dans ce but, il nous attire, il nous appelle, il nous invite, il nous prend, pour ainsi dire, par la main ; il suggère à notre ignorance jusqu'aux paroles que nous devons prononcer. La mère la plus tendre en fait-elle autant pour son enfant, lorsqu'elle s'incline vers sa faiblesse pour soutenir ses premiers pas et lui apprendre à balbutier ses premiers mots ? Voilà cependant ce que Dieu fait pour la prière.

IV. — Faut-il s'étonner que la prière soit si puissante sur le cœur de Dieu, puisque Dieu lui-même nous assure que tout sera donné à la prière ? Nos saints Livres nous apportent sur ce point des témoignages qui sont bien de nature à nous convaincre.

Que de prières ont été adressées à Dieu depuis que le monde existe, et qu'il est vrai que de tout temps, avant comme après l'Évangile, les hommes de prière ont été les vainqueurs du monde !

C'est la prière d'Abraham qui, implorant le pardon pour les crimes de Sodome, force Dieu, pour ainsi dire, à reculer jusqu'aux dernières limites de la miséricorde. C'est la prière de Moïse qui, étendant les bras sur la montagne pendant que les soldats d'Israël combattaient dans la plaine, fait descendre du ciel le secours qui rend Israël victorieux. C'est la prière de Josué devant laquelle s'arrête le soleil pour donner plus de temps à la bataille et plus d'éclat à la victoire. C'est la prière de David, prière si efficace et si admirablement exprimée dans les psaumes, que l'Église l'a retenue et en a fait la sienne. C'est

la prière d'Élie qui, après avoir arrêté pendant trois ans les pluies et les rosées du ciel, obtient, lorsque le peuple d'Israël a satisfait à la justice de Dieu, que la fécondité de la terre, un instant suspendue, reprenne sa première vigueur. C'est la prière d'Ézéchias qui détermine Dieu à ajouter une longue suite d'années à sa vie qui allait finir. C'est la prière des Machabées, encore plus efficace que leur courage, qui, selon la comparaison même de l'Écriture, tantôt semblable à un bouclier qui repousse les traits ennemis, tantôt à un glaive qui porte la mort dans les rangs, arrête l'invasion étrangère, la fait reculer au delà de la frontière, et mérite que Dieu, par des prodiges visibles pour l'armée d'Israël tout entière, l'assure de la victoire.

Et quelles prières que celles qui, dans le saint Évangile, ont obtenu de Notre-Seigneur Jésus-Christ tant de miracles! Quelle puissance dans la prière de la Chananéenne, dans celle du centurion, dans celle de tant d'affligés, de tant de malades, de tant de pécheurs qui se sont approchés de sa personne divine, et comme la promptitude avec laquelle ils ont été exaucés a vérifié les promesses du divin Maître, lorsqu'il affirmait devant eux que tout ce qu'on demanderait à son Père en son nom serait accordé!

Est-il besoin de suivre la prière à travers les siècles, et faut-il montrer que sa vertu n'a pas diminué dans le cours des âges? Et qu'avons-nous à envier, dans ce siècle, aux miracles opérés par la prière dans les temps qui nous ont précédés? Est-ce que, sous nos yeux, Dieu ne multiplie pas en sa faveur les prodiges? Est-ce que les indifférents eux-mêmes ne se sentent pas gagnés à la confiance lorsqu'ils sont témoins de cette puisssance mystérieuse qui, à Lourdes, à la Salette, à Paray-le-Monial, dans ces lieux de pèlerinage que la prière a rendus si célèbres, éclate à chaque instant par les grâces les plus étonnantes et donne aux incrédules de si illustres démentis? Non, non, la prière ne cessera jamais d'être puissante; non, le bras de Dieu n'est pas raccourci: *Et adhuc manus ejus extenta*[1].

S. Chrysostome fait quelque part l'énumération des effets produits par la prière. Le monde entier est en feu, dit-il, mais cela a été une des vertus de la prière d'éteindre le feu: *Orationis vis vim ignis extinxit;* les nations sont livrées aux luttes et aux guerres, et en proie à des dissensions de toutes sortes, mais la prière a rétabli la paix: *Bella composuit, pugnas sedavit;* les orages, les intempéries des saisons, se mêlant aux séditions, menacent sur la mer les navigateurs, compromettent sur la terre l'avenir des moissons et portent la perturbation dans

1. Is., X, 4.

toute la nature, mais la prière a apaisé les tempêtes: *Tempestates sustulit.* D'autres fléaux, les maladies contagieuses sèment la terreur au milieu des cités qu'elles déciment et font redouter leurs ravages à celles qu'elles n'ont pas encore atteintes; mais la prière a fait fuir la peste: *Morbos ejecit.* Des accidents de toute sorte menacent de tarir les sources de la prospérité des nations et font obstacle à leur sécurité : mais la prière a plus d'une fois conjuré ce genre de fléau : *Damna repulit.* Les sociétés sont ébranlées jusque dans leurs fondements, le monde moral subit des secousses mille fois plus désastreuses que les tremblements de terre qui renversent en ce moment les villes et ensevelissent leurs habitants sous les ruines de leurs maisons : mais la prière a réussi à affermir les cités chancelantes et à rétablir sur leurs bases les sociétés ébranlées: *Urbes concussas firmavit.* Les doctrines inspirées par l'esprit du mal, cet esprit que l'apôtre S. Pierre compare à un lion rugissant et toujours en quête d'une proie, *Tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret*[1], de telles doctrines préparent la ruine des croyances : mais la prière a eu la vertu de fermer la gueule des lions et de mettre l'esprit du mal en déroute: *Furorem leonum refrænavit, dæmones fugavit.* Enfin, quand Dieu lui-même, sans l'ordre ou la permission duquel rien n'arrive ici-bas, quand Dieu semble se prononcer contre nous et ajouter les rigueurs de sa justice aux disgrâces qui nous arrivent par la malice des créatures, la prière a toujours été puissante pour désarmer la colère du Ciel, aussi bien que pour déjouer les desseins des hommes, car il n'est aucun mal ici-bas qu'elle n'ait eu la vertu de faire cesser: *Inflictas cœlitus plagas, insidias hominum, omnia denique mala sustulit oratio.*

Et ce n'est pas seulement la prière publique qui opère tant de prodiges ; la prière même individuelle, même isolée, pèse d'un si grand poids dans la balance des choses humaines, que l'âme la plus ignorée peut, du fond d'un oratoire obscur, transporter les montagnes, c'est-à-dire remuer les plus grands intérêts d'ici-bas, agir même sur les destinées des empires. C'est Notre-Seigneur lui-même qui lui assigne ce pouvoir extraordinaire, et la prière s'est chargée, dans le cours des siècles, de justifier la parole de Jésus-Christ.

V. — Si telle est la puissance de la prière, jugez, avec quel soin nous devons en accomplir le devoir. Mais, hélas ! alors même qu'on reconnaît sa nécessité, on montre bien peu de zèle pour y recourir. Sur ce point, comme sur bien d'autres

1. I Petr., V, 8.

points de la vie chrétienne, notre foi se trouve en contradiction perpétuelle avec nos œuvres.

Descendons dans notre cœur, et ne craignons pas de l'interroger. Ne sommes-nous pas trop souvent nous-mêmes complices des maux dont nous souffrons, par la négligence que nous mettons à les conjurer par la prière ? Si notre vie chrétienne est si languissante, si la vie des sociétés est si menacée, osons nous demander si nous n'y sommes pas pour quelque chose et si nous avons sérieusement accompli le devoir de mettre avant tout Dieu dans nos intérêts. N'avons-nous pas plus compté sur les moyens humains, que sur le secours de Dieu ? Quels efforts avons-nous faits pour nous tourner vers lui, surtout à ces heures graves et solennelles où Dieu nous avertissait par la douleur, par la maladie, par l'épreuve, que nous ne sommes que faiblesse et misère, que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, et que lui seul peut tout ? Reconnaissons que nous avons à nous renouveler dans l'esprit de prière qui est le véritable esprit chrétien, « l'esprit principal, » pour nous servir des paroles du prophète-roi, et dans lequel il convient que nous nous affermissions à proportion des périls qui menacent et le salut de nos âmes, et la foi de nos familles, et l'avenir même des sociétés : *Spiritu principali confirma me*[1].

Convenons toutefois qu'à côté de grandes défaillances, il s'est fait ici de grands efforts. Ce n'est pas sans une véritable consolation que nous voyons se multiplier, s'étendre et s'accroître les associations et les œuvres qui ont principalement pour but la prière. Le temps où nous vivons nous paraît même une des époques de l'histoire de l'Église où Dieu aura inspiré, en faveur de la prière, le plus d'initiatives fécondes. C'est à peine si nous pourrions faire ici l'énumération des pratiques mises en œuvre dans ce but, tant les vrais chrétiens sont convaincus que c'est vers le ciel qu'il convient aujourd'hui plus que jamais de lever les yeux, et que c'est là seulement qu'ils trouveront le secours : *Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi... Auxilium meum a Domino*[2].

Ah ! nos très chers Frères, aimez la prière, attachez-vous à elle, faites-en votre aliment, l'entretien des heures pénibles de la vie où tout semble vous manquer à la fois, où vous chercheriez en vain autour de vous un appui, une consolation, une espérance. Que la prière ait dans votre vie la place privilégiée que Dieu lui assigne comme à l'occupation la plus décisive et la plus nécessaire !

Plus tard, nous aurons occasion de revenir sur cette impor-

1. Ps. L, 14. — 2. Ps. CXX, 1.

tante doctrine de la prière, car ce n'est pas en une seule fois qu'il est possible d'épuiser un pareil sujet; mais, dès maintenant, puissiez-vous vous pénétrer de plus en plus de la vérité qui ressort des principes que nous venons d'exposer, à savoir, qu'il faut toujours prier et ne jamais se lasser: *Oportet semper orare et nunquam deficere*[1].

Le jour où la prière aura retrouvé dans notre société la place à laquelle elle a droit et reconquis dans notre vie les heures que l'indifférence et la frivolité lui disputent, le jour où notre conduite plus chrétienne aura transformé l'ensemble de nos œuvres en une supplication permanente, ce jour-là le Seigneur se laissera toucher, et notre salut sera plus proche, parce que nous serons rapprochés de celui qui peut seul nous le donner.

DEVOIR POUR TOUS LES CHRÉTIENS

DE S'INSTRUIRE DE LA RELIGION[2]

Nos très chers Frères,

La sainte Quarantaine va s'ouvrir et ramener un temps de propitiation et de salut. Nous vous l'annonçons, ainsi que l'exige notre ministère, en vous conjurant de recueillir toutes les grâces que ces jours viennent vous offrir.

Heureux qui ne laisse pas perdre ces grâces si précieuses, et, se considérant comme un voyageur ici-bas, se décide à passer avec Jésus de ce monde à son Père: ce qui est, à proprement parler, faire sa Pâque !

Le mot de Pâques, en effet, signifie passage. Il veut dire que l'on se détache de la vie présente, que l'on regarde la terre comme un lieu d'exil, et que l'on est en marche pour retourner à la céleste patrie.

Toute la vie chrétienne consiste à bien faire ce passage. Dans ce sens, la Pâque est permanente; mais, quoique chaque jour soit une fête pascale pour le chrétien, il y a une solennité plus grande que toutes les autres, un jour entre tous, auquel est réservé ce nom de Pâques, pour célébrer d'année en année, avec une pompe et une joie extraordinaires, la résurrection du Sauveur, et nous rappeler l'obligation étroite de recevoir le

1. Luc., XVIII, 1.
2. Pastorale de Monseigneur Bellot des Minières, évêque de Poitiers.

viatique du corps et du sang de Jésus-Christ, si nous voulons entrer dans la véritable vie.

« O Jésus ! » s'écrie Bossuet dans ses admirables *Méditations sur l'Évangile*, « ô Jésus ! je me présente à vous pour faire ma Pâque en votre compagnie. Je veux passer avec vous du monde à votre Père, que vous avez voulu qui fût le mien. Le monde passe, a dit votre Apôtre ; la figure de ce monde passe ; mais je ne veux point passer av c le monde, je veux passer à votre Père. C'est le voyage que j'ai à faire : je le veux faire avec vous. Dans l'ancienne Pâque, les Juifs, qui devaient sortir de l'Égypte pour passer à la terre promise, devaient paraître en habit de voyageur, le bâton à la main, une ceinture sur les reins, afin de relever leurs habits, leurs souliers mis à leurs pieds, toujours prêts à aller et à partir, et ils devaient se dépêcher de manger la Pâque, afin que rien ne les retînt, et qu'ils se tinssent prêts à marcher à chaque moment. C'est la figure de l'état où se doit mettre le chrétien pour faire sa Pâque avec Jésus-Christ, pour passer à son Père avec lui. O mon Sauveur ! recevez votre voyageur, me voilà prêt ; je ne tiens à rien ; je veux passer avec vous, de ce monde, à votre Père[1]. »

La foi seule, en même temps qu'elle inspire ce langage, donne de l'entendre, mais nous parlons à des chrétiens. En vous adressant cette exhortation, nous avons donc l'espoir d'être compris, sinon de tous, au moins des vrais fidèles.

Pourquoi faut-il établir, entre des âmes qui nous sont toutes chères, une pareille distinction ? Pourquoi voyons-nous grossir, dans les tristes jours où nous sommes, le nombre des ingrats et des rebelles qui endurcissent leur cœur et en arrivent à ne plus accomplir le devoir sacré des Pâques ?

Entre autres causes, nous ne craignons pas de le constater, c'est, hélas ! l'ignorance de plus en plus profonde de la Religion. Les preuves abondent entre nos mains. Tous les jours, nous rencontrons des hommes qui ne savent, pour ainsi dire, plus rien de Dieu et de Jésus-Christ, son Fils unique, notre Rédempteur ; et cela dans tous les rangs, au sommet comme aux degrés intermédiaires de l'échelle sociale, dans les carrières libérales non moins que dans les autres, partout, en un mot.

Ces hommes possèdent des trésors de science. Ils traitent avec supériorité des problèmes ardus et dans tout ordre d'idées. Ils se prennent d'enthousiasme pour la littérature ou les beaux-arts, et produisent, eux aussi, leurs chefs-d'œuvre. Ils discutent les systèmes philosophiques les plus abstraits. Ils ont leur autorité, leur influence, leur ascendant. Dès qu'ils ouvrent la

1. *Méditations sur l'Évangile. La cène*, première partie, II[e] journée.

bouche, ils se relèvent avec éclat et commandent l'attention et le respect. Et, à chaque instant, s'ils effleurent ces questions par leur côté religieux, (et il n'en est pas une qui ne confine à la Religion par quelque côté,) vous les voyez se méprendre sur nos croyances et tomber dans des erreurs grossières, comme des enfants qui n'auraient jamais épelé un mot de catéchisme.

Quoi d'étonnant, dès lors, si dans leur esprit les préventions contre l'Église subsistent ou renaissent? Quoi de surprenant encore si, au moment où il y a à se montrer hautement chrétiens, ils hésitent ou reculent? Quoi enfin d'extraordinaire si les devoirs qui dérivent de la foi à nos dogmes sacrés sont méconnus, et, pour ne parler que de l'obligation qui résume toutes les autres, celle du devoir pascal bien compris et bien rempli, si elle n'est pas exactement pratiquée? Ce serait le contraire qui serait inexplicable: des hommes religieux qui ne connaissent pas la Religion, des chrétiens exemplaires pour qui, cependant, le nom de Jésus-Christ ne dit plus ce qu'il doit dire, voilà ce que nous ne comprendrions certes pas.

Loin de nous l'intention de blesser qui que ce soit. Il n'y a point, grâce à Dieu, d'allusions personnelles dans ces réflexions. Si nous parlons ainsi, c'est que « la charité de Jésus-Christ nous presse[1] ». Comme l'Apôtre, nous sommes redevables envers tous de la vérité. Et la vérité, c'est que, par la suite des malheurs des temps et de nos perpétuelles révolutions, la science de la Religion est la plus négligée de toutes. On ne soupçonne plus guère que c'est la science la plus importante, la science maîtresse, et qu'il y a un devoir d'étudier celle-là, un devoir qui prime tout, quel que soit son âge, quelle que soit sa condition, quel que soit son talent ou son mérite.

Ce devoir, fût-il connu et avoué, trouverait un obstacle redoutable, lorsqu'on n'est plus un enfant, dans la persuasion où l'on est trop souvent qu'on ne saurait s'appliquer à l'étude de la Religion, sans perdre un temps précieux ou sans rencontrer sécheresse, ennui, amertume.

Idées fausses, préjugés absurdes et qui se perpétuent, mais qu'il importe de combattre et contre lesquels protestent tous ceux qui reviennent à Dieu! Ah! n'en doutez point, se livrer à l'étude de la Religion, c'est bien plutôt, comme parlent nos saintes Lettres, nourrir son âme délicieusement et délicatement; c'est s'asseoir à une table magnifiquement servie, où, sans aucun frais de notre part, on nous présente le lait et le miel; c'est boire de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle; c'est se nourrir abondamment de ce pain sans lequel notre

1. II Cor., V, 14.

âme n'est plus que comme une herbe desséchée ; c'est s'enivrer de ce vin qui fait germer les vierges, c'est-à-dire qui conserve en nous la pureté du cœur.

Et comment n'en serait-il pas ainsi?

Toute science tire son prix et ses charmes de l'objet auquel s'applique notre intelligence, du maître qui l'enseigne et des avantages qui en résultent. Mais l'objet des études religieuses est infiniment supérieur à tout autre, puisqu'il s'agit de Dieu lui-même et de nos rapports avec lui. D'autre part, c'est, au fond, Dieu même que nous avons pour maître. Et le but à atteindre, le profit à retirer, ne sont autres que la possession de Dieu au sein d'une éternelle félicité.

Nous savons bien qu'aujourd'hui l'audace des négations est portée au comble. On en est venu jusqu'à nier Dieu : par conséquent, pour ceux qui vont à ces excès, l'étude qui a pour objet l'Être des êtres est au moins superflue et stérile. Ils la biffent d'un trait de plume et s'imaginent que tout est dit. Mais, si ce blasphème monte de certains cœurs corrompus à des lèvres en délire, il fait sourire de pitié quiconque a encore un peu de sang-froid et un reste de pudeur. Aux yeux du bon sens et pour une âme qui veut être honnête, Dieu n'est pas plus qu'autrefois un vain mot. Il est toujours la réalité souveraine, absolue, indépendante. Il est l'auteur de la vie. Il est la Majesté suprême, la Sagesse infinie, la Justice redoutable.

Or, ce grand « Dieu a parlé jadis à nos pères, en différentes occasions et de diverses manières par les Prophètes ; puis, en dernier lieu, il nous a parlé par son Fils qu'il a fait héritier de toutes choses et par qui il a créé les siècles [1] ». Et c'est le Fils unique de Dieu, son Verbe, sa Sagesse, qui nous a révélé les mystères de notre foi, et qui continue de nous enseigner tout ce qui regarde le salut de nos âmes. Car l'Église ne fait que nous transmettre les leçons de ce Maître adorable.

Voilà ce qu'affirme, lui, le Christianisme, depuis dix-neuf siècles bientôt ; et ce qu'il affirme, il le prouve. C'est, en effet, à ces leçons que les peuples civilisés ont emprunté leurs titres de noblesse, leurs mœurs et leurs lois ; c'est à Jésus-Christ qu'ils doivent de n'être plus assis à l'ombre de la mort. Si donc il y a à savoir quelque chose, c'est cela ; s'il y a une étude nécessaire, c'est évidemment celle-là, avant tout et par-dessus tout.

S'inscrire en faux contre ces conclusions, se dérober à cet ordre d'idées, se soustraire à cette merveilleuse influence, c'est, paraît-il, de mode et de bon goût. Le courant y porte ; et,

1, Hebr., I, 2.

comme les institutions procèdent souvent de l'opinion qui se croit dominante, fût-elle la plus folle du monde, nous voyons s'élever des écoles où l'on donne toutes les connaissances, excepté la connaissance de Dieu et du Rédempteur, et où l'on prétend qu'il faut tout apprendre, sauf la religion.

Que gagnera notre pays à s'engager en de pareilles voies? Où mèneront ces premières tentatives contre lesquelles toutes les consciences catholiques ont le devoir de protester? A quoi même ont servi déjà tant d'efforts pour saper à la base la connaissance de Dieu et de son Christ? Il n'est pas difficile de répondre. Nous n'aimons pas les récriminations, ni ce que peut y ressembler; mais, en vérité, le mot classique de Plutarque nous revient en mémoire « On bâtirait, » disait-il, « une ville dans les airs, plutôt que de constituer un État en ôtant la croyance aux dieux. » Si les païens le proclamaient, qu'en doivent penser des chrétiens? Pour nous qui n'en sommes que trop les témoins attristés, nous pensons que ce qu'on bâtit de nos jours, on veut le bâtir sans doute dans les airs, puisqu'on prétend ôter Dieu.

Que les ennemis de l'Église n'aperçoivent pas ces conséquences, c'est chose naturelle, et cela les regarde. Emportés par leurs passions, ils sont comme aveuglés et se leurrent de chimères. Mais cela se conçoit moins de la part de ceux qui déplorent les tendances et les mesures antireligieuses. Semblables à des soldats qui frémiraient à la vue de l'étranger violant le sol de la patrie, mais qui jetteraient bas les armes confiées à leur loyauté, combien de catholiques se contentent de gémir, sans résister comme il conviendrait de le faire! Le plus sûr et le plus efficace remède au mal, ce n'est pas de s'élever en paroles contre les écoles sans Dieu, mais bien d'apprendre soi-même si on les a oubliés, les éléments essentiels de la religion, et de se résoudre à la pratique de la vie chrétienne. N'aimons « pas des lèvres ni de la langue », nous dit l'Apôtre, « mais en action et en vérité [1] ».

Pour ceux d'entre vous, qui, par la grâce de Dieu, ont été jusqu'ici plus fidèles, qu'ils nous laissent cependant leur demander une étude plus réfléchie encore et plus complète de la religion, c'est-à-dire de Notre-Seigneur Jésus-Christ; car Jésus-Christ est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toutes choses, à plus forte raison de la Religion même.

Ne vous étonnez pas de nous entendre ainsi parler.

Lorsque l'homme se fut révolté contre son Créateur, à l'instant même, dans le cœur de Dieu, la miséricorde prit place à côté

1. Joan., III, 18.

de la justice. Les anciens rapports venaient d'être brisés, la première alliance, déchirée par la main de l'homme : aussitôt de nouveaux rapports furent établis, une nouvelle alliance, formée par la bonté divine. Le lien surnaturel qui, avant le péché, unissait l'homme à Dieu, fut renoué. Cette seconde union, voilà la Religion ; et ce fut le Rédempteur futur qui en devint le médiateur nécessaire, le nœud sans lequel entre Dieu et les hommes toute union, c'est-à-dire toute Religion, était impossible.

La Religion est donc l'expression des rapports nécessaires entre Dieu et les hommes ; et la médiation d'un Rédempteur divin est le fond, l'essence même de cette Religion.

C'est ce qui ressort de la connaissance de l'homme, mais mieux encore de la divine révélation qui nous a été faite, et où l'on voit que l'Ancien et le Nouveau Testament ont tous deux le même dessein et la même suite. L'un prépare la voie à la perfection, que l'autre montre à découvert ; l'un pose le fondement, et l'autre achève l'édifice. En un mot, l'un prédit ce que l'autre fait voir accompli. « Une même lumière paraît partout, elle se lève sous les patriarches ; sous Moïse, et sous les prophètes, elle s'accroît. Jésus-Christ, plus grand que les patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que les prophètes, nous la montre dans sa plénitude. La loi vient au-devant de l'Évangile ; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec Jésus-Christ ; être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons [1]. »

« La foi en Jésus-Christ, » avait dit S. Augustin, avant le grand évêque de Meaux, « n'a point varié, et le salut n'a point été différent, parce que, selon la diversité des temps, on nous annonce maintenant comme arrivé ce que l'on prédisait alors comme futur. Observée sous différents noms et différents signes, dans les divers âges du monde, proposée tantôt plus clairement et tantôt d'une manière moins claire, embrassée d'abord par un petit nombre, pratiquée ensuite par un plus grand nombre de fidèles, la Religion a toujours été la même ; elle a toujours subsisté [2]. »

Mais que toutes ces voix, et mille autres encore que nous pourrions faire entendre, se taisent devant la voix de S. Paul. Il nous montre le divin Libérateur, depuis si longtemps promis et attendu, s'écriant à son entrée dans le monde : « C'est de moi qu'il est écrit au commencement du Livre : » *In capite Libri scriptum est de me.* « En effet, il est impossible que le sang des

1. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, troisième partie.
2. *Epist.* CII, Quæst. II, n° 12.

taureaux et des boucs efface le péché : » *Impossibile est enim sanguine taurorum et hircorum auferri peccata* ; « Vous n'avez point agréé, ô mon Père, les holocaustes et les sacrifices : » *Holocautomata non tibi placuerunt.* « Alors j'ai dit : Me voici : » *Tunc dixi : Ecce venio*[1].

Le divin Médiateur a tenu parole.

« Vous désirez, » avait-il dit à son Père, « que je fasse votre volonté : je la ferai. Me voici, prêt à tout. Il me faut revêtir la nature humaine : je prendrai un corps et une âme dans le sein d'une vierge. Il me faut naître pauvre : je naîtrai sur un peu de paille. Il me faut travailler de mes mains : je travaillerai. Il me faut vivre avec les pécheurs : je converserai avec eux. Il me faut pour eux boire un calice de douleurs : je le boirai jusqu'à la dernière goutte. Il me faut mourir d'une mort infâme sur un gibet : j'irai à la croix. C'est pour cela que vous m'envoyez parmi les enfants des hommes ; votre gloire en sortira, et les fils d'Adam seront sauvés. » *Corpus aptasti mihi. Tunc dixi : Ecce venio.*

Encore une fois, voilà ce qui avait été promis. Bethléem et le Calvaire vous disent si les prophéties se sont accomplies à la lettre. Toujours des larmes et du sang ; toujours l'expiation.

Sans doute, ô chrétiens, s'il était possible de le considérer seulement comme un sage ou comme un législateur, Jésus serait le plus sage des hommes et le plus prodigieux des législateurs. Mais, remarquez-le et dites-le avec un sentiment de reconnaissance profonde à quiconque a des oreilles pour ouïr, dites que ce sage entre les sages, ce législateur, plus grand que tous les législateurs, a mis son génie et sa sagesse à se faire victime, partout et toujours ; étant venu, non pour des justes, mais pour des misérables, et ne croyant pouvoir trop faire pour ces rebelles, il a voulu offrir un sacrifice parfait d'obéissance : *Factus pro nobis obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

Dites, ô chrétiens, que c'est à ce point de vue qu'il importe de se placer, lorsque l'on a un humble et sincère désir de savoir ce qu'est Jésus-Christ, et ce qu'il est par rapport à nous. C'est absolument le méconnaître et lui faire la plus cruelle des injures, que de l'admirer et de lui applaudir : car on ne voit alors en lui qu'un homme, et il est autre chose. Il est Dieu et homme tout ensemble : Dieu fait homme, sans cesser d'être Dieu ; homme au-dessus de l'homme par sa divinité, et, en même temps, tout entier pour l'homme dans les bienfaits de son humanité ; homme pour lui-même, et Dieu pour nous ; homme pour souffrir, et Dieu pour donner un prix infini à ses souffrances ; homme pour

1. Hebr., X, 7.

prendre sur lui toutes les misères de l'humanité, sauf le péché, et Dieu pour nous communiquer la nature divine, à ce point que nous devenons, et de nom et de fait, grâce à lui, les enfants de Dieu.

Voilà ce que développe l'Apôtre des nations, surtout dans son incomparable *Épître aux Hébreux* voilà, d'un mot enfin, la révélation du mystère de ce Médiateur divin, de ce Christ qui était la fin de la loi; de ce Christ qui n'est venu que dans la plénitude des temps, mais dont le règne s'étend sur le passé aussi bien que sur l'avenir: *Christus heri, hodie, ipse et in sæcula*[1].

Le Christ hier, aujourd'hui, toujours, voilà le sublime sujet d'étude qui devrait faire l'occupation principale de tout chrétien, durant ces jours d'exil, pour le guider vers la patrie. Malheureusement, la plupart des personnes, même religieuses, se contentent d'une connaissance bien vague et élémentaire de la Religion; elles n'ont même qu'une foi superficielle de Jésus-Christ, et non cette science suréminente qui leur permettrait de dire avec l'Apôtre: « J'ai renoncé à tout pour connaître ce qu'est le Christ[2]; » ou bien: « Je crois ne savoir parmi vous que Jésus et Jésus crucifié[3]; » ou encore: « Je ne vis plus que dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi[4]. »

C'est cette foi vive, c'est cet esprit de foi qui fait les justes selon le cœur de Dieu. Les âmes qui en sont pénétrées se livrent alors à l'amour de Jésus-Christ avec goût et sans effort; leurs bonnes œuvres ne leur coûtent plus; les sacrifices leur sont doux; elles font violence au royaume des cieux et y prennent pied, dès cette vie. Les difficultés ne les arrêtent pas, ni les calomnies. Les persécutions ne les font pas reculer ni ne les inquiètent. Elles savent qu'il suffit à Jésus de dire un mot, à l'heure opportune, et que la mer la plus agitée se calme et redevient tranquille. Et, durant l'épreuve, elles se tiennent unies à Jésus et compensent par leur fidélité les lâchetés et les défections.

Plaise à Dieu que nous méritions mieux que par le passé d'être de ceux qui peuvent se dire les amis du Sauveur! Et pour qu'il nous reconnaisse vraiment comme siens, nous sanctifierons les jours où nous allons entrer. Ce que nous n'avons que trop négligé, nous nous efforcerons de le moins négliger désormais. Soit par notre assiduité aux saints offices, soit par nos pieuses lectures en notre particulier, soit aussi par une prière plus fervente et plus habituelle, nous ferons en sorte d'avancer dans cette connaissance de Jésus-Christ, qui nous

1. Hebr., XIII, 8. — 2. Philip., III, 8-10. — 3. I Cor., II, 2. — 4. Gal., II, 20.

attachera inviolablement à ce Maître tout aimable. Nous fuirons avec lui au désert, c'est-à-dire dans la solitude et le silence, ou, tout au moins, loin des fêtes et des dissipations mondaines; nous saurons unir à l'élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, le jeûne et les privations compatibles avec les exigences de notre état; nous donnerons d'une main libérale, en nous souvenant « qu'il vaut mieux donner que recevoir »; nous nous purifierons enfin au tribunal sacré de la pénitence, pour participer efficacement aux mystères de la Passion et de la Résurrection du Sauveur.

Ce sont peut-être nos dernières Pâques; allons donc, chrétiens; n'attendons pas le moment suprême pour commencer notre passage. La cité permanente est ailleurs: marchons; passons avec Jésus-Christ!

SERMON D'EXPIATION ET DE CHARITÉ[1]

Templum Dei sanctum est.
Le temple de Dieu est saint.
(I Cor., III, 17.)

Lorsque Salomon, le plus sage des rois, eut élevé au Très-Haut une magnifique demeure où le cèdre, le marbre et l'or rivalisaient entre eux de richesse et d'éclat, des fêtes solennelles marquèrent la dédicace de cet auguste lieu. Des victimes sans nombre tombèrent pendant sept jours sous les couteaux des prêtres, l'encens fuma à grands flots sur l'autel des parfums, les filles d'Israël formèrent autour de l'arche sainte des pas cadencés, les lévites chantèrent, en s'accompagnant de la harpe, les psaumes que le saint roi David avait composés, pour célébrer d'avance la gloire de l'édifice dont il avait amassé les précieux matériaux, et Salomon, l'œil au ciel, les mains étendues, le cœur et l'esprit ravis en extase, entrevit la majesté du Seigneur qui se répandait, comme une ombre lumineuse, dans les mystérieuses profondeurs du nouveau sanctuaire.

Le temple de Salomon n'était que l'image imparfaite et figurative des églises chrétiennes. A la figure a succédé la réalité. Ce n'est pas les Tables de la loi, mais l'auteur de la loi lui-même que renferment nos Tabernacles. La manne du désert qu'on y

1. Prononcé dans l'église Saint-Paul, le jour de la Dédicace, par Monseigneur Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais.

conservait à côté de la verge d'Aaron n'était qu'un emblème. Voici la manne véritable, le pain vivant descendu du ciel, le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ devant qui les anges tremblent en l'adorant, répandus et voilés de leurs ailes majestueuses autour de nos autels.

Nos églises ont, comme le Temple de Salomon, leur solennelle dédicace. On les purifie; on les encense; on les consacre; l'huile sainte coule sur les murs et sur les autels; les grandes aspersions montent du pavé jusqu'à la voûte; les grands psaumes éclatent dans toute leur splendeur sur les lèvres des prêtres et des lévites, et les pontifes, ouvrant avec leur crosse les portes du saint Lieu, montent vers le sanctuaire, derrière les reliques des martyrs qui vont devenir le fondement de l'autel et la pierre du sacrifice.

Telle fut, il y a trente-six ans, presque jour pour jour, le 15 novembre 1849, la dédicace de cette basilique. Nous venons en célébrer le glorieux anniversaire, mais ce n'est pas seulement des chants d'allégresse qu'il convient d'y faire entendre aujourd'hui, il faut y mêler des chants de pénitence et d'expiation, car un grand crime y a été commis il y a trois mois. Ce Temple a été profané, ce sanctuaire, livré au pillage, et le Saint des Saints, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, est tombé, avec les vases de l'autel, aux mains de ses bourreaux. Voilà pourquoi, prenant en main la harpe du roi-prophète, je viens répéter au milieu de vous les chants qu'il a composés et dans sa joie, et dans sa douleur. Chantons, pour célébrer la dédicace de l'église de Saint-Paul, le psaume *Lætatus sum* qui s'applique si bien à ce glorieux événement; chantons, pour déplorer le sacrilège qui a souillé notre basilique, le *Miserere* de la pénitence, le *Miserere* des grands désastres et des grandes lamentations.

I. — C'était presque au lendemain de la Révolution de juillet. Les passions qu'elle avait soulevées dans nos murs étaient à peine éteintes, et le grand évêque à qui il fut donné de les calmer un peu était descendu dans le tombeau. On racontait encore avec émotion comment, à vingt pas d'ici, Mgr de Chaffoy était venu, au péril de ses jours, se jeter en médiateur entre des citoyens armés les uns contre les autres, sur une place transformée en un champ de bataille, où le prélat lui-même fut couché en joue par une main égarée. On se rappelait que les croix avaient été bannies de nos rues et que l'Évêque, dans la majesté éplorée de sa douleur, avait reçu, sur le seuil de sa cathédrale, des mains d'un préfet impuissant, le signe auguste de notre rédemption, arraché de la place voisine. Mais les jours de représailles et de fureurs étaient passés. La justice repre-

nait ses droits, et notre sainte religion, dont le gouvernement nouveau, devenu plus équitable, reconnaissait la nécessité et la grandeur, allait enfin obtenir les satisfactions qu'elle avait droit d'attendre d'un meilleur régime.

Ce fut l'œuvre d'un homme de bien, que son mérite devait élever aux honneurs de la pairie. Je puis bien le nommer devant ces autels, et vous le nommez tous avec moi. M. Girard, maire de Nîmes, n'appartenait pas à notre communion, mais il avait l'esprit élevé et droit, le cœur noble et ferme, il aimait la justice et il savait la rendre. Préoccupé de l'éducation de la jeunesse, il augmenta le nombre des Frères des Écoles chrétiennes, et il transféra les Dames de Saint-Maur, qui tenaient les écoles communales des filles, dans la magnifique demeure d'où l'on tenta naguère, en nos jours mauvais, de les expulser, mais où trois arrêts de la magistrature les ont maintenues, en dépit des passions du temps. Ce n'était pas encore assez. Après l'éducation de la jeunesse, le Maire de Nîmes songea à bâtir une église digne de votre cité. Le conseil municipal était alors composé de l'élite des gens de bien. Son esprit de justice et de probité, sa prévoyance, ses lumières en avaient fait une assemblée inaccessible aux préjugés et bien supérieure à son modeste rôle. L'entente qu'elle avait des grandes affaires était telle, qu'au jugement des connaisseurs elle n'eût pas été déplacée au conseil d'État. Avec un pareil concours, que ne fait pas le Maire de Nîmes ! Il fut donc résolu qu'on bâtirait l'église de Saint-Paul, entre la Maison-Carrée et les Arènes, avec tout le souci qu'on devait avoir pour que ce monument moderne ne parût pas trop inférieur à ces deux restes de l'antiquité, si dignes de l'admiration publique. Votre Maison-Carrée est le plus beau palais que les Romains aient laissé dans le monde ; vos Arènes, qu'on ne cesse pas de restaurer et de soutenir, gardent leur figure antique et leurs pierres noircies avec un air de grandeur qui n'appartient qu'au peuple-roi. Voilà les deux monuments entre lesquels s'éleva l'église de Saint-Paul, avec toute la perfection de l'art romain.

Trente-six ans à peine ont passé sur elle, et déjà les pierres en sont revêtues de cette poussière vénérable que le temps jette sur nos édifices pour en faire ressortir la solidité et en tempérer l'éclat. On la dirait presque contemporaine de Saint-Trophime d'Arles et de la basilique de Saint-Gilles. L'architecte qui l'a bâtie a un nom dans l'Europe savante et une place à l'Institut[1].

A peine coûta-t-elle un million, avec le sol qui la porte, avec ses peintures, ses vitraux et ses ornements, tant on savait alors ordonner, disposer, prévoir toute chose; tant nos finances

1. M. Questel.

municipales étaient bien administrées; tant il est vrai que ce n'est pas en prodiguant l'argent que l'on fait des chefs-d'œuvre, et que les épargnes d'une grande cité, pour servir à son embellissement, ne doivent être confiées qu'aux mains les plus honorables, les plus économes et les plus habiles!

De quel regard satisfait, de quel cœur doucement ému le successeur de Mgr de Chaffoy, celui qui fut appelé un autre S. François de Sales, Mgr Cart, de douce et sainte mémoire, vint-il saluer le temple nouveau! comme il chanta le premier et comme il convient de chanter après lui le psaume de la jubilation: *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, in domum Domini ibimus:* Réjouissons-nous à la nouvelle qu'on nous annonce, nous irons dans la Maison du Seigneur!

Venez la voir, vous vous arrêterez sur le seuil pour en contempler la belle ordonnance et les admirables proportions. Au dehors, tout charme le regard sans l'éblouir: la pureté des lignes, la courbe gracieuse des arcatures, les figurines si bien modelées qui ornent les voussures du tympan. Au dedans, l'aspect simple et grandiose de l'édifice qui se développe et s'étend comme un livre dont toutes les pages se déroulent à la fois sous le regard. On s'arrête, on s'étonne, on admire, on demeure comme attaché aux parvis du temple: *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.*

Comme les trois nefs sont ajustées sans que les deux plus basses soient sacrifiées à la plus grande! Chacune d'elles a son abside, et les trois ensemble, par leur proportion et leur accord, réalisent le modèle du genre. C'est une Jérusalem complète, où chaque partie a sa perfection propre, et où le tout, plus parfait encore, relève et fait valoir le mérite des trois nefs et des trois absides: *Jerusalem quæ ædificatur ut civitas, cujus participatio ejus in idipsum.*

Toutes les tribus de la terre, tous les voyageurs, tous les amis des arts et de l'architecture viendront visiter notre basilique, leur impression sera toute religieuse. Ils s'inclineront devant la beauté de l'ouvrage, mais ils confesseront aussi que la foi seule peut l'inspirer, et qu'à quelque religion qu'on appartienne, il faut rendre gloire au Dieu qui habite le sanctuaire: *Illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini, ad confitendum nomini Domini.*

Avancez-vous sous la coupole et fixez vos yeux sur le sanctuaire. Quelles couleurs à la fois douces et fortes dans les peintures! Quel céleste éclat dans les verrières! Quelle lumière sereine! C'est le ciel entrevu dans une sainte extase. Lequel des deux artistes a mérité la palme, ou de celui qui a composé les fresques, ou de celui qui a colorié les vitraux?

Voilà le Christ assis, dans toute sa gloire et dans toute sa

majesté, au fond de l'abside principale. Il tend la main au roi et à l'esclave, tous deux prosternés à ses pieds. Qu'ils l'acceptent, cette main si miséricordieuse, car l'esclave et le roi lui rendront compte un jour, l'un, du sceptre, et l'autre, des fers. Pierre et Paul les jugeront avec lui, ce sont aujourd'hui les deux fondements de l'Église; ils se lèveront à côté du Christ et ils en répèteront au dernier jugement les divins arrêts: *Illic sederunt sedes in judicio, sedes super domum David.* Deux autres absides attirent et charment les regards. A droite, c'est Marie, la fille de David, couronnée de gloire par la main de son fils et déjà assise sur un trône qui ne le cède qu'à celui de l'Éternel. A gauche, S. Paul ravi dans les cieux. Telle est la force que Dieu lui donne pour y monter, que les deux anges qui l'escortent n'ont pas besoin de le soutenir dans son vol. Il monte, plein de puissance et de grandeur, et son attitude respire à la fois l'humilité, la douceur et l'adoration.

Passez en revue les habitants de la Cité sainte, et chacun d'eux vous en révèlera la gloire; ici les quatre évangélistes portent à la main le livre de la bonne nouvelle, là les docteurs de l'Église grecque et de l'Église latine se regardent, comme les deux Églises se regardent et se comparent chacune dans leur langue et dans leurs chefs-d'œuvre: S. Athanase et S. Ambroise, S. Chrysostome et S. Augustin, S. Basile et S. Jérôme, S. Grégoire de Nazianze et S. Léon. Les vitraux complètent les fresques. A côté de S. Paul, S. Tite et S. Timothée, ses chers disciples. A côté de Marie, sainte Anne, qui fut sa mère, et S. Joseph, le gardien de sa virginité. Au-dessous du Christ vainqueur et triomphant, le Précurseur qui a prophétisé son avènement, et les apôtres qui l'ont publié dans les Gaules, S. Trophime à Arles, S. Denis à Paris, S. Saturnin dans tout le midi, S. Martin dans tout le Nord.

Mais comment ne pas s'extasier devant les processions des vierges et des martyrs qui complètent cette décoration et qui sont, parmi tant de chefs-d'œuvre, le chef-d'œuvre de Flandrin? Les martyrs, le sourire aux lèvres, la tête haute, la palme à la main, montent du milieu des supplices, leurs vêtements lavés dans le sang de l'Agneau, vers le trône où ils doivent s'asseoir à leur tour. Éloignez-vous un peu pour contempler le cortège des vierges. Elles grandissent dans leur blancheur, elles se transforment et prennent un corps, ce sont des statues, tant elles ont de relief; mais non, c'est une illusion, elles se mettent en marche vers le trône de Marie, et Marie les présente au Roi pour les faire couronner avec elle dans son temple. O Ciel! que vous êtes beau et enviable, même dans l'esquisse imparfaite qu'en ont tracée nos peintres et nos artistes! O récompenses

éternelles ! à quel prix nous sera-t-il donné de vous conquérir? Les anges nous l'indiquent. D'une main ils tiennent le joug qui asservit les passions, de l'autre, la palme destinée à ceux qui savent les combattre et les vaincre; c'est à ce prix que nous pourrons nous asseoir un jour sur ces trônes resplendissants de lumière: *Illuc enim sederunt sedes in judicio, sedes super domum David.*

Mais, en attendant la gloire de la céleste Jérusalem, le prophète nous souhaite la force, l'abondance et la paix dans la Jérusalem terrestre: *Fiat pax in virtute tua, et abundantia in turribus tuis.*

Je viens les souhaiter, du haut de cette chaire, aux maisons saintes qui vivent sous le patronage de S. Paul dans la paroisse dont elles sont l'ornement. A l'Hôtel-Dieu, où les malades retrouvent la paix en se résignant à la douleur. Plaise à Dieu que les religieuses qui les soignent demeurent toujours à leur service! Au Couvent des Augustines, dont l'école nous est si chère parce que cette école est l'asile de l'enfance, de la foi catholique et de la vertu. A notre Collège Saint-Stanislas! Que la jeunesse studieuse y grandisse dans la science et s'y fortifie dans la chasteté! A notre Séminaire diocésain, l'objet de tous nos soins, pour qui nous demandons à Dieu l'abondance des biens spirituels, en demandant aux hommes le pain qui est nécessaire aux besoins du jour: *Fiat pax in virtute tua, et abundantia in turribus tuis.*

Mais c'est la paix surtout que nous demandons au Seigneur, par l'intercession de S. Paul. Donnez-nous la paix, vous qui nous gouvernez: il est de votre intérêt même de ne pas la refuser à l'Église, car l'Église vous la rendra par ses prières, et vous en avez besoin, encore plus que nous, pour affermir et consolider votre pouvoir. Que la paix règne dans le diocèse, dans la cité, dans la famille! Ne sommes-nous pas un peuple de frères? N'avons-nous pas la même origine, les mêmes droits et les mêmes devoirs, la même fin et les mêmes destinées? O vous que je n'appellerai jamais que nos frères séparés, pourrais-je vous exclure de ces souhaits de paix et d'union? N'est-ce pas un de vous qui a bâti cette basilique et qui s'est acquis par là des titres immortels à l'amitié de Mgr Cart et à la reconnaissance de la postérité? Non, l'Évêque de Nîmes n'oubliera jamais que vos ancêtres appartenaient à son bercail et que vos fils doivent y revenir un jour pour qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur: *Propter fratres meos et proximos meos loquebar pacem de te.*

Ainsi chantaient les cinq pontifes réunis dans cette enceinte, il y a trente-six ans, pour célébrer la gloire de sa dédicace.

De ces cinq pontifes, un seul reste aujourd'hui sur la terre, c'est l'Évêque de Viviers, devenu archevêque de Paris, l'oracle et le modèle de l'épiscopat français, assis dans la pourpre sur le trône de S. Denis, et naguère éprouvé par la persécution. Nous avons compati à ses douleurs et nous nous sommes associé à ses revendications épiscopales quand il gémissait sur la profanation de Sainte-Geneviève, voyant tomber la Croix du frontispice de cette église qui n'est plus maintenant le temple de la gloire, mais le cimetière de l'impiété. Nous plantions alors des croix dans nos Cévennes, nous y bâtissions des églises, et nous nous félicitions d'être à l'abri des profanations et des sacrilèges. Hélas! notre joie fut courte, car deux mois après il nous fallut pleurer à notre tour. Nous revenons pleurer aujourd'hui dans notre basilique profanée. Après le *Lætatus sum* que nous venons de chanter en mémoire de sa consécration, il nous faut baisser la tête et murmurer avec des larmes le *Miserere* de la pénitence.

II. — Le Dieu que vous voyez, au fond de ce sanctuaire, assis dans sa miséricorde et dans sa justice, nous frappe en ce monde pour nous avertir et nous tend la main pour nous relever. Tout se paie, même ici-bas, et les fautes que l'on commet sont d'autant plus grandes, qu'on s'excuse au lieu de les reconnaître, et qu'on se promet de les commettre encore. Dieu, qui nous jugera au dernier jour, non pas sur nos usages, mais sur son Évangile, n'a pas dit en l'annonçant: « Je suis la coutume ; » il a dit: Je suis la vérité. Voilà pourquoi les peuples qui s'obstinent dans leurs coutumes barbares, perdent à ses yeux leur qualité de chrétien et finissent par ne plus mériter son indulgence. Écoutez et jugez vous-mêmes combien il nous sied aujourd'hui de pleurer sur nos fautes et d'entonner le cantique des grandes expiations et des grandes douleurs.

Le 9 août dernier, un spectacle affreux fut donné à cette cité. Le sang des animaux coula à grands flots dans vos Arènes, le sang de l'homme s'y mêla, et, tandis qu'une presse qu'on ne saurait trop flétrir essayait de persuader aux vingt mille spectateurs de demeurer, même en cas de mort d'homme, impassibles témoins de cette honteuse boucherie, la religion, l'humanité, l'honnêteté publique, les sentiments généreux qui caractérisent les nations civilisées condamnaient d'un bout du monde à l'autre ces goûts sanguinaires et dépravés.

Le Dieu qui a dit aux Juifs :

> Quel fruit me revient-il de tous vos sacrifices ?
> Ai-je besoin du sang des bœufs et des génisses ?

ne souffre plus qu'on immole des animaux pour l'honorer, ni qu'on s'expose à la mort pour le plaisir de l'homme. Son sang,

en coulant sur la Croix, a fermé l'ère des sacrifices sanglants. Malheur aux cités qui prétendent la rouvrir !

Aussi ne soyez pas surpris que, huit jours après cet odieux spectacle, la foudre éclate, à vingt pas de vos Arènes, sur ce temple que nombre d'entre vous avaient déserté pour aller se repaître d'un abominable plaisir. Les portes sont forcées par des malfaiteurs, la sacristie n'est pas épargnée, le tronc des aumônes disparaît, ornements, bannières, draps mortuaires, habits sacerdotaux, tout est pillé ; mais les bras sacrilèges ne s'arrêtent pas : ils violent le sacré Tabernacle, ils emportent les vases de l'autel et dispersent les saintes hosties. Que dis-je, ah ! plût au Ciel qu'on les eût répandues sur le pavé du temple ! Nous en aurions recueilli les restes divins, nous aurions lavé avec nos larmes les dernières traces du sacrilège. Mais non, cette consolation suprême ne nous a pas été donnée. Le sacrilège s'est accompli tranquillement, les auteurs en sont encore inconnus, et Notre-Seigneur Jésus-Christ est resté en proie à leur fureur ! O mon Dieu ! ayez pitié de nous selon toute l'étendue de votre miséricorde ! *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.*

Quel crime ! Seigneur, et jusqu'où est allé leur audace ! Où sont-ils ces nouveaux bourreaux, plus cruels que ceux du Calvaire ? Où sont-elles, les hosties consacrées, cette chair voilée sous les espèces d'un pain qui n'est plus ? Peut-être a-t-elle été portée dans les conventicules où préside le démon ! Peut-être est-elle devenue la dérision et la proie de quelque loge secrète où l'on s'en fait une joie infernale ! Miséricorde ! Miséricorde ! Le péché est grand, mais Dieu, qui le pardonne, est plus grand encore. L'impiété a beau monter, Dieu se tient toujours plus haut pour l'ensevelir dans les flots de son pardon et de son amour. *Et, secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam.*

Lavez-nous, Seigneur, et purifiez-nous toujours davantage, car vous seul pouvez nous guérir ! *Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me.*

Le mal, nous l'avons commis publiquement. Ce mal, nous en portons en nous-mêmes le germe fatal, c'est dans l'iniquité que nous sommes conçus, et notre péché demeure devant nos yeux pour nous confondre en face de votre loi sainte qui nous condamne. Ah ! détournez votre face de nos iniquités, guérissez-nous, lavez-nous et rendez-nous, à force de miséricorde, blancs et purs à vos yeux : *Asperges me hyssopo, et mundabor, et super nivem dealbabor.*

Ce psaume de componction et de pénitence a surtout un verset qui résume toute cette leçon et qui s'applique à tous les besoins

de votre cœur et de votre esprit. Seigneur ! créez en moi un cœur nouveau et renouvelez dans le fond de mon être la droiture de mes pensées : *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.*

La pureté du cœur, c'est ce qui nous manque le plus au milieu des spectacles de la dépravation publique. On se corrompt les uns les autres par des discours et par des exemples ; les théâtres sont devenus une école de lubricité ; l'enfant s'y précipite aussitôt qu'il a l'usage de ses membres, et le vieillard qui tremble au bord de la tombe entretient, avant d'y descendre, par la fréquentation de la scène, les derniers restes d'une imagination qui s'éteint dans les ténèbres du mal éternel. Où sont les justes ? Où sont les chastes ? Et quel asile reste-t-il au monde pour éviter l'inondation des mauvais livres ? Pitié, mon Dieu ! pitié pour les cœurs qui se corrompent avant d'avoir connu l'innocence ! Rendez-leur une virginité dont ils n'ont pas goûté les douceurs : *Cor mundum crea in me, Deus.*

Mais la rectitude de l'esprit est plus rare encore. Le bon sens public, le maître suprême de la vie humaine, semble quelquefois nous abandonner. Nous avons perdu, avec la droiture de l'âme, le vrai sens des mots. Le mal s'appelle un bien, le bien s'appelle un mal, et pour ne parler que de ceux qu'attirent les combats de taureaux, condamnés par l'Église, pourquoi se disent-ils Français, quand la France les réprouve ? Pourquoi s'imaginent-ils être encore chrétiens, quand le christianisme déclare abominable le goût du sang répandu ? Ah ! prenez garde d'attirer sur votre cité un nouveau châtiment. S'il est vrai qu'après avoir entendu la condamnation portée par leur évêque, plusieurs se soient promis de la braver hautement l'année prochaine, je les plains dans leur entêtement. Dieu tient toujours son bras étendu sur nos têtes, la coupe de sa fureur n'est pas épuisée et tous les pécheurs y boivent à leur tour. Mais non, mon Dieu ! non, notre curiosité coupable ne vous réduira pas à ces cruelles extrémités. Rendez à ceux qui les ont perdus la droiture et le bon sens. C'est une curiosité frivole qui les entraîne, mais leur cœur est bon ; redressez leur esprit : *Et spiritum rectum innova in visceribus meis.*

Délivrez-nous de ces spectacles sanguinaires, et que la cité tout entière conçoive enfin les sentiments de sa vraie gloire ! Alors ma langue tressaillera d'allégresse pour vous bénir ; ouvrez mes lèvres, et je publierai partout vos louanges : *Libera me de sanguinibus, Deus salutis meæ.*

Voilà les sacrifices que Dieu vous demande, pour lui faire oublier le sacrilège commis dans le lieu saint. Deux mots les résument : la contrition du cœur et les humiliations de l'esprit.

J'entends vos cœurs se briser, je vois couler de belles larmes: ce sont les marques de l'affliction chrétienne, ce sont les sentiments qui conviennent aux grandes expiations, c'est par là que les Ninives se sauvent et qu'elles méritent d'être épargnées. Mais ce n'est pas assez. Courbez-vous, têtes superbes, sous le joug sacré de la loi. Que nos fronts se prosternent et s'abiment dans la poussière, et que l'orgueil de nos bravades cesse de provoquer le Seigneur ! Sacrifiez vos goûts, vos usages, vos rancunes, votre amour des spectacles, votre désir insatiable de voir et d'être vu. Voilà les sacrifices que le Seigneur aime. Le Seigneur ne rejette pas le cœur contrit et humilié: *Cor contritum et humiliatum non despicies.*

En vous voyant dans ces sentiments, je puis bien déposer, en votre nom et au mien, les offrandes de votre piété sur cet autel profané par des mains sacrilèges. Voici des vases sacrés offerts par la pieuse Archiconfrérie de Notre-Dame du Suffrage. Ils sont dus à la munificence de son directeur, et je me fais l'interprète de vos remercîments, en le louant de son inépuisable générosité. Ah ! que ce calice où l'on versera le sang de Jésus-Christ ne tombe jamais au pouvoir des impies ! Que ce ciboire où notre divin Maître va s'enfermer pour servir d'aliment à vos âmes repose dans nos tabernacles et soit mis à l'abri de toute atteinte ! Et vous, Mesdames, dont la charité est au-dessus de tout éloge, vous qui travaillez avec tant de zèle à l'œuvre des tabernacles dans toute l'étendue de notre diocèse, et vous aussi qui êtes, dans cette paroisse, par votre piété et votre dévouement, les auxiliaires du clergé, c'est à votre zèle que nous avons confié la quête de ce jour. Nos espérances ne seront pas trompées. Allez, parcourez les rangs de cette foule immense, toutes les bourses s'ouvriront sur votre passage, et vous reconnaîtrez combien le sacrilège est odieux, combien l'aumône est facile au peuple fidèle qui nous écoute. J'achève ainsi le cantique des expiations en disant au Seigneur, avec la certitude du Psalmiste : *Tunc acceptabis sacrificium justitiæ oblationes et holocausta, ut ædificentur muri Jerusalem.*

Nous l'avons édifiée, Seigneur, cette basilique de Saint-Paul avec toutes les splendeurs de l'art et toutes les délicatesses du goût, et, si elle a été pendant une nuit une caverne de voleurs, la voilà aujourd'hui purifiée par nos larmes et enrichie par nos offrandes. Mais il y a un autre temple où il vous faut descendre, le fouet à la main, comme vous êtes monté dans le temple de Jérusalem pour chasser les voleurs et les marchands qui trafiquaient des beautés de la cité sainte. C'est le temple de nos âmes. Venez, mon Dieu, bannissez-en l'orgueil, la volupté, la rancune, chassez-en les démons qui le profanent, et rétablissez-

y la prière, la mortification et l'amour. Après avoir ainsi purifié le temple intérieur de nos âmes, vous nous donnerez des yeux plus purs et plus clairvoyants pour nous élever vers le troisième temple, vers le temple éternel, dont la basilique de Saint-Paul n'est, dans l'ordre matériel, qu'une pâle figure, dont nos âmes ne sont, dans l'ordre spirituel, qu'un crayon encore imparfait; et à l'heure de notre mort nous nous donnerez des ailes pour nous envoler, d'un trait, vers la cité des anges et des saints où S. Paul nous présentera comme ses disciples, où la sainte Vierge nous accueillera comme ses enfants, et où vous nous couronnerez vous-même comme les membres de votre corps mystique, dans les splendeurs et les délices de l'éternité!

LA VÉRITÉ[1]

Et d'abord, qu'est-ce que la Vérité?

Les Sages de tous les temps se sont posé cette question, et ils l'ont résolue suivant le degré de lumière qu'ils recevaient de leur raison ou de leur foi.

Parmi ceux qui vivaient dans les ténèbres du paganisme, les plus célèbres ont dit que la Vérité « c'est la directrice des dieux et des hommes »; « c'est tout ce qui est juste et bon; » « c'est ce qui nous rend semblables à la Divinité; » « c'est le bien immortel et éternel; » « c'est la seule habitante du ciel qui soit en rapport intime avec les dieux. »

Les Prophètes d'Israël, écrivant sous l'inspiration du Saint Esprit, nous ont appris, à ce sujet, des choses plus claires et plus sublimes. La Vérité, disait le saint roi David, « c'est la Loi éternelle, » c'est-à-dire l'ensemble des idées premières que la main du Créateur a déposées au fond de l'âme humaine, sur la religion, la justice, l'honnêteté et la vertu: *Lex tua veritas.* C'est aussi l'ensemble des préceptes qu'il a plu au Seigneur de nous imposer successivement dans le cours des siècles, pour fixer en nos esprits le sens de cette loi primordiale: *Omnia mandata tua veritas;* c'est encore le principe d'où sont sorties les paroles que Dieu a prononcées par la bouche des Patriarches et des Prophètes, pour l'enseignement de son peuple et de l'humanité: *Principium verborum tuorum veritas;* ce sont, enfin,

1. Pastorale de Monseigneur Leuillieux, archevêque de Chambéry.

les inspirations et les grâces particulières dont la divine Providence nous favorise et qu'elle fait arriver à chacune de nos âmes par toutes les voies de son amour : *Omnes viæ tuæ veritas.*

Mais toutes ces réponses à la question qui nous occupe ne suffisaient pas ; il en fallait une plus lumineuse, plus concise, et plus à la portée des esprits sans culture, pour lesquels les définitions abstraites n'ont d'ordinaire qu'un sens vague et confus. Il fallait une réponse qui nous représentât la Vérité sous la forme d'un être réel, toujours vivant, toujours enseignant, toujours reflétant dans sa personne, comme dans un miroir, les rayons de lumière qui nous permettent ici-bas de contempler la Vérité, dans la mesure où nos faibles yeux peuvent en supporter l'éclat.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'a donnée.

Quand Ponce-Pilate, avant de le condamner à mort, eut l'impudence de lui demander ce qu'est la Vérité : *Quid est Veritas?* il ne répondit rien ; mais il avait résolu cette question capitale en présence du petit troupeau qui formait alors autour de lui son royaume spirituel, et il leur avait dit, dans la spontanéité de son cœur : La Vérité, c'est moi ! *Ego sum veritas!*

Oui, c'est moi seul ; c'était moi hier, c'est moi aujourd'hui, ce sera moi dans tous les siècles, jusqu'à leur consommation finale, et, par delà les siècles, dans la splendeur des cieux : *Christus heri, hodie et in sæcula.* — Avant que je ne vinsse habiter parmi les hommes, les Patriarches, les Prophètes, et même les philosophes avaient dit des choses vraies ; mais ni les uns ni les autres n'étaient « la Vérité » ; et, après que je serai remonté vers mon Père, pour prendre possession de ma gloire, le chef de mes apôtres et mes apôtres eux-mêmes, ainsi que leurs successeurs, enseigneront la Vérité, mais elle ne sera sur leurs lèvres qu'un écho de ma parole, car, encore une fois, c'est en moi seul que réside la Vérité substantielle : *Ego sum veritas.*

Et pourquoi ?

Parce que la Vérité c'est Dieu, et que Jésus-Christ est véritablement le Fils de Dieu, reconnu comme tel par son Père du haut du ciel et, sur la terre, par Jean-Baptiste, son précurseur, par ses disciples témoins de ses miracles, par le centurion romain qui l'a vu mourir, et par les démons eux-mêmes contraints de se soumettre à sa souveraine puissance.

Pourquoi encore ?

Parce que la Vérité c'est le Verbe substantiel, c'est la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde ; c'est le commencement et la fin de la création ; c'est le premier et le dernier mot de tout langage intelligible ; or, Jésus nous l'affirme, tous

ces noms lui appartiennent, et nul autre que lui ne peut se les approprier.

Personne de vous n'en doute; mais, dans des temps comme le nôtre, où l'impiété s'efforce d'ébranler la foi dans les âmes les plus chrétiennes, il nous paraît utile de vous rappeler les paroles et les faits qui sont de nature à vous affermir dans cette croyance.

Le premier fait sur lequel nous vous prions d'arrêter votre attention est celui de la présence de Jésus dans le temple de Jérusalem, à l'âge de douze ans.

Le voilà cet Enfant qui, tout à coup, se trouve assis au milieu des hommes les plus versés dans les lettres humaines et dans la science des divines Écritures, et il les interroge, et il répond à toutes leurs questions, et il le fait avec tant de sagesse, que tous ceux qui l'écoutent se trouvent saisis d'admiration : *Stupebant omnes qui eum audiebant.* Or, comment expliquer cela si l'on n'admet point que la Vérité jaillissait de son esprit et de son cœur comme de sa propre source?

Mais suivons-le plus tard dans le cours de sa vie publique. Les foules qui se pressent autour de lui ne peuvent se lasser de l'entendre : Où donc, s'écrient-elles, a-t-il puisé ces trésors de vérité qui coulent de ses lèvres? Fils d'artisan et ouvrier lui-même, il n'a jamais eu le temps ni les moyens de quitter Nazareth pour s'en aller à l'étranger étudier les secrets de la sagesse humaine, et personne ne se souvient de l'avoir vu, dans sa patrie, aux pieds de nos plus grands docteurs pour recueillir leurs enseignements divins; et, cependant, il sait tout, il comprend tout; le passé, le présent, l'avenir, rien n'échappe à son intelligence; il n'y a pas un mot, pas une syllabe, pas un iota ni un accent de nos saints Livres qui ne soit gravé dans sa mémoire et qu'il n'explique avec une telle autorité, que ses contradicteurs eux-mêmes en sont tout confondus et réduits au silence : *Erat docens eos sicut potestatem habens.*

Et plus il parlait à ces foules, et plus elles voulaient l'écouter. Pour cela rien ne leur était pénible : ni la faim, ni la soif, ni la chaleur, ni le froid, ni la privation de sommeil, ni le dérangement de leurs affaires et de leurs occupations, ni les longues courses sur le bord des lacs, à travers les solitudes du désert, et par les rudes sentiers des collines et des monts. Et leur ravissement était si extraordinaire, que les femmes elles-mêmes, oubliant la réserve qui leur est naturelle, élevaient la voix et disaient : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité! » Et toutes les âmes en étaient si spontanément et si invinciblement impressionnées, que les soldats envoyés par les Pontifes et par les Pharisiens pour

s'emparer de sa personne, revenaient sans avoir exécuté leurs ordres et ne donnaient pour excuse de leur désobéissance que celle-ci : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme »: *Nunquam locutus est homo sicut hic homo.*

Mais, dira-t on, c'était sans doute par la fougue de son éloquence que Jésus dominait et charmait ainsi ses auditeurs! Non, car sa parole était toujours simple, calme, mesurée, sans apprêts ni artifices.

Mais ne s'adressait-il pas à un peuple docile, soumis, très prompt à s'émouvoir et habituellement disposé à se prendre d'enthousiasme pour les hommes qu'il regardait comme envoyés du ciel pour l'éclairer et le conduire? — Non, car, l'Histoire nous l'atteste, ce peuple avait la tête dure, le cœur rebelle, et il ne répondait aux avertissements et aux conseils de ses prophètes, qu'en les condamnant à l'exil, à la prison ou à la mort.

Mais enfin, est-ce que Jésus-Christ n'attirait pas à lui ce peuple, par l'appât des promesses de gloire et de prospérité dont il attendait la réalisation prochaine? — Non, car voici ce qu'il lui disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde! » « Bienheureux les pauvres en esprit! Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice! Bienheureux ceux que les hommes persécuteront à cause de moi! Bienheureux ceux qui, aux joies trompeuses de la terre, préfèrent les larmes de la pénitence et les rigueurs d'une vie d'abnégation et de sacrifice! »

Mais alors, comment expliquer la puissance irrésistible de sa parole?

Ah! Frères bien-aimés, l'unique raison, c'est que Jésus-Christ était plein de grâce et de Vérité: *Plenum gratiæ et veritatis;* c'est que si la « Loi avait été donnée aux Juifs par le ministère de Moïse, il était venu, lui, pour rétablir et faire régner dans les âmes la Vérité et la grâce: *Lex per Moysen data est, gratia et veritas per Jesum Christum facta est;* » c'est que l'Esprit de Sagesse et d'intelligence, de Conseil et de Science, reposait en lui dans toute sa plénitude; c'est, en un mot, qu'il était lui-même la Vérité, et qu'à ce titre il pouvait, sans préparation, sans étude, sans effort, à tout instant et devant qui que ce soit, parler de l'abondance de son cœur et révéler aux hommes toutes les choses qui leur étaient resté cachées depuis la constitution du monde: *Eructabo abscondita a constitutione mundi.*

Voilà pourquoi ses apôtres, admirant de plus en plus sa doctrine, lui disaient vers la fin de sa vie: « Maître, nous voyons bien que vous savez tout et, à cause de cela, nous croyons que vous êtes venu de Dieu : *Scimus quia scis omnia.* » Voilà pourquoi aussi ses ennemis les plus acharnés, craignant de heurter, sur ce point, l'opinion générale, n'hésitaient pas à lui dire

publiquement, au moment même où ils tentaient de le surprendre dans ses paroles: « Maître, nous savons que la Vérité vous inspire et vous guide toujours: *Scimus quia verax es.* »

Mais, pour nous empêcher d'attribuer la plénitude de sa sagesse, soit à son génie naturel, soit à des grâces extraordinaires telles qu'en avaient reçues avant lui et Moïse, et David, et Isaïe, et tous les autres Voyants d'Israël, il disait à ses disciples : « Si je vous entretiens des choses célestes, c'est parce que je suis descendu du ciel ; quand je vous parle, ce n'est point de ma propre autorité, car ma doctrine n'est pas mienne, c'est celle de mon Père qui m'a envoyé vers vous. Son amour pour moi le porte sans cesse à me montrer tout ce qu'il fait, et je ne vous instruis qu'après avoir été enseigné par lui-même. Sans doute mes pensées et tous mes jugements sont entièrement conformes à la vérité ; sans doute aucun trouble, ni intérieur, ni extérieur, ne peut intercepter dans mon âme les rayons de la pure lumière dont elle est inondée sans cesse : mais cela vient uniquement de ce que je ne suis pas seul, de ce que dans ma personne il y a moi et celui qui m'a donné mission de vous éclairer, de ce qu'enfin je demeure en mon Père, et que moi et mon Père nous ne sommes qu'un. »

Il fallait encore, pour empêcher les hommes de contredire cette grande parole « Je suis la Vérité, » que l'on reconnût dans ses disciples l'impuissance absolue, soit d'inventer sa doctrine, soit de la propager dans l'univers en vertu de leur propre énergie et par des moyens humains. Or, vous savez ce qu'étaient les apôtres : des hommes pauvres, ignorants, sans éducation, sans savoir-faire, d'une intelligence commune, d'un cœur égoïste, d'une volonté faible et si peu à la hauteur de ses enseignements, que, tout en reconnaissant en lui le suprême Docteur de la Vérité, ils se disaient les uns aux autres, après avoir été trois ans à son école : *Nescimus quid loquitur :* « Nous ne comprenons rien à ce qu'il nous dit. »

Vous savez d'ailleurs que Notre-Seigneur leur avait fait cette recommandation avant sa mort : « Il n'y a rien dans ma doctrine qui ne doive être découvert, ni rien de secret qui ne doive être connu ; par conséquent, tout ce que je vous ai appris dans l'obscurité, il faut que vous le répétiez au grand jour, et, tout ce que je vous ai dit à l'oreille, il faut que vous l'annonciez sur les toits. »

Or, quelle difficulté insurmontable pour ces hommes dont nous venons de signaler l'impuissance! Et cependant, quand vint pour eux le moment d'accomplir leur mission, le Maître de la Vérité n'hésita point à leur dire encore : « Allez, enseignez toutes les nations, et que, dans votre enseignement, il n'y ait

ni restriction, ni ménagement, ni équivoque; car je veux que tout, absolument tout ce que je vous ai appris et commandé, soit prêché dans l'univers : *Omnia quæcumque mandavi vobis.* » Et ne m'objectez pas votre ignorance ni l'oubli que vous auriez pu faire de mes enseignements, parce que, étant la Vérité, je vous enverrai mon Esprit de Vérité, qui vous rappellera toutes choses et vous enseignera toute vérité : *Docebit vos omnem veritatem Spiritus veritatis.* Sans que vous ayez même à y penser, il vous inspirera toutes les paroles que vous aurez à prononcer devant les sages et tous les grands de ce monde, comme devant les faibles et les petits; et malheur à ceux qui refuseront de recevoir la Vérité par votre bouche, car, je le déclare, « celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui méprise votre parole méprise la mienne, qui est celle de la Vérité : *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.* »

Ainsi, et par le choix qu'il fit de ses apôtres, et par l'évidente impossibilité qu'il y avait naturellement pour eux d'enseigner et de propager dans le monde sa doctrine, il faut reconnaître que lui seul, maître de la Vérité, a pu leur donner les moyens de le faire.

Mais tous ceux à qui il s'adressait, durant sa vie mortelle, n'admettaient pas qu'il fût la Vérité ; parmi ses disciples même, plusieurs, effrayés du danger de mort dont ils étaient sans cesse menacés, venaient lui dire d'user de prudence dans ses discours; mais il leur répondait : Non ! car la Vérité repousse les compromis, les sous-entendus, et tout ce qui peut l'amoindrir, la diminuer ou l'obscurcir : « Quiconque n'est pas avec moi est contre moi : *Qui non est mecum contra me est.* »

Mais encore, ajoutait-on, les scribes, les pharisiens, les prêtres et les anciens du peuple, qui, par une jalousie indigne, vous poursuivent de leur haine, sont cependant aussi les Maîtres de la Vérité? — Non ! et je vous le déclare ouvertement, il n'y a qu'un seul Maître de la Vérité, c'est le Christ : *Magister vester unus est, Christus.*

Et cependant, répliquait-on avec tristesse, ils sont assis sur la chaire de Moïse. — Je ne le conteste pas ; mais si vous écoutez ce qu'ils disent, gardez-vous bien de faire ce qu'ils font : *Dicunt enim et non faciunt.* Mais que font-ils donc qui ne soit pas conforme aux enseignements de la Vérité? Nous les voyons assidus à la prière, ils ont un zèle infatigable qui les porte à traverser toutes les mers et à parcourir les continents pour faire des prosélytes; ils s'appliquent avec un soin infini à nous faire discerner en toute chose ce qu'il y a d'incompatible entre le vice et la vertu; en un mot, rien ne leur coûte pour nous aider à marcher dans les voies du salut. — Vous vous

trompez! et c'est ici que l'on sent bien que c'est le Maître de la Vérité qui parle : s'ils font de longues prières, c'est pour dévorer les maisons des veuves; s'ils recrutent des prosélytes, c'est un grand malheur, car, quand ils ont réussi à en faire un seul, celui-là devient, sous leur conduite, deux fois plus digne de l'enfer qu'ils ne le sont par eux-mêmes; s'ils emploient leur temps à vous diriger et à vous conduire, hélas! ce sont des conducteurs insensés et aveugles qui faussent à vos yeux la sainteté du serment par des distinctions ridicules; s'ils vous imposent mille pratiques religieuses, c'est au détriment de vos obligations les plus graves; aussi ne sont-ils que des sépulcres blanchis dont les belles apparences en imposent à la multitude, mais qui, au fond, ne renferment qu'iniquité et pourriture.

Mais, disait-on à notre divin Maître, si vous continuez à parler ainsi, votre condamnation à mort est certaine! — N'importe! je suis la lumière du monde, et je continuerai de l'éclairer jusqu'à ce qu'il soit environné des ténèbres de la nuit: *Quamdiu sum in mundo, lux sum mundi.* « Je suis venu ici-bas pour exercer un jugement, afin que ceux qui ne voient pas ouvrent les yeux et que ceux qui voient deviennent aveugles; » or, personne ne m'empêchera d'accomplir cette mission dont m'a chargé mon Père céleste: *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident videant, et qui vident cœci fiant.*

Alors, ô Maître vénéré, vous serez bientôt livré à vos ennemis! — Je le sais, mais ne pensez pas que je consente jamais à taire la Vérité devant « ceux qui préfèrent la gloire des hommes à celle de Dieu ».

Enfin, le voici devant ses juges. Convaincu de son innocence, le Procureur romain lui demande de ne point persister à défendre sa doctrine. Déjà les humiliations ont succédé aux humiliations, les tortures aux tortures; la croix est préparée, et, dans un instant, il sera livré au plus infâme de tous les supplices. Essaiera-t-il de s'y soustraire? Non! et pour motif de sa divine obstination, il ne donne que celui-ci: Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la Vérité: *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.*

N'êtes-vous pas subjugués, en ce moment, nos très chers Frères, par la force irrésistible de ce témoignage, et ne vous écriez-vous pas tous avec l'Apôtre S. Jean: Oui, l'Esprit de Dieu nous en donne l'assurance : Le Christ est la Vérité : *Spiritus est qui testificatur quoniam Christus est veritas.*

Mais, puisqu'il en est ainsi, ne vous étonnez pas de ces paroles que le grand Apôtre adressait aux Corinthiens : « Quand j'étais parmi vous, je n'ai jamais eu la prétention d'avoir

d'autre science que celle de Jésus et de Jésus crucifié : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum.* »

Ne vous étonnez pas de cette réponse que le premier des théologiens et des philosophes faisait à S. Bonaventure qui lui demandait dans quels ouvrages il avait puisé la solution de tous les problèmes soulevés par son génie: Mon livre, c'est l'image de Jésus-Christ !

Ne vous étonnez pas si S. Vincent de Paul, cet homme d'une prudence consommée, admis, quoique fils de laboureur et pauvre missionnaire, aux conseils des rois, ne disait rien et n'entreprenait aucune œuvre sans s'être posé à lui-même cette question : Que ferait Jésus, s'il était à ma place ?

Oui, « la solution de toutes les difficultés c'est le Christ : *Solutio omnium difficultatum Christus.* » Oui, c'est ce divin Maître qui est le soleil dont la lumière a éclairé toutes choses aux yeux des hommes, depuis les profondeurs de l'être divin jusqu'à l'existence des plus infimes créatures. Oui, c'est en lui seul, comme dans une vaste synthèse, que sont venus se grouper et se coordonner, depuis dix-huit siècles, tous les éléments de la vérité religieuse, morale et sociale. Oui, c'est en lui seul, comme dans un réservoir immense, que la philosophie, les arts et même les sciences, ont puisé leurs plus sublimes inspirations et leurs découvertes les plus précieuses. Oui, lui seul est, dans l'univers, le centre auquel tout aboutit et vient se rattacher. Lui seul est l'exorde et la péroraison de ce magnifique discours qu'on appelle la création ; lui seul est le sommaire, l'abrégé et la récapitulation du Grand Livre dont toutes les pages se déroulent, et dans la succession des êtres, et dans l'ordre des faits, depuis l'origine des temps, parce qu'il est le seul terme des œuvres extérieures de Dieu aussi bien que de sa pensée éternelle.

Le cadre si restreint de nos Instructions pastorales nous empêche, aujourd'hui, de vous expliquer ce mystère de Jésus crucifié ; mais, si Dieu nous prête vie et si la tyrannie des puissances de ce monde ne nous en ôte pas la liberté, nous le ferons peu à peu et avec un grand amour.

En attendant, pour vous exciter à étudier Jésus, nous vous prions de croire que dans cette étude vous trouverez le suprême bonheur de votre vie.

Assurément l'étude des choses humaines a ses charmes; il est doux, dans le silence de la nuit, à travers l'immensité des espaces, de recueillir l'harmonie des sphères qui roulent sur nos têtes ; il est doux de lire, dans les fibres innombrables du corps humain, l'infinie sagesse et la gloire de la Divinité ; il

est doux, pour celui qui s'est appliqué longtemps à la recherche d'un problème scientifique, de pouvoir dire enfin ce mot célèbre : « Je l'ai trouvé ; » il est doux encore, après de longues années d'une application opiniâtre et constante, de posséder tous les secrets de la littérature et des arts ; mais, soyez-en persuadés, il est bien plus doux de chercher en Jésus la Vérité, de la trouver et d'en jouir.

Écoutez, à ce sujet, S. Augustin, l'un des plus beaux génies que la terre ait portés. Autant que personne, il s'était livré à l'étude des sciences abstraites et réelles, et il en avait goûté les délices ; mais dès qu'il eût acquis la connaissance de Jésus, ses sciences ne lui offrirent plus leurs attraits d'autrefois ; son bonheur suprême était d'arrêter son regard sur son divin Maître, de scruter ses paroles, d'admirer ses œuvres, et il nous a dit lui-même qu'il ne pouvait s'en rassasier : *Non satiabar.*

Il en était ainsi du vénérable prêtre qui a eu le privilège et l'honneur de fonder la Compagnie de Saint-Sulpice : sa tête, depuis longtemps fatiguée, avait besoin de repos, et ses amis le suppliaient de suspendre ses méditations, pour ne penser qu'à se guérir ; mais il leur répondait : Cela m'est impossible, car ma vie, c'est Jésus ! il faut que je l'étudie, il faut que je le contemple: ne me prive 7pas de ce bonheur.

Et ne vous imaginez pas que ce bonheur de voir la Vérité en Jésus-Christ soit uniquement le partage des esprits supérieurs et des âmes d'élite. S. Benoît Labre n'était qu'un pauvre paysan, il savait à peine ce que l'on apprend aujourd'hui à la jeunesse de nos écoles ; mais il s'était appliqué à connaître Jésus, et le seul nom de ce divin Sauveur prononcé devant lui le remplissait d'une joie indicible ; on aurait cru alors que le spectacle le plus enchanteur frappait ses yeux ; il s'animait, il pleurait, il était ravi ; il s'était fait, dans le fond de son âme, une explosion de sentiments à la fois doux et forts, tendres et généreux, que la langue humaine ne peut redire parce qu'ils sont ineffables, mais qui nous fait comprendre cette extase dont Jésus lui-même fut saisi, lorsqu'il s'écria : « Je vous rends gloire, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, pour les révéler aux simples et petits. Oui, mon Père, je vous en rends gloire, parce que vous l'avez ainsi voulu. »

Voilà ce qui se passe, à un degré plus ou moins élevé, dans l'âme de tous ceux qui ont fait de Jésus leur étude habituelle. Chacune de ses paroles est un rayon de lumière pour leur intelligence, chacune de ses actions est un parfum qui les pénètre, les embaume et les remplit de suavité. En fixant sur lui leur pensée et leur amour, ils éprouvent un avant-goût de

la béatitude céleste; c'est pour eux le prélude de la vision intuitive, qui fait essentiellement la joie des Anges et des Saints; c'est la réalisation anticipée de cette parole que Jésus disait à ses Apôtres: « La vie éternelle, ô mon Père, est de vous connaître, vous qui êtes le seul vrai Dieu, et de connaître celui que vous avez envoyé, le Christ: *Hæc est vita æterna: ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum.* »

Nous ne pouvons donc vous le redire assez: étudiez Jésus; tenez-vous sans cesse en sa présence; approfondissez sans cesse sa doctrine; méditez sans cesse ses perfections et ses vertus; entrez dans tous les mystères de sa vie, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection, de son ascension glorieuse, de sa demeure permanente au sein de l'Église et dans nos tabernacles; recueillez ainsi, dans la mesure de votre grâce, quelques rayons de sa souveraine beauté, quelques parcelles des trésors infinis de sa vérité et de son amour, et, nous vous en donnons l'assurance, qui que vous soyez, si pauvres, si ignorants et si humbles que vous soyez aux yeux du monde, vous trouverez en lui la source des consolations profondes et durables, du courage qui ne faiblit jamais, et de cette paix intérieure sans laquelle toutes les joies de la terre ne sont que mensonge, vanité et corruption.

Encore une fois, nous ne pouvons nous lasser de vous le redire, étudiez Jésus, comme Fils de Dieu, dans toute la splendeur de sa gloire, et, comme Fils de l'homme, dans tous ses abaissements. Voyez rayonner sur son front la majesté du Verbe, l'éclat de la Divinité, la vivante image du Père céleste, et, en même temps, appliquez-vous à le voir revêtu de notre nature: doux, aimable, compatissant, ami des pauvres et des pécheurs, rendant à la veuve de Naïm son fils unique, pardonnant à Madeleine, refusant de condamner la femme adultère, pleurant devant la tombe de son ami Lazare et demandant pardon pour ses propres bourreaux. Ne vous contentez pas d'admirer sa beauté extérieure, en présence de laquelle le Prophète s'écriait dans son admiration: C'est le plus beau des enfants des hommes: *Speciosus forma præ filiis hominum.* Mais allez jusqu'au fond de son âme, car c'est là que se trouvent tous les trésors de la Vérité, toutes les qualités et les vertus qui nous permettent de l'appeler des plus doux noms: ceux de Père, de Mère, d'Époux, d'Ami, de Sauveur, de Pasteur et de Frère. Et si vous aviez peine à croire ce que nous venons de vous dire, ah! nos très chers Frères, nous vous répéterions ces paroles du Prophète: *Gustate et videte:* Goûtez, et vous verrez combien est consolante l'étude de Jésus.

Mais, hélas! sont-elles nombreuses, de nos jours, les âmes à

qui nous pouvons demander de faire cette douce expérience?

Autrefois, chacun aimait à redire avec l'Apôtre : Loin de moi la pensée de me glorifier en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ! *Mihi absit gloriari, nisi in cruce Domini Nostri Jesu Christi.* Et alors la croix apparaissait partout triomphante et glorieuse; on la voyait sur toutes les places publiques, sur tous les chemins, et à l'extérieur de chaque maison, à l'intérieur de tous les foyers, sur chacune des tombes de ceux qui avaient quitté cette terre d'exil, sur la poitrine des braves, et aussi sur celle de l'artisan, du laboureur, des femmes et des enfants. — Ah! si, dans ces temps de foi, on avait essayé de la renverser et de la mutiler; si on avait voulu empêcher la jeunesse de la voir dans les écoles, les malades, de fixer sur elle leurs regards mourants, les magistrats, les juges, les témoins, de ne plus être devant elle pour prêter leurs serments ou rendre leurs sentences, quelles clameurs universelles, quelles protestations indignées, quelles oppositions et quelles luttes pour conjurer ce malheur!

Et pourquoi?

Parce que, dans ces temps de foi, tous sentaient et comprenaient que « la Croix c'est le salut, c'est la vie, c'est la protection contre tous les ennemis spirituels et corporels; c'est la source des vraies consolations, la force de l'âme, la joie de l'esprit, la perfection des vertus, le plus haut degré de la sainteté, et que, sans elle, il ne peut y avoir, pour le cœur de l'homme, ni félicité éternelle, ni espérance de l'obtenir. »

Alors les mères se seraient crues coupables si, au jour où leur petit enfant ouvrait ses lèvres pour articuler son premier mot, elles n'avaient pas saisi ce moment solennel de l'éclosion de son intelligence pour lui faire prononcer le saint nom de Jésus, et si elles n'avaient point cherché, en même temps, à consacrer son premier geste pour lui apprendre à faire le signe de la Croix : signe adorable que l'on se plaisait à faire en toute circonstance, sans crainte, sans hésitation, sans fausse honte, devant les grands de ce monde, comme en présence de ses serviteurs, de ses parents et de ses amis.

Oh! mon Dieu, que sont devenues ces saintes coutumes?

Autrefois, pour connaître Jésus, chaque soir ou chaque matin, au sein de la famille, on lisait le *Nouveau Testament*, l'*Histoire de l'Église*, la *Vie des Saints*, le *Catéchisme*, le livre incomparable de l'*Imitation* et d'autres ouvrages qui contiennent en abrégé les enseignements de notre divin Maître.

Aussi, n'aurait-on pas osé, devant le plus petit pâtre de nos montagnes, élever un doute sur l'autorité de l'Église et de ses ministres; car il se serait écrié : Ce n'est pas la vérité! puisque

Jésus a dit : « Celui qui n'écoute pas l'Église, regardez-le comme un païen et comme un publicain. »

Et si on lui avait dit que le baptême est une cérémonie inutile qui peut être remplacée, dans une loge maçonnique, par des rites plus ou moins ridicules, il aurait répondu de nouveau : Ce n'est pas la vérité ! car Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : « Baptisez toutes les nations au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit. Celui-là seul qui sera baptisé sera sauvé. »

Et si l'on s'était permis d'avancer, en sa présence, que la confession n'est point nécessaire et qu'on peut sans elle recevoir la rémission de ses fautes ; que les adultes, suffisamment instruits, ne sont pas obligés de se nourrir du pain des Anges à la Table eucharistique et qu'ils sont libres de refuser les dons du Saint Esprit, lorsqu'ils peuvent facilement recevoir le sacrement de confirmation, il aurait encore répondu : Ce n'est pas la vérité ! car Jésus-Christ a dit à ses Apôtres : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez. — Si vous ne mangez pas ma chair et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. — Je prierai mon Père, et il vous enverra un autre Consolateur, l'Esprit de Vérité, afin qu'il demeure éternellement en vous. »

Et si on s'était permis de lui dire encore : Mon enfant, les religieux sont des êtres inutiles qu'il faut éliminer de la société; il faut aussi que ton pasteur gagne sa vie comme tout autre et que ce ne soit plus ni l'État, ni la commune, ni tes parents qui lui fournissent ses moyens d'existence, il aurait répondu, avec la même assurance : Ce n'est pas la Vérité ! car c'est particulièrement pour les âmes destinées à la vie religieuse que Jésus a dit : « Si vous voulez être parfaits, vendez ce que vous avez, donnez-le aux pauvres et suivez-moi. » Et c'est pour nous obliger à nourrir nos pasteurs qu'il nous a dit encore : « Celui qui travaille à sauver les âmes par ses prédications et les travaux de son ministère est digne qu'on le nourrisse : *Dignus est operarius cibo suo.* »

Mais l'indignation eût été à son comble dans tous les rangs de la société, si, en ces temps-là, on avait promulgué une loi sur le divorce, compromis de la sorte l'éminente dignité de l'alliance conjugale et toute l'économie de la vie domestique, et aboli en principe le sacrement qui fait du mariage l'image visible de l'union que le Verbe divin a contractée avec son Église. Non, se serait-on écrié d'une voix unanime, cela n'est pas possible et nous ne l'admettrons jamais, car Jésus-Christ, qui est la Vérité, a dit : « Le mariage ne doit avoir lieu qu'entre deux personnes : un seul homme et une seule femme, parce que, de l'un et de l'autre, il doit se faire comme une seule

chair, et que, de par la volonté du Créateur, le lien nuptial est si intimement et si fortement noué, qu'il n'appartient à aucun pouvoir humain de le délier ou de le rompre: *Adhærebit homo uxori suæ, et erunt duo in carne una; itaque jam non sunt duo, sed una caro; quod ergo Deus conjunxit homo non separet.* »

Nous pourrions multiplier ces citations, et vous montrer ainsi que la connaissance de Jésus, de ses enseignements, de ses œuvres et de ses institutions suffit pour établir et conserver dans toutes les âmes, même les plus simples, la vérité religieuse, morale et sociale.

Puissiez-vous en être convaincus, et, par suite, vous appliquer de plus en plus à prendre les moyens d'acquérir la science de Notre-Seigneur Jésus-Christ!

Ces moyens, vous les connaissez: il faut, avant tout, que vous soyez assidus, au moins chaque dimanche et les jours de fêtes, à vous rendre à l'église pour y écouter les prédications de votre pasteur.

Il faut ensuite que, au lieu de perdre votre temps à lire ces innombrables productions de la presse où l'impiété et l'immoralité se mêlent trop souvent aux choses les plus futiles, vous preniez soin de vous nourrir des ouvrages où la doctrine et la vie de Jésus-Christ sont exposées sérieusement, et de la manière qui convient le mieux aux tendances et à l'étendue de votre esprit.

Il faut, enfin, que vous disiez souvent à Dieu, avec le saint roi David: « Seigneur! envoyez-moi votre lumière et votre vérité, car c'est elles seules qui me conduiront jusqu'aux cimes où est votre demeure et dans les tabernacles où vous avez daigné vous établir, pour nous fortifier, nous consoler et être l'âme de notre vie : *Emitte lucem tuam et veritatem tuam; ipsa me deduxerunt, et adduxerunt in montem sanctum tuum, et in tabernacula tua.* »

FIN DU TOME CINQUIÈME

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

AVENT

Par M. le chanoine SAGETTE

MOIS DE SAINT JOSEPH

Par divers orateurs et panégyristes

L'ESPÉRANCE

Discours par M. l'abbé LAROCHE

L'ENFANCE CHRÉTIENNE

Discours par M. l'abbé LAROCHE

L'AGRICULTURE AU POINT DE VUE CHRÉTIEN

Par M. l'abbé POPLINAUX

L'ENFER

Par Monseigneur LE COQ, évêque de Nantes

LA PRIÈRE

Par Monseigneur FOULON, archevêque de Besançon

DEVOIR POUR TOUS LES CHRÉTIENS

DE S'INSTRUIRE DE LA RELIGION

Par Monseigneur BELLOT DES MINIÈRES, évêque de Poitiers

SERMON D'EXPIATION ET DE CHARITÉ

Par Monseigneur BESSON, évêque de Nîmes

LA VÉRITÉ

Par Monseigneur LEUILLIEUX, archevêque de Chambéry

Marseille. — Imprimerie Saint-Thomas d'Aquin
J. MINGARDON, DIRECTEUR



